Les arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique (IVe-Ier s. av. n. è.). Approches historique et spatiale d'une aire géoculturelle

Élodie Guillon

▶ **To cite this version:**

Élodie Guillon. Les arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique (IVe-Ier s. av. n. è.). Approches historique et spatiale d'une aire géoculturelle. CNR (ISPC), 50, 2020, Collezione di Studi Fenici, Massimo Botto. halshs-03109858

HAL Id: halshs-03109858
https://shs.hal.science/halshs-03109858

Submitted on 14 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

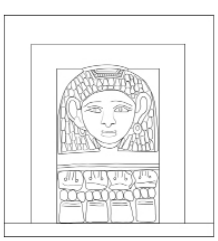
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONSIGLIO NAZIONALE DELLE RICERCHE
ISTITUTO DI SCIENZE DEL PATRIMONIO CULTURALE

COLLEZIONE DI STUDI FENICI, 50

LES ARRIÈRE-PAYS DES CITÉS PHÉNICIENNES À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE (IV^{E}-I^{ER} S. AV. N. È.). APPROCHES HISTORIQUE ET SPATIALE D'UNE AIRE GÉOCULTURELLE

ÉLODIE GUILLON



CNR – ISTITUTO DI SCIENZE DEL PATRIMONIO CULTURALE
CNR EDIZIONI
ROMA 2020

COLLEZIONE DI STUDI FENICI

Direttore responsabile / Editor-in-Chief
Massimo Botto

Comitato scientifico / Advisory Board
Ana Margarida Arruda, Babette Bechtold, Corinne Bonnet,
José Luis López Castro, Francisco Núñez Calvo, Roald Docter,
Ayelet Gilboa, Imed Ben Jerbania, Antonella Mezzolani,
Alessandro Naso, Sergio Ribichini, Hélène Sader,
Peter van Dommelen, Nicholas Vella, José Ángel Zamora López

Redazione scientifica / Editorial Board
Marco Arizza, Andrea Ercolani, Giuseppe Garbati,
Emanuele Madrigali, Tatiana Pedrazzi, Livia Tirabassi

Progetto grafico e impaginazione / Graphic Project and Layout
Laura Attisani

Sede della Redazione / Editorial Office
CNR – Istituto di Scienze del Patrimonio Culturale
Area della Ricerca Roma 1
Via Salaria km 29,300
00015 Monterotondo Stazione (Roma)

e-mail: massimo.botto@cnr.it

© CNR Edizioni
Piazzale Aldo Moro, 7 - 00185 Roma
www.edizioni.cnr.it
bookshop@cnr.it

Autorizzazione del Tribunale di Roma
n. 218 in data 31 maggio 2005 e n. 14468 in data 23 marzo 1972

ISBN 978 88 8080 411 6 (edizione cartacea/print edition)
ISBN 978 88 8080 412 3 (edizione digitale/electronic edition)

Finito di stampare nel mese di dicembre 2020 presso Scuola Tipografica S. Pio X – Roma

Index

Préface (Peter Van Dommelen) pag. 11

Introduction " 15
1. *«L'espace est un mythe», ou l'espace des sociétés anciennes comme objet d'étude* " 15
2. *Arrière-pays et territoire* " 17
3. *D'Alexandre à Pompée: la période hellénistique* " 18
4. *Les sources archéologiques comme base de l'enquête* " 21
5. *La Phénicie en réseaux: l'étude des relations spatiales phéniciennes* " 24
6. *Du paysage phénicien au territoire des cités: le déroulement de l'enquête* " 25

1. La Phénicie: découverte et développement d'un champ d'étude " 27
1.1. *La lente et difficile constitution de l'objet d'étude Phénicie* " 27
1.1.1. Le XVIII^e siècle: l'apparition discrète des Phéniciens dans le champ de l'Histoire " 27
1.1.2. Le XIX^e siècle: Gesenius, Renan, les phénicomanes et les phénicophobes " 32
1.2. *L'"ère Moscati" ou la redéfinition de la Phénicie* " 37
1.2.1. Moscati et les études phéniciennes: recréation, développement et orientation " 38
1.2.2. L'étude de l'expansion phénicienne: vers un renouvellement des problématiques de recherche " 41
1.2.3. "L'après Moscati": l'heure du bilan " 43
1.3. *Les paysages phéniciens: entre mirages et réalités géographiques* " 44
1.3.1. De la "banlieue" au territoire des cités phéniciennes " 45
1.3.2. Les études méditerranéennes: un nouvel angle d'approche pour la Phénicie " 47

2. Arwad, Sidon et Tyr. Étude des configurations territoriales de trois puissances régionales au cours de la période hellénistique " 51
2.1. *De la Phénicie achéménide de Darius à la Phénicie hellénistique: continuités et changements des territoires à l'échelle régionale* " 51
2.2. *Arwad et sa pérée, une puissance politique et économique nord-phénicienne* " 62
2.2.1. Constitution et fonctionnement de la communauté arwadienne " 63
2.2.2. Pôles urbains, pouvoir et rivalités: l'équilibre de la communauté arwadienne " 67
2.3. *Sidon et Tyr, deux puissances rivales en Phénicie méridionale* " 72
2.3.1. Sidon et les enseignements des inscriptions d'Eshmunazor II et de Bodashtart " 72
2.3.2. Parcours territorial à Tyr, du siège d'Alexandre à l'indépendance " 77
2.4. *La Phénicie du Sud, un cas d'étude particulier* " 80
2.4.1. Occupation du territoire et contrôle politique en Phénicie du Sud hellénistique " 80
2.4.2. Interdisciplinarité et interprétation territoriale en Phénicie du Sud " 82

3. Pour une nouvelle approche heuristique de l'espace appliquée à la Phénicie hellénistique pag. 85
3.1. *Le recours à la modélisation spatiale pour étudier la Phénicie: pertinence et limites* " 85
3.1.1. Pouquoi avoir recours à un modèle? " 85
3.1.2. La recherche actuelle et les modèles " 87
3.1.3. Une méthode de modélisation adaptée à la Phénicie " 90
3.2. *Présentation et utilisation du corpus: caractéristique et hiérarchisation des sites* " 91
3.2.1. Enregistrement des données et outils de classement des sites " 93
3.2.2. Analyses typologiques du corpus " 99
Box. L'ACP et la CAH " 99
3.3. *Présentation de l'approche spatiale: choix et calibrage d'un modèle spatial* " 100
3.3.1. Le modèle gravitaire " 101
Box. Le modèle gravitaire " 101
3.3.2. Le calcul des distances et des masses des sites " 102
Box. Modèle de déplacement et surface de friction " 102
3.3.3. Le calibrage du modèle " 105

4. Les établissements humains de la Phénicie hellénistique d'après les traitements statistique et typologique " 109
4.1. *Les résultats des ACP: esquisse d'une logique d'ordre typologique* " 109
Box. Quelle lecture faire des résultats de l'ACP? " 109
4.1.1. Résultats des ACP par période d'analyse " 115
4.1.2. Conclusion sur les analyses statistiques relatives aux trois périodes d'analyse " 123
4.2. *Poursuite de l'analyse typologique avec la CAH* " 124
4.2.1. Résultats des CAH par période d'analyse: les dendrogrammes " 124
4.2.2. Commentaires des résultats des CAH par période d'analyse " 127
4.3. *Une expérience: la reprise des analyses sans Dor ni Amrit* " 127

5. La Phénicie en réseaux: recherche sur l'organisation spatiale des territoires phéniciens de la période hellénistique " 135
5.1. *La modélisation des réseaux d'interactions: une première approche des territoires* " 135
5.1.1. Le réseau "arwadien" " 138
5.1.2. Les réseaux linéaires de la côte et de l'arrière-pays " 139
5.1.3. Les réseaux de Phénicie du Sud " 140
5.1.4. Bilan et comparaison des réseaux: quelques pistes de réflexion sur l'organisation de la Phénicie hellénistique " 141
5.2. *L'introduction de la notion de hiérarchie dans la modélisation de réseaux* " 142
5.2.1. L'obtention de réseaux hiérarchiques " 142
5.2.2. Présentation des réseaux hiérarchiques pour les trois périodes d'analyse " 144
5.2.3. Comparaison des réseaux d'interactions et des réseaux hiérarchiques " 150
5.3. *Au-delà des réseaux: les chemins ou les itinéraires* " 155
5.3.1. Présentation des chemins de coût modélisés " 155
5.3.2. Comparaison des chemins et des réseaux " 158

5.4. *Bilan: apports et limites de l'approche géographique appliquée au corpus* pag. 161
5.4.1. Confrontation des résultats et proposition de lecture globale de l'espace phénicien " 161
5.4.2. Proposition d'analyse chorématique d'après les résultats de l'approche géographique " 163

6. Les Phéniciens et leur espace: essai de synthèse sur l'organisation territoriale phénicienne à l'époque hellénistique " 167
6.1. *La Phénicie, la mer, la montagne et les cités* " 167
6.1.1. La mer et les ports, des éléments structurants de la cité " 168
6.1.2. Retour sur les chorèmes " 173
6.1.3. La Phénicie des montagnes " 175
6.1.4. Proposition d'un fonctionnement territorial pour les cités " 178
6.2. *Les cités marchandes* " 180
6.2.1. Frontières, portes et taxes " 181
6.2.2. Circuits et marchandises " 187
6.2.3. Régionalisation et ouverture sur la Méditerranée: les logiques des échanges " 191
6.3. *Les "constructeurs" des réseaux: essai d'analyse du rôle des acteurs locaux et régionaux dans l'organisation de l'espace* " 193
6.3.1. Les principaux acteurs de la zone d'étude: Phéniciens, Grecs, Ituréens, Judéens et Romains " 194
6.3.2. De nouvelles logiques territoriales dans les arrière-pays des cités phéniciennes " 198
6.3.3. Dynamiques spatiales et échanges culturels: quelques exemples " 201

Conclusion " 209

Annexes " 217

Index général " 223

Index des lieux " 227

Bibliographie " 231

Ce volume est publié avec le soutien de l'équipe PLH-ERASME (EA 4601) et le projet ERC MAP (741182) de l'Université Toulouse II Jean Jaurès.

Préface

One of the ironies of the often-heralded re-emergence and surge of Phoenician studies in the 1980s and '90s, which has been described most cogently by Nicholas Vella,[1] is that the resulting emphasis on the "Western Phoenicians" has ended up shifting attention away from the Phoenician heartlands of the Levant and the East Mediterranean more generally. This has not only resulted in a regrettable disconnect between research in the eastern and western reaches of the Phoenician diaspora but also in a diachronic separation within the Levant of the later, broadly Hellenistic phases from the earlier Iron Age. As Élodie Guillon carefully examines in the present volume, the later centuries of the first millennium BCE, broadly speaking the Classical and Hellenistic periods in conventional terms, have been overlooked by all too many scholars working in the Levant and wider Near East because of divergent disciplinary interests focusing on the Late Bronze and Iron Ages on the one hand, and on the Roman period on the other.

The present volume delves right into this gap created by mismatches of scholarly interests and academic conventions, which Guillon demonstrates to reach back well back into the 19th century. As she signals right away with the title *Les arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique (IV^e^-I^er^ s. av. n. è.). Approches historique et spatiale d'une aire géoculturelle (The Hinterlands of Phoenician Cities in the Hellenistic Period [4th-1st century BC]. Historical and Spatial Approaches to a Geocultural Area)*, Guillon carefully steers clear from the well-established research topics in the Levantine coastlands, leaving to one side, in particular, the well-known cities of the Iron Age and Archaic period in order to explore instead how those urban centers fared in later centuries, and how they coped with foreign occupation and the local consolidation of new powers. The title also makes it equally clear that the focus of Guillon's research is resolutely trained on the territories surrounding these settlements, which she characterizes with the term "hinterland", rather than on the urban cores themselves.

This focus on the "late centuries" and on the "marginal" rural districts of Phoenicia is important not only because it foregrounds centuries, districts, and themes that have traditionally not been given much attention in Phoenician studies but also because it reconnects Phoenicia with current research interests and methodologies in the overseas regions of the Phoenician world in the West Mediterranean, where the later "Punic" period is a prominent phase of research and rural research has found a recognized place on the research agenda.

Even if the long-standing interest in and emerging prominence of the so-called Punic period in the West Mediterranean may readily be related to the outsize role played by Carthage in this region,[2] the relative neglect of the Persian occupation and the Hellenistic kingdoms in the Levant – with the possible exception of Alexander's conquests – make nonetheless for a sharp contrast that has all too long overshadowed the connections that had continued to exist between the Phoenician East and West; or that otherwise obscured scrutiny of parallel developments between these regions. An obvious case in point well made by Guillon concerns the notion of *Hellenismus* that Droysen first elaborated to draw attention to the distinct character of these centuries. It is ironic that the Punic world of the West Mediterranean has been examined explicitly in these terms as part of the Hellenistic West,[3] whereas Hellenistic Phoenicia has only come into focus as a distinct topic of

[1] Vella 1996.
[2] Moscati 1986; Barcelò 1988; Quinn – Vella 2014.
[3] Prag – Quinn 2013.

research in recent years. While the Hellenistic centuries at the end of the first millennium BCE have gradually regained attention over the past decade or so, Corinne Bonnet's pioneering study of religious practices in Hellenistic Phoenicia only appeared in 2015[4] – and it is no coincidence that Guillon's dissertation was first written at the University of Toulouse under Bonnet's guidance.

Rural archaeology has been featured on Mediterranean research agendas since the 1970 and 80s, in particular in Roman studies, but it has been much slower to come to the fore in Phoenician studies in both the East and West Mediterranean. It has been in the latter regions, in particular on the islands of Sardinia, Sicily, and Ibiza, that Phoenician archaeologists first ventured out into the countryside, bringing to light extensive and varied rural settlement patterns. Several farmsteads and cemeteries have since been excavated to provide deeper insight into rural production and life. It is no coincidence in this regard that the significance of the agrarian economy has long been recognized in the Punic West Mediterranean, arguably since Stéphane Gsell wrote his magisterial North African studies in the early 20th century and explicitly highlighted the importance of rural production. In recent years, ongoing rural research has resulted in a steady stream of in-depth and comparative studies of agricultural practices, agrarian production, and rural lifestyles.[5] While Guillon's study is based on analyzing legacy data rather than on fresh fieldwork, she has picked up and builds on the methodological and technological advances of GIS and remote sensing that have revolutionized fieldwork and analytical techniques of archaeological surveys in recent years.[6]

The contrast with Phoenicia is stark, as the territories surrounding the well-known urban cores along the Levantine coast have attracted minimal scholarly attention. To be sure, there have been occasional studies of the coastal plains, and Guillon reviews these carefully, but the emphasis on urban specialized craft production and trade as the economic engines of Phoenicia has consistently downplayed the role of agricultural production in the Phoenician economy. Interestingly, a similar debate emerged in the 1990s with regard to the Phoenician colonial presence along the Málaga coastlands of southern Spain, which is habitually characterized as exclusively commercial and without territorial ambitions – which was indeed the core argument of Niemeyer's oft-cited "non-Greek model" of colonization.[7] This view has since substantially been nuanced, as there has been increasing recognition that commercial activities do not necessarily exclude rural engagements and that the latter does not necessarily equal territorial control and occupation.[8]

In short, Élodie Guillon has written a remarkable book that not only draws our attention to a topic that has all too long been neglected by Phoenician scholars, but that also points to and explores numerous connections between Phoenician scholarship of the East and West. As she amply demonstrates in the present volume with frequent references to West Mediterranean research, Élodie Guillon is well placed to contribute to (re)building the scholarly bridge between the far reaches of the Phoenician world, as she is herself actively involved in academic endeavors on both ends of the Mediterranean – the present volume is indeed matched by a second forthcoming book that she has edited on the topic of insularity in the Phoenician and Punic Mediterranean.[9]

---

[4] Bonnet 2015.
[5] *E.g.* Van Dommelen – Gómez Bellard 2008 and 2014; Pardo Barrionuevo 2015 and 2019.
[6] *E.g.* Murphy *et al.* 2019; Plekhov *et al.* 2020.
[7] Niemeyer 1990.
[8] Wagner – Alvar 2003.
[9] Costa – Guillon, in press.

References

Barcelò 1988 = P. Barcelò, *Karthago und die iberische Halbinsel vor den Barkiden*, Bonn 1988.

Bonnet 2015 = C. Bonnet, *Les enfants de Cadmos: le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, Paris 2015 («De l'Archéologie à l'Histoire», 63).

Costa – Guillon, in press = B. Costa – É. Guillon, *Insularidad, îléité y insularización en el Mediterráneo fenicio y púnico. Actas del coloquio internacional* (Ibiza, marzo 2017), Ibiza, in press («Treballs del Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera»).

Moscati 1986 = S. Moscati, *Italia punica*, Milano 1986.

Murphy *et al*. 2019 = E. Murphy – T. Leppard – A. Roppa – E. Madrigali – C. Esposito, *The Landscape Archaeology of Southwest Sardinia Project: New Data and Method from the Insular Mediterranean*, in «JFieldA» 44, 2019, pp. 367-382.

Niemeyer 1990 = H.G. Niemeyer, *The Phoenicians in the Mediterranean: A non-Greek Model for expansion and Settlement in Antiquity*, in J.P. Descoeudres (ed.), *Greek Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology Held in Honour of Emeritus Professor A. D. Trendall* (Sydney, 9-14 July 1985), Oxford 1999, pp. 469-489.

Pardo Barrionuevo 2015 = C. Pardo Barrionuevo, *Economía y sociedad rural fenicia en el Mediterráneo Occidental*, Sevilla 2015.

Pardo Barrionuevo 2019 = C. Pardo Barrionuevo, *Dioses en el territorio: implantación y atribuciones rurales del panteón fenicio*, in «Saguntum» 51, 2019, pp. 41-57.

Plekhov *et al.* 2020 = D. Plekhov – L. Gosner – A. Smith – J. Nowlin, *Applications of Satellite Remote Sensing for Archaeological Survey: A Case Study from the Sinis Archaeological Project*, Sardinia, Advances in Archaeological Practice [FirstView https://doi.org/10.1017/aap.2020.1].

Prag – Quinn 2013 = J. Prag – J. Quinn (edd.) *The Hellenistic West. Rethinking the Ancient Mediterranean*, Cambridge 2013.

Quinn – Vella 2014 = J. Quinn – N. Vella (edd.), *The Punic Mediterranean. Identities and Identification from Phoenician Settlement to Roman Rule*, Cambridge 2014.

Van Dommelen 2019 = P. van Dommelen, *Rural Archaeologies*, London 2019 («World Archaeology», 51.2).

Van Dommelen – Gómez Bellard 2008 = P. van Dommelen – C. Gómez Bellard (edd.), *Rural Landscapes of the Punic World*, London-Oakville 2008.

Van Dommelen – Gómez Bellard 2014 = P. van Dommelen – C. Gómez Bellard, *Anfore, vino e l'orto: per un'archeologia dei paesaggi rurali ed agrari nel mondo punico*, in «RStFen» 40, 2012 (2014), pp. 251-266.

Vella 1996 = N. Vella, *Elusive Phoenicians*, in «Antiquity» 70, 1996, pp. 245-250.

Wagner – Alvar 2003 = C.G. Wagner – J. Alvar, *La colonización agrícola en la Península Ibérica. Estado de la cuestión y nuevas perspectivas*, in C. Gómez Bellard (ed.), *Ecohistoria del paisaje agrario. La agricultura fenicio-púnica en el Mediterráneo*, Valencia 2003, pp. 187-204.

À tous mes amis, hôtes, collègues du Liban qui m'ont accueillie, guidée, relue et sans qui ce travail n'aurait pu aboutir.

INTRODUCTION

En 1885 paraît le troisième volume d'un ouvrage appelé à faire date dans le domaine des études historiques, la grande synthèse consacrée à l'histoire de l'art de la Méditerranée antique de G. Perrot (1832-1914) et de C. Chipiez (1835-1901).[10] Ce volume, dédié à la Phénicie et à Chypre, s'ouvre par un chapitre consacré à la civilisation phénicienne et se conclut, au terme d'une analyse de différentes productions artistiques, par une réflexion sur leur rôle historique. Parmi les quelques mille pages consacrées aux Phéniciens, on peut lire:

> «Quand nous voulons faire revivre ces hommes de Tyr ou de Sidon, nous les représenter tels qu'ils étaient pendant ces sept ou huit siècles où ils ont été maîtres des eaux de la Méditerranée, c'est encore aux Grecs, c'est à Homère et à Hérodote qu'il faut demander les traits et les couleurs de ce tableau; c'est là que nous comprenons comment ces marins et ces négociants s'étaient rendus nécessaires aux peuples à demi sauvages de l'Europe…».[11]

Tyr, Sidon, la Méditerranée et les Grecs: sont rassemblés dans ces quelques lignes les éléments fondamentaux de la représentation traditionnelle des Phéniciens. G. Perrot et C. Chipiez reprennent donc à leur compte une tradition antique, forgée dans les écrits grecs dès l'épopée homérique, qui fait des Phéniciens des hommes de la mer, des marins intrépides et astucieux. Malgré le progrès des connaissances et le développement de l'archéologie, cette représentation se retrouve jusque dans les premiers ouvrages de S. Moscati (1922-1997), fondateur des études phéniciennes contemporaines. Le lien entre les Phéniciens et la mer est souligné si souvent, dans ses aspects diasporiques, commerciaux et culturels, que notre recherche sur les arrière-pays phéniciens pourrait sembler aller à contre-courant de la tendance "naturelle" des études phéniciennes. Si bien souvent la Phénicie apparaît comme un point de départ, le port d'origine de la grande aventure méditerranéenne,[12] la récente réévaluation de la place de l'espace terrestre dans l'étude des sociétés anciennes a cependant abouti à envisager celui-ci avec l'attention qu'il mérite, non plus en tant que cadre ou décor de l'histoire, mais comme composante structurante du monde méditerranéen antique.

1. *«L'espace est un mythe», ou l'espace des sociétés anciennes comme objet d'étude*

L'idée de faire de l'espace des Phéniciens notre objet d'étude étant relativement inédite, un travail de définition s'est avéré nécessaire pour le circonscrire précisément. On s'est donc tourné vers la géographie, pour une première définition de l'espace. Dans leur dictionnaire critique, *Les mots de la géographie*,[13] R. Brunet, R. Ferras et H. Théry en proposent une qui nous a semblé relativement complète et complexe: l'espace est une étendue terrestre utilisée et aménagée par les sociétés en vue de leur reproduction au sens large, c'est-à-dire afin de se nourrir et de s'abriter, dans toute la

[10] Perrot – Chipiez 1885, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*. L'ouvrage compte huit volumes, parus entre 1882 et 1914, consacrés à l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, le Proche-Orient, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie. Le volume III, consacré à la Phénicie et à Chypre, paraît en 1885.
[11] Perrot – Chipiez 1885, p. 885.
[12] Dans *Ez.* 27, 3-25, l'île de Tyr est un navire tournant le dos au continent pour voguer en Méditerranée.
[13] Brunet – Ferras – Théry 2005.

complexité des actes sociaux. L'espace accueille donc l'ensemble des lieux et des relations sociales. Il incorpore des héritages et des mémoires, "naturelles" ou "artificielles"; il est animé par des acteurs, que sont les individus, les institutions ou encore les États; il obéit à des lois, des règles d'organisation et de différenciation qui, quand bien même elles sont parfois universelles, s'expriment de manière plus ou moins singulière selon les systèmes sociaux. En un mot, l'espace et son organisation sont le produit d'une construction sociale, un outil de pérennisation de la vie en société et un outil de production dont la performativité peut notamment être appréciée à l'aune de la division spatiale du travail et des interconnexions entre les lieux.[14]

Cette définition de l'espace est d'ailleurs reprise par l'équipe de R. White de l'université de Stanford dont les travaux sur la *Spatial History* ont été une grande source d'inspiration. La *Spatial History*, en effet, est définie comme une nouvelle façon d'étudier l'Histoire, reposant sur une approche conceptuelle de l'espace, mais aussi sur l'utilisation des outils informatiques et le travail collaboratif.[15] L'espace y est défini comme un produit humain, organisé et complexe, à la fois objet et représentation, produit social et intellectuel.[16] Les deux définitions, très proches, nous on permis d'ouvrir l'analyse au-delà d'un certain déterminisme géographique qui a longtemps prévalu, et qui a envisagé la montagne comme une barrière au développement spatial des cités phéniciennes, ne leur laissant d'autres possibilités que de se tourner vers la mer; c'est le choix de dépasser l'image d'un espace réduit à une «banlieue étroite»[17] des cités, laissée par E. Renan après son séjour au Proche-Orient en 1860-1861.

Quant à la comparaison d'espace et mythe, elle vient d'un article de F. Toulze consacré à une étude sur l'espace romain, «Centre et périphérie à Rome»,[18] dans lequel l'auteure prend le parti de définir l'espace comme

> «langage structurant, organisateur et explicatif du monde, au sens où il constitue un système global de représentations où s'éclairent le pouvoir, la société, la famille, l'individu, les valeurs nationales, le cosmos. Cet espace mythique des Anciens est scientifique: il permet d'ordonner le discontinu, d'harmoniser, de classifier le monde humain».[19]

F. Toulze démontre ensuite brillamment le fait que l'espace, et plus encore son utilisation, constitue un champ d'expression des sociétés, au même titre que le discours et l'écrit. Elle propose ainsi des clés de lecture de la société romaine, en établissant des correspondances entre les différents lieux de Rome et l'ensemble des «représentations mentales» romaines, pour saisir «l'osmose entre une topographie vécue et une topographie dite, entre une pratique des lieux et le discours général et multiple de la société romaine».[20]

---

[14] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 193.
[15] White 2010, pp. 1-6.
[16] White 2010, pp. 1-2.
[17] Renan 1864, p. 836.
[18] Toulze 2003, pp. 87-118. Son approche fait écho au chapitre «Sémiologie et Urbanisme» de Barthes 1985, pp. 261-271. Barthes y définit la carte du monde comme un langage et donne une description de l'Athènes du VI^{e} siècle, structurée autour d'un centre privilégié.
[19] Toulze 2003, p. 88.
[20] Toulze 2003, p. 88.

Ne serait-il pas envisageable d'appliquer le même type d'approche au cas des Phéniciens? *A fortiori* en l'absence de textes littéraires "indigènes", leurs pratiques spatiales, c'est-à-dire leurs façons d'organiser les cités, de construire les paysages religieux, d'administrer les territoires, ne constituent-elles pas elles aussi un langage spécifique, susceptible d'ouvrir une fenêtre sur l'organisation de la société phénicienne? Cette perspective suggère dès lors une approche nouvelle de la société des Phéniciens, une approche qui prend pour point de départ les travaux de F. Toulze, et donc l'espace, son analyse, pour tenter de retrouver et d'interpréter ce langage spécifique et structurant, ces pratiques spatiales des Phéniciens: on cherche ici une clé de lecture supplémentaire des Phéniciens, spatiale en l'occurrence. N. Boksmati, dans son étude de l'urbanisme de la Beyrouth hellénistique, a déjà tenté une lecture spatiale en Phénicie, tout à fait convaincante.[21] Toutefois on n'envisage pas ici les cités au niveau de leur cœur urbain, mais davantage les cités dans leur globalité, avec un véritable "arrière-pays" et un "territoire".

2. *Arrière-pays et territoire*

Au début de notre étude, on a adopté la notion d'"arrière-pays", dans son acception la plus neutre d'aire d'approvisionnement (ou de desserte) des ports.[22] C'est donc ce qui, dans le pays ou la région du port, communique directement avec lui, est ravitaillé par lui ou lui procure des produits d'exportation.[23] Cette notion, en effet, s'adaptait bien à la zone d'étude, un espace en contact étroit avec le littoral et les grands ports phéniciens. Toutefois ce contact mérite d'être davantage cerné, car, dans les échanges entre les ports et les arrière-pays, s'immisce parfois un (en)jeu de domination politique. C'est à ce moment-là que la notion de "territoire" entre en jeu. Cette dernière renvoie, en effet, à une subdivision de l'espace que s'est appropriée un groupe humain,[24] qui possède le sentiment ou la conscience de s'être emparé de cette portion d'espace, qu'il borne, défend et organise pour cette raison. L'autorité politique reconnue par le groupe a la charge de garantir l'intégrité du territoire, ainsi que sa mise en valeur, par la construction de voies de communication notamment. La notion de territoire englobe ainsi plusieurs dimensions: juridiques, sociales, culturelles et même affectives.

Or, les Phéniciens se reconnaissent et s'affirment comme habitants d'un royaume, plus tard d'une cité, c'est-à-dire comme Tyriens, Sidoniens ou Arwadiens, par exemple, même lorsqu'ils quittent leur cité d'origine, à l'instar des Sidoniens du Pirée ou des Tyriens de Délos ou Rhodes.[25] Le royaume ou la cité est donc leur territoire, leur espace d'appartenance. L'attachement à cette appartenance montre l'importance du territoire d'origine dans la construction de l'identité des individus et des groupes. L'articulation entre identité et territoire était d'ailleurs reconnue par l'administration de l'Empire perse, qui accordait une certaine autonomie à ces communautés

[21] Boksmati 2009, pp. 131-140. L'auteur propose une étude à partir des résultats des fouilles archéologiques des années 1990. Elle analyse la topographie de la ville, tout en posant la question de son identité, phénicienne ou hellénisée. Cependant, la perspective se place plus volontiers dans la thématique des continuités et ruptures développée pour la période hellénistique.

[22] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 45.

[23] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 45. On trouve aussi la forme anglaise du mot: *hinterland*.

[24] Brunet – Ferras – Théry 2005, pp. 193-195. Pour l'unité culturelle grecque, Hdt. VIII, 144, au sujet de *to hellenikòn*.

[25] Baslez – Briquel-Chatonnet 1991 (pour les Sidoniens); Yon 2011 et Badoud 2011 (pour les Tyriens). Pour les textes, voir *KAI 60* pour les Sidoniens du Pirée et *ID 1519* pour les Tyriens de Délos.

civiques, c'est-à-dire à des groupes humains structurés politiquement et attachés à une terre.[26] Dès lors, on pose l'hypothèse que les "arrière-pays" sont également, pour les cités, des "territoires" qu'elles investissent, qu'elles possèdent, qu'elles exploitent et qu'elles défendent.

Le triptyque "espace, arrière-pays et territoire" fonctionne donc – et fonctionnera tout au long de l'enquête – comme le cadre intellectuel délimitant l'objet d'étude, pour dépasser certains clivages traditionnels et finalement proposer une nouvelle lecture spatiale de la Phénicie. Pour ce faire, on a également mobilisé la notion d'"aire géoculturelle", apparue comme la plus pertinente pour qualifier la Phénicie, car elle n'induit pas l'idée d'une appropriation,[27] mais celle d'une sphère d'interactions humaines à fondement linguistique et culturel, sans frontières territoriales fixes.[28] Appliqué avec succès à la francophonie, la lusophonie ou l'hispanophonie par exemple, le concept d'aire géoculturelle trouve un écho favorable dans la zone proche-orientale que nous appelons, dans le sillage des Grecs, Phénicie: en effet, elle peut être considérée comme une zone où interagissent les différentes cités, qui partagent une langue commune, le phénicien – même s'il existe, comme dans le cas du grec, des variantes dialectales –, et qui affichent certaines affinités culturelles, comme la composition et la structure des panthéons, les pratiques artistiques et divers aspects de la culture matérielle.

Le fait de mentionner les Grecs n'est pas anodin ici, tant ils ont une place importante dans notre manière d'appréhender les sociétés phéniciennes. Pourtant, dans la suite de notre enquête, on évitera soigneusement de faire allusion aux notions d'*asty* et de *chôra*, au profit d'autres outils d'analyse, pour ne pas réduire d'emblée l'analyse spatiale à l'étude des rapports entre ville et campagne, entre urbain et rural, entre une ville "consommatrice" et une campagne qui produit.[29] Le recours aux notions d'"aire géoculturelle", d'"arrière-pays" et de "territoire" vise justement à préserver la diversité des situations rencontrées dans la zone d'étude, de sorte que les interactions entre le rural et l'urbain deviennent alors une des composantes de l'ensemble des relations qui l'animent. L'ambition ici est de saisir ces relations afin de comprendre comment sont organisés les arrière-pays des cités phéniciennes, comment ils "fonctionnent", de quelle(s) manière(s) ils sont reliés aux cités; et du point de vue des cités, quels sont les moyens qu'elles déploient pour organiser, exploiter et contrôler leurs arrière-pays-territoires.

3. *D'Alexandre à Pompée: la période hellénistique*

La première dimension de notre questionnement est spatiale, la seconde dimension est évidemment temporelle. Dans quelles mesures l'ensemble de l'organisation territoriale des cités en Phénicie reflète-t-elle les changements politiques, économiques et culturels de l'époque dans laquelle elle s'inscrit, à savoir l'époque hellénistique?

La notion de changement est d'autant plus fondamentale pour l'étude de la période hellénistique, qu'elle est inhérente à son invention, au cours du XIX[e] siècle par J.G. Droysen (1808-1884) ainsi que de la profonde relecture dont elle a fait l'objet ces dernières décennies. Le premier,

[26] Briant 1996, p. 88, p. 404. Les communautés sont les *ethne* des sources grecques, les *dahyu* des sources perses.

[27] Les Hellènes avaient bien davantage conscience d'appartenir à un même ensemble culturel (les concours panhelléniques, tenus dès l'époque archaïque, en sont une manifestation), tout en conservant précieusement l'autonomie politique de leurs cités. C'est peut-être à travers ce filtre grec que Diodore (XVI 41,1) pense voir dans Tripoli un conseil panphénicien, jamais attesté par aucun document endogène par ailleurs.

[28] Paiva Renesto 2010.

[29] Roppa 2013, pp. 16-17.

J.G. Droysen désigne la période hellénistique par le terme d'*Hellenismus*. Pour la première fois, les siècles qui séparent la Grèce classique de l'avènement de Rome ne sont plus vus comme une période de "décadence" ou de "déclin", mais plutôt comme une période profondément originale, marquée dans la longue durée par la "fusion" (*Verschmelzung*) de la culture grecque avec les cultures orientales, un processus initié et encouragé par Alexandre.[30] Si l'idée d'une fusion est rapidement abandonnée, l'attention des historiens postérieurs se concentre sur les modalités de rapports interculturels qu'entretiennent les Gréco-Macédoniens et les habitants des régions conquises. Dès la seconde moitié du XIX[e] siècle, à l'heure de l'expansion coloniale européenne, ces relations sont interprétées au miroir du colonialisme. Les parallèles s'établissent avec aisance entre les colons européens et les troupes gréco-macédoniennes, Alexandre en tête, d'une part, entre les barbares de l'Antiquité et les peuples colonisés, d'autre part.[31] L'ensemble des peuples soumis à Alexandre intègrent la catégorie générique d'Orientaux, dans le cadre du processus, initié dès le XVIII[e] siècle, de construction intellectuelle d'un Orient autre, lointain et étranger aux progrès d'une culture européenne ou occidentale supérieure, comme l'ont souligné E. Said et P. Briant.[32] L'époque hellénistique est lue comme le moment où les Grecs apportent la civilisation à l'Orient, avec l'urbanisation, la fondation de cités et la diffusion de la langue, de la philosophie et des savoirs issus de l'hellénisme.[33]

Dans la seconde moitié du XX[e] siècle, la décolonisation, le mouvement tiers-mondiste et le marxisme invitent à relire l'époque hellénistique, sans pourtant remettre en question la dichotomie entre Grecs et Orientaux. Désormais, on parle plus volontiers d'"acculturation", de "déculturation", mais aussi de "contre-acculturation" et de "résistance culturelle", en référence au fait que les peuples conquis réagissent à la culture qui leur est imposée.[34] Toutefois, à partir des années 1980, la chute de l'URSS, l'émergence de la globalisation et le processus de réflexion et d'institutionnalisation du multiculturalisme Outre-Atlantique[35] font éclater la vision d'un monde bipolaire et émerger, dans le même temps, celle d'un monde pluriel, multipolaire, pluriculturel. Cette évolution permet finalement aux historiens de réfléchir à d'autres manières d'appréhender l'époque hellénistique. Historiens et archéologues se tournent vers les concepts de l'anthropologie et de l'ethnologie, afin de dépasser les schémas binaires traditionnels, peu opératoires pour analyser un corpus de données toujours plus ample.[36] Les travaux de recherche se mettent alors à envisager les dynamiques culturelles en termes d'échanges, de métissages, de bricolages identitaires.[37] Ce travail de redéfinition des notions et des approches aboutit à la remise en cause des concepts d'hellénisation ou d'acculturation, trop européocentrés, réducteurs et de moins en moins opérationnels, ainsi qu'au développement de nouveaux outils conceptuels, comme la notion de "transfert culturel",[38] plus

[30] Préaux 2003, p. 5.
[31] Briant 1982, p. 183. Sur Alexandre, défenseur et champion de l'Occident, voir Mossé 2001, pp. 219-232.
[32] Said 2005, Briant 2012.
[33] Baslez 2004, p. 16.
[34] Par exemple, Bastide 1998 (théorie générale); Waelkens – Poblome – Vyncke 2010, pp. 19-23.
[35] Cazemajou – Martin 1983, pp. 7-21. La déségrégation scolaire, à partir de 1954, et la naissance d'une réflexion sur l'ethnicité, connotée positivement à partir des années 1960 (l'*ethnic pride*) ont été un des moteurs de l'élaboration de la pensée du multiculturalisme. Voir également Lacorne 1997, pp. 9-16 (pour une brève présentation de la réflexion américaine sur le multiculturalisme), p. 20 (pour une définition du multiculturalisme).
[36] Brulé 2003, p. 9.
[37] La notion de bricolage culturel provient de Keay – Terrenato 2001, dont les questionnements portent sur le concept de romanisation.
[38] Élaboré vers 1985 par M. Espagne et M. Werner, à partir du cas des relations franco-allemandes, il a été rapidement repris par les antiquisants. Voir Couvenhes – Legras 2006, pp. 5-8.

souple, plus riche et susceptible d'être adaptée à l'hétérogénéité des situations et des contextes qui caractérisent l'époque hellénistique.

C'est aussi la fin de ce que P. Cabanes nomme «l'Histoire en cloche»,[39] c'est-à-dire une approche qui considère chaque époque comme une unité autonome, cloisonnée, et caractérisée, selon un schéma tripartite, avec une phase de gestation, un apogée et une phase de déclin. Déjà en 1978, C. Préaux remettait en question le bien fondé de ce découpage chronologique,[40] mais il faut encore attendre avant que la période hellénistique ne soit envisagée en interactions et en connexions avec les périodes précédente et suivante pour mieux en souligner les continuités et les différences, dans les échanges, les systèmes politiques, économiques, les comportements culturels, sociaux ou encore religieux.[41] Ainsi, pour l'époque hellénistique, le développement des études achéménides, depuis une trentaine d'années,[42] a contribué à faire évoluer les points de vue: la période hellénistique n'est plus appréhendée comme une rupture forte et nette, mais comme un moment historique marqué aussi par les héritages, les évolutions et les innovations nourries d'expériences antérieures.

Pour la période hellénistique proprement dite, les récentes synthèses régionales sur les cités d'Arwad et de Sidon apportent, en particulier dans les domaines politique, territorial et économique, une vue globale des trajectoires des cités après la conquête d'Alexandre.[43] Pour une lecture des mutations historiques et culturelles qui sont à l'œuvre à l'échelle de la Phénicie après 332, il faut en revanche se tourner vers l'ouvrage de C. Bonnet, intitulé *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique* paru en 2015.[44] En insérant l'enquête sur les rites, les mythes, les croyances et les représentations phéniciennes du divin à l'époque hellénistique dans une réflexion globale sur la rencontre à paramètres multiples des Grecs et des Phéniciens, l'auteure met en lumière toute la complexité et la créativité des processus de transferts culturels. Elle s'aide pour cela d'outils de la sociologie et de l'anthropologie pour renouveler nos questionnements et nos grilles de lecture d'une époque qui est finalement bien loin d'être une rupture ou une simple hellénisation des cités.

Cette profonde relecture de l'*Hellenismus* de J.G. Droysen favorise l'émergence d'intéressantes perspectives de recherche pour les territoires phéniciens. C'est dans ce sillage que l'on interrogera également la question des changements survenus à l'époque hellénistique, mais à partir de l'angle d'approche territorial, encore peu sollicité. En somme, l'arrivée d'Alexandre et l'entrée des cités phéniciennes dans le giron gréco-macédonien peuvent-elles encore être considérées comme l'horizon final de l'histoire phénicienne?[45] Après Alexandre, un autre horizon spatial, des territoires hellénisés? Seules des études régionales peuvent faire émerger un tout autre tableau que celui d'une culture phénicienne diluée, dissoute dans un hellénisme triomphant, de territoires grécisés en *poleis*. Les

[39] Cabanes 2003, p. I.

[40] Préaux 2003 (1re éd. 1978), p. 5. L'auteure se demande si «cette époque constitue […] une entité historique qu'on puisse caractériser par un ou plusieurs phénomènes tenus pour déterminants».

[41] On parle de *Continuity and change*, Briant – Joannès 2006, p. 11.

[42] Les *Achaemenid Workshops* (1983-1990), à l'initiative de H. Sancisi-Weerdenburg et de A. Kuhrt, ont marqué un tournant dans un domaine d'étude longtemps délaissé. Voir aussi les colloques du Collège de France, Briant – Boucharlat 2005; Briant – Joannès 2006. Voir également la collection *Persika* (Briant 2001, p. 5) et la collection *Transeuphratène*, réunissant des recherches pluridisciplinaires sur la province éponyme de l'Empire perse.

[43] Respectivement Duyrat 2005 et Apicella 2002.

[44] Bonnet 2015.

[45] Baurain 1986, pp. 7-28, contre la thèse des ruptures qui borneraient l'époque phénicienne. Ni pendant cette période, ni avant, ni après, les habitants de la région ne se sont reconnus comme des Phéniciens, donc ce sont les Grecs qui sont «responsables de la mise en évidence d'une réalité phénicienne» (p. 21, en italique dans le texte). Les propos de l'auteur sont confortés par les découvertes archéologiques des années ultérieures.

débats portant sur la scène historiée de la tribune du sanctuaire d'Eshmun à Sidon[46] montrent bien à quel point la Phénicie hellénistique est un cas complexe où se joue une rencontre à paramètres multiples, politiques, économiques, territoriaux et culturels. Le colloque international sur la Phénicie hellénistique, qui s'est tenu à Toulouse en février 2013,[47] a prouvé que l'on est loin d'avoir exploité l'ensemble des pistes de recherche portant sur cette région sous tutelle grecque. Dans la conclusion du colloque, M. Sartre a d'ailleurs judicieusement souligné les difficultés d'exploitation de la documentation, lacunaire et d'accès malaisé, notamment en raison du contexte géopolitique actuel.

Cette enquête tâche en conséquence de mettre en œuvre des outils nouveaux, tant pour pallier les lacunes des sources que pour apporter un regard différent, à partir de l'angle d'approche spatial. Pour ces raisons, elle couvrira, avant toute chose, un cadre chronologique plus souple que celui délimité conventionnellement par la mort d'Alexandre à Babylone (323 av. n. è.) et l'arrivée de Pompée en Orient (66 av. n. è.). Allant des années 340-320 av. n. è. jusqu'au milieu du I^er^ siècle av. n. è., ce nouveau cadre permet d'intégrer dans l'analyse des territoires phéniciens l'héritage achéménide, tel qu'il persiste au moment des conquêtes d'Alexandre. À l'autre extrémité de la période retenue, il englobe les dernières évolutions des cités, notamment sur le plan politique (l'indépendance), avant l'intervention de Pompée, puis de ses successeurs jusqu'au milieu du I^er^ siècle av. n. è., qui marquent la mise en place et le développement, au Proche-Orient, de nouvelles logiques territoriales et politiques.[48] Des données plus anciennes seront en outre occasionnellement prises en compte, pour l'éclairage qu'elles peuvent fournir. Ainsi, pour prendre un exemple dans le matériel recensé, certaines céramiques importées d'Attique au début du IV^e^ siècle[49] et encore attestées à la fin du même siècle permettent de travailler sur l'hypothèse d'un maintien des circuits d'échanges traditionnels, même après la conquête d'Alexandre. De la même manière, des informations concernant les productions agricoles romaines (dont on sait qu'elles existent avant) seront utilisées dans notre analyse pour éclairer les contextes d'exploitation des ressources et d'échange des produits.

4. *Les sources archéologiques comme base de l'enquête*

L'ensemble de la démarche mise en œuvre repose sur la collecte et l'exploitation des sources archéologiques ou provenant de fouilles archéologiques (monnaies et inscriptions notamment), datées entre ces bornes élargies de l'époque hellénistique. Ce choix s'est imposé rapidement: datées et spatialisées, ces sources présentent également l'avantage d'être des données de première main. Pour les sources littéraires, l'absence d'une production phénicienne oblige à recourir aux sources exogènes gréco-romaines, ce qui conduit dans l'impasse, tant les informations sur l'organisation territoriale phénicienne sont minces et surtout passées au filtre interprétatif grec et plus tard romain.[50] En effet, rédigées dans un contexte de forte concurrence commerciale en Méditerranée ou de conflit ouvert, en Sicile notamment, ces sources sont par conséquent tributaires des jugements des Grecs et des Romains sur leurs rivaux. Il en va de même pour les sources bibliques et proche-

[46] Stucky – Mathys 2000, p. 142; Apicella 2006, pp. 144-151.
[47] Bonnet – Aliquot 2015.
[48] Sartre 2001, pp. 449-451.
[49] Par exemple à Oumm el Amed, Akko, Dor ou Cheikh Zenad. Voir les tableaux attributaires, annexes 2-4.
[50] Mazza 1997, pp. 628-653.

orientales:[51] les premières considèrent les Phéniciens comme leurs voisins païens et impies; les secondes les mentionnents comme les autres tributaires de leurs royaumes.

Les sources archéologiques sont collectées dans les limites géographiques d'une grande Phénicie, s'étendant entre Jablé/Gabala et Hirbet Asqalan/Ascalon, incluant la vallée de la Béqaa (Kamid el-Loz) et le Djebel Ansarieh. En tout, ce sont finalement 53 sites archéologiques qui ont été répertoriés et qui accueillent des établissements humains, c'est-à-dire des installations d'habitat permanentes, de toutes dimensions.[52] En effet, sur tous ces sites, des traces d'occupation domestique ont été découvertes ou attestées par des sources écrites. Sont également inclus dans cette catégorie les sanctuaires car, même si leur vocation première était religieuse, ils étaient toujours associés à quelques habitations: à Baetocécé, un village jouxte le sanctuaire[53] tandis qu'à Oumm el Amed, les temples sont insérés dans la trame urbaine.[54] À Kharayeb, aucune habitation n'a été identifiée, mais l'état de conservation des vestiges architecturaux[55] ne permet aucune conclusion définitive sur l'absence d'habitat. Le terme d'agglomération se prête mieux encore à la qualification des sites archéologiques du corpus, puisqu'il est employé pour désigner tout processus de concentration de constructions, d'activités ou de populations dans un espace restreint et le résultat de ce processus.[56]

Tous les sites qui constituent le corpus répondent aux critères suivants:[57] une implantation géographique dans les limites précédemment définies; une phase d'occupation hellénistique reconnue sur le terrain[58] ou dans les sources textuelles; des découvertes archéologiques publiées. La documentation ainsi rassemblée est très lacunaire, à cause de la guerre du Liban, de la guerre en Syrie, des circuits parallèles d'antiquités et du manque de publications. Hormis Akshaph et Sigôn, les 51 autres sites ont également été géolocalisés, ce qui a rendu possible une approche spatiale de la documentation. Cet ensemble ne constitue en aucun cas un corpus exhaustif de la documentation hellénistique provenant de la Phénicie. Là n'est pas l'objectif. On envisage ce corpus comme une base de réflexion, un corpus-test pour appliquer une méthodologie nouvelle, sur laquelle on aura l'occasion de revenir.

Malgré ses lacunes, ce corpus représente une masse de données dans laquelle il est de prime abord difficile de voir clair. Aussi, afin de pouvoir consulter, trier et croiser aisément l'ensemble des données, une base de données relationnelle a été créée, dans laquelle chaque site, ainsi que l'ensemble des découvertes publiées qui peuvent lui être reliées, ont été enregistrés: structures bâties, mobilier, documents numismatiques, iconographiques et épigraphiques. Pour chacun des sites, les dates d'occupation, la localisation géographique et les publications les concernant sont enregistrées. Sont également inscrits dans la base, lorsque ces informations sont accessibles, les datations proposées pour les sites, les structures et le mobilier, les dimensions des structures et des objets, leur localisation dans

[51] Si elles décrivent les rapports cordiaux entretenus par les rois Hiram de Tyr et Salomon (1 *Ch*. 1, 52-53 et 1 *Rois* 7, 13-14), elles relatent également des conflits, d'origine religieuse, comme lorsque Jézabel, princesse de Sidon et femme du roi d'Israël Achab, amène avec elle, à la cour, les prêtres de Baal (1 *Rois* 16, 29-34).

[52] Pumain – Paquot – Kleinschmager 2006, p. 111. Les sites du corpus figurent en annexe 1.

[53] Duyrat 2005, pp. 201-202.

[54] Dunand – Duru 1962, p. 89.

[55] Kaoukabani 1973, p. 41. Conclusion tirée de la documentation disponible en 2013. Actuellement la mission italienne menée par I. Oggiano a montré que le site ne comprenait pas le seul temple: Oggiano 2016, pp. 193-294.

[56] Pumain – Paquot – Kleinschmager 2006, p. 6. Nous retenons pour notre étude la définition la plus générale d'agglomération, sans les évolutions actuelles (notamment celle de l'agglomération statistique, avec des valeurs de surface, de population, etc.).

[57] Voir p. 95.

[58] Pour une actualisation des données, voir notamment Panayot-Haroun 2016 (Enfeh), Oggiano 2016 (Kharayeb), Sawaya 2016 (Sarepta, étude numismatique), Abou Diwan 2016 (Beyrouth, étude numismatique).

le site, et les interprétations des archéologues pour leur identification et leur utilisation. La base de données regroupe ainsi près de 4000 enregistrements. Cette base de données a été mise en ligne sur la plateforme institutionnelle sécurisée ArkeoGIS.[59] La mise en ligne des données suit les ontologies de la plateforme, qui sont parfois différentes de celles utilisées communément dans le domaine des études phéniciennes et puniques. Cependant, les commentaires apportent les précisions nécessaires à leur lecture et leur interprétation. Le niveau d'information que la base de données propose est celui du début des années 2010, au moment de la collecte des données pour la rédaction de la thèse de doctorat. La bibliographie associée a toutefois été mise à jour en 2019, permettant ainsi aux utilisateurs de compléter leur connaissance des sites du corpus.

L'examen de ces sources archéologiques datées ou datables, au moins de manière approximative, a permis de dégager des périodes d'analyse plus resserrées que les trois siècles de l'époque hellénistique, qui serviront à saisir les évolutions de l'organisation territoriale des cités. Ces périodes, au nombre de trois, sont dessinées par l'état du corpus et par de grands événements géopolitiques qui ont pu avoir un impact sur l'organisation territoriale des cités. Le premier moment s'étend du IV^e^ siècle à la fin du III^e^ siècle av. n. è. Il correspond à la mise en place des royaumes hellénistiques. Cette période est celle durant laquelle l'héritage achéménide est certainement le plus prégnant, puisque la construction des États hellénistiques se fait à partir du patrimoine de l'époque précédente, notamment en termes d'organisation territoriale. Les choix d'Alexandre, qui s'appuie sur les cadres administratifs de la période achéménide,[60] tout comme l'action des Lagides, qui mettent habilement à profit une structure étatique ayant fait ses preuves à l'époque précédente, témoignent de cette permanence.[61] Quant aux premiers Séleucides, même s'ils mettent en place une administration nouvelle, ils ne touchent pas à l'intégrité territoriale et l'autonomie politique de la plupart des communautés[62] autrefois reconnues par les Achéménides, comme la cité d'Arwad.[63]

Le deuxième temps que nous avons délimité couvre le II^e^ siècle av. n. è. L'ensemble de l'espace phénicien est alors intégré au royaume séleucide après la conquête d'Antiochos III vers 200 av. n. è. L'intégration dans le royaume séleucide de cette région riche et stratégique s'opère progressivement. Les Séleucides ne bouleversent donc pas les anciennes structures ptolémaïques. La conservation des titres, et probablement des charges, des hauts fonctionnaires dirigeant la Phénicie en est une preuve.[64] Les cités phéniciennes, tout comme sous les Lagides, conservent une certaine autonomie, mais il est possible que le dialogue qu'elles entretiennent avec le nouveau pouvoir central ait modifié leur configuration territoriale.[65]

---

[59] https://arkeogis.org/. Les données partagées sont consultables par l'ensemble des utilisateurs de la plateforme et sur simple demande de compte aux administrateurs d'ArkeoGIS pour toute personne désirant y accéder. ArkeoGIS est un projet participant à la diffusion et la mise en œuvre des principes FAIR dans la communauté archéologique (*Findable, Accessible, Interoperable, Reusable*), porté par l'Université de Strasbourg, financé par elle, par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et l'IDEX – investissements d'avenir. Elle est hébergée par Huma-NUM, la Très Grande Infrastructure de Recherche du CNRS, et représente ainsi une solution de partage de données pérenne et sécurisée.

[60] Sartre 2001, p. 85.

[61] Van Compernolle 2003, p. 39.

[62] Par communauté, il faut entendre des unités associant une organisation humaine avec un territoire précis. Ces communautés peuvent être des dynastes, des cités, des sanctuaires ou des *ethnè* (comme celle des Juifs).

[63] Seyrig 1964, p. 21 (pour le cas d'Arwad); Virgilio 2003, pp. 140-146; Capdetrey 2007, p. 220 (pour l'attitude des Séleucides vis-à-vis des cités phéniciennes).

[64] Capdetrey 2007, pp. 275, 325-326.

[65] Nous pensons, par exemple, au développement de nouvelles productions pour d'autres débouchés, à de nouveaux circuits de circulation et donc de distribution des biens, etc.

Le dernier moment débute à la fin du IIe siècle, lorsque les cités phéniciennes recouvrent leur indépendance, ce qui se traduit notamment par l'émergence d'ères autonomes, dont on trouve la trace sur les monnaies.[66] Les cités phéniciennes entrent alors en pleine possession de leur territoire, sans obligation envers une dynastie séleucide sur le déclin. Dès lors, quels sont leurs stratégies de production, d'échanges et de choix des partenaires commerciaux? Quelles relations entretiennent-elles avec la Galilée ou la Judée, à la fois partenaires de choix et terres d'affirmation d'États locaux indépendants (en particulier ituréen et hasmonéen)? Quelle est, finalement, la place des cités phéniciennes dans la nouvelle donne géopolitique précédant l'intervention romaine? Et comment la redistribution des cartes politiques affecte-t-elle la configuration territoriale des cités?

5. *La Phénicie en réseaux: l'étude des relations spatiales phéniciennes*

On l'aura compris, il ne s'agit pas ici de renouveler les données, mais bien d'exploiter celles dont on dispose, anciennes et récentes, dans une perspective nouvelle, spatiale, inspirée par des études déjà menées ou en cours, portant sur des régions situées dans l'ensemble du pourtour méditerranéen.[67] Le corpus de base étant lacunaire, on propose ici une analyse de la Phénicie hellénistique portant sur les relations dans l'espace, en l'occurrence entre les cités et leurs arrière-pays.[68] Pour cela, on modélisera des réseaux, c'est-à-dire des ensembles formés par des lieux (les établissements identifiés) et des chemins qui les relient,[69] animés, à l'époque hellénistique, par des relations impliquant des complémentarités, des échanges et des hiérarchies. Cette approche par réseaux est bien adaptée à l'état du corpus de notre enquête, qui ne donne que peu ou pas d'informations sur les limites des cités[70] ou les conceptions phéniciennes de l'espace. La modélisation spatiale ne demande pas, en outre, une connaissance exhaustive des établissements peuplant l'espace – un présupposé inenvisageable au regard du corpus – et part de la supposition raisonnable que des sites archéologiques proches ont fonctionné ensemble à une certaine époque, qu'ils ont formé un *réseau*.

Dans cette perspective, l'approche spatiale questionne les différentes thématiques de notre étude: les échanges, leur direction et leur nature, les circulations dans le territoire et les liens entre littoral, cœur urbain de la cité et arrière-pays. Il s'agit, finalement, d'éclairer le corpus archéologique phénicien, lacunaire et disparate, d'un jour nouveau. Notre travail s'inspirant de la *Spatial History*, développée à Stanford, l'une de nos ambitions est de produire des *visualizations*, qui dépassent la catégorie des cartes, schémas ou images, qui ne sont pas des illustrations, mais des outils visuels d'analyse de l'espace. Toute la difficulté consistera donc à passer du cadre physique, appréhendé par des observations ponctuelles (les fouilles et les prospections, les découvertes archéologiques fortuites), à la représentation d'un réseau, conçu comme une image virtuelle qui n'est pas la réalité

---

[66] Sartre 2001, pp. 379-380.

[67] Voir au chapitre 3, p. 87.

[68] Ainsi, cette enquête n'est pas une étude des conceptions et des représentations de l'espace, ni une étude des délimitations de l'espace (les frontières, les formes de bornages) et des relations dans l'espace (échanges, réseaux d'habitats, systèmes de sites). Ces deux thématiques sont complémentaires de la nôtre, mais représentent un travail à part. Sur les différentes approches de l'occupation de l'espace par les sociétés du passé, voir Chouquer 2000, p. 112.

[69] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 430.

[70] Les sources phéniciennes éclairent peu sur cette question, tandis que les limites de la Phénicie dans les sources classiques sont affaire de point de vue. Il en va de même si l'on se focalise sur le territoire des cités. La prise en compte de ce problème est indispensable, mais l'indigence de données pertinentes limitera fortement la portée de nos analyses.

sociale mais qui nous aide à la saisir en faisant saillir ses traits principaux.[71] Qui plus est, cette image devra être dynamique, afin de faire émerger les évolutions du territoire en tant que réseau d'agglomérations interconnectées. Grâce à des outils informatiques, en particulier la base de données associée à un système d'information géographique (SIG), la création d'une telle image nous fait envisager les changements, qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux, non plus comme de simples faits historiques intégrés dans un cadre géographique, mais bien comme des phénomènes intrinsèquement liés au territoire où ils se produisent et à ses modes de structuration.[72]

6. *Du paysage phénicien au territoire des cités: le déroulement de l'enquête*

Notre enquête, puisqu'elle représente une expérimentation scientifique et intellectuelle, comprend plus que la présentation de la méthodologie et l'analyse historique de ses résultats. On tenait, en effet, à en montrer l'originalité et la pertinence dans le paysage des études phéniciennes. C'est pourquoi notre premier chapitre parcourra les temps forts du développement des études phéniciennes, depuis le déchiffrement de l'écriture jusqu'aux progrès récents des études territoriales qui ont permis l'émergence d'une approche spatiale du territoire phénicien. Le chapitre 2 entend inscrire cette démarche dans le contexte géographique, historique et culturel de la Phénicie hellénistique, à l'échelle régionale, d'abord, à l'échelle locale de ses cités, ensuite. Ce tableau d'ensemble permettra de commencer à caractériser les relations que l'expérience de modélisation invitera ensuite à approfondir. Avant d'en venir à la modélisation, toutefois, on présentera la méthodologie utilisée (chapitre 3), en soulignant son caractère innovant pour les études phéniciennes. Le dernier temps du parcours livrera les résultats des expériences de modélisation que nous avons menées au départ des traces archéologiques, ainsi que les analyses spatiales qui en résultent (chapitres 4 et 5). Celles-ci seront interprétées à la lueur des évolutions historiques, afin de cerner les spécificités (ou non) de la période hellénistique en Phénicie. C'est pourquoi les hypothèses tirées de l'interprétation du modèle seront finalement confrontées aux lectures formulées par les historiens et les archéologues quant à la configuration des territoires des cités phéniciennes, à la régionalisation des échanges, aux changements dans l'équilibre des territoires (chapitre 6). Cette ultime démarche permettra de proposer, en conclusion, un bilan scientifique et méthodologique de l'application à une société ancienne, comme celle de la Phénicie, des démarches, outils et réflexions empruntées aux géographes travaillant sur des terrains contemporains ou moins éloignés dans le temps.

---

[71] Carozza – Carozza – Burens-Carozza 2008, p. 203.

[72] L'approche géographique nous a semblé la plus féconde, notamment parce que des groupes de travail comme ceux de la *Spatial History*, ou encore de la *New Archaeology*, de la *Landscape History* ou des études rurales, avaient déjà jeté des ponts entre le domaine historique et le domaine géographique, pour l'étude des espaces anciens.

1. La Phénicie: découverte et développement d'un champ d'étude

La constitution de l'objet d'étude Phénicie *relève d'un processus long, inégal, et longtemps assez fragile. En effet, avant le XX^e siècle et le développement académique des études phéniciennes, particulièrement en Italie, les travaux qui s'intéressent aux Phéniciens, et plus encore à la Phénicie, sont des initiatives ponctuelles, ne reposant pas toujours sur des sources directes et souvent peu suivies. Il est intéressant de reprendre ce parcours pour comprendre à la fois les grandes orientations des études phéniciennes et, de là, l'originalité de la question spatiale, ainsi que les raisons des lacunes du corpus de notre enquête.*

1.1. *La lente et difficile constitution de l'objet d'étude Phénicie*

Les études phéniciennes forment un domaine récent de la recherche historique, qui émerge progressivement au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, dans un contexte marqué par la prégnance des sources classiques chez les savants modernes. Au XIX^e siècle, la mission de Phénicie d'Ernest Renan contribue à élargir de façon notoire les connaissances sur les Phéniciens. L'alternance des temps forts de découverte, de progrès et des périodes de latence dans le développement des études phéniciennes s'explique en partie par le contexte de l'Europe des Lumières, puis par celui de la Révolution industrielle, pendant lesquelles la société s'est passionnée pour l'Antiquité, et dans une moindre mesure pour les Phéniciens, qu'elle a eu tendance à reconstruire au miroir du présent.

1.1.1. Le XVIII^e siècle: l'apparition discrète des Phéniciens dans le champ de l'histoire

Revenir sur la découverte des Phéniciens dans le domaine des recherches historiques n'est pas anecdotique pour notre enquête. Plusieurs éléments déterminants, que l'on présente ici, ont conditionné la réception des Phéniciens et les orientations des études phéniciennes. Le premier de ces éléments tient dans le fait que la (re)découverte des Phéniciens se produit au XVIII^e siècle, lorsque les érudits cherchent à déchiffrer, expliquer, inventorier et vérifier les documents historiques, classiques et bibliques, sans plus se satisfaire du sens donné par leurs prédécesseurs, Anciens ou Modernes.[73] Les traductions et les éditions des sources classiques – surtout latines dans un premier temps – se multiplient.[74] Or, dans ce concert de témoignages méditerranéens, élaborés dans un contexte antique de forte concurrence commerciale et d'affrontements violents (les guerres de Sicile, les guerres puniques), les Phéniciens sont silencieux.

Si, dans l'Antiquité, ils ne se désignent jamais eux-mêmes comme tels, mais comme Tyriens, Sidoniens, Giblites, etc., les lettrés des Lumières les rencontrent sous le nom de Phéniciens, qui provient du grec *Phoinikes*, formé sur le terme *phoinix*, évoquant la couleur rouge, sans doute en lien avec la couleur de leur peau.[75] Les Phéniciens sont pour ainsi dire une invention des Grecs,[76] dont héritent les Modernes. Quant à Phénicie, *Phoinikè*, il est formé sur la même racine pour désigner le lieu d'origine des marins et marchands que les Grecs croisent tout autour de la Méditerranée.[77] Dans les sources bibliques, également scrutées par les érudits modernes, *Canaan* et *Cananéen* ont

[73] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 14.
[74] Briant 2012, pp. 72-76.
[75] Baurain – Bonnet 1992, pp. 14-15.
[76] Von Dongen 2010, p. 477.
[77] Aubet 2001, p. 6.

une acception plus large que *Phénicie* et *Phéniciens*. Les cités phéniciennes sont mentionnées une par une, en particulier Tyr et Sidon,[78] qui entretiennent d'étroites relations avec les Israélites.[79] Matériaux de construction et produits alimentaires sont l'objet d'un important trafic dès le X^e^ siècle entre Tyr et les royaumes juifs.[80] Ces contacts et échanges sont renforcés par la présence accrue des Phéniciens à partir du V^e^ siècle av. n. è.,[81] quand les cités phéniciennes étendent leur emprise sur la côte palestinienne.[82] Les sources judaïques donnent dès lors une image ambivalente des Phéniciens: ils sont appréciés pour leur artisanat, leur savoir-faire – en particulier dans le domaine du bois et des ivoires –, et ils sont appelés pour participer à la construction du Temple à Jérusalem;[83] parallèlement, les Phéniciens sont pourtant dévalorisés dans les textes bibliques, qui ne manquent pas de souligner leurs défauts et leurs vices, leur adoration de "faux dieux", leurs richesses et leur arrogance supposée. Promis pour ces raisons au châtiment divin, les Phéniciens sont présentés dans les traditions bibliques comme un peuple idolâtre qui introduit dans les royaumes israélites des cultes étrangers, à commencer par celui de Baal.[84]

Les sources classiques construisent une représentation tout aussi ambivalente des Phéniciens. Elles soulignent, comme la Bible, leurs qualités d'artisans et de commerçants, mais les associent également à un comportement et à des traditions "barbares", marqués du sceau de la ruse et de l'impiété. Celle-ci est condamnée au travers de la description de différentes pratiques, dont la plus infâmante est sans conteste le sacrifice d'enfants.[85] Dès Homère s'élabore une vision des Phéniciens associant l'éloge et le mépris, une représentation stéréotypée en matière de portrait moral, reflet de la conception classique de l'altérité et de la dualité civilisation/barbarie. L'image des Phéniciens véhiculée par les poèmes homériques, devenus un héritage culturel et identitaire particulièrement prégnant, traverse ensuite l'ensemble de la littérature classique jusqu'aux Romains.[86] La liste des éléments qui caractérisent ce peuple dans ces traditions littéraires est pourtant réduite: ce sont de fins artisans, selon l'*Iliade*,[87] et des marins dignes d'admiration, selon l'*Odyssée*;[88] ce sont aussi des marchands voleurs et trompeurs, sans scrupules, qui n'hésitent pas à se livrer au commerce des esclaves.[89] De façon sous-jacente, les témoignages formulent un ensemble de jugements moraux, en accord avec les comportements décrits par Homère: avidité, fourberie, tromperie, parjure, etc. Ces traits, comme par ricochet, sont également attribués aux Carthaginois et expliqués par le lien de parenté qui les unit aux Phéniciens. Les Puniques sont, plus que leurs ancêtres, accusés de

[78] Xella 1995, pp. 66-72.
[79] 1 *Rois* 5-13; 1 *Rois* 16-18. Voir Xella 1995, pp. 66-71.
[80] 1 *Rois* 5, 24-25; *KAI* 14, *TSSI* III, 28.
[81] *Ne*. 13, 16 et 2 *M*. 4, 21-22. Pour l'archéologie: Linder 1967, pp. 25-29 (Atlit); Stern 1993, pp. 270-291 (Tour de Straton); Lipiński 1992, pp. 134-135 (Dor).
[82] Briquel-Chatonnet 1992, pp. 344-349.
[83] *Esd.* 1, 1-4 et 3, 7.
[84] 1 *Rois* 16, 31-32.
[85] Les textes bibliques décrivent un rite où des enfants seraient passés par le feu (2 *Rois* 23, 10 ainsi que *Jr.* 7, 31-32; 19, 5-6). À leur suite, les sources classiques évoquent le sacrifice d'enfants à Carthage, en faisant remonter l'origine de cette pratique jugée impie aux Phéniciens (Plat. *Rep*., 337a – rapportant Clytarque, historien grec du IV^e^ siècle –, Diod. XX, 14 et Plut. *De Super*. 13).
[86] L'ensemble des sources est mentionné dans Ribichini 1995, pp. 73-83.
[87] Hom. *Il.* VI, 288-295.
[88] Hom. *Od*. XIII, 271-286.
[89] Hom. *Od*. XIV, 287-300.

sacrifier leurs enfants, paroxysme de la cruauté et de la barbarie.[90] Aucune autre source, au Proche-Orient, ne vient contredire ces représentations ambivalentes, car aucune ne contient d'équivalent exact à *Phénicie* ou *Phéniciens.* Les annales assyriennes et babyloniennes mentionnent un pays de Canaan,[91] mais également les royaumes phéniciens qu'ils identifient comme des unités politiques et non comme une entité ethnique. Les archives perses citent également les divers royaumes, dans des listes où ceux-ci figurent de façon indifférenciée aux côtés d'autres cités ou royaumes proche-orientaux.[92] Dès lors, la redécouverte des Phéniciens se fait par le truchement des textes classiques et bibliques et des stéréotypes qu'ils véhiculent.

Les études phéniciennes naissent, en outre, par la redécouverte de l'écriture phénicienne par deux grands précurseurs, S. Bochart (1599-1667), hébraïsant et pasteur de l'Église réformée française, et J.-J. Barthélémy (1716-1795), garde du Cabinet des Médailles du roi, hellénisant et hébraïsant, auteur d'une méthode pour déchiffrer les anciens alphabets, dont le palmyrénien. Certes, les Phéniciens sortent alors du domaine du mythe pour entrer dans celui de l'Histoire, mais comme un peuple encore sans territoire. En effet, S. Bochart, dans un travail monumental sur la Table des Peuples dans le livre de la Genèse,[93] porte attention à la région de Canaan, où les Phéniciens sont implantés[94] et présente, pour la première fois, une étude cohérente de la langue phénicienne. Bien qu'il s'agisse de géographie sacrée, au final, la démonstration porte sur la transmission des lettres phéniciennes (de l'alphabet) aux Grecs.[95] La méthode innovante de S. Bochart, reposant sur une approche étymologique des toponymes hébraïques et l'analyse des grandes similitudes qui relient le phénicien et l'hébreu, est complétée en 1758 par la communication de J.-J. Barthélémy, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres: *Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent*. J.-J. Barthélémy y propose un déchiffrement de l'alphabet phénicien, à partir d'une inscription bilingue gréco-phénicienne de Malte,[96] complétée par des légendes phéniciennes de monnaies de Tyr et de Sidon, ainsi que par des inscriptions trouvées à Kition par R. Pococke en 1738.[97] Sa méthode est remarquable et permet de sortir du creuset biblique: détaché des textes littéraires, il a rassemblé, presque un siècle avant la création du *Corpus Insciptionum Semiticarum*, un corpus d'inscriptions qui émanent directement des Phéniciens et non des sources parlant des Phéniciens, ce qui constitue une innovation cruciale. Malgré tout, le fait que le corpus des inscriptions provienne avant tout de Méditerranée et non de Phénicie-même contribue déjà à former l'image d'un territoire phénicien maritime.

Les XVII[e] et XVIII[e] siècles marquent les balbutiements des études phéniciennes, mais l'image des Phéniciens (et de la Phénicie) s'élabore davantage par les traditions des sources classiques et bibliques, certainement parce qu'elle trouve une forte résonnance dans le contexte européen des Lumières. Ce dernier constitue le troisième élément déterminant pour comprendre la réception des Phéniciens. L'Europe s'étend alors hors de ses frontières, tandis qu'à l'intérieur commencent à poindre les questions d'origine et d'identité découlant de la rencontre avec l'Autre. Paradoxalement,

[90] Mazza 1997, pp. 642-653; Bernal 1996, pp. 430-432.
[91] De Vaux 1968, pp. 23-30.
[92] Von Dongen 2010, p. 478.
[93] *Gn*. 10.
[94] Bochart S., *Geographia Sacra seu Phaleg et Chanaan*, Caen 1646, puis Leiden et Utrecht 1662.
[95] Delcor 1991, pp. 21-24.
[96] *CIS* I, 122 et 122 bis (*KAI* 61, *TSSI* III, 21-22). L'inscription est conservée au Louvre (AO 1848). L'inscription bilingue de Malte, découverte au XVIII[e] siècle, n'avait jusqu'alors pas suscité l'intérêt des chercheurs.
[97] Delcor 1991, pp. 25-26.

les Phéniciens qui intéressent encore peu les historiens et le grand public, sont présents dans les débats contemporains, convoqués comme un miroir du présent.[98] L'ambivalence des sources antiques au sujet des Phéniciens se retrouve en effet dans la vision des historiens et des philosophes modernes, qui oscillent entre l'admiration et la critique antisémite.[99] Il s'agit d'un antisémitisme traditionnel, lié à la religion, qui perdure au XVIII[e] siècle, malgré la profonde réflexion théologique remettant en cause les dogmes et les pratiques religieuses catholiques. Ainsi les Phéniciens sont tantôt décrits comme d'incroyables marins et commerçants, créateurs d'échanges et de contacts, véritables passeurs de culture entre les peuples, comparés aux Anglais ou aux Hollandais,[100] tantôt perçus comme des êtres cruels et fourbes, à l'image de ce que seraient tous les Sémites et particulièrement les Juifs.[101] La méconnaissance des Phéniciens, due à un retard des recherches archéologiques au Proche-Orient, comparativement à d'autres aires d'étude, renforce la tendance à envisager le rôle des Phéniciens et leur rayonnement sans jamais vraiment approfondir les traits constitutifs de leur culture.

Quant à la Phénicie, elle n'est évoquée que pour souligner le contraste entre sa faible étendue et le grand rayonnement de ses entreprises. Elle est alors comparée à la Hollande ou l'Angleterre qui voient, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, leur empire maritime croître et se renforcer.[102] Outre-Manche, l'image des Phéniciens est d'ailleurs aussi ambiguë que dans le reste de l'Europe, mais repose sur des fondements différents. Exilés jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, les Juifs ont ensuite joué un rôle primordial dans le développement de l'économie et de l'expansion britanniques. L'Angleterre est perçue comme une nouvelle Jérusalem, terre d'accueil pour une communauté participant activement à l'essor du pays.[103] Les Anglais développent, dans ce contexte, des sentiments aussi bien philosémites qu'antisémites, mais les Phéniciens bénéficient surtout des premiers.

Sémites, les Phéniciens intègrent également une autre catégorie de la pensée identitaire européenne moderne, celle de l'Orient. Face à un Empire ottoman qui progresse en Europe encore au XVI[e] siècle et auquel les Européens se trouvent constamment confrontés en Méditerranée jusqu'au XIX[e] siècle, se construit peu à peu une identité européenne, un "nous" familier contre un "eux" étranger.[104] P. Briant identifie ce phénomène dès le XVIII[e] siècle et le qualifie de *proto-orientalisme* ou *orientalisme* des Lumières,[105] en référence à E. Said qui traite du même phénomène sous le nom d'*orientalisme*, à la fin du XVIII[e] siècle et au XIX[e] siècle. Celui-ci se caractérise par une «manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale».[106] L'orientalisme est un discours à deux dimensions, l'une savante, qui comprend l'ensemble des études

98 Payen 2005, pp. 42-48 (fonctionnement de l'analogie entre passé et présent chez les historiens du XIX[e] siècle).
99 Laqueur 2010, pp. 99-120 et 99-100 sur les exemples de Voltaire (1694-1778) et Spinoza (1632-1677).
100 Briant 2012, pp. 301 et surtout 377-380.
101 Bernal 1996, p. 57. Voir aussi Laqueur 2010, pp. 92-93, 100: le courant des Lumières participe ainsi d'un double processus dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle: l'émancipation des Juifs et la reconnaissance de leurs droits civiques, accéléré en France par la Révolution; mais par la distinction qu'il opère entre Juifs intégrés et Juifs traditionnalistes (issus notamment de l'immigration juive en Europe de l'Ouest, provoquée par la transformation des sociétés européennes du centre et de l'Est), il n'est pas étranger cependant à l'apparition de l'antisémitisme moderne qui imprègne alors les études phéniciennes.
102 Briant 2012, p. 377 (pour la Hollande); Bernal 1996, pp. 424-425 (pour l'Angleterre).
103 Bernal 1996, p. 411.
104 Said 2005, p. 19.
105 Briant 2012, pp. 560-562.
106 Said 2005, p. 13.

sur l'Orient,[107] et l'autre, imaginaire, remontant à l'Antiquité.[108] Les deux domaines fonctionnent toutefois ensemble, et se nourrissent l'un de l'autre dans un perpétuel mouvement dialectique,[109] confortant la représentation d'un Occident fort et progressiste comparé à un Orient inférieur et arriéré, un monde à la gloire surannée, immobile, incapable de veiller sur son propre héritage culturel. L'analyse des discours du XVIII[e] siècle, en effet, notamment de ceux qui traitent des conquêtes d'Alexandre, contiennent déjà en germes les principes de l'orientalisme: la conquête bénéfique de l'Asie par Alexandre, l'immobilisme de l'Orient, incapable de se restructurer par lui-même, autant de propositions qui nourrissent le discours expansionniste européen et les jugements formulés à l'encontre de l'empire ottoman, espace oriental par antonomase. Appliqué à l'Antiquité, ce discours fait peu à peu des Grecs, associés à l'universel et à la pensée rationnelle, «nos Grecs»,[110] alors que les Phéniciens, à la fois sémites et proche-orientaux, se rapprochent bien davantage du "eux". L'ensemble de la communauté savante, à la suite des Grecs de l'Antiquité, reconnaît cependant aux Phéniciens un rôle dans le développement culturel de l'Europe, avec la diffusion de l'alphabet en particulier.

Le XVIII[e] siècle est enfin le siècle de la révolution historiographique initiée par J.J. Winckelmann (1717-1768),[111] qui assigne à la Grèce une place à part dans l'histoire de l'Occident.[112] Ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques*, publiées en 1755, et son *Histoire de l'art dans l'Antiquité*,[113] parue en 1764, sont en effet à l'origine d'une révolution qui fait de l'art grec non seulement un objet digne d'être étudié, mais aussi un modèle à imiter. Par ailleurs, du point de vue de Winckelmann, l'art grec a atteint la perfection grâce à la réunion de trois déterminismes fondamentaux: un système politique idéal, la démocratie, un climat qui n'appelle pas à la langueur et un peuple prédisposé à la création.[114] Il ajoute également une «qualité autarcique»[115] à l'art grec, c'est-à-dire la faculté d'avoir évolué sans métissage, qu'il juge nuisible à la perfection. Après la mort de J.J. Winckelmann en 1768, la construction de l'art grec en un système cohérent connaît une immense postérité tant en histoire de l'art que dans le domaine politique. Ses propos rencontrent également un formidable écho dans les théories raciales et expansionnistes du siècle suivant. Les Grecs deviennent ainsi les inventeurs de la Liberté et de la Démocratie,[116] cette «démocratie tombée du ciel»,[117] inventée un jour en Grèce, ou plutôt à Athènes, s'insérant ensuite dans une histoire linéaire conduisant de la Grèce aux États-Unis et en France, lors des Révolutions, et enfin à nos sociétés modernes.

Ainsi, à partir de la fin du XVIII[e] siècle, l'Antiquité, envisagée au prisme des questionnements et des attentes du temps présent, est plus que jamais prise à parti, dans une démarche mobilisant volontiers le raisonnement analogique qui soulève alors moins de difficultés épistémologiques qu'aujourd'hui.[118] Face à "nos" Grecs, les Phéniciens – tout juste (re)découverts, presque sans écriture,

[107] Said 2005, pp. 66-67. L'orientalisme repose sur une unité culturelle et linguistique supposée de l'Orient. Les domaines sont artificiellement construits, leur cohérence procède des efforts des chercheurs.
[108] Said 2005, pp. 72-74.
[109] Said 2005, p. 15. Voir aussi, sur ce mouvement dialectique au cours de la mission en Phénicie de E. Renan, Bonnet, 2012.
[110] Detienne 2009, p. 17.
[111] Décultot 2000, pp. 127-132.
[112] Detienne 2009, p. 7.
[113] La traduction française de 2005 est ici utilisée (Winckelmann 2005).
[114] Décultot 2000, pp. 162-164.
[115] Décultot 2000, p. 166.
[116] Pommier 2003, p. 18; Décultot 2000, pp. 188-189.
[117] Detienne 2009, pp. 143 et 146.
[118] Payen 2005, p. 25.

étrangers à la liberté dont se nourrit la démocratie et dépourvus du "génie" créateur qui produisit l'art grec – sont mis à distance et presque irrémédiablement relégués dans l'altérité d'un "Orient" englobant et défini en négatif des traditions "occidentales" et européennes. C'est pourtant à cette époque que les études phéniciennes connaissent un regain d'activité, grâce à la mission de E. Renan (1823-1892). Ses maigres résultats et l'antisémitisme affiché du savant ne favorisent cependant pas un développement spectaculaire de ce domaine de recherche.

1.1.2. Le XIX^e^ siècle: Gesenius, Renan, les phénicomanes et les phénicophobes

En 1837, soit plus d'un siècle après la parution des travaux de l'abbé Barthélémy, ces derniers sont repris par un exégète, philologue et épigraphiste allemand, W. Gesenius (1786-1842) qui publie, pour la première fois, une grammaire du phénicien. Cet instrument de travail indispensable aux spécialistes pour lire les inscriptions qu'ils continuent de trouver régulièrement sur l'ensemble du pourtour méditerranéen[119] contribue, avec les recherches de ses prédécesseurs, à dégager progressivement l'idée d'une identité linguistique phénicienne, dont les travaux soulignent la spécificité vis-à-vis de langues mieux connues, comme l'hébreu.

L'approche linguistique est enfin complétée au XIX^e^ siècle par une approche archéologique qui manquait encore pour la connaissance des Phéniciens. E. Renan, figure matricielle des études phéniciennes, s'intéresse aux Phéniciens dans le cadre plus large des études sémitiques, dans l'idée de combler le retard de la France par rapport à l'Allemagne. Son parcours le destinait pourtant initialement à la prêtrise,[120] avant que ses doutes ne le fassent quitter l'Église pour une carrière universitaire en 1845. Celle-ci, brillante (au Collège de France, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la Bibliothèque nationale),[121] lui permet de construire son modèle d'histoire, qu'il voit désormais comme une étude minutieuse des documents et des sources.[122] Dans cette perspective, il commence dans les années 1860 le grand projet d'une *Histoire des origines du Christianisme*,[123] dans lequel la Bible est envisagée non comme la parole de Dieu, mais comme un livre écrit par des hommes. Parallèlement, sa fréquentation des salons parisiens lui permet de se faire remarquer d'Hortense Cornu,[124] qui, en 1860, convainc Napoléon III d'envoyer une expédition scientifique en parallèle de la mission militaire française qui s'apprête à partir au Liban. E. Renan embarque alors pour le Proche-Orient, convaincu de la nécessité d'une campagne d'exploration et de fouilles archéologiques en Phénicie, et persuadé que cette terre recèle des pièces aussi importantes que le sarcophage d'Eshmunazor, découvert cinq ans plus tôt.[125] Il souligne d'ailleurs, dans l'introduction de la *Mission de Phénicie*, parue en 1864, l'absence d'inscription phénicienne provenant de Phénicie même, alors que plusieurs ont été découvertes en Méditerranée.[126]

---

[119] Delcor 1991, p. 27. Le corpus qu'il rassemble est intitulé *Monumenta*.

[120] Dupont-Sommer 1973, pp. 603-604. Il fréquente le séminaire de Paris et celui d'Issy où il étudie notamment la philosophie, la théologie, l'hébreu et l'allemand.

[121] Gran-Aymerich 2007, p. 1103. Il est élu à l'Académie en 1856.

[122] Gran-Aymerich 2007, p. 1103.

[123] Dupont-Sommer 1973, pp. 612-613. Cette histoire comprend sept tomes, publiés entre 1863 (*Vie de Jésus*) et 1883 (*Marc Aurèle*). Voir aussi la conférence au Collège de France de H Laurens (Laurens 2012, en ligne).

[124] Hortense Cornu (1812-1875) est la sœur de lait de Napoléon III. Gran-Aymerich 2007, p. 1103.

[125] Gran-Aymerich 2007, p. 1104.

[126] Renan 1864, p. 1.

E. Renan arrive ainsi à Beyrouth en 1860 et profite de la présence de l'armée française pour mener un projet titanesque: un an d'exploration et de fouilles archéologiques dans quatre régions qu'il désigne comme les «quatre centres principaux de la civilisation phénicienne»,[127] à savoir Arwad, avec Tartous et Amrit, Byblos, Sidon et Tyr. La motivation majeure de Renan est la recherche d'inscriptions, mais l'exploration des régions environnant les sites fouillés, ainsi que son séjour en Palestine révèlent tout de même son intérêt pour l'espace phénicien, conçu comme une "grande Phénicie", à la manière d'Hérodote et de Strabon.[128] Sa mission marque, du point de vue archéologique, une première évolution des pratiques vers plus de professionnalisme,[129] avec l'appel à des collaborateurs compétents et expérimentés, comme l'architecte M. Thobois,[130] sans toutefois rompre totalement avec des traditions des XVII[e] et XVIII[e] siècles:[131] nomination de gradés comme responsable de chantiers, utilisation du réseau du clergé ou des érudits français, sans qualification autre que leur goût de l'archéologie...

À l'issue de la mission de Phénicie, les résultats sont mitigés: d'un côté, son retentissement est modeste comparativement à celui de la campagne d'Égypte ou de la découverte de Khorsabad par P.-E. Botta (1843-1844).[132] De l'autre, elle représente un véritable succès dans le domaine des études phéniciennes, comme sur le plan stratégique de la présence française au Proche-Orient.[133] En termes scientifiques, le rapatriement des objets découverts vient enrichir les collections du Louvre[134] et l'ensemble de la campagne est relatée dans une grande publication, illustrée par tout un volume de planches, représentant les paysages comme les monuments dans le détail.[135] Une autre conséquence majeure est la mise sur pied d'un projet de grande ampleur tant intellectuelle et scientifique que logistique: la publication du *Corpus Insciptionum Semiticarum* (*CIS*), soumise en 1867 au vote de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour actualiser le corpus de W. Gesenius, constitué un siècle auparavant.[136] Le projet de E. Renan s'inscrit dans une perspective d'excellence et de rayonnement de la science française, mettant en œuvre des outils innovants comme la photographie[137] et dépasse ainsi la visée des corpus allemands de l'Académie de Berlin, le corpus des inscriptions grecques (*CIG*) et le corpus des inscriptions latines (*CIL*), lancés respectivement en 1828 et en1863.[138] Le *CIS* propose, en effet, une transcription, une traduction et un commentaire pour chaque inscription et constitue un instrument de travail complet et performant qui se poursuit aujourd'hui encore, à l'initiative de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les meilleurs résultats de la mission se font toutefois sentir sur le plan politique. L'opération menée au Liban, qui joint à l'armée un corps scientifique, se veut en effet préparée sur le modèle de la campagne d'Égypte de Napoléon I[er] (1798-1801).[139] Tout comme cette dernière, l'entreprise au Liban donne des Français une image de civilisateurs qui, tout comme les Macédoniens avec

---

[127] Renan 1864, p. 3.
[128] Hdt. VII 89 et IV 38; Strab. XVI 2,12-21.
[129] Gran-Aymerich 1998, pp. 253-260 et pp. 263-264.
[130] Renan 1864, p. 10. Thobois est l'auteur des planches de la *Mission de Phénicie*.
[131] Laurens 2012 (conférence en ligne). Renan 1864, pp. 4-6, p. 13 et p. 15.
[132] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 17.
[133] Laurens 2012 (conférence disponible en ligne).
[134] Gubel 2002.
[135] Renan 1864.
[136] Briquel-Chatonnet – Fauveaud-Brassaud 2008, pp. 215-217.
[137] Briquel-Chatonnet – Fauveaud-Brassaud 2008, pp. 228; Bonnet 2012 (en ligne).
[138] Briquel-Chatonnet – Fauveaud-Brassaud 2008, pp. 227.
[139] Laurens 2012. Dans les faits, bien que le parallèle soit tracé entre les deux missions, les contextes, les objectifs et les résultats en sont bien différents.

Alexandre le Grand, sont éclairés et soucieux de préserver et de valoriser le patrimoine et l'héritage culturel de la région.[140] Si l'image d'une France protectrice et cultivée est séduisante, la réalité politique est tout autre: l'expédition française au Liban s'insère en effet dans les jeux européens d'affrontements et d'alliances complexes sur la scène du Proche-Orient, qui visent à assurer une présence stratégique dans les territoires dominés par un Empire ottoman affaibli.[141] Sur ce plan, la mission de E. Renan constitue une étape cruciale pour la politique culturelle française, car elle a prouvé l'efficacité du réseau français implanté au Proche-Orient constitué par les diplomates en poste, mais également par les Académies et les Écoles supérieures, soutenues financièrement par l'État, qui jouent un rôle important dans la promotion des entreprises archéologiques.[142] La mission est également une sorte de prélude, d'expérimentation des modes d'action que la France met en place après la Première Guerre mondiale au Proche-Orient.[143] En 1860-1861, la France devient ainsi l'un des modèles à suivre en Europe; la mission de Phénicie est donc une importante vitrine et sa réussite est sans doute plus décisive sur le plan politique que sur le plan scientifique.

E. Renan ne cache effectivement pas sa déconvenue puisqu'il juge les résultats insatisfaisants dans la publication. Sa description du Liban du XIX^{e} siècle est saisissante: les arrière-pays autour des sites fouillés lui paraissent miséreux, contrastant violemment avec l'image prestigieuse qu'il a des cités phéniciennes.[144] Autant dire que la mission fait peu d'émules pour la découverte de la Phénicie, si ce n'est de manière sporadique, avec les fouilles d'Oumm el Amed, par exemple, rouvertes en 1923.[145] En outre, en visite à Athènes, E. Renan invente l'expression de «miracle grec», qui connaît ensuite un grand succès. Son échelle de valeur est donc claire, et les Phéniciens n'y ont que peu de place face aux Grecs perçus comme les inventeurs de la pensée conceptuelle, de l'esthétique et des valeurs perçues comme les fondements de l'Occident.[146] L'antisémitisme de E. Renan et son admiration pour la Grèce ne sont pas rares parmi les experts sémitisants du XIX^{e} siècle, comme si ces derniers craignaient d'être accusés de sympathie envers leur objet d'étude.[147] Le siècle est en effet marqué par une réflexion intellectuelle et historique fortement idéologisée, concevant le monde sur un mode binaire opposant l'Orient et l'Europe, les races inférieures et les races supérieures, les Sémites et – voire contre – les Aryens. Dans le domaine des études phéniciennes, les savants ne débattent donc pas de points de civilisation, mais sont "pour" ou "contre" les Phéniciens.[148]

En dehors de la mission de Phénicie, d'autres découvertes sont faites autour de la Méditerranée, dévoilant l'étendue de l'expansion phénicienne. Alors que la documentation s'enrichit progressivement, le débat fait rage entre les chercheurs touchés par la «phénicomanie»,[149] que ces découvertes encouragent à «voir des Phéniciens partout»,[150] et les antisémites, qui nient la présence

[140] Briant 2012, pp. 544-550.
[141] Gelin 2002, p. 17.
[142] Gottwales 2006.
[143] Dupont-Sommer 1973, p. 611; Gran-Aymerich 1998, pp. 360-361.
[144] Renan 1864, pp. 6, 8 et 14.
[145] Dunand – Duru 1962, pp. 5-7 (avec le récit des fouilles de E. de Lorey, non publiées).
[146] Gran-Aymerich 1998, p. 16. Sur le "miracle grec", voir également Gernet 1983, pp. 21, 59, 112, 221, 260, 360. Voir enfin Fedi 2000, pp. 157-160.
[147] Bernal 1996, p. 419. Voir également, sur E. Renan, la conférence au Collège de France, en ligne, de Laurens 2012.
[148] Perrot – Chipiez 1885, p. 889.
[149] Salles 1995, p. 559.
[150] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 16. Bargès 1878 pense prouver la présence de colonies phéniciennes dans le Midi, dont on sait aujourd'hui qu'elles n'ont jamais existé; il se fonde pour cela sur le Tarif dit de Marseille qui est en fait originaire de Carthage (*CIS* I, 165).

phénicienne sur la base des découvertes archéologiques faites en Grèce et en Europe occidentale. Les premiers sont essentiellement représentés par le grand ouvrage de V. Bérard (1864-1931), *Les Phéniciens et l'Odyssée*.[151] Helléniste de formation et grand connaisseur d'Homère, Bérard publie ce texte en 1902-1903, dans lequel il tente, par le truchement des textes classiques, de retrouver des paysages homériques pour valider la thèse d'une thalassocratie phénicienne antérieure à l'époque d'Homère,[152] que les textes et les toponymes de l'épopée laisseraient entrevoir[153]. À contre-courant de la production scientifique contemporaine, rarement favorable à l'hypothèse d'une prééminence phénicienne en Méditerranée, l'œuvre de V. Bérard est aujourd'hui jugée naïve.[154] Remarquons cependant son parti pris de ne pas faire appel à l'archéologie, en raison d'une farouche opposition aux archéologues de métier, des «inventeurs de civilisation», des «éditeurs de curiosité»,[155] selon lui.

Il fait explicitement allusion aux archéologues et historiens qui construisent alors l'archéologie en science positive[156] pour l'utiliser à des fins idéologiques. Dans le cas des Phéniciens, l'absence de vestiges archéologiques, de "preuves" est utilisée comme argument pour rejeter l'antériorité des navigations phéniciennes en Méditerranée – par rapport aux navigations grecques – dans le domaine de la légende.[157] Cette phénicophobie s'appuie en plus sur les découvertes de H. Schliemann (1874) et de A. Evans (1894). Aux yeux des savants phénicophobes, S. Reinach et J. Beloch en tête, la Grèce a désormais une préhistoire, et il n'est nul besoin, pour étudier les périodes les plus anciennes de l'histoire grecque, de recourir à des influences culturelles extérieures, comme celles des Phéniciens.[158] Selon eux, les thèses plus anciennes, diffusionnistes, qui attribuaient à l'Égypte et au Proche-Orient le statut de berceau de la civilisation[159] seraient l'expression d'une prétention de l'Asie sur l'Europe.[160] En fait, la volonté première de ces savants, comme S. Reinach, était de revaloriser l'apport culturel "européen", la préhistoire et l'histoire préromaine en Europe de l'Ouest. Au temps de la fabrique des histoires nationales, les découvertes de S. Reinach qui rattachent l'Occident à des racines locales plutôt qu'orientales, changent radicalement la donne.[161]

C'est bien l'identité européenne et occidentale qui s'affirme ici, en construisant un imaginaire historique propre.[162] Alors que l'empire ottoman recule, l'Europe se pense comme le continent du changement, de l'évolution et du progrès. Naît ainsi un sentiment de supériorité, accentué par l'expansion coloniale qui revêt au XIX^{e} siècle l'aspect d'un impérialisme triomphant.[163] Les nations européennes manifestent à l'égard des territoires et des populations qu'elles dominent un intérêt mais aussi un mépris certains, jugeant les indigènes incapables d'analyser leur propre culture.[164] Déjà présent en germe dans les discours historiques du siècle précédent, l'orientalisme s'épanouit pleinement au cours de cette période. Le parallèle entre l'Orient contemporain et

[151] Bérard 1902-1903.
[152] Bérard 1902-1903, pp. 305 (I) et 572-574 (II).
[153] Bérard 1902-1903, p. 591 (I) ainsi que pp. 557-562 (II).
[154] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 22.
[155] Bérard 1902-1903, p. 22 (I).
[156] Gottwales 2006; Gran-Aymerich 1998, p. 61.
[157] Bérard 1902-1903, pp. 305-306 (I).
[158] Bernal 1996, pp. 443, 438-440.
[159] Bernal 1996, pp. 201-232.
[160] Reinach 1893. Sur S. Reinach, voir Gran-Aymerich 1998, pp. 475-476.
[161] Gran-Aymerich 1998, pp. 148-154.
[162] Detienne 2009, p. 17.
[163] Bernal 1996, pp. 243 *sqq*.
[164] Bernal 1996, p. 290.

l'Orient antique est souvent sollicité. Dans les ouvrages d'histoire, en effet, les Orientaux antiques et contemporains se valent fréquemment puisqu'ils ne peuvent échapper aux déterminismes raciaux et environnementaux.[165] Dans ce schéma, les Phéniciens sont systématiquement assimilés aux Orientaux et aux Sémites, comme les Juifs dont ils partagent l'origine géographique.[166] Comme les sources sont peu nombreuses sur les premiers, on continue d'analyser leur culture et leur identité à l'aune de préjugés antisémites modernes. Les Phéniciens sont donc des «mulâtres», des «hybrides stériles, parasites, non créatifs»,[167] dont la culture est composite et sans originalité.[168] Ils sont (comme les Juifs) un peuple «industrieux», dont la langue (comme l'hébreu) serait incapable d'exprimer les abstractions et serait donc impropre à la spéculation intellectuelle.[169] Ces critiques pour le moins sévères rentrent dans la grille d'analyse évoquée précédemment, celle qui est fondée sur l'idée d'une histoire linéaire, opposant "de tout temps" les Sémites et une race supérieure, les Aryens, représentés par les Grecs, puis les Romains, et enfin, les Européens.

L'influence culturelle de la Grèce, préfiguration de celle de l'Occident sur l'Orient, est donc bien acceptée et assimilée à la mission civilisatrice dont l'Europe expansionniste et colonialiste s'estime investie.[170] Ce parallèle repose sur le concept d'hellénisation ou, plus généralement, d'acculturation, c'est-à-dire sur l'idée d'un processus culturel au cours duquel les Barbares, ou les indigènes, abandonnent leur culture d'origine pour adhérer à une culture supérieure grecque, ou européenne. Ce concept, dans le champ des études anciennes, provient du détournement des idées de J.G. Droysen, inventeur de l'époque hellénistique dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.[171] J.G. Droysen désignait l'ensemble de cette période et des phénomènes de diffusion de la culture grecque dont elle est le cadre par le terme d'*Hellenismus*,[172] issu du terme *hellenismós* attesté dans la *Septante*[173] pour désigner les Juifs se comportant à la grecque. Si, aux yeux de J.G. Droysen, l'"hellénisme" est le fruit d'un processus de «fusion»,[174] dont le fondement est d'abord linguistique, le terme est rapidement dévoyé par les colonisateurs en quête de légitimité;[175] l'*Hellenismus* droysenien devient "hellénisation", c'est-à-dire acculturation[176] d'une population jugée inférieure, asiatique ou africaine, adoptant "*la* (seule) civilisation", celle des Grecs. Non seulement les Phéniciens voient leur rôle réduit dans l'histoire méditerranéenne, mais ils finissent même, dans cette lecture, par adopter la culture hellénique, "disparaissant" ainsi de la scène historique après Alexandre le Grand.[177]

---

[165] Moscati 1983, pp. 5-22. La colonisation phénicienne, la colonisation punique et l'expansion arabe ont été perçues comme des événements similaires, comme une invasion de l'Orient en Occident, malgré des siècles d'écart et des contextes forts différents.

[166] Perrot – Chipiez 1885, p. 886.

[167] Bernal 1996, p. 413. Voir aussi pp. 409-478.

[168] Bernal 1996, p. 410.

[169] Bernal 1996, p. 418 citant Renan 1855.

[170] Briant 1982, pp. 81-290 et 318-329.

[171] Paru en 1877-1878 en Allemagne, la *Geschichte des Hellenismus* (édition remaniée de trois volumes parus entre 1833 et 1843) est traduite l'année suivante en France par A. Bouché-Leclercq, sous le titre d'*Histoire de l'Hellénisme*. Pour une édition complète du texte voir Droysen 2005.

[172] Payen 2005, p. 13.

[173] 2 *M*. 4, 12-20.

[174] En allemand, *Verschmelzung*. C'est le mot clé de la définition de l'*Hellenismus* chez J.G. Droysen.

[175] Briant 1982, pp. 284-285 et p. 293.

[176] Bastide 1998, p. 46.

[177] Babelon 1888, p. 315. Il emploie une expression plus forte encore: «les anciennes civilisations de l'Orient ont cessé de vivre». Krings 1995, pp. 165, 568, 596 et 631, et plus récemment Gatier 2003, pp. 106-109.

Enfin, malgré l'expédition de Phénicie et les découvertes faites en Méditerranée, les Phéniciens restent, avant qu'ils n'adoptent l'hellénisme, un peuple presque sans écriture et, comparativement aux Grecs, sans littérature, à une époque où se dessine la partition entre les sociétés anciennes qui écrivent et celles, primitives, qui n'ont pas d'écriture. Les premières, formées essentiellement par les sociétés dites "classiques", sont reconnues et ont une histoire; les secondes, en revanche, sont jugées comme sans civilisation et sans histoire, et leur étude, passablement méprisée par les historiens, est laissée aux futurs anthropologues et ethnologues.[178] Les Phéniciens, autrefois objet d'une représentation ambivalente, finissent par être présentés sous un jour totalement négatif au XIX[e] siècle: il s'agit d'un peuple qui a certes rendu des services,[179] mais qui, par manque de génie, n'a rien légué à l'humanité.[180] Les historiens antisémites dominent à tel point la production scientifique de cette période que lorsque W. Helbig écrit que «les malheureux Phéniciens sont devenus l'objet de la profonde antipathie de plusieurs savants que l'on serait presque tenté de mettre en rapport avec le mouvement antisémite de nos jours»,[181] il passe presque pour un original.

Si les XVIII[e] et XIX[e] siècles sont ceux de l'invention des Phéniciens, dans le sens où ces derniers n'ont plus été confinés aux seules citations homériques et ont été étudiés pour eux-mêmes grâce aux progrès des études linguistiques et de l'archéologie, les Phéniciens restent pourtant, jusqu'au début du XX[e] siècle, enlisés dans des représentations approximatives ou intégrés dans une vision raciale et téléologique de l'histoire.[182] La situation empire encore dans les années 1920 et 1930,[183] avec la montée spectaculaire de l'antisémitisme dans toutes les couches de la société européenne.[184] Dans la sphère savante, «il n'était plus tolérable qu'un "chercheur" suggérât que des influences égyptiennes ou phéniciennes non négligeables s'étaient exercées sur la formation de la Grèce. Quiconque osait le faire se voyait expulsé de la communauté universitaire […] ou du moins catalogué comme un "cinglé"».[185]

1.2. *L'"ère Moscati" ou la redéfinition de la Phénicie*

Après la Seconde Guerre mondiale, la réintégration des Juifs dans la société et dans les milieux universitaires a joué un rôle dans la réhabilitation des Phéniciens et des Cananéens dans l'histoire méditerranéenne.[186] Les questionnements s'en sont trouvés modifiés, les angles d'approche également: S. Mazzarino (1916-1987) conseille dès 1947 de ne pas se demander si les Phéniciens avaient exercé ou non une thalassocratie, mais d'éviter les questions abstraites et de tenter de saisir le type de rapports que les Phéniciens ont entretenu avec le monde méditerranéen.[187] Dans le nouveau paysage scientifique qui se dessine alors, une figure se détache particulièrement, celle de S. Moscati, qui participe de manière énergique au mouvement de réhabilitation des Phéniciens et travaille à

[178] Detienne 2009, p. 15.
[179] Babelon 1888, p. 299 (sur le rôle de passeurs des Phéniciens).
[180] Perrot – Chipiez 1885, p. 896 ainsi que Babelon 1888, pp. 7-8 (sur le terme de "génie", réservé aux Grecs) et p. 252 (sur le manque de génie des Phéniciens).
[181] Helbig 1896, p. 1.
[182] Said 2005, pp. 72-73.
[183] Voir, par exemple, Autran 1920, notamment son introduction, pp. VI-XII.
[184] Bernal 1996, pp. 464-478.
[185] Bernal 1996, p. 478.
[186] Bernal 1996, pp. 480-483.
[187] Mazzarino 1947, cité dans Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 24.

partir des années 1950 à la construction d'un véritable domaine académique consacré aux études phéniciennes. S'appuyant sur des découvertes archéologiques de plus en plus nombreuses, qu'il ne cesse d'encourager, il donne une nouvelle impulsion aux études sémitiques, tout en les orientant dans certaines voies.

1.2.1. Moscati et les études phéniciennes: recréation, développement et orientation

Initialement formé dans le domaine des langues arabiques, S. Moscati élargit rapidement son champ de recherche aux langues et cultures sémitiques en général.[188] Dès 1954, il devient professeur, à l'Université de Rome, en charge de la chaire de Philologie sémitique, d'hébreu et de langues sémitiques comparées. Le grand tournant de sa carrière se situe en 1960, lorsqu'il prend la direction conjointe (avec Y. Aharoni) des fouilles archéologiques de Ramat Rahel en Israël. Dès lors, il fait preuve pendant une trentaine d'années d'une énergie inépuisable, au service des études phéniciennes, en privilégiant de façon novatrice l'archéologie et l'étude de l'art.[189] Il a constitué, aidé dans toutes ses entreprises par une large équipe de disciples, un réseau européen et international, animé par un souci de coopération scientifique; il a ouvert la voie à une étude globale de la civilisation phénicienne, en intégrant les données archéologiques dans une perspective historique; il a été le premier, enfin, à construire un véritable domaine académique reconnu par les plus hautes instances italiennes comme le Consiglio Nazionale delle Ricerche et dédié à l'étude de la civilisation phénicienne.[190] La volonté et l'énergie que S. Moscati a mises au service de ces études ne procèdent pas seulement d'une ambition personnelle, mais aussi du désir de réhabilitation d'une culture profondément mise à mal par l'antisémitisme et encore dépréciée avec les mêmes arguments racistes qu'au XIX^{e} siècle.[191]

Le mépris envers les Phéniciens, en effet, s'exprime encore dans les années 1960. Le racisme et l'antisémitisme ont pourtant été condamnés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais les préjudices raciaux restent encore, dans les faits, de redoutables obstacles tant sociaux qu'intellectuels.[192] Les Juifs ont été réintégrés aux sociétés européennes et aux cercles universitaires et intellectuels, mais la fondation d'Israël en 1948 a cependant provoqué un certain repli de la communauté savante juive, la plupart des chercheurs ayant alors choisi de restreindre leur zone d'étude à la seule Palestine, non sans visées nationalistes. L'antisémitisme prend donc un nouveau visage et s'attaque essentiellement aux Phéniciens, les chercheurs juifs se montrant quant à eux soucieux de souligner les différences, davantage que les points communs, entre les Israélites et leurs voisins cananéens.[193] Le débat relatif à l'influence phénicienne sur la culture grecque, c'est-à-dire le mirage d'un miracle grec, revient en outre sur le devant de la scène. Les influences phéniciennes ont tendance à être minorées: abaissement de la date de la transmission de l'alphabet, réduction de l'aire de l'expansion phénicienne.[194] Puis, devant l'évidence des découvertes archéologiques prouvant les contacts entre

---

[188] *Enciclopedia Treccani;* Gran-Aymerich 2001, pp. 476-477 et Brizzi 1997, pp. 215-221; Gnoli 1997, pp. 428-433; Nicolet 1997, pp. 788-790; Xella 2007, pp. 123-127 (série d'hommages après le décès de Moscati).
[189] Xella 2007, p. 123.
[190] Niemeyer 1995, p. 250.
[191] S. Moscati a lui-même souffert des lois raciales et a dû être caché au Vatican pendant la guerre. http://www.treccani.it/enciclopedia/sabatino-moscati_%28Dizionario-Biografico%29/.
[192] Bernal 1996, pp. 481 et 491.
[193] Bernal 1996, pp. 495-496.
[194] Harden 1962, pp. 59-61.

Proche-Orient et Égée dès l'âge du Bronze, plusieurs chercheurs imaginent que ce sont les Hellènes qui ont initié ces échanges.[195] Malgré les protestations d'historiens comme M.C. Astour, qui publie une grande synthèse sur les liens entre la Phénicie et la Grèce sous le titre d'*Hellenosemitica*,[196] il faut attendre les années 1980 pour qu'une majorité de spécialistes commencent à envisager la possibilité d'un rôle des Phéniciens dans la construction de la culture grecque.

Dans ce contexte, les efforts et le travail fournis par S. Moscati apparaissent alors d'autant plus exceptionnels. Toutefois, le fait que les études phéniciennes soient, dans les années 1960-1970, si liées à un seul homme pose tout de même le problème de l'évolution de leurs cadres: fixés par S. Moscati initialement pour développer les études phéniciennes, ceux-ci sont ensuite difficiles à transgresser tant l'autorité de leur fondateur est grande. Le premier de ces cadres est le phénicien, comme langue et système d'écriture, enseigné aux Grecs par les Phéniciens.[197] Ce discours est largement repris, et S. Moscati comme ses collaborateurs suggèrent ainsi l'idée d'une *dette* de nos sociétés actuelles envers les Phéniciens,[198] premier pas vers une réhabilitation. Dans son idée de développer des thèmes susceptibles de contribuer à la définition d'une identité phénicienne, S. Moscati innove également, en s'intéressant à l'art phénicien, qu'il élève au même rang que l'art, jugé créatif, des Grecs ou des Égyptiens.[199] Il met ainsi fin à l'image d'Épinal qui faisait de l'art phénicien un art «composite», «sans originalité», voire un non-art;[200] il définit un art «qui avait réussi à assimiler et à fournir une élégante et harmonieuse synthèse»[201] des influences extérieures. Les recherches de S. Moscati sur l'art phénicien sont évidemment stimulées par les nouvelles découvertes, extrêmement nombreuses, d'objets et de monuments phéniciens tout autour de la Méditerranée, mais elles sont encore mises au service d'un effort de réhabilitation des Phéniciens, tout comme l'alphabet.

En plus d'une identité culturelle, S. Moscati s'applique à donner une identité spatiale aux Phéniciens. Pour cela, il cherche à définir les limites spatiales et chronologiques de la Phénicie (et du monde punique). Selon lui, l'histoire phénicienne proprement dite court du XII^{e} siècle au IV^{e} siècle av. n. è., entre l'invasion des Peuples de la Mer et la conquête par Alexandre.[202] Ces bornes chronologiques, qui ont longtemps fait autorité, se justifient par le fait qu'avant le XII^{e} siècle il n'existe pas d'inscription en langue phénicienne et, qu'après Alexandre, la Phénicie perdrait son identité, pour se diluer dans un «hellénisme triomphant».[203] Cette périodisation persiste aujourd'hui encore, de manière conventionnelle, quoique de nombreux chercheurs soulignent désormais son inadéquation.[204] En termes géographiques, la délimitation de la Phénicie de S. Moscati, adoptée

[195] Bernal 1996, p. 488.
[196] Astour 1967.
[197] Moscati 1971, p. 129.
[198] Moscati – Parrot – Chéhab 2007, pp. 23, 25.
[199] Moscati 1971, pp. 73-118. Voir également la table des matières de Moscati 1997a: une partie entière est consacrée à l'art.
[200] De Vogüé 1855 cité dans Moscati – Parrot – Chéhab 2007, p. 32.
[201] Moscati – Parrot – Chéhab 2007, pp. 30-33.
[202] Moscati – Parrot – Chéhab 2007, p. 32.
[203] Moscati 1971, p. 51; Bondì 1997, p. 46; Moscati – Parrot – Chéhab 2007, pp. 155 et 162; Gerard 2010, pp. 28 et 61. Pour le problème de l'historiographie hellénistique, voir Briant – Joannès 2006, pp. 11-15. Cette chronologie correspond globalement aux datations des sources dites directes, c'est-à-dire des inscriptions en phénicien et en punique, voir Amadasi Guzzo 1995, pp. 19-25.
[204] Salles 1995, p. 553.

durant toute la seconde moitié du XX[e] siècle, consacre l'expression de E. Renan de «bande côtière».[205] Elle finit par être la caractéristique majeure du paysage phénicien, en Orient comme en Occident, entre mer et montagne. Cette bande se trouve limitée par la Méditerranée à l'ouest et par les monts Liban à l'est, frontière et domaine des dieux ou des brigands selon les auteurs,[206] dont seules les premières hauteurs sont exploitées pour le bois.[207] Au nord, elle s'arrête vers Soukas et au sud vers le mont Carmel. S. Moscati justifie son découpage par le fait que plus au nord ou plus au sud il n'y a pas d'établissement présentant des caractéristiques phéniciennes, c'est-à-dire d'établissements qui regroupent les éléments de ce qu'il définit comme une identité.[208] Pour la limite orientale, S. Moscati pense que la formation d'États syriens et araméens a empêché l'expansion phénicienne vers l'est.[209] Quant à l'exploitation de la «bande côtière» phénicienne, S. Moscati l'aborde peu, faute de données.[210]

Le travail de définition de la Phénicie va de pair avec le développement du thème de l'expansion en Méditerranée:[211] l'étroitesse du territoire, qui ne peut subvenir à une population dense ainsi que la coupure de la Phénicie de l'arrière-pays, tenu par des royaumes syriens et araméens, expliquent les raisons de l'aventure maritime et le commerce florissant. Plus tard, d'autres travaux reviennent sur les théories de S. Moscati, jugeant que l'expansion est plutôt le résultat d'une conjoncture favorable, liée à la chute des thalassocraties égéennes[212] et au développement économique des cités; pour d'autres, l'expansion résulte d'une pression politique et économique pesant sur ces dernières, combinée à une crise climatique.[213] Dans tous les cas, le lien des Phéniciens avec la Méditerranée est souligné, voire amplifié jusqu'à être qualifié de "naturel",[214] mais il ne résout pas le problème de la chronologie. S. Moscati et ses successeurs prônent l'antériorité de la navigation phénicienne sur la navigation grecque, souvent sans plus de données archéologiques qu'au siècle précédent. C'est ainsi que se crée le concept de "pré-colonisation" qui désigne une phase durant laquelle les Phéniciens fréquenteraient les routes méditerranéennes dans des objectifs purement commerciaux, sans volonté d'installation.[215] La "pré-colonisation" permet ainsi d'expliquer l'absence de vestiges archéologiques phéniciens importants en Méditerranée avant le VIII[e] siècle, tout en conservant l'idée d'une antériorité de la navigation phénicienne sur la navigation grecque. Elle se fonde sur les quelques objets phéniciens trouvés çà et là en Méditerranée,[216] ainsi que sur l'exemple des Mycéniens qui auraient "précédé" les Grecs de l'âge classique en Méditerranée.

Au final, S. Moscati développe une vision presque exclusivement méditerranéenne de la Phénicie. S'il n'ignore pas ses liens avec l'Orient, notamment avec la Mésopotamie ou la Perse, il privilégie le champ de recherche occidental.[217] Cette orientation se traduit, dans ses publications, par la présence marquée de données en provenance des établissements d'Occident. Ce choix

[205] Moscati 1971, p. 14; Moscati 1997b, p. 20 et Moscati – Parrot – Chéhab 2007, p. 188.
[206] Lipiński 1992, pp. 258-259; Salles 1995, p. 570.
[207] De Vaumas 1960, p. 294.
[208] Salles 1995, p. 563.
[209] Moscati 1971, pp. 19-25.
[210] Moscati 1971, pp. 19-25; Moscati 1997b, p. 22.
[211] Moscati 1971, p. 23; Moscati 1995, p. 7.
[212] Fantar 1995, p. 22.
[213] Baramki 1961, p. 1; Moscati 1995, p. 9.
[214] Baramki1961, p. 116 et Gerard 2010, p. 16.
[215] Moscati 1971, p. 147; Moscati 1995, p. 8 et Moscati 1997c, pp. 47-48.
[216] Moscati 1997c, p. 48.
[217] Moscati – Parrot – Chéhab 2007, p. 46.

scientifique s'explique, d'une part, par la volonté du chercheur de faire de l'archéologie punique une archéologie nationale en Italie[218] et, d'autre part, par la guerre civile qui s'ouvre en 1975 au Liban. L'"ère" Moscati présente donc un bilan ambigu. Si, sous l'impulsion du chercheur italien, les études phéniciennes connaissent un développement exceptionnel, des manques apparaissent, comme les questions agricoles ou l'exploitation des ressources du territoire. D'une manière générale, tandis que les Grecs en Méditerranée "font" du territoire, les Phéniciens seraient adeptes d'un modèle occupationnel "léger" du type "comptoir", vision traditionnelle qui renforce l'idée que seule la mer les intéresse.[219] Ces manques deviennent progressivement des carences.

1.2.2. L'étude de l'expansion phénicienne: vers un renouvellement des problématiques de recherche

Malgré l'importance de la figure de S. Moscati et la rigidité des cadres qu'il a contribué à édifier, un tournant s'amorce dans les années 1980, d'une part en raison de l'intérêt croissant porté aux données territoriales et à la spatialisation des mouvements coloniaux, d'autre part en raison d'un contexte international qui voit, premièrement, le Liban s'enliser dans une guerre civile envenimée par un jeu politique international[220] et, deuxièmement, se créer au même moment un engouement pour Carthage.[221]

Au Liban, le bilan de la guerre, qui s'achève en 1991, est catastrophique à tous les niveaux.[222] Cette guerre a porté un lourd préjudice à l'archéologie levantine, mais elle a également contribué à donner aux études phéniciennes une orientation particulière. L'accès à la métropole étant interdit, les chercheurs n'ont pas eu d'autre choix que de privilégier des aires d'étude plus accessibles pour continuer leurs travaux, en particulier celles de la Méditerranée occidentale,[223] à commencer par Carthage. Les connaissances sur la culture phénicienne d'Orient restent à leur niveau des années 1970, voire diminuent en raison des destructions et des pertes, tandis que la masse documentaire concernant l'expansion phénicienne croît de manière exponentielle. Cet état de fait alimente à la fois une cristallisation de stéréotypes – tels que la perception du territoire phénicien comme une bande côtière ou celle des cités "rejetées" vers la mer sous la pression des États voisins[224] – et une plus fine connaissance des territoires méditerranéens où sont implantés les Phéniciens.

Ces territoires, à savoir l'Afrique du Nord, Malte, la Sicile, la Sardaigne, Ibiza et la péninsule Ibérique forment, à partir du V^e^ siècle av. n. è., une sphère où Carthage exerce son influence artistique, économique et politique. Avant le V^e^ siècle, l'ensemble de la zone accueille des établissements phéniciens. C'est pour étudier cette première implantation phénicienne que les archéologues ont commencé à entreprendre des fouilles dans ces régions.[225] L'engouement pour le monde phénicien et punique de Méditerranée occidentale a été renforcé par le classement de Carthage au patrimoine

[218] Moscati 1983, p. 22. À propos des rapports entre Orient (en particulier les Phéniciens et les Arabes) et Occident, l'auteur affirme que les deux entités géographiques font partie intégrante de l'histoire d'Italie.
[219] Aubet 2001, pp. 347-348.
[220] Bourgey 1985, p. 10 et Nasr 1990, § 3 et § 5-8.
[221] Ennabli 1987, pp. 407-438 (pp. 408-409 pour un historique des fouilles menées depuis le XIX^e^ siècle).
[222] Bourgey 1985; Nasr 1990; Hakimian 2000.
[223] Briquel-Chatonnet 2007, p. 8. La situation à Chypre est aussi complexe à partir de 1974, quand l'île est coupée en deux.
[224] Moscati 1997a, quatrième de couverture.
[225] Lancel 1995, pp. 109-118.

mondial de l'UNESCO en 1979. Le site est certes connu et fouillé depuis le XIX[e] siècle, mais les résultats des explorations avaient été utilisés par G. Flaubert (1821-1880) dans la fresque carthaginoise *Salammbô*, en 1862, ou encore dans le débat sur la "moralité" des Carthaginois – en particulier avec la découverte du *tophet* en 1922. Les nouvelles fouilles, commencées en 1972 sous l'égide de l'UNESCO, permettent enfin d'élargir les recherches au-delà des nécropoles, qui constituaient jusqu'alors les principaux points d'intérêt,[226] et de mieux comprendre l'urbanisme, le développement de la ville et la vie quotidienne punique. Par ailleurs, de vastes programmes de recherche dans la région relativement stable du Maghreb et en Espagne, pays qui s'engage alors dans un processus d'ouverture aux échanges internationaux, ont favorisé encore le développement de l'archéologie méditerranéenne.[227] Le mouvement touche également le Portugal, qui multiplie à son tour les campagnes de fouilles.[228] Les "surintendances" locales ou régionales, prises en charge par des personnalités dynamiques comme J. Fernández à Ibiza[229] ou F. Barreca en Sardaigne,[230] initient puis soutiennent fortement cet essor.

Outre des fouilles traditionnelles menées dans les principaux centres phéniciens, les archéologues mènent aussi des recherches sur les contacts avec les populations locales. En Sicile, en Sardaigne et sur le continent italien, c'est tout un monde d'échanges impliquant les élites locales (étrusco-italiques, sicanes, sicules, élymes, etc.) qui est mis au jour; en Andalousie, la culture tartessienne est reconnue. Les relations entre Phéniciens et indigènes bénéficient d'une attention croissante, qui suscite, en fin de compte, l'émergence d'une nouvelle question: celle du territoire, de sa gestion et de sa délimitation, progressivement étudiées à partir de la fin des années 1970.[231] Ainsi, les zones touchées par la colonisation phénicienne constituent une mine d'informations exceptionnelle sur l'histoire régionale et méditerranéenne, ainsi que sur les contacts culturels entre des sociétés très différentes. Même si certaines ont été sporadiquement explorées par les archéologues depuis le début du XX[e] siècle – comme la Sardaigne par exemple –, c'est à partir des années 1980 qu'elles deviennent l'objet de recherches archéologiques systématiques (prospections et fouilles), avec en parallèle, l'élargissement du champ d'étude pour intégrer l'architecture des vivants, ainsi que les établissements modestes. Alors que l'expansion phénicienne est mieux comprise, une identité punique de type relationnel (et non essentialiste) émerge et se précise en même temps, dans sa chronologie comme dans ses contours culturels.

Avec tous ces travaux, les études phéniciennes se structurent autour des trois zones *Phénicie*, *Carthage*, *Méditerranée occidentale*, articulées sur le thème de l'expansion phénicienne: la métropole comme point de départ de ce phénomène, faute de données suffisantes pour préciser les contours du territoire phénicien en tant que tel; Carthage comme tête de pont de l'"empire punique"; les îles et côtes occidentales comme des comptoirs commerciaux et des points de rencontre entre les Phéniciens de la diaspora et les diverses populations indigènes. Cette dernière piste se révèle extrêmement féconde, dans la mesure où elle permet l'identification et l'analyse du phénomène orientalisant, ainsi que l'amorce d'une prise en compte de la dimension territoriale des établissements phéniciens. Les hypothèses formulées initialement par S. Moscati, sur les causes, la chronologie, les modes d'action

[226] Fentress – Docter 2008, p. 102.
[227] López Castro 2008 (pour l'Espagne).
[228] Briquel-Chatonnet 2007, p. 8.
[229] Gómez Bellard 2008, p. 52.
[230] Van Dommelen – Finocchi 2008, pp. 162-164; Oggiano – Botto 2012, p. 151 (exemple de Sulcis).
[231] Spanò Giammellaro – Spatafora – Van Dommelen 2008, pp. 133-141 pour la Sicile et Malte; Stiglitz 2012 ou Botto – Dessena – Finocchi 2013 pour la Sardaigne.

et les résultats de l'expansion, finissent donc par évoluer et favorisent l'émergence de nouvelles approches, qui tendent cependant à figer la partition des études phéniciennes entre Méditerranée orientale et Méditerranée occidentale.[232]

1.2.3. "L'après Moscati": l'heure du bilan

Déjà sous S. Moscati, les chercheurs avaient ouvert de nouvelles perspectives de travail dépassant les thèmes qu'il avait initialement développés. Dans les années 1990, à l'issue d'une trentaine d'années d'étude intensive des Phéniciens, les spécialistes semblent éprouver plus nettement le besoin d'un bilan sur les progrès effectués et les perspectives qui s'offrent alors à ce champ de recherche.[233] La fin de la guerre au Liban et la disparition de S. Moscati, en 1997 permettent un renouvellement bienvenu de ce domaine d'étude.[234] Au Liban, les défis d'après-guerre sont nombreux – les dysfonctionnements en matière de politique archéologique également – mais la structure de la Direction Générale des Antiquités n'ayant pas été modifiée, les recherches archéologiques retombent dans les travers d'avant-guerre (insuffisance des publications, recherche de l'objet au détriment de la cohérence des fouilles, etc.).[235] Le grand chantier de Beyrouth et les publications des résultats des recherches à Akzib laissent cependant entrevoir la possibilité d'un renouveau.[236] La nécessité de ne pas étudier systématiquement le monde phénicien en fonction du monde punique finit également par s'imposer,[237] ouvrant dès lors un renouveau des chantiers et des problématiques: paléoenvironnement, interactions entre les sites… comme à Carthage, où différents spécialistes se sont associés pour observer les modifications de la ligne de côte et ses implications sur les sites archéologiques voisins.[238] C'est d'ailleurs une démarche semblable que H. Sader appelle de ses vœux pour la Phénicie au début des années 2000.[239]

La chronologie phénicienne bénéficie aussi du nouveau climat qui permet de questionner la "vulgate" inspirée des travaux de S. Moscati. Si l'effort de réévaluation de la période hellénistique est très récent,[240] l'idée d'une continuité entre le II^e^ et le I^er^ millénaire au Proche-Orient, en revanche, est formulée avec toujours plus d'insistance avant même les années 1990.[241] La fouille de Kamid el-Loz, dans la vallée de la Béqaa, induit une réflexion sur l'«ancrage chronologique du concept de Phénicie».[242] Selon C. Bonnet et V. Krings, à qui l'on a emprunté l'expression, le concept de Phénicie nécessite également un ancrage territorial bien pensé, mobilisant les questions d'agriculture, d'exploitation et de limitation des territoires, de circulation des personnes et des biens (ré)ouvertes par l'accroissement des études consacrées aux établissements phéniciens restitués dans leur contexte. Ces thématiques de recherche ne sont pas totalement inédites, mais, pour la première fois, elles permettent de porter un regard critique sur le discours qui fait traditionnellement des Phéniciens des "marins" par excellence et de s'intéresser à la terre sur laquelle ils vivaient et dont ils vivaient.

---

[232] Ce sont les événements grand public qui tendent finalement à conserver l'unité des zones d'étude phéniciennes et puniques. Voir par exemple le catalogue d'exposition Fontan – Le Meaux 2007.
[233] Krings 1995, pp. XVIII-XIX; Bonnet – Krings 2006, p. 38.
[234] Bonnet – Krings 2006, p. 39; Xella 2007, p. 125.
[235] Sur les problèmes actuels de la recherche au Liban, Abou Diwan – Khalil – Khreich 2006, p. 116.
[236] Sader 2006, p. 30.
[237] Bonnet – Krings 2006, p. 39. Les auteures parlent d'une sorte de ligne Maginot.
[238] Fantar 1995, p. 34.
[239] Sader 2006, p. 33.
[240] Sartre 2001, pp. 267-269.
[241] Briquel-Chatonnet 2007, p. 12; Xella 2007, p. 126.
[242] Bonnet – Krings 2006, p. 46.

L'intégration progressive de la dimension terrestre des établissements phéniciens s'explique certes par une évolution intrinsèque aux études phéniciennes, mais aussi par les modes récents d'analyse de la colonisation grecque.[243] Dans des aires de recherche comme la Sicile, où les deux cultures sont en effet présentes conjointement, les questions du rapport au territoire, des relations entre étrangers ou colons et indigènes se posent à la fois pour les Grecs et pour les Phéniciens. Or, du côté de l'archéologie grecque, on a depuis longtemps intégré la question du territoire et développé des modèles d'analyse et d'interprétation efficaces.[244] Les études grecques et les études phéniciennes ne sont plus dans une relation de rivalité, sur le plan scientifique; les premières forment bien, dans l'archéologie des années 1990-2000, un nouveau moteur et même un modèle pour les secondes.

Les cadres élaborés par S. Moscati au début des années 1960 ne sont pas abandonnés pour autant: on étudie toujours davantage l'expansion et les zones "colonisées" que la métropole, car les données concernant les activités marchandes et marines sont plus riches que les données relatives aux activités agricoles. Actuellement, même si des ouvrages fantaisistes sans fondement méthodologique sont encore consacrés aux Phéniciens,[245] l'idée s'est imposée que ces derniers ne sont décidément pas tous des commerçants; nombreux sont ceux, parmi eux, qui sont des agriculteurs, des éleveurs, des artisans. L'image d'Épinal a eu la vie longue, mais est aujourd'hui en cours de déconstruction.[246]

1.3. *Les paysages phéniciens: entre mirages et réalités géographiques*

Les avancées des études phéniciennes ont permis d'affiner notre perception des Phéniciens. Le processus est légèrement différent pour l'environnement dans lequel s'inscrivent les activités des Phéniciens, à savoir, en premier lieu, la Phénicie. On aborde ici le concept particulièrement ambigu de "paysage phénicien" qui lui est lié. La Phénicie a longtemps été, en effet, un paysage au sens littéral d'«arrangement d'objets visibles perçu par un sujet à travers ses propres filtres, ses propres humeurs, ses propres fins», en somme, une représentation livrée en particulier par Thucydide et sa description des établissements phéniciens de Sicile au V^e^ siècle av. n. è.[247] De là, on a retenu trois éléments composant l'espace phénicien: la mer, la montagne et les petits établissements urbains. De là également, est né le concept moderne de "paysage phénicien". Englobant les trois critères évoqués par l'historien grec, il était censé caractériser tous les établissements phéniciens, depuis les côtes du Proche-Orient jusqu'au détroit de Gibraltar. Les Phéniciens auraient en effet choisi, partout où ils se rendaient, des lieux d'implantation analogues à leur paysage d'origine[248] et n'auraient ainsi vécu que dans des villes, accrochées à flanc de montagne ou de colline, et donnant accès à la mer. Les progrès dans la connaissance des espaces phéniciens d'Orient et d'Occident ont rendu ce concept obsolète, même s'il a fallu attendre la fin du XX^e^ siècle pour que l'espace phénicien soit enfin conçu comme un sujet de recherche à part entière au sein des études phéniciennes.

---

[243] Oggiano 2009, p. 417.
[244] Par exemple, Amouretti 1994 ou plus récemment l'étude sociale et économique de Foxhall 2007.
[245] Voir récemment Gerard 2010.
[246] López Castro 2008, p. 78.
[247] Thuc. VI, 2.6.
[248] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, pp. 67-68 et 74-77. La première édition est de 1988.

1.3.1. De la "banlieue" au territoire des cités phéniciennes

Depuis la naissance des études phéniciennes, la grande absente de l'ensemble des discussions est la Phénicie en tant qu'espace, en tant que terre des Phéniciens. Si elle est très peu évoquée, c'est d'abord parce que, dans l'Antiquité, les Grecs la méconnaissent et peinent à en donner une définition claire.[249] Seul Hérodote a fait le voyage et s'est rendu dans les cités phéniciennes, notamment à Tyr.[250] La plupart des sources classiques mentionnent surtout les cités comme point de départ de l'expansion phénicienne en Méditerranée et comme fondatrices de différentes "colonies" dont la plus célèbre est Carthage.[251] Quant aux sources du Proche-Orient, elles évoquent les cités, non la Phénicie en général. Ces cités sont perçues comme des ports, des accès à la Méditerranée, notamment chez les Assyriens qui ont livré des témoignages sur leur vision de Tyr et d'Arwad, au milieu de la mer.[252] Les différentes sources antiques ont donc largement transmis l'image d'un peuple dont le territoire serait la mer.

Chez les chercheurs modernes, cette image s'est perpétuée, avec des villes-ports phéniciennes «qui se jettent à la mer»,[253] entretenant l'idée d'une préférence inconditionnelle des Phéniciens pour la Méditerranée. Que d'ambivalence chez les spécialistes, qui ne nient jamais clairement que les cités possèdent un territoire, tout en étant réticents à l'idée d'aborder la question des campagnes phéniciennes. Jusqu'au XX^{e} siècle, les recherches sur les ressources des Phéniciens ne portent donc que sur des activités "urbaines" ou "maritimes", en premier lieu l'artisanat, le commerce et la navigation.[254] L'agriculture semble presque étrangère au monde phénicien et punique.[255] Par exemple, pas une ligne n'est consacrée à l'agriculture dans le catalogue *I Fenici*, publié à l'occasion de l'exposition du même nom et dirigé par S. Moscati, alors qu'il vise à proposer une synthèse de l'ensemble des connaissances sur les mondes phénicien et punique.[256] La plupart du temps, cette absence, inconcevable dans d'autres sociétés, grecque et romaine en particulier, a été justifiée par la faible extension terrestre des cités phéniciennes d'Orient et par le fait qu'en Occident l'intérêt des Phéniciens pour le commerce prime sur celui de contrôler un territoire.[257]

Paradoxalement, de nombreuses études vantent pourtant la qualité de l'agriculture phénicienne.[258] C'est donc l'image d'une agriculture florissante mais insuffisante qui est dessinée, image généralement fondée uniquement sur les sources littéraires et illustrée la plupart du temps par des exemples puniques.[259] L'étude de l'agriculture à Carthage est en effet plus développée, mais de la même manière, à partir de sources exclusivement littéraires et exogènes, qui sont en réalité le fruit d'une construction littéraire romaine, et non le résultat d'une observation directe

[249] Aubet 2001, p. 9.
[250] Hdt. II 44.
[251] Lipiński 1992, pp. 182-183, 264, 489; Moscati 1997c, pp. 47-48.
[252] Pour Tyr, Lipiński 1992, p. 64 (avec la bibliographie); pour Arwad, *ANET*, pp. 274-301; Elayi 1990b, p. 96.
[253] Herm 1996, p. 77 (1re éd. 1976).
[254] Pour ne prendre que quelques exemples, voir les titres et les tables des matières de Culican 1967; Baurain – Bonnet 1992; Herm 1996; Moscati 1997a.
[255] Les Phéniciens sont les grands oubliés de l'histoire agraire jusque dans les années 1980: Morel 2000, p. 411.
[256] Moscati 1988.
[257] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, pp. 74, 86-96.
[258] Bondì 1995, p. 276.
[259] Harden 1962, pp. 25, 138-140; Sarkis 1980, pp. 151-159, Lipiński 1992, p. 9; Fantar 1995, p. 58 (sur l'héritage phénicien à Carthage); Aubet 2001, p. 16.

du territoire de Carthage.[260] Quant à Magon l'agronome, sa figure vaut comme autorité et comme preuve du savoir-faire agricole punique.[261] Le raisonnement est tautologique: l'héritage phénicien est convoqué pour rendre compte du savoir-faire punique, alors même que Carthage n'aurait développé une agriculture qu'au moment de son essor, à partir du V^e^ siècle av. n. è.,[262] et que celui-ci sert de "preuve" de l'excellente agriculture phénicienne. En résumé, les Phéniciens naviguent et commercent, les Puniques naviguent et cultivent.[263] Le non développement de l'agriculture serait dû à la présence de montagnes, autre caractéristique majeure du paysage phénicien. Avançant parfois jusqu'au bord de la mer, elles sont vues comme un obstacle au développement du territoire et des circulations terrestres.[264] C'est d'ailleurs ce morcellement géographique qui serait responsable de la fragmentation politique de la Phénicie en une pluralité de petits États autonomes: les cités.[265] L'image d'un espace découpé entre plusieurs unités politiques ne communiquant pas entre elles se traduit concrètement par une série de publications qui n'abordent pas de manière globale le thème de l'emprise territoriale en général, mais privilégient plutôt des inventaires ponctuels, plus ou moins développés,[266] de sites archéologiques connus. Cette image est, croyons-nous, autant le résultat de la documentation lacunaire que d'une vision biaisée de l'espace phénicien.

En 1995, la contribution de J.-F. Salles dans le grand ouvrage de synthèse édité par V. Krings, *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, marque une rupture dans la définition traditionnelle de la Phénicie.[267] L'auteur, en proposant que l'espace phénicien devienne un objet de recherche, met fin à un état de territoire invisible pour ainsi dire: toujours évoqué, rarement décrit concrètement, ni même évalué, le territoire figurait comme un acquis, une toile de fond un peu floue, en lisière duquel se développaient les activités phéniciennes. J.-F. Salles fait donc le nécessaire constat d'un manque de données concrètes sur l'étendue de la Phénicie et fait valoir la subjectivité des choix qui président à sa définition par les Anciens et par les Modernes. En fait, il invite les chercheurs à s'emparer concrètement de la question spatiale. En invitant les chercheurs à tenter de comprendre les cités phéniciennes à la lumière de leur fonctionnement spécifique et de leur emprise territoriale propre, J.-F. Salles ouvre la voie à des approches micro-régionales de l'histoire phénicienne, qu'une série de publications, dans le sillage de la grande synthèse précurseur de J.-P. Rey-Coquais, a privilégié ces dernières années, en particulier dans les dossiers consacrés à Arwad[268] et à Sidon.[269]

---

[260] Krings 2008, pp. 28-41.
[261] Krings 2008, p. 24.
[262] Lipiński 1992, p. 9.
[263] Moscati 1971, pp. 119, 237-242. Les Phéniciens ont été "contraints" de commercer, en raison de l'étroitesse de leur domaine cultivable, alors que les Puniques peuvent, plus tard, développer leurs talents de cultivateurs.
[264] Moscati 1997b, p. 20. L'auteur décrit la Phénicie comme «une bande côtière plus ou moins large selon l'avancée des montagnes: ici une cinquantaine de kilomètres, là un peu moins, *jusqu'à se confondre avec la mer quand les promontoires montagneux s'avancent juste au-dessus d'elle*» (nous soulignons).
[265] Lipiński 1992, p. 50; Moscati 1997b, p. 20. La même idée a souvent servi d'explication au morcellement politique de la Grèce ancienne. Voir Osborne 2012, pp. 24-26.
[266] Lipiński 1992, pp. 349-350; Gras – Rouillard – Teixidor 1995, p. 74, ainsi que Ciasca 1997, pp. 170-184.
[267] Salles 1995, pp. 553-582.
[268] Le dossier arwadien est repris et amplifié par F. Duyrat en 2005.
[269] Pour l'époque achéménide: Elayi 1989; Elayi – Elayi 2004 et Elayi 2005. Pour une synthèse historique sur la Sidon hellénistique, voir Apicella 2002.

Comme en écho à la proposition de J.-F. Salles, des programmes de prospections archéologiques se sont mis en place en Syrie et au Liban dans des microrégions, telles le massif libanais,[270] la plaine du Akkar,[271] ou encore le sud de la Béqaa.[272] Ces prospections ont en commun de s'insérer dans de plus vastes projets archéologiques, qui visent tous à affiner la connaissance d'un ensemble régional, mais qui mettent aussi en lumière les circuits de communication qui le relient à d'autres ensembles et facilitent les circulations entre les établissements qui y sont implantés. Sans en avoir l'étiquette, ces différents programmes ont renouvelé, par une approche et une analyse spatiale, les problématiques de peuplement des zones concernées.[273] Ce processus de réévaluation de l'espace phénicien et des territoires des cités ne constitue pas une initiative isolée, mais s'inscrit plus largement dans un renouvellement scientifique méditerranéen, passant par le recours à un nouveau cadre théorique.

1.3.2. Les études méditerranéennes: un nouvel angle d'approche pour la Phénicie

Si l'on a souligné, tout au long de ce chapitre, les limites d'une approche exclusivement centrée sur l'ancrage méditerranéen du monde phénicien, c'est pourtant du domaine des études méditerranéennes qu'émergent de nouveaux questionnements historiques et archéologiques qui gagnent progressivement les études puniques et plus récemment – mais dans une moindre mesure –, les études phéniciennes. En effet, en 2000, l'œuvre référence de F. Braudel[274] dans les études méditerranéennes suscite un travail d'une envergure comparable, qui peut être considéré comme son prolongement. Les auteurs de cette étude intitulée *The Corrupting Sea*, P. Horden et N. Purcell, ne veulent pas faire d'histoire dans la Méditerranée, mais bien écrire l'histoire *de* la Méditerranée, ce qui suppose une compréhension globale, contextuelle et interactionnelle de cet objet d'étude.[275] En cela, ils intègrent les principes des Annales et l'ambition d'une "histoire totale", attentive aux structures et à la longue durée.

Leur travail de redéfinition de l'objet d'étude Méditerranée, en tant que réalité géographique dès l'Antiquité,[276] aboutit à déduire deux grandes dimensions méditerranéennes, déjà mentionnées par F. Braudel: l'une, dite écologiste, souligne la diversité des milieux et les éléments diviseurs; l'autre, interactionniste, correspond au contraire au potentiel unificateur de la Méditerranée comme zone de contacts et d'échanges. À partir de ces différents constats, P. Horden et N. Purcell développent ainsi leur propre vision de la Méditerranée, proche de celle de F. Braudel, mais plus complexe. Selon eux, la Méditerranée est un kaléidoscope, qui fait se combiner un grand nombre de petits ensembles, qu'ils nomment *microecologies*, grâce à un système d'interactions et de connexions complexe.[277] Sans parler de temps long, ou de processus, les auteurs soulignent la permanence de certains schémas, même s'ils font également valoir la diversité des rythmes des réponses de l'homme

[270] Monchambert – Dalix 2019 (années 1990) et Aliquot 2006, pp. 125-135 (programme de 1999-2005).
[271] Sapin 1980, 1989, puis Bartl 1998-1999, et Bartl 2007-2008 (mais toutes les prospections des années 2000 n'ont pas été publiées).
[272] D'importants projets de prospection archéologique y ont lieu à partir des années 2000, notamment à la suite de la reprise des fouilles au tell Kamid el-Loz (Heinz *et al.* 2001, pp. 5-91 et Kulemann Ossen – Leicht – Heinz 2007-2008, pp. 168-181), bien que la réflexion sur l'occupation de la vallée ait été initiée dès les années 1980 (Ghadban 1981, pp. 143-175; Ghadban 1987, pp. 217-239; Hošek 2011).
[273] En particulier pour des époques antérieures. Voir, par exemple, Besançon *et al.* 1994, pp. 5-19.
[274] Braudel 1990.
[275] Horden – Purcell 2000, p. 7.
[276] Horden – Purcell 2000, pp. 7-13.
[277] Horden – Purcell 2000, pp. 51 *sqq* (sur les *microecologies*), pp. 121-122 (sur la toile d'interactions), p. 343.

à son environnement physique, provenant de multiples facteurs.[278] Leurs deux notions fortes de *micro* (région, écologie, etc.) et de *connectivité*[279] permettent de passer au crible de la réflexion les villes et les grands pôles du kaléidoscope méditerranéen,[280] mais aussi les ressources (agricoles, sylvicoles, minières…) et les marchandises faisant l'objet d'échanges à grande distance.[281] À chaque étape, plutôt que d'envisager les phénomènes en termes de région, de taille de site ou d'époque, les auteurs proposent de raisonner en termes de rythmes, d'adaptation, de redistribution, de perception humaine.[282]

Des pistes pour cette étude, comme pour les études phéniciennes en général, ressortent de cette ambitieuse synthèse: la multiplicité et l'imbrication des échelles de production et d'échange en est une, les rapports entre les villes, ou même les cités et l'*hinterland* (qui correspond à notre définition d'arrière-pays) en est une autre. L'*hinterland*, en effet, doit être vu non comme un espace qui aurait une géométrie propre et des limites fixes, mais comme un espace dispersé, changeant et fragmenté.[283] Par ailleurs, ce sont les modes d'interaction des *microecologies* qui le constituent qui sont plus significatifs que les distinctions que l'on peut établir entre les périodes ou entre les différents types d'établissement.[284] Cette perspective nous amène donc à considérer chaque situation concrètement et, pour ce qui concerne le sujet de notre étude, à fonder l'approche sur l'analyse de chaque cité phénicienne en plus d'une analyse de la Phénicie en général. Le travail de P. Horden et de N. Purcell ouvre également une réflexion sur le principe de continuité, pas seulement rattaché à la géographie de la région, comme pourrait le faire la notion braudélienne de longue durée.[285] L'arsenal méthodologique et conceptuel proposé par *The Corrupting Sea* a déjà été expérimenté, en particulier pour ce qui touche à l'analyse des territoires. S. Fachard, notamment, propose une étude du territoire de la cité d'Érétrie, en Grèce, reposant sur une approche archéologique des fortifications de celle-ci. Il étudie leur logique d'implantation, leurs relations avec les terres cultivées autour, les villages et le réseau de voies de communication partiellement restitué grâce aux témoignages archéologiques et épigraphiques.[286] L'angle d'approche, renouvelé, lui permet d'identifier une organisation possible de la cité en districts connectés.[287]

En ce qui concerne le monde phénicien et punique, certains travaux de synthèse, comme *Rural Landscapes of the Punic World*, de P. van Dommelen et C. Gómez Bellard[288] ont ainsi renversé les perspectives pour aboutir à la conclusion selon laquelle les paysages ruraux puniques présentent des points communs tout en conservant des variations et des adaptations locales et régionales; le monde rural, intégré au monde punique qui, lui-même, est partie prenante du monde méditerranéen occidental, est donc également connecté. Tout le raisonnement repose sur une documentation archéologique concrète, rassemblée par les spécialistes de chaque région punique, et semble parfaitement pouvoir se lire sous l'angle du concept de *connectivité* de P. Horden et N. Purcell.

[278] Horden – Purcell 2000, p. 400.
[279] Horden – Purcell 2000, pp. 123-172.
[280] Horden – Purcell 2000, pp. 89-122.
[281] Horden – Purcell 2000, pp. 195-209 (*cash crops*), pp. 182-186 (forêt), pp. 186-190 (marais), pp. 344-351 (métaux), pp. 352-363 (textiles).
[282] Horden – Purcell 2000, pp. 124-125.
[283] Horden – Purcell 2000, p. 112.
[284] Horden – Purcell 2000, pp. 121-122.
[285] Braudel 1990, p. 21.
[286] Fachard 2012, pp. 26-27.
[287] Fachard 2012, p. 76.
[288] Van Dommelen – Gómez Bellard 2008.

L'ouvrage apporte également une complexification bienvenue dans la lecture des paysages puniques, en régionalisant et territorialisant les niveaux de lecture, avant d'en tirer les conclusions au niveau de la sphère punique: Ibiza n'est pas l'Andalousie, l'occupation du sol en Sicile diffère de celle de la Sardaigne, quand bien même des ressemblances apparaissent à l'échelle globale.

Cette réorientation scientifique qui prend en compte l'articulation des différentes échelles de production et d'échange, les différentes formes d'occupation du sol, et qui fait la part belle aux données de l'archéologie trouve un écho particulier en Sardaigne. Dans l'histoire des études phéniciennes et puniques, l'île tient en effet une place à part, comme un terrain d'étude précurseur, tant l'intérêt pour les questions de territoire s'y est manifesté tôt, au début du XX^{e} siècle, notamment avec Antonio Tamarelli, directeur du service archéologique de Sardaigne entre 1902 et 1933. Après lui, ses successeurs continuent d'explorer l'île par des prospections pédestres et topographiques, rendant la récolte de mobilier essentielle à la connaissance des différentes parties de l'île. L'avantage est que les données recueillies, même anciennes, sont de grande qualité. Cependant, la non systémisation des méthodes et l'absence de publication de l'ensemble des résultats entravent les interprétations scientifiques.[289] Un tournant est pris en 1992, avec deux grands projets d'exploration et de prospection systématique, l'un sur les environs immédiats de Nora, de la Préhistoire au Moyen Âge, pour comprendre l'histoire du peuplement de la zone;[290] l'autre sur la zone du Riu Mannu, à la confluence de trois paysages différents: côte (avec sa lagune), plaine et collines.[291] La collecte systématique du matériel, la prospection intensive et l'étude de l'ensemble du mobilier a montré que les informations obtenues sont plus complètes, utilisables et interprétables. Au-delà de la méthode, l'ensemble de ces travaux a confirmé la thèse de Ferrucio Barreca, directeur du service archéologique entre 1967 et 1986, qui avait qualifié l'occupation phénicienne et punique du territoire de «capillaire»,[292] tout en affinant son propos: l'occupation du sol semble en effet différente d'une zone à l'autre, mais aussi d'un point de vue chronologique. Par ailleurs, les sites ruraux identifiés sont de différents types. L'organisation et la hiérarchisation de ces derniers paraissent également bien différentes selon les micro-régions de l'île.[293] Si la Sardaigne représente une des zones où les études de l'arrière-pays sont les plus abouties, l'ensemble des exemples abordés représentent des cas utiles pour entamer l'étude de la Phénicie d'un point de vue territorial, d'autant plus que notre démarche est relativement inédite côté oriental et nécessite des points de comparaison.

Les débuts chaotiques et l'essor si progressif des études phéniciennes ont fait qu'elles ne se sont construites en domaine académique que tardivement. Peut-être est-ce en raison de la forte charge idéologique qu'elles véhiculent et dont elles peinent encore à se départir. En outre, elles sont extrêmement liées à deux fortes personnalités scientifiques, E. Renan puis S. Moscati, qui en ont dessiné les grandes orientations, confirmées par la situation géopolitique du XX^{e} siècle: étude de la diaspora en Méditerranée, du commerce à longue distance, de l'hégémonie de Carthage, etc. En parallèle la terre, l'espace et le territoire sont restés des sujets à la marge. Les cités sont ainsi créditées d'un territoire invisible, paradoxal, à la fois étroit et mal délimité, pauvre en ressources

[289] Van Dommelen – Finocchi 2008, pp. 161-167 et 171.
[290] Botto – Melis – Rendeli 2000; Botto *et al.* 2003.
[291] Annis – Van Dommelen – Van de Velde 1995; Van de Velde 2001.
[292] Van Dommelen – Finocchi 2008, pp. 162-165.
[293] Van Dommelen – Finocchi 2008, pp. 171-177 et Roppa 2013, p. 140, à l'échelle de la Sardaigne; voir également Stiglitz *et al.* 2012; sur le cas particulier de S'Urachi ou Botto – Dessena – Finocchi 2013 sur le Sulcis.

mais exploité: il s'efface devant la Méditerranée, matrice de connectivité entre la mère-patrie qui sert de port de départ et les établissements de l'expansion. Pourtant, dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle, les données, archéologiques essentiellement, lues dans un nouveau cadre conceptuel qui a renouvelé la vision de la Méditerranée comme espace complexe et articulé, témoignent bien d'une Phénicie terrestre. Ce sont ces données et ce renouvellement scientifique qui nous permettent ici de déployer une approche spatiale et de proposer une autre lecture des territoires phéniciens, de leur apporter profondeur et complexité.

Pour explorer cette nouvelle perspective, on partira de la fin de l'époque achéménide. Les Perses conçoivent parfaitement l'existence de territoires en Phénicie, liés aux cités qu'ils inscrivent sur leur liste des communautés tributaires, associant à chaque groupe sa terre et ses ressources. Quel statut la région phénicienne possède-t-elle dans l'Empire achéménide à l'arrivée d'Alexandre? Que savons-nous des changements qui surviennent après la conquête? Quels sont les événements majeurs qui marquent l'espace phénicien en termes de contrôle, de délimitation, d'exploitation? Quelles données éclairent les processus dynamiques, résultant des contacts entre les Gréco-Macédoniens et les populations locales, et comment évaluer leur impact en termes de transformations des paysages et de gestion de l'espace?

2. Arwad, Sidon et Tyr. Étude des configurations territoriales de trois puissances régionales au cours de la période hellénistique

L'utilisation de la modélisation spatiale dans les études phéniciennes est une expérimentation nouvelle, mais elle nécessite, comme tout autre outil, la pleine mesure du contexte des données archéologiques mises en jeu. Dans ce chapitre, on s'attache donc à présenter ce contexte, en particulier géographique et territorial, d'abord à l'échelle de la Phénicie et de l'ensemble des cités. Cette présentation ne s'ouvre pas, toutefois, à l'arrivée d'Alexandre en Phénicie en 333/2, mais à la fin du IV^e^ siècle, pour appréhender les cités au cours de la transition féconde qui s'opère entre la période perse et la période hellénistique. Puis, pour tenter de comprendre plus en détails les rapports qu'entretiennent les cités avec leur territoire, quatre zones seront étudiées, à savoir celles qui ont bénéficié de plus d'attention dans l'histoire de la recherche archéologique et spatiale en Phénicie. Il s'agit d'Arwad, de Sidon, de Tyr et enfin de ce que l'on nommera la Phénicie du sud, correspondant à la côte phénicienne actuellement située en Israël, sous tutelle politique des cités phéniciennes, au moins au début de la période hellénistique. Pour chacune, on a tenté de rassembler l'ensemble des données disponibles pour éclairer les rapports des cités à leur arrière-pays, mais cette fois à une échelle plus locale, à l'intérieur des frontières des cités. On suivra un parcours du nord au sud, fondé pour chacune des zones sur les travaux déjà menés, sans pouvoir nécessairement, par conséquent, comparer strictement la situation de chacune.

2.1. *De la Phénicie achéménide de Darius à la Phénicie hellénistique: continuités et changements des territoires à l'échelle régionale*

Les cités phéniciennes sont, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, des communautés de l'Empire perse. Après la victoire des Macédoniens et l'écroulement de l'Empire achéménide (Darius III est assassiné en 330), ces cités intègrent le nouvel empire d'Alexandre, puis les royaumes dits hellénistiques des Diadoques. Même si les sources ne sont pas très loquaces sur ces transitions, le passage d'une structure politique à une autre n'est pas une simple formalité, ni une rupture brutale faisant table rase des années précédentes; et les rapports entretenus avec les gouvernements centraux successifs, ainsi que les statuts juridique, politique et économique conditionnent notoirement le rapport qu'entretiennent les cités avec leur propre territoire.

La Phénicie, à partir de 336, est sous l'autorité de Darius III, qui semble, contrairement à ce que laissent entendre les sources grecques, mener une politique conventionnelle dans la droite lignée de ses prédécesseurs,[294] ce qui amène à penser qu'elle a bénéficié d'une certaine stabilité territoriale pendant toute la période perse. Les cités ont ainsi intégré différentes divisions administratives de l'Empire, la *būmi*,[295] tout d'abord, c'est-à-dire, en perse, l'espace conquis par Cyrus et ses successeurs, qui dépend entièrement de l'autorité royale;[296] puis la satrapie[297] des pays d'Ebir Nahī,

[294] Briant 2003, pp. 790-796. La soumission spontanée de la région au VI^e^ siècle, racontée par les sources classiques, est tout à fait plausible, car les cités, qui ont certainement appris la reddition de Babylone devant Cyrus (en 539) et la détermination perse, ont probablement préféré prendre les devants et reconnaître les nouveaux maîtres achéménides afin de préserver leurs intérêts.

[295] Briant 1996, p. 427.

[296] Et tout territoire qui n'est pas *būmi* est une terre ennemie.

[297] Hdt. III, 89, traduit dans Briant 1996, p. 75. Les satrapies sont la transcription d'un vocable perse désignant les divisions territoriales, également appelées ailleurs «province» ou «pays». Plusieurs inscriptions, les *listes d'empire*, surtout datées du règne de Darius I^er^ (522-486), en mentionnent 23 à 29.

littéralement «au-delà du fleuve», autrement dit la Transeuphratène (qu'Hérodote appelle encore le cinquième nome) qui correspond, depuis le IVe siècle au moins,[298] à un espace compris entre Ras el-Bassit/Posideion et l'Égypte,[299] avec Damas pour capitale;[300] enfin une *medinah*, sous-division administrative de la satrapie, et une chiliarchie, division militaire, mais dont on ne trouve pas trace dans les cités.[301] Sidon serait, en outre, une sorte de capitale de la zone, avec un des symboles forts de l'autorité du Grand Roi sur les terres conquises, le *paradeisos*, ou paradis.[302] Les vestiges architectoniques retrouvés sur place suggèrent également que la cité accueille, au moins jusqu'en 350, des ensembles monumentaux de style achéménide,[303] tandis que les textes nous informent qu'une résidence satrapique était présente sur le territoire sidonien.[304]

Les cités ont, au sein des limites méconnues de ces différentes circonscriptions, un territoire étendu qui comprend probablement bien plus que la zone côtière.[305] Il couvrirait peut-être le Liban actuel, une partie de la Syrie et d'Israël. Si sa limite ouest, la mer, est claire, c'est sa limite orientale qui reste floue. Au nord, la Phénicie achéménide comprend clairement Jablé/Gabala, qui appartient à la pérée d'Arwad. La cité la plus méridionale serait Hirbet Asqalan/Ascalon en raison des liens forts avec les Phéniciens que suggèrent les traces archéologiques. Les Phéniciens s'y sont peut-être installés dès le début du Ier millénaire, en tout cas les Tyriens dirigent Ascalon à partir du VIe siècle.[306] Quoiqu'il en soit, la Phénicie achéménide couvre une superficie modeste,[307] comparativement à l'Empire dont elle n'est qu'une composante. Elle présente pourtant une remarquable diversité écologique et topographique – plaines littorales, vallées, montagnes, espaces boisés, collines –, qui s'agence en quatre grands ensembles formant comme des couloirs successifs d'ouest en est: les plaines littorales, les montagnes dites littorales, la plaine intérieure de la Béqaa – et les vallées qui lui sont attachées – et enfin les montagnes de l'Anti-Liban.[308]

Juridiquement, la Phénicie est la propriété du Grand Roi, en tant que chef d'État, et lui doit un tribut.[309] L'État perse a cependant concédé l'autonomie aux cités, c'est-à-dire la liberté d'organisation politique et d'administration internes, et a entériné leur territoire et ses frontières: il leur accorde ainsi le statut de communautés,[310] autrement dit de groupes humains structurés politiquement et associés au territoire dans lequel ils vivent. Chaque cité est donc aussi une circonscription tributaire responsable du maintien de l'ordre, de la perception et de la transmission des taxes au satrape puis au Grand Roi, selon les moyens et l'organisation choisis par son gouvernement. Les cités

[298] Briant 1996, p. 59, p. 503 (à partir de Hdt. III 91).
[299] Hdt. III 91.
[300] Briant 1996, pp. 177-182.
[301] Briant 1996, pp. 423-424.
[302] Briant 1996, pp. 244-252 et 456-458.
[303] Outre la résidence satrapique, voir le cas du sanctuaire d'Echmoun, réalisés sur le modèle des terrasses de Pasargades et Persépolis. Apicella 2005, p. 370; Stucky 2005.
[304] Diod. XVI 41-45. Stucky – Mathys 2000, pp. 123-128 (résultats des différentes fouilles à Sidon).
[305] Sader 2015, pp. 107-121.
[306] Stern 1993, p. 104 (à partir de Ps.-Scylax I 78).
[307] Surface estimée, d'après les surfaces contemporaines du Liban, du gouvernorat de Tartous et des districts côtiers d'Israël, à environ 20 000 kilomètres carrés. Comparativement aux surfaces des empires des Achéménides ou d'Alexandre, qui s'étendent sur plusieurs millions de kilomètres carrés, elle représente à peine 1 % de leur territoire.
[308] Weulersse 1940, pp. 15-16.
[309] Briant 1996, pp. 78-79, 843 et 876; Baker 2003, p. 384; Virgilio 2003, p. 44. C'est le "droit de la lance": l'espace conquis doit ainsi nourrir le vainqueur. Diod. XVII 17, 2 réinterprète ce droit dans un épisode où Alexandre aurait jeté sa lance à terre, préfigurant ainsi la conquête de l'Asie, à l'origine du droit de la lance.
[310] Briant 1996, pp. 88 et 404. Terme générique synonyme d'*ethnos* (en grec) et de *dahyu* (sources perses).

phéniciennes ont donc l'usufruit de leur territoire qui appartient en dernier lieu à l'Empire.[311] Cette double possession s'explique par le caractère de révocabilité, dont toute propriété terrienne semble frappée. Dans la grande majorité des cas, le Grand Roi n'ayant aucun intérêt à confisquer la terre, son droit reste un droit théorique. Cependant, il n'hésite pas à en user pour récompenser les communautés fidèles ou sanctionner les rebelles.[312] Tyr et Sidon bénéficient ainsi de territoires en Palestine.[313] L'Empire administrait en effet directement les anciennes terres du royaume de Juda à partir du VI[e] siècle. Il en confie une partie aux cités phéniciennes loyales. Inversement, au moment de la révolte de Tennès,[314] Sidon a peut-être perdu ces mêmes terres au profit de Tyr.

Ces territoires palestiniens comprennent essentiellement la plaine qui, depuis la frontière libano-israélienne, s'élargit progressivement jusqu'à atteindre une quarantaine de kilomètres au niveau de Gaza et surtout au niveau d'Hirbet Asqalan/Ascalon, dans le giron phénicien. Outre une belle étendue pour la région, cette plaine présente trois secteurs bien arrosés: la plaine d'Akko, comprenant la cité éponyme et un certain nombre d'établissements plus petits qui y sont sis, la plaine de Jezréel qui constitue son prolongement et la Philistie – qui débouche sur des collines la séparant du désert du Néguev –, avec des sites comme Arsaf, Jaffa et Michal. Les deux secteurs sont séparés par le Carmel, un massif côtier de faible altitude, 546 mètres au maximum, favorable à une végétation luxuriante qui colonise ses versants. Le Carmel est prolongé vers le sud-est par les collines de Samarie et est séparé des collines de Galilée (nord-est d'Israël) par la plaine de Jezréel. Celle-ci est donc un passage stratégique, puisqu'elle communique avec la plaine d'Akko au nord, avec la Philistie au sud (par Megiddo), et avec la vallée du Jourdain à l'est. L'attribution de terres dans la région aux cités phénicienne pourrait donc relever d'objectifs géostratégiques en plus de constituer une excellente ressource agricole. En effet, en plus des plaines, les collines, peu élevées, sont fertiles et mises en exploitation dans l'Antiquité, par plusieurs communautés.[315]

Les cités, en plus du tribut,[316] sont redevables au Grand Roi de dons, qui sont obligatoires malgré leur nom, et qui portent essentiellement, de ce que l'on sait, sur le bois, une spécialité de leur territoire.[317] Plusieurs domaines montagneux sont susceptibles d'être exploités dans ce but. Au nord, le territoire d'Arwad semble englober le Djebel Ansarieh (1510 mètres d'altitude), séparé du Liban (3083 mètres) par la Trouée de Homs (Fig. 1) Plus au sud, Byblos possède une partie du Mont Liban. Les deux massifs calcaires, imposants, s'étendent sur plus de 100 kilomètres chacun du nord au sud. En revanche, le Djebel Ansarieh ne couvre qu'une vingtaine de kilomètres d'est en ouest, contre une quarantaine pour le Liban. Les versants occidentaux des deux massifs montagneux, boisés de sapins et de cèdres en altitude devaient être exploités.[318] Les conditions

[311] Briant 1996, p. 429.
[312] Briant 1996, p. 431.
[313] *KAI* 14, *TSSI* III 28. Traduction dans Elayi 1990a, p. 32.
[314] Cette révolte, qui n'est racontée que par Diodore (XVI 41-45) et Isoc. 5, 102-103 aurait été menée par Sidon en 351, contre Artaxerxès, et exprimerait le mécontentement phénicien face à la taxation de guerre impériale. Mais les documents, volontiers contradictoires, et cet épisode isolé ne peuvent servir à appuyer l'idée d'un changement dans les bons rapports entre Sidoniens et Perses. Voir Briant 1996, pp. 820-822.
[315] Des Phéniciens, des Juifs et des Arabes, selon Strab. XVI 2, 34.
[316] Sur le fonctionnement fiscal de l'Empire et du tribut en particulier, voir Tuplin 1987.
[317] Briant 1996, pp. 733-734.
[318] La déforestation et l'exploitation des carrières ont entraîné une disparition importante de la flore arborescente pour laisser place à une végétation méditerranéenne rase essentiellement, avec des pins d'Alep et des chênes persistants jusqu'à 1000 mètres (premier étage); des pins, des chênes, des genévriers et des cyprès, entre 1000 et 1500 mètres

naturelles, semblables dans les deux montagnes, sont toutefois moins favorables dans le Djebel Ansarieh que dans le Liban[319] et font de ce dernier un immense château d'eau et en conséquence une zone plus convoitée encore.[320]

Fig. 1. Carte de la zone d'étude.

(étage de transition); des sapins de Cilicie et des cèdres du Liban après 1500 mètres.

319 De Vaumas 1960, pp. 269-270.

320 Son nom vient d'ailleurs de la racine sémitique *lbn*, «blanc», en référence aux neiges persistantes qui couvrent les sommets dont la fonte, associée à la nature calcaire des roches où l'eau s'infiltre, constitue de grandes réserves d'eau.

Les cités plus au sud ont également un domaine montagneux, le Chouf, prolongement du Liban (Fig. 1). Dans le Chouf et les contreforts du Liban, la couverture xérique ne doit pas masquer le fait qu'ils peuvent être cultivés. Enfin, plus à l'est, les cités sont probablement en contact avec l'Anti-Liban (en moyenne 2300 mètres) massif anticlinal qui matérialise actuellement la frontière entre le Liban et la Syrie. S'étendant sur environ 150 kilomètres, de la Trouée de Homs au vallon du Barada, il se prolonge au sud par le massif de l'Hermon (2814 mètres) et par le plateau du Golan. Bien qu'il soit moins élevé que le Liban, il est plus difficile à franchir, en particulier depuis son versant occidental, qui s'affaisse brutalement sur la Béqaa. Il est pourtant fort probable que les Phéniciens aient contrôlé ce versant pour, une fois encore, y exploiter le bois.[321] Son flanc est, en revanche, forme une série de plateaux, le Qalamoun, qui s'abaisse lentement vers le désert rendant la communication possible avec la Syrie et servant également de pâture (notamment pour les troupeaux des nomades qui passent l'hiver dans le désert), car la végétation y est pauvre et l'eau, infiltrée dans la roche, plus rare. L'exploitation du potentiel sylvicole des montagnes serait ainsi du ressors de toutes les cités phéniciennes soumises au tribut. La réquisition de certaines forêts du Mont Liban et la création d'un *paràdeisos* aux environs de Sidon renforcent l'idée qu'elles ne possèdent toutefois pas leurs terres sur le plan juridique. Faute de données supplémentaires, cependant, on ignore si la création de tels domaines signifie que certaines cités ont été privées d'une partie de leur territoire au profit du Grand Roi. Les terres palestiniennes accordées à Sidon constituent peut-être une contrepartie, destinée à compenser l'amputation préalable de son territoire pour y installer le paradis.

Si la côte et les premiers contreforts montagneux sont densément occupés, le territoire des cités s'étend en outre bien à l'Est, intégrant ainsi de nouvelles ressources contribuant à la prospérité de ces dernières.[322] Alors qu'Arwad est connectée au Djebel Ansarieh, il est très probable que Sidon et Tyr englobent la Béqaa dans leur territoire.[323] Cette plaine, qui s'étend entre le Liban et l'Anti-Liban sur plus d'une centaine de kilomètres, alors qu'elle en mesure entre dix et quinze d'est en ouest (Fig. 1), est, depuis l'Antiquité, une zone agricole exploitée, même si le sud présente des réserves d'eau plus abondantes alors que le nord-est est semi-aride.[324] Plusieurs fleuves majeurs de l'hydrographie régionale y prennent leur source. Au nord, Baalbek (Héliopolis) marque la limite entre le bassin de l'Oronte et celui du Litani. Le Litani[325] coule vers le sud et draine la partie méridionale du territoire libanais. Il rejoint la Méditerranée près de Tyr. Son débit supérieur à 20 $m^3.s^{-1}$ est une ressource, notamment pour l'agriculture. L'Oronte (Nahr el-Assi en arabe) s'écoule au contraire vers le nord.[326] Il prend sa source dans la région du Hermel, dans laquelle il a creusé un véritable canyon de 50 à 90 mètres de profondeur. Il suit le fossé du Ghab, qui court le long des versants orientaux du Djebel Ansarieh. Dès sa naissance, l'Oronte présente un débit fort et régulier; sa vallée, naturellement marécageuse, est mise en valeur dès l'Antiquité et constitue encore une des régions agricoles les plus riches de Syrie. Cette vallée était probablement surveillée par les sites de Massyaf, de Rafniyé /Raphanée et de Mariamîn/Mariammè, implantés sur le piémont du Djebel

[321] Dalix – Chaaya 2007, p. 255.

[322] Sartre 2001, pp. 181, 216-222 (exploitation agricole hellénistique), pp. 736-737 (état de la sylviculture hellénistique et romaine); Stager – Schloen – Master 2008, pp. 56-57 (en Philistie). Voir aussi, sur l'exploitation agricole des arrière-pays, Elayi 1990a, pp. 73-74 (cités phéniciennes); Stager – Schloen – Master 2008, pp. 37-39 (Palestine).

[323] Khalil 2015, p. 31.

[324] Khalil 2013, pp. 33-39 (localisation des marais et lacs dans le sud de la vallée).

[325] Le Litani est le fleuve Léontes des Anciens.

[326] Son nom arabe signifie le «fleuve rebelle», car il coule dans le sens inverse de celui des autres fleuves.

Ansarieh, pour sa connexion à la Trouée de Homs, dépression permettant de passer de la côte à l'arrière-pays.

Au sud, par le vallon du Barada et par le Nahr el Hasbani, une des branches supérieures du Jourdain (Fig. 1), la Béqaa est encore connectée à la grande dépression du Ghor. L'ensemble forme ainsi un grand axe de circulation orienté nord-sud, situé à l'arrière du couloir littoral entre la Syrie, le Liban et la Palestine. Partagé entre Israël et la Jordanie, le Ghor s'étire du lac de Tibériade à la mer Morte; il est drainé par le Jourdain qui coule sur plus de 350 kilomètres avant de se jeter dans la mer Morte. La vallée d'Houla, qu'il traverse, est l'unique partie de la dépression du Ghor située au-dessus du niveau de la mer. Avec ses sept kilomètres de large et ses vingt de long, elle constitue un terrain agricole favorable (alors que le sud de la vallée du Jourdain est semi-désertique), mis en valeur dès l'Antiquité, notamment par le site de Tel Anafa, dans l'orbite phénicienne à l'époque hellénistique.

Les cités phéniciennes ont probablement hérité de la surveillance de cette partie de l'arrière-pays, traditionnellement situé dans leur zone d'influence, peut-être même dans leurs frontières. Les Perses auraient ainsi concentré leur effort de surveillance, avec la construction d'ouvrages fortifiés, sur la voie littorale[327] et la zone de plaine, qui ne couvre pas moins de 500 kilomètres le long de la Méditerranée, entre Jablé/Gabala et Hirbet Asqalan/Ascalon (Fig. 1). Cette plaine côtière étroite (elle n'atteint parfois qu'une douzaine de kilomètres de large) et morcelée est encore dévolue à l'agriculture, développée par chacune des cités. Dans la pérée arwadienne, le Akkar, en particulier dans sa partie nord, la plaine de Jablé, de trente kilomètres de long et dix de large, possède des terrains fertiles et une disponibilité en eau (plus grande au nord qu'au sud), qui ont attiré les groupes humains depuis le Chalcolithique.[328] Plus au sud, entre le Djebel Ansarieh et Tripoli, le Akkar offre des sols alluvionnaires profonds et d'importantes ressources en eau. Toutefois, ces ressources sont conditionnées par la mise en place d'un réseau de drainage, sans quoi la plaine est hydromorphe et impropre à l'agriculture.[329] Le Nahr el-Kébir qui traverse la plaine – et qui sépare actuellement la Syrie au nord et le Liban au sud – n'est pas navigable,[330] mais constitue une ressource en eau. À l'est, la plaine est adossée aux plateaux basaltiques du seuil de Homs. Le reste de la plaine littorale est également adossée aux chaînes de montagnes du Liban.

Ainsi, par une présence physique limitée, les Achéménides s'offrent un droit de regard sur l'ensemble des productions de la zone phénicienne et donc leur tribut. Le fait que les chantiers navals militaires, aboutissement majeur de l'exploitation de bois et lieu de production des navires de la flotte achéménide, se situent dans cette partie surveillée de la Phénicie n'est pas à négliger. Les Perses réussiraient donc à s'assurer le contrôle de la chaîne du bois, depuis l'abattage en montagne jusqu'à l'utilisation sur la côte. Le transfert du bois depuis les zones d'altitude est probablement effectué grâce aux systèmes fluviaux: à l'ouest, le Djebel Ansarieh et le Liban s'élèvent progressivement et sont incisés par des canyons et des gorges formant autant d'axes de pénétration dans la montagne. Par exemple dans le Akkar, les fleuves côtiers qui s'écoulent d'est en ouest jusqu'à la Méditerranée entaillent des vallées étroites, offrant des axes de pénétration dans le Mont Liban dont certains sont connus et utilisés depuis l'Antiquité.[331] Le franchissement de ce dernier peut également se faire par

[327] Baniyas, Byblos et Mevorakh font sans doute partie de ce réseau. Voir aussi, sur la présence militaire perse, Elayi 1989 (Sidon); Briant 1996, pp. 817-818 (Tripoli); Sartre 2001, p. 45 (Tyr et Akko).

[328] Badawi 2009, pp. 5-6.

[329] Weulersse 1940, p. 37 (il reprend les constats que faisait E. Renan presque un siècle plus tôt).

[330] En raison d'un débit de seulement 6 $m^3.s.^{-1}$.

[331] Le Nahr Ibrahim est l'Adonis antique, le Nahr el-Kelb a été longé par les différents conquérants étrangers dont Ramsès II, Assarhaddon et Nabuchodonosor, qui ont laissé des stèles sur sa rive droite. Le Nahr Awali, récemment

deux cols majeurs, celui des Cèdres à 2500 mètres et celui de Dahr el Baidar à 1550 mètres. Dans tous les cas, l'exploitation du bois et la construction des navires sont encore attestées dans les années 350, lors de la campagne d'Égypte d'Artaxerxès III, puis lors de la conquête macédonienne.

Les grands ensembles topographiques de la Phénicie, la plaine littorale, les montagnes littorales, la Béqaa et l'Anti-Liban offrent une collection de *microecologies*[332] qui assurent aux cités des ressources variées. L'impression de fragmentation des paysages qui ressort de la topographie phénicienne ne doit donc pas faire oublier que les cités sont très probablement étendues jusqu'en Palestine, grâce aux dons territoriaux faits par les Perses aux cités. La Phénicie est, en échange, surveillée et contrôlée par ces derniers. Les cités, avant la conquête macédonienne, sont donc en dialogue avec le pouvoir central: fondues dans la structure d'ensemble achéménide, elles ont adopté différents éléments exogènes qui ont modifié leur espace, en interférant dans les réseaux et dans les relations entre les lieux traditionnels; elles ont aussi intégré les lois étatiques globales. Elles y ont gagné, en retour, la gestion de la politique interne,[333] l'organisation des structures sociales et religieuses et l'exploitation de leurs terres et de celles offertes par le pouvoir central.[334]

La relative autonomie des cités se constate également dans le choix de leurs alliés et de leurs partenaires commerciaux. Cet équilibre subtil met en jeu deux logiques, celles des réseaux régionaux et celle de la Méditerranée orientale. Ainsi, au IV^e^ siècle, l'ensemble de la côte phénicienne entretient des rapports étroits avec la Grèce, que nous pouvons esquisser grâce au matériel archéologique trouvé au Levant.[335] Le tableau est évidemment très partiel, puisqu'il est impossible d'évaluer les flux des produits périssables, ou le volume total des biens échangés.[336] L'Attique apparaît comme un partenaire privilégié, dont les productions sont diffusées dans un nombre de sites archéologiques phéniciens toujours plus important, jusqu'à la veille de la conquête.[337] En parallèle, les cités phéniciennes importent des matières premières comme le marbre, utilisé pour la réalisation de sculptures et notamment de sarcophages sculptés, retrouvés en nombre à Sidon.[338] Ces œuvres nous permettent de comprendre la solidité de ces réseaux d'échanges, qui ne se cantonnent pas à l'objet ou au matériau, mais qui deviennent également des réseaux d'influence artistique[339] et de transmission technique.[340] D'ailleurs, le nombre de productions locales imitant des types importés augmente constamment dès la période classique et se stabilise juste avant les années 330, que ce soit pour les sarcophages, produits également en pierre et en céramique,[341] ou pour des objets plus petits, notamment les lampes.[342]

Ainsi, le passage des cités sous la tutelle d'Alexandre le Grand n'est pas une formalité, probablement plus une négociation reposant sur la préservation de leurs avantages territoriaux,

---

prospecté, a livré une inscription du roi sidonien Bodashtart. Voir Xella – Zamora 2004, pp. 273-300, ainsi que Xella *et al.* 2005, pp. 269-290.

[332] Sur les *microecologies* voir p. 178.

[333] Sur la figure du roi, clé de voûte de cette politique interne, Bondì 1995, p. 291; Yon 1995, p. 562.

[334] Inscription d'Eshmunazor (*CIS* I, 3 = *KAI* 14). Transcription et traduction complète dans Elayi 1989, pp. 38-40.

[335] Elayi 1988, pp. 21 et 169-170.

[336] Elayi 1988, p. 159.

[337] Elayi 1988, p. 171.

[338] Elayi 1989, pp. 262-269.

[339] Elayi 1988, p. 24; Stucky 2012, pp. 1182-1201.

[340] Elayi – Haykal 1996, pp. 65-73; Moscati 1997d, pp. 355-356; Stucky 1998, pp. 4-6; Stucky 2012, p. 1181; Stucky 2016, pp. 317-318.

[341] Elayi – Haykal 1996, pp. 39-47, 79-84, 89-101 (pour Arwad), 104 (pour Tyr) et 120.

[342] Elayi 1988, pp. 25 et 29.

politiques et économiques. C'est donc hors des schémas explicatifs grecs, reposant sur les thèmes du philhellénisme, de la vengeance et des stéréotypes sur les barbares,[343] et hors des sources grecques racontant la conquête[344] pour lesquelles la Phénicie est avant tout un "paysage" grec,[345] qu'il faut trouver les raisons du ralliement ou de la résistance des cités phéniciennes à Alexandre. Pour comprendre la décision des cités, il faut en effet regarder leur situation topographique et politique en 333. Arwad – la première sur le chemin d'Alexandre – est une île, protégée par la mer, tout comme Tyr. La première possède une source d'eau douce et la seconde a déjà l'expérience des sièges qu'elle a subis auparavant, longs de plusieurs années.[346] Les autres cités n'ont pas les mêmes avantages. Byblos et Sidon sont plus vulnérables: sises sur le continent, elles n'ont pas de système de défense aussi perfectionné. Arwad souhaite toutefois certainement garder la main mise sur la pérée qu'elle s'est constituée à date haute, en particulier sur la turbulente Amrit/Marathos.[347] Elle entend conserver son intégrité territoriale, condition de son opulence et de sa puissance politique régionale. On ne sait rien des intentions giblites. Pour Sidon, au-delà de la prétendue rancune contre les Perses, suite à la révolte de Tennès, la cité, reconstruite, souhaite plus probablement conserver son emprise territoriale, en particulier au sud où elle a hérité du Grand Roi d'importantes possessions. Enfin, la plus méridionale des cités, Tyr, a probablement les mêmes prétentions que ses voisines, d'autant qu'à l'instar de Sidon, elle a aussi connu une forte expansion sous les Achéménides. Dans le cas d'Arwad, Alexandre se présente devant ses portes en novembre ou en décembre 333. La cité est immédiatement livrée par Abdashtart, le fils du roi, alors en poste dans la marine achéménide.[348] Le conquérant continue ensuite sa route et reçoit les capitulations spontanées de Byblos et de Sidon.[349] Une seule cité s'oppose à lui et est conquise après un siège de plusieurs mois: Tyr.[350]

Dès 333, Alexandre agit en nouveau propriétaire des terres conquises et dès 331, il réorganise les territoires. La Phénicie prend en fait, pour Alexandre, les dimensions d'un véritable espace.[351] La terre à conquérir est devenue, par le fer de la lance, un patrimoine à organiser et à faire fructifier, d'autant plus que la conquête du reste de l'empire n'est pas achevée. Il conserve donc, de manière raisonnable et pragmatique, le cadre achéménide pour asseoir son autorité sur la région, mais il en change les rouages, désormais macédoniens.[352] Les cités sont ainsi confirmées, semble-t-il, dans leur territoire traditionnel et dans leurs obligations passées. Seule la politique monétaire du Macédonien, décidée après la conquête, lui est propre.[353] Il inaugure un monnayage à son nom et ses types à Sidon, Akko, Tyr, Arwad et Damas,[354] très certainement pour afficher sa mainmise politique sur la région.

---

[343] Flower 2002 (sur la question du panhellénisme); Squillace 2010 (pour le thème de la vengeance); Bonnet – Grand-Clément 2010 (sur la qualification de barbare).

[344] Auberger 2001.

[345] Paysage dans son sens étymologique, Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 373. Sur la connaissance superficielle des Grecs sur les échelles du Levant, Sartre 1988, p. 18.

[346] Lipiński 1992, pp. 479-480; Duyrat 2005, pp. 192 et 194.

[347] Duyrat 2005, pp. 196 et 254.

[348] Arr. An. II 13, 7-8; Q. C. IV 1, 5-6.

[349] Arr. An. II 15, 6; Q. C. IV 1, 15.

[350] Arr. An. II 16, 7. Bonnet 2015, p. 321. Pour une synthèse des sources, Battistini – Charvet 2004, pp. 1000-1001; Lane Fox 2004, pp. 181-191.

[351] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 193.

[352] Seule Tyr pourrait avoir un statut spécial, puisqu'un dénommé Philotas est préposé aux affaires tyriennes. Q. C. IV 5, 9.

[353] Sartre 2001, pp. 95-98. Sur les autres originalités de la royauté d'Alexandre le Grand, voir Fredricksmeyer 2002.

[354] C'est une innovation majeure, car Damas ne possédait pas jusque-là d'atelier monétaire.

Son règne, qui tient davantage de l'événement historique que d'une césure profonde d'avec les structures étatiques précédentes, s'achève en 323, lorsqu'il meurt à Babylone. Dans un premier temps, la Phénicie conserve le mode de gouvernement adopté par Alexandre – et emprunté aux Perses –, et Laomédon de Mytilène est chargé de diriger la Syrie-Phénicie.[355] Rapidement cependant, les Diadoques affichent leurs désaccords, entre les partisans d'un Empire uni et ceux, Ptolémée en tête, qui comprennent que sa dissolution est inévitable.[356] Ptolémée pense d'ailleurs que «le pouvoir passe désormais par la maîtrise sans partage d'un "pays" et non plus par l'ambition préalable d'une conquête personnelle de l'Empire».[357] Ses adversaires cherchent, après lui, à conserver les intérêts qu'ils ont acquis dans les territoires qui leur ont été confiés,[358] en particulier Séleucos, qui a séjourné auprès de Ptolémée à Alexandrie.[359] Au cours de la vingtaine d'années de conflits entre les différents protagonistes, la Phénicie est occupée, reprise, assiégée, traversée par les différents prétendants au trône. Elle représente en effet un petit morceau d'Empire très convoité, une ressource immédiate dont les Diadoques tirent, l'un après l'autre, le maximum pour leurs besoins militaires. Elle est au cœur des stratégies mises en place par ces derniers, dans un cadre idéologique de type monarchique en pleine construction.[360]

Cependant, les années 270 marquent une certaine stabilisation des frontières et le point de départ de l'épanouissement des cités dans leur nouveau cadre socio-politique hellénistique. Dans les royaumes hellénistiques nouvellement éclos, l'assise territoriale et l'intérêt porté à l'espace sont fondamentaux, ainsi que l'avait prévu Ptolémée. La conquête n'est plus, en effet, le prélude nécessaire à la possession du territoire, comme au temps d'Alexandre, ce sont désormais les stratégies de contrôle des territoires. La Phénicie, en limite de plusieurs royaumes, avec sa façade maritime et ses axes de circulation comme la Trouée de Homs ou la Béqaa, est concernée au premier plan par ce changement. Comme en Asie ou en Égypte, le contrôle du territoire phénicien passe par une politique religieuse reposant sur la dimension théocratique du *basileus*,[361] mais également par son harmonisation et son homogénéisation. C'est ainsi que se met en place une économie royale par exemple.[362] En outre, les rois hellénistiques exercent une emprise physique sur leur territoire, en le modelant selon leurs représentations, leurs objectifs. Ce sont les Séleucides, en particulier Séleucos I^{er}, qui montrent la politique la plus aboutie. Ils font basculer l'équilibre régional de leur royaume vers la Méditerranée, en s'appuyant sur les cités phéniciennes (en premier lieu Arwad) et en fondant la Tétrapole en Syrie, un ensemble de cités proches de la mer au poids politique et idéologique important, en raison de leurs relations privilégiées avec la dynastie.[363] La politique urbanistique de Séleucos, véritable vitrine du pouvoir, est la plus ambitieuse menée dans un royaume hellénistique. Bien qu'elle diffère de la politique urbanistique égyptienne, des points communs sont néanmoins

[355] Q. C. X 10, 2, mais Diod. XVIII 3, 1 ne nomme que la Syrie sous la charge de Laomédon.
[356] Pour l'histoire de la succession d'Alexandre, Stewart 1993, pp. 214-215, et des conflits des Diadoques, Cabanes 1995, Cabanes 2003 et Will 2003.
[357] Capdetrey 2007, p. 26.
[358] Will 2003, pp. 79-80.
[359] Capdetrey 2007, p. 26.
[360] Bosworth 2005, p. 3. Pour le récit des proclamations successives des royautés, Will 2003, p. 75. Pour les caractéristiques de ces nouvelles monarchies voir notamment Virgilio 2003; Van Compernolle 2003 ou encore Bosworth 2005.
[361] Virgilio 2003, pp. 87-109 (culte dynastique dans les cités), 109-130 (culte dynastique lagide et séleucide); Capdetrey 2007, pp. 321-328.
[362] Descat 2003, p. 154. L'exemple le plus abouti est celui du royaume de Ptolémée (Baslez 2003a, p. 25; Will 2003, p. 175).
[363] Capdetrey 2007, pp. 59-76. Antioche sur l'Oronte, Apamée de Syrie, Laodicée sur Mer et Séleucie de Piérie.

discernables. Les cités fondées (Alexandrie, Séleucie, Apamée, etc.) ou refondées (Akko-Ptolémaïs)[364] sont autant de relais du pouvoir royal, par la fidélité et les rapports spéciaux qu'elles entretiennent avec le roi, ainsi que par les fonctions administratives et militaires qu'elles remplissent.[365]

Dans ce nouveau panorama, les cités phéniciennes ont été reconduites, tant par les Lagides que par les Séleucides, en tant que communautés et semblent avoir pu conserver leur intégrité territoriale et continuer la mise en exploitation traditionnelle de leurs ressources, après de longues années de surexploitation liée aux exigences de belligérants étrangers. En termes économiques, elles doivent, comme avant, remplir certaines obligations marquant leur soumission au pouvoir central. Tribut, taxes et contributions diverses (force de travail ou matières premières par exemple) sont prélevés de la même manière que durant les siècles précédents.[366] Un seul changement affecte le statut du territoire des royaumes, quand les rois reconnaissent l'existence de cités. Si sous les Achéménides, ces dernières n'étaient que des communautés installées sur la *bumī*, elles paraissent accéder au statut de propriétaire de plein droit de leur terre, sauf dans les cas particuliers d'exploitation de la *chôra basilikè* sans titre de propriété. Le roi séleucide exerce toujours un contrôle sur les communautés, par le biais du tribut notamment.[367] Faut-il voir dans ce changement de statut une des causes de la réapparition spectaculaire des identités civiques phéniciennes au II^e^ siècle,[368] les cités ayant un autre rapport, peut-être plus pérenne et plus solide, à leur terre, à une époque où le pouvoir royal tend à se déliter?[369]

Un autre argument plaidant en faveur de la non-ingérence des rois dans l'organisation politique phénicienne, est le fait que l'ensemble des cités échappent aux implantations de colons, certainement en raison de l'étroitesse de leur territoire agricole ainsi que de leur rôle économique et militaire, qui leur attire la bienveillance royale.[370] La reconduction apparente du droit de propriété des cités sur les territoires du sud, concédé par les Achéménides,[371] atteste, en outre, les bons rapports qu'entretiennent le pouvoir central et les Phéniciens, au moins les Sidoniens. Pour M. Sartre, les cités se sont même agrandies, mais cette hypothèse ne repose-t-elle pas d'abord sur la meilleure connaissance qu'on a de leur territoire pour cette période? Seule se pose la question de l'établissement d'un domaine royal (*chôra basilikè*) dans le nord de la Phénicie, qui empiéterait alors sur celui d'Arwad.[372] Compte tenu des éléments disponibles, le domaine, de date antérieure, n'a-t-il pas été simplement, lui aussi, reconduit dans son statut par les Séleucides?[373] Le changement d'"ère" ne se matérialise donc pas radicalement, excepté pour la cité d'Akko, refondée par Ptolémée II après sa destruction, ou au moins celle de ses remparts, en 312.

Si l'on a souligné la forte probabilité d'une continuité territoriale des cités, en revanche, entre 287 et 198, elles connaissent une situation inédite depuis la domination des Hyksos: elles

[364] Diod. XIX 93, 7; Stern 1993, pp. 20-22. Elle appartient peut-être à Tyr à cette époque. Sartre 2001, pp. 155-156 (époque hellénistique); Cohen 1995, pp. 15-30; 2006, pp. 213-221.
[365] Sartre 2001, p. 145 (pour Akko); Virgilio 2003, pp. 141-146.
[366] Malay 1983, pp. 349-353 (exemple de décret séleucide en Carie); Capdetrey 2007, pp. 396-398.
[367] Capdetrey 2007, pp. 196-198. L'évergétisme et les bienfaits royaux sont un autre mode de contrôle.
[368] Capdetrey 2007, p. 220. Pour Arwad, la réapparition de cette identité date même du III^e^ siècle.
[369] Capdetrey 2007, p. 221.
[370] Sartre 2001, pp. 144-145.
[371] Isaac 1991, pp. 132-134 et Tal 2005, p. 89 (pour l'interprétation). Pourtant C. Apicella pense que ces territoires ont été retirés au moins à Sidon (Apicella 2002, pp. 37-41).
[372] C'est le cas d'un village jouxtant le sanctuaire de Baetocécé. (*IGLS* VII, traduction de J.-P. Rey-Coquais, cité par Sartre 2001, p. 170).
[373] Duyrat 2005, pp. 198-199; Capdetrey 2007, pp. 140-142.

sont séparées entre les royaumes lagide et séleucide. Arwad est rattachée à la formation politique séleucide, alors que le reste des cités phéniciennes obéit aux Lagides. La région paraît pourtant connaître la même prospérité, probablement grâce à des réseaux d'échanges non pas nouveaux mais intensifiés, par exemple entre Sidon et les cités grecques, partenaires commerciaux traditionnels.[374] La Phénicie reste néanmoins une zone frontalière et la présence militaire y est importante,[375] car la paix instaurée entre les royaumes de Ptolémée et de Séleucos ne repose que sur leur longue amitié qui a réussi à faire taire, pour un temps, leurs prétentions territoriales au Proche-Orient. Entre 281 et 198, toutefois, cinq "guerres de Syrie" éclatent entre leurs successeurs lagides et séleucides.[376] Les premiers souhaitent maintenir leurs possessions, obtenues sous Ptolémée I^{er}, alors que les seconds souhaitent agrandir leur royaume vers le Sud, conformément aux accords d'Ipsos en 301, sans doute pour mieux protéger le cœur de leur royaume, la Tétrapole, implantée à la frontière. À l'issue du cinquième conflit, les cités phéniciennes sont toutes conquises par Antiochos III qui les intègrent au royaume séleucide avec leurs voisines palestiniennes jusqu'à Gaza.[377]

Après leur conquête, les cités phéniciennes sont rattachées au même district qu'Arwad. *A priori*, il s'agit de la première des cités phéniciennes à être affectée par ce changement géopolitique, car elle a perdu au cours de cette réorganisation son statut d'unique grand port et de seul atelier monétaire de la côte phénicienne, qui lui avait valu plusieurs avantages sous les Séleucides.[378] Elle bénéficie en revanche, dans cette situation nouvelle, de la reconstruction de ses réseaux traditionnels avec les cités méridionales, dans un grand mouvement de régionalisation des échanges.[379] En termes militaires, la surveillance de la frontière repose désormais sur la Palestine et en particulier sur Akko-Ptolémaïs, ancienne capitale régionale des Ptolémées qui fait face au royaume lagide. Pour faciliter et accélérer l'intégration des cités à la nouvelle structure étatique, l'ancien cadre lagide est repris.[380] Le pragmatisme des Séleucides s'exprime également dans la variété des modalités d'intégration avec lesquelles joue le pouvoir central: chaque cité est ainsi traitée de manière singulière, et la grande autonomie arwadienne, par exemple, apparaît comme un cas exceptionnel.[381]

Si les frontières et les territoires de chaque cité ne paraissent pas connaître de modification notable,[382] plusieurs changements les affectent cependant. Le premier est d'ordre "plastique": les cœurs urbains se modifient, s'y implantent progressivement des édifices nouveaux: théâtres, gymnases, palestres, odéons, etc. La cité de Jablé/Gabala, par exemple, adopte aussi un nouveau plan, orthogonal.[383] Dans le cas des bâtiments publics, devant la faiblesse des données archéologiques

[374] Apicella 2002, p. 198.
[375] Sartre 2001, p. 159.
[376] Sartre 2001, pp. 187-201.
[377] Khalil 2013 (sur le contexte et les déplacement d'Antiochos III dans le sud de la Phénicie).
[378] Sartre 2001, p. 174, p. 191; Duyrat 2005, p. 245.
[379] Apicella 2002, p. 310. Cette reconstruction des réseaux s'observe sur le site d'Arqa (information obtenue auprès de J.-P. Thalmann, lors d'un entretien à l'Institut Français du Proche-Orient Beyrouth, en 2011). Aujourd'hui le matériel archéologique soutenant cette hypothèse a été en grande partie perdu. On peut en avoir un aperçu succint dans Lemerle 1976 et Thalmann 1978.
[380] Capdetrey 2007, pp. 275, 325-326, sur les fonctions adminsitratives lagides reconduites à l'identique par les Séleucides (avec changement de personnel).
[381] Capdetrey 2007, pp. 213 et 220.
[382] Du moins dans leur extension, car les territoires sont sortis appauvris des luttes entre les Diadoques. Ils semblent toutefois connaître une recolonisation rurale. Pour la Béqaa, Grainger 1991, p. 103.
[383] Badawi 2009, pp. 44-45 et 105. Voir aussi p. 202.

(une seule confirmation à Marathos),[384] ce sont surtout les sources littéraires, mentionnant des concours et de nombreux intellectuels phéniciens hellénophones, qui suggèrent que les cités se sont adaptées à un nouvel environnement culturel, en développant les infrastructures correspondantes.[385] Le bouleversement majeur se situe toutefois sur un autre plan, politique: au début du III^e^ siècle, toutes les cités connaissent la fin de la royauté:[386] dès 300, Tyr cesse son monnayage au nom du roi et inaugure en 275 au plus tard une «ère du peuple».[387] Sidon change ses institutions au plus tard en 278 et Arwad en 259.[388] Pour Byblos, la datation est moins certaine. Le changement de mode de gouvernement, dans toutes les cités, pourrait peut-être se traduire par un changement de perception des territoires, sans que l'on puisse, en l'état des connaissances, confirmer quoi que ce soit. On se gardera donc de suivre J. Elayi dans ses conclusions quand elle lie la fin de la royauté à un changement de statut des terres de la cité et la transformation du domaine royal en un domaine civique.[389] Les cités phéniciennes, à partir du III^e^ siècle, deviennent ainsi des *poleis* originales, des régimes locaux, ancrés dans une réalité phénicienne,[390] dont le poids géostratégique a bien augmenté sur la scène régionale, en particulier dans le cas d'Arwad, Sidon et Tyr.

En effet, Byblos, bien que pôle culturel et religieux, a perdu sa préséance sur le plan politique; Beyrouth est sans doute autonome au cours de la période, mais au IV^e^ siècle, elle paraît être sous tutelle sidonienne; pour Tripoli, on a très peu de données; les cités de Phénicie du Sud sont sous tutelle tyrienne ou sidonienne. Plus que la question des limites territoriales de chacune, on propose ici un questionnement lié à l'identification des sites archéologiques fonctionnant ensemble, aux dynamiques qui les lient et aux réseaux auxquels ils appartiennent, modelés par les acteurs politiques locaux et exogènes, ainsi que par le commerce régional et méditerranéen. Chacune des synthèses régionales que l'on propose ici servira ensuite à analyser les résultats de la modélisation proposée dans les chapitres suivants.[391]

2.2. *Arwad et sa pérée, une puissance politique et économique nord-phénicienne*

L'ensemble des sources disponibles sur Arwad a été étudié principalement dans trois enquêtes consacrées à la cité, à la confédération et au territoire de la pérée. En 1964, H. Seyrig, à partir des monnaies de Jablé/Gabala, rattache cette cité à la pérée arwadienne.[392] L'analyse du cas de Jablé/Gabala est pour lui l'occasion d'aborder la question des frontières et de l'étendue de la pérée. En 1974, J.-P. Rey-Coquais complète cette première enquête numismatique par une étude dont les sources écrites sont le point de départ. Il recense ainsi l'ensemble des passages concernant Arwad

[384] Duyrat 2005, p. 198.
[385] Yon 1995, pp. 85-86; Sartre 2001, p. 147.
[386] Il semble que ce changement se fasse à l'initiative des cités, lorsqu'il s'est agit de remplacer un système devenu moribond. Sartre 2001, p. 150; Apicella 2002, pp. 113-118; Capdetrey 2007, pp. 219-220. Les cités auraient alors cherché ailleurs des modèles qu'elles pouvaient adapter. Apicella – Briquel-Chatonnet 2015, p. 26. On ne suit pas ici l'hypothèse selon laquelle le processus est entamé au I^er^ millénaire av. n. è., et fait perdre son pouvoir au roi au profit de Conseils ou d'Assemblées (Elayi 1990a; Lipiński 1992; Bondì 1995).
[387] Lemaire 1976, pp. 13-24.
[388] Sartre 2001, p. 150.
[389] Elayi 1990b, pp. 4-7.
[390] Apicella 2002, pp. 113-118.
[391] Aux chapitres 4, 5 et surtout 6.
[392] Seyrig 1964, pp. 9-67.

ou sa pérée dans des textes datés du Ve siècle av. n. è. (avec Hérodote) jusqu'à l'époque byzantine.[393] Attentif aux aspects économiques, mais également politiques et culturels, l'auteur accorde aussi, pour la première fois, une large place à l'environnement des sites de Phénicie du Nord.[394] En 2005, enfin, paraît l'étude menée par F. Duyrat, dans le cadre d'un doctorat, sur le matériel numismatique de Phénicie du Nord. Après avoir établi un catalogue très développé de l'ensemble des émissions monétaires,[395] l'auteure consacre une deuxième partie de son travail à l'histoire de la cité et de son territoire. Comme l'ouvrage de J.-P. Rey-Coquais, cette étude présente le contexte géographique et les sites archéologiques, avant d'apporter, comme l'enquête de H. Seyrig, des éclairages supplémentaires tirés de l'étude des monnaies.

2.2.1. Constitution et fonctionnement de la communauté arwadienne

La possession d'une pérée, littéralement d'un pays situé «de l'autre côté», «sur l'autre rive», et qui fournit l'essentiel de son ravitaillement à une cité insulaire,[396] n'est pas le fait de la seule Arwad. Rhodes et Thasos, par exemple, possèdent également une pérée. Celle de Rhodes est la mieux connue, grâce à un corpus archéologique et épigraphique riche, étudié depuis plusieurs années.[397] La pérée rhodienne se constitue de deux ensembles, la Pérée intégrée et la Pérée sujette. Si la première correspond à l'espace civique,[398] la seconde, gagnée sur des terres indigènes, présente des limites variables au fil du temps et est administrée de façon purement stratégique, dans le but de former un glacis protecteur autour du territoire de l'État rhodien.[399] L'organisation et le fonctionnement de la pérée de Rhodes semblent toutefois propres à cette cité, et ne sauraient valoir comme règle générale. Dans le cas d'Arwad, les sources, qu'elles soient littéraires, archéologiques ou numismatiques, offrent l'image d'un réseau d'agglomérations relativement unies, que nous nommerons par la suite, pour reprendre les termes de F. Duyrat, «communauté» ou «confédération» arwadienne,[400] deux appellations impliquant des liens étroits avec Arwad, dont il nous est cependant impossible, en l'état de la documentation, de préciser la nature et qui ne renvoient pas nécessairement à une soumission politique totale à la cité insulaire.[401]

La source littéraire qui paraît corroborer l'idée d'un ensemble politique, dirigé par Arwad et composé de différentes entités, dont Marathos, Sigôn et Mariammè, est un passage d'Arrien qui raconte la reddition spontanée d'Arwad.[402] Le récit de Strabon recoupe celui d'Arrien.[403] Quant à Polybe et à Dion Cassius, ils évoquent les Arwadiens du continent,[404] sans que les habitants

[393] Sans compter les textes bibliques. Rey-Coquais 1974, pp. 2-51.
[394] Rey-Coquais 1974, pp. 53-90.
[395] Duyrat 2005, pp. 3-186.
[396] Duyrat 2005, p. 194.
[397] Bresson 1991; Pimouguet-Pedarros 2003.
[398] Rice 1999, pp. 45-54.
[399] Pimouguet-Pedarros 1997, pp. 129-130.
[400] Duyrat 2005, p. 204.
[401] La confédération est «une association durable d'États qui, pour mieux défendre des intérêts communs, se mettent sous la dépendance d'un organisme central commun sans renoncer à leur autonomie dans d'autres domaines.» La communauté relève d'une définition semblable, mais plus souple, puisqu'elle n'implique pas nécessairement la dépendance à un organisme central (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).
[402] Arr. An. II 13, 7. Traduction de Rey-Coquais 1974, p. 23.
[403] Strab. XVI 2, 12-14.
[404] Plb. V 68, 7 (traduction de Rey-Coquais 1974, p. 4); Dio. XLVIII 24, 3.

de la pérée soient tous, pour autant, des citoyens de la cité insulaire. Au IV[e] ou au III[e] siècle av. n. è., le Pseudo-Scylax établit, en outre, une liste d'établissements côtiers[405] qui donne une image de l'occupation humaine de la côte phénicienne et peut être croisée avec les sources archéologiques et numismatiques de la région pour dessiner les contours de la communauté arwadienne. Elle comprendrait la plaine de Jablé/Gabala au nord, qui appartient au territoire de la cité éponyme, et s'étendrait ainsi probablement jusqu'au fleuve de Lattaquié (désigné lui aussi, aujourd'hui, par le nom de Nahr el-Kébir). Ce fleuve de Lattaquié représentait d'ailleurs une meilleure limite que Gabala, dans l'hypothèse de l'identification de Sigôn avec l'actuel site du château de Saladin, Sahyoun. Ainsi, les deux établissements marquaient, le long du fleuve, les limites septentrionales de la pérée.[406] Pourtant, les fouilles récentes menées au château de Saladin n'ont découvert aucun niveau antique (alors que le sol géologique a été atteint).[407] On retiendra tout de même le Nahr el-Kébir comme limite de la pérée arwadienne, dans la mesure où rien n'indique que le territoire de Laodicée, cité voisine d'Arwad fondée par Séleucos, ait inclus la rive sud du fleuve.

L'autre grande plaine de la pérée est celle du Akkar (au sud), séparée de la plaine de Jablé/Gabala par l'avancée du Djebel Ansarieh. Arwad n'a pas buté sur les hauteurs du Djebel Ansarieh, mais se les est appropriées: le grand sanctuaire de Hosn Soleiman/Baetocécé en occupe le cœur, tandis que les établissements de Rafniyé/Raphanée, Mariamîn/Mariammè et Massyaf, à l'est, incorporent les hauteurs. Ces trois établissements, peut-être des fondations d'Arwad, dominent ainsi la vallée de l'Oronte. Au sud, la limite est peut-être l'Éleuthère, peut-être Orthosie. Cette cité serait rattachée à Tripoli, mais celle-ci, fondée sans doute à l'époque perse, ne s'est pas immédiatement construite en cité indépendante; tant que Tripoli n'a pas été parfaitement souveraine, Orthosie a pu être rattachée à Arwad.[408]

La pérée d'Arwad forme ainsi un ensemble territorial qui inclut des côtes, des plaines fertiles, des montagnes au fort potentiel sylvicole et des itinéraires qui connectent les premières au Djebel Ansarieh, jusqu'à son piémont oriental. La constitution de cet ensemble topographiquement hétérogène, une collection de microrégions et *microecologies*, a pu procéder d'une ambition d'Arwad. Se pose alors la question de la date de son émergence dans cette région régulièrement soumise à des potentats étrangers. Selon H. Seyrig, repris par J.-P. Rey-Coquais et F. Duyrat, la pérée s'est formée à date haute, car les Arwadiens, sous les Assyriens puis sous les Achéménides, n'auraient pu étendre autant leur influence sur le continent.[409] J.-P. Rey-Coquais propose de faire coïncider l'émergence de ce que l'on nomme «civilisation phénicienne» avec la création de la pérée. Arwad se serait alors taillé un territoire dans les anciennes frontières des royaumes d'Ougarit et de ses vassaux.[410] L'hypothèse est très plausible; Arwad prendrait à cette époque le relais d'Ougarit comme puissance régionale; rien ne s'oppose alors à son extension territoriale, ce qui n'est pas le cas aux époques suivantes.

[405] Ps.-Scylax 104.
[406] Dussaud 1927, p. 121, p. 149, p. 432; Rey-Coquais 1974, p. 110; Duyrat 2005, p. 195.
[407] Michaudel 2002, pp. 3-4; Aliquot – Aleksidzé 2012, p. 180 (note 13).
[408] Lipiński 1992, p. 471; Duyrat 2005, p. 287. Strab. XVI, 2.13, situe Orthosie dans la pérée arwadienne, non toutefois sans une certaine ambiguïté quant à la localisation précise de la cité.
[409] Seyrig 1964, pp. 28-29; Rey-Coquais 1974, pp. 97-99; Duyrat 2005, pp. 200-201.
[410] Rey-Coquais 1974, p. 98.

Si Arwad a cherché à contrôler un espace continental par un certain nombre de fondations,[411] elle s'est efforcée, plus probablement encore, de contrôler un réseau de voies de communication.[412] Plus que politiques, les objectifs initiaux de la cité insulaire auraient été économiques. Avant la fondation de Laodicée, Arwad est le seul port d'importance de cette portion de côte: l'ouverture vers l'Oronte et la Syrie intérieure constituerait alors un avantage lucratif certain. L'élargissement des horizons commerciaux à l'est, permis par l'établissement de grands empires, assyrien et perse, aurait encore renforcé la position stratégique des Arwadiens au sortir des grandes routes caravanières. La volonté de contrôler des routes, plutôt que la constitution d'un territoire à la manière achéménide ou séleucide, permettrait, par ailleurs, de comprendre qu'un domaine royal, dans la Trouée de Homs, près du sanctuaire de Hosn Soleiman/Baetocécé, ait pu être implanté dans une zone normalement située dans les frontières arwadiennes. L'existence de ce domaine est sujette à caution, mais elle n'est pas à exclure.[413] J.-P. Rey-Coquais, par exemple, suggère que le morcellement du territoire serait bien une réalité de la pérée arwadienne, si l'on en croit les témoignages littéraires, en particulier celui de Quinte-Curce.[414] Ainsi, se côtoieraient dans la pérée des territoires directement administrés par l'île et des territoires associés à d'anciennes fondations ou à des cités soumises, en quelque façon, à la cité insulaire. Cet ensemble hétéroclite, constitué en confédération, aurait néanmoins œuvré au contrôle des routes commerciales, pour le maintien d'une économie prospère, fondée sur l'exploitation des ressources vivrières et spéculatives de la pérée (huile, vin, cosmétiques) et sur la redistribution des marchandises importées et exportées.[415]

Les premiers indices qui plaident en faveur de l'existence d'une confédération arwadienne sont d'ordre monétaire. Jusqu'en 333, seule Arwad frappe monnaie pour l'ensemble de la région. À l'époque hellénistique, plus exactement entre 230/229 et 227/226, Amrit/Marathos, Jablé/Gabala, Kazel/Simyra et Baniyas/Balanée ouvrent également un atelier. Arwad conserve toutefois son rôle dans l'approvisionnement de la pérée en numéraires,[416] et tous les ateliers usent d'une ère commune arwadienne, débutée en 259. Ils utilisent aussi les mêmes types de frappe et des systèmes de marquage communs,[417] ce qui montre que l'indépendance des cités frappant monnaie reste circonscrite dans des limites déterminées par la confédération arwadienne. Frapper monnaie, cependant, n'est pas anodin et constitue bien, pour les nouveaux ateliers du III^e^ siècle, l'occasion d'afficher une certaine autonomie vis-à-vis de leur puissante voisine insulaire.[418] Les sources écrites, enfin, vont dans le même sens. Si elles mentionnent ponctuellement quelques agglomérations de la pérée, c'est Arwad qu'elles évoquent le reste du temps. Tout comme les sources monétaires, les témoignages littéraires suggèrent que la pérée s'organise en fonction d'une hiérarchie politique, Arwad étant évidemment la pièce maîtresse de l'ensemble. Les textes usent de différents qualificatifs pour les autres établissements qu'ils identifient: ville, cité et *choriôn*, terme qui peut désigner à la fois un bourg rural ou une agglomération fortifiée.[419]

[411] Rey-Coquais 1974, pp. 112-113, 123; Duyrat 2005, p. 194. Ce ne sont pas des colonies: elles n'ont pas de lien tributaire avec la cité fondatrice d'Arwad, qui ne les administre pas non plus directement.
[412] Rey-Coquais 1974, p. 115.
[413] Sapin 1989, pp. 21-54; Duyrat 2005, p. 198.
[414] Q. C. IV 1, 5-7 précise que Straton (Abdashtart) possède *la plupart* des terres de la pérée (nous soulignons).
[415] Rey-Coquais 1974, p. 115.
[416] Duyrat 2002, pp. 21-22, 58.
[417] Duyrat 2002, pp. 22-46 (catalogue), 48-51 (étude des marquages) et 52-53 (étude des modules).
[418] Duyrat 2002, p. 58.
[419] Rey-Coquais 1974, p. 66.

Dans la confédération ainsi formée, les établissements n'ont toutefois pas la même trajectoire. Soukas, qui est bien moins actif qu'à la période précédente, décline au point d'être abandonné à l'arrivée de Pompée en 66.[420] Qarnum/Carné connaît un développement similaire à celui de Soukas, mais décalé dans le temps: prospère à l'époque hellénistique, le port continental d'Arwad décline progressivement à partir de la fin du Ier siècle.[421] Arqa, au sud de la pérée, connaît au contraire un important développement, qui succède à une phase de quasi-abandon du tell.[422] Ces trois sites sont les témoins des implications politiques suprarégionales sur les dynamiques territoriales de la pérée. Si Soukas est probablement victime – outre des tremblements de terre réguliers qui ont mis à mal ses infrastructures – des modifications de certains réseaux commerciaux, les autres sites subissent les changements de frontières dans la région. Arqa ne se développe qu'à partir du IIe siècle, quand le sud de la Phénicie est rattaché au royaume séleucide; les liens naturels du site se sont alors recréés avec l'ensemble de son réseau.[423] Carné, en revanche, n'a pas résisté au déplacement de la frontière de la pérée par les Romains. Coupé d'Arwad, le port continental n'avait alors plus de raison d'être. C'est Antarados/Tartous, jusque-là site mineur, qui prend son relai.[424]

Ces quelques exemples confirment l'implication d'Arwad dans l'échiquier politique séleucide: la cité soutient fidèlement les Séleucides, retirant de ce soutien un certain nombre d'avantages et la préservation de ses intérêts territoriaux jusqu'à l'arrivée des Romains.[425] À partir du milieu du IIe siècle, quand le pouvoir central tend à s'affaiblir, se met en place une autre dynamique, interne à la pérée, à savoir la volonté d'Arwad de contrôler plus fermement le territoire continental. Cette ambition met fin aux prétentions politiques d'Amrit/Marathos. Entre 150 et 140, elle passe sous tutelle arwadienne, tout comme Kazel/Simyra.[426] Au Ier siècle, en revanche, suite au ralliement d'Arwad à Pompée, puis aux Parthes luttant contre Antoine, la cité est amputée d'une partie de sa pérée.[427] Elle perd Jablé/Gabala dès 48 et peut-être Mariamîn/Mariammè.[428] En 37, Baniyas/Balanée, Qarnum/Carné et certainement Rafniyé/Raphanée et Massyaf quittent, à leur tour, le giron arwadien.[429] Dans le même temps, la cité insulaire est parvenue à établir un contrôle sur le sanctuaire de Hosn Soleiman/Baetocécé, auparavant indépendant, quoiqu'il ait pu jouer le rôle de pôle religieux fédéral pour la confédération arwadienne.[430]

La région nord de la Phénicie est ainsi dominée par la cité d'Arwad qui traverse la période en conservant la plupart de ses prérogatives: autonomie politique, port de commerce majeur de la zone, territoire continental. C'est plutôt la confédération dont elle est à la tête qui se modifie. Ce réseau d'établissements, plus ou moins autonomes, fonctionne de concert sans doute dans l'objectif de contrôler l'exploitation des ressources de la pérée ainsi que les routes est-ouest qui traversent cette dernière. Sa reconfiguration progressive aboutit à la diminution de son étendue territoriale et à un basculement de son centre de gravité vers le sud de la pérée. La vision pessimiste de J.-P. Rey

[420] Riis 1991, p. 514.
[421] Rey-Coquais 1974, p. 119.
[422] Thalmann 1978, p. 71. Et peut-être une refondation, voir Cohen 2006, pp. 204-205.
[423] Information obtenue auprès de J.-P. Thalmann (Beyrouth, 2011), à partir de son analyse du mobilier.
[424] Rey-Coquais 1974, p. 119; Lipiński 1992, p. 442.
[425] Duyrat 2005, p. 291.
[426] Rey-Coquais 1974, pp. 131-136; Duyrat 2005, pp. 254-256.
[427] Rey-Coquais 1974, pp. 161-164.
[428] Seyrig 1964, p. 20; Duyrat 2005, pp. 284-286.
[429] Rey-Coquais 1974, p. 112 (Massyaf), 119 (Carné), 140 (Raphanée), 164 (Balanée); Duyrat 2005, pp. 195, 284-286.
[430] Duyrat 2002, p. 58, s'appuyant sur Rigsby 1996, p. 506.

Coquais, qui présente l'évolution de la pérée comme un irrémédiable déclin jusqu'à son éclatement en une pluralité de petites unités autonomes, à l'époque romaine,[431] ne doit pas masquer le fait qu'Arwad a su tirer son épingle du jeu: malgré le rétrécissement de son glacis continental protecteur, la cité a obtenu l'administration directe de territoires auparavant autonomes.[432] L'équilibre délicat qui présidait à l'unité de la confédération a été rompu par l'impérialisme arwadien, par les rivalités d'intérêts des cités continentales,[433] favorisés par l'affaiblissement du pouvoir séleucide.

2.2.2. Pôles urbains, pouvoir et rivalités: l'équilibre de la communauté arwadienne

L'impérialisme d'Arwad s'est exprimé contre ce que l'on pourrait nommer des *pôles*, c'est-à-dire des établissements qui permettent de dynamiser les activités économiques au profit de l'ensemble du territoire. Le terme de pôle désigne les établissements les plus importants de la pérée, souvent nommés dans les sources textuelles,[434] dont l'importance se lit aussi dans les sources numismatiques et archéologiques.[435] Le terme est volontairement souple pour recouvrir une réalité très certainement fluide et plurielle. Ces pôles semblent également avoir un poids politique dans la confédération arwadienne; les établissements qui frappent monnaie, notamment, disposent nécessairement d'organes décisionnels autonomes. Comme Arwad est à l'origine de la création du domaine continental et également la cité fondatrice de plusieurs établissements de la pérée, les Arwadiens n'ont-ils pas mené, en un sens, une sorte de politique d'aménagement du territoire? Les établissements les plus importants joueraient-ils un rôle de "métropoles d'équilibre",[436] terme certes anachronique mais qui décrit bien une recherche délibérée d'un développement territorial contrôlé et équilibré des différentes parties de la pérée?

Arwad aurait ainsi encouragé le développement d'un réseau d'établissements importants, relativement autonomes qui, au sein d'une entente arwadienne, aurait permis à la cité d'exploiter efficacement son arrière-pays continental. Ce sont naturellement ces sites, bien développés, qui accueillent ensuite les différents ateliers monétaires de la pérée: Qarnum/Carné, Kazel/Simyra, Amrit/Marathos, Arab al-Mulk/Paltos et Baniyas/Balanée.[437] D'autres sites pourraient faire partie de cette trame urbaine, comme Ghamqé/Énhydra sur la côte ou encore, Sigôn, Mariamîn/Mariammè, Massyaf et Rafniyé/Raphanée sur le piémont oriental du Djebel Ansarieh. Cependant, les informations sur ces derniers sont encore trop maigres pour pouvoir tenter des comparaisons avec ceux de la liste précédente.

Les conflits qui éclatent par la suite avec des établissements puissants comme Amrit/Marathos ou Hosn Soleiman/Baetocécé seraient alors dus à une montée en puissance de ces derniers portant ombrage à Arwad. L'équilibre entre Arwad et le reste de la confédération semble, en effet, rompu à partir du milieu du II^{e} siècle av. n. è. Arwad éprouve alors le besoin de contrôler directement sa pérée, en particulier le territoire d'Amrit/Marathos. Après deux tentatives infructueuses, racontées

---

[431] Duyrat 2005, XI.
[432] Duyrat 2002, p. 58.
[433] Rey-Coquais 1974, p. 126.
[434] Arr. An. II 13, 7; Diod. XXXIII 5, 1-2, XXXIII 4-6; Plin. Nat. V 78; Pomp. Mel. I 12; Strab. XVI 2, 12 (Marathos, Balanée et Paltos, Gabala). Paus. II 1, 8; Plin. Nat. V 78 (Carné, Simyra); Plin. Nat. XII 124.
[435] Seyrig 1964, pp. 9-67; Badawi 2009 pour l'exemple de Jablé/Gabala.
[436] Notion promue par les politiques françaises d'aménagement du territoire dans les années 1960 et 1970.
[437] Seyrig 1964, pp. 12-14; Duyrat 2005, p. 194.

par Diodore de Sicile,[438] Arwad parvient à prendre le contrôle d'Amrit/Marathos, probablement dans les années 140. Le changement se lit également sur les monnaies émises par Amrit/Marathos: ses types originaux et sa signature caractéristique disparaissent vers 130 pour laisser place à des monnaies anonymes et à des types bien plus communs.[439] De pôle, de "métropoles d'équilibre" de la pérée, Amrit/Marathos est devenue, aux yeux de sa voisine insulaire, une rivale à maîtriser. L'origine de ce changement a certainement plusieurs causes. L'hypothèse d'un subit développement d'Amrit portant ombrage au rayonnement d'Arwad, est difficile à évaluer: les témoignages décrivent l'agglomération comme «grande et riche»[440] à l'arrivée d'Alexandre. Cependant, le dernier bilan archéologique dressé par M. Al-Maqdissi montre deux phases de développement. La première s'effectue en lien avec l'activité du sanctuaire, à partir du VI^e^ siècle, avec l'aménagement d'un petit port reliant Amrit à Arwad. La seconde, datée à partir des années 330, montre une extension de la nécropole, l'installation de zones domestiques associées à des vestiges d'une activité agricole (pressoirs, silos…) et la construction du stade.[441] Amrit/Marathos s'est-elle transformée de centre religieux en cité? Arwad aurait-elle toléré la puissance religieuse du sanctuaire, puis craint la concurrence de ce pôle se développant politiquement? Dans tous les cas, le déclencheur de la politique agressive d'Arwad semble bien être la mort d'Antiochos IV, en 164, marquant le début d'une période de difficultés et de crise dans le royaume séleucide. Outre les querelles dynastiques, les Séleucides subissent la montée des prétentions des autonomistes locaux, en particulier aux franges maritimes et désertiques du royaume, ainsi que les interventions étrangères, notamment celles de Rome et de Pergame.[442]

On a souvent vu dans ce contexte, marqué par l'affaiblissement du pouvoir central, la cause d'un cloisonnement régional, qui expliquerait par conséquent l'agressivité grandissante d'Arwad envers son domaine et son désir de le contrôler plus étroitement. Pourtant, la reprise en main énergique du royaume par Démétrios II (entre 145-139 et entre 129-126) limite, à la même période, l'affirmation des prétentions civiques, à Arwad comme en Phénicie du Sud.[443] Serait-ce, dans ce cas, la montée de l'insécurité dans le royaume qui aurait poussé la cité à s'investir plus directement dans la gestion de son territoire? Si cette insécurité se traduit dans les vestiges archéologiques syriens, entre le II^e^ et le I^er^ siècle,[444] il est possible qu'elle se développe dès cette époque en Phénicie, contraignant ainsi les pouvoirs locaux à organiser leur défense.

Ainsi, vers 140, Arwad s'est-elle rendue maîtresse d'Amrit/Marathos, mais également de Kazel/Simyra.[445] Comme nous l'avons souligné plus haut, cette stratégie s'accompagne d'un changement du centre de gravité de la pérée, déplacé vers le sud. Les autres métropoles ne semblent absolument pas concernées par les prétentions arwadiennes. Paraissaient-elles, du fait de leur éloignement, moins "menaçantes" pour la cité insulaire? Dans tous les cas, ces métropoles continuent de s'inscrire dans une entente arwadienne, même fortement modifiée, jusqu'au milieu du I^er^ siècle av. n. è. Les sites sur lesquels nous avons peu d'informations (Ghamqé/Énhydra, Sigôn, Mariamîn/Mariammè, Massyaf et Rafniyé/Raphanée) et les sites plus modestes de la pérée n'ont certainement pas pu s'opposer à

[438] Diod. XXXIII 5, 1-2 et 4-6.
[439] Duyrat 2005, pp. 254-255.
[440] Arr. An. II 13, 7.
[441] Al-Maqdissi 2014, pp. 464-470.
[442] Sartre 2001, pp. 371-383.
[443] Tyr ne déclare son ère de la liberté qu'en 126 et Sidon en 112-111.
[444] Sartre 2001, pp. 78 (présence ituréenne), 381, note 16 (Hauran syrien); Aliquot 1999-2003, pp. 191-212.
[445] Duyrat 2002, p. 58.

la mainmise d'Arwad sur le domaine continental. Après Amrit/Marathos, la cité insulaire s'en est d'ailleurs probablement prise au grand sanctuaire d'Hosn Soleiman/Baetocécé, autre pôle de la pérée susceptible de lui tenir tête.[446]

La question de Hosn Soleiman/Baetocécé soulève celle du maillage religieux de la pérée.[447] Baetocécé est, en effet, un haut lieu religieux, dont le développement est antérieur à l'arrivée d'Alexandre et qui perdure jusqu'à la période romaine. Il a été considéré pendant longtemps comme le sanctuaire fédéral de l'entente arwadienne.[448] Malgré quelques divergences entre les chercheurs, il semble que Baetocécé n'appartienne pas, avant le I^er^ siècle av. n. è., au territoire arwadien, mais à la *chôra basilikè* séleucide.[449] Jamais fouillé, le site présente actuellement des vestiges datés du III^e^ siècle de n. è., organisés en deux complexes.[450] Outre ce grand sanctuaire, les archéologues ont trouvé d'autres édifices religieux dans la pérée: Amrit/Marathos, Soukas et Sianu présentent, eux-aussi, des sanctuaires de grandes dimensions.

Le sanctuaire d'Amrit a été fouillé par M. Dunand et N. Saliby dans les années 1950. L'élément central de ce sanctuaire, le Ma'abed, n'est apparemment plus en fonction à l'arrivée d'Alexandre, mais il n'en reste pas moins fréquenté jusqu'à la fin du II^e^ siècle av. n. è., en raison des vertus thérapeutiques de ses sources.[451] Le sanctuaire de Soukas, fouillé par une mission danoise sous la direction de P.J. Riis, est, comme le précédent, déjà en fonction durant l'époque achéménide. Plusieurs fois reconstruit, il est encore fréquenté au début de l'époque hellénistique par différentes communautés.[452] Le sanctuaire de Sianu est le dernier sanctuaire découvert, grâce à une équipe syrienne dirigée par M. Al-Maqdissi. C'est la taille conséquente des fondations qui a fait dire aux archéologues qu'il s'agissait d'un important centre religieux, comparable aux deux précédents.[453] Fondé probablement au III^e^ siècle, ou au début du II^e^ siècle, le sanctuaire cesse de fonctionner dès le II^e^ siècle, laissant place à une occupation domestique modeste.[454]

Ces sanctuaires ne constituent évidemment pas la seule composante du paysage religieux de la pérée, mais par leur empreinte foncière, par leur taille, ils semblent en former comme les pièces monumentales. Seraient-ils des pôles complémentaires aux établissements mentionnés précédemment? Seraient-ils les nœuds du réseau de la pérée, à la fois politique, religieux et économique? Dans ce cas, qu'advient-il de ce réseau, partir du II^e^ siècle, lorsque plusieurs grands sanctuaires, dont ceux de Sianu et d'Amrit/Marathos, cessent apparemment de fonctionner?[455] En effet, tous sont fréquentés au début de la période hellénistique, mais seule l'activité de Hosn Soleiman/Baetocécé reste importante dans le courant du II^e^ siècle av. n. è. Il y a donc un changement dans les dynamiques de fréquentation des sanctuaires. Évolution des pratiques et des cultes, difficultés économiques…les raisons de cette baisse de fréquentation peuvent être nombreuses. Cependant,

[446] Duyrat 2005, p. 256, à partir de l'inscription *IGLS* VII, 4028.
[447] Question inspirée de l'étude menée du territoire des Aulerques Cénomans (région du Mans). Gruel – Bernolin – Bouquier-Reddé 2008, pp. 40-42.
[448] Rey-Coquais 1974, p. 125; Duyrat 2005, pp. 204-205.
[449] Duyrat 2005, p. 243.
[450] Dabbour – Tholbecq 2009, pp. 207-221. Les auteurs ont fait un bilan des recherches menées jusqu'en 2007, censé aboutir à la mise en place d'un projet pour valoriser et mieux connaître le site. Une étude architecturale est par ailleurs proposée par Ahman 2018.
[451] Dunand – Saliby 1985, pp. 50 et 53; Al-Maqdissi 2014, pp. 479-480.
[452] Riis 1991, pp. 512-513; Duyrat 2005, p. 199.
[453] Al-Maqdissi 2005, pp. 152-153.
[454] Al-Maqdissi 2005, p. 152.
[455] Dunand – Saliby 1985, p. 50; Al-Maqdissi 2005, p. 152.

comme cette période correspond au basculement du centre de gravité de la pérée vers le sud et au changement d'attitude d'Arwad envers sa pérée, un lien de cause à effet entre ces différents phénomènes est loin d'être à exclure.

Arwad peut tout à fait se sentir concurrencée par les sanctuaires. La grande inscription découverte à Baetocécé est une preuve de leur importance.[456] Composé de quatre parties (nommées de A à D), datées de l'époque hellénistique au III^e^ siècle de n. è., ce document nous renseigne sur le rôle de Baetocécé dans le réseau économique arwadien. Les privilèges que lui accordent les Séleucides sont presque tous d'ordre économique: le titre de propriété du village voisin, l'exemption d'impôts sur les foires bimensuelles et l'exemption de réquisition de logements dans le village.[457] Le texte, dans la partie D de l'inscription, met en garde ceux qui s'opposent au bon déroulement des foires, en tentant de tirer profit du déplacement des pèlerins et des marchandises ainsi que des ventes de la foire[458] – mise en garde qui confirme du reste l'importance économique du sanctuaire et les revenus importants que ses foires génèrent. Par ailleurs, l'inscription montre que le sanctuaire, sous une pression extérieure – peut-être celle d'Arwad –, doit confirmer à plusieurs reprises ses avantages auprès du pouvoir central. Sans lui conférer un statut particulier, le pouvoir central, en réitérant les privilèges, assure la pérennité de Baetocécé et de sa position: autonome, fort d'un revenu assuré par le village, les pèlerinages et les foires, il est en mesure de se dresser contre Arwad et ses projets d'annexion. Le privilège de l'asylie a, de surcroît, un sens à la fois religieux et politique fort. Le rattachement probable de Baetocécé, avant le I^er^ siècle av. n. è., à la *chôra basilikè* lui assure en outre une certaine indépendance vis-à-vis d'Arwad, même s'il joue un rôle de ciment religieux dans la confédération.[459]

Le réseau arwadien, en termes politiques, religieux ou économiques, ne se construit pas seulement autour des nœuds, de pôles, mais se structure également grâce aux itinéraires. J.-P. Rey Coquais, en s'intéressant aux comptoirs commerciaux[460] de Soukas et de Tabbat al-Hammam, mentionne deux de ces itinéraires.[461] L'un contourne le Djebel Ansarieh par le nord: depuis Thapsaque sur l'Oronte, en passant par Alep, il gagne ensuite la mer par la dépression de Laodicée, passage naturel déjà utilisé au temps du royaume d'Ougarit. Il s'agit de la route que surveille la forteresse médiévale de Sahyoun, à laquelle était auparavant identifiée Sigôn. L'autre itinéraire emprunte la Trouée de Homs. Cette route n'est toutefois choisie que lorsqu'un pouvoir fort parvient à protéger les convois des pillages.[462] Ces chemins permettent de rallier les deux comptoirs de Soukas et de Tabbat al-Hammam qui ont une activité bien plus restreinte à la période hellénistique qu'au temps de leur fondation, sans doute vers le VIII^e^ siècle.[463] Cette constatation implique l'existence d'autres itinéraires, empruntant les mêmes directions, mais dont le point d'arrivée est différent: Qarnum/Carné, en tant que port continental d'Arwad, a dû drainer en conséquence une part non négligeable des marchandises en provenance de Syrie, tout comme Amrit/Marathos, où des équipements

[456] *IGLS* VII, 4028.
[457] Feissel 1993.
[458] *IGLS* VII, 4028 C à D.
[459] Rey-Coquais 1987, pp. 191-198 et en particulier 197-198 (conflit entre Arwad et Baetocécé); Duyrat 2002, p. 58 s'appuyant sur Rigsby 1996, p. 506; Duyrat 2005, pp. 202-205.
[460] Perreault 1993, pp. 71-82.
[461] Rey-Coquais 1974, pp. 72-73, 76.
[462] Rey-Coquais 1974, p. 72, d'après Cumont 1926, pp. XXXVIII-XXXIX.
[463] Rey-Coquais 1974, p. 77. Pour une interprétation de ces comptoirs avant l'époque hellénistique, voir Perreault 1986, spécialement pp. 157-159.

portuaires ont été découverts.[464] Il en va probablement de même pour Jablé/Gabala, qui se construit autour de son port et connaît à partir du IVe siècle un développement très important.[465] Compte tenu de la proximité de ces centres d'activités hellénistiques avec les anciens comptoirs, des raisons politiques pourraient avoir présidé au remplacement de ces derniers par les premiers.

Les itinéraires mentionnés[466] ne sont que des éléments d'un réseau de circulation plus dense, dans une zone où les communications touchant l'ensemble de la pérée sont relativement aisées, du moins davantage qu'en Phénicie centrale et plus au sud, où les reliefs sont plus abrupts.[467] Des sites découverts à l'intérieur des terres, voire en pleine montagne, comme le sanctuaire de Hosn Soleiman/Baetocécé, témoignent du degré de développement du réseau. À ce sujet, F. Braudel affirmait que la montagne, loin d'être une barrière, était au contraire une interface, un lieu de circulation et d'échanges.[468] La même analyse est faite par P. Horden et N. Purcell à propos des ceintures montagneuses entourant la Méditerranée.[469] J.-P. Rey-Coquais ajoute une remarque en ce sens: le Djebel Ansarieh est un obstacle moins important qu'il n'y paraît.[470] Le long de ces diverses voies de communication, de petits établissements se sont donc installés, ou plutôt ont continué à vivre depuis l'époque précédente. Comme ces établissements ne sont jamais mentionnés dans les textes et qu'ils ont livré peu de mobilier, deux hypothèses peuvent se poser, qui ne sont pas exclusives. Ces sites peuvent être des relais, à la manière d'Oumm el Amed, près de Tyr, où les archéologues ont identifié un caravansérail.[471] Ils peuvent également être des villages, attachés à un domaine qu'ils exploitent, à la manière des villages sur la *chôra basilikè*.[472] Dans ce cas, ils constitueraient aussi le support d'un autre niveau du maillage territorial plus fin, capillaire, qui relierait entre eux des sites secondaires pour des échanges locaux, et vers les centres plus importants.

Le tableau de la pérée représente un réseau dense, tissé de voies principales terrestres ou maritimes (entre Arwad et Qarnum/Carné par exemple), ainsi que de voies secondaires qui permettent aux échanges et à la circulation interne à la pérée de se développer. À l'est, une couronne d'agglomérations – Rafniyé/Raphanée, Mariamîn/Mariammè, Massyaf et certainement Sigôn – sert probablement à la surveillance des itinéraires et fait peut-être également office de postes de douanes.[473] Sur la côte, les ports, Arwad en tête, servent d'interface avec le reste de la Méditerranée, mais aussi sûrement de zone d'échanges entre le nord et le sud de la pérée. Au milieu de ces deux lignes, quelques établissements intérieurs, sans doute bien plus nombreux en réalité,[474] nourrissent les circuits des produits agricoles cultivés dans les villages, achètent les biens redistribués depuis les pôles et en échangent d'autres plus localement grâce à un réseau de communication dense. De toutes les analyses du territoire, c'est bien la lecture économique qui est la plus accessible et la mieux documentée: les articulations du territoire, entre pôles économiques, itinéraires et interfaces commerciales, se dessinent aisément. Mais dans cet ensemble territorial, les statuts des établissements

[464] Al-Maqdissi 1993, pp. 448-453. Al-Maqdissi 2014, p. 469.
[465] Badawi 2009, pp. 86-89.
[466] Seyrig 1964, p. 10.
[467] Rey-Coquais 1974, p. 70.
[468] Braudel 1990, pp. 36-37.
[469] Horden – Purcell 2000, p. 344.
[470] Rey-Coquais 1974, p. 71.
[471] Dunand – Duru 1962, pp. 55-56.
[472] Apicella 2002, p. 158.
[473] Sartre 2001, p. 180.
[474] Badawi 2009, pp. 5-6. Pas moins d'une soixantaine de sites ont été repérés pour la seule plaine de Jablé. Ils ne sont cependant pas publiés.

humains paraissent divers et font de la pérée une zone hétéroclite à l'équilibre fragile. Rien à voir effectivement avec les exemples helléniques, comme Rhodes, même si le biais de la documentation, bien plus pauvre dans le cas d'Arwad, peut jouer sur notre perception des pérées.

2.3. *Sidon et Tyr, deux puissances rivales en Phénicie méridionale*

En Phénicie du Sud, les deux cités de Sidon et Tyr sont voisines, distantes seulement d'une cinquantaine de kilomètres l'une de l'autre. Partageant une frontière, dont le tracé varie selon les époques, les cités n'ont pas toujours été autonomes. Au VIII[e] siècle, elles appartiennent probablement au même royaume, dirigé par le roi Lulî.[475] Ce dernier exerçait son autorité sur un vaste domaine allant de Sidon à Akko,[476] qui couvrait apparemment les territoires des deux cités tels que nous les percevons quelques siècles plus tard. À l'arrivée d'Alexandre, les cités sont indépendantes l'une de l'autre et même rivales. Leurs territoires ont longtemps été perçus comme peu étendus; pourtant, une étude de A. Lemaire, en 1991, portant sur l'étendue du territoire tyrien, a montré qu'à l'image de l'autre cité insulaire phénicienne, Tyr était parvenue à se constituer un domaine continental s'étendant loin dans les terres.[477] Il est vrai que, durant l'époque achéménide, Tyr, tout comme Sidon, a intégré dans son territoire un certain nombre de cités palestiniennes. On se concentre cependant ici sur le rapport des cités phéniciennes méridionales à leur arrière-pays limitrophe. Les territoires palestiniens ont en effet été acquis alors qu'ils étaient déjà organisés d'un point de vue politique et économique; la question du rôle de Sidon et de Tyr dans leur structuration forme donc un autre sujet et appelle une réflexion spécifique.

Pour cerner la question des liens de Sidon et de Tyr avec leur arrière-pays, on dispose, dans le cas de Sidon, d'inscriptions, certes plus anciennes que l'époque hellénistique puisqu'elles sont datées du dernier quart du VI[e] siècle, mais riches d'indices sur l'organisation territoriale de la cité. Des découvertes archéologiques majeures, en outre, ont été faites dans les arrière-pays tyriens et sidoniens: les sites d'Oumm el Amed et de Kharayeb, d'une part, dans le giron tyrien, qui ont été fouillés dans les années 1940, puis dans les années 1960-1970 et aujourd'hui encore;[478] les sites de Jiyeh et de Chhîm, d'autre part, fouillés dans les années 1990-2010, qui appartiennent à Sidon. Plus que la délimitation des territoires, on cherche à comprendre comment s'organisent l'occupation et l'exploitation des territoires, ainsi que les réseaux qui les animent. Le corpus documentaire est très différent de celui de la pérée arwadienne et devrait nous permettre de restituer, plus en détails, les rapports de Tyr et de Sidon aux établissements secondaires.

2.3.1. Sidon et les enseignements des inscriptions d'Eshmunazor II et de Bodashtart

Sidon, centre politique régional à la période perse, a parfaitement intégré son nouveau cadre politique à partir en 333. En contact étroit avec le monde grec depuis plus d'un siècle, elle a longtemps été vue comme une cité grecque, organisée à partir d'un cadre institutionnel et autour d'un territoire civique comparables à ceux des cités helléniques. Pourtant, après un récent réexamen

[475] Lipiński 1992, p. 266, s'appuyant sur Katzenstein 1973, pp. 220-228.
[476] Ménandre d'Éphèse dans J. AJ IX 284-287.
[477] Lemaire 1991, pp. 131-150.
[478] Kharayeb fait également l'objet d'une campagne italienne. Oggiano 2016. Oumm el Amed est actuellement fouillé par H. Badawi de l'Université Libanaise.

des sources, il semble que Sidon a plutôt développé des institutions politiques originales.[479] L'administration de son territoire, en revanche, reste obscure, même si différentes sources, comme le Périple du Pseudo-Scylax et les inscriptions, livrent quelques indications. Les inscriptions datent du dernier quart du VI^e^ siècle, lorsque Sidon était soumise, comme ses voisines, au Grand Roi perse. Deux rois de Sidon, Eshmunazor II et Bodashtart, ont en effet célébré leurs travaux de bâtisseurs dans des inscriptions à caractère officiel. À cette occasion, ils situent leurs ouvrages architecturaux dans l'espace de la cité.

Eshmunazor II, qui a régné dans les années 530,[480] est connu pour l'inscription funéraire de son sarcophage, découvert en 1855 et offert la même année au musée du Louvre par le Duc de Luynes (1802-1867).[481] D'une longueur de 22 lignes, l'inscription est complexe, car elle comprend des passages de différents registres: lamentations et malédictions, entrecoupées des annales royales. Les termes qui nous intéressent ici figurent aux lignes 16 à 18. Le jeune roi, mentionnant différents temples qu'il a fait construire, avec sa mère, la régente, évoque «Sidon (terre) de la mer», la «source Ydlal» dans la montagne et *ŠMM 'DRM*.[482] Quelques années plus tard, son cousin et successeur, le roi Bodashtart, commémore ses travaux de fondation grâce à plusieurs inscriptions.[483] Dans ces différentes inscriptions figurent les mêmes indications que précédemment, à savoir «Sidon (terre) de la mer», la «source Ydlal», ainsi que «Sidon de la plaine».[484] L'ensemble de ces mentions laisse entrevoir un découpage du territoire de la cité.

J. Elayi propose de voir dans ces termes des noms de secteurs administratifs. «Sidon de la mer» serait ainsi le district côtier et «Sidon de la campagne» ou «Sidon de la plaine»,[485] le district correspondant à la partie en arrière de la ligne de côte. Pour J. Elayi, ce découpage montre que l'unité de la ville et de la campagne n'est pas respectée comme en Judée, où Jérusalem forme à elle seule un district.[486] Dans cette perspective, le découpage sidonien ressemblerait davantage au découpage administratif athénien, organisé à partir de tribus réunissant des dèmes ruraux et urbains, de la *chôra*, de l'*asty* et de la côte.[487] En l'absence de davantage de données pour le côté phénicien, et en tenant compte des contextes différents des deux cités, on se gardera donc de suivre la lecture clisthénienne de J. Elayi, pour nous ranger à une interprétation plus prudente: le territoire de Sidon devait être partagé en deux zones au moins: un district maritime, d'une part («Sidon de la mer»), comprenant la zone urbaine, et un district extra-urbain, d'autre part («Sidon de la campagne»), comprenant notamment la source Ydlal et le sanctuaire de Bostan ech-Cheikh. On ignore si l'ensemble de l'arrière-pays sidonien était inclus dans ce dernier district ou bien s'il était divisé en d'autres zones administratives.

Dans tous les cas, il existe à Sidon, comme à Arwad, un découpage administratif du territoire, qui pouvait être destiné au recensement, à la conscription ou encore aux levées d'impôts. Un autre point à relever concerne l'importance des districts: les rois Eshmunazor II et Bodashtart se sont

---

[479] Apicella 2002, pp. 106-131.
[480] Elayi – Elayi 2004, pp. 494-611; Amadasi-Guzzo 2012, pp. 5-18.
[481] *KAI* 14 = *TSSI* III, 28; Elayi 1989, pp. 38-40 et 52 (traduction et interprétation).
[482] Elayi 1989, pp. 39-40.
[483] *CIS* I, 4, *KAI* 15 et 16, *RES* 766-767 et *RES* 289C. Le comptage précis des inscriptions (une petite trentaine), fait problème et a suscité de nombreux débats. Pour une utile mise au point: Oggiano – Xella 2009, p. 72.
[484] Elayi 1989, p. 41; Xella – Zamora 2004, p. 287.
[485] Xella – Zamora 2004, p. 287.
[486] Elayi 1989, p. 84, s'appuyant sur *Néhémie* 3, 9-18.
[487] Elayi 1989, p. 85.

occupés des deux zones, construisant à la fois dans «Sidon de la mer» et dans «Sidon de la plaine». Il ne paraît donc pas y avoir de distinction, comme à Rhodes, entre un territoire de première importance, la Pérée intégrée, et un territoire soumis, géré différemment, la Pérée sujette. En outre, les seules constructions qu'évoquent les inscriptions, dans les deux districts, sont des temples ou bien des ouvrages en lien avec des lieux de culte, comme le réaménagement ou les travaux hydrauliques menés à Bostan ech-Cheikh.[488] Au contraire de la pérée arwadienne, pour laquelle on n'a pu démontrer la présence d'une organisation religieuse ou culturelle du territoire, le territoire sidonien, selon ces inscriptions, comprendrait un réseau dense d'édifices religieux servant à un culte officiel et entretenus par le pouvoir royal. L'installation de tels nœuds dans le réseau sidonien a pu servir, à plus petite échelle, le même objectif que celui que visent les rois lagides et séleucides lorsqu'ils instaurent un culte royal: le contrôle du territoire grâce à l'entretien d'édifices rappelant la légitimité du roi et la mise en place d'un réseau de personnels cultuels dévoués au pouvoir politique. Sans pouvoir l'affirmer, une telle stratégie n'est pas impensable en Phénicie, où la faveur des dieux constitue un des fondements de la légitimité royale.[489]

Ces informations et les hypothèses proposées ne valent qu'en cas de continuité entre les périodes achéménide et hellénistique, que l'on peut supposer sans trop de problème, au moins jusqu'à la fin de la royauté à Sidon, vers 278.[490] La question de la division administrative et politico-religieuse de l'espace de la cité a chaque fois laissé entrevoir un territoire plus homogène que celui qui est contrôlé par la cité d'Arwad. Toutefois, la présence de sites importants, parfois amenés à être indépendants dans les siècles suivants, comme Beyrouth/Bérytos, invite à examiner plus avant la question du ou des statuts des possessions de Sidon.

À l'extrémité nord de la cité, en effet, Beyrouth/Bérytos a longtemps été vue comme une cité indépendante de faible envergure à l'arrivée d'Alexandre.[491] Pourtant, différents arguments appuieraient une autre hypothèse, celle de son rattachement à Sidon au moins jusqu'au début de l'époque hellénistique.[492] L'antique Beyrouth n'est mentionnée, en tant que cité, que dans des sources du II^e^ millénaire.[493] Elle réapparaît ensuite dans le Pseudo-Scylax, qui n'évoque que son port, sans préciser si elle est indépendante ou non. Elle ne figure pas non plus dans la liste des cités versant tribut aux Perses, ni parmi celles qui se rendent à Alexandre. Enfin, une inscription datée de 259/258 av. n. è. évoque un Sidonien de Bérytos. Restons plus prudent que J. Elayi et H. Sayegh qui font de ce document la preuve irréfutable du rattachement de la cité à Sidon.[494] L'argument numismatique, présenté par K. Butcher, renforce toutefois leur hypothèse, en rattachant Beyrouth à Sidon au IV^e^ siècle.[495] À la période hellénistique, Beyrouth est, quoi qu'il en soit, un site actif, qui se développe autour de son port. Les premiers résultats des importantes fouilles qui y ont été menées à partir de 1995 témoignent de l'insertion du site dans des réseaux de commerce d'échelle

[488] *KAI* 14, lignes 15 à 18, *CIS* I, 4, lignes 5 à 8; Xella – Zamora 2004, p. 288, lignes 4 à 8. Stucky – Mathys 2000, pp. 128-129 (Bostan ech-Cheikh); Xella *et al.* 2005, pp. 269-290 (travaux hydrauliques).
[489] Oggiano – Xella 2009, pp. 78-79.
[490] Apicella 2002, p. 113.
[491] Elayi 1989, p. 86 et Elayi – Sayegh 2000, p. 332.
[492] Apicella 2002, p. 44.
[493] Moran 1987, EA 92, 101, 114, 118, 138, 141-143, 155 (archives égyptiennes); Nougayrol – Schaeffer 1956, p. 162 (archives ougaritiques).
[494] Elayi – Sayegh 2000, p. 333.
[495] Butcher 2001-2002, pp. 53-54.

méditerranéenne et ont mis au jour un important centre de production artisanale locale.[496] Il est certain, dans tous les cas, que Beyrouth/Bérytos est indépendante en 27 av. n. è., date à laquelle elle devient une colonie romaine.[497]

Dans le cas de Sarafand/Sarepta, une tradition chrétienne en fait une ville sidonienne,[498] mais le Pseudo-Scylax la rattache à Tyr. Suivant J. Elayi et C. Apicella, il semble bien, malgré une frontière tyro-sidonienne traditionnellement fixée au niveau du fleuve Litani, que l'établissement de Sarafand/Sarepta soit une possession tyrienne à l'époque hellénistique, peut-être depuis le temps de la domination assyrienne.[499] Rien n'indique que Sarepta repasse sous le contrôle sidonien ensuite. Un certain nombre de "villes" sidoniennes, enfin, sont identifiées par le Pseudo-Scylax, comme Léontopolis, Porphyréopolis et Ornithopolis. Léontopolis serait l'actuel Naʿimé, à côté de Damour, où des vestiges ont été retrouvés; Ornithopolis, au sud, serait Tell el Buraq, au nord de l'actuelle Sarafand. Quant à Porphyréopolis, ou Porphyréon, elle correspond au site de Jiyeh, fouillé récemment par une équipe polonaise sous la direction de T. Waliszewski.[500] Si peu de structures ont été retrouvées pour l'époque hellénistique, l'abondant mobilier a permis, en revanche, de détecter une zone d'ateliers de fabrication de céramiques.[501] La ville serait donc assez importante pour accueillir un quartier de type "industriel", tout en important d'autres types de vaisselle, retrouvés aux côtés des productions locales.

Si, grâce aux sources textuelles et à l'archéologie, on a une idée du territoire côtier sidonien, l'image de l'arrière-pays demeure bien plus floue. Seul le petit village de Chhîm, dont on sait d'ailleurs peu de choses pour l'époque hellénistique, vient éclairer un peu cette question. Chhîm comprend essentiellement des vestiges de l'époque romaine: habitations, temples et huileries, fonctionnant à la manière d'une unité de production autonome, sans commune mesure avec un site comme Oumm el Amed.[502] L'époque hellénistique correspond à l'installation durable d'une communauté, au premier carrefour de voies de communication entre Sidon et Jiyeh.[503] Cette communauté s'installe sur un lieu déjà connu et fréquenté aux siècles précédents, en raison des conditions naturelles favorables qu'il offre, mais elle construit, pour la première fois, des installations en dur[504] et met en valeur les pentes environnantes pour l'agriculture et l'élevage. Ce genre d'unités autonomes ne devait pas être rare dans le Mont Liban et avait certainement un rôle primordial dans la mise en valeur du domaine sidonien.

L'image qui ressort de ces quelques observations est celle d'un littoral offrant une interface avec la Méditerranée, associé à un arrière-pays mis en valeur. Les sites comme Jiyeh/Porphyréon ou Beyrouth/Bérytos apparaissent comme des pôles économiques importants, tout comme Amrit/Marathos ou Jablé/Gabala dans la pérée arwadienne. La grande différence réside toutefois en ce

---

[496] Pour l'avancée des fouilles: Marquis 1995, pp. 8-11; Aubert 1996, pp. 8-11; *Col.* 1996, pp. 16-19; Elayi 2001. Pour les études sur le mobilier: Elaigne 2007, pp. 107-142. Seules les fouilles du port phénicien (Bey 010 et Bey 039) ont été publiées.

[497] Le serait-elle dès le II^e^ siècle, au moment de son changement de nom en Laodicée? Cohen 2006, pp. 204-205. Pour la fondation de la Berytus romaine et la questin du territoire, Hošeck 2011.

[498] Apicella 2002, p. 27, d'après 1 *Rois* 17, 19 ou Luc 4, 26.

[499] Elayi 1989, pp. 90-92; Apicella 2002, pp. 27-28.

[500] Waliszewski – Kowalski 1996; Waliszewski – Kowalski – Witecka 1997; Waliszewski 2004; Waliszewski –Wicenciak 2005; Waliszewski *et al.* 2006; Waliszewski *et al.* 2015; Waliszewski – Wicenciak 2015.

[501] Waliszewski *et al.* 2006, pp. 40-79.

[502] Waliszewski *et al.* 2002, pp. 53-54.

[503] Waliszewski – Ortali Tazari 2002, pp. 19-20.

[504] Waliszewski *et al.* 2002, p. 12.

qu'aucun établissement sidonien ne frappe monnaie et, semble-t-il, ne dispose d'autonomie en termes politiques. L'hypothèse d'un territoire uniformément placé sous le contrôle de Sidon, sans enclaves, ni variété dans les statuts territoriaux, paraît la plus pertinente pour décrire le domaine sidonien, dans l'état de la documentation. L'exemple de Chhîm est trop isolé pour permettre une analyse plus fine du reste de l'arrière-pays sidonien.

Quant à l'étendue du territoire et à ses frontières, C. Apicella affirme que les modifications sont nombreuses après le passage d'Alexandre à Sidon, à savoir la perte du domaine palestinien, offert par le Grand Roi perse à Eshmunazor II, et la réduction de son arrière-pays limitrophe, entre le Litani, au sud, et le Nahr ed-Damour, au nord. Vers l'est, Sidon n'aurait plus accès à la Béqaa, au moins jusqu'au moment où Ptolémée I[er] met la main sur la Palestine et le sud de la Phénicie.[505] On a déjà vu que l'inscription mobilisée par J. Elayi et H. Sayegh pour formuler l'hypothèse d'un rattachement de Beyrouth à Sidon est postérieure, puisqu'elle date de 259/258 av. n. è.[506] L'interprétation de C. Apicella peut également être nuancée par une inscription découverte en Palestine, à une quinzaine de kilomètres de Jaffa, qui fait allusion à la domination politique sidonienne sur cette région au II[e] siècle av. n. è.[507] Le repli territorial de Sidon qui aurait eu lieu lors des guerres des Diadoques n'aurait alors été que temporaire.

La réduction du domaine palestinien de Sidon est tout de même une réalité: Jaffa devient indépendante en 250,[508] Dor et la Tour de Straton (future Césarée) le deviennent à la fin du II[e] siècle.[509] Tout comme Arwad, Sidon subirait au II[e] siècle la montée des autonomismes locaux, liée au délitement progressif du pouvoir central séleucide. Par conséquent, il est tout à fait possible de suivre le raisonnement de C. Apicella sur le développement de stratégies alternatives pour pallier la perte progressive du domaine palestinien. Au cours de la période hellénistique, une de ces stratégies pourrait consister en une régionalisation des échanges, phénomène qui se confirme pleinement à l'époque romaine. Des circuits d'échange avec la Grèce sont presque abandonnés, comme pour le marbre.[510] L'artisanat de Sidon produit moins pour les échanges internationaux et davantage pour alimenter les circuits de distribution régionale.[511] Ces circuits ont été entretenus par Sidon depuis la période perse, mais ils ont été mis à mal par les fréquents conflits et par le partage politique de la région entre les Séleucides et les Lagides. Sidon met à profit l'affaiblissement des Séleucides pour les redynamiser, en particulier avec la Galilée voisine, qui forme naturellement avec la région sidonienne un même ensemble géographique, voire culturel.[512]

Ainsi, si Sidon n'est pas brutalement privée de son domaine palestinien ni, semble-t-il, de Beyrouth/Bérytos, ses frontières à la fin de l'époque hellénistique sont-elles tout de même fixées au Nahr ed-Damour au nord, et au Litani au sud, sans toutefois inclure la ville de Sarafand/Sarepta. Peut-être limitée au Mont Liban lors des conflits entre les Diadoques, puis lors des guerres de Syrie, Sidon semble regagner du terrain à l'est ou du moins y étendre des réseaux économiques à partir du II[e] siècle. L'extraordinaire développement d'un site comme Anafa, en Haute-Galilée, extrêmement

[505] Apicella 2002, pp. 43-46.
[506] Voir p. 74.
[507] Tal 2005, p. 89, d'après Isaac 1991, pp. 132-134.
[508] Stern 1993, p. 655.
[509] Stern 1993, p. 357.
[510] Stucky 2012, pp. 1201-1202. Pour les provenances du marbre, Stucky 2016.
[511] Apicella 2002, pp. 209-210 et 219.
[512] Apicella 2002, p. 310.

prospère, pourrait être une conséquence de la redynamisation d'anciens circuits de distribution.[513] Encore une fois, le IIe siècle représente un tournant, caractérisé par l'émergence de dynamiques nouvelles, centrées sur la région et non plus sur le commerce méditerranéen, même si celui-ci ne s'interrompt évidemment pas, comme en témoignent les importations italiques à Beyrouth.[514]

2.3.2. Parcours territorial à Tyr, du siège d'Alexandre à l'indépendance

Tyr, la rivale de Sidon, entre dans le giron macédonien au terme d'un long siège de sept mois qui représente l'événement militaire principal de la conquête de la Phénicie. Elle est ensuite mise sous tutelle pour un temps.[515] Le récit du siège et de son issue comporte quelques éléments à prendre en compte pour l'étude du territoire de la cité. Le premier est l'existence d'une Tyr continentale, l'Usu des sources égyptiennes et assyriennes, et la Paléo-Tyr, ou Palaityros des sources classiques.[516] À l'arrivée d'Alexandre, cette ville continentale est évacuée, et les habitants sont tous regroupés sur l'île. C'est encore cette ville qu'Alexandre détruit afin de construire le môle jusqu'à l'île tyrienne.[517] À l'image d'Arwad, qui possède un établissement portuaire sur le continent, Qarnum/Carné puis Tartous/Antarados, Tyr possède Palaityros. Une différence est toutefois à noter: jamais Palaityros, une fois intégrée dans la sphère de la cité insulaire, n'a battu monnaie. Aucunement autonome, elle se présente comme une extension de Tyr, comme semble le confirmer le fait que ses habitants se sont réfugiés dans l'île avec les Tyriens insulaires. Le deuxième élément est la construction de la digue. Si elle est peu efficace d'un point de vue militaire, puisqu'Alexandre entre dans Tyr grâce à sa flotte, elle change, en revanche, la configuration de l'île. Les sédiments apportés par les vagues et bloqués par cette digue ont fini par former une véritable extension du continent, reliant l'île à son domaine terrestre. Le dernier élément concerne la fin du siège: Tyr est investie par l'armée d'Alexandre et mise à sac.[518]

Ces trois éléments sont ceux qui ont potentiellement le plus de conséquences. Tyr est privée de son établissement continental après 332, ce qui aurait pu constituer un handicap dans la poursuite de ses activités à l'époque hellénistique si, dans le même temps, elle n'avait pas été reliée directement au continent. Le réseau de communication s'en trouve donc modifié, et il n'est pas certain que Palaityros ait trouvé sa place dans cette nouvelle donne. Il n'y a qu'à voir l'évolution de Qarnum/Carné, qui ne survit pas aux profonds changements du réseau arwadien à l'époque romaine. La mise à sac et le massacre de la population, enfin, laissent l'image d'une cité dévastée après le départ d'Alexandre. Le Macédonien confirme cependant le roi tyrien Azemilk(os) sur son trône[519] et laisse une garnison sur place, choix qui témoignent de l'importance stratégique que revêt encore le site; le fait qu'il y fasse frapper monnaie,[520] en outre, laisse penser que les principales infrastructures de l'établissement sont sorties indemnes du siège.

Aucune sanction territoriale n'est mentionnée à la suite de la victoire du Macédonien, alors que tous les auteurs insistent sur les destructions dans la cité et le rude traitement infligé aux

---

[513] Herbert 1994-1997, p. 1, p. 23 (II).
[514] Elaigne 2007, p. 147 ou Pellegrino 2007, p. 151 (pour les céramiques italiques).
[515] Voir p. 58.
[516] Lipiński 1992, p. 488; Ciasca 1997, p. 179.
[517] Battistini – Charvet 2004, p. 1000; Lane Fox 2004, p. 184.
[518] Battistini – Charvet 2004, p. 1001; Lane Fox 2004, p. 191.
[519] Lipiński 1992, pp. 53-54.
[520] Sartre 2001, pp. 93-96.

vaincus (crucifixion, esclavage). Tyr aurait donc gardé en sa possession l'ensemble de ses territoires. Cela ne serait finalement pas surprenant. Si elle entre dans l'empire d'Alexandre en vaincue, c'est également le cas de l'ensemble des cités phéniciennes, bien qu'elles se soient rendues. Le droit de la lance n'implique en rien le mode de conquête, il prend seulement en compte le résultat de celle-ci. Alexandre n'a pas non plus intérêt, dans le peu de temps qui lui est imparti pour mener à bien ses projets, à bouleverser l'équilibre régional. La mise sous tutelle politique et militaire de la cité suffit amplement à marquer sa victoire et à s'assurer la loyauté tyrienne.

La principale étude du territoire tyrien date de 1991. A. Lemaire reprend en effet le dossier numismatique du roi Azemilk qu'il met en lien avec un dossier épigraphique, composé d'inscriptions sur des jarres retrouvées à Shiqmona, d'estampilles sur des anses de jarres retrouvées à Tell Balata et, enfin, de sceaux de dîmes découverts à Sarafand/Sarepta et dans diverses autres localités du territoire tyrien.[521] En premier lieu, il donne, à partir des monnaies, un cadre historique à son étude, celui du règne du roi Azemilk, entre 347/346 et 309/308. Des supports épigraphiques, il tire par ailleurs des indications quant au territoire de Tyr et à son fonctionnement. Il limite l'extension de la cité au Nahr ez-Zahrani au nord, ce qui s'accorde avec les conclusions de C. Apicella sur la frontière méridionale de Sidon.[522] Au sud, Tyr se limiterait au Mont Carmel, ce qui inclut un grand territoire, comportant des sites importants, comme Akzib, Akko (avant sa refondation) et peut-être Shiqmona.[523] Ensuite, commence une alternance de possessions sidoniennes et tyriennes jusqu'à Hirbet Asqalan/Ascalon.[524]

L'étude de A. Lemaire propose, au sujet du fonctionnement du territoire tyrien, une hypothèse sur le prélèvement d'une dîme annuelle. À partir des sceaux à dîmes qu'il examine, il suggère une organisation tyrienne proche de celle d'Ougarit au Bronze Récent ou du royaume d'Israël à l'époque achéménide.[525] La dîme serait prélevée par ville et par année, selon un principe qui concorde avec le versement de la dîme au sanctuaire de Tyr par Carthage. Des sites comme Sarafand/Sarepta seraient alors des relais administratifs permettant le prélèvement de cet impôt. Les autres possessions tyriennes, au-delà du Carmel, avaient-elles la même organisation et la même obligation? Dans tous les cas, Tyr se rapprocherait davantage du modèle sidonien que du modèle arwadien: aucun site sur son territoire ne semble disposer d'une autonomie particulière. Certains d'entre eux sont simplement plus importants que d'autres et servent alors de relais au pouvoir central de la cité.

Outre les sites importants, tels Sarafand/Sarepta, Akzib et peut-être Akko, des sites secondaires ont été fouillés. Le premier est le village d'Oumm el Amed, situé sur la côte, entre le Ras el-Abiad et le Ras en Naqura. L'établissement s'est développé à l'époque hellénistique, probablement à partir d'un noyau achéménide de type cultuel,[526] à une vingtaine de kilomètres de Tyr, sur un promontoire rocheux dominant la route côtière menant à Akko-Ptolémaïs. Le calcaire environnant a servi à la construction du bourg entier et des deux importants temples qui y sont implantés.[527] En outre, le rivage escarpé a au moins accueilli une petite installation portuaire.[528] L'agglomération entière, avec

[521] Lemaire 1991, pp. 131-150.
[522] Apicella 2002, pp. 27-28.
[523] Lemaire 1991, pp. 132, 146.
[524] Elayi 1989, pp. 92-95, à partir de Ps.-Scylax 104.
[525] Lemaire 1991, pp. 144-145.
[526] Dunand – Duru 1962, pp. 233-234.
[527] Dunand – Duru 1962, pp. 100-141.
[528] Renan 1864, p. 749. «Les constructions dans la petite plaine au pied de la colline d'Oumm el-Awamid ont peu d'intérêt; le port était sans importance». Aucune allusion n'y est faite dans Dunand – Duru 1962.

ses deux temples, a aussi révélé une concentration d'huileries dans un secteur proche du temple de Milkashtart et du temple Est.[529] Un caravansérail, enfin, a été découvert plus en contrebas. Les archéologues ont donc suggéré différentes hypothèses sur ce lieu. Ce pourrait être un centre religieux rural dépendant de Tyr et/ou un relais-étape sur la *via maris*.[530] L'établissement a pu tout à fait assumer les deux rôles et participer, en outre, à l'exploitation de l'arrière-pays tyrien, comme en témoignent les huileries. Les rapports d'Oumm el Amed avec la métropole sont étroits, comme l'attestent les monnaies qui y circulent; à quelques exceptions près, elles ont toutes été frappées à Tyr,[531] ce qui montre la parfaite intégration de l'établissement dans la sphère des échanges tyrienne. Le mobilier qui y parvient provient également de Tyr, notamment les stèles funéraires.[532]

Les rapports entre Anafa, un second site fouillé dans l'arrière-pays, et Tyr sont moins évidents. Le site est plus éloigné dans les terres (actuellement sur la route menant à Damas), à la frontière de la cité et de la Judée. Après une première phase d'occupation très modeste, il prend son essor au II^e^ siècle,[533] sans doute après son rattachement à la sphère séleucide, lorsque toute la région recouvre son unité. Se développe alors, outre une petite agglomération, le *Late Hellenistic Stuccoed Building*, résidence à plan grec comprenant des bains avec un prototype d'hypocauste inédit pour la région à cette époque.[534] Le bâtiment comporte également des pièces destinées à des travaux domestiques et peut-être agricoles, car une partie de ses ressources provient de l'élevage.[535] Décrit par les archéologues comme un relais sur un itinéraire fréquenté, il présente des points communs avec Oumm el Amed: le développement conjoint d'une mise en valeur agricole de la zone et d'une activité commerciale, fondée sur la présence d'une grande voie de passage. Les deux établissements, qui plus est, connaissent des phases de développement similaires, en particulier au I^er^ siècle, où leur activité ralentit, voire s'arrête totalement.[536]

De l'ensemble de ces informations, sans être en mesure de reconstituer l'ensemble de l'organisation du territoire de Tyr, on peut tout de même tirer quelques hypothèses: Tyr se développerait autour de centres administratifs importants, mais aussi grâce aux routes commerciales sillonnant son territoire. Des établissements plus modestes, en lien avec le cœur urbain, permettraient de mettre en valeur ces itinéraires ainsi que les terroirs environnants. Les grandes époques de prospérité de ces établissements sont le III^e^ et plus encore le II^e^ siècle. Moins marqué que pour Arwad et Sidon (sans doute en raison des biais introduits par la documentation), le tournant du II^e^ siècle semble tout de même se manifester à Tyr. Elle entrerait, à l'instar des autres cités, dans une logique de fonctionnement régional et développerait, d'après J.D. Grainger, de bons rapports avec l'État hasmonéen, alors en construction en Judée. Si J.D. Grainger voit dans le développement de ces relations l'alliance de deux entités politiques sémitiques,[537] on y voit plutôt le rétablissement, grâce au déplacement de la frontière par Antiochos III, de liens anciens et naturels entre Tyr et la Judée.[538] Tyr est en plus un des ports importants les plus proches de Jérusalem, servant de débouché

[529] Dunand – Duru 1962, pp. 81-84.
[530] Dunand – Duru 1962, pp. 56, 233. Bonnet 2015, p. 309.
[531] Dunand – Duru 1962, pp. 227-230.
[532] Gubel 2002, p. 141 (n°150); Dunand – Duru 1962, pp. 203-226.
[533] Avi Yonah 1975-1978, p. 67; Herbert 1994-1997, pp. 18-20 (I).
[534] Avi Yonah 1975-1978, p. 66; Herbert 1994-1997, pp. 31-105 (I).
[535] Herbert 1994-1997, pp. 279-292 (I).
[536] Dunand – Duru 1962, pp. 233-234; Herbert 1994-1997, p. 18 (I).
[537] Grainger 1991, pp. 145-146.
[538] Briquel-Chatonnet 1992.

commercial, d'entrepôt et de pourvoyeur de marchandises importées, au moins jusqu'au IIe siècle, avant que les visées expansionnistes de la Judée ne se portent sur les côtes pour gagner un ccès direct à la Méditerranée. Les deux États semblent toutefois se disputer la Galilée et l'existence d'une "alliance sémitique" est pour le moins sujette à caution.[539]

Comme Sidon, Tyr construit sa prospérité grâce à un espace civique maîtrisé, ponctué de relais politiques et administratifs et occupé par des établissements secondaires, mettant en valeur l'arrière-pays; elle construit aussi sa richesse sur les itinéraires traversant son domaine, comme à Arwad et à Sidon, qui permettent de commercer avec la région, vers laquelle elle semble se tourner davantage à partir du IIe siècle. L'importance de son port ne se dément pas pour autant, tout comme dans le cas de ses puissantes voisines, mais l'époque hellénistique semble préparer le terrain des nouvelles dynamiques territoriales de l'époque romaine. Ces dernières se mettent en place à un moment où l'échiquier politique du Levant Sud est bouleversé par la création de nombreuses principautés, aux dépens du territoire phénicien méridional, gagné sur la Palestine. L'étude de ce territoire est particulièrement intéressante pour plusieurs raisons: les données archéologiques, d'une part, sont bien plus nombreuses et surtout bien plus accessibles que dans le cas des sites phéniciens situés plus au nord; une étude territoriale, d'autre part, y a déjà été menée pour l'époque achéménide.

2.4. *La Phénicie du Sud, un cas d'étude particulier*

L'appellation de «Phénicie du Sud» a été proposée par J. Elayi pour désigner les territoires situés au sud du Carmel, sur la côte palestinienne.[540] La mainmise politique des cités phéniciennes sur cette région date de l'époque achéménide, mais les contacts entre les deux zones sont bien plus anciens.

2.4.1. Occupation du territoire et contrôle politique en Phénicie du Sud hellénistique

Les sources antiques sont très ambiguës quant à l'attribution des territoires palestiniens aux Phéniciens ou à leurs voisins sémitiques, la fluctuation des zones d'influence dans la région, selon les époques et les dominations politiques, ne facilitant pas la démarche interprétative des Anciens.[541] Toutefois, des inscriptions comme celle du sarcophage d'Eshmunazor II,[542] évoquée précédemment, identifient clairement les sites donnés à Sidon. Plus tard, le Pseudo-Scylax, parcourant les eaux côtières, dresse également un tableau politique de la région.[543] Les sites d'Atlit, de Dor, de Jaffa, de Mevorakh, de Michal et de la Tour de Straton (Qaisariya) appartiennent à Sidon, alors que les sites d'Akzib, d'Akko, d'Abu Hawam, d'Arsaf/Apollonia et de Hirbet Asqalan/Ascalon sont sous le contrôle de Tyr. La côte est donc morcelée entre des territoires rattachés à des pouvoirs politiques différents, entre le Mont Carmel et Gaza.

---

[539] Aliquot 1999-2003, p. 99.
[540] Elayi 1982, pp. 83-85.
[541] Hdt. VII 89 et IV 38; Strab. XVI 2, 12-21 (définition maximaliste de la Phénicie). Le cas de Gaza est particulier, elle est présentée tantôt comme indépendante, tantôt comme appartenant à la sphère phénicienne.
[542] *KAI* 14 = *TSSI* III, 28.
[543] Ps.-Scylax 104.

Parmi ces sites se trouvent des fondations phéniciennes d'époque perse, comme Arsaf ou Arshof, dont le nom pourrait dériver de celui du dieu Reshef,[544] ou la Tour de Straton, fondée par le roi sidonien éponyme.[545] Dans les possessions sidoniennes et tyriennes figurent également des établissements non phéniciens, comme Jaffa ou Hirbet Asqalan/Ascalon.[546] Cependant, de nombreux parallèles peuvent être établis entre les cités de Sidon et de Tyr et leurs possessions palestiniennes. Ainsi, Dor présente un profil similaire à celui d'Arwad, de Tyr ou de Sidon,[547] Hirbet Asqalan/Ascalon, une onomastique et des éléments cultuels phéniciens,[548] tout comme Michal.[549] Des sites comme Arsaf/Apollonia, Dor, Keisan ou Mevorakh développent des activités phéniciennes traditionnelles, en particulier la production de pourpre.[550] Ces parallèles ne remontent pas seulement à l'époque perse, mais au X^e^ siècle av. n. è., quand les contacts étroits entre Tyr et la côte palestinienne aboutissent logiquement à des échanges matériels, techniques et même à des dons territoriaux.[551] Depuis lors, les réseaux d'échanges palestiniens incluent les cités méridionales phéniciennes, avant d'être renforcés par les fondations phéniciennes d'époque achéménide.

En résumé, si les territoires de la «Phénicie du Sud» ne sont pas phéniciens à l'origine, la proximité a certainement aidé les cités phéniciennes à y imposer une tutelle politique. Le don des Perses, dans ce cas, entérine les prétentions territoriales sidoniennes et tyriennes et s'inscrit dans une continuité historique de présence phénicienne sur la côte palestinienne. Cet état de fait est sans doute laissé en place par Alexandre. Au cours des siècles hellénistiques, pourtant, différents sites se détachent des domaines sidonien et tyrien.

Les cités conservent initialement leur intégrité territoriale, mais les nouveaux rois, lagides ou séleucides, font primer leurs intérêts sur ceux des cités. Lorsque la frontière partage la Phénicie, les Lagides choisissent ainsi de refonder Akko pour en faire la capitale régionale, Ptolémaïs.[552] Au III^e^ siècle, Akko se sépare donc de Tyr, tout comme les sites de Keisan, Atlit et Abu Hawam, qui font très certainement partie de son territoire. Il en va de même pour Arsaf (Arshof) qui est refondée sous le nom d'Apollonia sous les Séleucides, sans doute au II^e^ siècle.[553] Ces cas font cependant figure d'exceptions, car la désintégration des domaines tyrien et sidonien est plutôt le fait de la montée des revendications locales à partir du II^e^ siècle. Dor prend son autonomie, comme la Tour de Straton, passée sous l'autorité d'un tyran local, Zoïlos. Akzib, Michal et Mevorakh tombent sous les coups du royaume hasmonéen en pleine expansion au I^er^ siècle.[554] Le cas de Jaffa, en dernier lieu, est plus obscur.[555] Autonome dès le milieu du III^e^ siècle, elle devient ensuite un port pour les Hasmonéens.

La région est donc un véritable assemblage politique et culturel, dans laquelle les Phéniciens ont acquis une place majeure depuis la période achéménide au moins. C'est à ce titre qu'on l'inclut

---

544 Stern 1993, p. 72.
545 Foerster 1975, pp. 10-18.
546 Elayi 1989, p. 93.
547 Stern 1994, p. 21.
548 Stern 1993, pp. 108-109.
549 Parrot 1961, p. 344; Stern 1993, p. 1041.
550 Voir, respectivement, Stern 1993, p. 73, et Berlin 2001, p. 89; Stern 1994, p. 224; Briend – Humbert 1980, p. 28; enfin, Stern 1978, p. 25.
551 Briquel-Chatonnet1992, pp. 4 (échanges entre les deux régions), 47-48 (don territorial), 338 (libre installation des Phéniciens sur la côte), 344-346 (la culture phénicienne sur les sites palestiniens).
552 Avi Yonah 1975-1978, p. 15; Stern 1993, p. 16.
553 Stern 1993, p. 73.
554 Stern 1993, pp. 357, 867.
555 Kaplan 1972, p. 89.

dans notre étude territoriale. Une autre étude territoriale a déjà été proposée pour la région par O. Tal, à la période achéménide, à partir de la culture matérielle de l'ensemble des sites palestiniens qu'on a précédemment mentionnés.[556] Son enquête présente un bilan des connaissances sur la région, éclairé par de nouvelles perspectives de recherche.[557] Elle peut servir de point de départ pour notre examen de la situation à l'époque hellénistique.

2.4.2. Interdisciplinarité et interprétation territoriale en Phénicie du Sud

Alors que la plupart des études sur la Palestine servent à y recueillir des informations d'ordre topographique et politique sur la région à l'époque perse,[558] O. Tal et son équipe ont choisi, quant à eux, d'identifier des dynamiques territoriales. Pour cela, ils ont étudié l'ensemble de la culture matérielle de la région qui leur a servi à créer des catégories hiérarchiques pour classer les sites: des centres administratifs de premier ordre,[559] des centres administratifs secondaires,[560] des villages et des établissements agricoles, des bâtiments militaires (fortins, forteresses, etc.).[561] Ces catégories sont répertoriées dans trois sous-unités: la côte de Galilée et la plaine d'Akko au nord, le Carmel et la plaine du Sharon au centre et, enfin, la Philistie au sud. Les archéologues, après observation, ont resitué chaque type de site dans un quadrillage du territoire particulier, dont le plus lâche est celui des forteresses, espacées en moyenne d'une soixantaine de kilomètres. Les centres sont, en temps normal, à une distance d'une douzaine de kilomètres les uns des autres, tandis que les villages, enfin, comptent entre deux et cinq kilomètres entre eux. Les catégories présentent également des similitudes d'implantation: alors que les centres administratifs sont des villes côtières, la très grande majorité des villages et des fermes se situent à l'intérieur des terres. Seuls quelques centres secondaires comme Keisan et Tell Abu Zeitun échappent à cette règle et sont, comme les établissements agricoles, retirés de quelques kilomètres dans les terres.[562]

Pour expliquer une telle implantation des sites, ainsi que l'espacement entre eux, les archéologues ont fait appel à un outil géographique: le modèle d'occupation de l'espace de W. Christaller et A. Lösch, la théorie des «lieux centraux» ou «places centrales». Dans ce modèle, une «métropole» centrale, ici les centres de premier ordre, est entourée de quelques «poleis», les centres administratifs secondaires, et de plusieurs villages, interagissant tous politiquement, économiquement et socialement.[563] En vue d'affiner la reconstitution de ces interactions, les archéologues ont ensuite procédé à un examen, dans le détail, des éléments architecturaux trouvés sur les sites.[564] La première observation concerne l'implantation des établissements, dont l'origine est définie comme strictement locale,[565] c'est-à-dire qu'il est possible de les relier à un contexte purement palestinien et donc qu'ils n'ont pas été fondés par des "étrangers", des Phéniciens ou des Perses en l'occurrence. L'analyse de l'architecture, cultuelle

[556] Tal 2005, pp. 71-96.
[557] Tal 2005, p. 71.
[558] Tal 2005, p. 74.
[559] Tal 2005, p. 74. Akko, Dor, Jaffa/Joppé, Ashdod, Ashkelon et Gaza.
[560] Tal 2005, p. 74. Achzib, Nahariya, Tell Abu Hawam, Tell Megadim, Atlit, Tell Tannimin, Tour de Straton/Césarée, Mikhmoret, Apollonia Arsuf, Tell Ya'oz, Yavneh-Yam et Tell Mor.
[561] Tal 2005, p. 75. Shiqmona, Michal et Ashdod, qui tient lieu à la fois de centre principal et de forteresse.
[562] Tal 2005, p. 75.
[563] Tal 1999, pp. 207-210; Tal 2005, p. 75. À partir de Christaller 1996.
[564] Tal 2005, p. 79. Les résultats demanderaient toutefois à être confirmés par des fouilles.
[565] Tal 2005, p. 76.

d'abord, a abouti à la même conclusion.[566] Pour l'architecture rurale, les plans au sol examinés présentent une grande homogénéité et leurs différents éléments donnent à voir une grande continuité depuis la Préhistoire.[567] Les archéologues parviennent finalement à la conclusion que l'organisation de la côte palestinienne s'explique par la théorie des lieux centraux, que les sites sont liés à leur environnement local et, enfin, que les plans des ensembles bâtis sont typiquement palestiniens.[568]

En insistant sur le caractère local des bâtiments officiels palestiniens et en analysant les résultats de la modélisation à l'aide de critères d'implantation locaux, O. Tal minimise l'impact des Phéniciens et des Perses pourtant présents dans la région. Il justifie son point de vue en parlant d'une stratégie des Achéménides visant à maintenir l'autonomie de la Palestine et garantir ainsi la stabilité de la région.[569] Quant aux Phéniciens, s'il ne nie pas la tutelle qu'ils exercent sur la Palestine, O. Tal pense qu'elle ne se traduit pas ethniquement, c'est-à-dire que les Phéniciens n'occuperaient pas, physiquement, la région, par des implantations de colons par exemple. Le terme de «Sidonien» présent sur une inscription du II^{e} siècle ne serait utilisé que pour désigner les populations vivant sous l'autorité de Sidon et non des Phéniciens venant de Sidon même.[570] O. Tal concède, cependant, que les régions palestinienne et phénicienne partagent des liens étroits dans les domaines économique et culturel.

Les conclusions de O. Tal reposent sur l'analyse du modèle géographique appliqué à la Phénicie du Sud. Cependant, l'interprétation des résultats paraît critiquable sur deux points: le premier est l'idée d'une tutelle perse très lâche, que l'auteur justifie par la répartition spatiale des bâtiments fortifiés. Le réseau est composé de forteresses (résidences des fonctionnaires achéménides en poste et lieux de stockage du tribut)[571] éloignées les unes des autres, qui laissent une grande autonomie à la région. L'argument du caractère local des sites et des bâtiments constituant ce réseau n'est pas recevable dans cette démonstration: il ne remet pas en cause la présence physique des Perses. L'exemple est la Phénicie voisine: les Perses n'ont pas fondé de forteresse, mais se sont servis de points clés – Tripoli, Sidon, Tyr et Akko – pour imposer leurs troupes et verrouiller la zone. Par ailleurs, la Palestine comprend un certain nombre d'établissements importants, que l'auteur a lui-même reconnus comme des centres administratifs de premier ordre. Ces établissements ont tout à fait pu servir de relais aux forteresses; en ce cas, la chaîne de contrôle achéménide serait bien plus dense que celle qu'a identifiée O. Tal.

L'argument *a silentio* formulé par O. Tal, en outre, ne peut guère constituer une preuve de l'absence de tutelle ou d'une tutelle lâche. Bien que les communautés, phéniciennes ou philistines, sur la côte, prennent des initiatives (choix des partenaires commerciaux, des circuits et des produits), il n'en reste pas moins que la Transeuphratène appartient à l'Empire et s'est insérée dans ses cadres administratifs, économiques, etc. Il est difficilement imaginable, par conséquent, que la politique de stabilisation achéménide passe par une quasi indépendance palestinienne, alors que l'Égypte est régulièrement en proie aux troubles et que la Méditerranée orientale est disputée aux Grecs. Il est très significatif, au contraire, que les Perses remettent la région entre les mains des cités phéniciennes, Tyr et Sidon en particulier, deux puissances régionales loyales.

Le second point porte justement sur l'absence physique des Phéniciens en Palestine, alors que ceux-ci la dirigent d'un point de vue politique. L'argumentation de O. Tal repose cette fois

---

[566] Tal 2005, p. 76.
[567] Tal 2005, p. 81.
[568] Tal 2005, p. 92. Il parle d'évolution locale et de continuation plutôt que d'innovation venant de l'extérieur.
[569] Tal 2005, p. 88.
[570] Tal 2005, p. 89.
[571] Tal 2005, p. 80.

sur l'interprétation d'une inscription trouvée près de Jaffa. L'archéologue affirme que le qualificatif «sidonien», trouvé dans l'inscription (et par extension celui de «tyrien») désigne les indigènes rattachés politiquement aux cités. Nous pouvons alors objecter que, au moins dans les centres côtiers importants, une partie de l'architecture et du mobilier est phénicienne. Si la présence d'éléments matériels phéniciens ne signifie pas nécessairement la présence de Phéniciens, comment affirmer que les auteurs et consommateurs de ces éléments sont tous, à l'inverse, des Palestiniens? La présence de Phéniciens est d'autant plus probable qu'une partie des territoires donnés par les Grands Rois a déjà appartenu à Tyr. Les sanctuaires et les autres éléments de culte trouvés à Michal ou Hirbet Asqalan/Ascalon parlent également dans ce sens. En un mot, si le terme de «sidonien» a de toute évidence une signification politique, il ne constitue pas pour autant une preuve suffisante pour affirmer que les Phéniciens sont absents de la Palestine.

En résumé, si les sites ont été fondés à des époques hautes par des populations locales, si leurs bâtiments présentent des plans traditionnels, les Phéniciens – et les Perses – ont tout de même participé à la transformation du paysage palestinien. Bien que discrète d'un point de vue archéologique, leur présence n'en a pas moins été concrète et efficiente. Les trois protagonistes ont ainsi construit conjointement, dans des domaines, dans des proportions et à des niveaux différents, les réseaux de Phénicie du Sud. Quant au fonctionnement du territoire, s'il est dessiné suite à l'utilisation d'un modèle, son interprétation et sa caractérisation reviennent aux historiens et aux archéologues. Le modèle est une proposition, et notre interprétation des résultats d'O. Tal est en contradiction avec celle qu'il propose.

Les cités phéniciennes d'Arwad, de Sidon et de Tyr sont de petites structures, comparativement aux royaumes hellénistiques, organisées et implantées sur un territoire qu'elles contrôlent bien. Bien qu'elles conservent la gestion de leur politique et de leur aménagement internes, elles obéissent aux Lagides puis aux Séleucides, en s'inscrivant dans des réseaux régionaux plus vastes, qui les relient au reste du Proche-Orient et à la Méditerranée. Elles semblent renforcer les premiers à partir du II^{e} siècle, préfigurant les dynamiques proche-orientales de l'époque romaine. L'étendue de leur territoire civique et le rapport qu'elles entretiennent avec celui-ci s'avèrent dans chaque cas spécifique. C'est Arwad qui paraît avoir l'organisation la plus complexe et l'évolution la plus importante entre les IV^{e} et I^{er} siècles av. n. è. Quant à la Phénicie du Sud, c'est un assemblage de cultures et d'entités politiques dont la domination dépend des pouvoirs lagides et séleucides. Après les refondations, comme celle d'Akko en Ptolémaïs, le délitement de l'autorité centrale a permis la montée des prétentions politiques locales et donc la désintégration des domaines tyrien et sidonien. La proximité culturelle des deux régions, celle des cités et la côte palestinienne, montre toutefois que les Phéniciens ont eu et ont encore à l'époque hellénistique un poids dans l'élaboration du faciès culturel de sites comme Dor, Jaffa ou Hirbet Asqalan/Ascalon.

On n'a là, cependant, que le tableau partiel des organisations territoriales, les grandes tendances de leur configuration et évolution. Par exemple, si les cités jouent le rôle d'interfaces commerciales, comment ces interfaces fonctionnent-elles? Selon quels réseaux, quels trajets? Quelle est l'évolution de ces liens concrets que les cités développent avec leur arrière-pays? Pour cette raison, le chapitre suivant propose une approche différente du corpus archéologique, passant par la mise en œuvre d'outils empruntés à la géographie, en particulier la modélisation spatiale. L'idée est d'utiliser les mêmes données avec d'autres outils pour mettre à l'épreuve le tableau à peine esquissé, le nuancer, le préciser. Bien que la modélisation spatiale soit de plus en plus utilisée dans des enquêtes historiques et archéologiques, on souhaite en présenter les enjeux, en raison de son caractère novateur dans les études phéniciennes.

3. Pour une nouvelle approche heuristique de l'espace appliquée à la Phénicie hellénistique

L'intérêt porté à l'espace phénicien dans les chapitres précédents nous a confrontés à un certain nombre de questionnements: les relations des cités à leur arrière-pays, la structuration des territoires et des réseaux qui les animent, le rôle des ports et des agglomérations majeures des arrière-pays. Nous conservons, pour la suite, le même intérêt pour les questions d'espace, mais en changeant de méthodologie, en se tournant vers l'analyse spatiale. Ce qui est proposé ici est donc de poser les mêmes questions d'ordre spatial à la documentation, non plus avec les outils de l'histoire et de l'archéologie, mais avec d'autres outils empruntés à la géographie. L'adoption de l'analyse spatiale permet de réfléchir comme précédemment sur les deux dimensions de notre enquête: spatiale, en étudiant les liens développés entre les cités et les arrière-pays, mais aussi temporelle, en examinant l'évolution de ces liens. Le présent chapitre s'attache à présenter les outils géograhiques mobilisés, leurs avantages et limites, ainsi que les enjeux liés à leur utilisation dans le cadre d'une enquête sur les dynamiques propres à l'époque hellénistique. Le domaine des études phéniciennes a, en effet, à ce jour quasiment ignoré ces ressources heuristiques qui ont pourtant fait leurs preuves dans plusieurs études portant sur des territoires anciens.[572]

3.1. *Le recours à la modélisation spatiale pour étudier la Phénicie: pertinence et limites*

S'il est vrai que les années 1960 et 1970 ont été la grande période de la création et de l'utilisation de modèles, actuellement ils n'en sont pas moins sollicités dans les sciences humaines et sociales. En archéologie, l'utilisation de modèles spatiaux est associée, depuis quelques années, à une réflexion heuristique et méthodologique approfondie. Les modèles sont, en effet, de plus en plus nombreux pour s'adapter à la diversité des objets archéologiques et historiques étudiés, dont la complexité représente un défi. Est-il dès lors légitime et fructueux de recourir à un modèle spatial dans l'étude de la Phénicie hellénistique? Approche exploratoire et innovante dans cette zone d'étude, elle repose sur un ensemble de considérations théoriques développées depuis la *New Archaeology* et s'appuie sur une série d'applications à des sites ou régions situées tout autour de la Méditerranée.

3.1.1. Pourquoi avoir recours à un modèle?

La définition de la notion de modèle est donnée par P. Haggett dès 1965: il s'agit d'une représentation idéalisée ou schématique du monde réel construite pour démontrer certaines de ses propriétés.[573] L'emploi d'un modèle est rendu nécessaire par la complexité du monde réel. Le modèle n'ambitionne pas de reproduire la réalité, de la représenter, «sinon il serait la réalité elle-même et ne contribuerait en rien à la construction de la connaissance».[574] Au contraire, le modèle sert à comprendre et à faire comprendre, en mettant en lumière des tendances, des lois, des fonctionnements généraux qui régissent la réalité; il a par conséquent une double fonction, heuristique et didactique.[575] La

[572] Nuninger *et al.* 2006, pp. 1-28; Carozza – Carozza – Burens-Carozza 2008, pp. 203-230; Evans – Rivers – Knappett 2011; Garmy 2012, pp. 205-297; Bevan – Wilson 2013. Voir aussi Nuninger – Bertoncello 2011, pp. 127-161 (recensement des expériences de modélisation depuis Archaeomedes).
[573] Haggett 1965, repris dans Brunet 2000, p. 22; Durand-Dastès 2001, p. 31; Guermond 2005, p. 36.
[574] Nuninger – Bertoncello 2011, p. 145, citant H. Chamussy.
[575] Durand-Dastès 2001, p. 31.

pluralité des sens du terme modèle a toutefois généré une certaine confusion et, corollairement, la défiance d'une partie des sciences humaines à l'égard de la modélisation et des modèles.[576] Pourtant l'histoire et l'archéologie produisent également les leurs, tels la *cité*, l'*oppidum* ou la *villa*, qui évoquent à la fois une image générale et des images particulières: la *cité*, par exemple, recouvre des réalités aussi différentes qu'Athènes, les cités phéniciennes, Babylone ou Carthage.[577] L'emploi de modèles s'est peu à peu affirmé comme une voie stimulante en sciences humaines pour décrire, comprendre et comparer des objets d'études complexes et inscrits dans l'espace.

Dans la présente étude, centrée sur les dynamiques territoriales, on recourt à des modèles spatiaux, issus de la géographie, mais adoptés par les historiens et les archéologues depuis les années 1970.[578] En effet, dès les années 1950, des archéologues expriment le besoin de faire évoluer leurs méthodes d'analyse des données afin d'affiner leur appréhension des sociétés anciennes.[579] Ce discours est repris par la *New Archaeology* des années 1960-1970, courant né outre-Atlantique qui ne se satisfait plus des pratiques traditionnelles de recherche[580] et qui, fortement inspirée par la *New Geography*, entend redéfinir le rôle de l'espace. Ne voulant plus se contenter de le décrire, les tenants de la *New Archaeology*, s'emparent de thèmes jusque-là délaissés, comme les villes, le développement industriel et surtout les interactions spatiales.[581] Par ce biais, la *New Archaeology* propose une ouverture intéressante en direction d'autres sciences humaines et de méthodes encore peu classiques dans les années 1960 et 1970. Celles-ci ont pour objectif de promouvoir une théorisation accentuée de l'archéologie et la mise au point d'outils conceptuels et techniques afin d'approfondir la connaissance du passé et de l'humain en général[582] en sollicitant des données dont la croissance s'avère exponentielle.

La *New Archaeology* entreprend donc une réflexion sur la terminologie et les critères de classement et d'analyse de la documentation archéologique,[583] ainsi que sur l'appréhension de l'espace propre aux sociétés anciennes qui tenait alors peu de place dans la réflexion. Elle introduit notamment le principe de variabilité[584] et la pensée systémique[585] qui permettent d'envisager les sites dans toute leur diversité (et non plus seulement les "grands" sites), au sein d'un environnement physique et culturel. Quantitative et plus conceptuelle que l'archéologie traditionnelle, la *New Archaeology* ouvre la voie à la modélisation et au développement de l'archéométrie.[586] Elle promeut une méthode relativement simple: mettre en commun des données de natures très différentes, encadrées par une armature conceptuelle solide, accessible et efficiente. Elle montre ainsi des

[576] Pumain – Paquot – Kleinschmager 2006, p. 189. Sur la définition du modèle, voir également Brunet 2000, p. 22.
[577] Brunet 2000, p. 22.
[578] Haynes – Fotheringham 1988, p. 11. Les auteurs citent notamment Hallam – Warren – Renfrew 1976 et Clarke 1979.
[579] Phillips – Willey 1953.
[580] Jonhson 1999, pp. 20-21.
[581] Par davantage de conceptualisation, de quantification et de modélisation dans sa pratique. La *New Geography* arrive en France à la fin des années 1970. R. Brunet devient alors le chef de file de la nouvelle géographie française qui, comme son modèle outre-Atlantique, souhaite moderniser la discipline, sur des fondements plus scientifiques. Brunet 1997; Brunet 2000, p. 21.
[582] Les objectifs de ce courant sont liés au contexte de développement de l'archéologie aux États-Unis, où cette dernière, contrairement à l'Europe, appartient à la même structure universitaire que l'anthropologie. La question de la connaissance de l'humain, plus que de celle du passé en général, y est fondamentale.
[583] Phillips – Willey 1953, p. 631; Binford 1962, pp. 219-224; Jonhson 1999, p. 26.
[584] Jonhson 1999, pp. 26-27.
[585] Butzer 1984, pp. 5-6 et 14-33.
[586] Butzer 1984, p. XI.

affinités avec d'autres écoles comme celle des Annales en France.[587] Outre un intérêt commun pour les processus ou, comme le dit F. Braudel, pour la *longue durée*, ces mouvements militent pour les mêmes objectifs: une meilleure connaissance du passé qui passe non pas par l'histoire factuelle, événementielle, mais, d'une part, par l'analyse des phénomènes, des processus et, d'autre part, par un décloisonnement entre les disciplines composant les sciences humaines, associé à l'emploi massif de méthodes quantitatives et sérielles.

Le scepticisme ou l'incompréhension de la part des archéologues traditionnels ont cependant limité la réception de ces nouvelles idées, en particulier en Europe, où les contextes scientifiques et institutionnels ne se prêtent pas toujours à l'application des principes proposés par D. Clarke, chef de file du mouvement, et par ses collègues.[588] Pourtant, depuis la mise en œuvre des premiers modèles par D. Clarke, plusieurs projets, dont certains sont présentés ci-après, ont intégré une phase de modélisation spatiale dans le cadre de l'étude des sociétés anciennes, en partant du principe que l'espace est un objet dynamique, en interaction constante avec les communautés qui l'occupent. D'ailleurs, les études archéologiques intègrent de plus en plus les données paléoenvironnementales dans la même idée d'analyser les interactions entre sociétés et environnements.[589] Les modèles d'analyse spatiale sont eux-mêmes de plus en plus nombreux[590] pour appréhender finement les différentes problématiques spatiales (implantation et développement des peuplements, production, échanges, hiérarchies des établissements, etc.).

3.1.2. La recherche actuelle et les modèles

L'augmentation du nombre des modèles d'analyse spatiale met à la disposition des historiens et des archéologues de nombreux outils pour étudier les populations anciennes, tout en stimulant la réflexion méthodologique.[591] En effet, l'adaptation de modèles aux sciences humaines pose des problèmes spécifiques,[592] *a fortiori* pour des périodes lointaines pour lesquelles on ne possède que des traces éparses, des bribes fragmentaires. Il faut donc adapter le modèle spatial à des données lacunaires, mais également aux questionnements propres à chaque terrain et enquête.[593]

En France, la modélisation spatiale a tout d'abord été développée dans le cadre d'un projet de recherche novateur, Archaeomedes 1 et 2. Né en 1992 et dirigé par S. Van Der Leuw, ce programme européen était destiné à éclairer, en Europe, les causes des dégradations des terres et sa manifestation extrême, la désertification. Or, comme ces effets résultent de longues évolutions, le programme a fait appel aux disciplines archéologiques et paléo-environnementales pour éclairer le présent (et réciproquement). Pluridisciplinaires, les équipes se sont entre autres intéressées à l'occupation et à l'exploitation des territoires par les sociétés anciennes dans plusieurs régions comprises dans un vaste delta du Rhône.[594] Archaeomedes a été prolongé par le projet *Archaedyn*, qui s'intéresse à la dynamique spatiale des territoires, en France, de la Préhistoire au Moyen Âge (parcellaires, amendements agraires,

[587] Jonhson 1999, p. 25.
[588] Jonhson 1999, p. 28.
[589] Walsh 2014, pour la Méditerranée.
[590] Sanders 2001. Les auteurs proposent une synthèse des grandes familles de modèles en géographie dont la plupart peuvent être adaptés à d'autres périodes historiques.
[591] Récemment Carozza – Carozza – Burens-Carozza 2008; Nuninger *et al.* 2006.
[592] Guermond 2005, p. 35.
[593] Sanders 2001, p. 21.
[594] Archaeomedes 1998.

habitat, diffusion d'objets et ressources) et qui déplace légèrement la perspective de recherche en se concentrant davantage sur l'espace qui accueille les activités humaines et les phénomènes sociaux de production et d'échanges.[595] Toujours en France, à Lodève, un PCR mené entre 1997 et 2003[596] par une équipe interdisciplinaire a cherché à mettre au point une méthode pour identifier des réseaux d'habitat[597] afin de comprendre le peuplement d'une zone définie et de passer d'une vision ponctuelle (le site) à une organisation synchronique et diachronique du territoire.[598] Les chercheurs ont pu émettre des hypothèses sur les logiques spatiales et territoriales de l'évêché, en soulignant le caractère multipolaire de ce secteur et la position singulière – car marginale – de la capitale, Lodève, concurrencée par les autres pôles du territoire.[599] Les trois projets ont mis en œuvre des méthodes similaires, fondées sur des analyses statistiques effectuées sur les données archéologiques et débouchant sur une typologie des sites et l'emploi d'un modèle gravitaire.

D'autres projets ont été menés en Grèce,[600] et plus récemment en Égée. Il s'est agi de décrire les interactions de sites du Péloponnèse, des Cyclades, de la Crète et des côtes d'Asie Mineure durant l'âge du Bronze Moyen (2000-1450 av. n. è.) à l'aide de modèles spatiaux.[601] En Crète, l'étude était particulièrement orientée vers le fonctionnement du territoire insulaire, notamment dans son aspect hiérarchique. Elle s'est faite par simulations, avec l'intégration de sites supposés, qui ont permis de faire émerger les voies reliant les sites et leur fonctionnement hiérarchique.[602] À Oman, ce sont les processus d'appropriation du territoire qui ont été étudiés, grâce à l'analyse spatiale des oasis à tombes Hafit et des vestiges archéologiques de l'âge du Bronze (III^{e} millénaire av. n. è.) au Ja'alan.[603] Au Proche-Orient également, des enquêtes historiques ont utilisé la modélisation spatiale, comme celle de O. Tal en Palestine,[604] sans qu'elles concernent cependant la Phénicie.

Pour les espaces phéniciens et puniques de l'expansion, des modèles sont employés pour étudier l'occupation du sol mais surtout en Sardaigne, que ce soit à l'époque du développement des interactions entre les Phéniciens et les Nuraghes ou bien entre les cités et leur territoire à la période punique. L'utilisation des modèles en Sardaigne repose sur une documentation archéologique riche et de grande qualité collectée depuis plus d'un siècle par des archéologues s'intéressant aux questions de peuplement, de territoire et de gestion des ressources. Parmi les zones de l'île étudiées, le Golfe d'Oristano a bénéficié de beaucoup d'attention. Plusieurs projets s'y sont intéressés pour y étudier le peuplement aux époques phénicienne et punique. Ils reposent sur une étude du mobilier archéologique et sur la notion d'interaction, développée entre les différents sites identifiés de la zone.[605] Récemment, le modèle des places centrales a également été utilisé pour analyser la distribution des sites dans le Golfe.[606] Les résultats de l'association de l'archéologie et de

[595] Voir le compte rendu de fin de projet d'*Archaedyn*, disponible en ligne.
[596] Projet Collectif de Recherche. Ici le PCR, du ministère de la Culture, s'intitulait: Lodève et son territoire du II^{e} âge du Fer à la fin du Moyen Âge: réseaux, structures de peuplement, occupation du sol.
[597] Nuninger *et al.* 2006, p. 2.
[598] Garmy *et al.* 2005a, 2005b.
[599] Nuninger *et al.* 2006, p. 23.
[600] Blum *et al.* 1992.
[601] Evans – Rivers – Knappett 2011.
[602] Bevan – Wilson 2013.
[603] Giraud 2007.
[604] Voir pp. 82-84.
[605] Pour les études récentes, voir en particulier les travaux d'A. Stiglitz: Stiglitz 2012, Stiglitz *et al.* 2012, Stiglitz sous presse.
[606] Stiglitz sous presse.

la modélisation ont mis en avant des places centrales comme le nuraghe de S'Uracchi, le rôle des nuraghes côtiers qui seraient des projections de ces places centrales sur la côte, un site particulier, Monte Prama, qui possède le rayonnement d'une place centrale sans avoir les mêmes fonctions. Surtout, ces études ont démontré que la théorie selon laquelle les Phéniciens se seraient installés dans un "vide" spatial était erronnée: c'est au contraire dans une région densément peuplée et aux fortes interractions que ces derniers se sont établis. Les mêmes méthodes ont également mis en lumière un changement entre le Bronze Final/Fer I et le Fer II, avec des phénomènes de réduction du nombre de sites en fonctionnement, de synoecisme et un changement de mobilier dans la zone; en d'autres termes, une nouvelle organisation sociale et territoriale, un nouveau dialogue entre les sites et leurs différentes ressources qui sont un enjeu majeur de cette mutation spatiale.

Au sud de la Sardaigne, dans la région du Sulcis, d'autres études ont été menées, sur le même thème des interractions territoriales et des liens entre les Phéniciens et les Nuraghes. Récemment, une équipe a mis au point un modèle théorique pour tenter d'analyser le fonctionnement territorial local au VIII[e] siècle av. n. è.[607] Ce modèle intègre les données archéologiques et l'emplacement des sites phéniciens et nuraghiques dans la zone, dont on sait par le mobilier qu'ils interragissent. Il souligne que les groupes humains, phénicien et local ne font pas que cohabiter, mais qu'ils collaborent réellement et créent à ce moment un système original de peuplement, économique et social, permettant une organisation et une gestion partagées des territoires communs. Ce modèle théorique d'analyse spatiale repose sur la modification des rôles d'établissements existants ainsi que sur l'apparition de nouveaux sites.

Ces différents travaux menés en Sardaigne représentent un exemple fécond de dialogue entre archéologie et modélisation à prendre en compte dans notre enquête. Outre le dialogue interdisciplinaire, ces travaux ont également le mérite de mettre en discussion des notions comme celle du paysage et de sa perception ou encore celle du lien cité-campagne qui nous sont familières. Toutefois, la différence majeure entre la zone d'étude sarde et celle du Proche-Orient est sans conteste la quantité et la qualité des données. La tradition de prospection et d'étude du territoire en Sardaigne fait de cette île un lieu de dialogue interdisciplinaire et un milieu privilégié pour les études spatiales.

Ainsi, tout autour de la Méditerranée se développent depuis quelques années des études portant sur les territoires des sociétés du passé et fondées sur la modélisation spatiale, utilisée pour ses vertus heuristiques et spéculatives.[608] L'objectif est de saisir les grands traits des organisations spatiales anciennes, les structures des territoires et les relations que les sociétés y construisent. Ces recherches fonctionnent par hypothèses, testées avec le modèle puis validées, discutées voire rejetées.[609] Pour y parvenir, les corpus de données sollicités varient d'un projet à l'autre et les modèles employés également, bien que la plupart dérivent du modèle gravitaire. L'utilisation d'un modèle spatial en Phénicie vise dès lors à renouveler les approches de cet espace insuffisamment questionné sous l'angle territorial, mais aussi à servir de support à une réflexion sur les dynamiques propres à l'époque hellénistique.

[607] Botto – Dessena – Finocchi 2013.
[608] Brunet 1997, p. 197; Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 334.
[609] Durand-Dastès 2001, pp. 32-33.

3.1.3. Une méthode de modélisation adaptée à la Phénicie

Notre étude territoriale sur la Phénicie hellénistique repose sur un corpus de données archéologiques et a pour objectif de déterminer des réseaux d'établissements formés par l'ensemble des sites et de faire émerger des liens d'échanges et de dépendance entre eux. Cette enquête n'a donc pas pour objectif prioritaire de fixer l'étendue des territoires et leurs frontières, mais plutôt de les ressaisir dans leurs dynamiques, dans la mesure où les sites ne sont pas pris en compte de manière isolée, mais à l'aune de leur appartenance à des réseaux. Le caractère dynamique de notre approche repose également sur la prise en compte de la dimension temporelle des réseaux concernés, à savoir les trois siècles de l'époque hellénistique. Elle ouvre par conséquent sur la question des capacités de résilience et/ou des ruptures qui ont pu affecter les réseaux, ce qui revient en l'occurrence à s'interroger sur le rôle des Phéniciens et des Grecs dans l'ensemble des changements – politiques, territoriaux, économiques et culturels – qui touchent le Proche-Orient après les années 330.

La méthode mise en place dans cette enquête se fait en deux temps: la constitution du corpus, qui est détaillée ci-après, et l'application d'un modèle spatial, qu'il convient de choisir et de paramétrer soigneusement. Compte tenu de l'état lacunaire et disparate des données en provenance des sites, ainsi que des objectifs définis, nous avons opté pour le modèle gravitaire. Simple – il s'exprime en une unique équation – et robuste,[610] il rend compte de relations entre un ensemble de lieux, qui sont pris deux à deux, en fonction de leur importance respective et de la distance qui les sépare, tout en considérant le fait que l'effet de la distance n'est pas linéaire.[611] Utilisé dans de nombreux domaines de la recherche, comme la géographie, mais aussi la sociologie, la démographie ou l'économie, il permet de partager les résultats obtenus avec une large communauté de chercheurs.

Avant de mettre en place une modélisation spatiale à l'échelle de la Phénicie hellénistique, une réflexion s'impose, à trois niveaux de réalités géographiques: celui de l'espace, celui du territoire, lié à des communautés – les cités phéniciennes, en l'occurrence – et celui du réseau – c'est-à-dire des relations entre les unités spatiales.[612] Cette réflexion s'adosse à la notion d'interaction spatiale,[613] autrement dit de mouvement, de circulation et de flux[614] de mobilier, d'êtres humains, d'idées et de pratiques socio-culturelles.[615] L'interaction spatiale se réfère donc à des relations entretenues entre des unités spatiales, ici les sites phéniciens.

Proposer une approche systématisée et transversale du corpus archéologique disponible pour la Phénicie hellénistique, c'est-à-dire poser exactement les mêmes questions à l'ensemble de la documentation, selon un protocole homogène et en vue de résultats normalisés, aboutit au classement et à la confrontation des données à l'échelle de l'ensemble de l'espace phénicien. Or, les études menées jusqu'ici ne concernent en règle générale qu'un site ou un groupe de sites. Ici, l'objectif est de traiter l'ensemble du corpus pour instruire des parallèles aussi complets et fournis que possible entre les sites, voire entre des ensembles spatiaux régionaux.

Les avantages d'une telle approche ne permettent cependant pas de passer outre un certain nombre de difficultés et de limites, dont la première touche à la dimension diachronique de l'étude.

---

[610] Garmy 2012, p. 192. La transposition de la loi à ces sciences a entraîné le changement de nom, gravitaire au lieu de gravitationnel.
[611] Haynes – Fotheringham 1988, pp. 12-16. Nuninger – Bertoncello 2011, p. 154.
[612] Pumain – Saint-Julien 2010a, p. 103.
[613] Pumain – Saint-Julien 2010b, p. 207.
[614] Les flux sont des mesures agrégées de déplacement. Pumain – Saint-Julien 2010b, p. 5.
[615] Pumain – Saint-Julien 2010b, pp. 9-13.

Notre stratégie consiste à proposer un classement des sites à trois moments de leur évolution au cours de la période hellénistique: de la fin du IVe jusqu'au IIIe siècle, lorsque l'espace phénicien est réparti entre les royaumes lagide et séleucide et que l'héritage achéménide est encore très prégnant; au IIe siècle, lorsque les cités phéniciennes sont toutes intégrées à l'État séleucide; de la fin du IIe au milieu du Ier siècle, enfin, quand les cités profitent du déclin de l'autorité séleucide pour regagner une certaine indépendance. Ce séquençage chronologique vise à restituer la dimension évolutive des logiques spatiales. Il entrave, certes, la fluidité de leur appréhension, mais l'analyse et la confrontation de ces trois moments devraient toutefois permettre d'esquisser les grandes tendances des dynamiques territoriales sur trois siècles. Par ailleurs, se pose le problème de la validation des hypothèses de travail émises sur la constitution et l'évolution des territoires. Dans les recherches mentionnées ci-dessus, une fois les résultats du traitement spatial obtenus, les chercheurs confirment ou infirment leurs résultats par le biais de la vérification sur le terrain des terroirs, des conditions hydrographiques ou encore de la maîtrise visuelle du territoire.[616] Si certaines de ces méthodes restent théoriques et sujettes à discussion, elles permettent d'enrichir les approches mises en œuvre afin de complexifier le tableau des interactions entre les sociétés du passé et leur environnement. Pour diverses raisons, incluant le contexte géopolitique actuel, il n'est guère possible, pour la Phénicie, de se livrer à de telles vérifications. Les hypothèses avancées ne pourront dès lors être validées que par des recherches de terrain ultérieures.[617]

Enfin, en termes de corpus documentaire, on ne travaille que sur un échantillon partiel de sites archéologiques,[618] dans la mesure où il ne tient pas compte des sites potentiels (sites détruits, supposés, identifiés mais non fouillés) dans l'aire géographique considérée. Le corpus, en ce qu'il dépend de la documentation accessible (publiée) et non d'un échantillonnage au sens statistique, n'est donc pas représentatif de la réalité phénicienne hellénistique. En outre, la disparité des surfaces de fouilles se répercute sur la précision de l'image que nous pouvons proposer des différents sites archéologiques et sur leur interprétation historique, tandis que l'hétérogénéité des données de fouilles constitue un autre biais de l'enquête. Les méthodes de fouille, en effet, diffèrent considérablement dans le temps et les comptes rendus sont aussi plus ou moins détaillés. Pendant longtemps, le désintérêt persistant des chercheurs pour l'époque hellénistique a également constitué un frein à la publication des données liées à cette période.[619] Ces divers obstacles ne doivent cependant pas décourager la recherche exploratoire, pourvu qu'elle affiche scrupuleusement les biais et limites inhérents à son déroulement. Pour ce faire, cernons à présent soigneusement le corpus mobilisé et son exploitation.

3.2. *Présentation et utilisation du corpus: caractéristique et hiérarchisation des sites*

Le corpus utilisé est constitué de sites archéologiques dont la définition a été rappelée en introduction. Le fait de travailler sur des données publiées ne nous a pas permis d'accéder à certains résultats de prospections récentes. Le corpus représente ainsi un état de la publication des recherches

[616] Nuninger *et al.* 2006, pp. 5, 24, 29.
[617] D'autres études, introduisant également une approche géographique, ont procédé de la sorte, notamment Geyer 1999, p. 150.
[618] Badawi 2009, pp. 5-6. Les recherches récentes ont recensé au moins soixante sites archéologiques dans la plaine de Jablé. Voir aussi Dussaud 1927. Les six cartes présentent plusieurs centaines de sites archéologiques. En comparaison, le corpus de 53 sites est conçu comme un échantillon de travail.
[619] Pritchard 1978, p. 10.

plutôt qu'un état de la recherche elle-même au Proche-Orient. Notre base de travail, pour la constitution du corpus, a été l'ouvrage de R. Dussaud (1868-1958), la *Topographie de la Syrie antique et médiévale*.[620] En effet, entre 1895 et 1901, R. Dussaud a parcouru son terrain d'étude, à savoir le Liban et la Syrie, pour en relever toutes les traces archéologiques: vestiges de surface, identification de tells, remplois dans des constructions ultérieures, etc. De cette expérience de terrain, assortie d'une recherche livresque extrêmement précise et complète, il a publié cet ouvrage qui reste aujourd'hui d'une grande utilité, en raison du gigantesque inventaire archéologique qu'il représente, sans compter ses cartes qui localisent les découvertes.

Pour la Phénicie, la liste est de plusieurs centaines de sites, ce qui dépasse largement les 53 sites sélectionnés dans notre corpus.[621] Depuis le passage du chercheur, en effet, certains de ces sites, en particulier ceux que signalent des vestiges en surface, ont disparu, victimes des engins agricoles, du terrassement, des bombes tombées pendant la guerre du Liban, ou encore de l'action des pilleurs. D'autres sites ont été fouillés, mais sans nécessairement des découvertes liées à la période hellénistique ou sans que les résultats ne soient publiés ou alors le matériel a été perdu pendant la guerre. Le recensement opéré par R. Dussaud a en tout cas constitué une base à partir de laquelle un tri a été opéré, selon des critères simples, conservés tout au long de la recherche:

- la localisation du site dans les limites d'une grande aire phénicienne fixées par la communauté scientifique, en tenant compte du périmètre de rayonnement des cités (établi grâce aux monnaies et au matériel archéologique);
- l'existence de données historiques ou archéologiques sur le site;
- la publication au moins partielle des prospections ou des fouilles;
- la présence d'au moins un niveau daté de l'époque hellénistique.

Sans pouvoir prétendre à l'exhaustivité, notre corpus représente un échantillon suffisamment riche pour asseoir les analyses et pour réagir à différents traitements informatiques. Les conflits qui ont secoué la région et pesé sur les conditions de réalisation et de publication ont inévitablement des conséquences sur toute tentative d'inventaire de la documentation. Le corpus accuse donc une grande hétérogénéité quantitative et qualitative. Sur les 53 sites retenus, 40 ont été explorés (prospection, sondage, fouilles), mais seulement 32 d'entre eux ont été fouillés – certains très partiellement, d'autres sur une surface importante – et publiés, soit un peu plus de la moitié du corpus. L'ensemble des notices, articles, comptes rendus et monographies dont nous disposons a finalement permis de récolter un riche assemblage de matériel archéologique: structures bâties, céramiques communes et d'importation, monnaies, mobilier de verre, de métal, de pierre, représentations figurées en relief et en ronde-bosse, inscriptions en cinq langues, etc. Diversité, quantité et hétérogénéité des données ont été les trois éléments plaidant en faveur de la création d'une base de données, qui a permis de faire émerger la cohérence du corpus et d'en homogénéiser la présentation, afin d'en exploiter les différentes facettes. Un tel outil permet aussi une gestion dynamique des données: à tout moment, en effet, une information peut être modifiée, actualisée, supprimée. De surcroît, la réflexion commence dès qu'est engagé le rassemblement des données.

[620] Dussaud 1927.
[621] Dussaud 1927, cartes I, III, V, VII.

La structure générale de la base diffère de celle que l'on trouve traditionnellement dans les études archéologiques.[622] Cette dissemblance est le résultat de la diversité des pratiques de fouilles, qui vont du sondage à la fouille stratigraphique et ne définissent pas les niveaux d'occupation de la même façon. Il est donc impossible de créer une table qui aurait permis d'accroître la précision du contexte de découverte des structures et des objets. Leur quantité – hormis pour le site d'Anafa,[623] où les chercheurs ont procédé avec précision et exhaustivité, en recourant à des calculs statistiques – n'est exprimée, dans la plupart des cas, que par le biais d'appréciations vagues: rare, fréquent, abondant, etc. Les dimensions des objets ne sont pas non plus systématiquement mentionnées. On observe, enfin, une grande disparité entre l'intérêt porté aux productions locales, longtemps négligées ou délaissées, et celui porté aux importations, étudiées plus minutieusement.[624]

3.2.1. Enregistrement des données et outils de classement des sites

Une fois la base de données construite, l'enregistrement des informations sert au classement et à la comparaison des sites entre eux. Il s'agit en fait de proposer une étude typologique des sites, à partir des données archéologiques recueillies dans la base. D'emblée plusieurs difficultés apparaissent, dont la première est la grande quantité de classements et de méthodes typologiques disponibles pour l'Antiquité au sens large. Nous en avons exploré plusieurs, afin de vérifier l'interopérabilité de ces outils existants et la pertinence de leur adaptation pour notre étude en particulier. L'établissement d'une typologie reposant uniquement sur les sources écrites s'est avéré rapidement impossible: tous les sites ne sont pas mentionnés, et la polysémie des termes anciens, grecs ou romains, appliqués en outre à une réalité phénicienne, rendent impossible une telle démarche. Qui plus est, compte tenu de la nature essentiellement archéologique des données, on s'est davantage tourné vers des travaux et des classifications archéologiques. Cependant, on est tombé d'accord avec P. Garmy, dans son ouvrage sur les *Villes, réseaux et systèmes de villes*, qui met en garde contre les typologies traditionnelles en archéologie, qui représentent à ses yeux des classifications *a priori*, n'ouvrant que des pistes limitées pour l'analyse d'un réseau de sites et d'un territoire dans son ensemble.[625] Les catégories typologiques des archéologues ont certes le mérite de mettre de l'ordre dans une documentation abondante, mais elles peuvent conduire à considérer les sites isolément et à privilégier une seule fonction du site (la fonction jugée «prioritaire»), ce qui devient de plus en plus problématique au fur et à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie urbaine: plus un site est important, plus il cumule de fonctions, souvent aussi «prioritaires» les unes que les autres. Enfin, ces catégories sont régulièrement surdéterminées par l'emploi d'un vocable moderne, difficilement opératoire en contexte antique.[626]

Par ailleurs, la région phénicienne possède des particularités, dont la première est la grande disparité de la qualité des données, que ce soit en raison de l'ancienneté des fouilles, des retards de publication, des conflits géopolitiques ou du développement d'écoles et de méthodologies différentes dans un contexte de cloisonnement politique et scientifique moderne. Le monde phénicien n'offre

---

[622] Annexe 5.
[623] Herbert 1994-1997.
[624] Brossé – Pottier – de la Bassetière 1926 (Cheikh Zenad); Dunand – Duru 1962 (Oumm el Amed); Thalmann 1978 (Arqa), par exemple.
[625] Garmy 2012, pp. 194-195.
[626] Comme les termes de «presque-ville», «agglomération urbaine/rurale» ou de «bourg», «village», etc., qui renvoient souvent à des présupposés contemporains (Garmy 2012, p. 20).

quant à lui pas de classement adapté. En effet, la majeure partie des travaux sur l'espace et les territoires concerne les zones de l'expansion. Ces dernières ont bénéficié, comme on l'a exposé précédemment, d'une attention plus soutenue, de fouilles et de prospections systématiques qui ont permis de mettre en relief leurs caractéristiques propres. Comment faire dès lors, quand au Proche-Orient:

- on n'a souvent aucune idée de la surface des sites puisque quelques-uns seulement ont bénéficié d'une véritable évaluation de leur surface, grâce à des prospections, comme Arqa, Cheikh Zenad[627] ou Hirbet Asqalan/Ascalon;[628]
- on rencontre des difficultés à évaluer la quantité et la qualité du mobilier, surtout dans les comptes rendus anciens;[629]
- enfin, du fait que les activités archéologiques ont été interrompues par la guerre du Liban, et sont actuellement presque totalement interrompues en Syrie, on dispose parfois d'informations trop brèves – mentions dans des périodiques, comptes rendus inachevés, etc. – pour pouvoir mettre en place des critères typologiques pertinents?[630]

Dans le cadre de cette étude, le choix est finalement fait de mobiliser différents attributs, ou descripteurs, tirés directement du corpus pour leur pertinence, afin de faciliter la comparaison entre les sites. Cette méthode est inspirée de différents travaux portant sur les espaces antiques qui ont fait collaborer des archéologues et des géographes pour mettre au point de nouvelles perspectives d'étude des sociétés antiques.[631] Dans ces travaux, les attributs sélectionnés ont pu être l'étendue supposée du site, la durée d'occupation ou encore la qualité du matériel recueilli. Dans notre cas, dix à douze attributs ont été retenus selon les périodes, à la fois suffisamment évocateurs des sites du corpus et discriminants (un descripteur n'étant vérifié que pour un unique site n'est ici pas pertinent, par exemple).

Ces attributs, détaillés plus avant, couvrent l'ensemble de la documentation, textuelle, numismatique et archéologique (donc l'ensemble des sites). Il s'agit de la mention du site dans les sources classiques, la présence de fortifications, de bâtiments publics, d'un port construit (par opposition aux ports naturels, comme les grèves et les petites criques), d'une zone dite "industrielle",[632] d'édifices cultuels et d'un atelier monétaire. Ces divers éléments servent à qualifier les sites les uns par rapport aux autres. Au sein du mobilier retrouvé, nous avons retenu comme marqueurs significatifs la céramique à vernis noir, les *unguentaria*, les «assiettes à poisson», les amphores rhodiennes, les bols à reliefs appelés également bols mégariens et, enfin, la céramique de type ESA.

---

[627] Pour seul exemple, le "petit" site de Cheikh Zenad (Brossé – Pottier – de la Bassetière 1926, pp. 193-194) serait en fait un site majeur de la région selon des études plus récentes (Bartl 2007-2008, pp. 134-137).

[628] Respectivement Thalmann 2000, p. 9; Bartl 2007-2008, pp. 134-135; Stager – Schloen – Master 2008, pp. 37-39.

[629] Par exemple, Brossé – Pottier – de la Bassetière 1926, pp. 193-208. Le rapport de fouille mentionne des «poteries».

[630] Salamé-Sarkis 1973, p. 100 (Ardé/Ardata); Saidah 1975, p. 52, p. 57 (Khan Khaldé).

[631] Nuninger *et al.* 2006, pp. 6, 10; Garmy 2012, p. 199.

[632] Le terme *industriel* est une qualification donnée par les archéologues, aux zones de production artisanale intensive et à grande échelle qu'ils ont découvertes sur des sites comme Sarepta (Ciasca 1997, p. 180), Dor (Stern 1994, p. 219) ou Amrit/Marathos.

Concernant la colonne «Sources» du tableau,[633] sont prises en compte toutes les mentions textuelles dans la documentation biblique et/ou classique,[634] qui abordent toutefois rarement la question du territoire des cités phéniciennes. Si un site autre que le noyau urbain d'une cité est mentionné, on en déduira qu'il présente une certaine importance, politique, démographique ou stratégique. Les sites qui font exception, comme Soukas, apparaissent dans le *Périple* du Pseudo-Scylax (104), datant du IV^e^ siècle av. n. è., ou dans des itinéraires, comme l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, rédigé en 333 de n. è.;[635] ces sites constituent des points de repère pour les marins navigant près des côtes ou pour des pèlerins se rendant en Palestine.[636]

L'attribut suivant concerne la présence d'infrastructures sur les sites. Les premières sont les fortifications (colonne «Fortif.»). Érigées pour défendre les sites vitaux des cités, comme les cœurs urbains de Sidon, de Tyr ou de Dor, par exemple, elles défendent également des sites stratégiques, pouvant servir à la protection des habitants des environs, comme à la surveillance des terres aux alentours. Les sites, tels Kazel/Simyra, qualifiés d'*oppidum* ou de *chôrion*,[637] des termes latin et grec qui peuvent aussi bien dire le caractère rural que le caractère fortifié d'un site – l'un n'excluant d'ailleurs pas l'autre –, montrent que la présence de fortifications ne permet pas de conclure à la découverte d'une capitale régionale. Mariamîn/Mariammè, Massyaf ou encore Sigôn, des fondations arwadiennes destinées à marquer la frontière orientale du territoire, ainsi qu'à surveiller les routes commerciales menant à la côte, sont situées sur les hauteurs, et ont parfois vue jusqu'à la plaine de l'Oronte. La logique voudrait que ces sites stratégiques de défense et de surveillance soient fortifiés, mais en l'absence d'étude archéologique, on ne peut l'établir.

La présence de bâtiments publics (colonne «Bât. Public») est destinée à identifier des sites importants pour la vie politique, administrative et économique de la cité. Cet attribut peut sembler paradoxal, dans la mesure où les chercheurs ont longtemps considéré que les sites phéniciens ne disposaient pas d'espace analogue à ceux qui caractérisent la cité et servent au débat public.[638] C'est effectivement le cas à Oumm el Amed, Chhîm ou Keisan, c'est-à-dire dans des établissements de petite taille. En revanche, des établissements comme Amrit/Marathos, Dor ou Jaffa disposent de places publiques et d'édifices de spectacle à la période hellénistique. Nous intègrerons dans cette catégorie tout type de bâtiments administratifs ou liés à la vie publique en général, comme les théâtres, les hippodromes ou les stades. Dans le cas de Tripoli, la question de la présence de telles infrastructures se pose dans la mesure où plusieurs sources littéraires mentionnent l'existence d'un conseil pan-phénicien[639] et un passage biblique livre une longue liste de fonctionnaires achéménides en poste à Tripoli.[640] S'il faut être prudent dans l'interprétation de ces données, l'hypothèse que Tripoli disposait d'infrastructures susceptibles d'accueillir le personnel politique achéménide ou phénicien, quelle qu'ait été sa qualification exacte, est plausible. Pourtant, la présence de tels

[633] Annexes 2-4.
[634] Starcky 1971-1972, p. 103 (Arqa); Rey-Coquais 1974, pp. 2-44 (sources classiques concernant Arwad).
[635] Maraval 2002, pp. 11, 14-41 (pour la traduction), pp. 27-28 (pour le passage concernant la Phénicie).
[636] L. Sanders nous a proposé de quantifier également ce critère, pour équilibrer les catégories sources littéraires et sources archéologiques. On n'a pas pu mettre en œuvre un tel classement pendant l'enquête, mais il s'agit d'une piste qu'il faudrait tester dans l'évaluation des critères.
[637] *Stadiasme* 129, à propos de Soukas et peut-être de Baniyas/Balanée et Plin. Nat. V 78, à propos de Simyra. Dans Plin. Nat. V 79, Qarnum/Carné, Baniyas/Balanée, Arab al-Mulk/Paltos et Jablé/Gabala sont également qualifiées d'*oppida*. Pomponius Mela utilise le même terme pour Batroun/Botrys.
[638] Gras – Rouillard – Teixidor 1995, pp. 78-86 et plus particulièrement p. 81.
[639] Diod. XVI 41.
[640] *Esd*. 4, 8.

bâtiments dans les tableaux attributaires n'est pas marquée. Bien qu'il soit difficile de concevoir des cités dépourvues d'infrastructures pour accueillir les dirigeants ou les organes judiciaires, par exemple, le même choix est fait ici que dans le cas des fortifications des postes frontières d'Arwad. La lacune, évidente, pourra être comblée par des découvertes ultérieures.

Vient ensuite le critère «port construit». Si presque chaque établissement côtier dispose d'une crique ou d'une grève abritée pouvant servir à des activités maritimes (pêche, cabotage, etc.), comme c'est le cas pour Arab al-Mulk/Paltos, Baniyas/Balanée ou encore d'Akzib,[641] ces ports diffèrent grandement des infrastructures conçues et aménagées pour des activités maritimes, commerciales et militaires de grande ampleur.[642] La plupart du temps, ces derniers sont protégés par des môles naturels, semi-artificiels ou construits au large. Des quais, plus ou moins longs, permettent à plusieurs navires de taille importante d'aborder. Certains ports comprennent aussi des bassins artificiels et, dans le cas de Dor, un chantier naval.[643] Par contre, dans le cas de Cheikh Zenad et d'Oumm el Amed, si des aménagements ont bien été mentionnés par E. Gubel[644] pour le premier et par E. Renan[645] pour le second, aucune description précise n'est toutefois disponible et ces aménagements ont aujourd'hui disparu; nous ne pouvons dès lors affirmer qu'il s'agissait de ports construits, même si des vestiges de ce type de port peuvent se trouver sur des sites modestes, comme Tabbat al-Hammam.[646]

La liste des attributs comprend également la présence de zones dites industrielles, c'est-à-dire dévolues à la production artisanale à grande échelle: tissage, production de pourpre, de céramique, tannerie, travail du métal, atelier, etc. Si la qualification d'"industrielles" peut sembler anachronique, elle est utile pour distinguer la production à grande échelle de la production artisanale domestique ou d'échelle locale. Il n'y a pas de commune mesure, en effet, entre les huileries d'Oumm el Amed et de Chhîm, et les grandes presses à olives découvertes à Sarafand/Sarepta.[647] De telles zones supposent également des bâtiments de stockage pour entreposer les produits en attendant la vente. Rares, ces ensembles appartiennent tous à des agglomérations portuaires, qui sont aussi des pôles économiques importants: Amrit/Marathos, Jiyeh/Porphyréon, Sarafand/Sarepta et Dor. Y sont produits de la céramique, mais également de l'huile, de la pourpre et des objets de métal. La zone "industrielle" de Sarafand est la plus exhaustivement fouillée: parmi toutes les structures d'ateliers et de fosses dépotoirs, des fours, des presses, mais aussi des moules de joailliers donnent une idée des activités pratiquées dans cette zone. D'autres sites, comme Hirbet Asqalan/Ascalon, Jaffa, ou encore Qarnum/Carné puis Tartous/Antarados, en tant que ports importants, pourraient avoir accueilli de telles zones de production,[648] mais l'absence de fouilles ou la limitation des aires de recherche ne permet actuellement aucune vérification d'une telle hypothèse.

---

641 Carayon 2008, pp. 242-245, 315-316.
642 Carayon 2008, pp. 236-351.
643 Stern 1993, p. 371; Stern 1994, p. 222.
644 Lipiński 1992, p. 103. Les vestiges disparaissent ensuite (Bartl 2007-2008, p. 135).
645 Renan 1864, p. 749. M. Dunand n'évoque aucun vestige de ce type dans les années 1940.
646 Braidwood 1940, pp. 203-208.
647 Les huileries de Sarafand appartiennent à une zone entièrement dédiée à la production artisanale, où ont été retrouvés pas moins de 30 fours, ainsi qu'une fosse-dépotoir de 50 mètres sur 20.
648 Les exemples de Beyrouth et de Sarafand montrent que de telles zones de production à grande échelle jouxtent souvent les espaces portuaires pour des raisons pratiques: accès facilités aux matières premières importées ou extraites de la mer et proximité des débouchés pour la vente.

D'autres infrastructures, comme les édifices cultuels, font partie de la liste des attributs des sites (colonne «Éd. Cult.»). Cette appellation est volontairement large afin d'englober différents types de structures dédiées au culte des divinités. Seuls sont pris en compte les sanctuaires civiques, c'est-à-dire relevant de cultes officiels. Les petits édifices ou les structures religieuses relevant du culte privé, en effet, sont bien moins parlants pour caractériser un site, puisqu'ils sont légion dans l'Antiquité, en Phénicie comme ailleurs. C'est donc la taille des sanctuaires ou les inscriptions qu'ils abritent qui nous orientent. On a ainsi retenu le sanctuaire d'Amrit/Marathos qui, bien que moins monumental à l'époque hellénistique qu'à l'époque perse, est encore fréquenté; Hosn Soleiman/Baetocécé, pour sa taille et son rayonnement religieux; ceux de Sianu, Kharayeb, Yanouh, Michal, et Oumm el Amed, pour leurs dimensions dépassant les besoins des habitants des zones d'arrière-pays où ils sont implantés; Dor et Hirbet Asqalan/Ascalon, pour leur importance archéologique (dimensions et mobilier). D'autres sites devaient également comporter ce type d'édifices religieux, comme Khane/Orthosie et Qarnum/Carné, sur les monnaies desquels figure une divinité tutélaire, mais on s'en tiendra strictement aux données du corpus archéologique.

La dernière des infrastructures répertoriées est l'atelier monétaire. Jamais retrouvés *in situ* dans ces régions, les ateliers sont toutefois identifiables grâce à leurs émissions monétaires. La présence d'un atelier numismatique sur un site n'est jamais anodine: elle suppose une capacité à développer les infrastructures nécessaires à la frappe des monnaies, ainsi que la présence d'un organe décisionnel en charge de la politique monétaire (programme iconographique, marquage des émissions, étalonnage, etc.). Autrement dit, la présence d'un atelier monétaire caractérise des sites d'une certaine importance politique et économique dans le territoire, voire dotés d'un degré d'autonomie au sein même des territoires des grandes cités, comme Arwad, Sidon ou Tyr.

Tous les sites n'ont cependant pas livré de structures architecturales ou en ont fourni dans un état si fragmentaire que l'interprétation est impossible.[649] Les sites ont en revanche fourni du mobilier, qui peut également servir à apprécier le type d'occupation du site. Pour cela, seuls quelques types de céramique, caractéristiques de l'époque hellénistique, ont été choisis. Les productions locales non vernissées, comme les pots à cuire ou les bols, très courantes, sont écartées, car elles sont trop peu étudiées pour apporter des éléments significatifs à la caractérisation des sites. En effet, les études des productions locales commencent seulement à se développer au Proche-Orient, limitant notre connaissance des assemblages retrouvés. Les productions choisies sont, la plupart du temps, des importations qui ont ensuite été imitées sur place. Ce ne sont que des formes ouvertes, destinées au service et à la consommation des aliments, non à leur préparation. Les productions choisies ne sont pas des productions tout-venant, mais elles restent courantes, surtout à partir du moment où elles sont imitées dans des ateliers locaux et donc plus largement abordables. Présentes sur certains sites seulement, elles témoignent d'une certaine accessibilité de ces derniers et de leur intégration dans les réseaux commerciaux. D'un point de vue diachronique, l'apparition ou l'absence de certains types de vaisselle témoignent de l'évolution du site, car les réseaux de distribution se reconfigurent et tous les sites n'ont pas la même capacité à s'intégrer aux nouveaux circuits d'échanges.

Par ordre chronologique, nous considérons en premier lieu la présence de céramique à vernis noir (colonne «CVN»). D'origine essentiellement attique, ces vases sont reconnaissables au vernis noir brillant qui les recouvre. La plupart des céramiques à vernis noir sont importées à la fin de la période perse,[650] mais on les trouve encore, dans des proportions moindres, au début de l'époque

[649] Saidah 1977, p. 68, figure 77 (Jiyeh/Porphyréon); Badre *et al.* 1994, p. 261 (Kazel/Simyra).
[650] Elayi 1988, pp. 25-30.

hellénistique. Avec le temps, le vernis noir tend à être remplacé par un vernis brun-rouge de moins bonne qualité. Les importations diminuent pour laisser place à des imitations fabriquées dans des ateliers locaux ou régionaux.[651] Ces céramiques se retrouvent en Phénicie, mais aussi en Syrie.[652]

Un autre attribut important, parmi le mobilier des sites, est l'assiette dite à poisson (colonne «Assiettes»). Vernissés à dépression centrale et à bord recourbé, ces bols voient leur profil, ainsi que leur taille, évoluer au fil des siècles. La forme provient initialement du monde hellénique, mais, dès le III^e^ siècle, elle est fabriquée sur place et intègre le répertoire traditionnel, inondant les sites syro-palestiniens. Les premiers exemplaires sont en général d'une technique plus soignée, tout comme dans le cas du vernis noir des céramiques présentées précédemment. Bien que ne donnant pas d'indication sur le statut économique du site, ce type d'objet indique une certaine ouverture en direction des circuits régionaux.

Une autre forme vernissée, le bol dit mégarien ou bol à reliefs, fait partie des attributs destinés à caractériser les sites. Ils sont moulés et leur décor présente des motifs végétaux et floraux (palmes, rinceaux, rosettes) ou figurés, souvent séparés en plusieurs registres par des lignes de perles, d'oves, ou par des lignes faites à la roulette. Le vernis varie du noir au rouge, selon les ateliers de fabrication, en Ionie comme à Chypre. Sa popularité en fait une des formes du répertoire des ESA. Nous les retrouvons en majorité sur des sites secondaires, comme Oumm el Amed, Keisan, Kazel/Simyra ou encore Arab al-Mulk/Paltos.

Les ESA, littéralement *Eastern Sigillata* A, sont des céramiques à vernis brillant rouge ou orangé dont la provenance de Méditerranée orientale ne fait plus aucun doute, même si les débats continuent quant à la localisation exacte des ateliers.[653] Aucun four, ni moule, ni déchet n'ont en effet été retrouvés en Phénicie. Leur production, à partir du milieu du II^e^ siècle, marque une innovation typologique et technologique,[654] et correspond à un véritable tournant, puisque ces céramiques font disparaître toutes les productions locales qui imitaient souvent un répertoire régional et/ou inspiré du répertoire attique. La grande diffusion qu'elles connaissent entraîne la standardisation des formes, même dans les ateliers éloignés. Il s'agit de formes ouvertes, pour le service de table. Sur les sites de notre corpus, les formes sont caractéristiques de périodes de production allant du II^e^ siècle av. n. è. au I^er^ siècle de n. è. Malgré cette diffusion des ESA dans tout le Proche-Orient, elles ne sont pas présentes sur tous les sites phéniciens, pas même les plus importants, comme Amrit/Marathos. Certains sites n'en présentent qu'au I^er^ siècle, comme Jablé/Gabala.

Les *unguentaria*, que nous retrouvons à partir du III^e^ siècle, sont des vases à parfums et à cosmétiques. Deux profils sont caractéristiques de l'époque hellénistique: les plus anciens sont globulaires, progressivement remplacés par des vases fusiformes, plus élancés. Caractéristique de tout le Proche-Orient, ce récipient est finalement moins intéressant que son contenu. Les produits cosmétiques ne sont, en effet, guère accessibles à tous, ni utilisés dans n'importe quel contexte. Ils se trouvent essentiellement dans de grandes agglomérations, mais occasionnellement aussi dans des sites plus petits, comme Oumm el Amed, Chhîm et Yanouh.

Les amphores rhodiennes sont également intéressantes pour leur contenu: un vin importé. Elles sont exportées dans toute la Méditerranée orientale à partir du III^e^ siècle et sont aisément

[651] Sartre 2001, pp. 225-226 (sur l'évolution générale des profils au Proche-Orient); Thalmann 1978, p. 56 (Arqa); Elaigne 2007, p. 110 (Beyrouth).
[652] Sartre 2001, pp. 225-226.
[653] Sartre 2001, p. 226.
[654] Elaigne 2007, p. 116.

identifiables à leur pâte, au profil de leurs anses et à leur timbre. Rectangulaire ou rond, il comporte le nom du magistrat éponyme de l'année en cours dans la cité de Rhodes et/ou le nom du fabricant. Il peut être orné de différents signes, comme la rose, le caducée ou le foudre.[655] Or, le II^e^ siècle montre une croissance spectaculaire des importations de vin rhodien sur les sites syro-palestiniens. Ces amphores sont donc présentes dans de grandes agglomérations portuaires, en Phénicie du Nord et sur la côte palestinienne, mais également dans des sites continentaux bien plus modestes comme Anafa et Kamid el-Loz. Bien qu'il ne jouisse pas d'une grande réputation dans l'Antiquité, le vin rhodien n'est pas pour autant un produit tout-venant. La diffusion, à partir du II^e^ siècle, des amphores rhodiennes n'est plus interprétée aujourd'hui comme une preuve de la présence sur place de consommateurs grecs, expatriés au Proche-Orient,[656] ou de l'hellénisation des populations indigènes: la région, en effet, n'a pas connu d'implantation de colonies et elle est elle-même productrice de vin.[657] L'ouverture au marché rhodien n'en reste pas moins incontestable et interroge les dynamiques commerciales propres à la Méditerranée orientale.

3.2.2. Analyses typologiques du corpus

L'impossibilité de quantifier le mobilier et les structures bâties sur chaque site archéologique conduit à exclure une approche strictement quantitative et à préférer une méthode d'inventaire semi-quantitative: seule la présence-absence des attributs est relevée, notée en mode binaire, la présence valant 1 et l'absence 0. Les résultats sont rassemblés au sein de trois tableaux attributaires, correspondant aux trois moments de l'époque hellénistique précédemment définis.[658] L'analyse des tableaux attributaires a été complétée par une Analyse en Composantes Principales (ACP) et une Classification Ascendante Hiérarchique (CAH), effectuées grâce au logiciel de *data mining*[659] TANAGRA, développé par l'Université de Lyon.[660]

L'ACP et la CAH

L'ACP, méthode d'analyse des données de la statistique multivariée, a été retenue pour deux des possibilités qu'elle offre: la décorrélation des données et leur réduction. En effet, 11 variables sont à analyser pour le premier moment de l'époque hellénistique (IV^e^-III^e^ siècles), 12 pour le deuxième (II^e^ siècle) et 10 pour le dernier (I^er^ siècle). L'information à traiter est donc complexe et difficile à représenter. Le principe de l'ACP est justement de créer de nouvelles variables qui portent et résument davantage d'information. En sélectionnant les plus significatives parmi ces nouvelles variables, l'information devient plus lisible et interprétable. Cette méthode se prête donc parfaitement à cette étude, pour laquelle on voudrait passer des 10 à 12 dimensions à seulement 2 ou 3 qui font sens. La question se pose, dès lors, de savoir quoi enlever et comment l'enlever. Une réduction des dimensions suppose, en effet, une perte d'information. L'ACP rend cette perte minimale et quantifiable.

[655] Finkielsztejn 2001.
[656] Briend – Humbert 1980, p. 243.
[657] Lipiński 1992, p. 492.
[658] Annexes 2-4.
[659] Rakotomalala 2005, p. 70.
[660] Une description détaillée du logiciel est disponible dans Rakotomalala 2005, pp. 70-85.

La CAH est une procédure de classification qui aide à dessiner des groupes typologiques au sein d'un corpus. La CAH, en effet, calcule la distance entre les individus, autrement dit la mesure d'éloignement qui les sépare. Cet éloignement peut être d'ordre géographique, mais il porte ici sur l'ensemble des échantillons quantifiés de mobilier archéologique. La classification est dite ascendante, car elle part des observations individuelles, c'est-à-dire d'une situation où tous les individus sont seuls dans une classe: tous les sites (individus) qu'on a sélectionnés forment notre corpus (classe). La classification est ensuite dite hiérarchique, en ce qu'elle produit des classes ou des groupes de plus en plus vastes incluant des sous-groupes en leur sein. On l'applique ici aux résultats de l'ACP.

3.3. *Présentation de l'approche spatiale: choix et calibrage d'un modèle spatial*

L'approche spatiale du corpus ne consiste pas seulement en une représentation cartographique des sites archéologiques, mais bien en une analyse spatiale, qui prend en compte, quantitativement, l'impact de la distance et du poids, ou masse,[661] des établissements pour comprendre les interactions qu'ils entretiennent. L'approche spatiale vise également à lire la documentation de façon dynamique: chaque site est considéré dans son réseau et son système d'interaction. L'ensemble des calculs a été effectué avec ArcMap (ArcGIS). L'outil est un Système d'Information Géographique (SIG).[662] L'utilisation d'un SIG en analyse spatiale permet l'étude de corpus importants, avec de nombreux paramètres, grâce à sa rapidité de calcul. L'apport principal du SIG, outre sa capacité de calcul est la possibilité de travailler sur un espace non homogène ou anisotrope, comme la Phénicie, par l'introduction de variables géographiques, ici le relief.

Le premier critère de l'analyse repose donc sur la notion de distance. La distance est la mesure de la séparation entre deux lieux.[663] Ce n'est pas la distance effective, à vol d'oiseau, entre deux sites. La zone d'étude est un espace non homogène, qui présente de hauts reliefs, des vallées et des plaines morcelées, pour lesquelles la distance effective n'est pas pertinente. On parle, par conséquent de distance de coût, qui peut être calculée de différentes façons:[664] l'effort physique, le coût financier, le temps d'accès, l'attractivité des unités spatiales sont autant de paramètres entrant en jeu, en particulier pour des périodes anciennes comme l'époque hellénistique, au cours de laquelle les facilités de transport et la capacité de se déplacer sur de grandes distances étaient assez réduites. Le terme de distance est employé par commodité, mais, en réalité, le calcul porte sur des mesures d'éloignement. Le deuxième critère, la masse respective de chaque site dans l'ensemble, prend en compte la propension des établissements à l'échange. Ici, on fait l'hypothèse que plus elle est importante, plus le site a de fortes capacités à initier ou à recevoir des échanges.[665]

[661] Garmy *et al.* 2005b, p. 4.
[662] Bailly 2001, p. 279; Pumain – Paquot – Kleinschmager 2006, p. 265.
[663] Pumain – Saint-Julien 2010a, p. 26.
[664] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 164; Pumain – Saint-Julien 2010a, pp. 30-33.
[665] Garmy *et al.* 2005a, p. 96.

3.3.1. Le modèle gravitaire

Le modèle gravitaire
Modèle gravitaire utilisé pour modéliser les interactions potentielles en Phénicie:
$I_{ij} = M_i \times M_j \times f(d_{ij})$
avec I_{ij} intensité d'interaction entre les lieux *i* et *j*, M_i et M_j masses respectives de *i* et de *j*, d_{ij} distance qui sépare *i* et *j*, et f fonction de frein de la distance, égale à $\exp(-ad_{ij}^{\alpha})$.[666]

L'organisation spatiale suit deux logiques: la logique hiérarchique et la logique des échanges et des influences, qui dépendent de la proximité des sites et des probabilités d'interaction. Pour représenter la deuxième, nous disposons d'un modèle, le modèle dit gravitaire. Très utilisé en géographie, on estime qu'il explique 60 à 80 % des interactions observées, selon les types d'échanges et la cohérence de l'espace pris en compte.

Le modèle gravitaire est inspiré de la loi de gravitation énoncée par I. Newton (1642-1727) en 1687, selon laquelle deux corps (*a* et *b*), subissent une attraction selon une force directement proportionnelle au produit de leur masse respective et inversement proportionnelle au carré de leur distance.[667] On se sert ici de la transposition géographique de la loi de Newton pour mesurer les interactions potentielles entre les sites archéologiques. La transposition est enrichie d'une fonction de frein de la distance, formulation mathématique d'une relation que l'on peut saisir intuitivement, associant l'importance des lieux, la distance qui les sépare et leur niveau d'interaction.[668] Le modèle donne le sens des interactions, mais il nous revient de les caractériser, selon ce que l'on sait du corpus et du contexte historique. Pour reprendre l'exemple du Languedoc oriental et du Lodévois, les archéologues ont eu recours à une formule similaire et ont pu vérifier que les interactions sont très fortes lorsque la distance entre les établissements est de moins de trois heures. Selon eux, les interactions concernent des produits agricoles et artisanaux: les habitants d'un établissement privilégient les sites proches où ils peuvent faire l'aller et le retour dans la journée, en comptant quelques heures sur place pour l'échange desdits produits. À plus de trois heures de distance, les échanges diminuent de moitié et sont quasiment nuls au-delà de cinq heures de trajet.

Dans le cadre de notre étude, l'objectif est le même: retracer des réseaux théoriques d'échanges entre des couples de sites, caractérisés par une masse déterminée à partir des données archéologiques, afin d'émettre des hypothèses:

- sur l'organisation spatiale des territoires phéniciens: vers quels établissements se déplace-t-on? Quels réseaux les interactions potentielles dessinent-elles entre les établissements?
- sur la nature des interactions: qu'échange-t-on?

Notre corpus est moins important que celui qui est utilisé dans l'étude du Lodévois, mais on a une démarche similaire, par la sélection d'attributs/de descripteurs discriminants, dans le but d'obtenir le même type de résultats:[669] identification d'ensembles régionaux, confrontation avec les données historiques, hypothèses pour caractériser les réseaux.

---

[666] Les coefficients a et α ont été déterminés dans Garmy *et al*. 2005b, p. 6. Nous adoptons les mêmes valeurs ici, avec a = 0.03 et α = 3.

[667] $F = G \times M_a \times M_b / d^2$, où *F* est la force gravitationnelle, *G* la constante gravitationnelle, *m* la masse des corps et *d* la distance qui les sépare.

[668] Haynes – Fortheringham 1988, pp. 12-13; Durand-Dastès 2001, p. 34. Nuninger – Bertoncello 2011, pp. 154-157.

[669] Garmy *et al.* 2005a, pp. 97-100.

3.3.2. Le calcul des distances et des masses des sites

Le calcul des distances est la première étape nécessaire à la mise en œuvre du modèle gravitaire dans la zone d'étude. La notion de distance fait appel à différents paramètres, comme la vitesse de déplacement des individus et le relief du terrain. La vitesse est exprimée à l'aide d'un modèle de déplacement, qui exprime la relation entre vitesse de déplacement et le relief du terrain; celui-ci est pris en compte grâce à l'acquisition d'un modèle numérique de terrain (MNT), support graphique et géoréférencé, capable de refléter le plus précisément possible la réalité de la topographie phénicienne.[670]

Modèle de déplacement et surface de friction

Le modèle de déplacement exprime mathématiquement la vitesse de déplacement des individus en fonction des caractéristiques topographiques du terrain qu'ils franchissent, ici en fonction de la pente. Il permet de calculer ensuite la surface de friction. Il s'exprime ainsi:

$$V = A \times \exp(-B\alpha^2)$$

où A = 4 est la vitesse d'un piéton marchant sur un terrain plat, exprimée en $km.h^{-1}$, où B = 0.08 est une constante d'effort évaluée empiriquement et où α est la pente exprimée en degré. La vitesse est exprimée en $km.h^{-1}$, en fonction de la pente.

À partir du résultat de cette formule, pour chaque maille de l'espace, on calcule le temps théorique mis pour la traverser: c'est la surface de friction, c'est-à-dire le temps de franchissement d'un pixel en fonction de la pente, exprimé en minutes décimales. Cette surface est nécessaire pour obtenir des distances dites pondérées, qui correspondent au temps d'accès à partir d'un site vers l'ensemble des autres points du territoire.

Notion géographique fondamentale, la distance représente pour un individu une séparation, et le franchissement de cette distance nécessite, une dépense d'énergie.[671] À cet égard, l'espace géographique est un espace dissipatif: s'y déplacer consomme de l'énergie.[672] Cette consommation renvoie à ce que les physiciens appellent «friction» ou «frottement».[673] Elle dépend, dans le cas qui nous concerne, des «rugosités» du terrain, c'est-à-dire de la difficulté à traverser cet espace. Dans la présente étude, la rugosité est assimilée à la pente, autrement dit à l'inclinaison du terrain. Il est possible de calculer cette pente et d'en déduire une surface de friction. Elle représente le temps (ou l'énergie) dépensé pour parcourir une distance donnée.[674] Il peut paraître réducteur de calculer la surface de friction en tenant compte du seul paramètre de la pente. C'est toutefois une approche concrète cohérente et envisagée en l'absence de toute donnée sur les distances cognitives en Phénicie, c'est-à-dire sur les représentations que se font les individus des distances topographiques, en fonction des contacts, de l'information disponible sur le lieu d'arrivée, de la familiarité avec ce lieu ou avec les personnes et les activités qui y sont présentes.[675]

---

[670] Représentation obtenue à partir d'un espace concret, à l'issue d'un traitement informatique, qui renseigne les coordonnées et les cotes d'altitude. Provenance: site de la NASA. Taille d'un pixel: 86,98 m. Résolution verticale métrique. Degré de précision: environ 12 mètres. Système de coordonnées: UTM 36. Exploitation avec ArcMap.

[671] Pumain – Saint-Julien 2010a, p. 32.

[672] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 163.

[673] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 226.

[674] Wheatley – Gillings 2002, p. 154.

[675] Pumain – Saint-Julien 2010a, p. 33.

Manque encore, pour modéliser les interactions potentielles entre les sites, la notion de masse. Avec la distance seule, en effet, la modélisation donne des réseaux éclatés, peu lisibles et stériles en termes d'analyse spatiale (Fig. 2). Cette notion de masse exprime le fait que tous les sites n'ont pas la même potentialité d'interaction: deux lieux ont d'autant plus de chance d'interagir s'ils sont proches (ce qu'établit le calcul des distances) et s'ils regroupent une masse importante d'activités et de population (Fig. 3).

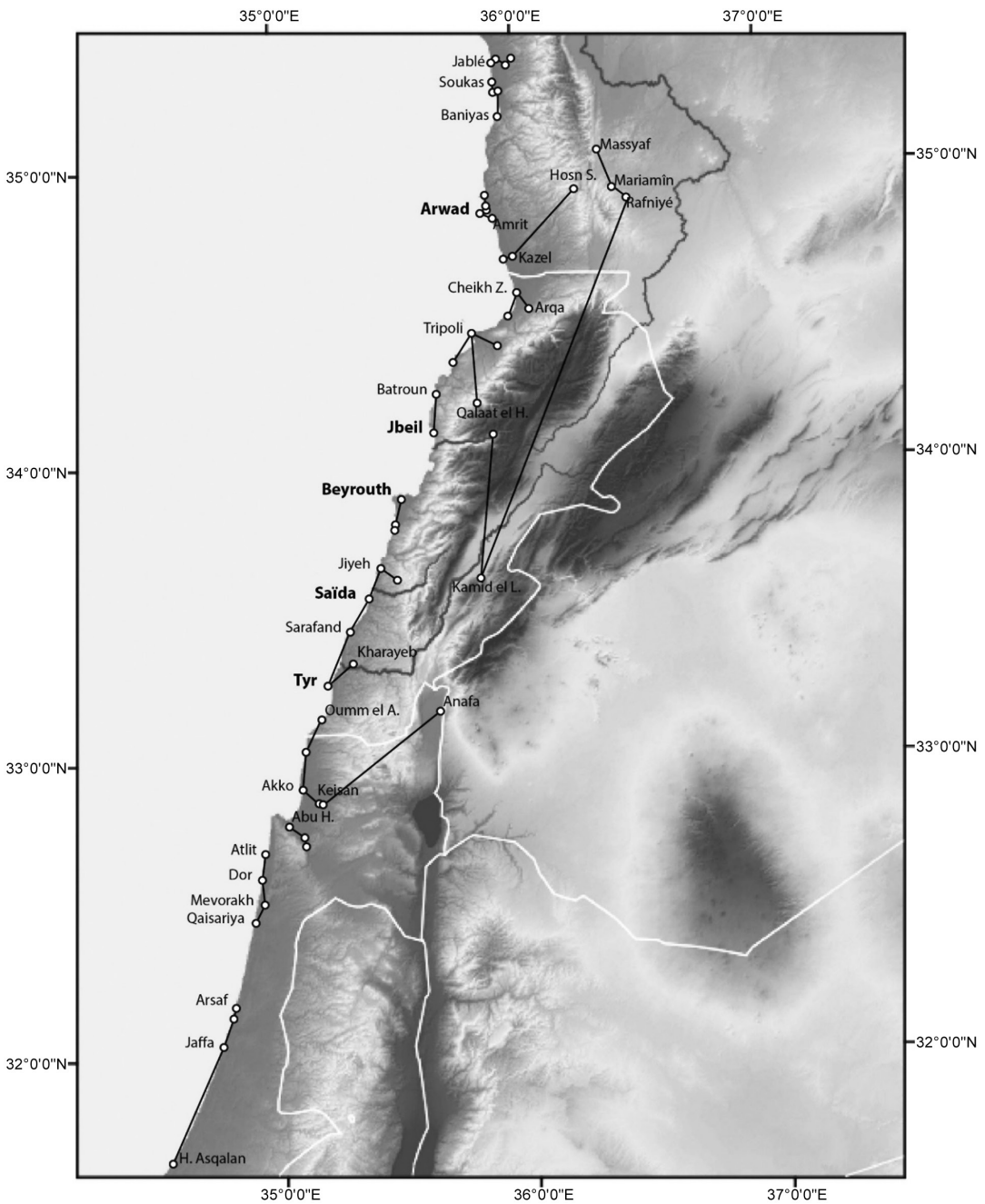
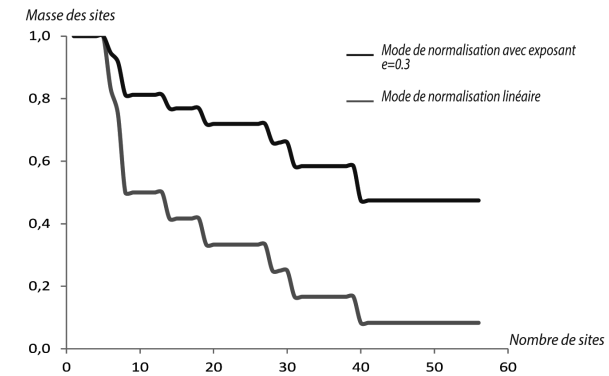


Fig. 2. Carte de la modélisation des distances de coût entre les sites.

a.



b.

Sites	Période 1		Période 2		Période 3	
Arwad	1	1	1	1	1	1
Jbeil	1	1	1	1	1	1
Beyrouth	1	1	1	1	1	1
Saïda	1	1	1	1	1	1
Tyr	1	1	1	1	1	1
Abu H.	0.33	0.73	0.23	0.61	0.18	0.60
Akko	0.50	0.81	0.33	0.33	0.55	0.83
Akzib	0.25	0.66	0.23	0.64	0.18	0.60
Amrit	0.75	0.92	0.69	0.90	0.64	0.87
Anafa	0.08	0.47	0.46	0.79	0.36	0.74
Arab al M.	0.33	0.72	0.46	0.79	0.55	0.83
Ardé	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Arqa	0.33	0.72	0.31	0.70	0.27	0.68
Arsaf	0.17	0.58	0.08	0.46	0.18	0.60
Asqalan	0.33	0.72	0.38	0.75	0.73	0.91
Atlit	0.50	0.81	0.46	0.79	0.27	0.68
Baniyas	0.33	0.72	0.31	0.70	0.36	0.74
Batroun	0.08	0.47	0.15	0.57	0.18	0.60
Cheikh Z.	0.17	0.58	0.31	0.70	0.18	0.60
Chhîm	0.33	0.72	0.23	0.64	0.09	0.49
Daruk	0.08	0.47	0.15	0.57	0.18	0.60
Dor	0.83	0.95	0.92	0.98	0.82	0.91
Enfeh	0.08	0.47	0.08	0.45	0.09	0.49
Ghamqé	0.17	0.58	0.15	0.57	0.18	0.60
Hosn S.	0.17	0.58	0.15	0.57	0.18	0.60
Iris	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Jablé	0.50	0.81	0.54	0.83	0.55	0.83
Jaffa	0.50	0.81	0.46	0.79	0.45	0.79
Jiyeh	0.42	0.77	0.31	0.70	0.45	0.79
Kamid el L.	0.08	0.47	0.31	0.70	0.09	0.49
Kazel	0.42	0.77	0.54	0.83	0.45	0.79
Keisan	0.42	0.77	0.38	0.75	0.09	0.49
Khaldé	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Khan Kh.	0.08	0.47	0.08	0.46	0.18	0.60
Khane	0.17	0.58	0.15	0.57	0.27	0.68
Kharayeb	0.25	0.66	0.23	0.64	0.18	0.60
Khirbet K.	0.17	0.58	0.08	0.46	0.09	0.49
Maamer	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Mariamîn	0.17	0.58	0.15	0.57	0.18	0.60
Massyaf	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Mevorakh	0.08	0.47	0.23	0.64	0.18	0.60
Michal	0.33	0.72	0.23	0.64	0.18	0.60
Oumm el A.	0.50	0.81	0.46	0.79	0.36	0.74
Qaisariya	0.42	0.77	0.62	0.86	0.45	0.79
Qalaat el H.	0.08	0.47	0.08	0.46	0.18	0.60
Qarnum	0.33	0.72	0.31	0.70	0.27	0.68
Rafniyé	0.17	0.58	0.15	0.57	0.18	0.60
Regev	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Sarafand	0.42	0.77	0.31	0.70	0.36	0.74
Sianu	0.08	0.47	0.23	0.64	0.09	0.49
Soukas	0.50	0.81	0.46	0.79		
Tabbat al H.	0.25	0.66	0.31	0.70	0.18	0.60
Tartous	0.08	0.47	0.08	0.46	0.27	0.68
Tripoli	0.33	0.72	0.31	0.70	0.45	0.79
Tweini	0.08	0.47	0.08	0.46	0.09	0.49
Yanouh	0.17	0.58	0.38	0.75	0.27	0.68

Dans les expériences menées dans le sud de la France, comme dans le Lodévois, le critère déterminant la masse, comme le niveau hiérarchique du site, était la surface occupée par les établissements,[676] faute d'autres données systématiquement disponibles. Comme il est impossible d'accéder à cette donnée pour tous les sites qui nous intéressent et qu'aucun autre critère, seul, ne semblait suffire pour un classement, le choix a été fait de classer l'ensemble des sites par le biais de la présence d'une combinaison d'attributs (descripteurs). Le principe est le même que pour le tableau attributaire: on note, en mode binaire, la présence ou l'absence des attributs retenus et décrits plus haut. On obtient ainsi un classement dans lequel les sites les plus "lourds" présentent un score élevé, au contraire des sites moins importants, dont le score est modeste, voire nul. Ce score a ensuite été normalisé. Un score a aussi été attribué aux cœurs des cités, à savoir Arwad, Jbeil/Byblos, Beyrouth/Bérytos, Saïda/Sidon et Tyr, pour pouvoir prendre en compte les relations "capitale"/arrière-pays.

Fig. 3. La normalisation des masses des sites. a: comparaison des modes de normalisation. b: masses des sites aux trois périodes d'analyse selon les deux modes de normalisation.
Poids théorique des cités: 1, poids maximal.
Poids minimal des sites au score nul: 0,08 (période 1 et 2), 0,009 (période 3).
Les sites au score nul interagissent avec d'autres sites (d'après la documentation archéologique). Un point supplémentaire, d'interaction théorique a donc systématiquement été ajouté: si les sites existent, alors il est probable qu'ils rentrent dans une dynamique d'échanges avec les autres.
Colonne 1: mode de normalisation normal.
Colonne 2: mode de normalisation moins écrasant, avec exposant e = 0.3.
L'utilisation d'un exposant compris entre 0 et 1 permet d'élever la valeur de la masse des sites tout en conservant l'échelonnement initial des masses entre 0 et 1, étant donné que 1n = 1. Le poids des petits établissements s'élève tout de même, car un exposant inférieur à 1 permet d'accroître la valeur à laquelle il est appliqué.

[676] Garmy *et al.* 2005a, p. 83.

3.3.3. Le calibrage du modèle

> «Ainsi, l'archéologue est obligé d'expérimenter de manière exploratoire le calibrage des paramètres du modèle en observant systématiquement le résultat obtenu et en confrontant les différentes solutions avec un retour aux données archéologiques, les connaissances historiques et les réalités du terrain qui guident dans le choix des paramètres les plus adéquats».[677]

Le calcul des distances et des masses aboutit à la mise en œuvre du modèle gravitaire, en recourant aux coefficients utilisés lors de la modélisation des réseaux en Lodévois.[678] On obtient une première carte des interactions (Fig. 4). L'examen de cette première carte a mis en évidence la polarisation excessive vers Arwad et Dor, qui génèrent des interactions avec presque tous les autres sites du corpus. Deux éléments peuvent expliquer cette polarisation extrême, qui minimise les contraintes topographiques et ne rend que très peu compte du rôle de certains établissements dont les sources historiques et archéologiques montrent pourtant qu'ils sont puissants et influents à l'époque hellénistique. Le premier élément concerne le mode de normalisation des masses, trop écrasant (mode 1); le second est lié au calibrage de la fonction de frein de la distance. Par conséquent, on a cherché à adapter le modèle en modifiant ces deux paramètres, afin d'obtenir des réseaux plus significatifs.

On a ensuite calibré la fonction de frein de la distance car, avec les valeurs des coefficients utilisées en Lodévois, elle est mal adaptée à des interactions entre des établissements implantés dans des régions dépassant largement la taille de l'évêché, comme la Phénicie. De manière empirique, on parvient aux valeurs suivantes: $a = 0.3$ et $\alpha = 4$ (Fig. 5). Désormais, les interactions entre les sites espacés d'une demi-journée de marche sont fortes. Elles diminuent d'un tiers lorsque la distance atteint une journée de marche et deviennent nulles au-delà deux jours de marche. À partir d'un jour de marche, on peut penser que le franchissement de la distance devient plus complexe, puisqu'il implique le recours à une logistique (logements, relais, etc.) dont le coût est plus élevé. En introduisant cette nouvelle expression de la fonction de frein de la distance dans la formule du modèle gravitaire, on obtient une autre carte, un point de départ de notre travail et de nos observations (Fig. 6). À première vue, en effet, les réseaux semblent moins polarisés, et se sont restructurés, notamment dans une zone qui nous intéresse tout particulièrement: l'arrière-pays.

Pour résumer l'approche que l'on propose ici, celle-ci repose sur deux phases essentielles: l'analyse typologique, permise par la création de la base de données et par plusieurs étapes (tableaux attributaires, ACP, CAH), et l'analyse spatiale, nécessitant la mise en œuvre du modèle gravitaire, paramétré spécifiquement pour la zone d'étude phénicienne. Chaque phase comporte ses difficultés, comme le choix des attributs, la détermination des masses des sites et le calibrage du modèle. La proposition d'une nouvelle approche de la Phénicie hellénistique n'est donc pas une évidence, et les lacunes du corpus ne plaidaient pas initialement en sa faveur. Pourtant, la modélisation de réseaux montre que le modèle gravitaire peut servir d'appui à une véritable réflexion sur la logique spatiale des échanges en Phénicie. Ce ne sont plus seulement les distances qui sont représentées, mais également les interactions. L'approche vise donc à «animer la carte des relations entre les lieux de peuplement dans le contexte [d'une société ancienne] où très peu d'informations sur les

[677] Nuninger – Bertoncello 2011, p. 157.
[678] Les coefficients *a* et α ont été déterminés dans Garmy *et al.* 2005b, p. 6. $a = 0.03$ et $\alpha = 3$.

liens et les échanges (…) sont disponibles. Nous faisons cependant l'hypothèse que ces liens et ces échanges existent sous forme d'interaction».[679] La nature et le contenu de cette interaction ne sont cependant pas donnés par le modèle. On les déduira ou on formulera des hypothèses à partir des données archéologiques et historiques présentées dans les chapitres précédents. Avant de réfléchir à la caractérisation des réseaux, les pages suivantes présentent l'ensemble des résultats issus des approches statistique et spatiale du corpus.

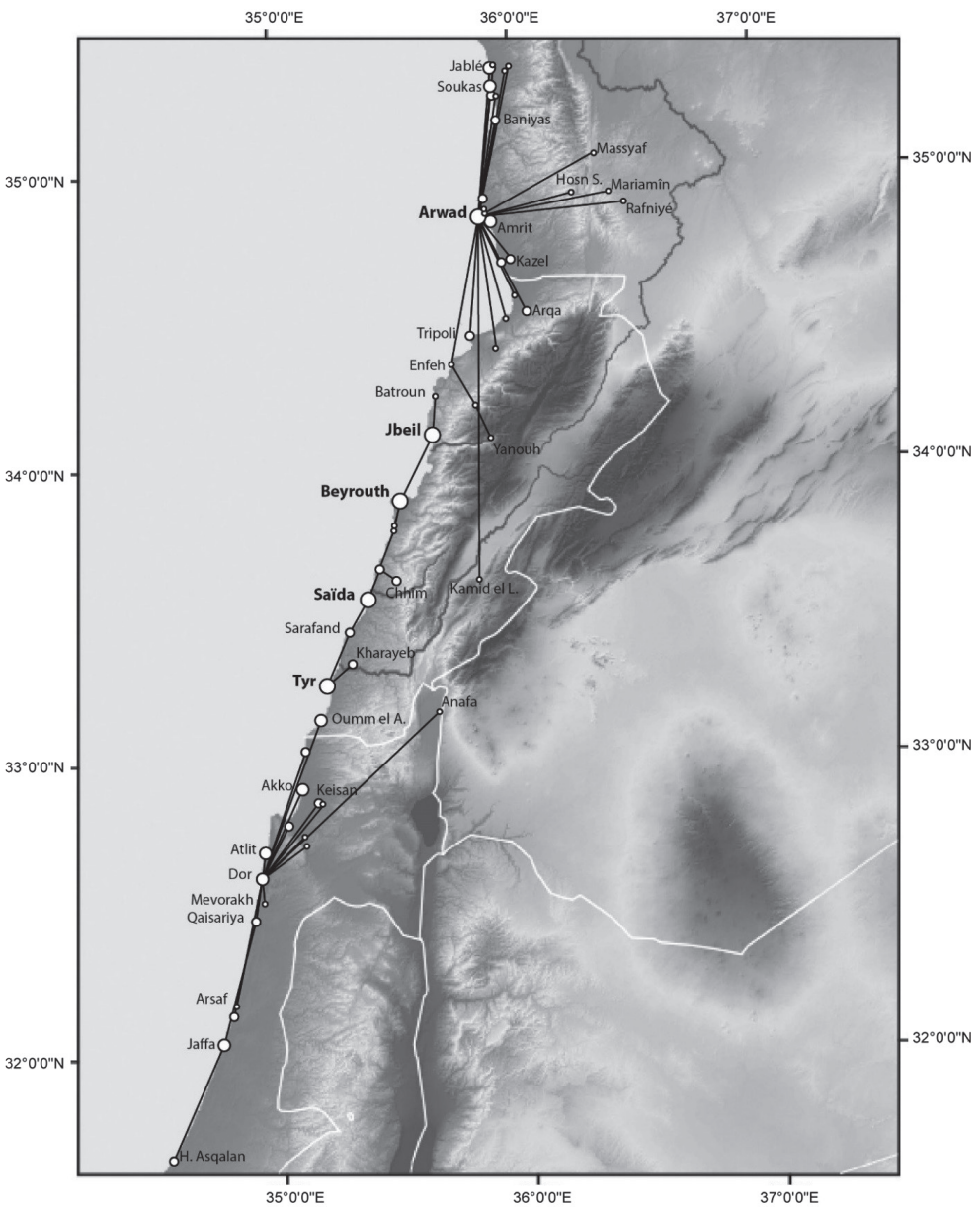


Fig. 4. Carte de la modélisation des réseaux d'interactions avec les coefficients de Garmy *et al.* 2005b et la masse des sites normalisée (mode 1).

[679] Garmy 2012, p. 202.

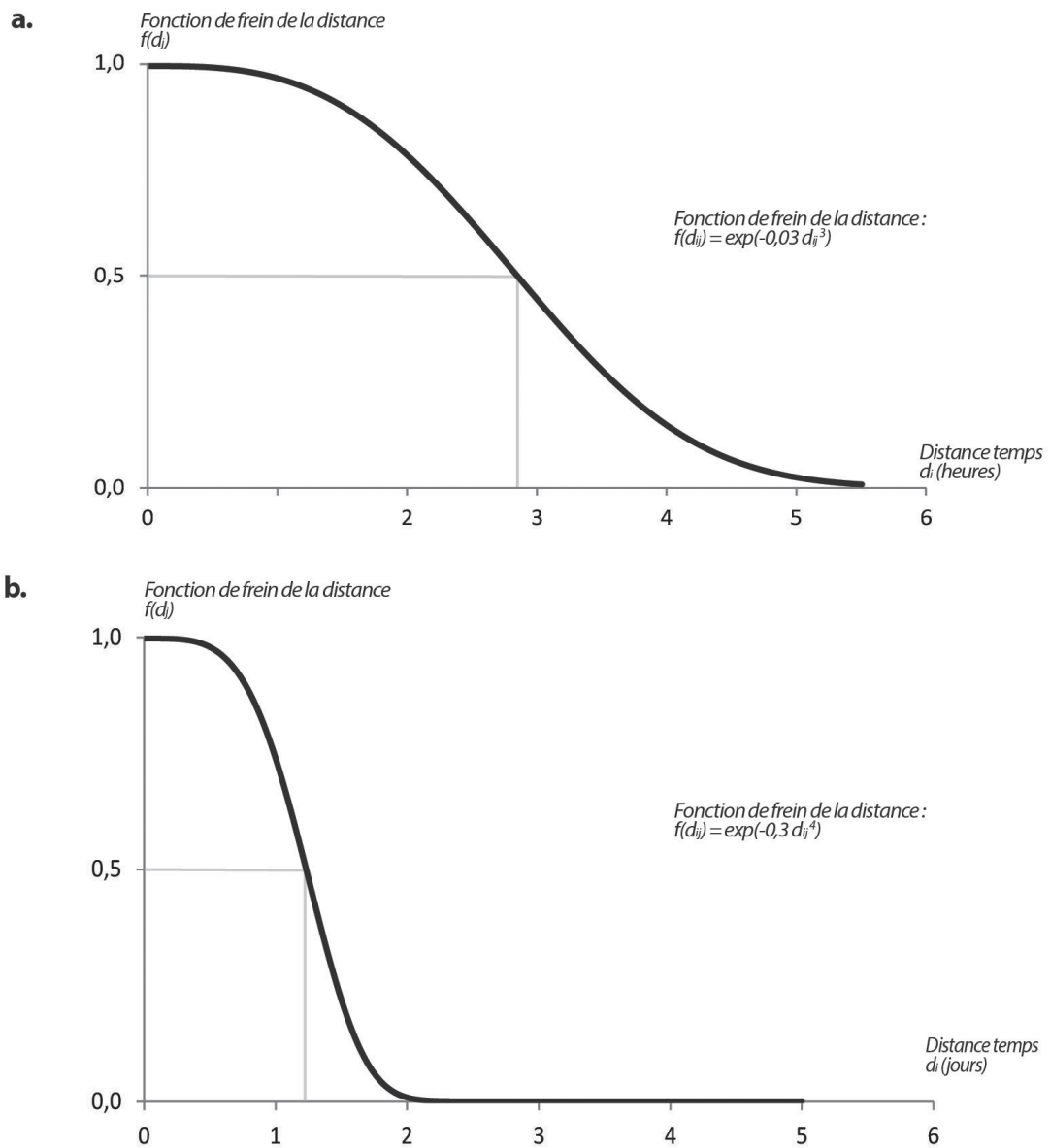


Fig. 5. Comparaison de la fonction de frein de la distance. a: avec les coefficients de Garmy *et al.* 2005b. b: avec les coefficients pour la Phénicie.

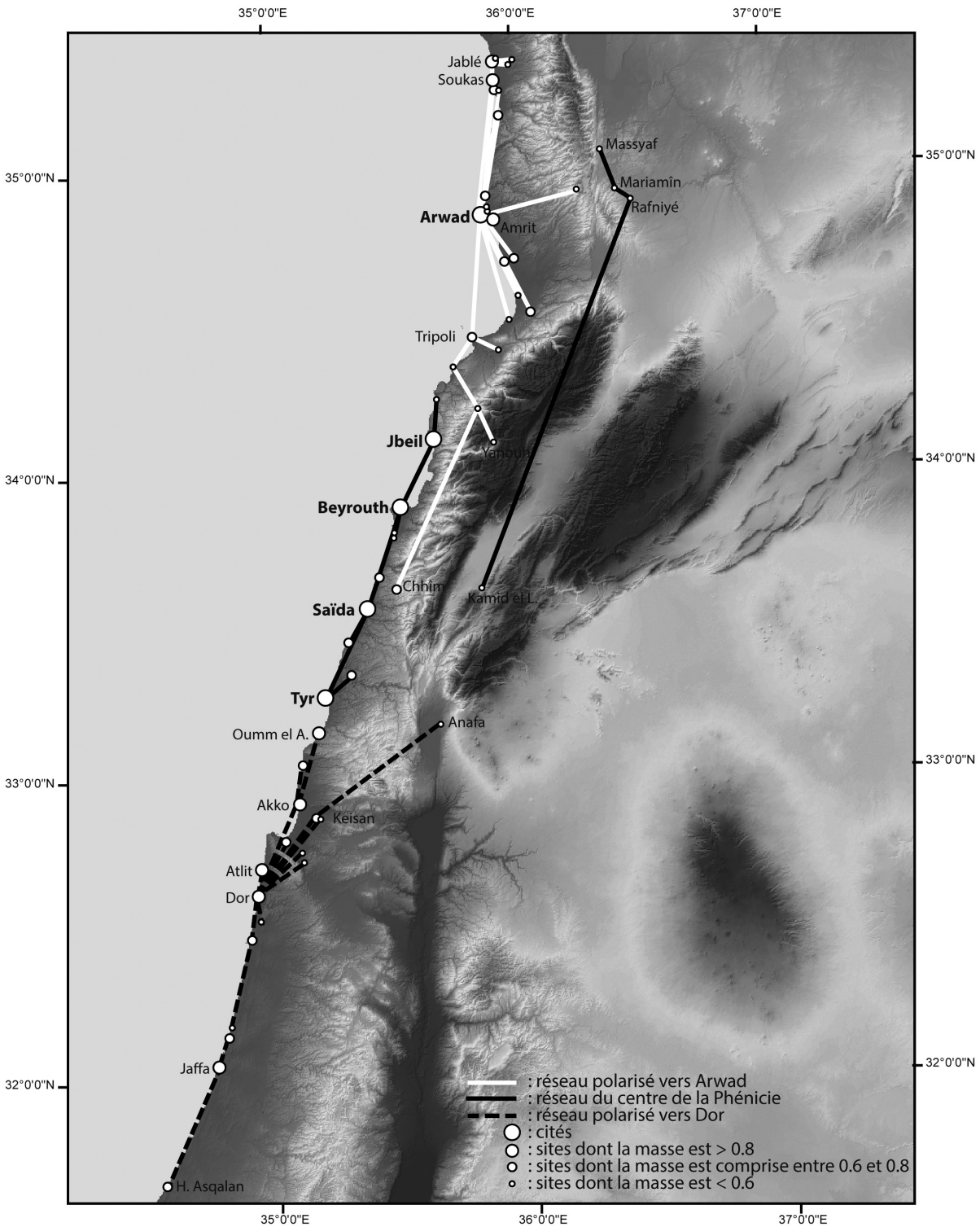


Fig. 6. Carte de la modélisation des réseaux d'interactions en Phénicie au IV^{e}-III^{e} s. avec les coefficients modifiés et les masses des sites normalisées (mode 2).

4. Les établissements humains de la Phénicie hellénistique d'après les traitements statistique et typologique

Sont ici présentés les résultats des procédures systématiques de traitement statistique du corpus, issus conjointement de l'analyse factorielle (ACP) et de la classification typologique (CAH). L'enchaînement des traitements statistiques du corpus (ACP puis CAH) a pour objectif de dégager des profils typologiques de sites, c'est-à-dire de proposer, sur une base objective, des regroupements de sites qui présentent les mêmes caractéristiques ou un profil proche. En d'autres termes, est présenté ici un autre type d'étude territoriale, inspiré des méthodes et des réflexions des géographes; les résultats produits par l'utilisation de ces méthodes sont soumis et commentés.

La démarche s'articule en trois temps. Le premier est consacré au traitement typologique des données par l'ACP. À partir de deux formes de visualisation des résultats – cercles de corrélation des variables, projections des «individus» (les sites), sur les axes principaux – les résultats obtenus sont analysés et servent aussi à évaluer la pertinence de l'application d'une ACP à notre corpus. Le travail est mené sur les trois périodes définies préalablement. Dans un deuxième temps, la présentation des résultats de la CAH, selon la même démarche, permet de poursuivre l'analyse typologique. Enfin, dans un dernier temps, une cartographie de ces résultats est proposée pour visualiser la répartition des sites afin d'identifier une éventuelle signification spatiale de ces regroupements (logique territoriale).

4.1. *Les résultats des ACP: esquisse d'une logique d'ordre typologique*

La description des résultats un à un de l'ACP par période n'est pas présentée ici, car elle serait pour le moins fastidieuse. En revanche, sont livrés l'ensemble des résultats et leur interprétation. Les premières pages, conçues comme un pas-à-pas, permettent à chacun de disposer des clés de lecture nécessaires et de suivre les interprétations. Pour la période 1 (fin IV^{e}-III^{e} siècle), l'ACP a été réalisée sur l'ensemble des variables (correspondant aux attributs des tableaux attributaires), 11 au total. Pour la période 2 (II^{e} siècle), l'ACP a été réalisée de nouveau, mais sur les 12 variables liées à celle-ci. Pour la période 3 (fin du II^{e} siècle-début du I^{er} siècle), enfin, l'ACP a été répétée sur les 10 variables.

Quelle lecture faire des résultats de l'ACP?

L'ACP réalisée sur les données du corpus donne, dans un premier temps, de nouvelles variables, décorrélées et fictives, appelées *composantes principales* ou *axes principaux*. Ces variables sont construites artificiellement à partir des données initiales et ne prendront sens que par notre interprétation. Seuls les deux ou trois axes qui sont les plus significatifs au sens statistique, c'est-à-dire les axes de plus grande variance, sont conservés. Ils permettent d'évaluer les effets conjoints des variables sélectionnées dans le corpus.

Pour la période 1, par exemple, le tableau des valeurs exprimant les variances montre que seuls les axes 1 à 3 sont significatifs (Fig. 7). En exprimant respectivement 27,87%, 19,49% et 11,23% de la variance, ils représentent au final près de 60% – 58,58% pour être exact – de la variance totale des données. Au-delà de ceux-ci, les autres axes n'expriment qu'un très faible pourcentage de la variance (inférieur à 9%). Ce sont donc ces trois premiers axes principaux qui seront analysés. Le même choix a été opéré pour les périodes 2 et 3 (Figs. 8-9).

Axes	Variance	Proportion variance (%)	Variance cumulée (%)
1	3,065198	27,87%	27,87%
2	2,143241	19,48%	47,35%
3	1,235016	11,23%	58,58%
4	0,980572	8,91%	67,49%
5	0,901511	8,20%	75,69%
6	0,779003	7,08%	82,77%
7	0,578583	5,26%	88,03%
8	0,425813	3,87%	91,90%
9	0,335672	3,05%	94,95%
10	0,316998	2,88%	97,83%
11	0,2389393	2,17%	100,00%

Fig. 7. Tableau des valeurs exprimant la variance pour la période 1 (fin IV^{e}-III^{e} siècle).

Axes	Variance	Proportion variance (%)	Variance cumulée (%)
1	3,217041	26,81%	26,81%
2	2,266975	18,89%	45,70%
3	1,463628	12,20%	57,90%
4	1,290857	10,76%	68,65%
5	0,786592	6,55%	72,21%
6	0,670171	5,58%	80,79%
7	0,536141	4,47%	85,26%
8	0,484775	4,04%	89,30%
9	0,412826	3,44%	92,74%
10	0,371910	3,10%	95,84%
11	0,285902	2,38%	98,22%
12	0,213181	1,78%	100,00%

Fig. 8. Tableau des valeurs exprimant la variance pour la période 2 (II^{e} siècle).

Axes	Variance	Proportion variance (%)	Variance cumulée (%)
1	2,815948	28,16%	28,16%
2	1,784281	17,84%	46,00%
3	1,454512	14,55%	60,55%
4	0,910176	9,10%	69,65%
5	0,854131	8,54%	78,19%
6	0,727049	7,27%	85,46%
7	0,508156	5,08%	90,54%
8	0,411420	4,11%	94,66%
9	0,292418	2,92%	97,58%
10	0,241910	2,42%	100,00%

Fig. 9. Tableau des valeurs exprimant la variance pour la période 3 (Ier siècle).

La table et le cercle des corrélations sont ensuite analysés. La table des corrélations (Fig. 10) donne les coordonnées des variables sur les axes principaux, le cercle permet de visualiser directement les résultats. L'idée est de repérer les variables les plus fortement corrélées, positivement ou négativement, avec les trois axes significatifs déterminés précédemment, c'est-à-dire celles dont les valeurs absolues sont les plus fortes.

Attributs	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Fortif.	-0,69038	0,08364	-0,35164
Zone ind.	-0,63291	0,04017	0,47958
Port	0,61901	0,31602	0,14978
Sources	-0,60754	0,50506	-0,25477
Bat. public	-0,60339	0,26941	0,32006
Ed. cult.	-0,53774	-0,29341	0,46613
Unguent.	-0,50202	-0,34474	0,70410
CVN	-0,15541	-0,76330	-0,02368
Amphores	-0,41595	-0,66310	-0,34091
Assiettes	-0,38481	-0,54198	-0,27519
At. monet.	-0,43037	0,43139	-0,52616

Fig. 10. Table des corrélations pour la période 1 (fin IVe-IIIe siècle).

Dans la table des corrélations de la période 1, on a surligné ces variables pour chacun des axes. On observe ainsi que:
L'axe 1 est corrélé aux variables représentant des structures architecturales d'envergure ainsi qu'aux sources qui ne mentionnent que des sites importants ou stratégiques.

L'axe 2 est lui corrélé essentiellement à des variables de mobilier importé.
L'axe 3, enfin, n'est corrélé fortement qu'avec la variable atelier monétaire, une structure à la fois prestigieuse et essentielle dans le domaine économique.
La visualisation des données projetées sur les axes 1 et 2, dans un cercle des corrélations (Fig. 11) est à présent examinée. Après avoir lu les corrélations des variables avec les axes, il est nécessaire de caractériser ces derniers. Loin d'être une procédure automatique, l'ACP fait alors appel aux connaissances disciplinaires que nous avons du corpus dans son ensemble.

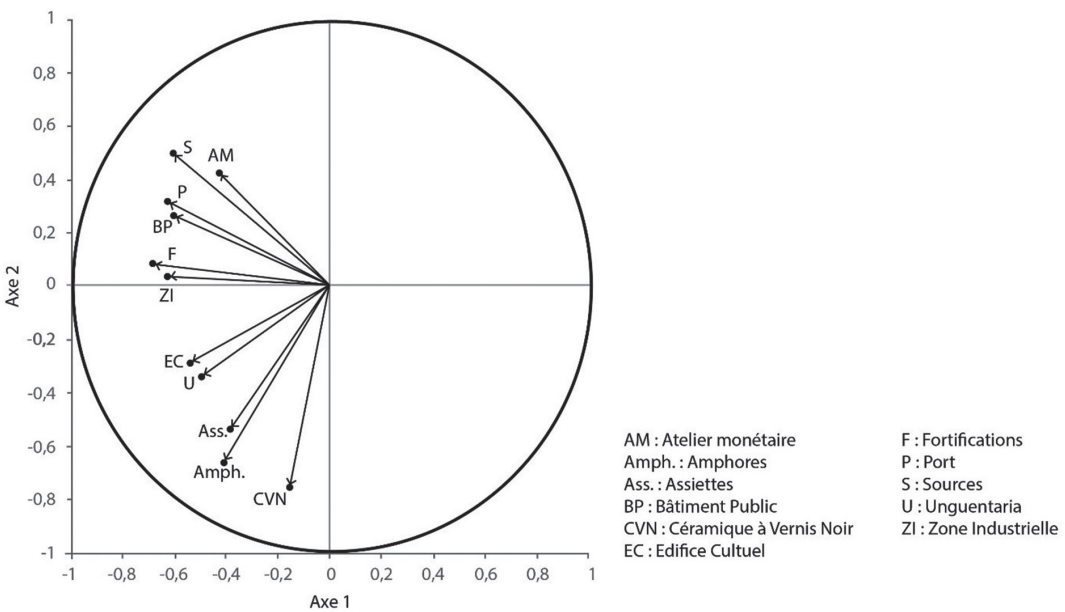


Fig. 11. Cercle des corrélations pour la période 1, avec les axes 1 et 2.

La signification de l'axe 1 est difficile à déterminer, car toutes les variables sont corrélées négativement à celui-ci. Les valeurs les plus fortes sont obtenues pour les variables port, bâtiment public et fortifications, et les corrélations les moins fortes pour les variables CVN, amphores et assiettes. Cet axe pourrait donc opposer les sites majeurs, aux rôles spécifiques, notamment dans le domaine politique, aux sites secondaires, aux activités plurielles moins définies. L'axe 2 oppose des infrastructures remarquables aux biens mobiliers plus communs. En effet, les valeurs positives les plus fortes ont été obtenues pour les variables atelier monétaire et sources, ainsi que, dans une moindre mesure, pour les variables port et bâtiment public. À l'opposé, des valeurs très négatives se lisent pour les variables CVN, amphores et assiettes.
Il reste encore à caractériser l'axe 3, ce qui est possible à l'aide d'un nouveau cercle des corrélations, avec les axes principaux 1 et 3 (Fig. 12).
Cet axe pourrait opposer les sites qui développent des activités civiques de grande envergure (incluant notamment les cultes officiels, la vie politique et militaire et le contrôle des activités économiques) à des sites qui vivent d'activités économiques, comme l'import-export de biens mobiliers. L'interprétation de l'axe 3 ressemble à celle de l'axe 2, car on y lit une opposition entre les valeurs positives et négatives. Les valeurs positives les plus fortes sont obtenues pour les variables édifice cultuel et zone industrielle, et, dans une moindre mesure, bâtiment public et port. À l'opposé, les variables atelier monétaire et amphores, ainsi qu'assiettes, obtiennent des valeurs fortement négatives. Afin d'affiner nos hypothèses,

envisageons maintenant la projection des individus, c'est-à-dire des sites, sur les axes principaux 1 et 2 (Fig. 13).

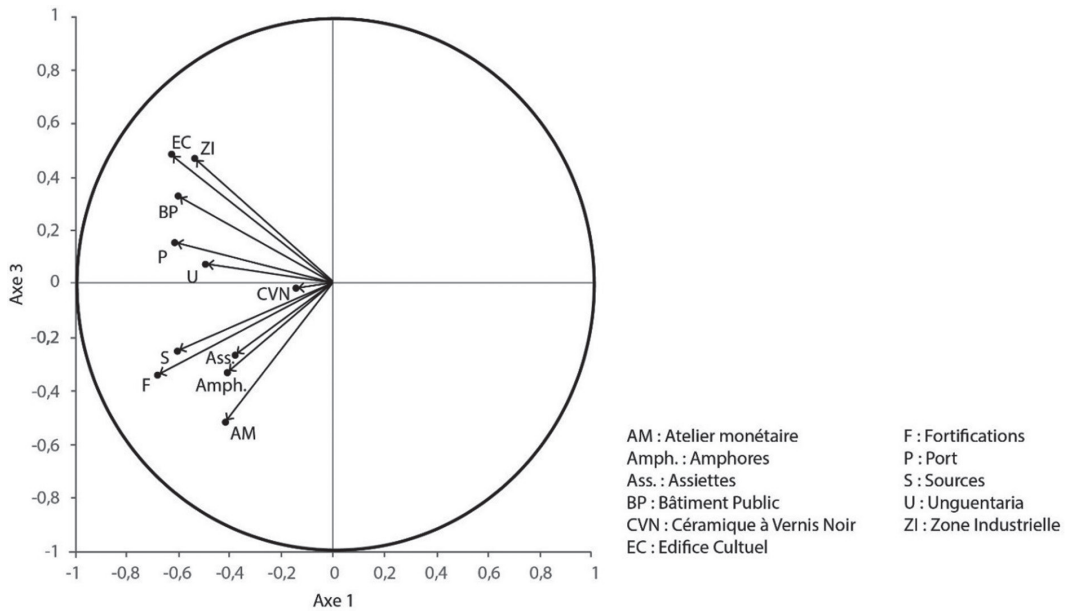


Fig. 12. Cercle des corrélations pour la période 1, avec les axes 1 et 3.

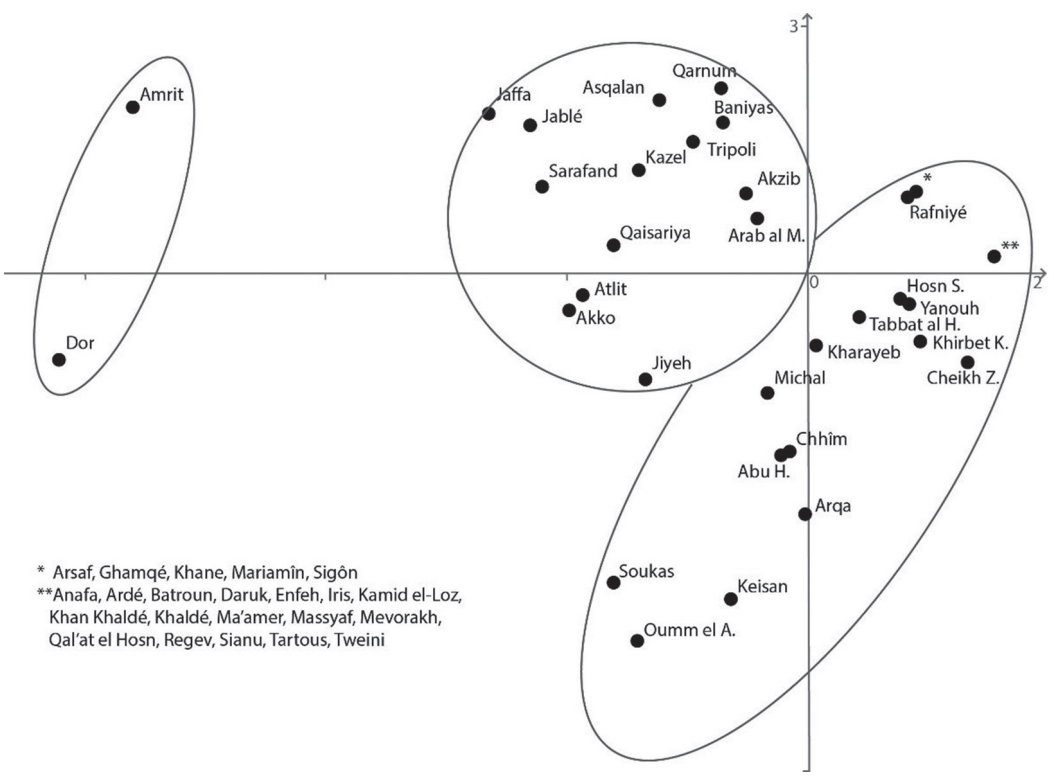


Fig. 13. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 1.

Sur l'axe 1, les groupes sont cohérents:

- Amrit et Dor figurent parmi les sites majeurs.
- Moins importants, les sites qui forment le deuxième groupe sont des établissements connus pour leur envergure, comme les cités de la pérée arwadienne ou les grands établissements sidoniens (Sarafand/Sarepta et Jiyeh/Porphyréon).
- Le troisième groupe est celui des petits sites aux activités plurielles. Oumm el Amed, Keisan et Soukas sont à part et se situent, sur cet axe, au même niveau que des cités. Le biais de la documentation est certain, car ce sont trois sites fouillés durant plusieurs campagnes et publiés.

Sur l'axe 2, où s'opposent les structures d'envergure et les biens mobiliers communs, nous retrouvons en toute logique, du côté des structures (en positif), l'essentiel des sites des deux premiers groupes. Dor semble faire exception. Le groupe 3 se répartit de part et d'autre de l'axe, bien que la grande majorité des sites se place du côté (négatif) des biens mobiliers. Le sous-groupe formé par Rafniyé/Raphanée, Mariamîn/Mariammè, Sigôn, Arsaf/Apollonia, Khane/Orthosie et Ghamqé/Énhydra se trouve du côté des structures importantes, ce qui n'est pas illogique, compte tenu du fait qu'elles portent la qualification de «cité» dans les sources.

À présent, les individus, les sites sont projetés sur les axes 1 et 3 (Fig. 14).

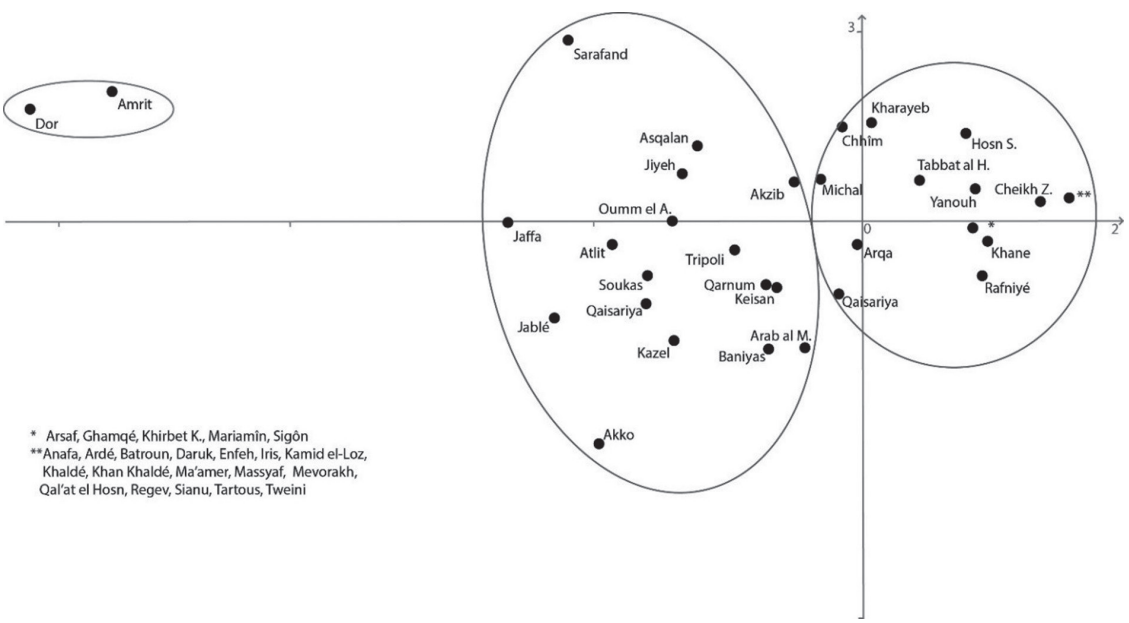


Fig. 14. Projection des sites sur les axes 1 et 3. Période 1.

Le premier groupe est identique à la précédente projection; au deuxième groupe se sont joints les sites d'Oumm el Amed et de Soukas. La place des sites sur l'axe 1 est globalement la même, bien que l'écart entre les sites majeurs et les petits sites aux activités plurielles semble s'être réduit. Le nuage de points est, en effet, plus dense. Sur l'axe 3, qui oppose les sites caractérisés par des activités civiques de grande envergure et les sites qui vivent d'activités purement économiques, Dor et Amrit/Marathos intègrent la première catégorie, tout comme une moitié du deuxième groupe. L'autre moitié de ce groupe se situe du côté négatif de l'axe, donc des sites particulièrement orientés vers les activités économiques. Le troisième groupe est réparti de la même manière: les sites de sanctuaires sont tous dans la catégorie des sites à activités civiques, ainsi que Tabbat al-Hammam et Cheikh Zenad. Les autres sites, Khane/

Orthosie, Rafniyé/Raphanée, Mariamîn/Mariammè, Sigôn, Arsaf/Apollonia et Ghamqé/Énhydra se trouvent du côté des sites à activités économiques.
Cette répartition semble moins convaincante que les précédentes; certains sites, que nous supposons être des cités, d'un point de vue historique, se trouvent dans la catégorie des sites développant les seules activités économiques. Cependant, il est vrai que Mariamîn/Mariammè, Rafniyé/Raphanée ou les grands ports comme Qarnum/Carné, Jiyeh/Porphyréon ou Akzib sont des pôles économiques de première importance. Parmi les sites à activités civiques, tels Kharayeb, Hosn Soleiman/Baetocécé, Michal, Yanouh ou Oumm el Amed, la place des sites de sanctuaires peut également faire sens, puisque la religion fait partie intégrante de la vie des établissements antiques. Comme dans la précédente projection des sites, le groupe des établissements à score nul ou presque nul dans les tableaux attributaires s'avère relativement dense. Nous ne proposons pas d'interprétation, car il s'agit plus d'un groupe résiduel que d'un ensemble tiré de l'analyse: ils forment un regroupement, par défaut, de sites pour lesquels les informations sont trop partielles pour permettre de dégager un profil net.

4.1.1. Résultats des ACP par période d'analyse

Pour chaque période, les résultats de l'ACP, à savoir la table et les cercles des corrélations, puis la projection des sites sur les axes principaux sont présentés ici. Les interprétations tirées des résultats font l'objet d'un second point.

Période 1 (IV^{e}-III^{e} siècles)

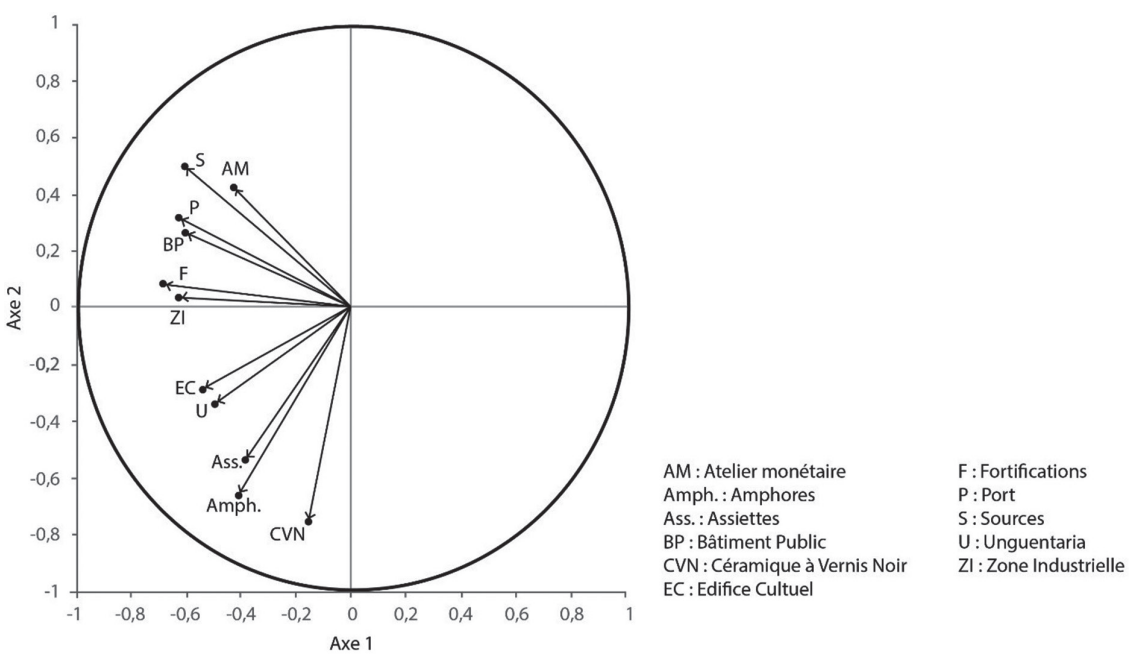


Fig. 15. Cercle des corrélations pour la période 1, avec les axes 1 et 2.

Attributs	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Fortif.	-0,69038	0,08364	-0,35164
Zone ind.	-0,63291	0,04017	0,47958
Port	0,61901	0,31602	0,14978
Sources	-0,60754	0,50506	-0,25477
Bat. public	-0,60339	0,26941	0,32006
Ed. cult.	-0,53774	-0,29341	0,46613
Unguent.	-0,50202	-0,34474	0,70410
CVN	-0,15541	-0,76330	-0,02368
Amphores	-0,41595	-0,66310	-0,34091
Assiettes	-0,38481	-0,54198	-0,27519
At. monet.	-0,43037	0,43139	-0,52616

Fig. 16. Table des corrélations pour la période 1.

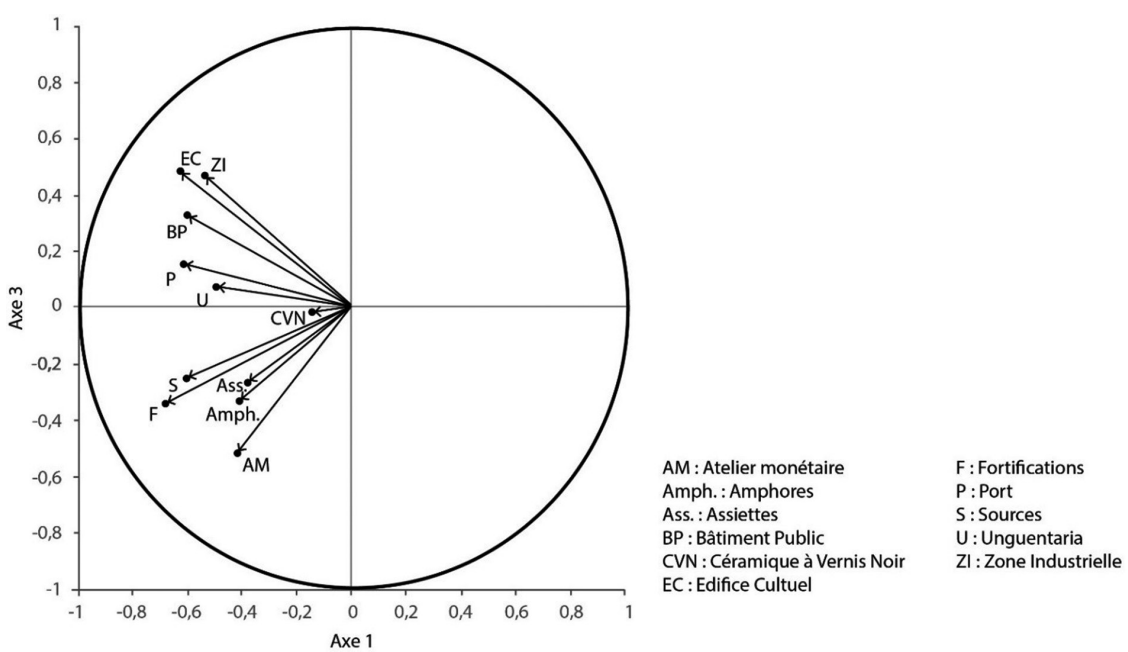


Fig. 17. Cercle des corrélations pour la période 1, avec les axes 1 et 3.

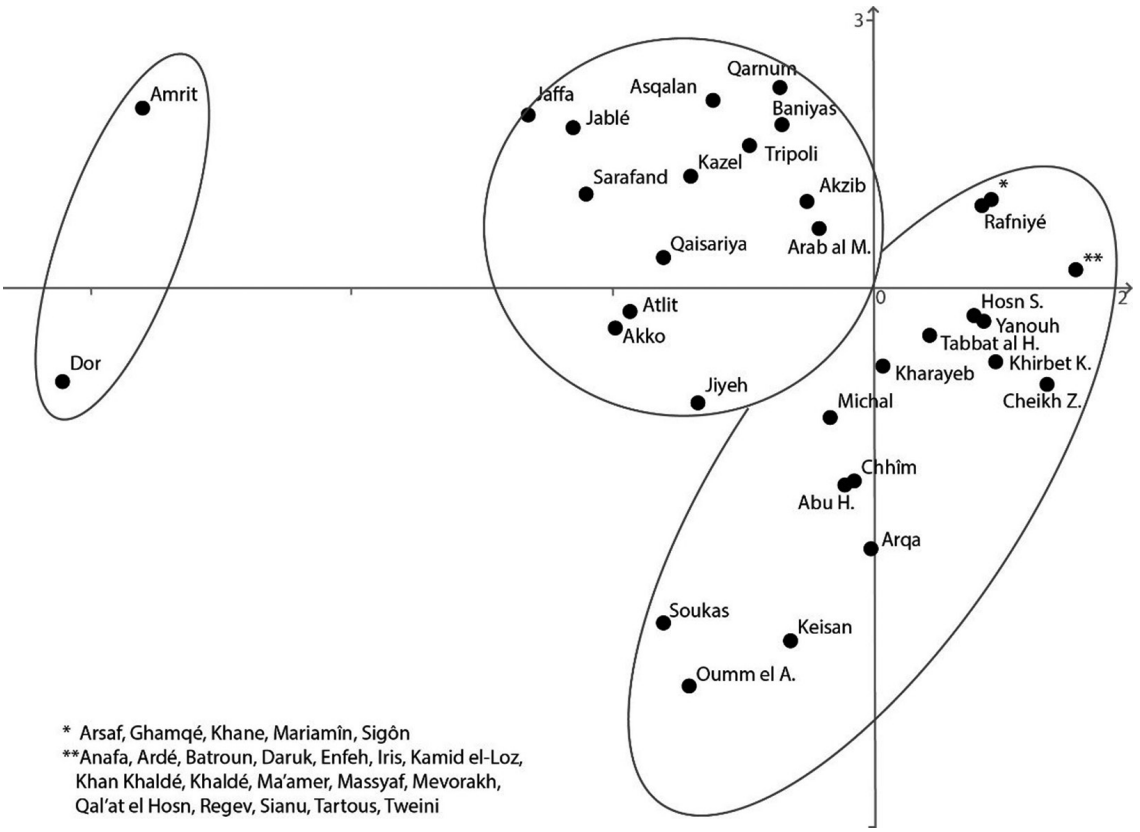


Fig. 18. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 1.

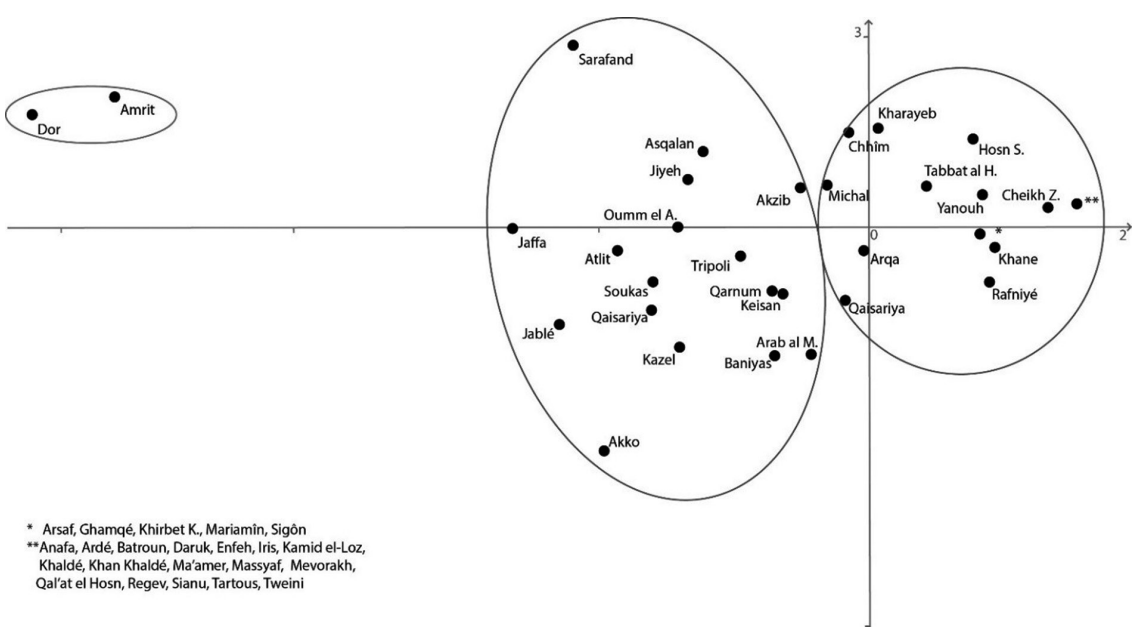


Fig. 19. Projection des sites sur les axes 1 et 3. Période 1.

Période 2 (II[e] siècle)

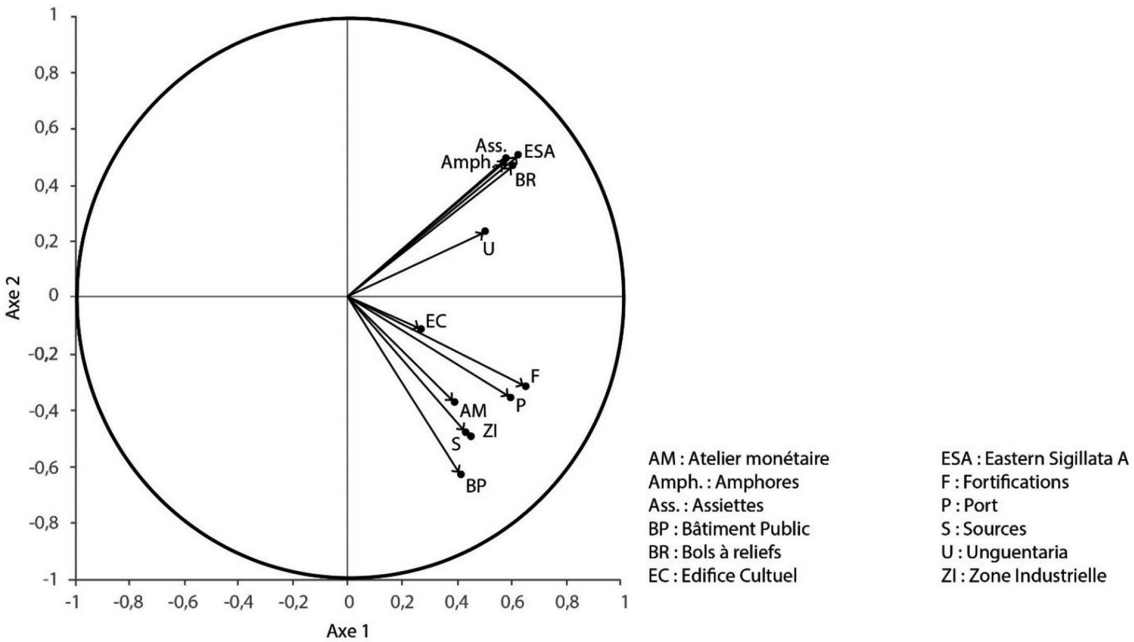


Fig. 20. Cercle des corrélations avec les axes 1 et 2. Période 2.

Attributs	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Fortif.	0,64868	-0,31761	-0,14399
Assiettes	0,62604	0,51145	0,01363
Amphores	0,60499	0,47511	-0,09898
Port	0,59513	-0,35076	-0,15212
Bols reliefs	0,57312	0,48801	-0,09921
ESA	0,57188	0,47997	-0,10155
Unguent.	0,50120	0,23603	0,46316
Bat. public	0,41090	-0,63317	0,30285
Ed. cult.	0,26603	-0,11125	0,75510
At. monet.	0,39155	-0,37873	-0,39070
Zone ind.	0,42794	-0,48004	0,36952
Sources	0,44875	-0,49434	-0,47330

Fig. 21. Table des corrélations pour la période 2.

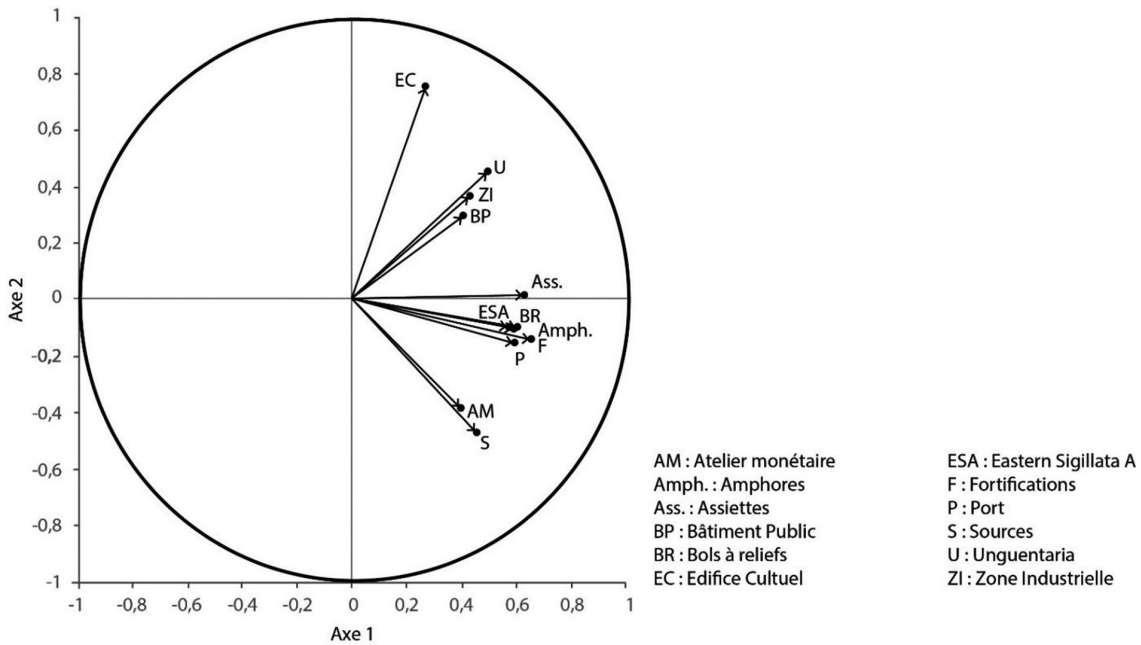


Fig. 22. Cercle des corrélations avec les axes 1 et 3. Période 2.

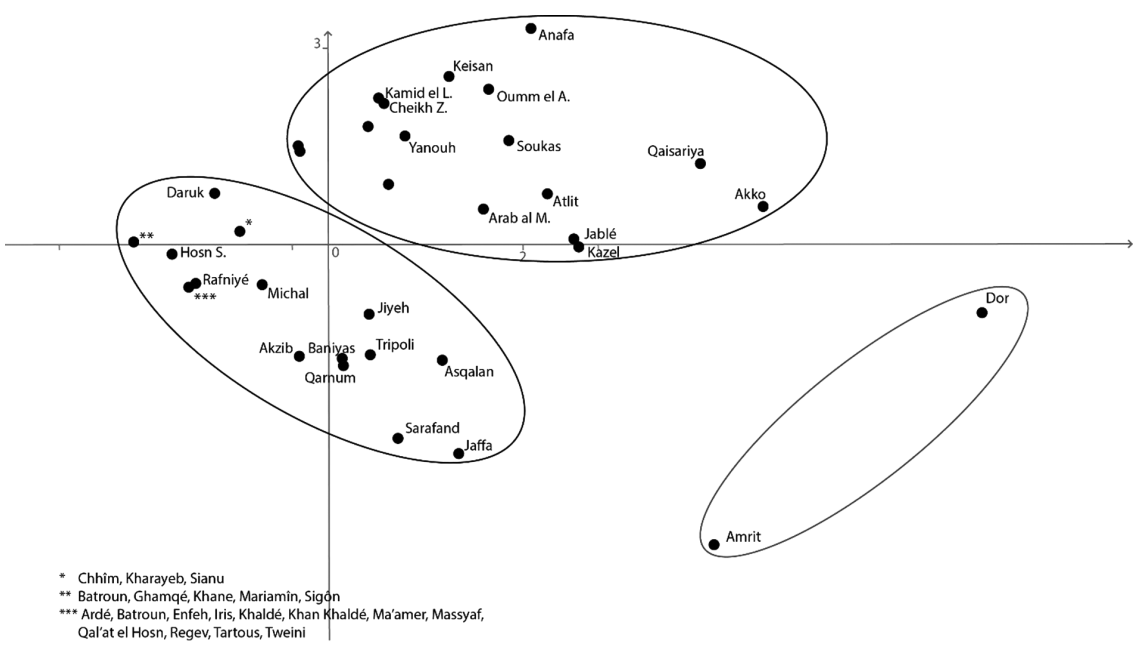


Fig. 23. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 2.

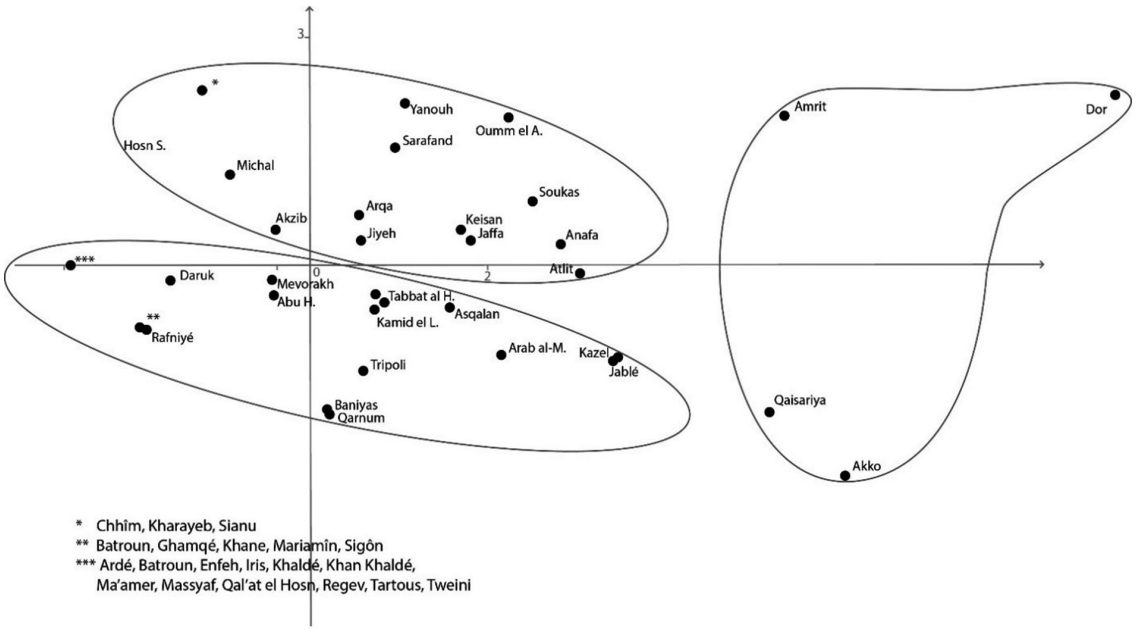


Fig. 24. Projection des sites sur les axes 1 et 3. Période 2.

Période 3 (fin IIe- Ier siècle)

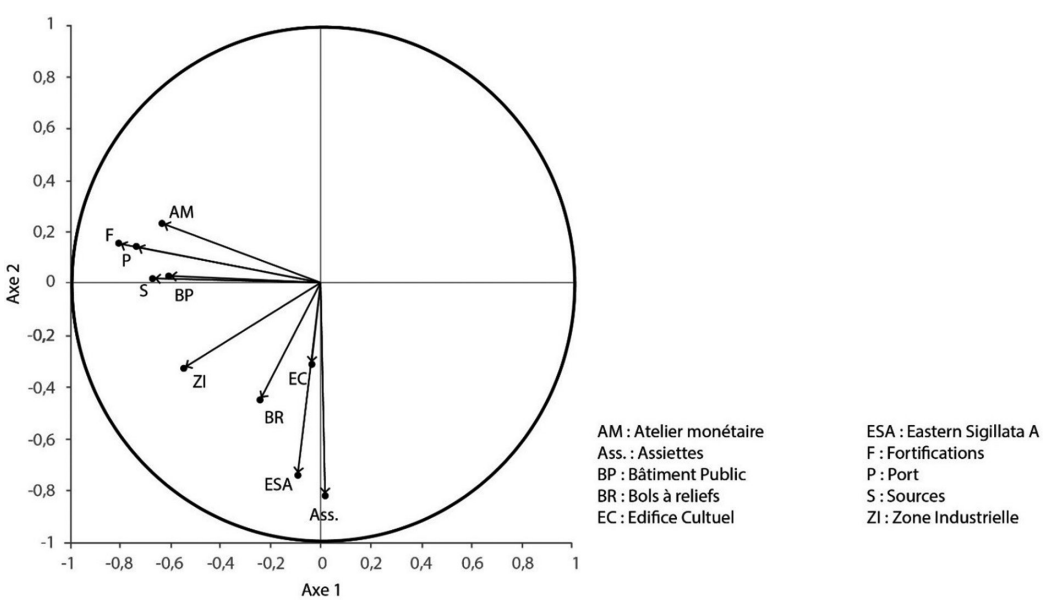


Fig. 25. Cercle des corrélations avec les axes 1 et 2. Période 3.

Attributs	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Fortif.	-0,80317	0,14554	-0,22299
Port	-0,74159	0,13059	0,19589
Sources	-0,68102	0,00830	-0,40041
At. monet.	-0,63802	0,22355	-0,43338
Bat. public	-0,61535	0,01518	0,58892
Zone ind.	-0,54904	-0,33474	0,51005
Assiettes	0,01309	-0,83435	-0,22728
ESA	-0,09708	-0,75612	-0,14457
Ed. cult.	-0,04352	-0,32426	0,50423
Bols reliefs	-0,24178	-0,45903	-0,29067

Fig. 26. Table des corrélations pour la période 3.

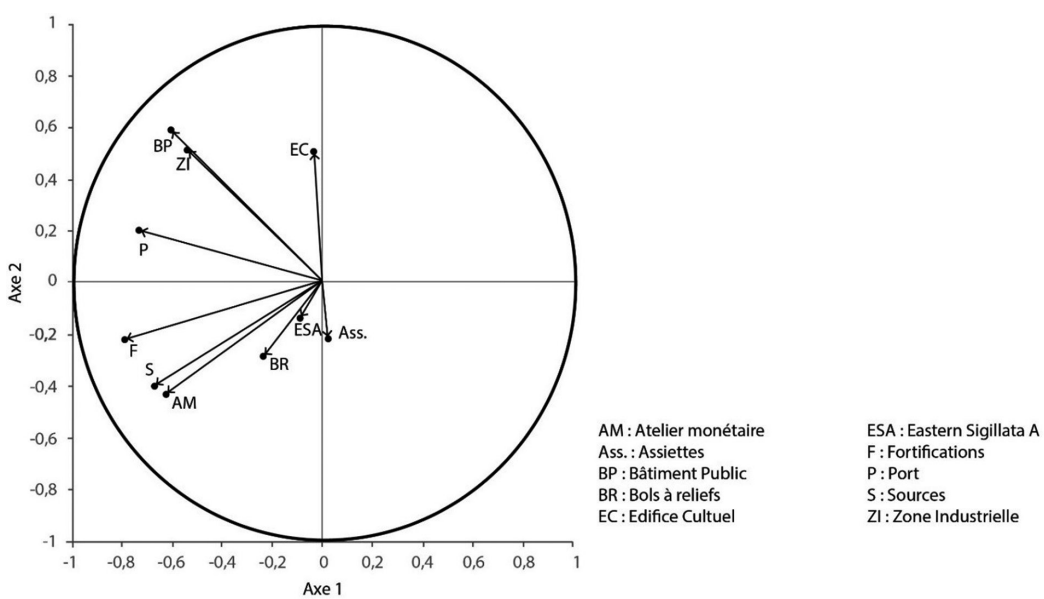


Fig. 27. Cercle des corrélations avec les axes 1 et 3. Période 3.

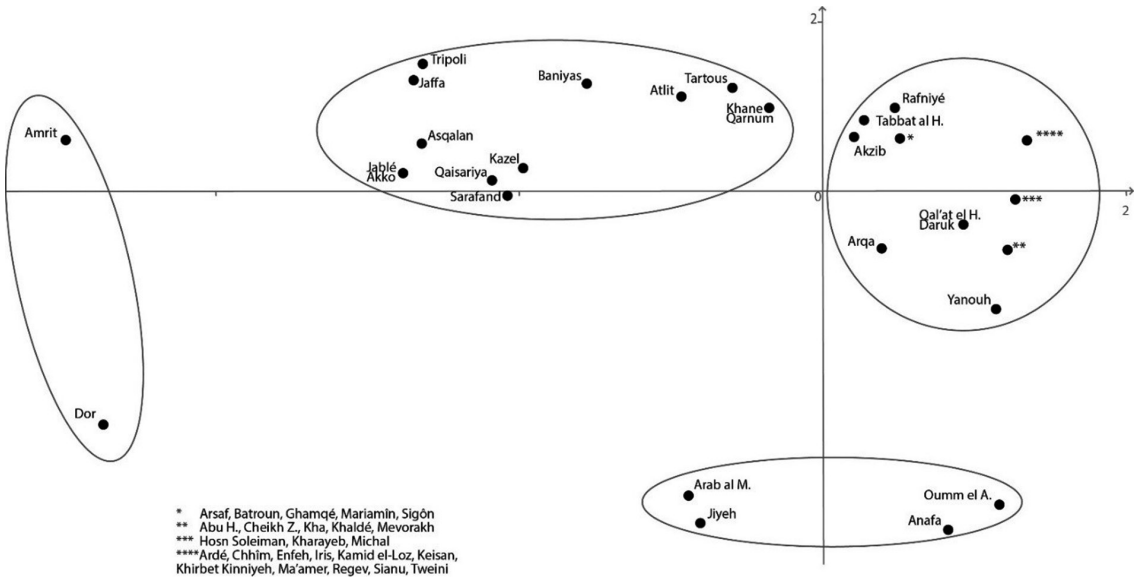


Fig. 28. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 3.

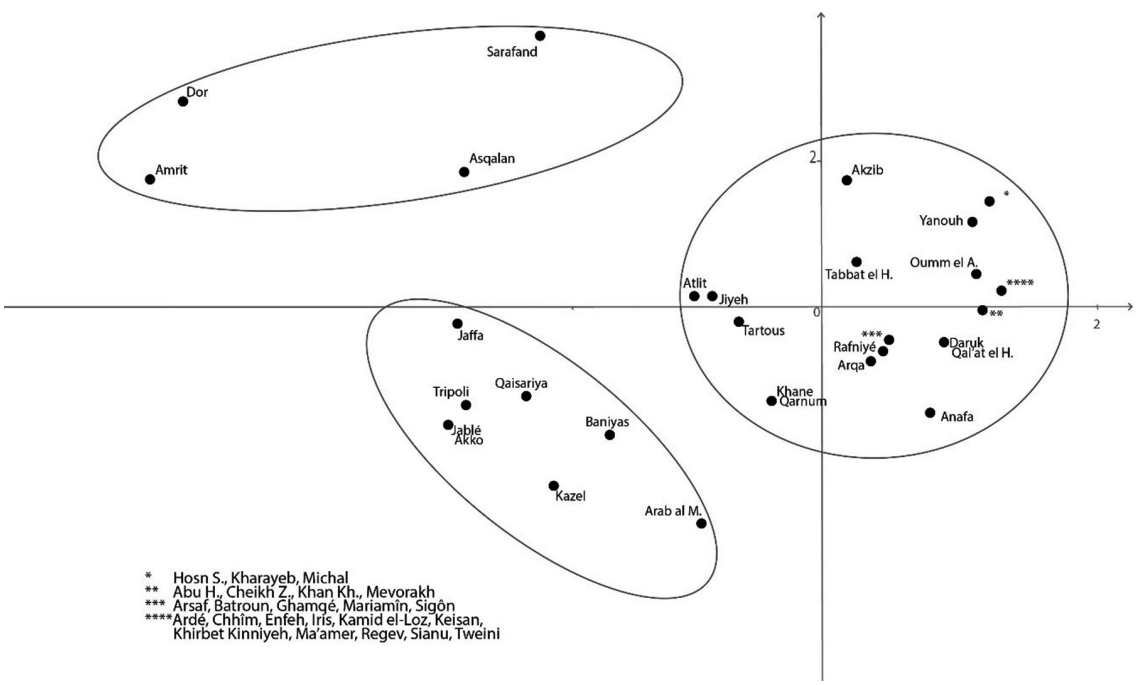


Fig. 29. Projection des sites sur les axes 1 et 3. Période 3.

4.1.2. Conclusion sur les analyses statistiques relatives aux trois périodes d'analyse

La comparaison des ACP des trois périodes montre que les composantes principales que nous avons déterminées dessinent une dualité entre:

- d'une part, des sites majeurs aux rôles spécifiques et bien définis, notamment dans le domaine politique, qui développent des activités multiples (religieuses, politiques, économiques) et qui présentent des infrastructures remarquables et, pour certaines, prestigieuses (comme les grands sanctuaires);
- d'autre part, des sites mineurs, aux activités également plurielles, mais sans rôle défini, en particulier dans l'organisation politique, et sur lesquelles se développent des activités économiques variées: productions agricoles, commerces, relais routiers, etc. Ces sites se caractérisent essentiellement par des biens mobiliers.

La projection des sites sur les axes aboutit à former trois grands groupes, dans la majorité des cas. Ils sont relativement stables au cours des trois périodes, même si la période 2 est celle où les changements sont les plus nombreux. Parmi ces groupes, celui qui est formé par Dor et Amrit/Marathos est le plus stable. Ces deux sites sont exceptionnels, tant par l'importance que leur accordent les chercheurs dans l'histoire régionale, que par l'ampleur des données archéologiques qu'ils fournissent. Ces sites sont rejoints par Qaisariya/Tour de Straton et Akko au cours du II^{e} siècle, puis par Sarafand/Sarepta et Hirbet Asqalan/Ascalon à la période suivante. Un autre groupe se distingue. Il se constitue de petites cités évoluant dans le giron arwadien ou soumises à l'autorité de Tyr et Sidon: Tripoli, Jaffa, Hirbet Asqalan/Ascalon, Jablé/Gabala, Kazel/Simyra, Sarafand/Sarepta, Baniyas/Balanée, Atlit, Qaisariya/Tour de Straton et Akko. Ces établissements présentent, à toutes les périodes, des caractéristiques similaires, même s'ils sont parfois intégrés à des groupes différents. Ils semblent former un groupe intermédiaire entre les puissances du premier groupe et les sites mineurs du troisième groupe. Tartous/Antarados et Khane/Orthosie émergent à la période 3 et s'insèrent dans ce groupe, évolution que corroborent les données historiques.

Le troisième groupe est le plus hétérogène. Il comprend à la fois les sites mineurs que nous avons caractérisés précédemment, comme Tweini, Iris, Enfeh, Ardé, Tartous/Antarados aux deux premières périodes, Khaldé, Ma'amer et Regev, et les sites pour lesquels nous manquons d'informations, comme Massyaf, Hosn Soleiman/Baetocécé et d'autres encore. Un ensemble, au sein de ce groupe, est très stable et comprend les sites de Mariamîn/Mariammè, Sigôn, Arsaf/Apollonia, Khane/Orthosie (aux deux premières périodes), Ghamqé/Énhydra et Batroun/Botrys. Ces sites ont en commun d'être connus par les sources, dans lesquelles ils sont décrits comme de petites cités, peut-être semblables à celles du deuxième groupe.

En regardant le troisième groupe et les sites qui ont été fouillés et publiés, le biais archéologique est parfaitement identifiable: les sites d'Anafa, d'Oumm el Amed, de Keisan et Mevorakh ont une évolution, sur l'ensemble des graphiques, conforme à ce qui est connu de leur histoire. Par exemple, Anafa est dans ce groupe à la période 1, car à la fin du IV^{e} et au cours du III^{e} siècle, c'est un site peu développé; il intègre ensuite le deuxième groupe à la période 2, qui correspond à son plein épanouissement au II^{e} siècle; il retourne dans le dernier groupe à la dernière période, c'est-à-dire au I^{er} siècle, qui est une phase d'abandon et de réoccupation par un établissement très modeste. Comparativement aux autres sites, en revanche, le score des trois sites concernés sur les axes est surévalué, en raison de l'abondante documentation archéologique qu'ils ont fournie. Quant au

groupe résiduel, l'analyse montre que c'est un groupe par défaut, reflet des lacunes et des disparités du corpus initial.

L'ACP a donc mis en évidence quelques groupes caractéristiques d'établissements, ainsi que des détails concordant avec les analyses des historiens et des archéologues: les sites potentiellement importants dans la politique régionale, les sanctuaires... Elle met aussi en relief les limites et les biais de la documentation initiale, par exemple en mettant en lumière non un groupe typologique mais un groupe de sites où les recherches archéologiques ont été les plus développées. Une ACP expérimentale, présentée ci-dessous,[680] a été menée sans tenir compte des sites de Dor et d'Amrit/Marathos, qui ressortent comme des exceptions à chaque analyse, dans le but de comprendre si ces sites avaient un poids exceptionnel à l'époque hellénistique, ou bien si c'est la recherche archéologique, importante pour les deux, qui les fait ressortir.

4.2. *Poursuite de l'analyse typologique avec la CAH*

L'ACP a mis en évidence quelques tendances et des profils de sites, même si, en raison de l'état du corpus, ils sont définis à grands traits. Les groupes de sites proposés à partir des projections des individus sur les axes principaux[681] ont été caractérisés intuitivement et peuvent induire des interprétations erronées. C'est pourquoi le choix a été fait de poursuivre l'analyse par une classification ascendante hiérarchique (CAH), à partir des coordonnées des sites sur les axes principaux. Les résultats, d'ordre typologique, se présentent sous la forme d'un dendrogramme, ou arbre hiérarchique dont les branches représentent les liaisons entre les individus, ici les sites, puis les groupes d'individus. La longueur des branches représente le niveau de proximité entre chaque groupe. Figurés sous cette forme graphique, les résultats deviennent immédiatement saisissables par l'œil. Ils sont présentés ici par période, avant une proposition d'interprétation globale.

4.2.1. Résultats des CAH par période d'analyse: les dendrogrammes

Période 1 (IV^e^-III^e^ siècles)

Le dendrogramme met en évidence cinq groupes (Fig. 30):

- Dor, Amrit, Jiyeh, Sarafand et Hirbet Asqalan;
- Chhîm, Michal, Kharayeb, Akzib, Hosn Soleiman, Batroun, Daruk, Enfeh, Iris, Kamid el-Loz, Khaldé, Khan Khaldé, Ma'amer, Massyaf, Mevorakh, Qal'at el-Hosn, Regev, Sianu, Tartous, Tweini, Anafa, Ardé, Cheikh Zenad, Yanouh, Khirbet Kinniyeh, Khane, Mariamîn, Sigôn, Arsaf et Ghamqé;
- Akko, Arab al-Mulk, Jaffa, Rafniyé, Kazel et Baniyas;
- Abu Hawam, Arqa, Keisan, Soukas et Oumm el Amed;
- Atlit, Tabbat al-Hammam, Jablé, Qaisariya, Tripoli et Qarnum.

Période 2 (II^e^ siècle)

Le dendrogramme met également en évidence cinq groupes. Leur composition révèle néanmoins des variations par rapport à la période précédente (Fig. 31):

- Dor, Jiyeh et Sarafand;

[680] Voir ci-après, 4.3.
[681] Voir les Figs. 13, 14, 18, 19, 23 et 24.

- Sianu, Kharayeb, Chhîm, Hosn Soleiman, Michal, Amrit et Jaffa;
- Kazel, Jablé, Arab al-Mulk, Anafa, Keisan, Arqa, Oumm el Amed et Yanouh;
- Qaisariya, Akko, Cheikh Zenad, Kamid el-Loz, Tabbat al-Hammam, Abu Hawam, Atlit et Soukas;
- Tartous, Tweini, Iris, Regev, Ma'amer, Arsaf, Khirbet Kinniyeh, Khan Khaldé, Khaldé, Ardé, Enfeh, Qal'at el Hosn, Massyaf, Mevorakh, Daruk, Hirbet Asqalan, Tripoli, Akzib, Rafniyé, Batroun, Sigôn, Khane, Ghamqé, Mariamîn, Baniyas et Qarnum.

Période 3 (fin II^{e}- I^{er} siècle)

Le dendrogramme de la période 3 met en évidence six groupes, soit un de plus que pour les deux périodes précédentes (Fig. 32):

- Hirbet Asqalan, Akko, Jablé, Jaffa, Tripoli et Baniyas;
- Oumm el Amed, Yanouh, Hosn Soleiman, Michal et Kharayeb;
- Tartous/Antarados, Atlit, Tabbat al-Hammam, Akzib, Tweini, Iris, Massyaf, Keisan, Khirbet Kinniyeh, Regev, Ma'amer, Chhîm, Khaldé, Kamid el-Loz, Ardé, Enfeh, Sianu, Arqa, Cheikh Zenad, Abu Hawam, Khan Khaldé, Mevorakh, Qarnum, Khane, Rafniyé, Mariamîn, Sigôn, Batroun, Arsaf et Ghamqé;
- Dor, Amrit et et Sarafand;
- Qal'at el Hosn, Daruk, Qaisariya et Kazel;
- Jiyeh, Arab al-Mulk et Anafa.

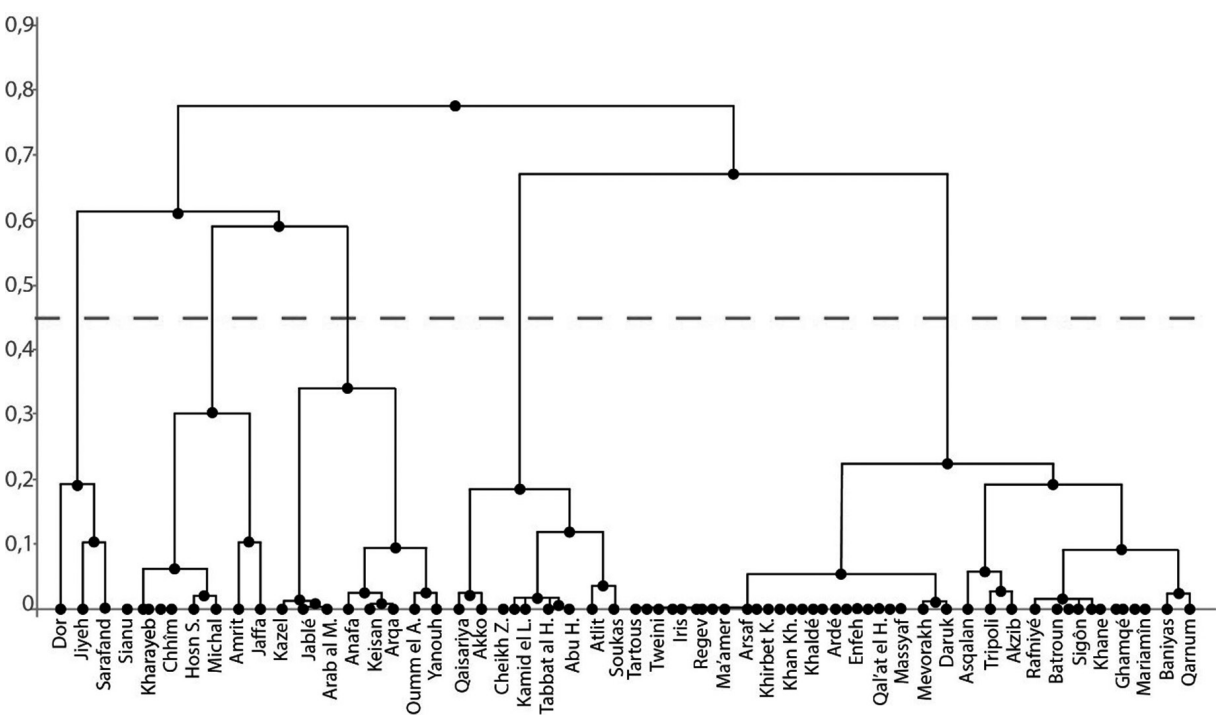


Fig. 30. Dendrogramme de la période 1.

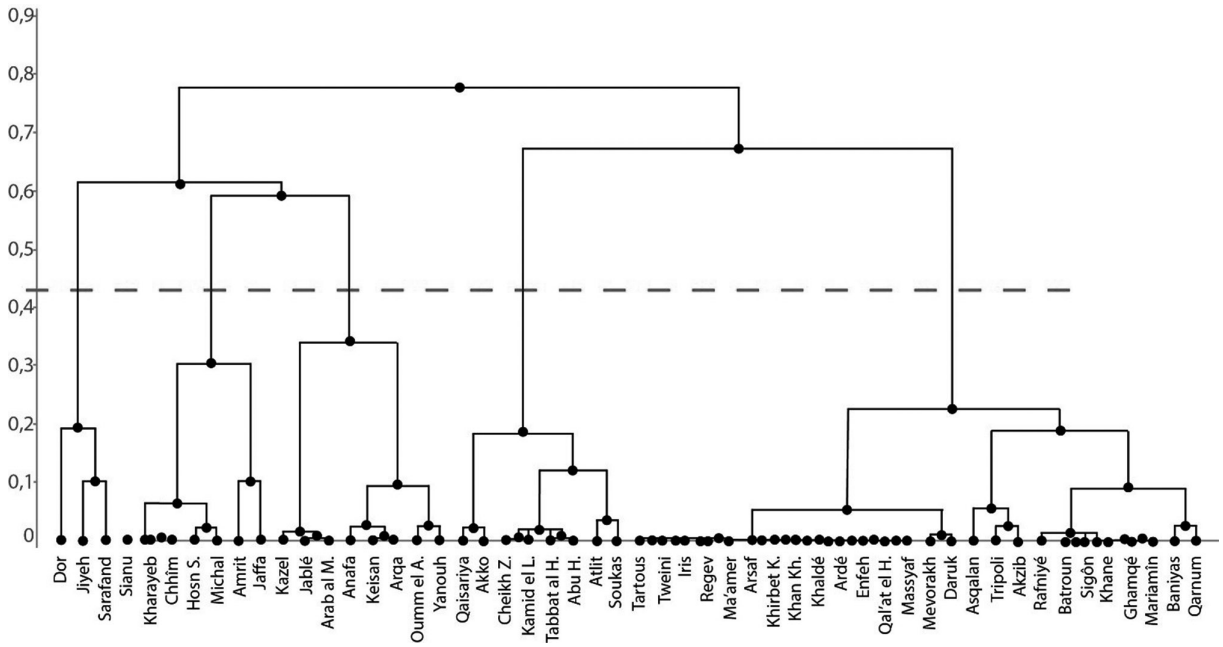


Fig. 31. Dendrogramme de la période 2.

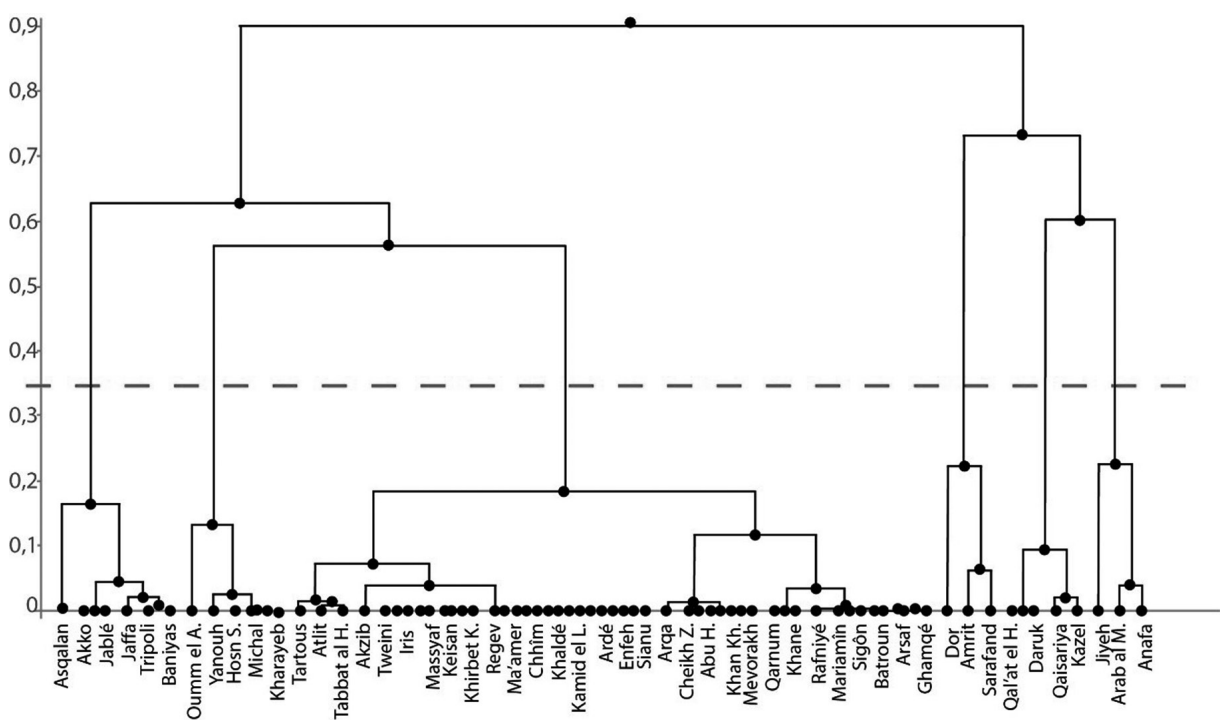


Fig. 32. Dendrogramme de la période 3.

4.2.2. Commentaires des résultats des CAH par période d'analyse

La comparaison des groupes typologiques obtenus au moyen de la CAH met en relief quelques tendances du corpus:

- la présence de Dor dans un groupe restreint, avec Amrit/Marathos aux périodes 1 et 3;
- le regroupement, dans des ensembles plus petits, de sites appartenant au groupe des petites cités que l'on pu définir avec les ACP: Tripoli, Jaffa, Hirbet Asqalan/Ascalon, Jablé/Gabala, Kazel/Simyra, Qaisariya/Tour de Straton, Sarafand/Sarepta, Baniyas/Balanée et Atlit. Le groupe 3 du dendrogramme de la période 1, les groupes 2 et 3 de la période 2 et le groupe 1 de la période 3 présentent ainsi des similitudes;
- la présence, dans chaque dendrogramme, d'un groupe plus vaste (groupe 2 à la période 1, groupe 5 à la période 2 et groupe 3 à la période 3), composé essentiellement des sites associés précédemment, dans le cadre des ACP, à ce que nous avons appelé les groupes «résiduels». Comme au cours de l'ACP, ils ont été rassemblés ici par défaut, en raison d'un score nul ou avoisinant zéro dans le tableau des attributs.

Plus que l'ACP, la CAH a mis en lumière les lacunes et les disparités du corpus. Il s'avère donc difficile de caractériser les groupes dont on perçoit mal les liens typologiques et les rapprochements. Parfois, des groupes comme celui formé par Abu Hawam, Arqa, Keisan, Soukas et Oumm el Amed (période 1) sont plus simples à interpréter: ce ne sont que des sites modestes, fouillés sur une surface relativement importante. Ce biais de la documentation archéologique, qui pèse de façon évidente sur les rapprochements typologiques qui peuvent être opérés, se fait jour également lorsque des sites modestes, comme Yanouh, figurent dans le même groupe que les cités de Jablé/Gabala et d'Arab al-Mulk/Paltos.

Pour expliciter ce que nous entendons par "biais archéologique", ou "biais de la documentation", développons l'exemple d'Arqa. À la période 1, au début de l'époque hellénistique, il est à la frontière des royaumes séleucide et lagide et semble très modeste. Les sites du groupe auquel il appartient sont dans une situation similaire (groupe 4): Keisan et Oumm el Amed n'ont pas atteint leur plein épanouissement, Soukas souffre d'une certaine dépopulation. À la période suivante, au cours du II^{e} siècle, Arqa figure aux côtés d'établissements prospères (groupe 3), à un moment où le site se développe pleinement grâce à la reconstruction de réseaux de communication avec les établissements environnants. À la période 3, en revanche, il a rejoint le groupe résiduel. Or, d'après les résultats des dernières prospections, le tell n'a pas été abandonné au I^{er} siècle, mais l'établissement s'est développé dans la plaine environnante, transformant l'ancien site en acropole. La plaine n'a pas encore été fouillée. Par conséquent, la base de données, uniquement remplie au moyen des découvertes archéologiques déjà publiées, et les analyses mises en œuvre ne nous donnent qu'une vision partielle de la réalité. Contrairement à l'ACP qui a mis des tendances en lumière, la CAH reflète plus strictement l'état du corpus documentaire.

4.3. *Une expérience: la reprise des analyses sans Dor ni Amrit*

Comme Dor et Amrit sont les sites dont le poids est le plus important dans l'ACP, on a souhaité estimer leur rôle dans l'analyse statistique. Leur poids, en effet, est disproportionné par rapport à celui des autres sites: ne déforment-ils pas nos interprétations des composantes principales? Si les résultats des ACP diffèrent totalement des précédents, alors Dor et Amrit constituent un biais analytique. Si les résultats sont proches, alors ces deux sites sont bien des entités remarquables au sein du corpus.

Dans un premier temps, le site de Dor a été exclu des analyses. Pour les trois périodes, les cercles des corrélations ainsi obtenus ne diffèrent presque pas (Fig. 33a et b), ou bien dans le sens des variables mais non dans leurs valeurs absolues (Fig. 33c). Par conséquent, l'interprétation des axes n'est pas remise en cause par la suppression de Dor au sein du corpus.

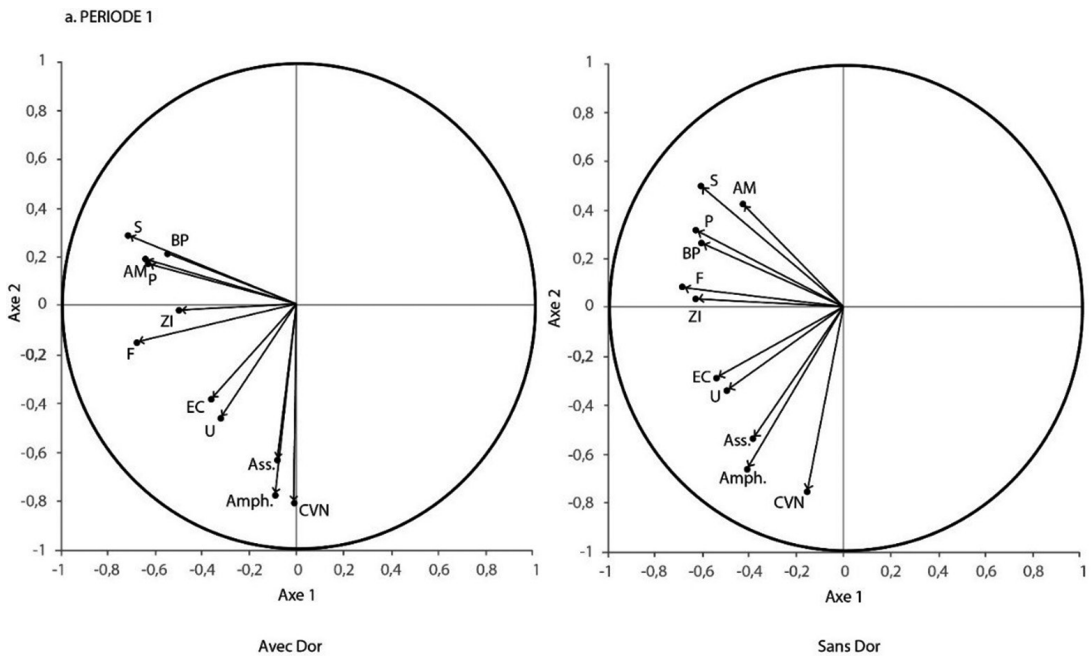


Fig. 33a. Comparaison des cercles des corrélations avec et sans Dor pour la période 1.

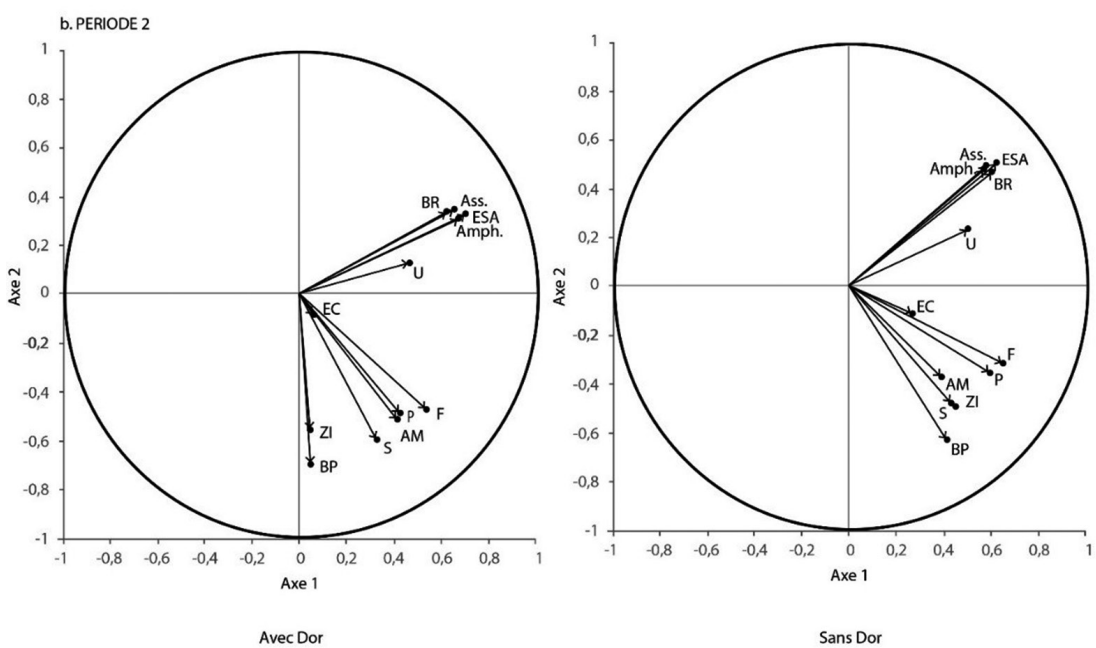


Fig. 33b. Comparaison des cercles des corrélations avec et sans Dor pour la période 2.

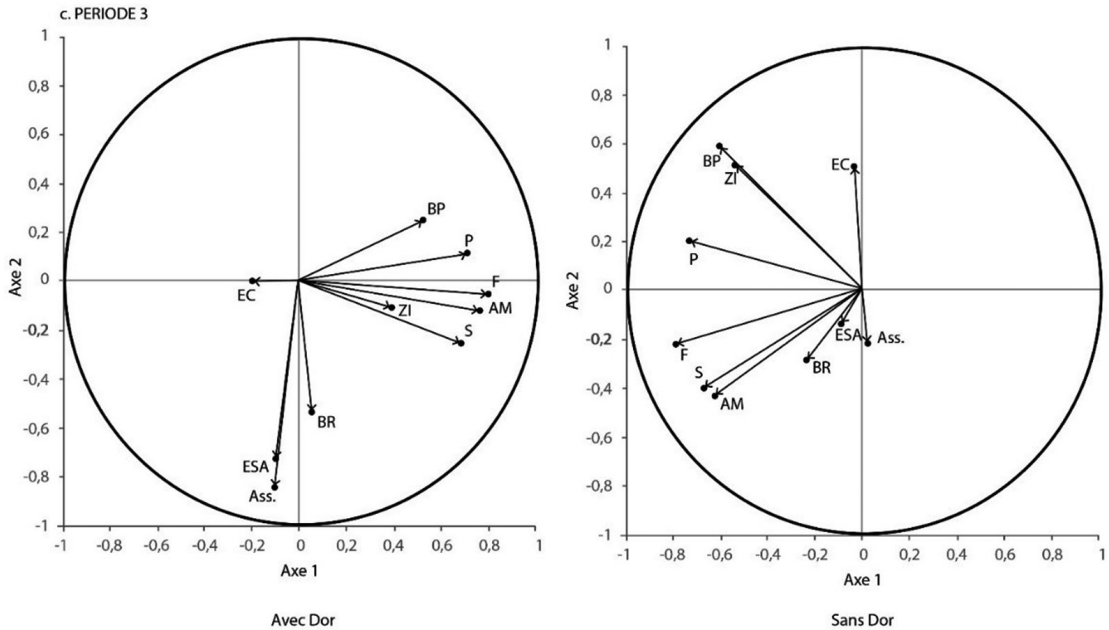


Fig. 33c. Comparaison des cercles des corrélations avec et sans Dor pour la période 3.

La projection des sites sur les composantes principales 1 et 2 (les axes les plus significatifs) donne exactement les mêmes groupes et la même répartition globale des sites. Pour les périodes 1 (Fig. 34) et 3, Dor ne saurait donc être envisagé comme un biais: il s'agit simplement d'un site remarquable dans le corpus. Pour la période 2 (Fig. 35), en outre, le deuxième groupe est plus nettement situé du côté des établissements majeurs, ce qui facilite l'identification et surtout la caractérisation des groupes.

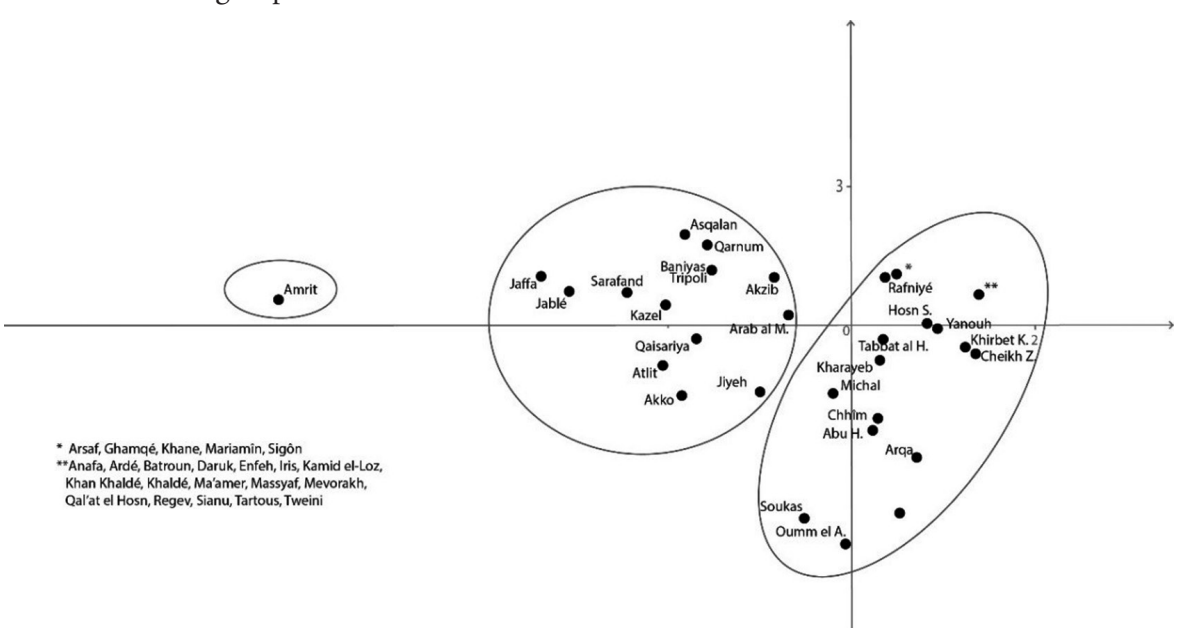


Fig. 34. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 1.

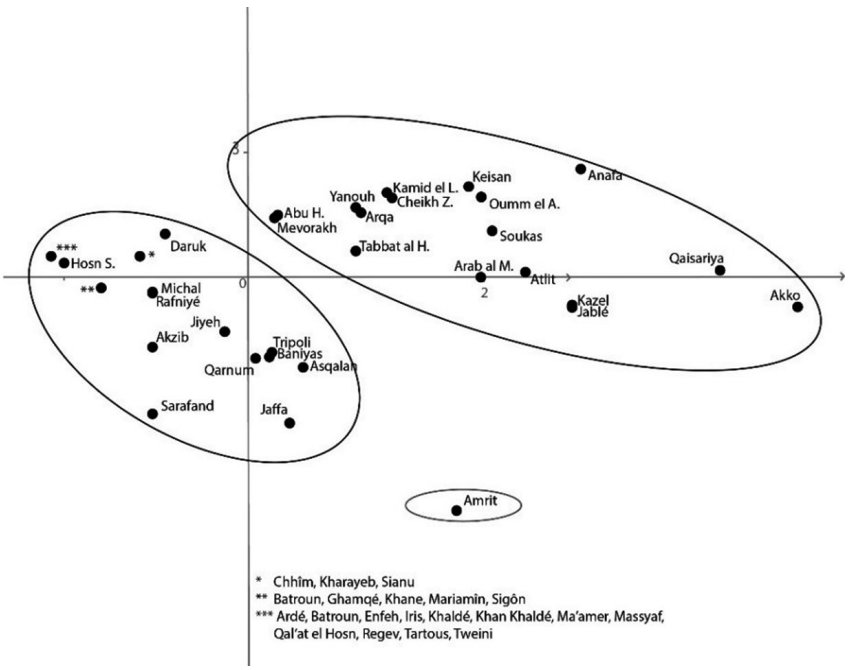


Fig. 35. Projection des sites sur les axes 1 et 2. Période 2.

L'expérience effectuée sans Dor ni Amrit, dans un second temps, a été menée pour la période 1; elle donne des résultats légèrement différents (Fig. 36) qui confirment cependant l'interprétation des axes formulée dans l'analyse avec Dor et Amrit.

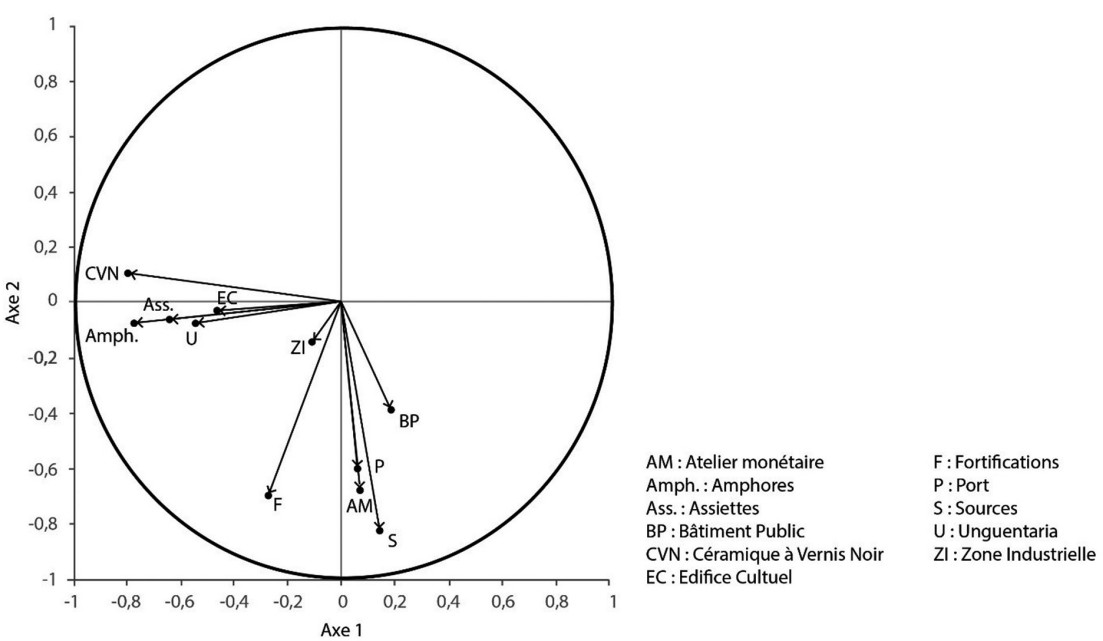


Fig. 36. Cercle des corrélations avec les axes 1 et 2 (obtenus sans Dor ni Amrit) pour la période 1.

Avec la projection des sites (Fig. 37) se dessinent trois groupes, très semblables aux groupes obtenus lors des analyses précédentes: un premier avec des sites “majeurs”, un deuxième avec des sites mineurs aux activités variées, caractérisés par leurs biens mobiliers plutôt que par leurs infrastructures. Cette définition correspond bien aux sites concernés, tous fouillés. Le dernier groupe reste le groupe résiduel. L’ACP réalisée sans Dor ni Amrit ne bouleverse donc pas les résultats, mais elle permet une lecture plus nette du corpus.

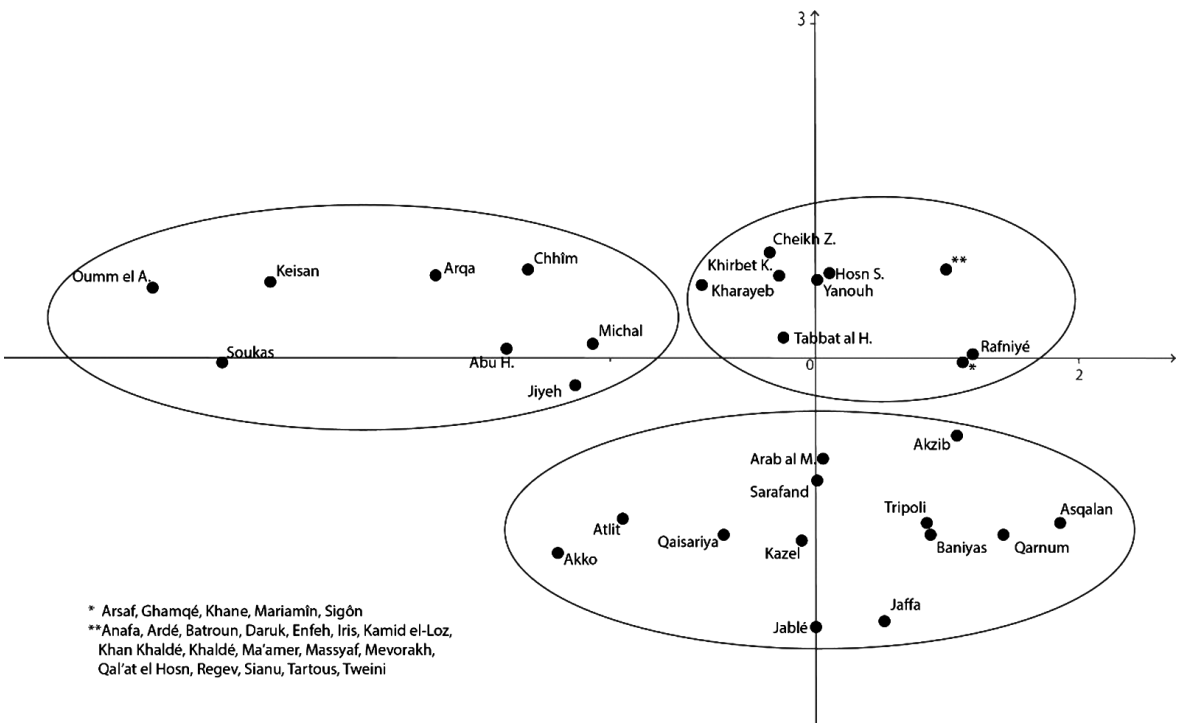


Fig. 37. Projection des sites sur les axes 1 et 2 (obtenus sans Dor ni Amrit). Période 1.

Dans le cas de la CAH, plusieurs tests ont été menés en reprenant les analyses sans Dor, sans Dor ni Amrit (période 1), puis sans les sites dont le score était nul dans les tableaux attributaires, par génération de dendrogrammes correspondants aux résultats des ACP précédentes. Tout comme dans le cas des ACP, de légers changements apparaissent, qui ne s’avèrent toutefois pas particulièrement significatifs. En revanche, le dendrogramme sans Dor ni Amrit, pour la période 1, livre quatre groupes plus cohérents que les groupes typologiques observés jusqu’alors, auxquels s’ajoute toujours le groupe résiduel (Fig. 38):

- Sarafand et Jiyeh.
- Hirbet Asqalan, Jaffa et Akzib.
- Kazel, Baniyas, Atlit, Jablé, Qarnum, Tripoli et Qaisariya.
- Tabbat al-Hammam, Cheikh Zenad, Yanouh, Hosn Soleiman, Michal, Chhîm, Kharayeb, Soukas, Oumm el Amed, Keisan, Abu Hawam et Arqa.
- Groupe résiduel.

On observe la logique à l’œuvre dans ces regroupements. Les sites qualifiés auparavant de *petites cités* sont dispersés dans les trois premiers groupes, mais aussi nettement distants des autres groupes. Le groupe résiduel est mieux délimité que dans les dendrogrammes précédents, dans

lesquels il a pu être associé à d'autres sites. Enfin, dans le dernier groupe se retrouvent des sites mineurs, qui, mis à part Hosn Soleiman, ont été fouillés.

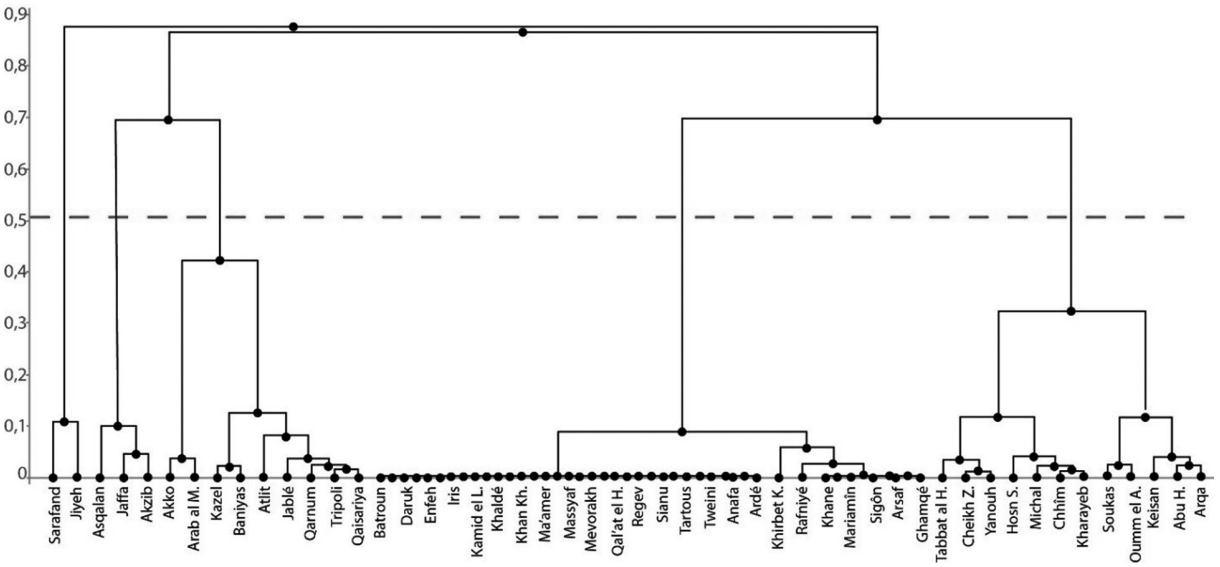


Fig. 38. Dendrogramme de la période 1, sans Dor ni Amrit.

Les tests effectués sans les sites au score nul, dans un dernier temps, ont produit trois dendrogrammes montrant cinq groupes pour les périodes 1 et 2 et six groupes pour la période 3. Ces dendrogrammes, bien qu'ils ne présentent plus de groupe résiduel, mettent en évidence l'état de notre documentation et les disparités entre les individus du corpus.

Pour conclure sur ces analyses statistiques, l'analyse purement typologique a été complétée par la cartographie des groupes typologiques. Sur les trois cartes représentant la situation de chaque période, aucune ne révèle de logique territoriale significative. La cartographie fait apparaître les limites de la documentation, en particulier dans le cas du groupe résiduel qui fausse la lecture des cartes. Pourtant, ces dernières n'ont aucun caractère définitif, et il faut plutôt les envisager comme des cartes "à trous", susceptibles d'être complétées au gré des futures découvertes ou publications. Par exemple, il serait intéressant de pouvoir cartographier le groupe des petites cités, dont beaucoup sont sur la côte mais dont on pressent qu'il pourrait être complété par des sites comme Mariamîn/Mariammè ou Rafniyé/Raphanée. Il faut alors s'interroger sur ces relais, ou au contraire contre-pouvoir, des cités phéniciennes. La cartographie des groupes typologiques, si elle n'apporte rien pour l'instant, représente bien une voie féconde pour étudier les territoires des cités phéniciennes.

La CAH et l'ACP, qui ont permis d'élaborer ces cartes, ont ainsi produit quelques résultats. Compte tenu de l'état lacunaire du corpus, ces résultats doivent être soulignés. Les analyses ont dégagé des tendances et des regroupements, en particulier l'ACP, qui a mis en lumière des petites cités et des sites mineurs bien fouillés. Les groupes qui ont émergé nous offrent la possibilité d'établir des comparaisons qui vont au-delà de l'analyse de paires de sites. Désormais, il est envisageable de comparer un grand nombre de sites et les données qui leur sont associées. Les analyses statistique et typologique apportent également de la clarté dans la lecture de la documentation: les apports, les groupes, mais également les biais, se lisent relativement aisément. En effet, ACP et CAH, surtout,

mettent en relief les lacunes et les disparités de notre corpus documentaire initial. Ce constat ne saurait pourtant faire obstacle au développement de l'étude de la Phénicie hellénistique par le biais des méthodes mobilisées. Au contraire, une fois ces biais explicités, il faut encore expliquer et interpréter les groupes, les écarts, les résultats qui ne semblent pas concorder avec notre connaissance du contexte.

Rappelons aussi qu'il ne s'agit là que d'une première exploration des données. Au vu des résultats encourageants, il est désormais envisageable de poursuivre de telles analyses, mais en réfléchissant à partir d'autres variables. Par exemple, un dépouillement plus fin des sources écrites permettrait peut-être de classer qualitativement les occurrences des sites. Les progrès dans la classification de la céramique locale et régionale proche-orientale est également une piste intéressante, car la prise en compte de ce mobilier ouvrirait certainement la voie à d'autres classements. Enfin, une application de ce type d'analyses à échelle plus locale, à l'intérieur des cités, pourrait être envisagée en collaboration avec l'Université Libanaise, notamment, dont les projets de prospection se sont développés ces dernières années.[682] En un mot, ACP et CAH sont deux analyses stimulantes pour la réflexion de l'historien. Elles ont fourni des résultats dans notre enquête; elles ont montré, surtout, tout le parti que nous pourrions en tirer, car la constitution des groupes et les logiques spatiales associées apparaissent comme des points d'entrée pertinents et féconds pour analyser l'organisation et les modes de structuration du territoire. Elles sont complétées ici par une approche spatiale du corpus, rendue possible par la géolocalisation de la majorité des sites et des données.

[682] Par exemple, Khalil 2015, p. 30.

5. La Phénicie en réseaux: recherche sur l'organisation spatiale des territoires phéniciens de la période hellénistique

Ce chapitre présente la seconde partie de l'analyse appliquée au corpus documentaire: la modélisation spatiale. La configuration géographique des sites est polarisée par le littoral.[683] *Ces derniers sont, en outre, localisés sur une bande orientée nord-sud de moins de 60 kilomètres de large. L'ensemble de ces éléments n'est pas favorable, a priori, à l'apparition de réseaux hiérarchisés. Le calcul initial des distances de coût, dans un premier temps, semble confirmer cette première analyse. Les réseaux y sont très fragmentés et essentiellement orientés nord-sud, liant rarement le littoral et les arrière-pays. L'introduction des masses dans les réseaux change véritablement la donne: elle modifie la configuration de ces derniers et contribue à l'émergence de pôles, ces établissements qui dynamisent les interactions au bénéfice de tout un territoire. Le modèle gravitaire fonctionne en Phénicie, les réseaux qu'il propose sont logiques en l'état de nos connaissances. Ces réseaux ne sont pas une photographie du fonctionnement spatial de la Phénicie hellénistique, mais bien une proposition de lecture de l'organisation de l'espace; il convient dès lors de les analyser et de les interpréter.*[684]

5.1. *La modélisation des réseaux d'interactions: une première approche des territoires*

Pour l'ensemble des trois périodes, cinq réseaux d'interactions émergent (Figs. 6, 39 et 40). L'un est polarisé vers Arwad, l'autre vers Dor. Ce sont des réseaux à ramifications est-ouest, qui relient le littoral à l'arrière-pays. Même si la majorité des sites qui ne sont pas implantés sur la côte n'en sont éloignés que d'une dizaine de kilomètres, ces réseaux comptent tout de même des sites d'arrière-pays bien plus éloignés vers l'est, comme Anafa au sud ou Hosn Soleiman/Baetocécé au nord. En Phénicie centrale, deux réseaux linéaires, s'étendant du nord au sud, se dessinent en parallèle: l'un est polarisé vers Tyr et ne se développe que sur la côte; l'autre est polarisé vers Mariamîn/Mariammè et ne concerne que l'arrière-pays. Le dernier réseau est de taille réduite et émerge, selon les périodes, au nord ou au sud, autour des pôles secondaires de Jaffa (Fig. 6, période 1), Jablé/Gabala (Fig. 39, période 2) et Hirbet Asqalan/Ascalon (Fig. 40, période 3).

Aux trois périodes d'analyse, ces réseaux peuvent être regroupés en trois grands ensembles géographiques, nord, centre et sud, sans que l'on puisse exclure que cette répartition soit un effet de la constitution du corpus initial. Un autre témoignage de cette apparente stabilité est la polarisation des réseaux, excepté celui qui se développe à l'est, vers le littoral méditerranéen, polarisation qui reste forte à toutes les périodes, sans surprise. Cette forte polarisation se lit notamment dans les structures des réseaux qui se dessinent au nord et au sud: nombre d'établissements se rattachent directement à Dor et à Arwad, sans intermédiaire. Toutefois, la description et l'analyse des réseaux nous amèneront à envisager des établissements qui paraissent se démarquer et jouer un rôle dans la structuration des réseaux, comme Tripoli, Kazel/Simyra, Amrit, Soukas, Arab al-Mulk/Paltos et Jablé/Gabala pour le nord de la zone d'étude, et Akko, Qaisariya/Tour de Straton et Jaffa – et peut-être Keisan – pour le sud.

---

[683] Les sites de Sigôn et Akshaph n'ont pas été pris en compte pour le traitement spatial, puisqu'ils n'ont pu être localisés.

[684] En effet, la configuration spatiale figurée, celle dessinée par les réseaux n'est pas *a priori* signifiante. Elle doit être analysée comme la composante d'une structure territoriale cohérente sur un plan géopolitique, comme le suggère Brunet 2007a, pp. 37-39.

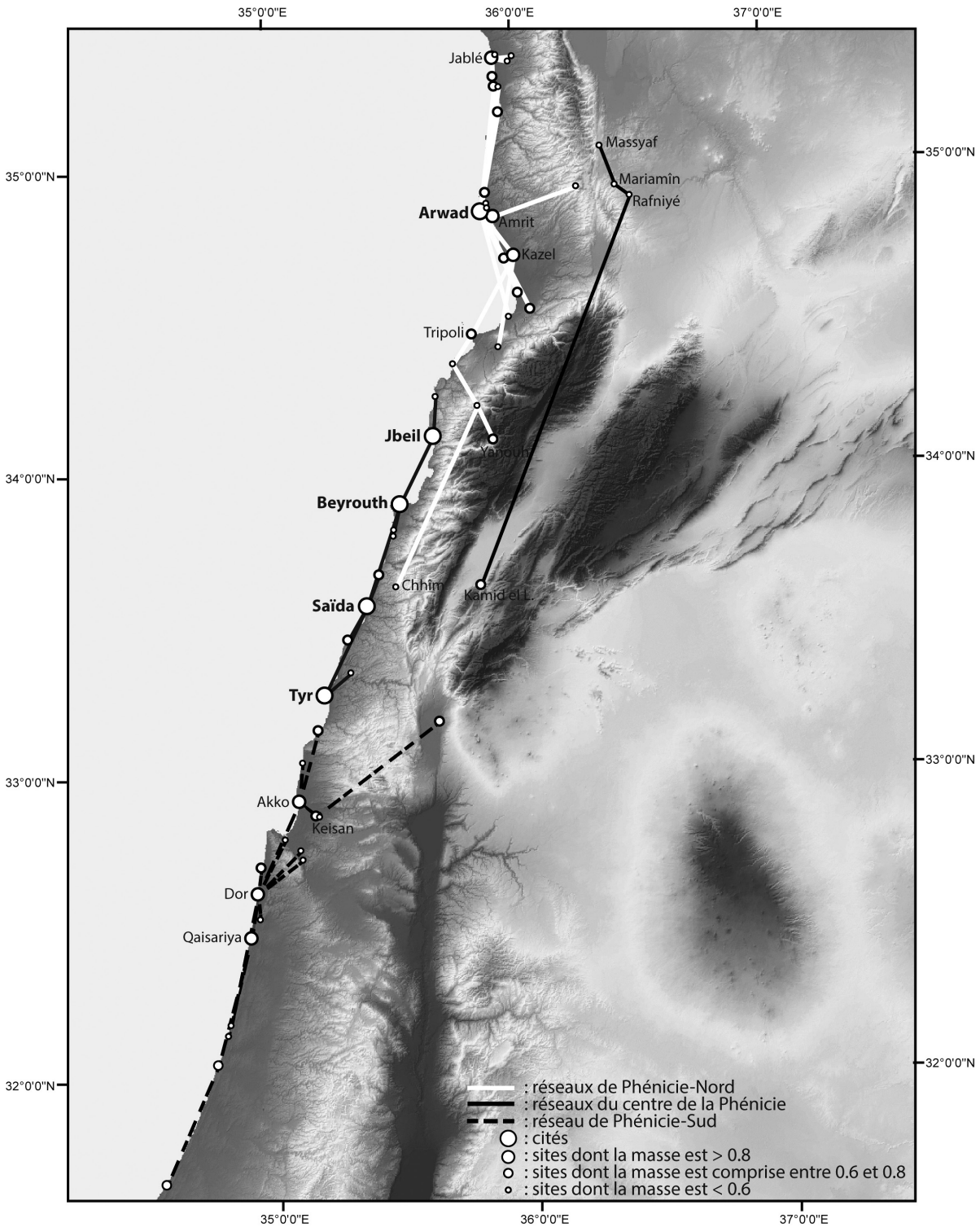


Fig. 39. Carte des réseaux d'interactions modélisés pour la période 2.

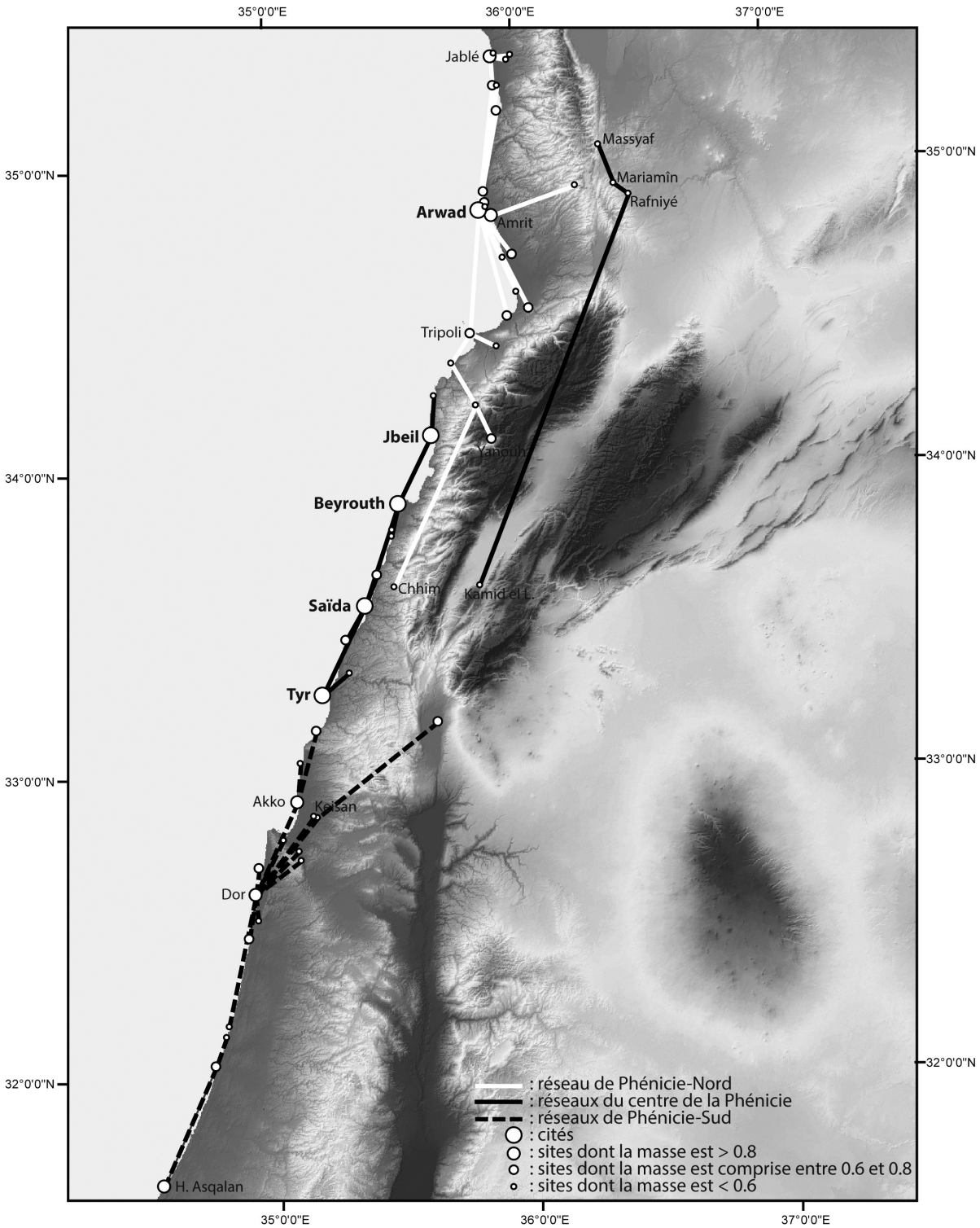


Fig. 40. Carte des réseaux d'interactions modélisés pour la période 3.

5.1.1. Le réseau “arwadien”

Les figures 41 à 45 présentées ci-après sont les représentations schématiques des réseaux d’interactions potentielles en Phénicie du nord, principalement occupée par le réseau polarisé vers Arwad.

Le réseau polarisé vers Arwad est celui qui fait le plus interagir la côte et l’arrière-pays, jusqu’au Djebel Ansarieh et les hautes montagnes du Liban Nord. D’un point de vue spatial, ce réseau est aussi le plus développé à toutes les périodes. S’étendant sur 33 kilomètres d’est en ouest – au niveau de la région de Hosn Soleiman/Baetocécé –, il atteint jusqu’à 200 km du nord au sud (périodes 1 et 3). Il englobe entre 20 et 25 sites et comprend quatre niveaux d’interactions. Bien que les interactions soient très polarisées vers Arwad, les extrémités sud, autour de Tripoli, et nord, autour de Jablé/Gabala, se structurent de façon plus complexe et hiérarchisée.

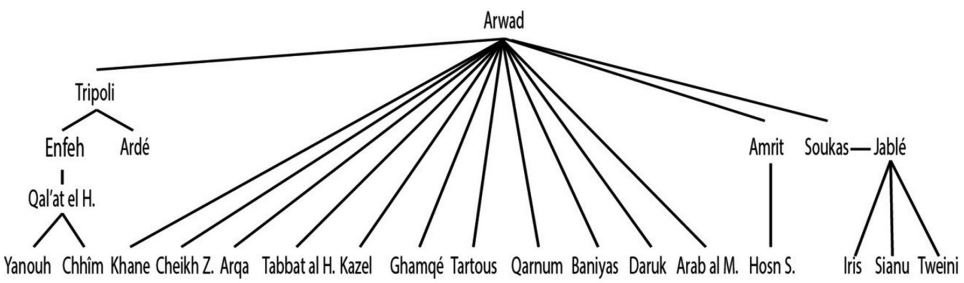


Fig. 41. Structure des réseaux d’interactions du nord de la Phénicie à la période 1.

Cela se voit à la période 2 (Fig. 42). Le sud du réseau, autour de Kazel/Simyra et de Tripoli, s’organise différemment, de manière plus hiérarchisée. Qal’at el Hosn se démarque également, en prenant une place “centrale”, comme intermédiaire entre des sites du littoral, représentés par Enfeh, et de l’arrière-pays montagneux, avec Yanouh et Chhîm. Au nord du réseau, Jablé/Gabala devient le pôle de son propre réseau, qui implique 5 établissements: des sites de la plaine de Jablé et du piémont du Djebel Ansarieh, ainsi que Jablé/Gabala et Soukas, deux établissements côtiers.

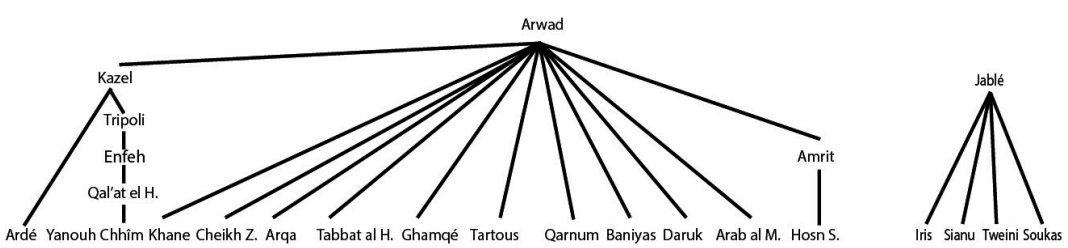


Fig. 42. Structure des réseaux du nord de la Phénicie à la période 2.

La dernière période d’analyse marque un retour à la situation des IV^{e} et III^{e} siècles (Fig. 43). Les deux réseaux de la période précédente n’en forme plus qu’un, polarisé vers Arwad. Soukas n’apparaît plus dans le réseau, détruit par un tremblement de terre. Tripoli et Arab al-Mulk/Paltos sont les deux pôles secondaires du réseau. Paltos semble même supplanter Jablé/Gabala dans l’organisation du réseau, bien que les données archéologiques montrent que Jablé est alors en plein développement. Le réseau arwadien, enfin, est le seul, hormis celui qui se développe dans l’arrière-

pays, au sein duquel trois sites parmi les plus petits (ou légers) du corpus interagissent: Yanouh, Chhîm, Qal'at el Hosn. Ce sont aussi trois sites de l'arrière-pays.

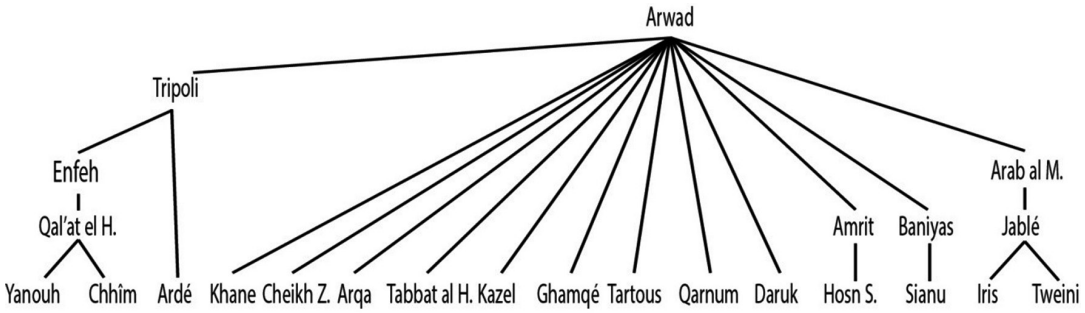


Fig. 43. Structure du réseau d'interactions du nord de la Phénicie à la période 3.

5.1.2. Les réseaux linéaires de la côte et de l'arrière-pays

Les réseaux dits linéaires sont au nombre de deux. L'un est polarisé vers Tyr, l'autre vers Mariamîn/Mariammè. Le premier s'étend sur 120 kilomètres environ du nord au sud. Il longe le littoral et n'implique pas de sites éloignés de plus de dix kilomètres de la mer. Le réseau inclut dix sites et quatre niveaux d'interactions (Fig. 44). Le second, d'une longueur d'environ 170 kilomètres nord-sud, lie des sites de la vallée de la Béqaa jusqu'au piémont oriental du Djebel Ansarieh. Ce réseau est très linéaire et ne comprend pas de ramification jusqu'au littoral. Il inclut quatre sites et comprend deux niveaux d'interactions (Fig. 44). Il est le seul au sein duquel des sites de masse si faible interagissent entre eux. Sur les quatre sites inclus, trois n'ont pas été fouillés, ce qui contribue à les maintenir dans les niveaux inférieurs de la hiérarchie relative des établissements.

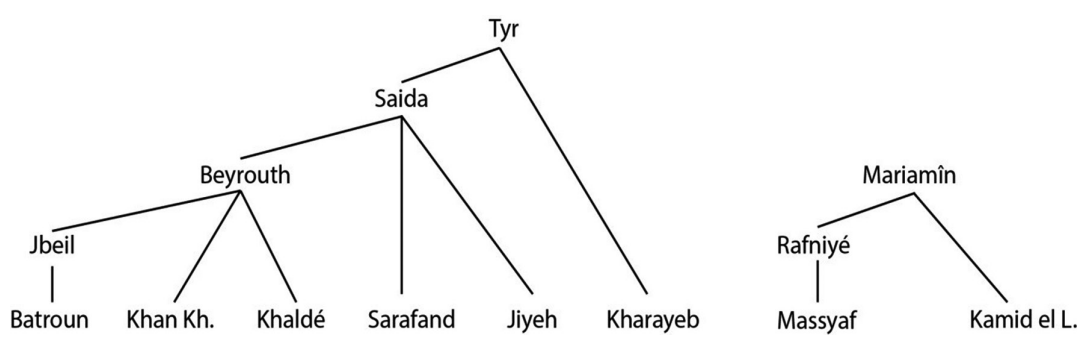


Fig. 44. Structure des deux réseaux d'interactions linéaires de la Phénicie centrale à la période 1.

Ces deux réseaux restent identiques tout le long de l'époque hellénistique. Ils conservent leur étendue spatiale, leur structure, leur orientation et le nombre de niveaux d'interactions et de sites qu'ils impliquent. Cette grande stabilité ne doit pas faire illusion: elle reflète pour une large part le manque de données provenant de cette région dans notre corpus. La structure du réseau tyrien est également significative: celui-ci inclut presque exclusivement des cités (Saïda, Beyrouth, Jbeil/Byblos), comme si le littoral et l'arrière-pays fonctionnaient en autonomie, de manière isolée. C'est la raison pour laquelle la plupart de nos observations portera davantage sur le nord de la Phénicie ou sur les réseaux du sud.

5.1.3. Les réseaux de Phénicie du Sud

En Phénicie du Sud, le principal réseau d'interactions, qui traverse les trois périodes d'analyse, est celui polarisé vers Dor (Figs. 45-47). Toutefois, aux périodes 1 et 3, une partie de ce réseau se détache pour former un réseau autonome (Figs. 45 et 47).

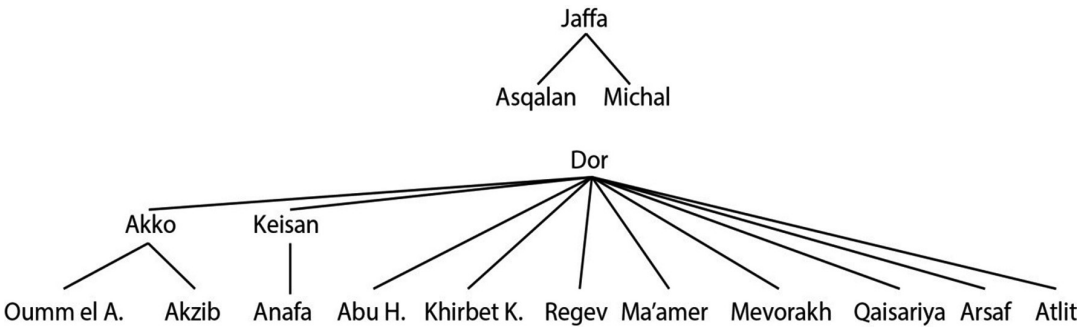


Fig. 45. Structure des réseaux d'interactions du sud de la Phénicie à la période 1.

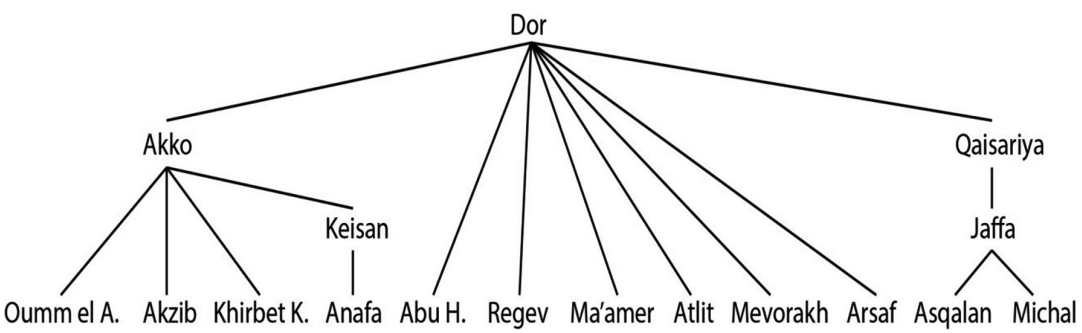


Fig. 46. Structure du réseau d'interactions du sud de la Phénicie à la période 2.

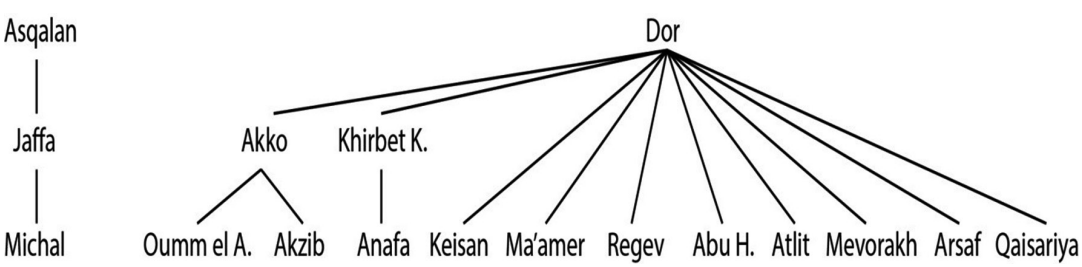


Fig. 47. Structure des réseaux du sud de la Phénicie à la période 3.

En Phénicie du sud, le réseau polarisé vers Dor s'approche des dimensions couvertes par celles du réseau d'Arwad: entre 120 et 200 km du nord au sud pour une largeur de 45 kilomètres (vers Anafa). Il partage également avec lui une certaine complexité, allant jusqu'à 4 niveaux d'interaction. La majeure partie des sites se trouve sur la côte, mais quelques-uns d'entre eux, dont Anafa, sont implantés plus à l'est. Trois sites attirent ici l'attention, à savoir Jaffa, Hirbet Asqalan/Ascalon, Qaisariya/Tour de Straton et Akko. Les deux premiers, en effet, sont les pôles de tous petits réseaux, respectivement à la période 1 et 3. Les deux derniers appartiennent au réseau de Dor. Même si celle-ci exerce une très forte attraction sur les établissements de son réseau, les positions d'Akko et

de Qaisariya/Tour de Straton, contribuent à la complexification du réseau. Ils assurent une fonction d'intermédiaires entre Dor et une petite dizaine de sites. Cette situation ressemble à celle qui est observable dans le nord, autour de Tripoli et de Jablé/Gabala.

5.1.4. Bilan et comparaison des réseaux: quelques pistes de réflexion sur l'organisation de la Phénicie hellénistique

Pour toutes les périodes, les trois grandes zones qui se dessinent perdurent lors de la modélisation des réseaux d'interactions: la zone nord, essentiellement organisée autour d'Arwad, la zone sud, dont Dor est le pôle principal, et la zone centrale, avec ses réseaux linéaires. Ce découpage en trois zones peut être un effet de la constitution du corpus et de notre démarche d'analyse. Il renvoie cependant à des éléments historiques: la zone d'Arwad est à part, car longtemps, elle est la seule cité phénicienne du royaume séleucide, avant l'annexion du reste de la Phénicie par Antiochos III. La Phénicie du sud, en outre, est également une région à part, fortement liée à la Phénicie, mais dont les contextes géographique et politique sont différents. La modélisation confirmerait ici une lecture de la Phénicie en trois zones, par ailleurs suggérées par les sources.

La région du centre est marquée par un manque de données plus conséquent que pour les deux autres, ce qu'expriment ces réseaux linéaires, sans complexité et extrêmement stables pendant toute la période hellénistique. L'absence totale de connexion entre la côte et l'arrière-pays est contredite par les sources archéologiques, qui les attestent pendant ces quelques siècles.[685] Les montagnes du Mont Liban forment, en effet, une barrière naturelle abrupte, qui peut entraver les communications, spécialement l'hiver, mais qui ne les annihile pas. Celles-ci se déploient alors au niveau du littoral, du piémont occidental et oriental ou de la ligne de crête, comme dans la liaison entre Chhîm et Yanouh. Elles utilisent également les vallées, celle de la Béqaa, mais aussi celles de l'Oronte et de la Houla. En d'autres termes, des interactions se développent dans l'arrière-pays sans passer par le littoral, voire même en s'en éloignant largement.

Passées ces remarques préliminaires, quatre phénomènes majeurs peuvent être dégagés de cette première approche spatiale:

- la forte polarisation autour de deux pôles extrêmement centraux, à savoir Arwad et Dor, à chaque période d'analyse; l'existence de réseaux disjoints, mais qui ne sont pas polarisés vers chaque cité principale;
- le développement de voies parallèles au littoral, organisant l'arrière-pays;
- enfin, la forte centralisation des réseaux, que révèle l'absence d'intermédiaire, le plus souvent entre la cité ou le pôle régional et les sites alentours qui lui sont rattachés.

La continuité des réseaux se lit donc à une échelle globale et traduit très probablement la force et la permanence des contraintes topographiques sur la structuration des territoires, indépendamment des fluctuations politiques et économiques. Les changements se produisent, quant à eux, à une échelle plus locale et pourraient être envisagés comme des indices de ces fluctuations. Ils touchent le sud et le nord de la zone d'étude.

La période 2, pour commencer, est celle de l'émergence d'autres pôles, concurrents d'Arwad et de Dor ou du moins s'imposant comme intermédiaires entre ces sites et les autres: Kazel/Simyra, Qaisariya/Tour de Straton et Akko. Au cours de la période 3, c'est-à-dire au I^{er} siècle, nous notons seulement deux changements: le rattachement d'Anafa à Khirbet Kinniyeh et non plus à Keisan,

[685] Le mobilier retrouvé à Anafa vient en partie de Tyr ou de Sidon.

dans la partie sud de la zone étudiée; la connexion entre Arab al-Mulk/Paltos et Jablé/Gabala, le premier site étant un intermédiaire entre Arwad et le second. Ces deux changements ne semblent pas traduire des faits historiques et doivent donc être étudiés comme des anomalies, des écarts du modèle.

En revanche, l'apparition de pôles secondaires, relais des interactions entre les sites les plus importants et les sites plus modestes, apparaît comme un résultat notable de la modélisation. Jablé/Gabala, Tripoli et Akko sont les principaux sites concernés. À toutes les périodes d'analyse, ils montrent un fonctionnement particulier, souvent plus hiérarchisé qu'ailleurs. Typologiquement, ce sont de petites cités, qui deviennent indépendantes ou qui possèdent une certaine autonomie par rapport à la puissance régionale. Ces établissements seraient-ils à la tête de sous-ensembles correspondant à des entités politiques fonctionnant de manière plus ou moins autonome? D'autres sites peuvent avoir ce rôle de pôle secondaire dans les réseaux modélisés, tels Soukas et Oumm el Amed, mais il convient alors de tenir compte du biais de la documentation. Ce biais est probablement présent dans la place accordée aux sites d'arrière-pays, comme Yanouh, Anafa ou Kamid el-Loz: jamais ils ne sont reliés au littoral, jamais ils ne sont reliés aux cités auxquelles les archéologues les rattachent généralement.

En définitive, l'analyse des interactions que les cités phéniciennes entretiennent avec leur territoire est une entrée pertinente dans la réflexion sur l'époque hellénistique. Tendances générales et écarts au modèle nous renvoient à chaque fois à l'examen de la documentation pour vérifier, corroborer ou contredire les hypothèses tirées de l'analyse du modèle. On entre ainsi dans un dialogue constant avec la documentation. La démarche prend donc ici tout son sens dans l'analyse des continuités et des changements qui caractérisent cette époque. Les chapitres précédents ont permis de rappeler, en outre, que les cités administraient leur territoire: on a donc procédé à une autre phase de modélisation impliquant la notion de hiérarchie.

5.2. *L'introduction de la notion de hiérarchie dans la modélisation de réseaux*

Les cités phéniciennes entretiennent avec leur territoire des relations complexes et diverses. L'archéologie, en particulier, livre des traces des circulations dans les cités, comme les monnaies, certains types de mobiliers, mais aussi des éléments iconographiques ou linguistiques. Les réseaux modélisés ne sont pas une cartographie de ces circulations, mais une représentation de la structuration du territoire qu'elles traversent. Modéliser les interactions revient à reconstituer la trame des différents flux, sans pour autant les caractériser. Toutefois, il est tout de même possible de modéliser deux grands types d'interactions, afin d'affiner notre perception des territoires phéniciens: les interactions potentielles, correspondant aux échanges, et les interactions d'ordre politique ou administratif, qui impliquent la notion de hiérarchie.

5.2.1. L'obtention de réseaux hiérarchiques

Si l'on a précédemment appréhendé la structuration du territoire en termes d'interactions qui peuvent être des échanges de biens, comme les produits agricoles ou artisanaux, et, surtout, des relations potentiellement symétriques, on propose de s'intéresser, désormais, aux relations hiérarchiques dissymétriques, induites notamment par l'existence d'un contrôle administratif.[686] Ce

[686] Nuninger *et al.* 2006, p. 19, à partir de Kaddouri 2004.

Sites	Période 1	Période 2	Période 3
Arwad	1	1	1
Jbeil	1	1	1
Beyrouth	1	1	1
Saïda	1	1	1
Tyr	1	1	1
Abu H.	0.73	0.61	0.60
Akko	0.81	0.33	0.83
Akzib	0.66	0.64	0.60
Amrit	0.92	0.90	0.87
Anafa	0.47	0.79	0.74
Arab al M.	0.72	0.79	0.83
Ardé	0.47	0.46	0.49
Arqa	0.72	0.70	0.68
Arsaf	0.58	0.46	0.60
Asqalan	0.72	0.75	0.91
Atlit	0.81	0.79	0.68
Baniyas	0.72	0.70	0.74
Batroun	0.47	0.57	0.60
Cheikh Z.	0.58	0.70	0.60
Chhîm	0.72	0.64	0.49
Daruk	0.47	0.57	0.60
Dor	0.95	0.98	0.91
Enfeh	0.47	0.45	0.49
Ghamqé	0.58	0.57	0.60
Hosn S.	0.58	0.57	0.60
Iris	0.47	0.46	0.49
Jablé	0.81	0.83	0.83
Jaffa	0.81	0.79	0.79
Jiyeh	0.77	0.70	0.79
Kamid el L.	0.47	0.70	0.49
Kazel	0.77	0.83	0.79
Keisan	0.77	0.75	0.49
Khaldé	0.47	0.46	0.49
Khan Kh.	0.47	0.46	0.60
Khane	0.58	0.57	0.68
Kharayeb	0.66	0.64	0.60
Khirbet K.	0.58	0.46	0.49
Maamer	0.47	0.46	0.49
Mariamîn	0.58	0.57	0.60
Massyaf	0.47	0.46	0.49
Mevorakh	0.47	0.64	0.60
Michal	0.72	0.64	0.60
Oumm el A.	0.81	0.79	0.60
Qaisariya	0.77	0.86	0.74
Qalaat el H.	0.47	0.46	0.79
Qarnum	0.72	0.70	0.60
Rafniyé	0.58	0.57	0.68
Regev	0.47	0.46	0.60
Sarafand	0.77	0.70	0.49
Sianu	0.47	0.64	0.74
Soukas	0.81	0.79	
Tabbat al H.	0.66	0.70	0.60
Tartous	0.47	0.46	0.68
Tripoli	0.72	0.70	0.79
Tweini	0.47	0.46	0.49
Yanouh	0.58	0.75	0.68

second type de relation s'appuie sur la théorie selon laquelle la propension à développer des fonctions de plus en plus rares (fonctions administratives, religieuses, savoir-faire techniques, etc.) augmente avec la taille des sites.[687] On s'intéresse donc à des déplacements d'un niveau vers les niveaux supérieurs, d'un site de rang *n* vers les sites de rang *n*+1, *n*+2, *n*+3. Pour ce faire, est définie et appliquée au modèle une contrainte, afin que chaque site se lie au site le plus proche de rang supérieur. Quatre classes de sites, établies en fonction des masses, ont ensuite été définies.

Le premier niveau, le plus important, est celui des cinq cités principales – Arwad, Jbeil/Byblos, Beyrouth/Bérytos, Saïda/Sidon et Sour/Tyr – qui ont la masse maximale; le deuxième niveau comprend les sites dont le poids est supérieur à 0,8; le troisième, les sites dont le poids est compris entre 0,6 et 0,8; le dernier, les sites dont le poids est inférieur à 0,6 (Fig. 48).[688] On obtient ainsi des réseaux nommés "hiérarchiques", présentés par période, avant d'être comparés aux réseaux d'interactions.

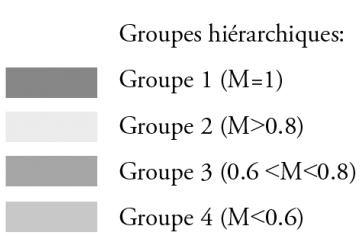


Fig. 48. Les groupes hiérarchiques aux trois périodes d'analyse.

[687] Initialement Berry 1964.

[688] Pour les masses normalisées linéairement, le niveau 2 est celui des sites dont le poids excède 0,5, le niveau 3 regroupe les sites dont le poids est compris entre 0,25 et 0,5 et le niveau 4 comprend les sites dont le poids est inférieur à 0,25. Le choix de nous limiter à quatre groupes seulement est destiné à maintenir une certaine cohérence du corpus. La création d'un nombre plus important de groupes produirait un effet d'éparpillement des données et aurait rendu difficile la lecture des résultats.

5.2.2. Présentation des réseaux hiérarchiques pour les trois périodes d'analyse

Les réseaux hiérarchiques sont disjoints, et toujours au nombre de cinq, puisqu'ils sont chacun administrés par une cité indépendante à la période hellénistique (Figs. 49-51). Si les cas d'Arwad, de Byblos, de Sidon et de Tyr ne soulèvent pas de difficultés particulières, ceux de Beyrouth et de Tripoli sont plus complexes. Beyrouth est probablement rattachée à Sidon au début de l'époque hellénistique, mais au cours de cette époque elle acquiert son indépendance.[689] Tripoli, en revanche, a été rattachée à Arwad. Son cas est commenté plus loin. Enfin, les établissements de Phénicie du Sud dépendent, au moins pour un temps, de Tyr et de Sidon. Or, les réseaux du sud modélisés ne se rattachent qu'à Tyr, car ils intègrent également les distances. Cette transformation ne comporte toutefois pas de conséquence majeure quant à l'interprétation que l'on peut en proposer.

Le premier des réseaux hiérarchiques de la période 1 est le réseau formé autour d'Arwad. Il s'agit du réseau le plus étendu dans l'espace, puisqu'il couvre, de Kamid el-Loz dans la Béqaa à Tweini, le tell le plus septentrional dans la plaine de Jablé, environ 200 kilomètres; d'est en ouest, il s'étend sur une cinquantaine de kilomètres au maximum (vers Mariamîn/Mariammè). C'est le réseau le plus ramifié et le plus complexe (Fig. 52), incluant 25 % de sites d'arrière-pays, à plus d'une vingtaine de kilomètres de la côte.

Plus au sud, les réseaux de Jbeil/Byblos, de Beyrouth et de Sidon s'élaborent à partir d'une structure plus simple. Le réseau de Jbeil/Byblos, au centre de la zone d'étude, ne couvre qu'une quinzaine de kilomètres nord-sud, selon une ligne longeant le littoral. N'incluant que deux sites, il s'agit du réseau le moins développé de la carte (Fig. 53). Au sud de Jbeil/Byblos, se déploie le réseau de Beyrouth sur une douzaine de kilomètres nord-sud, le long de la ligne de côte. Il inclut trois sites seulement (Fig. 53). Enfin, le réseau de Saïda/Sidon, au sud de Beyrouth, couvre une zone d'à peine trente kilomètres du nord au sud et d'une petite dizaine de kilomètres, au maximum, d'est en ouest (au niveau de Chhîm), avec quatre sites. Fortement polarisé vers Saïda, et vers la côte – trois sites sur quatre sont côtiers – il implique tout de même un site d'arrière-pays, Chhîm, situé dans les montagnes du Chouf, à une petite dizaine de kilomètres du littoral.

Le réseau de Tyr est autrement plus étendu et complexe. Il comprend 19 sites répartis dans une zone couvrant 150 kilomètres du nord au sud et une trentaine de kilomètres d'est en ouest, au maximum, au niveau d'Anafa, un des établissements les plus orientaux du corpus. Contrairement aux réseaux précédents, le réseau de Tyr n'est que faiblement polarisé, comme en témoigne la position des sites intermédiaires, reliant la cité et d'autres établissements (Fig. 54).

Deux constats doivent être tirés de ces réseaux hiérarchiques. Le premier est évidemment que ceux-ci sont tributaires de l'état des données initiales, plus fournies en Phénicie du Nord et du Sud. Les réseaux du centre ne sont, finalement, qu'une interprétation d'un vide documentaire. Pour la suite, on ne commentera d'ailleurs brièvement que celui polarisé par Saïda, qui connaît quelques modifications. L'autre constat est celui de l'apparition, dans le cas de Tyr et Arwad, de pôles secondaires au sein de leur réseau, assumant une fonction d'intermédiaires entre les cités et les plus modestes de leurs établissements. Au nord, ce sont Amrit/Marathos, Soukas, Jablé/Gabala, ainsi que Tripoli et Kazel/Simyra qui assurent ce rôle; au sud, ce sont Jaffa, Dor et Akko.

[689] Sawaya 2009, p. 113. La cité est indépendante au plus tard en 81, lorsqu'elle frappe monnaie.

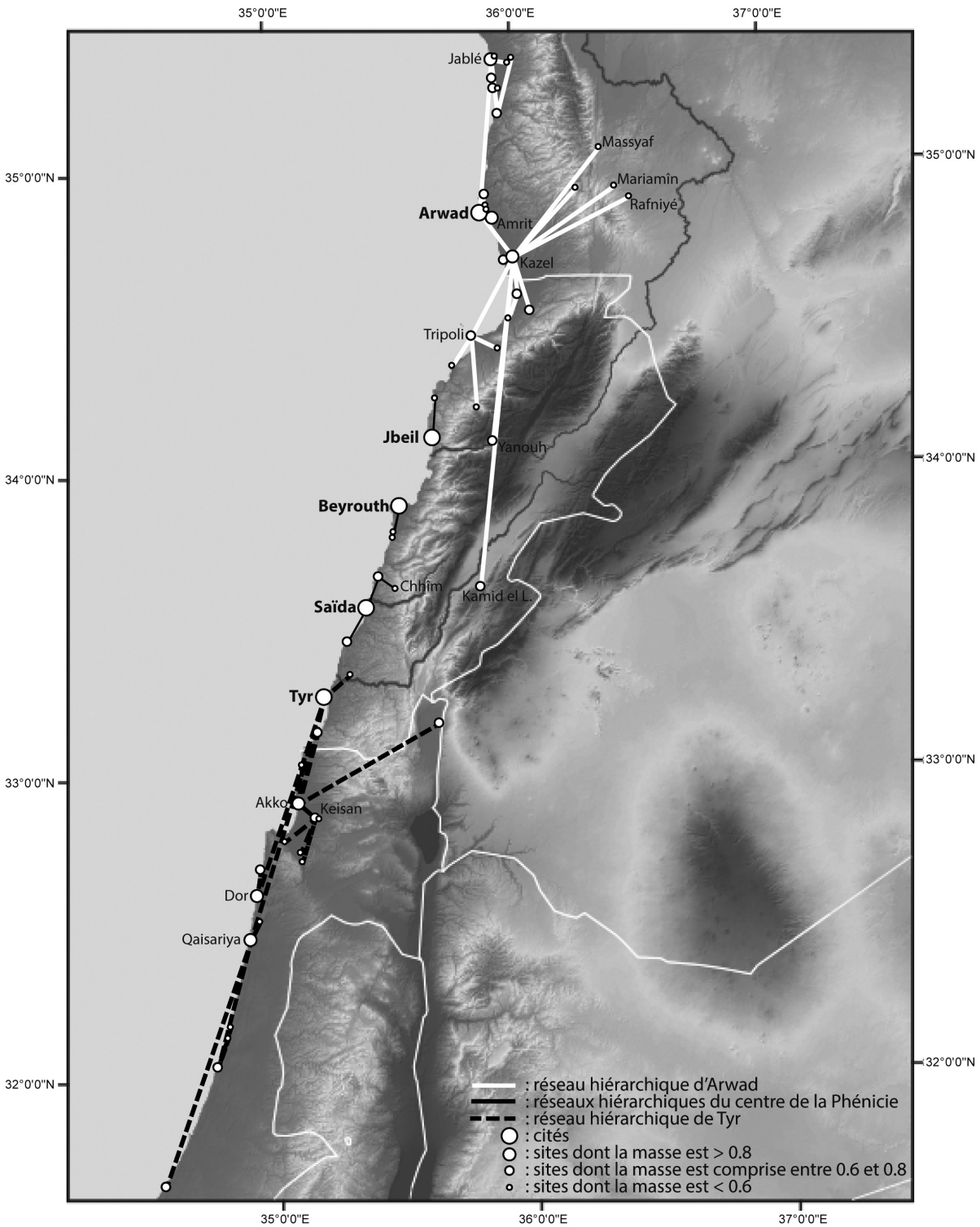


Fig. 49. Carte des réseaux hiérarchiques modélisés pour la période 1.

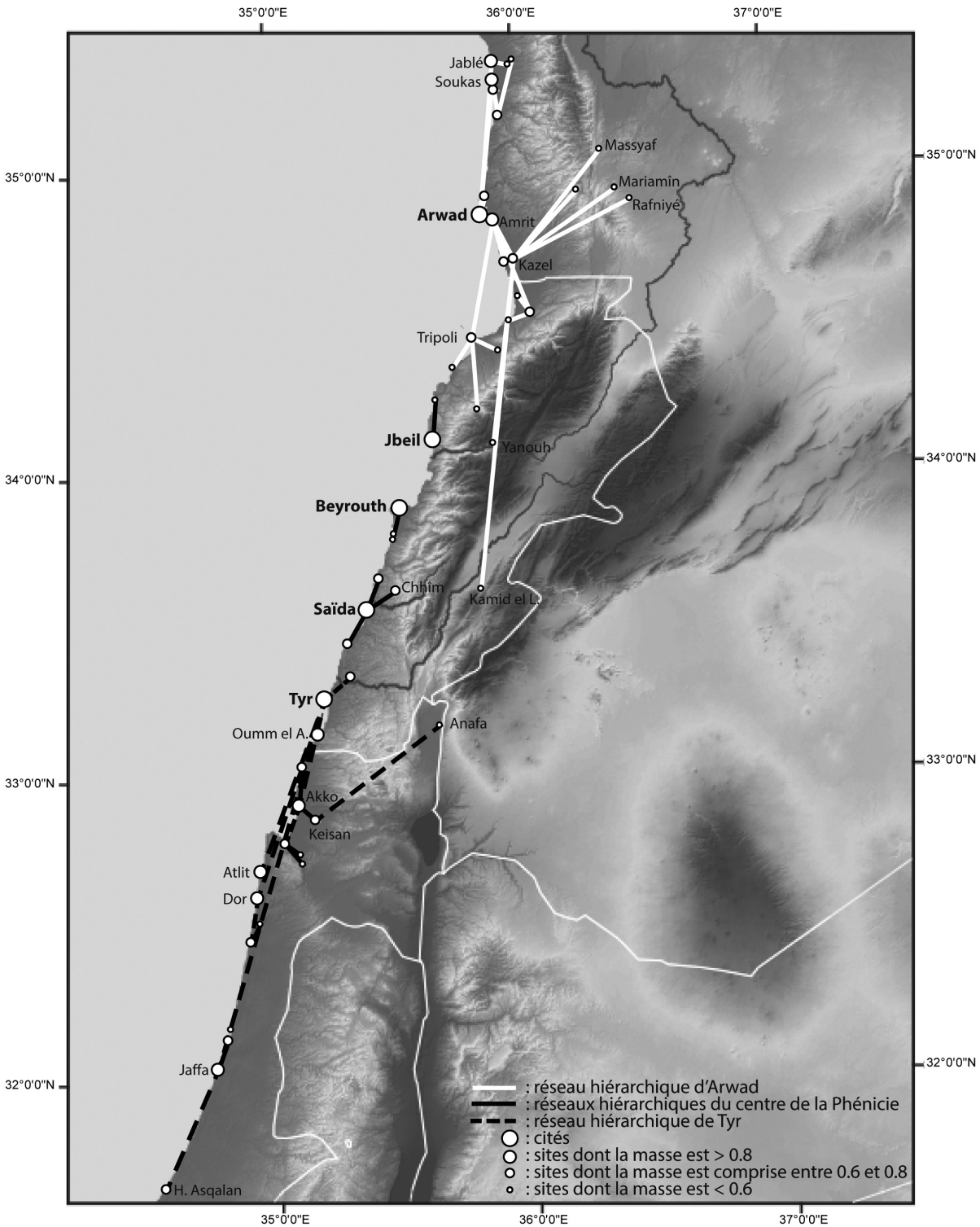


Fig. 50. Carte des réseaux hiérarchiques modélisés pour la période 2.

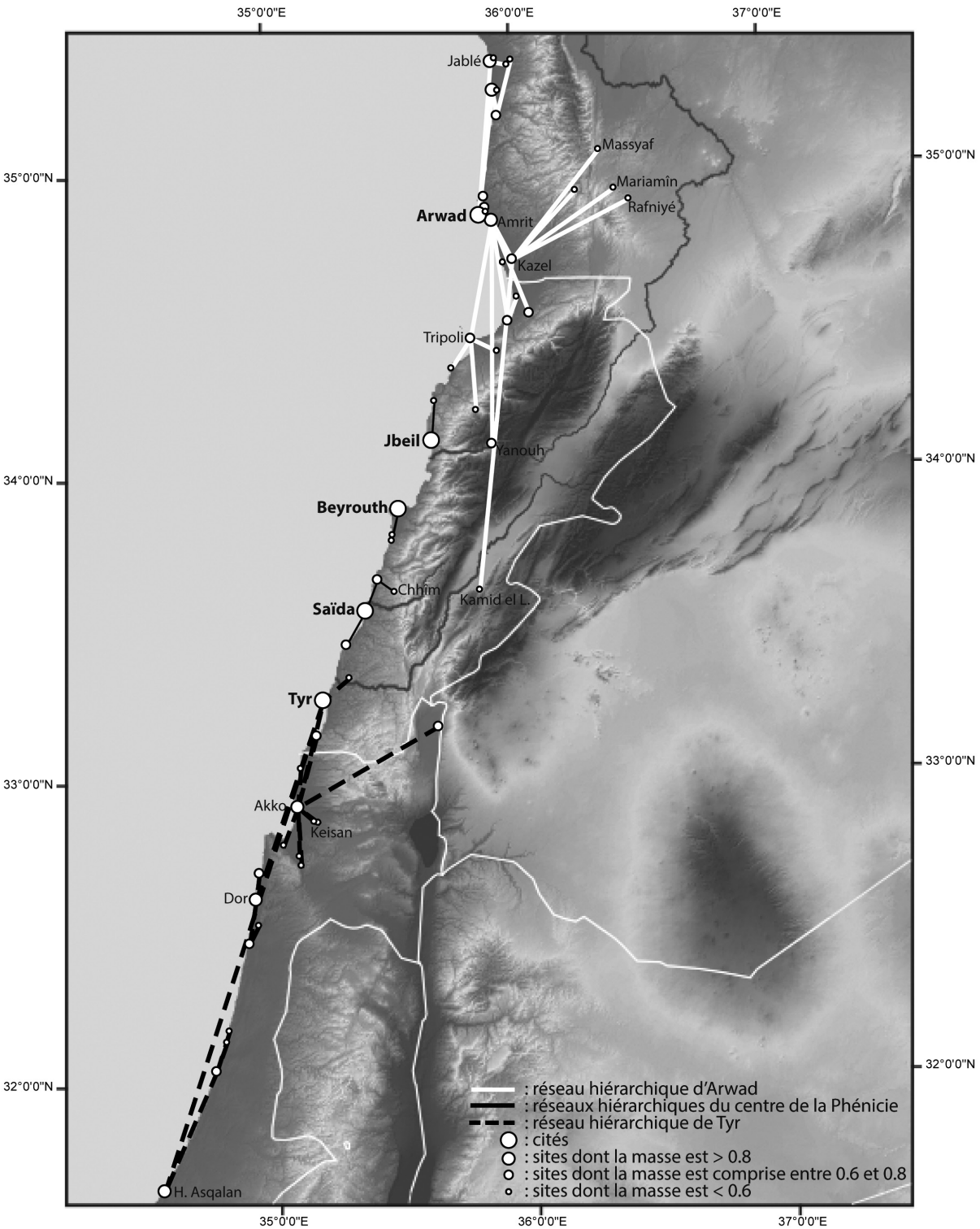


Fig. 51. Carte des réseaux hiérarchiques modélisés pour la période 3.

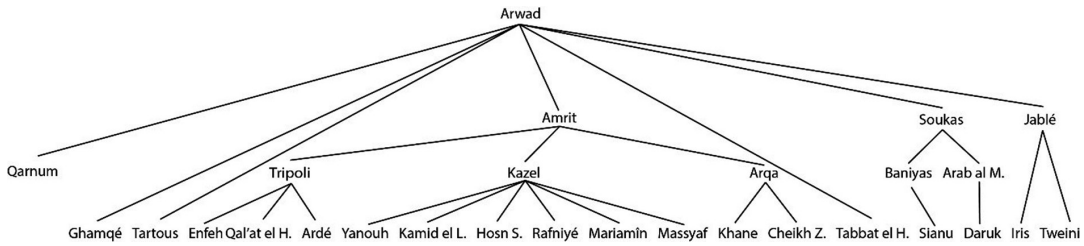


Fig. 52. Structure du réseau hiérarchique d'Arwad à la période 1.

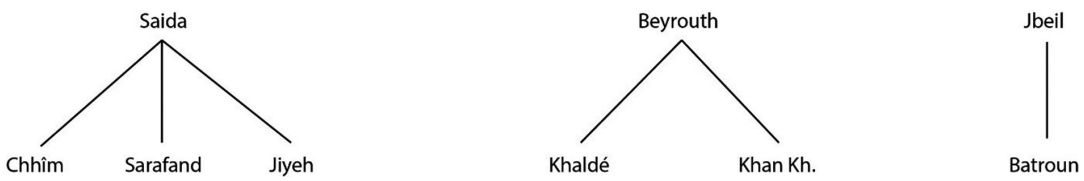


Fig. 53. Structure des réseaux hiérarchiques du centre de la Phénicie à la période 1.

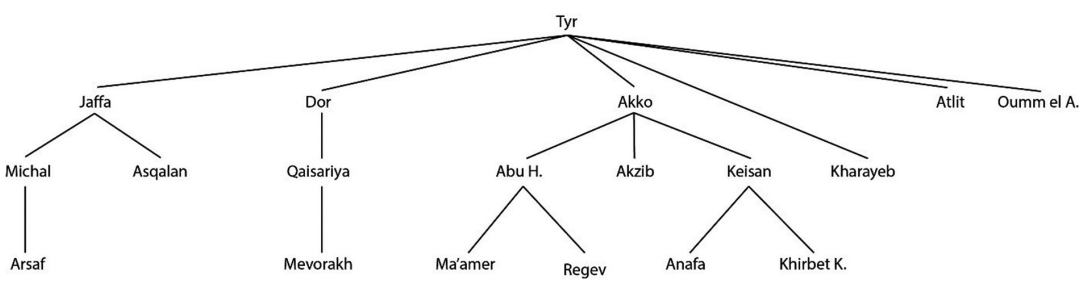


Fig. 54. Structure du réseau de Tyr à la période 1.

Pour la période d'analyse suivante, le réseau arwadien reste le plus étendu et le plus complexe des réseaux hiérarchiques. Il lie fortement, comme à la période précédente, le littoral à son arrière-pays, grâce à des liens avec les sites proches de la côte, ceux des zones de piémont, ceux du Djebel Ansarieh et du Mont Liban. Il s'est modifié suite à des variations du niveau hiérarchique de plusieurs sites (Fig. 55). Ce sont surtout Jablé/Gabala et Kazel/Simyra qui s'imposent comme des établissements clés dans l'organisation des parties nord et sud du territoire. Amrit/Marathos, malgré son poids hiérarchique, semble moins impliqué dans la structuration des réseaux.

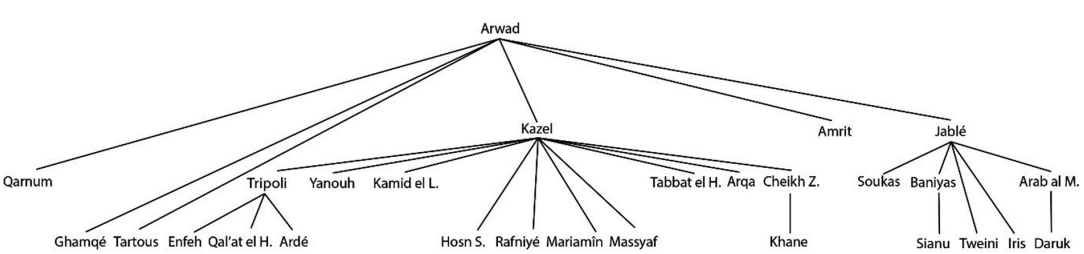


Fig. 55. Structure du réseau hiérarchique d'Arwad à la période 2.

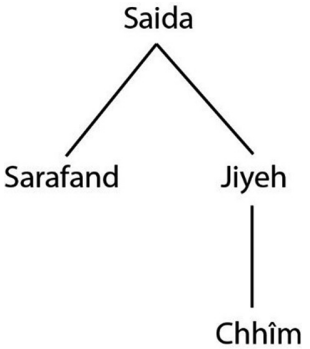


Fig. 56. Structure du réseau hiérarchique de Saïda à la période 2.

Le réseau de Sidon, dans la zone centrale, s'est complexifié, car le niveau hiérarchique de Sarafand/Sarepta et de Jiyeh/Porphyréon a augmenté (Fig. 56).

Au sud de Saïda, le réseau de Tyr conserve les sites de la période 1, répartis sur la même zone géographique, mais il s'est restructuré (Fig. 57). Qaisariya/Tour de Straton, en effet, prend de l'importance aux côtés de Dor et Akko, tandis que Jaffa, Oumm el Amed et Atlit ont régressé dans la hiérarchie.

Les réseaux hiérarchiques de la période 3 ressemblent à ceux de la période précédente. Au nord, le réseau d'Arwad s'étend sur la même étendue géographique et demeure le réseau le plus étendu et le plus complexe des réseaux hiérarchiques phéniciens de la période hellénistique (Fig 58).

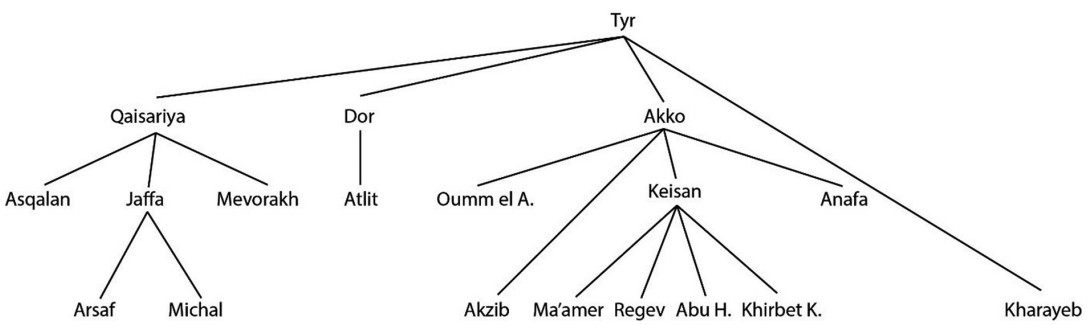


Fig. 57. Structure du réseau hiérarchique de Tyr à la période 2.

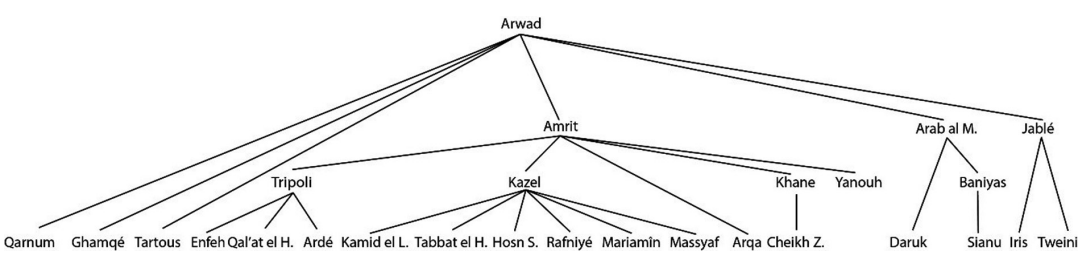


Fig. 58. Structure du réseau hiérarchique d'Arwad à la période 3.

Au nord du réseau, Arab al-Mulk/Paltos et Jablé/Gabala constituent deux pôles importants, tandis qu'au centre c'est Amrit/Marathos qui dirige l'essentiel du réseau. Ce dernier n'est plus aussi fortement polarisé et Arwad n'a de lien direct qu'avec trois petits sites: Qarnum/Carné, Ghamqé/Énhydra et Tartous/Antarados. Les établissements de Tripoli et de Kazel/Simyra semblent aussi avoir perdu de leur importance, comparativement à la période précédente.

En Phénicie centrale, le réseau de Saïda s'est légèrement modifié, et retrouve une configuration proche de celle qui était la sienne à la période 1 (Fig. 59).

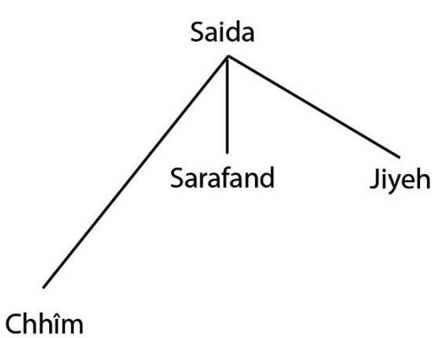


Fig. 59. Structure du réseau hiérarchique de Saïda à la période 3.

Au sud de la zone d'étude, le réseau tyrien se scinde en plusieurs sous-ensembles (Fig. 60). Ces ensembles suivent la logique géographique suivante: au sud, un premier réseau, à trois niveaux hiérarchiques, est dirigé par Hirbet Asqalan/Ascalon, le site le plus méridional du corpus. Au nord de ce premier réseau, un deuxième est dirigé par Dor. Comprenant également trois niveaux hiérarchiques, il se compose de quatre sites. Le dernier ensemble, et le plus important, est celui d'Akko, fortement polarisé par la cité.

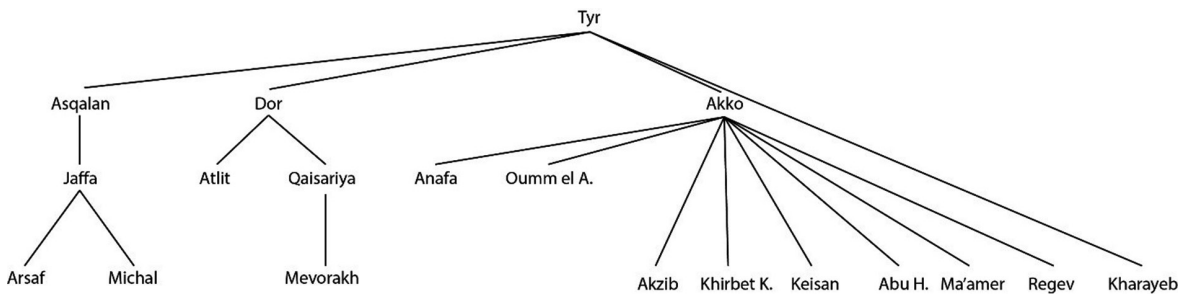


Fig. 60. Structure du réseau hiérarchique de Tyr à la période 3.

Les réseaux hiérarchiques, pris individuellement, offrent dans les grandes lignes un profil similaire, en termes de nombre de niveaux hiérarchiques, de sites inclus et d'étendue spatiale. Plusieurs tendances s'observent. La première est celle de la pérennité des réseaux du centre de la zone d'étude, due, comme on l'a analysé, à la faiblesse du corpus documentaire dans la zone. Tout comme les analyses statistiques, l'analyse spatiale met en lumière les lacunes et les disparités du corpus. Une autre tendance, observable au nord et au sud, est la modification des statuts hiérarchiques de quelques sites. Ces derniers sont peu nombreux. Les sites du plus faible niveau hiérarchique, en effet, conservent souvent ce statut durant toute l'époque hellénistique, pour deux raisons: leur faible importance historique et, plus fréquemment, le manque d'informations disponibles. Parmi les pôles secondaires, en revanche, les changements sont nombreux et marqués surtout à la période 2, lorsque Kazel/Simyra, Qaisariya/Tour de Straton et Keisan prennent de l'importance dans le réseau. À la période suivante, ces sites tendent à s'effacer pour laisser place à Amrit/Marathos et à Akko, qui deviennent des intermédiaires stratégiques, clés de voûte de la structuration hiérarchique des territoires. Globalement, la période 2 correspond à l'émergence de sites dans l'organisation spatiale, alors que les périodes 1 et 3 se ressemblent davantage. On doit dès lors se demander si ces tendances sont elles aussi liées à l'état de la documentation ou si elles reflètent, au contraire, des phénomènes historiques déterminés (ce qui sera l'objet du chapitre suivant).

5.2.3. Comparaison des réseaux d'interactions et des réseaux hiérarchiques

La superposition des réseaux hiérarchiques et gravitaires produit une lecture enrichie des territoires. En effet, ces deux types de réseaux représentent deux niveaux complémentaires des structures spatiales des cités. Leur superposition permet, tout d'abord, de densifier le maillage territorial des cités, en particulier dans les zones les moins polarisées vers le littoral. Dans les zones organisées le long de la ligne côtière, en effet, les liens d'interactions et de hiérarchie se superposent parfaitement, comme dans l'extrémité sud de la zone d'étude (Figs. 61-63).

Au nord et au sud de la zone d'étude, les pôles secondaires jouent les intermédiaires dans les réseaux d'interaction ou de hiérarchie, et parfois entrent en concurrence pour ce rôle comme

Kazel/Simyra et Amrit/Marathos. Dans le réseau hiérarchique, si Amrit s'affirme aux périodes 1 et 3, Kazel/Simyra conserve en revanche, sur toute la période hellénistique, un rôle de relais avec les sites de l'arrière-pays arwadien du Djebel Ansarieh. Aux extrémités de la zone, Jablé/Gabala, au nord, et Tripoli, au sud, sont aussi deux pôles structurants, certes plus modestes dans la hiérarchie, mais qui interagissent avec les sites proches. Au sud, nous retrouvons un cas de figure similaire autour de Dor, centre d'un réseau d'interactions, et Akko, centre d'un réseau hiérarchique: Keisan, Regev, Abu Hawam et Ma'amer interagissent avec Dor, mais se rattachent à Akko d'un point de vue hiérarchique, créant ainsi des liens entre les deux types de réseaux. Sarafand, entre Saïda/Sidon et Tyr, est dans le même cas. D'autres sites relais, plus modestes sont identifiables: au nord, Daruk, au sud Kamid el-Loz ou Chhîm. Ce dernier, soumis à Sidon et donc lié au réseau du littoral, communique aussi avec le sud du vaste réseau arwadien, composé plutôt d'établissements de l'arrière-pays montagneux libanais.

Les carrefours identifiés, entre réseaux gravitaires et hiérarchiques, seraient des indices de la complexité des dynamiques territoriales à l'œuvre en Phénicie. Ils posent également la question du fonctionnement autonome de certains établissements. Par exemple, au nord, la zone de Tripoli se structure autour de cet établissement – tant dans le réseau d'interactions que dans le réseau hiérarchique – qui sert d'intermédiaire à Arwad (Figs. 61-63). La question de savoir si Tripoli est indépendante se pose, sans que la modélisation y réponde car, dans tous les cas, la zone fonctionne comme un sous-ensemble autonome intégré dans un réseau arwadien plus vaste. De la même façon, dans le sud, Dor est identifié comme le pôle principal des interactions potentielles, mais pour le reste, l'ensemble de la Phénicie du Sud s'organise indépendamment de Tyr, à laquelle elle ne se rattache que par les liens hiérarchiques, comme si la cité n'intervenait pas directement dans ces territoires. À la période 3, cette organisation est sûrement liée à la prise d'indépendance de ces territoires, même si l'on a pu noter que la situation était la même aux périodes précédentes (Figs. 61-63). Dans cet ensemble, la cité de Hirbet Asqalan/Ascalon émerge pour trouver une place importante dans les échanges comme dans la hiérarchie au fil de la période, ce que les sources laissaient justement entendre: c'est la seule, au premier siècle, qui soit assez puissante pour tenir tête aux Hasmonéens (Fig. 63).

La lecture des dynamiques spatiales de Phénicie peut encore être complétée par la modélisation des chemins ou itinéraires reliant les sites du corpus les uns aux autres. En effet, si les réseaux donnent de grandes directions aux interactions, les itinéraires permettent d'aborder l'aspect concret des déplacements en Phénicie hellénistique. Ces deux éléments sont donc complémentaires et permettent conjointement de construire une représentation plus fine des territoires des cités.

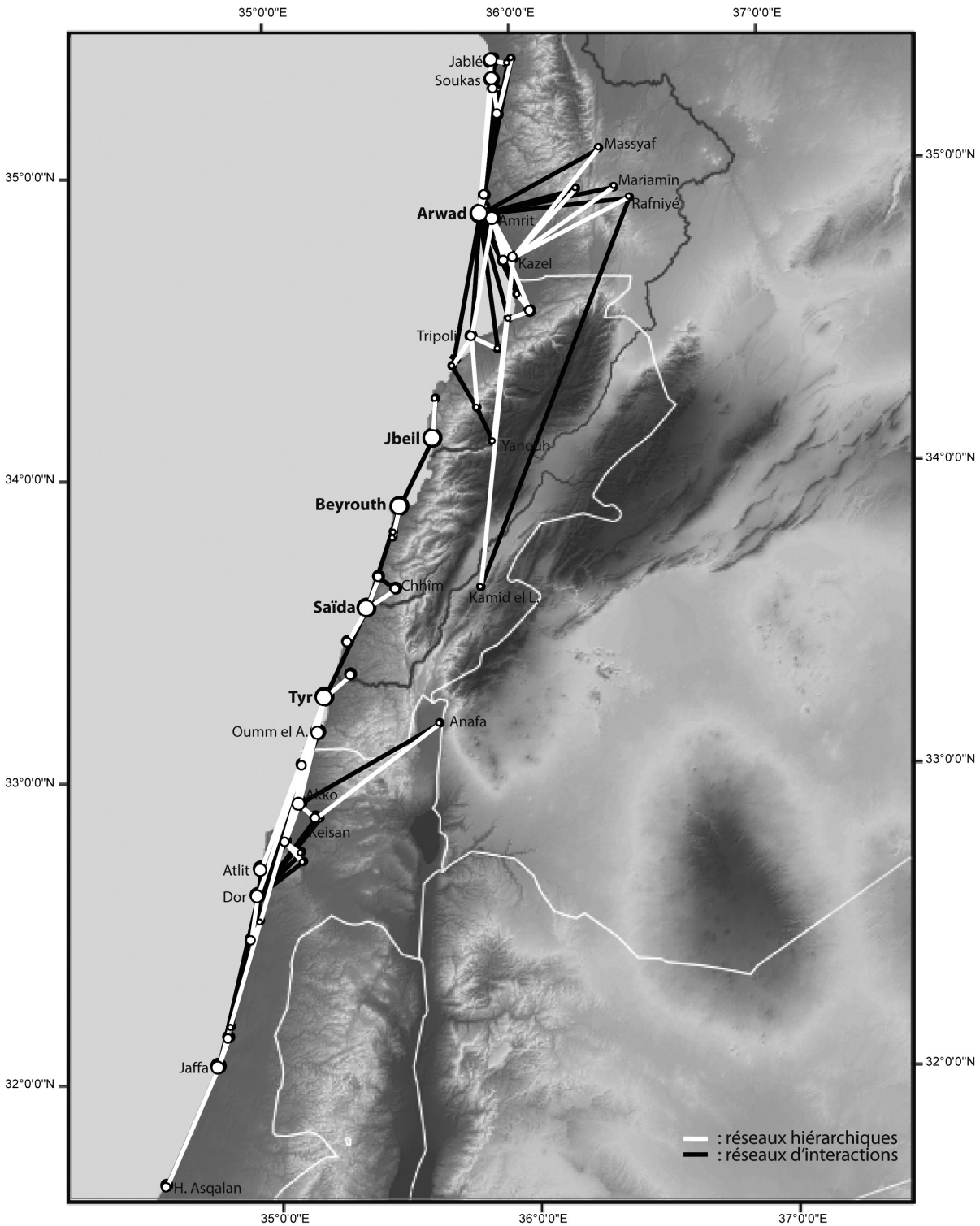


Fig. 61. Carte de la superposition des réseaux d'interactions et de hiérarchie modélisés pour la période 1.

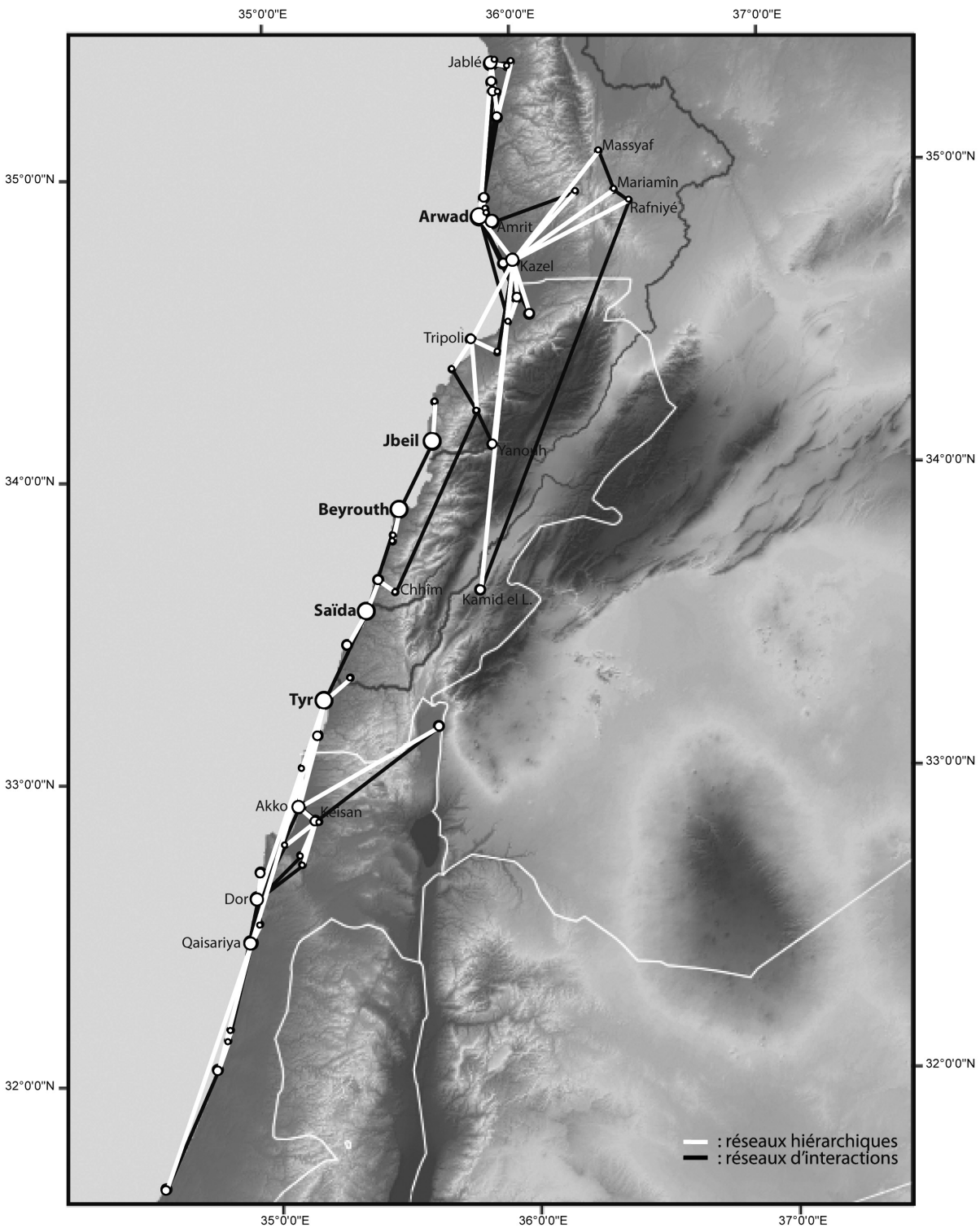


Fig. 62. Carte de la superposition des réseaux d'interactions et de hiérarchie modélisés pour la période 2.

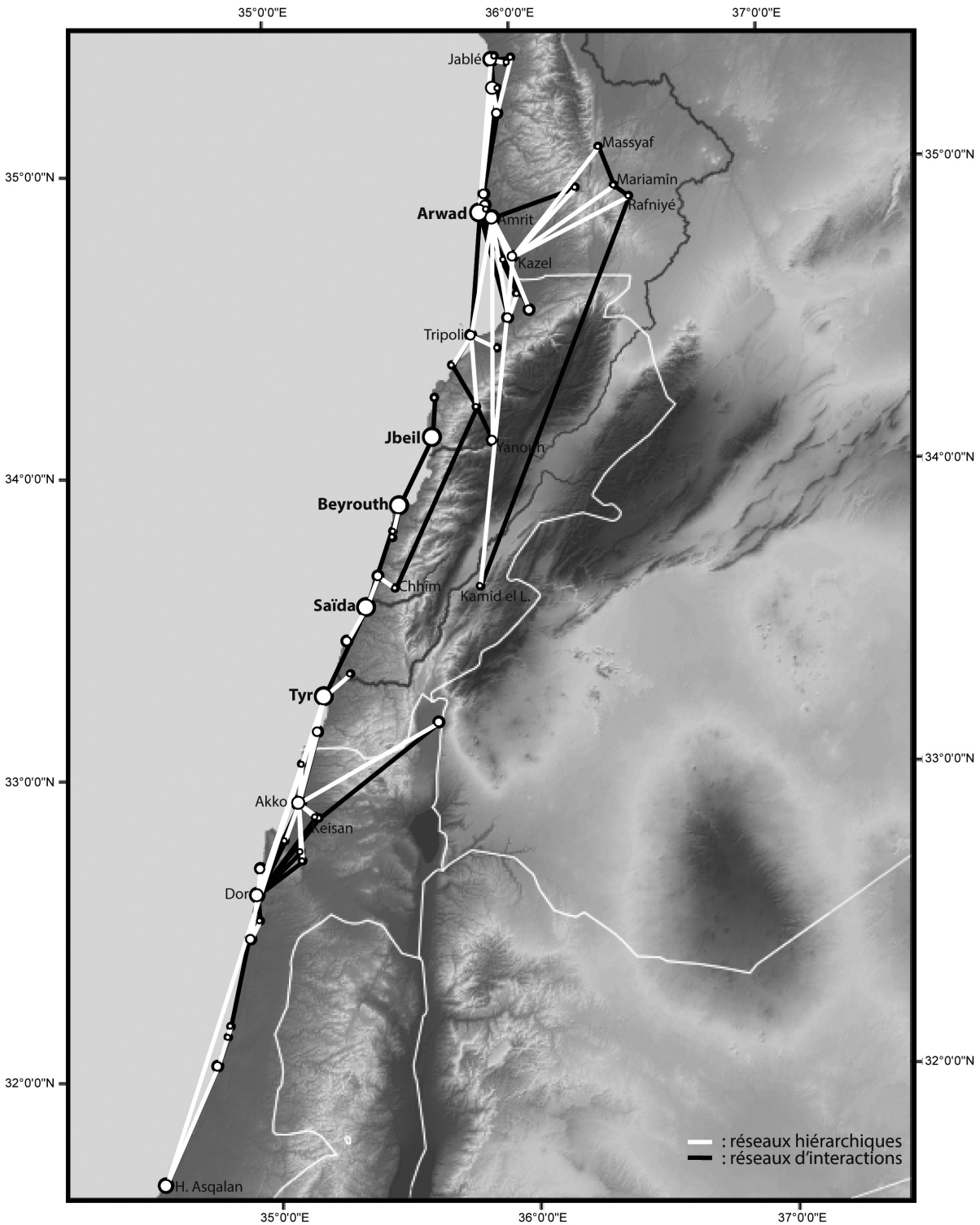


Fig. 63. Carte de la superposition des réseaux d'interactions et de hiérarchie modélisés pour la période 3.

5.3. *Au-delà des réseaux: les chemins ou les itinéraires*

Les chemins modélisés sont des chemins dits de coût.[690] En les représentant, on a voulu, d'une part, représenter plus concrètement les routes, les voies de passage et de circulation, là où les réseaux modélisés précédemment ne donnaient que des directions; d'autre part, nous avons souhaité vérifier que des connexions s'établissaient entre les sites du littoral et ceux des arrière-pays, en particulier entre ceux des monts Liban et Ansarieh, ainsi que Kamid el-Loz et Anafa. Envisagés, par les archéologues, comme les relais commerciaux de cités comme Tyr et Sidon, ces sites ne sont pourtant jamais reliés à elles dans les réseaux modélisés.

5.3.1. Présentation des chemins de coût modélisés

Les chemins de coût ont été générés pour trois cités, soit une par ensemble géographique: Arwad en Phénicie du Nord, Jbeil/Byblos en Phénicie centrale et Tyr au sud de la Phénicie. Les chemins de coût ont encore été générés pour deux sites du Mont Liban, Qal'at el Hosn et Chhîm, pour trois sites du Djebel Ansarieh, Hosn Soleiman/Baetocécé, Rafniyé et Massyaf et enfin pour Kamid el-Loz dans la Béqaa et Anafa dans la vallée de la Houla.

La superposition des chemins de coût (Fig. 64) montre quelques différences, observables dans la Trouée de Homs, au nord, et du côté du Carmel, au sud. Cependant, les points communs l'emportent. Sur toutes les cartes, en effet, se dessine la grande route littorale, de Hirbet Asqalan/Ascalon à Jablé/Gabala, connue à l'époque romaine sous le nom de *via maris*. Sur cette grande voie se trouvent les sites les plus élevés dans la hiérarchie, notamment Arwad, Jbeil/Byblos, Beyrouth/Bérytos, Saïda/Sidon et Tyr, ainsi que les plus dynamiques en termes d'interactions, comme Dor. L'étroit passage côtier, en effet, contraint hommes et marchandises à fréquenter une unique route. Les établissements y disposent en outre d'un accès à la mer, permettant à la fois de commercer avec la sphère méditerranéenne et d'accéder aux autres ports de la cité.[691] À partir de la route littorale, plusieurs chemins bifurquent en direction des arrière-pays. Ils relient, en premier lieu, les établissements sis dans les plaines littorales, à proximité de la côte, tels que Sianu, Arqa, Regev, Ma'amer, par exemple.

Les chemins rejoignent ensuite les établissements implantés sur les versants occidentaux des montagnes d'Ansarieh, du Liban et du Chouf. Ils sont accessibles par des vallées, creusées par les nombreux cours d'eau des pentes occidentales de ces montagnes. Pour atteindre Hosn Soleiman/Baetocécé, la route est celle qui passe actuellement vers Safita, avant de s'enfoncer dans les hauteurs. Pour Qal'at el Hosn, les vallées du Nahr el Jaouz et de Tannourine sont un accès facile, bien qu'aucune route directe ne parvienne ensuite au site. Plus au sud, la vallée du Nahr ed-Damour et celle de son affluent méridional, le Nahr al Hamman, permettent, depuis la côte, d'atteindre rapidement le cœur du Chouf et le site de Chhîm.

---

[690] Les chemins ont été calculés avec ArcMap. Ils sont obtenus après avoir déterminé le coût de déplacement cumulé minimum entre une source (un site) et chacun des emplacements de cellules d'un raster. Cette base de travail permet ensuite de modéliser le chemin le plus "court" entre la source (le site choisi) et tous les autres sites.

[691] Dans la cité de Sidon, par exemple, Jiyeh/Porphyréon et Sarafand/Sarepta disposent également d'un port.

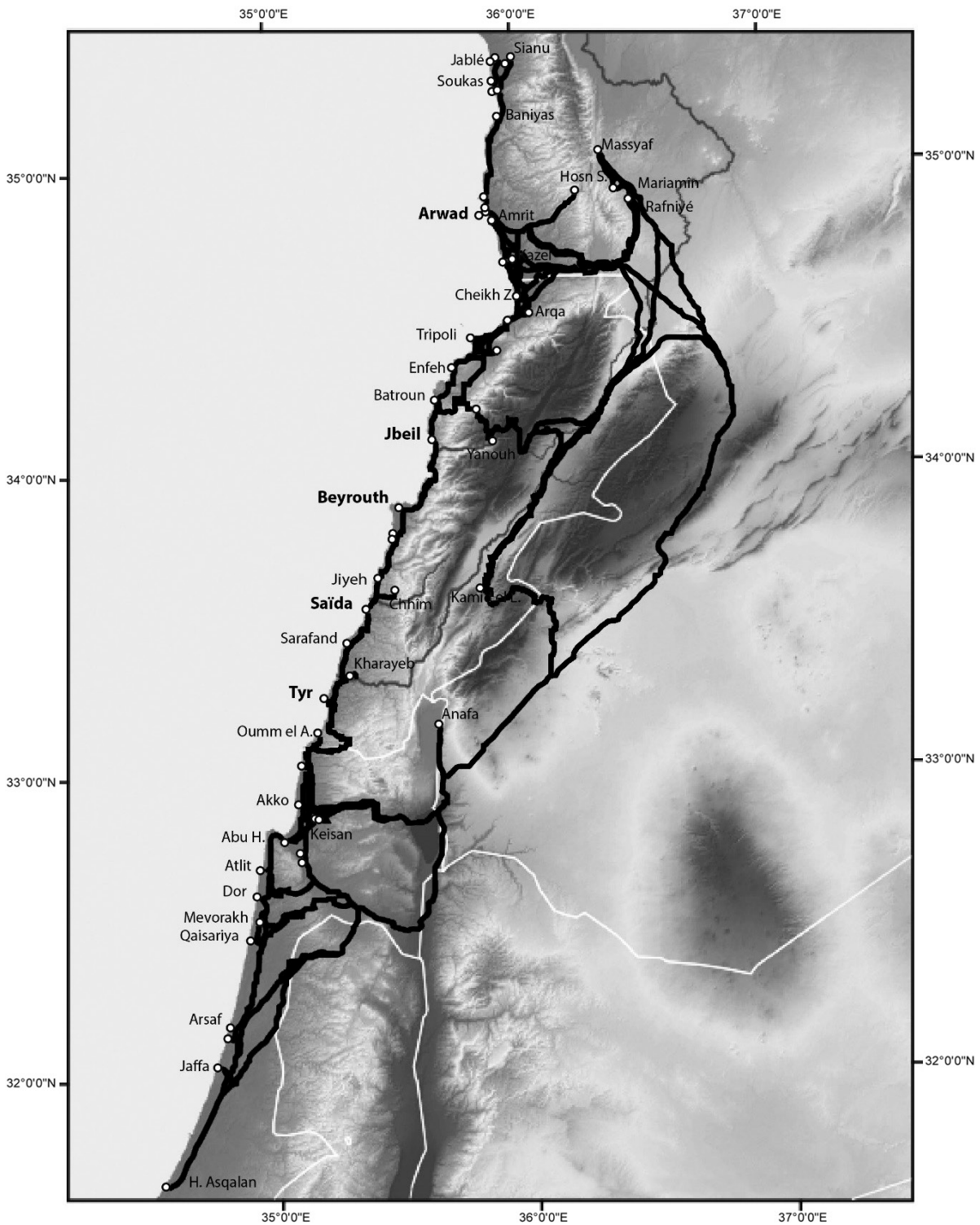


Fig. 64. Carte de l'ensemble des chemins de coût modélisés.

Enfin, quelques voies de passages, comme la Trouée de Homs, au nord, le col des Cèdres dans le Mont Liban, le vallon du Barada, au sud de l'Anti-Liban, et les plaines d'Akko et de Jezréel, au sud, permettent de gagner des agglomérations plus reculées dans les arrière-pays. Au nord de la zone d'étude, les sites de montagne comme Massyaf, Rafniyé/Raphanée et Mariamîn/Mariammè, sont accessibles en contournant les deux massifs d'Ansarieh et du Liban. Pour les atteindre, il faut emprunter une voie de passage plus méridionale que celle de Safita, qui longe le Krak des chevaliers, par la plaine d'El-Bukeia (dans la Trouée de Homs) et remonte ensuite par le piémont oriental du Djebel Ansarieh. La route pour Yanouh emprunte également la Trouée de Homs, mais bifurque vers le sud au niveau de la ville éponyme, pour longer le versant oriental du Liban et rejoindre le site par le col des Cèdres.

Au niveau de Homs, un troisième itinéraire part vers le sud, mais contourne l'Anti-Liban puis le massif de l'Hermon pour atteindre la grande dépression de Ghor. Là, il dessert Anafa, proche de la vallée de la Houla, ainsi que les sites côtiers situés plus au sud, en prenant la direction des plaines de Galilée, ou en longeant la vallée du Jourdain et en bifurquant à l'ouest vers la vallée du Yarkon et, plus au sud, du Sharon. Dans cette zone, l'itinéraire de l'arrière-pays et celui du littoral font la jonction vers Akko. L'itinéraire de la Béqaa rejoint Kamid el-Loz puis emprunte, au sud-est, un passage entre l'Anti-Liban et l'Hermon, pour rejoindre la vallée de la Houla.

L'ensemble des sites font, en conclusion, partie intégrante d'un réseau d'itinéraires essentiellement façonnés, sans surprise, par la topographie: ils empruntent largement les vallées, en particulier les grandes vallées de la Béqaa et du Ghor, ainsi que celles des fleuves d'Israël. Les grands carrefours de circulation ne correspondent à aucun des sites de notre corpus. Nous en repérons un au nord-est de Kazel, qui relie les chemins côtiers à ceux qui s'enfoncent dans les montagnes. Un autre se trouve à Homs, au niveau des trois grandes routes sillonnant l'arrière-pays du nord au sud. Un autre carrefour se situe dans la plaine d'Akko et réunit les chemins de l'intérieur et ceux qui rejoignent la côte, au nord et au sud. Un dernier se trouve dans la vallée de Jezréel. Le mode de constitution de notre corpus, qui s'en tient aux sites phéniciens, et les lacunes qu'il présente expliquent cet état de fait.

En conclusion, la modélisation des chemins de coût a permis de voir:

- une circulation active dans la plaine de Jablé, dans le Akkar, vers Tripoli et plus globalement dans la Trouée de Homs, dans les plaines d'Akko et du Sharon;
- trois grands itinéraires orientés du nord au sud, parallèlement: un sur le littoral, un autre passant par la Béqaa et un dernier contournant l'Anti-Liban;
- une utilisation des vallées formant un réseau cohérent et efficace de communication, sur lequel nous revenons dans la suite de notre propos.

La structuration de l'arrière-pays mise en évidence par le tracé des chemins nous invite à remettre en question la très forte polarisation des territoires vers le littoral. Si ce dernier manifeste une force attractive évidente, l'arrière-pays semble également s'organiser pour bénéficier lui aussi des échanges à courte et grande distance. Le fait que les chemins de coût passent par des zones *a priori* non contrôlées par les cités, comme le piémont oriental de l'Anti-Liban, invite également à interroger l'articulation des réseaux phéniciens avec les réseaux régionaux.

5.3.2. Comparaison des chemins et des réseaux

La superposition des chemins modélisés précédemment avec les réseaux d'interactions permet de visualiser à la fois les directions des interactions et les itinéraires reliant les sites entre eux (Fig. 65). Ce sont surtout les routes longeant la côte et celles des plaines littorales qui sont mises en valeur par ce procédé, car les sites les plus à l'est fonctionnent entre eux au sein de ce réseau. À nouveau, la région de Tripoli attire l'attention. Dans les réseaux, cette zone lie la côte à l'arrière-pays, et c'est également la seule zone où apparaissent des chemins entre le littoral et le Mont Liban. La route franchit même la montagne au niveau de Yanouh, reprenant le tracé de la vallée du Nahr Ibrahim. Aucun chemin, en revanche, ne lit Qal'at el-Hosn à Chhîm, alors que les deux sites sont liés dans le réseau des interactions, ce qui pose la question des circulations dans les zones montagneuses.

Dans le même ordre d'idées, deux autres petites zones sont mises en avant suite à cette superposition. Le Akkar tout d'abord et la région, étendue, entre Akko et Dor. Dans les deux cas, les sites sont multiples et les chemins également: la plus grande quantité de données disponibles pour ces zones dessine plus finement ces parties du territoire, comparativement par exemple au Chouf ou au nord du Djebel Ansarieh. Si Hosn Soleiman/Baetocécé était bien une sorte de sanctuaire fédéral, des chemins pourraient rayonner du site, le rendant accessible aux pèlerins depuis toute la pérée. Là encore, les futures recherches et publications pourraient aider à compléter ces vides documentaires sur la carte.

La situation est différente lorsque les chemins modélisés se superposent aux réseaux hiérarchiques (Fig. 66). Les réseaux, en effet, lient davantage les sites côtiers et les sites d'arrière-pays. La carte ainsi produite interroge sur les circulations entre le Akkar et le Djebel Ansarieh, qui peut être traversé au niveau de Hosn Soleiman/Baetocécé, mais semble être contourné par la Trouée de Homs quand il s'agit de gagner son piémont oriental. Par ailleurs, Kamid el-Loz, dans le réseau, est relié à Amrit, alors que dans le réseau d'interactions le site fonctionne avec Mariamîn/Mariammè. Dans cette dernière configuration, la liaison s'effectue par la Béqaa, alors que dans le modèle des relations hiérarchiques, elle se fait par le Mont Liban. Kamid el-Loz, qui paraît isolé au sud de la Béqaa sur la carte, est finalement accessible par plusieurs voies. Évidemment, il devait encore en exister d'autres, notamment entre Kamid el-Loz et les cités de Phénicie centrale et du Sud, mais on est tributaire, une nouvelle fois, de l'état du corpus.

La superposition des réseaux avec les chemins modélisés offre finalement une vision plus "physique" et plus concrète des interactions entre les sites phéniciens. Les chemins mettent en lumière la question des modes de circulation entre les sites: par exemple, alors que Chhîm et Qal'at el-Hosn interagissent, ils ne sont reliés que par une route littorale. Or, il est peu probable que pour passer de l'un à l'autre, il fallait descendre sur la côte pour remonter ensuite dans la montagne. Cet itinéraire est d'autant moins plausible que J. Aliquot, à propos de Yanouh, mentionne un réseau de sites de hauteurs, visibles les uns des autres, englobant le sanctuaire de Yanouh.[692] Par conséquent, les résultats des prospections effectuées récemment dans le Mont Liban[693] permettront certainement d'affiner notre compréhension et d'envisager les montagnes comme des lieux de circulations. Considérons ces cartes, par conséquent, comme une ébauche, une base de réflexion sur la structuration des territoires phéniciens, destinée à évoluer.

[692] Aliquot 2006, p. 127.
[693] Gatier *et al.* 2001, 2002; Khalil 2015.

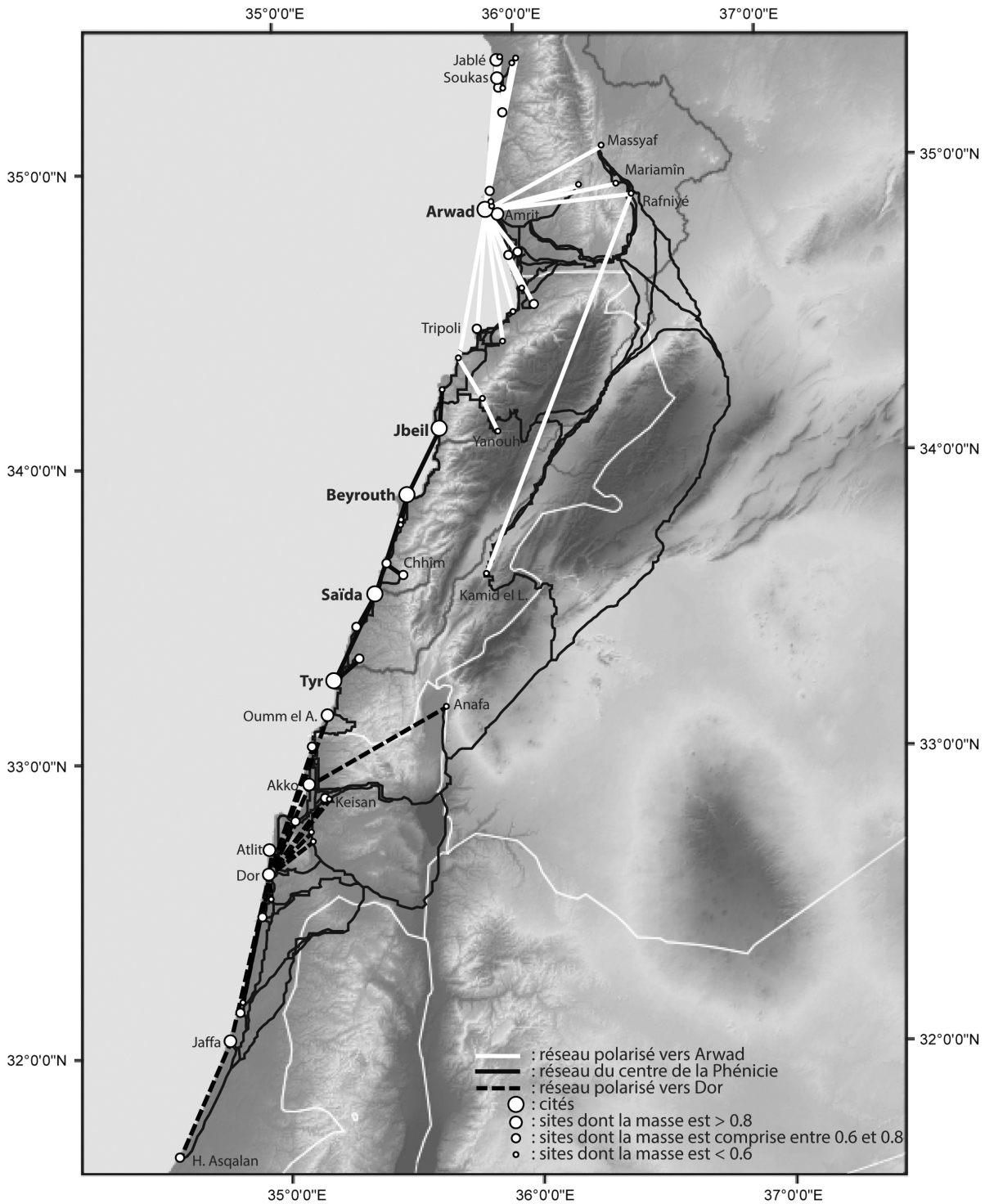


Fig. 65. Carte des chemins et réseaux d'interactions modélisés pour la période 1.

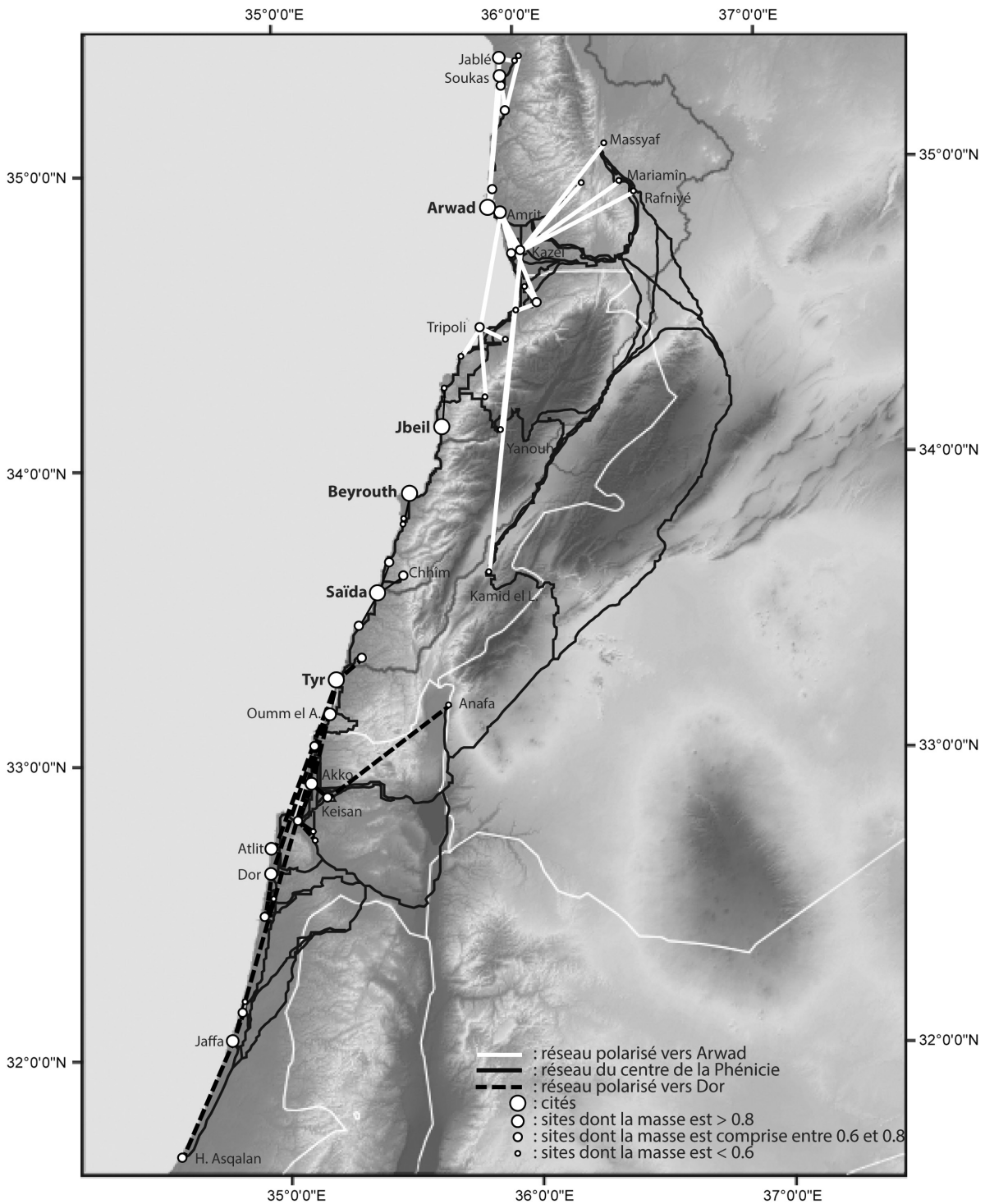


Fig. 66. Carte des chemins et réseaux hiérarchiques modélisés pour la période 1.

5.4. *Bilan: apports et limites de l'approche géographique appliquée au corpus*

Après avoir examiné l'ensemble des résultats obtenus à partir des procédures et des réflexions tirées des méthodes d'analyse quantitative, un premier bilan scientifique et méthodologique s'impose, pour déterminer les principaux apports de notre démarche, en termes d'exploitation de la documentation, de production d'hypothèses et de pertinence. Dans la même optique, on présente ici la nature et l'origine des principales limites qui sont apparues.

5.4.1. Confrontation des résultats et proposition de lecture globale de l'espace phénicien

L'ensemble des observations formulées précédemment débouche sur la conclusion que la structuration des arrière-pays phéniciens que l'on a tenté de mettre au jour s'avère bien plus complexe que l'image de villes jetées à la mer, implantées dans un territoire étiré du nord au sud et limité par les montagnes. Ces dernières sont une contrainte topographique permanente qui n'a, semble-t-il, pas entravé l'implication des cités dans l'organisation d'un territoire selon des logiques d'échanges et de hiérarchie. Aussi continuités et changements se lisent-ils dans toutes les analyses. La continuité domine à l'échelle globale: les changements ne sont jamais radicaux, notamment parce que dans cet espace polarisé vers le littoral, il existe des constantes naturelles, à l'instar du relief, et humaines, comme la position des sites les plus importants, dont l'histoire remonte au moins à l'âge du Bronze. La période 2, qui s'étend sur l'ensemble du II^e^ siècle, dans les réseaux comme dans l'ACP, diffère des deux autres, qui se ressemblent sur de nombreux points, sans que nous ne puissions déterminer si cette singularité est liée à l'état du corpus (une documentation plus abondante) ou à l'évolution des sites.

Un groupe de sites émerge clairement à l'issue des approches tant statistiques que spatiales. Il s'agit des pôles structurants, comme Dor et Arwad, ainsi qu'Amrit/Marathos, Akko, Kazel/Simyra, Jablé/Gabala et Tripoli. Ce groupe est particulièrement important dans les réseaux. Dans les analyses statistiques, ce sont Dor et Amrit qui se remarquent et forment un groupe à part. D'autres sites, comme Tripoli, Kazel/Simyra et Jablé/Gabala, Qaisariya/Tour de Straton et Jaffa, intègrent également cet ensemble, mais de manière temporaire, pour une période ou deux dans les réseaux. Seules Baniyas/Balanée et Atlit, qui présentent des profils typologiques semblables, ont une présence moins marquée au sein des différents réseaux. Tous ces sites forment un ensemble dont on ne peut que tracer les contours, mais dont on pressent le rôle structurant dans l'organisation spatiale phénicienne. C'est pourquoi on les a qualifiés de sites majeurs, aux rôles spécialisés, aux activités diversifiées et aux infrastructures importantes et prestigieuses. Ils s'opposent, en termes de typologie, aux sites mineurs, économiquement diversifiés mais caractérisés par les biens mobiliers essentiellement. En effet, la plupart de ces sites présente des structures domestiques et/ou funéraires que nous n'avons pas prises en compte car, dans notre logique de notation binaire – présence-absence – elles n'auraient fait aucune différence, étant présentes dans tous les établissements. Comme les habitations sont, en outre, peu décrites ou sont le lieu d'une économie mal connue, on n'a pas non plus mené une recherche typologique sur ce type de structures. Si le groupe des sites majeurs est globalement identifiable, celui des sites dits mineurs l'est moins, dans la mesure où il regroupe à la fois les sites modestes et les sites méconnus, peu ou pas explorés. Cette différence souligne une nouvelle fois la forte dépendance des résultats de notre démarche à l'égard de l'état du corpus.

En résumé, dans un espace caractérisé par de fortes contraintes topographiques, les cités ont apparemment développé des réseaux d'échanges et un contrôle hiérarchique du territoire. Dans ces

réseaux interviennent des pôles secondaires, plus ou moins importants, qui centralisent les échanges, comme Dor ou Kazel/Simyra, ou qui servent de relais à l'autorité de la cité. Ces pôles sont parfois à la tête de sous-réseaux, qui semblent fonctionner de façon presque autonome, comme autour de Jablé/Gabala et de Tripoli. Ces pôles se ressemblent et doivent développer des infrastructures et des activités similaires, sans que nous ne puissions proposer des éléments plus approfondis. D'autres sites, plus petits, interviennent également dans l'organisation du territoire, notamment dans l'arrière-pays. Chhîm, Yanouh, Qal'at el Hosn, Anafa ou Kamid el-Loz sont autant de témoins de la présence phénicienne – ou de populations dépendant des cités phéniciennes – dans le Mont Liban et au-delà. Ces sites, faute de données suffisantes, sont difficiles à caractériser, bien qu'ils aient assurément un rôle dans les échanges et qu'ils fassent souvent le lien entre des réseaux côtiers et des réseaux intérieurs.

Ainsi, la méthode présentée a le mérite d'avoir rendu possibles la consultation et le croisement d'un très large volume de données, de manière relativement aisée. Les outils mis en œuvre, essentiellement informatiques, permettent, en outre, d'intégrer toutes sortes de modifications ou d'hypothèses de travail présentes et à venir. En ce sens, ils contribuent à la valorisation d'un corpus documentaire toujours croissant, quoiqu'épars, hétéroclite et lacunaire, et parfois même difficile d'accès. De ce point de vue, notre étude peut également être envisagée comme une contribution à l'effort de mise en valeur de cette documentation. Malgré ses défauts et ses lacunes, le corpus, en effet, a été étudié à différentes échelles, celle de la Phénicie et celle des ensembles régionaux en particulier. On a donc tenté une vision à la fois globale et détaillée de la documentation. Par exemple, on a étudié les réseaux d'interactions dans leur globalité et, en parallèle, détecté des sous-réseaux, comme dans la zone de Tripoli, qui amènent à considérer les questions de frontières et d'autonomie (ou d'indépendance) des sites ou groupes de sites impliqués dans les échanges.

À partir d'un nombre limité d'informations, différentes hypothèses sur les logiques territoriales, notamment à l'œuvre à l'échelle régionale, ont été formulées. Parmi ces dernières, celles qui touchent aux arrière-pays nous intéressent tout particulièrement. Elles s'inscrivent, à notre sens, dans les recherches menées dans le Akkar, la Béqaa et la montagne libanaise. Les archéologues y prospectent et rassemblent la documentation archéologique micro-régionale, pour reconstituer les flux et les itinéraires impliquant les sites qu'ils étudient. Dans cette perspective, notre étude peut revêtir une valeur prospective, en apportant un autre point de vue dans les discussions et les réflexions actuelles ou futures. Dans le cas de Kamid el-Loz, l'équipe d'archéologues étudie la place du tell dans les circulations et les échanges dans la Béqaa méridionale.[694] Les liens que la modélisation a fait apparaître entre ce site et des sites du piémont oriental du Djebel Ansarieh, ainsi que l'absence de liens entre Kamid el-Loz et la côte peuvent constituer, à cet égard, deux pistes de travail supplémentaires.

Malgré un effort de mise en valeur du corpus, notre étude, dans sa dimension exploratoire et innovante, n'a pu pallier l'ensemble des lacunes de la documentation. De ce point de vue, le recours à des outils et à des hypothèses empruntés à la géographie permet de mettre très clairement en évidence ces lacunes, en particulier au moyen des analyses statistiques et de la classification, qui font apparaître un groupe résiduel. Ce résultat est dû à une conjonction de facteurs. Le premier est l'ancienneté des recherches effectuées sur un grand nombre de sites et dont les méthodes sont dépassées. Par ailleurs, les entreprises de réévaluation de la documentation scientifique, qui permettent une harmonisation des appellations, une révision des datations et une nouvelle synthèse

[694] Heinz *et al.* 2001, pp. 10-13.

historique, comme ce fut le cas à Abu Hawam, sont encore rares.[695] Ensuite, alors que plusieurs enquêtes, souvent en cours, concernent de nouvelles zones d'étude, comme la montagne libanaise, le Akkar[696] ou la vallée de la Houla, les événements dramatiques actuels en Syrie ont mis fin, depuis presque 10 ans, à un certain nombre de projets. Dans ce contexte, la qualité et le niveau de précision des données sont trop hétéroclites pour permettre de conduire les analyses à leur terme. Ne disposant généralement pas des étendues des surfaces fouillées, on ne peut produire des études quantitatives du mobilier sans introduire un biais considérable. Par ailleurs, pour les sites dont l'étude est en cours et n'a pas encore fait l'objet de publications définitives, peu d'informations sur la nature et la quantité des artefacts trouvés sont à disposition.

5.4.2. Proposition d'analyse chorématique d'après les résultats de l'approche géographique

Afin d'obtenir une visualisation synthétique des résultats, on propose d'utiliser la modélisation chorématique, formalisée par R. Brunet en 1980.[697] La représentation, au moyen des chorèmes, des territoires phéniciens et des interfaces arrière-pays-littoral est destinée à formaliser et à caractériser l'ensemble des organisations spatiales développées par les cités. Autrement dit, il s'agit d'utiliser les chorèmes, structures élémentaires de l'espace géographique servant à la création de modèles théoriques, dont certains traits se retrouvent dans des exemples locaux, concrets, pour tenter d'identifier les types d'interactions entre littoral et arrière-pays des cités.[698] Un alphabet des situations locales, observables dans notre zone d'étude, est nécessaire. En observant les résultats de la modélisation spatiale, on trouve des situations unipolaires comme au niveau de Jablé et de Dor (Fig. 67a); des situations dans lesquelles le port principal est en pleine mer, comme à Arwad et Tyr (Fig. 67b); des situations multipolaires comme entre Byblos et Saida (Fig. 67c); des situations hiérarchisées, enfin, comme dans le cas de Tripoli (Fig. 67d). Il s'agit désormais d'essayer de rapprocher ces modèles théoriques élémentaires des réseaux qui ont été reconstitués.

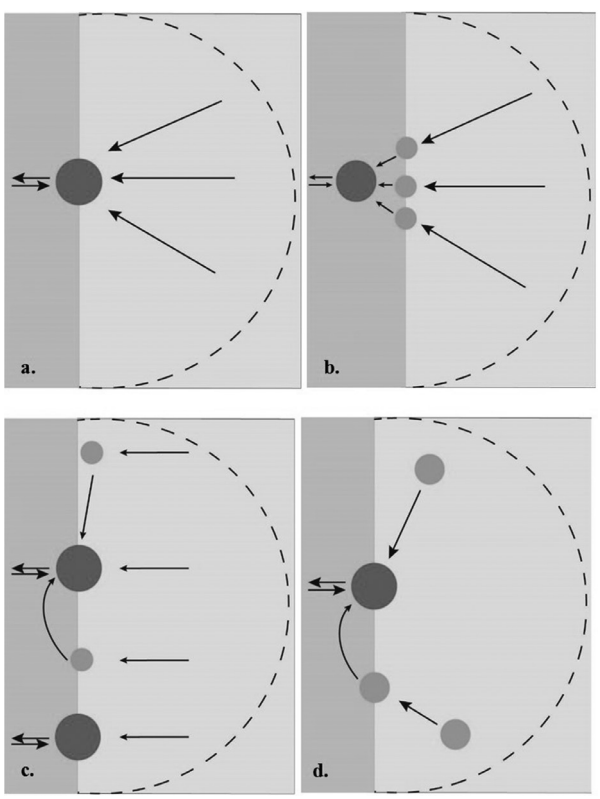


Fig. 67. Alphabet des situations locales des interfaces phéniciennes.

[695] Balensi 1985, pp. 65-74.
[696] Les recherches menées par M. Al-Maqdissi et M. Badawi ont favorisé le développement des études consacrées aux périodes classiques, dans une région essentiellement étudiée pour les âges du Bronze et du Fer: Al-Maqdissi 2005, pp. 151-160; Al-Maqdissi 2007, pp. 62-63; Badawi 2009.
[697] Brunet 1980. Lévy – Lussault 2013, pp. 175-176.
[698] Brunet 1980.

Au nord, le réseau revêt un aspect complexe (Fig. 68). Le pôle le plus important est Arwad, qui centralise les interactions avec les ports les plus proches. Des ports plus éloignés, également reliés à Arwad, fonctionnent différemment: on remarque ainsi des interactions centralisées autour de Jablé, hiérarchisées vers Tripoli. Le contact avec les arrière-pays passe alors par des relais bien identifiés.

Au centre, une situation multipolaire se dessine (Fig. 69): chaque cité représente un pôle d'interactions. Des ports interagissent avec les pôles, formant ainsi des connexions qui quadrillent le littoral. Le lien avec l'arrière-pays ne se fait quasiment pas. Deux lectures sont alors possibles: ou bien cette frange du littoral est tournée vers la mer, la liaison avec les arrière-pays se faisant plus au nord ou plus au sud, ou bien, plus probablement – et comme nous avons déjà pu le dire –, cette représentation est le reflet des lacunes du corpus.

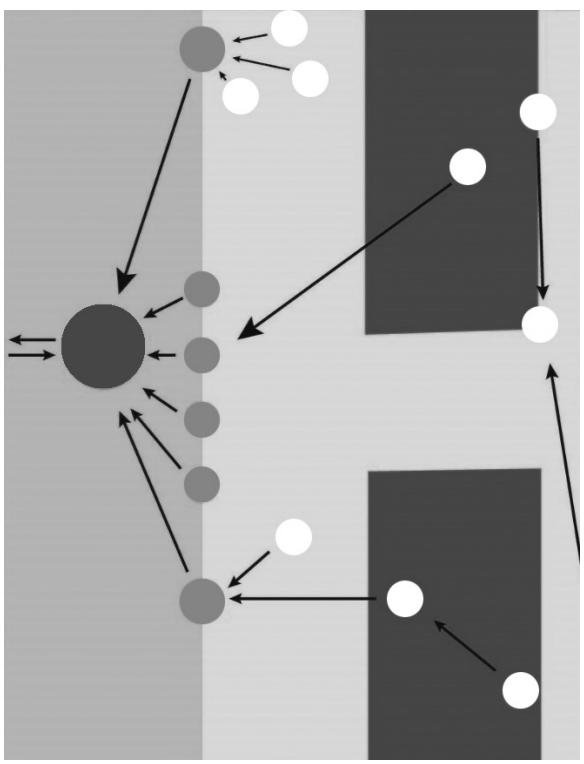


Fig. 68. Représentation chorématique du réseau arwadien.

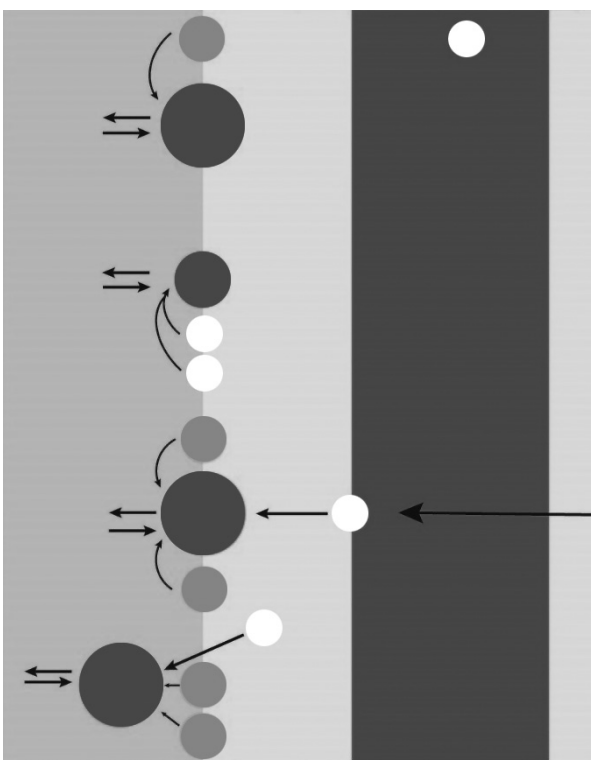


Fig. 69. Représentation chorématique des interactions en Phénicie centrale.

Au sud, enfin, l'organisation est également multipolaire (Fig. 70). La frange littorale est très occupée. Des ports fonctionnent aussi avec les pôles principaux, tout comme des sites d'arrière-pays. Alors qu'autour d'Akko, les interactions sont hiérarchisées, celles qui se déploient autour de Dor sont complètement polarisées par cette dernière. D'autres cités fonctionnent peut-être avec elles.

Les chorèmes sont un outil théorique supplémentaire pour compléter utilement les conclusions sur les réseaux issus des modélisations mises en œuvre dans cette recherche, mais les importantes lacunes, en particulier au centre de la Phénicie, ne facilitent pas la réflexion et n'autorisent pas à dégager, en l'état de la documentation, une ou des organisations typiques des interfaces de cette région. Cependant, plusieurs études se sont attachées à comprendre les ports des cités, leur histoire

et leur évolution, comme celle de N. Carayon, portant sur les ports phéniciens et puniques de Méditerranée.[699] L'auteur conclut sur l'intérêt d'une étude de la zone portuaire continentale, de son organisation et de ses interactions.[700] L'association des résultats de la modélisation à ceux de l'étude des ports représente une piste intéressante pour caractériser les interfaces littoraux-*hinterlands*.

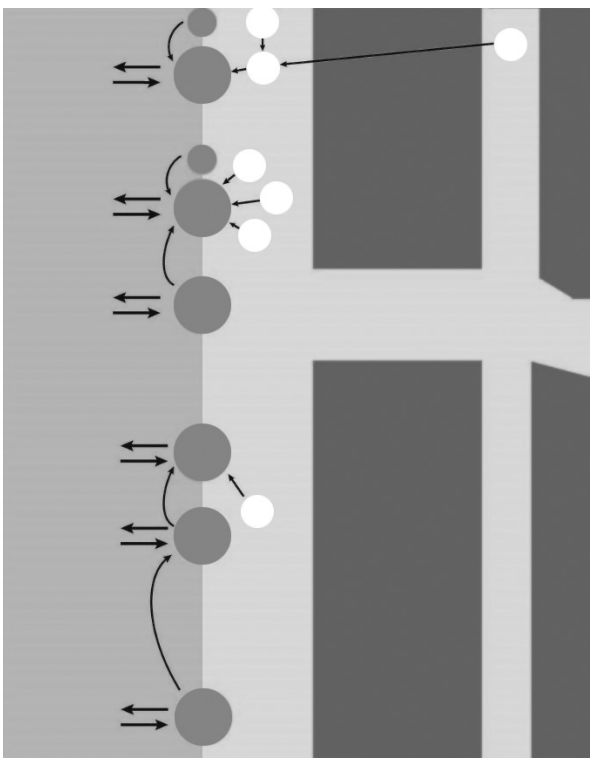


Fig. 70. Représentation chorématique des interactions en Phénicie du Sud.

Au final, si les résultats obtenus pourront, pour certains, sembler modestes, ils montrent toutefois le potentiel de la méthodologie testée et fournissent déjà des éléments de réflexion. Par ailleurs, les outils offrent la possibilité de mener des expérimentations pour tester et affiner des hypothèses de travail. Tout au long des chapitres qui précèdent, on a formulé des suppositions et proposé des interprétations sur les rapports entre les établissements, la régionalisation des échanges (à partir du II^e^ siècle), le basculement de l'équilibre régional au nord de la Phénicie, le changement des relations entre Tyr, Sidon et les cités du sud qui gagnent progressivement leur autonomie. Confrontons à présent ces lectures aux réseaux modélisés et à leur interprétation. La comparaison proposée entre les résultats des approches historique et géographique n'est en aucun cas destinée à valider ou invalider l'une ou l'autre vision de l'organisation spatiale des cités phéniciennes, mais bien à créer un dialogue, susceptible d'enrichir la connaissance des territoires phéniciens.

[699] Carayon 2008.
[700] Carayon 2008, p. 689.

6. Les Phéniciens et leur espace: essai de synthèse sur l'organisation territoriale phénicienne à l'époque hellénistique

L'analyse des réseaux des cités phéniciennes, obtenus grâce la modélisation, a permis de proposer une restitution dynamique de la manière dont les territoires phéniciens se structurent. À ce stade, il convient de mettre ces résultats portant sur les liens entre les cités et leurs arrière-pays à l'épreuve d'une autre documentation et d'une autre démarche, à savoir une analyse qualitative et contextuelle du corpus de données. On verra ainsi comment les hypothèses déduites de la modélisation, quant aux paramètres spatiaux et territoriaux de la Phénicie à l'époque hellénistique, réagissent à une approche historique traditionnelle. Le croisement des méthodes a vocation à mieux comprendre le fonctionnement d'un territoire dans ses aspects politiques, économiques, religieux et culturels.

Ce chapitre propose trois espaces de dialogue entre les méthodes. Le premier concerne, à échelle globale, les interactions des Phéniciens avec leur environnement, en particulier la mer et la montagne. À l'aide des données historiques et modélisées, la place de ces deux grands ensembles qui donnent son identité topographique à la Phénicie sera révisée. On zoomera ensuite sur les réseaux et les interactions potentielles qu'ils portent et structurent. Bien que les données ne permettent pas d'aboutir à un calibrage des réseaux (une estimation de l'intensité des interactions), ils en précisent le sens. Ces derniers seront confrontés aux données du commerce et des échanges par ailleurs disponibles pour la zone d'étude. Enfin, pas de réseaux sans acteurs: ce sont bien les habitants de la zone d'étude qui échangent, se déplacent, vendent, donnent, transmettent des objets, des matériaux, des modèles. Ce sera l'occasion de voir s'il est possible d'interroger les réseaux d'un point de vue plus humain, politique (échelle macro) et culturel (échelle micro).

6.1. *La Phénicie, la mer, la montagne et les cités*

La Phénicie, la mer et la montagne sont trois éléments qui font ici volontairement écho à la notion de *paysage* phénicien, introduite au seuil de notre étude. Dans l'espace phénicien, les contraintes topographiques sont évidentes et fortes, mais si elles sont déterminantes, elles ne sont pas pour autant déterministes.[701] La Phénicie n'est pas, en effet, un espace confiné entre mer et montagne, tel un cadre rigide enchâssant le développement des réseaux. Les cités phéniciennes semblent au contraire faire leur la topographie dans la construction de leur territoire. Pour cette relecture du *paysage* phénicien, on commencera par l'espace maritime avant de regarder vers la montagne, en faisant dialoguer, à chaque fois, données archéologiques et propositions de la modélisation avant, enfin, de proposer une synthèse sur les apports d'une telle démarche.

[701] Oggiano 2009, pp. 417-418. L'auteur rappelle, à propos de la ressemblance des établissements occidentaux avec les métropoles phéniciennes, que des éléments de paysage se retrouvent dans l'ensemble des sites, mais qu'ils ne doivent pas masquer les différences réelles qui les séparent. Ces éléments, en effet, ne représentent pas la seule clé de lecture pour identifier l'ensemble des sites phéniciens à l'échelle de la Méditerranée.

6.1.1. La mer et les ports, des éléments structurants de la cité

La Méditerranée a longtemps été, et est parfois encore, vue comme l'espace de vie des Phéniciens.[702] Bien qu'aujourd'hui cette affirmation soit remise en question, la mer constitue un élément structurant l'espace des cités. Au chapitre précédent, si nous n'avons pu modéliser les réseaux maritimes au départ de la cité,[703] on a bien vu comment la mer polarisait, fortement, l'essentiel des réseaux tout le long de l'époque hellénistique. Pour les données archéologiques, un rapide calcul semble confirmer le poids de la Méditerranée dans la vie des cités: sur la cinquantaine de sites enregistrés dans le corpus, 28 sont implantés en bord de mer, tandis que 12 en sont éloignés de moins de quinze kilomètres. Au total, ces sites représentent environ 75 %. Il ne faut cependant pas oublier que ce résultat est aussi un biais de la recherche et de la documentation archéologique, comme si les chercheurs, pendant longtemps, s'étaient efforcés de suivre les conseils de E. Renan qui engageait «d'abord à ne pas s'éloigner de la côte».[704]

Les constats faits et les biais explicités, il est temps d'aller plus avant dans notre relecture. Un des premiers éléments de celle-ci est la concordance des données archéologiques et des propositions de la modélisation sur le fait que les cités phéniciennes appartiennent à la matrice de connectivité méditerranéenne, au sens de P. Horden et N. Purcell.[705] Autant de ports reliant des réseaux terrestres à la Méditerranée paraissent en effet dessiner une interface de contact, être une entrée dans les interactions et les connexions tissées par les différents habitants de la Méditerranée. Mais tout peut-il être résumé ainsi, à une frange maritime mettant en contact des réseaux terrestres proche-orientaux et des ports méditerranéens ouverts sur la matrice de connectivité?

Il faut une nouvelle fois mettre en dialogue les données et le modèle pour y répondre. Ces derniers s'opposent d'abord sur la structuration de la côte. En effet, les réseaux offrent l'image d'un espace polarisé vers la mer, mais plus particulièrement vers les ports d'Arwad au nord et de Dor au sud. Arwad n'a pas été fouillée, mais l'étude de son littoral a montré qu'elle offrait des conditions de mouillage exceptionnelles pour la Phénicie septentrionale, qui ont favorisé le développement d'un port important.[706] Quant à Dor, c'est effectivement un des complexes portuaires les plus développés, alliant des structures maritimes pour la protection des bateaux et des ateliers, des entrepôts et un chantier naval faisant de la ville une zone particulièrement active dans le domaine de l'import-export, de la fabrication de bateaux et de marchandises destinées à prendre la mer.[707] Toutefois, les sources viennent largement complexifier cette image, car elles ont montré que d'autres ports plus ou moins importants jalonnaient la côte, et en premier lieu Tyr et Sidon, disposant chacune d'un port double, bien aménagé.[708] À Amrit/Marathos, des quais et des entrepôts ont également été découverts lors des fouilles menées en 1993,[709] tout comme à Hirbet Asqalan/Ascalon, où certains des entrepôts contenaient encore des amphores et de la céramique d'importation.[710] À Atlit, un

[702] Stoddart – Neil 2012, p. 293. Les auteurs parlent d'une «identité maritime».
[703] Cette question, complémentaire de l'approche que nous avons développée, dépasse le cadre de notre étude et demanderait une enquête spécifique. On consultera néanmoins, sur ce point Costa – Fernández 1998; Arnaud 2005.
[704] Renan 1864, p. 836.
[705] Horden – Purcell 2000, pp. 123-172.
[706] Carayon 2008, pp. 236-237; Duyrat 2005, p. 204 (pour la présentation d'Arwad, voir p. 189).
[707] Stern 1993, pp. 371-372.
[708] Carayon 2008, pp. 276-289 et la bibliographie associée (Sidon), 298-300 et la bibliographie associée (Tyr).
[709] Al-Maqdissi 1993, pp. 448-453.
[710] Stern 1993, p. 108.

port, probablement utilisé pour des activités commerciales et militaires, a été mis au jour.[711] Et ce ne sont là que quelques exemples.[712]

Sources et modélisation tendent en revanche à suggérer une certaine complexité du fonctionnement des côtes. Si jusqu'ici l'espace portuaire a été évoqué au singulier, il semble que les cités possèdent souvent plusieurs ports construits et développés, ainsi que des ports naturels. Dans son étude sur la géomorphologie des ports antiques du Liban,[713] N. Marriner identifie quatre systèmes portuaires pour la seule cité de Tyr: le port nord artificiel, à présent enterré sous le centre de la ville actuelle; un autre complexe portuaire au sud-est de l'île; une série de mouillages naturels, au nord et au sud de l'île, qui constituent le troisième ensemble; un système portuaire, enfin, qui s'est développé sur la façade continentale de Tyr, construit autour des sites de Tell Mashuk, Tell Chawakir et Tell Rachidiye. Pour l'auteur, ces différents complexes auraient été reliés grâce à des embarcations légères. Enfin, un cordon naturel gréseux servait de brise-lame pour l'ensemble des ports.[714] Tyr n'est pas un cas particulier. N. Marriner suggère d'ailleurs qu'une organisation semblable a pu se développer dans la cité septentrionale d'Arwad, qui dispose aussi d'un port double et d'une façade continentale.[715] Sidon possède également un port bipartite. Quant à la modélisation des réseaux, elle va dans ce sens: dans le cas d'Arwad, en particulier, qu'ils figurent les interactions ou les liens hiérarchiques, les réseaux proposent que les ports de Qarnum/Carné, Tartous/Antarados, Ghamqé/Énhydra et Amrit/Marathos soient reliés directement et à toutes les périodes à la cité insulaire, dont ils ne sont distants que de trois kilomètres.[716]

On serait donc face à de véritables systèmes portuaires.[717] Cette organisation des établissements phéniciens existe également dans des établissements grecs ou puniques qui possèdent aussi plusieurs ports. Alors que les plus grands sont les ports de commerce et les ports militaires de la cité, les plus petits serviraient pour la réception et la redistribution des produits, du territoire vers le cœur de la cité, dans le cas des exportations, et de la cité vers les arrière-pays, dans le cas des marchandises importées.[718] Il est tout à fait possible d'imaginer un fonctionnement similaire pour les cités phéniciennes, avec des ports secondaires qui développeraient certainement, en plus, des activités locales d'exploitation des ressources maritimes (pêche, murex, exploitation du sel…). Les ports secondaires pourraient aussi servir au cabotage, notamment pour le transport des pondéreux dans le territoire de la cité. Ils pourraient également présenter une forme de spécialisation, chaque

[711] Linder 1967, p. 29; Lipiński 1992, p. 49.

[712] N. Carayon étudie 24 ports sur les côtes phéniciennes, sans compter ceux de la Phénicie du Sud. C'est l'ensemble de ces ports qui doit fonctionner comme une interface entre la mer et les arrière-pays. Voir Carayon 2008, pp. 865-866.

[713] Marriner 2009.

[714] Carayon 2008, pp. 243-293; Marriner 2009, p. 118. Plusieurs ports phéniciens se servent de ce cordon, comme Arab al-Mulk/Paltos, Enfeh, Batroun/Botrys, Sidon et Tyr.

[715] Marriner 2009, p. 118.

[716] Voir 5.1.1. Les réseaux montrent une relation forte entre ces ports, qui pourraient fonctionner comme un seul complexe.

[717] L'existence de systèmes portuaires phéniciens est d'ailleurs une des hypothèses de N. Carayon, proposée lors du colloque international *Insularité, îléité et insularisation en Méditerranée phénicienne et punique*, à Ibiza en 2017 (dont les actes sont à paraître, voir Carayon, sous presse).

[718] Elayi 1990a, pp. 20-38. Dans son analyse du mobilier grec importé en Phénicie à l'époque achéménide, J. Elayi formulait au contraire l'hypothèse de ports autonomes. Elle mentionne, en effet, des sites importateurs, sur la côte et dans l'arrière-pays, sans jamais évoquer l'idée d'un système d'organisation commune. L'auteur délimite de grands ensembles, ainsi que nous l'avons fait: la Phénicie du nord, la Phénicie du centre et la Phénicie du sud. Elle parle en revanche de «ports importateurs» (pp. 20 et 22) et de «sites importateurs» (p. 22). Bien que cette étude porte sur la période précédente, nous ne pensons pas que les ports soient complètement autonomes, en particulier dans le nord, où la confédération arwadienne était certainement déjà formée à cette date.

espace portuaire s'occupant d'une tâche définie, comme Tabbat al-Hammam et Byblos, spécialisés dans l'importation des céramiques grecques à figure rouge à l'époque classique.[719] Si ces hypothèses se vérifient, alors les cités organiseraient les flux maritimes selon les potentialités et les atouts de chaque port,[720] mettant peut-être à profit des installations antérieures, comme celles de Tabbat al-Hammam, probablement datées du IXe siècle.[721]

Ces questions de fonctionnement des ports en système peuvent également être abordées d'un point de vue spatial, en analysant la place des établissements portuaires dans les réseaux modélisés au cours des trois périodes d'analyses. Les tableaux ci-dessous (Figs. 71-72) répertorient ainsi les trois positions dans les réseaux que peuvent occuper les ports:[722]

- celle de pôle, c'est-à-dire de centre d'activités qui attire les réseaux (comme les cités ou des établissements plus petits, qui fonctionnent avec au moins trois sites, tels Tripoli),
- celle d'extrémité, lorsque le port n'est relié qu'à un autre établissement (comme Tabbat al-Hammam, par exemple),
- ou celle d'intermédiaire, connecté à la fois à un pôle et à un ou deux autres sites (notamment Jaffa ou Amrit/Marathos).

Quelques remarques peuvent être proposées. Au nord, Tripoli s'affirme comme un pôle aux trois périodes. Aux IIIe et IIe siècles, il sert d'intermédiaire entre le sud du Akkar et Arwad, à laquelle il est peut-être rattaché politiquement. Vers le Ier siècle, en tout cas, il est certain que le port forme un pôle à part entière, ouvrant un passage entre la région sous son contrôle et la Méditerranée. Dans la même zone, la position d'Enfeh, petit port relié à Tripoli, en fait une jonction entre les deux zones écologiques distinctes que sont les montagnes du Liban Nord et l'espace côtier.[723] En revanche, d'autres situations dans le réseau interrogent, comme celle d'Amrit: est-ce de la responsabilité d'Arwad, qui mène une politique sans partage en Phénicie septentrionale et qui s'affirme comme seul pôle, hormis Tripoli, à toutes les périodes d'analyse? Ou Arwad considère-t-elle Amrit/Marathos comme un des ports de sa façade continentale? Dans tous les cas, Qarnum/Carné, Tartous/Antarados, Ghamqé/Énhydra et Tabbat al-Hammam, positionnées aux extrémités du réseau et liées directement à Arwad, semblent faire partie de ce dispositif portuaire.

Pour Arab al-Mulk/Paltos et Baniyas/Balanée, la place dans les réseaux se modifie, jusqu'à ce que ces ports deviennent des pôles. Or, ces sites correspondent précisément à de petites cités de la pérée, dont on sait peu de chose, mais qui deviennent indépendantes à l'arrivée des Romains. L'évolution est la même, au sud, pour la cité de Hirbet Asqalan/Ascalon, qui d'une position d'un port en extrémité de réseau passe à celle de pôle portuaire. Les autres ports importants dans ces réseaux sont Jaffa (période 1), Dor et Akko. Les ports d'Akzib, d'Atlit et d'Arsaf/Apollonia se situent à une extrémité de réseau, uniquement reliés à des ports plus importants comme Akko et Dor. Seraient-ils ainsi intégrés à un système portuaire similaire à celui d'Arwad, comprenant les ports de Qarnum/Carné ou de Tartous/Antarados?

---

[719] Elayi 1990a, p. 25; Bresson 2008, p. 106. Des secteurs spécialisés par produits existent dans les ports de commerce grecs.

[720] La loi de Thasos (*IG* XII, suppl. 348; Brunet 2007b, pp. 311-331), datant de la seconde moitié du IIIe siècle, mentionne que les navires d'une capacité inférieure à 80 tonnes sont simplement interdits d'accès aux installations portuaires de la cité. Sur les deux bassins du port, un est réservé aux navires de plus de 130 tonnes.

[721] Si les vestiges hellénistiques sont bien moins abondants que ceux des périodes précédentes, en revanche rien n'indique un abandon du port ou un quelconque ensablement.

[722] À l'exclusion de Cheikh Zenad et d'Oumm el Amed, pour lesquels la présence d'un port n'est que probable.

[723] Le rôle d'Enfeh pourrait toutefois être joué par Tripoli, car la jonction des voies montagneuses et des voies côtières se fait dans les environs de Tripoli lorsque nous modélisons les chemins.

	Réseau d'interactions			Réseau hiérarchique		
	Pôle	Intermédiaire	Extrémité	Pôle	Intermédiaire	Extrémité
Période 1	Arwad			Arwad		
		Amrit		Amrit		
		Jablé			Jablé	
	Soukas			Soukas		
	Tripoli	Tripoli		Tripoli	Tripoli	
			Arab al M.		Arab al. M.	
		Enfeh				Enfeh
			Daruk			Daruk
			Ghamqé			Ghamqé
			Khane			Khane
			Tabbat al H.			Tabbat al H.
			Tartous			Tartous
Période 2	Arwad			Arwad		
		Amrit				Amrit
	Jablé			Jablé		
	Tripoli	Tripoli		Tripoli	Tripoli	
			Arab al M.		Arab al M.	
			Baniyas		Baniyas	
		Enfeh				Enfeh
			Daruk			Daruk
			Ghamqé			Ghamqé
			Tabbat al H.			Tabbat al H.
			Tartous			Tartous
Période 3	Arwad			Arwad		
		Amrit		Amrit		
		Jablé			Jablé	
	Tripoli			Tripoli		
	Arab al M.			Arab al M.		
		Baniyas			Baniyas	
		Enfeh				Enfeh
			Daruk			Daruk
			Ghamqé			Ghamqé
			Tabbat al H.			Tabbat al H.
			Tartous			Tartous

Fig. 71. Tableau de la position des sites côtiers de Phénicie du Nord dans les réseaux modélisés.

	Réseau d'interactions			Réseau hiérarchique		
	Pôle	Intermédiaire	Extrémité	Pôle	Intermédiaire	Extrémité
Période 1	Dor				Dor	
		Akko		Akko		
	Jaffa			Jaffa		
			Qaisariya		Qaisariya	
			Michal		Michal	
			Abu H.		Abu H.	
			Akzib			Akzib
			Atlit			Atlit
			Arsaf			Arsaf
			Asqalan			Asqalan
	Dor				Dor	
	Akko			Akko		
		Jaffa			Jaffa	
	Qaisariya			Qaisariya		
Période 2			Michal			Michal
			Abu H.			Abu H.
			Akzib			Akzib
			Atlit			Atlit
			Arsaf			Arsaf
			Asqalan			Asqalan
	Dor			Dor		
		Akko		Akko		
		Jaffa			Jaffa	
			Qaisariya		Qaisariya	
			Michal			Michal
			Abu H.			Abu H.
Période 3			Akzib			Akzib
			Atlit			Atlit
			Arsaf			Arsaf
	Asqalan			Asqalan		

Fig. 72. Tableau de la position des sites côtiers de Phénicie du Sud dans les réseaux modélisés.

Sans pouvoir lier directement la place dans le réseau à une fonction en particulier, en revanche il est tout à fait possible de supposer que ces ports sont en fait des nœuds de communication au sens de P. Horden et N. Purcell, autrement dit des portes ouvrant sur des zones déterminées topographiquement, écologiquement, politiquement, économiquement ou culturellement.[724] Si l'ensemble des ports sont des nœuds du réseau, ils fonctionnent probablement à des échelles différentes. Les ports principaux (Arwad, Sidon, Tyr ou Jbeil/Byblos par exemple) seraient les portes ouvrant sur la Méditerranée, tandis que les autres ports, comme Tabbat al-Hammam, Sarafand/Sarepta ou Atlit, par exemple, serviraient à médiatiser les relations entre le cœur de la cité et son territoire, dans des réseaux de redistribution.

[724] Horden – Purcell 2000, pp. 393-394. Les auteurs exploitent ici un héritage de K. Polanyi, réinterprété par les archéologues, celui des *gateway settlements*.

Ainsi, les sources permettent une évaluation qualitative de chaque port, centre névralgique et zone stratégique des cités, aux multiples activités.[725] Elles éclairent aussi leur fonctionnement, à l'échelle micro. La modélisation spatiale offre, en outre, des pistes complémentaires de lecture de l'interface côtière, à une échelle différente et privilégiant d'autres aspects des ports – ici leur position dans un réseau – et d'autres catégories d'analyse comme celle de nœud de communication proposée par P. Horden et N. Purcell. La confrontation des sources et des propositions de la modélisation permet ainsi de mettre en lumière une complexité du fonctionnement des cités avec la mer, qui est à la fois ouverture vers l'extérieur et les réseaux méditerranéens, mais qui fonctionne également comme voie supplémentaire aux réseaux terrestres, aidant à la bonne circulation des flux dans la cité et peut-être entre les cités.

6.1.2. Retour sur les chorèmes

À l'issue du chapitre 5, une représentation chorématique de plusieurs zones du littoral phénicien avait été proposée. Avec cette nouvelle proposition de lecture de l'organisation portuaire des cités et de la place de la mer dans ces dernières, des représentations chorématiques légèrement différentes ou du moins enrichies (Fig. 73) peuvent être reproposées. On cherche à représenter deux éléments différents: la place des ports dans le réseau, et l'hypothèse d'un fonctionnement de la façade maritime en système.

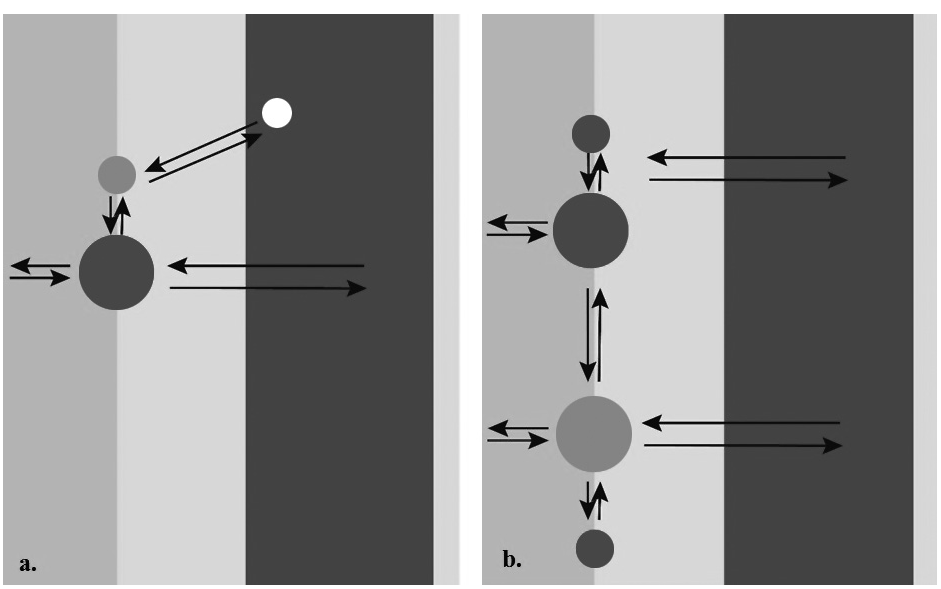


Fig. 73. Le port comme nœud de communication. a.: centre deux zones écologiques. b.: entre deux zones économiques.

Une place dans le réseau a particulièrement attiré notre attention précédemment, celle de nœud de communication. La figure ci-dessus illustre cette position, d'abord entre deux zones écologiques et topographiques: la ligne côtière et la montagne; ensuite entre deux zones économiques.

[725] Briant 1996, pp. 416-417, p. 734 (sur les aspects stratégiques, pour la période perse); Malay 1983, pp. 349-353 (sur les aspects commerciaux, pour la période hellénistique).

Le nœud de communication est figuré en gris clair; dans cette représentation, c'est bien sa position dans le réseau qui prime, pas sa masse ou son rang hiérarchique.

Ces deux premières représentations chorématiques, ajoutées à celle du chapitre précédent nous aident à présent à représenter ce que pourrait être le fonctionnement en système portuaire de la façade maritime phénicienne à l'époque hellénistique (Fig. 74). Il s'agit bien d'une proposition, que seules les recherches en cours ou à venir confirmeront, modifieront ou contrediront.

Dans ces représentations, le système portuaire inclut nécessairement les arrière-pays. Cela nous donne l'occasion de nous intéresser à l'autre élément topographique fort de la Phénicie, à savoir la montagne. L'étude des réseaux modélisés nous oriente vers des problématiques qui ne sont pas si différentes de celles de la côte, en particulier grâce à des concepts applicables aux deux zones, comme celui de nœud de communication.

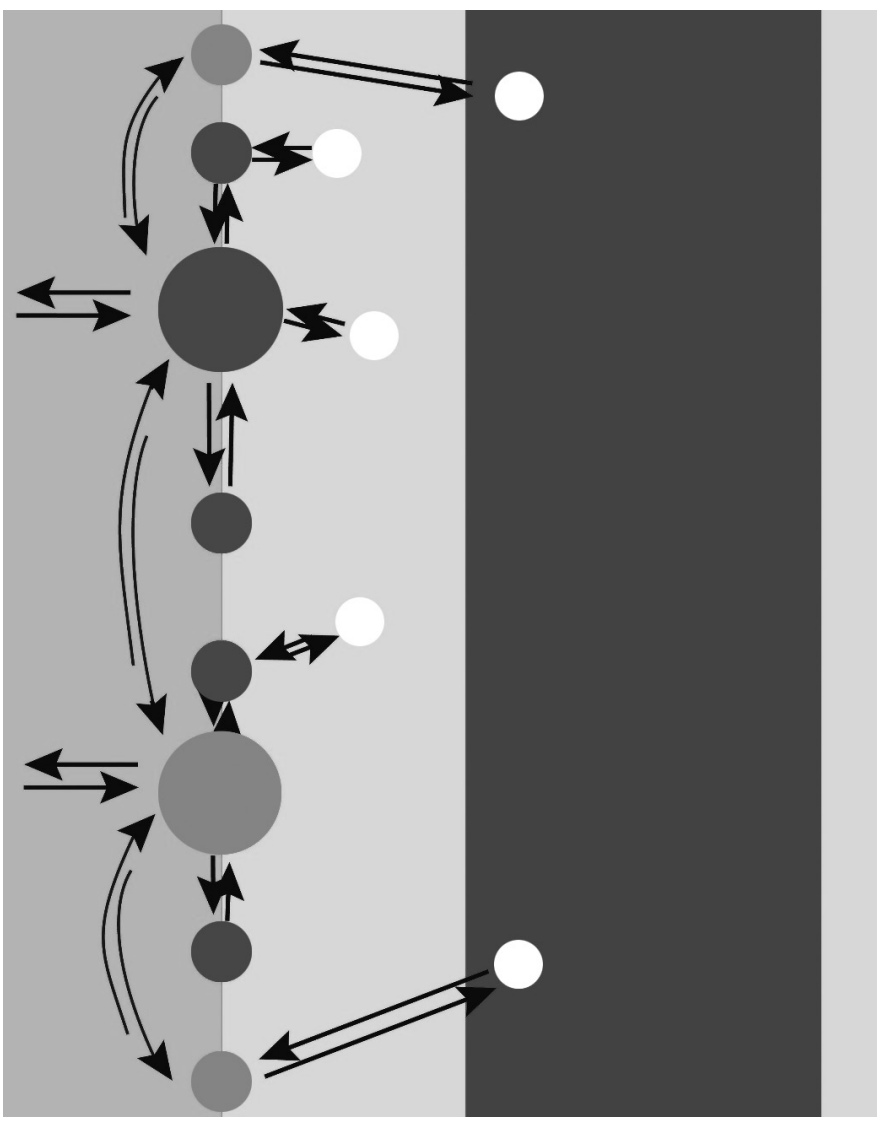


Fig. 74. Représentation d'un fonctionnement en systèmes portuaires de la façade maritime phénicienne.

6.1.3. La Phénicie des montagnes

La montagne a longtemps été interprétée comme le domaine des dieux, inoccupé, ou réservé, avant l'époque romaine, à l'exploitation sylvicole.[726] Elle est également vue, dès l'Antiquité, comme un espace en marge, souvent occupé par les «brigands».[727] C'est parce qu'elle a toujours été l'un des objets de prédilection, «peut-être même une figure tutélaire, du discours géographique et cela depuis ses origines»,[728] sans doute par ses caractéristiques exceptionnelles: relief, étrangeté des formes rocheuses, dangerosité des avalanches et des volcans, etc. L'implantation de hauts-lieux de culte, comme Baetocécé, ou de sanctuaires apparemment isolés, comme Kharayeb, dans des zones de relief, obéit peut-être à des logiques symboliques et religieuses liées à ces aspects géologiques et à l'altitude (au moins pour Baetocécé), qui rend ces lieux plus proches du siège céleste des dieux.[729]

Une première nuance doit toutefois être apportée à ces considérations générales: c'est la diversité des reliefs présents dans la zone d'étude qui vont de la haute montagne à des ensembles collinaires, comme dans le sud, à la limite de la Galilée. Chaque zone présente donc des conditions différentes qui jouent sur les activités humaines qui s'y déroulent: l'exploitation du bois est pratiquée dans le Mont Liban, mais le Mont Carmel est davantage propice à l'agriculture, par exemple. La nuance suivante apportée à ce discours général est que l'isolement des sites de montagne n'est qu'apparent. En effet, les recherches archéologiques menées dans les zones de relief, dans l'arrière-pays giblite notamment,[730] ou les prospections de J. Sapin dans le Akkar, ont montré que les reliefs sont des zones de circulation et de vie, comme le soutiennent d'ailleurs F. Braudel puis P. Horden et N. Purcell,[731] et que le peuplement des vallées comme celle du Nahr Al-Abrash, date au moins de l'âge du Bronze et se caractérise par une colonisation agricole importante.[732] Ce phénomène s'explique par le fait que les vallées constituent des axes majeurs de communication, permettant la traversée des montagnes, et offrent souvent, par les ressources en eau dont elles disposent, un fort potentiel agricole (en plus de leur potentiel sylvicole). Par ailleurs, les plaines littorales comme le Akkar, sans mise en valeur, deviennent très vite insalubres.[733]

Enfin, la dernière nuance à apporter à cette idée d'une montagne vide provient des réseaux modélisés: ils prennent en compte les sites de montagne, qui se trouvent intégrés dans des logiques d'interactions et de hiérarchie avec les autres sites. Il est vrai que la carte des chemins de coût indique que dans la majorité des cas les montagnes sont contournées (Fig. 64). En effet, Qal'at el Hosn, Chhîm, Yanouh et les sites du Djebel Ansarieh sont accessibles respectivement depuis la côte, la Béqaa ou la Trouée de Homs, essentiellement par les vallées. Cela ne signifie pas pour autant que les établissements de montagne ne sont pas accessibles: le mobilier importé dont tiennent compte les réseaux d'interactions plaide en faveur de circulations. Par ailleurs, l'imprécision du MNT pourrait aussi être à l'origine du large contournement des reliefs sur la carte. En outre, les

[726] Lipiński 1992, pp. 258-259; Salles 1995, p. 570; Aliquot 2006, p. 125.
[727] Strab. XVI, 18. Voir également Renan 1864, p. 337.
[728] Debarbieux 2001, introduction.
[729] Briquel-Chatonnet 2005, pp. 20-33.
[730] Monchambert – Dalix 2019; Gatier *et al.* 2001, pp. 93-152; 2002, pp. 211-258; Gatier – Nordiguian 2005.
[731] Braudel 1990, pp. 23-38; Horden – Purcell 2000, p. 344.
[732] Sapin 1980, pp. 40-53 (Nahr al-Abrash); De Vaumas 1960, p. 268, à partir de Weulersse 1940, p. 317 (exploitation du Mont Liban); Monchambert – Dalix 2019 (arrière-pays giblite).
[733] Weulersse 1940, p. 37. Le constat dressé est similaire à celui que propose E. Renan un siècle plus tôt: aussitôt que les plaines, comme celle du Akkar, sont délaissées, elles deviennent impropres à l'installation et à l'exploitation.

reliefs comprennent un certain nombre de nœuds de communication impliqués dans les réseaux qui défendent l'idée d'une montagne où l'on circule. Chhîm est un exemple. Faisant la liaison entre le réseau hiérarchique de Sidon et le réseau d'interactions du Mont Liban, cet établissement est aussi le premier carrefour de routes antiques depuis la côte. Il marque la limite entre la zone littorale de Sidon et le Chouf libanais, entre la petite plaine de Jiyeh et les premiers contreforts du Liban (Figs. 61-63). Et les établissements les plus orientaux? Ne sont-ils pas également des nœuds de communication, marquant la limite écologique entre la vallée de l'Oronte qu'ils dominent et les montagnes dont ils ouvrent le passage, entre la Syrie continentale et les réseaux polarisés par le littoral?[734] C'est en tout cas une hypothèse proche de celle de J.-P. Rey-Coquais, pour qui Mariamîn/Mariammè, Rafniyé/Raphanée, Sigôn et Massyaf formeraient une chaîne d'établissements marquant la limite orientale de la pérée arwadienne et fonctionnant comme une porte d'entrée vers les complexes portuaires de la côte, par le contrôle des itinéraires intérieurs et de l'entrée des marchandises dans la pérée.[735]

La modélisation suggère donc la complexité des circulations dans les montagnes plus qu'elle ne la représente. Les réseaux (Figs. 6, 39 et 40) pointent notamment, au-delà des vallées, d'autres axes de communication possibles, comme les lignes de crête, en particulier pour des déplacements suivant un axe nord-sud.[736] Le terrain n'apporte pas toujours de réponses plus précises. Les «chemins de montagne»[737] mentionnés par J.-P. Rey-Coquais dans le Djebel Ansarieh font partie d'un éventail des possibles sans que l'on puisse dire avec certitude qu'ils ont bien été utilisés à l'époque hellénistique. Ce qui semble plus sûr, c'est l'utilisation en Phénicie de passages et de chemins reliant les différentes unités topographiques – plaine littorale, plaine intérieure, collines, montagne – des cités, avec des sites relais qui les ponctuent. La grande résilience des réseaux, la stabilité des chemins de coût modélisés et l'ancienneté de certains sites phéniciens plaident par ailleurs pour une pérennité globale des sens de circulation.[738]

En revanche, si la montagne est envisagée comme lieu de vie, alors l'époque hellénistique marquerait un changement dans les dynamiques d'implantation. Plusieurs établissements sont certes antérieurs à cette période, et en premier lieu Mariamîn/Mariammè et Sigôn, bornes du vaste territoire de la confédération arwadienne à l'arrivée d'Alexandre.[739] Ces établissements perdurent également après la période hellénistique, comme Mariamîn/Mariammè, dotée d'institutions municipales à l'époque romaine[740] ou encore Massyaf et Rafniyé/Raphanée.[741] Le manque de données archéologiques pèse toutefois sur la finesse de notre perception de l'occupation des montagnes et on ne peut dire beaucoup plus de ces sites. Cela se lit dans la phase de modélisation: le réseau d'interactions auquel appartiennent ces sites est linéaire, peu développé.[742] Le changement se lit ailleurs, dans ces petites agglomérations qui s'installent, à l'époque hellénistique, en des lieux occupés jusque-là temporairement. Au III^{e} siècle, un groupe s'installe à Chhîm, dans le Chouf, autour d'un

[734] Un parallèle peut être fait avec Palmyre qualifiée de «port» à l'époque romaine; Teixidor 1993, pp. 85-87.
[735] Rey-Coquais 1974, p. 112.
[736] Rey-Coquais 1987, p. 194.
[737] Rey-Coquais 1974, p. 112.
[738] Sauf en cas de conflit, ou quand la Phénicie est séparée entre les royaumes lagides et séleucides.
[739] Arr. An. II 13, 7-8; Q. C. IV 1, 5-6.
[740] Rey-Coquais 1974, p. 140.
[741] Steph. Byz. *Ethn*. (dans Rey-Coquais 1974, p. 37, témoignant de l'occupation de Massyaf, qualifiée de phénicienne); Chapoutier 1954, pp. 172-211 (pour des hypogées d'époque impériale à Massyaf). Dussaud 1927, pp. 99, 241; Rey-Coquais 1974, pp. 73, 111, 140 (pour Rafniyé/Raphanée).
[742] Voir 5.1.2.

nouveau bâtiment. Le site s'étend jusqu'à devenir une petite unité de production agricole à l'époque romaine. Au IIe siècle, c'est à Yanouh qu'est construit un bâtiment, probablement un temple.[743] Si les deux implantations témoignent d'une dynamique de peuplement et d'occupation de nouvelles zones de la montagne, elles restent bien différentes l'une de l'autre. Chhîm croît après la stabilisation de la frontière entre les royaumes lagide et séleucide en 287. L'arrêt des conflits permet certainement de revaloriser les circuits d'échanges, en favorisant l'installation de petits établissements exploitant le territoire. Dans le cas de Yanouh, le sanctuaire et ses autres installations appartiennent peut-être à un réseau de sites implantés en haute montagne et peu accessibles, liés à la présence ituréenne.[744]

Il faudrait pouvoir étudier des sites comme Qal'at el Hosn,[745] afin de savoir si les ensembles montagneux bénéficient d'une même dynamique de peuplement, et à quels facteurs – mise en valeur du territoire, implantation ituréenne – elle serait due. S'il existe dans la montagne des petites unités à tendance autarcique, ou des réseaux ituréens, les travaux archéologiques montrent aussi que les sites de montagne interagissent avec les plaines et le littoral. Des céramiques importées, comme la céramique à vernis noir, l'ESA ou les bols à reliefs, ont en effet été découvertes sur toute la côte ainsi qu'à Yanouh, à Chhîm et à Qal'at el Hosn.[746] On peut tout à fait imaginer le développement de réseaux secondaires qui, dérivés des axes principaux, comme ceux qui passent par Kamid el-Loz dans la Béqaa, desservent des sites moins accessibles. Les établissements du Djebel Ansarieh, qui contrôlent probablement des voies commerciales, et la connexion qui les relie à la vallée de la Béqaa pourraient, à ce propos, former un de ces circuits de distribution de productions régionales, comme les ESA.[747] En revanche, ils doivent être reliés à la côte pour recevoir d'autres productions, comme le vin rhodien, consommé notamment à Kamid el-Loz.[748] La présence de tels produits importés permet donc de nuancer l'impression de repli de la montagne, le repère étanche des brigands ituréens.[749]

La modélisation des réseaux n'infirme pas de telles interprétations, car elle ne produit que des interactions possibles qu'il nous convient ensuite de qualifier. Elle n'est donc pas pertinente en ce qui concerne les dynamiques de peuplement. Quant aux autres analyses, elles n'ont pas mis en lumière de logique spécifique dans l'occupation du sol. La modélisation peut cependant aller dans le sens d'une liaison des reliefs avec le reste du territoire des cités. Au final, bien que les données manquent pour restituer l'ensemble des itinéraires empruntés à l'époque hellénistique, ou pour caractériser les réseaux reliant la partie littorale des cités et leurs arrière-pays montagneux, il est clair que ces secteurs sont bel et bien intégrés au territoire des cités et à leurs réseaux d'interactions. Des établissements de taille et de statut variés se développent et prospèrent dans des zones qui semblent pourtant peu accessibles, comme le Mont Liban et le Djebel Ansarieh. Un tel phénomène s'explique certes par la présence ituréenne, qui se développe à l'est du Liban, mais aussi, nécessairement, par l'implication des cités, qui favorise les implantations, comme à Chhîm.

---

[743] Briquel-Chatonnet 2005, p. 27.
[744] Aliquot 2006, p. 127.
[745] Qal'at el Hosn n'a pas encore été fouillé.
[746] Nous ignorons si tel est le cas des autres sites de montagne, car ils n'ont pas été fouillés.
[747] Sartre 2001, pp. 224-226. Tous les ateliers n'ont pas été attestés avec certitude. La fabrication au Proche-Orient reste tout de même assurée. Sur les identifications de lieux de production, voir Elaigne 2007, pp. 107-142 (à partir des céramiques fines de Beyrouth).
[748] Kulemann Ossen – Leicht – Heinz 2007-2008, pp. 168-181.
[749] Aliquot 2006, p. 127. Voir aussi Khalil 2015 (renouvellement des connaissances sur le peuplement du Haut Chouf).

6.1.4. Proposition d'un fonctionnement territorial pour les cités

L'implication des cités phéniciennes dans l'organisation et la mise en valeur de leur territoire s'exprime de multiples façons, dont certaines ont été vues au cours des chapitres précédents: la politique monétaire d'Arwad,[750] la politique d'organisation du territoire de Sidon, et de grands travaux (aménagement et sanctuaires) des rois sidoniens,[751] l'administration fiscale de Tyr, la force de ses liens avec des établissements de son arrière-pays comme Oumm el Amed.[752] L'idée n'est pas de revenir sur ces éléments, mais de les associer aux données tirées de la modélisation afin de proposer des hypothèses sur le fonctionnement global de ces cités à l'époque hellénistique.

Les cités intégrent les zones littorales et montagneuses dans leur territoire qui représente à coup sûr plus qu'un entrepôt ou une simple zone d'approvisionnement: une partie intégrante de la cité. Les réseaux donnent effectivement l'image d'arrière-pays connectés entre eux et au cœur de leur cité. On constate toutefois qu'ils sont également fractionnés d'un point de vue écologique: plage, plaine littorale ou intérieure, haute montagne, collines… Les zones ainsi identifiées sont ce que P. Horden et N. Purcell nomment les *microecologies*,[753] un concept que nous pourrions rattacher à celui de terroir.[754] Les *microecologies* ne sont pas particulières à la Phénicie, mais à la Méditerranée entière selon les auteurs. Ce sont les modes d'interactions entre elles qui diffèrent selon les époques, les contextes, les aléas climatiques. Ces *microecologies*, prises seules, ne forment pas un territoire, une entité politique. Pour le comprendre, il suffit de reprendre un exemple donné par P. Horden et N. Purcell: la vallée de la Béqaa[755] compte un nombre important de terroirs (ou *microecologies*) et de niches écologiques reliées entre elles, mais elle ne fonctionne pas pour autant comme un territoire politique, à l'exception de la période des principautés ituréennes (I^er^ siècle av. n. è.). On fait donc l'hypothèse que ce sont les réseaux d'interactions et de hiérarchie, mis en place par les cités phéniciennes qui assurent le regroupement et la cohérence de toutes les *microecologies* en un territoire unique, identifiable, délimité et exploité. Ce fonctionnement que l'on propose pour les cités phéniciennes se rapproche de celui suggéré par S. Fachard pour une autre cité méditerranéenne: Érétrie.[756] Les recherches de l'auteur sur les fortifications construites dans le territoire de la cité aborde des problématiques qui nous sont familières: le lien entre ces ouvrages défensifs et l'*asty*, leur logique d'implantation, leurs relations avec les terres cultivées, les villages et le réseau de voies de communication partiellement restitué grâce aux témoignages archéologiques et épigraphiques.[757] L'angle d'approche, renouvelé, lui permet d'identifier cinq districts érétriens

[750] Voir 2.1.1. Voir aussi Duyrat 2002, pp. 22-46 (pour le catalogue), 48-51 (pour l'étude des marquages), 52-53 (pour l'étude des modules).
[751] Voir 2.2.1. Voir aussi Oggiano – Xella 2009, p. 78.
[752] Voir 2.2.2.
[753] Horden – Purcell 2000, pp. 51 *sqq*. Les auteurs pensent que c'est le mode d'interaction de ces micro-ensembles qui est plus riche d'enseignements qu'une classification des lieux selon des typologies modernes (ville, village, campagne, rural/urbain, etc.). Par ailleurs, ce concept permet également de ne pas céder à la vision de productions antiques immuables, produites de la même manière pendant des siècles. Cette image fait oublier que si les arrière-pays sont des univers tendanciellement stables, ils connaissent une multitude d'évolutions à petite échelle (Bresson 2000, p. 295).
[754] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 482. Au sens strict, un lieu homogène défini par des qualités physiques particulières: pente, exposition, nature du sol. Au sens large, la campagne en général, quoique renvoyant à un canton en particulier (parfois avec un savoir-faire) et même à un certain confinement.
[755] Horden – Purcell 2000, pp. 53-58.
[756] Fachard 2012, pp. 122-123.
[757] Fachard 2012, pp. 26-27.

à l'identité écologique forte. Selon S. Fachard, ce sont autant de *microecologies* (qu'il nomme des microrégions) qui, connectées entre elles grâce au réseau de routes, forment une entité cohérente à la fois d'un point de vue économique et politique .[758]

Érétrie n'est évidemment pas Arwad, Sidon et Tyr; les modes d'action politiques et économiques des cités sont assurément différents. Toutefois, notre hypothèse d'un dialogue constant entre de petits terroirs et l'ensemble de la cité, via un riche réseau d'interactions, semble bien correspondre à ce que nous livrent conjointement les sources et les propositions de la modélisation. Pour la rendre concrète, prenons le cas d'une *microecologie* particulière, la forêt du versant occidental du Mont Liban, dans la cité de Byblos. Dans cette zone de l'arrière-pays giblite, les archéologues ont en effet retrouvé plusieurs installations servant à l'abattage et à l'exploitation du bois.[759] Ils ont fait l'hypothèse d'un transport des troncs par voie fluviale jusqu'au port de Byblos: une fois abattu, l'arbre ne fait que suivre le cours d'eau jusqu'à son embouchure. De là, le bois est utilisé sur place,[760] notamment pour la construction de navires, ou exporté par la mer.[761] C'est là un exemple de la connexion d'un terroir au reste de la cité, par un réseau de transport, dont l'infrastructure conséquente pourrait être de la responsabilité de la cité. Avec les récentes prospections menées dans l'Anti-Liban, peut-être découvrira-t-on d'autres chaîne de ce type – car ces montagnes sont utilisées pour l'exploitation des peupliers –[762] et d'autres exemples de connexion entre des *microecologies* entre elles ou avec le reste de la cité.

Les cités phéniciennes pourraient encore avoir développé un réseau d'interactions fort entre différentes zones de leur territoire dans le cadre des zones de production artisanale, ou zones "industrielles" retrouvées à Dor, à Sarafand/Sarepta, à Jiyeh/Porphyréon et à Amrit/Marathos. Ces zones sont liées à des productions à grande échelle, spécialisées, implantées uniquement auprès des pôles urbains et destinées sans doute en grande partie à l'exportation. Elles utilisent un grand nombre de matières premières dont la pourpre, les métaux, les olives, des fibres animales ou végétales (à tisser ou à tinter) … Ces zones représenteraient donc notre hypothèse, synthétisant à la fois la diversité et la fragmentation du territoire et en même temps sa cohérence et son réseau d'interactions.

Cette proposition de lecture du fonctionnement territorial des cités n'implique absolument pas de conclure à l'existence d'un mode unique d'organisation en Phénicie. La singularité et la diversité des *microecologies* et donc la pluralité des modes d'exploitation et de mise en contact démontrent le contraire. Chaque cité devait développer, entretenir ou modifier ses réseaux selon les contextes et les périodes. Il se peut également que le passage de la royauté au régime civique dans les cités ait modifié le rapport des Phéniciens à leur territoire et, partant, son organisation et sa mise en valeur. Il faudrait pouvoir approfondir la question du fonctionnement territorial des cités avec celle du contrôle des nombreuses ressources dont elles disposent (les produits des *microecologies*). L'hypothèse selon laquelle les cités réguleraient plus ou moins, en collaboration avec divers acteurs

---

[758] Fachard 2012, p. 76.

[759] Dalix – Chaaya 2007, pp. 234-257; Monchambert – Dalix, 2019. Pour les époques antérieures, voir notamment *ANET* [3], pp. 25-29.

[760] Stern 1993, p. 371; Stern 1994, p. 222 (chantier naval de Dor). Diod. XIX 58, 4 (chantiers de Tripoli et Byblos). On peut aussi imaginer que certaines essences servent à d'autres travaux dans le centre urbain.

[761] *Esd.* 3, 7: «de plus, ils fournirent des vivres, des boissons et de l'huile aux Sidoniens et aux Tyriens, afin que ceux-ci leur livrent du bois de cèdre du Liban, par mer, jusqu'à Jaffa. Ils agirent ainsi avec l'autorisation de Cyrus, le roi de Perse» (traduction d'après *La Bible, Traduction œcuménique*, Paris 2010).

[762] Dalix – Chaaya 2007, pp. 60-61. Pour les époques antérieures, il y aurait une sylviculture, mise en place grâce à une expérience pragmatique de leurs domaines par les Phéniciens.

et à l'intérieur des frontières de leur territoire, les flux des diverses marchandises importées ou exportées est envisageable, mais on n'ira pas plus loin ici, puisqu'on n'a pas pu déterminer encore la nature et l'intensité des interactions portées par les réseaux modélisés.

Cela suppose toutefois que chaque cité dispose de frontières claires. La difficulté qu'il y a à travailler sur les frontières dans la région phénicienne, soulevée dès l'introduction, est immense et on ne souhaite pas ici aller plus avant dans la discussion, afin de ne pas multiplier les questionnements sans réponse; on souhaite en revanche souligner l'existence, dans chaque expérience de modélisation, de sous-ensembles au sein des réseaux des cités, en particulier dans les marges des territoires que ces réseaux couvrent: on en trouve un exemple autour de Tripoli, au nord ou d'Akko, au sud. Historiquement, la plupart de ces sous-ensembles deviennent des cités à part entière au cours ou à la fin de la période hellénistique. Akko, sous l'autorité tyrienne, jouxte la frontière sud de cette dernière et devient autonome peut-être dès le III^e^ siècle. Plusieurs cités de la pérée arwadienne, comme Jablé/Gabala, deviennent également autonomes après le passage de Pompée au milieu du I^er^ siècle. Le modèle semble indiquer que les pôles de ces sous-ensembles contrôlent, dès le départ, de petites unités cohérentes de territoire, exploitables, intégrées aux réseaux phéniciens plus vastes. Comment les cités, qui dans notre hypothèse veillent à la cohésion de leur arrière-pays, laissent-elles ces établissements émerger et prendre leur autonomie politique? Ou bien est-ce un reflet de la disparité des sources, mieux fournies pour ces régions, qui donnent ainsi l'impression de l'émergence de pôles?

Pour les établissements de Phénicie du Sud, qui prennent aussi leur autonomie vis-à-vis de Sidon et Tyr, la question est toutefois légèrement différente. Le don de Jaffa et de Dor, à l'époque achéménide, revêt une grande importance pour les Sidoniens; il est célébré par Eshmunazor dans une inscription officielle. Pourtant, l'époque hellénistique est celle de la désintégration des tutelles de Tyr et Sidon en Phénicie du Sud. Dès lors, Dor, Jaffa et leurs voisines n'entretiennent-elles pas très tôt, avec les cités phéniciennes, une sorte de rapport de partenariat plus global, intégrant des échanges économiques et culturels qui perdurent lorsque ces établissements, au cours de l'époque hellénistique, accèdent à une forme d'autonomie sur le plan politique?

Chaque cité aurait ainsi une organisation propre, reposant cependant sur les mêmes principes: l'utilisation de terroirs extrêmement divers, incluant jusqu'à la haute montagne, sur un territoire dont la cohérence est construite par la cité, notamment grâce aux réseaux et aux circulations qu'elle entretient, qu'elle renouvelle et recrée selon le contexte et les besoins. Reste à savoir si, au sein de chacune, il existe d'autres sous-ensembles, visibles sur les réseaux modélisés, qui représenteraient un autre échelon de construction du territoire. En l'état les données ne permettent pas d'y répondre.

6.2. *Les cités marchandes*

Dans l'état du corpus, la caractérisation des réseaux n'a pas été possible. Toutefois, la direction des interactions, d'une part, et les données archéologiques d'autre part, permettent de faire un point sur les *cités marchandes*, pour reprendre le titre d'un ouvrage de A. Bresson abordant justement les échanges sous leur forme économique mais également juridique dans la cité et entre les cités. Les sources et les propositions de la modélisation sont ainis confrontées sur le thème des limites, des frontières, et leur conséquence, avant d'en venir à la question des marchandises en circulation et enfin à une hypothèse émise par des historiens sur la régionalisation des échanges au Proche-Orient, voire même le repli des cités, à partir de la période hellénistique.

6.2.1. Frontières, portes et taxes

Il n'est pas question ici de revenir sur la question épineuse des frontières, déjà évoquée, mais sur les problématiques que soulèvent les données de la modélisation du point de vue des limites des espaces et des territoires et de ce qu'elles impliquent: une matérialisation, une législation, une taxation… Le premier espace envisagé se situe au niveau de la cité, il s'agit de l'espace portuaire. On a vu précédemment que les cités possédaient peut-être un système portuaire complexe, composé de ports principaux et de ports secondaires, fonctionnant par spécialisation ou bien dans des circuits de redistribution. Si tel est le cas, les espaces portuaires devaient être clairement identifiés, au moins d'un point de vue fonctionnel, si ce n'est juridique, afin d'assurer la bonne marche des échanges. Des exemples du monde grec peuvent servir de point de comparaison. Le port y est un espace contrôlé et régulé physiquement, d'une part, par des magistrats travaillant dans un lieu borné (l'équivalent des épimélètes dans les *emporia*), et juridiquement, d'autre part. Des lois existent effectivement pour réguler le flux des navires, selon leur tonnage et leur provenance. Ainsi, le règlement de la cité de Kyparissia, en Messénie, prévoit une taxe de séjour des navires, ainsi qu'une taxe douanière si les marchandises sont débarquées. Dans tous les cas, le capitaine doit s'acquitter d'une déclaration précisant qu'il ne souhaite rien vendre ou détaillant, dans le cas contraire, sa marchandise.[763] En ce qui concerne le contrôle de l'origine des navires, il est surtout effectué lors des conflits opposant plusieurs cités. Dans ce cas, certains navires peuvent se voir interdire l'accès aux ports ennemis.[764] L'ensemble des lois fixe également les conditions de l'échange et les tarifs douaniers.[765] Ceux qui ne veulent pas se plier à ces règles peuvent acheter des biens dans d'autres zones, mais ils contreviennent alors à la loi et ne sont pas protégés en cas d'escroquerie.[766] En Phénicie, les données sont plus anciennes, mais rendent probable l'existence d'une réglementation des espaces portuaires à l'époque hellénistique.[767]

Les échanges se pratiquent ailleurs dans la cité, et dans d'autres espaces clairement délimités: les sanctuaires. Deux éléments nous invitent à porter attention à ces derniers. Le premier est le regroupement, dans les analyses statistiques du chapitre 4, des sites de Yanouh, Kharayeb, Chhîm, Michal et Hosn Soleiman/Baetocécé, qui possèdent tous un sanctuaire important.[768] Le second élément est l'inscription faisant état d'un contentieux opposant le sanctuaire de Hosn Soleiman/Baetocécé à une cité, identifiée comme Arwad, et mentionnant un certain nombre de privilèges

[763] Bresson 2008, p. 100, d'après *IJG* II, 34. Le règlement est daté du IV^e^ ou du III^e^ siècle.

[764] Briant – Descat 1998, pp. 59-104; Bresson 2008, pp. 83-84; Bresson 2000, pp. 67-69, à propos du registre douanier de la satrapie d'Égypte, probablement vers 475. Ce registre interdit l'accès des ports égyptiens aux navires grecs, sauf aux Phasélitains, les seuls à être restés fidèles aux Perses lors de la révolte d'Ionie.

[765] Le registre douanier de la satrapie d'Égypte prévoit une taxe *ad valorem* de 10 % pour les navires phéniciens, une taxe en or et argent ajoutée à une taxe en vin, huile, bois et céramique pour les autres. Le papyrus de Péluse, datant de 259 av. n. è., suggère des taxes de la moitié, du tiers ou du quart de la marchandise selon la valeur des biens. Voir *PCZ* 59012 (I).

[766] Bresson 2000, pp. 148-149. Dès l'époque classique, les règlements écrits sont destinés à contrôler et à orienter les flux des marchandises, générant les conditions légales des échanges. Dans la loi de Kyparissia (*IJG* II, 34), la mauvaise déclaration des marchandises entraîne la confiscation de la cargaison.

[767] Bresson 2008, p. 99. Pour la Phénicie, en particulier, les témoignages sont plus anciens (traité de Tyr et d'Assarhaddon en 671 notamment) mais font également penser à une régulation juridique de l'accès au port et des flux marchands. Voir Romero Recio 1998, pp. 105-107.

[768] Comme les sites de sanctuaires comprennent également des espaces domestiques et économiques, ils ont été intégrés à la phase de modélisation comme les autres sites, en supposant qu'ils s'intègrent de façon similaire dans la vie de la cité.

accordés au sanctuaire.[769] Ainsi, l'examen de la répartition spatiale de ces sites, leur position dans les réseaux modélisés est proposée, avant de revenir sur le contenu des accords entre Baetocécé et Arwad (?), en faisant l'hypothèse que ces sites particuliers forment un maillage supplémentaire du territoire des cités, autant religieux qu'économique. À l'appui de cette hypothèse, on sait en effet qu'aux époques classique et hellénistique, les sanctuaires intègrent les circuits financiers en prêtant de l'argent aux cités.[770] Les sanctuaires s'inscrivent aussi dans le paysage politique.[771] Les rois hellénistiques, et à une autre échelle les rois de Sidon à l'époque achéménide au moins, utilisent en effet les sanctuaires pour affirmer et renforcer leur présence sur le territoire de leur royaume.[772]

L'analyse de la répartition des sanctuaires, tout d'abord, s'avère décevante. En l'état actuel des données, les sanctuaires ne semblent effectivement pas former un niveau supplémentaire du maillage territorial. S'ils sont régulièrement répartis dans la zone d'étude (Fig. 75), rien ne vient étayer l'hypothèse d'un lien spécifique entre eux.[773] Les sanctuaires s'intègrent plus probablement à un maillage local, à l'échelle de la cité pour la plupart d'entre eux, dans un dialogue avec les autorités de la cité, voire des royaumes hellénistiques. Par exemple, à Oumm el Amed, centre religieux qui se développe dans une zone probable de confins de la cité de Tyr, Astarté est vénérée, comme déesse protectrice de Tyr, ainsi que Milkashtart, une divinité qui entretient des liens étroits avec Melqart, dieu tutélaire de Tyr.[774] Yanouh est un cas similaire. Il représente la «maison du dieu/des dieux» d'une communauté, vraisemblablement ituréenne, installée dans la montagne. Il pourrait être un point de repère d'un territoire et d'une communauté politique en formation. Plus tard, lorsque la communauté des Ituréens est solidement structurée et qu'elle s'étend de Botrys/Batroun à la Béqaa, le nouveau centre religieux est Baalbek (Héliopolis), dont l'envergure correspond mieux à la hauteur d'un royaume en expansion.

[769] *IGLS* VII, 4028 D. Traduction de J.-P. Rey-Coquais. Le dossier est repris, récemment, dans Bonnet 2015, pp. 132-152.
[770] Chankowski 2007, pp. 96-98.
[771] Davies 2001, pp. 209-210 (à propos des objectifs explicites, religieux, et implicites, politiques, des temples).
[772] Capdetrey 2007, pp. 321-329 (sur le rapport des Séleucides et des sanctuaires); Oggiano – Xella 2009, pp. 78-79 (sur les liens forts entre l'implantation des sanctuaires et la royauté sidonienne).
[773] Briquel-Chatonnet 2005, p. 30. Certains sanctuaires de montagne ont manifestement une vocation régionale, mais le manque de données empêche de dépasser le stade des hypothèses.
[774] Bonnet 2015, pp. 315-322 et 326-327. Si le sanctuaire est effectivement un sanctuaire de confins, alors nous sommes face à un intéressant dialogue entre la dimension politique de la cité, le territoire et les qualités de puissance et de protection du dieu.

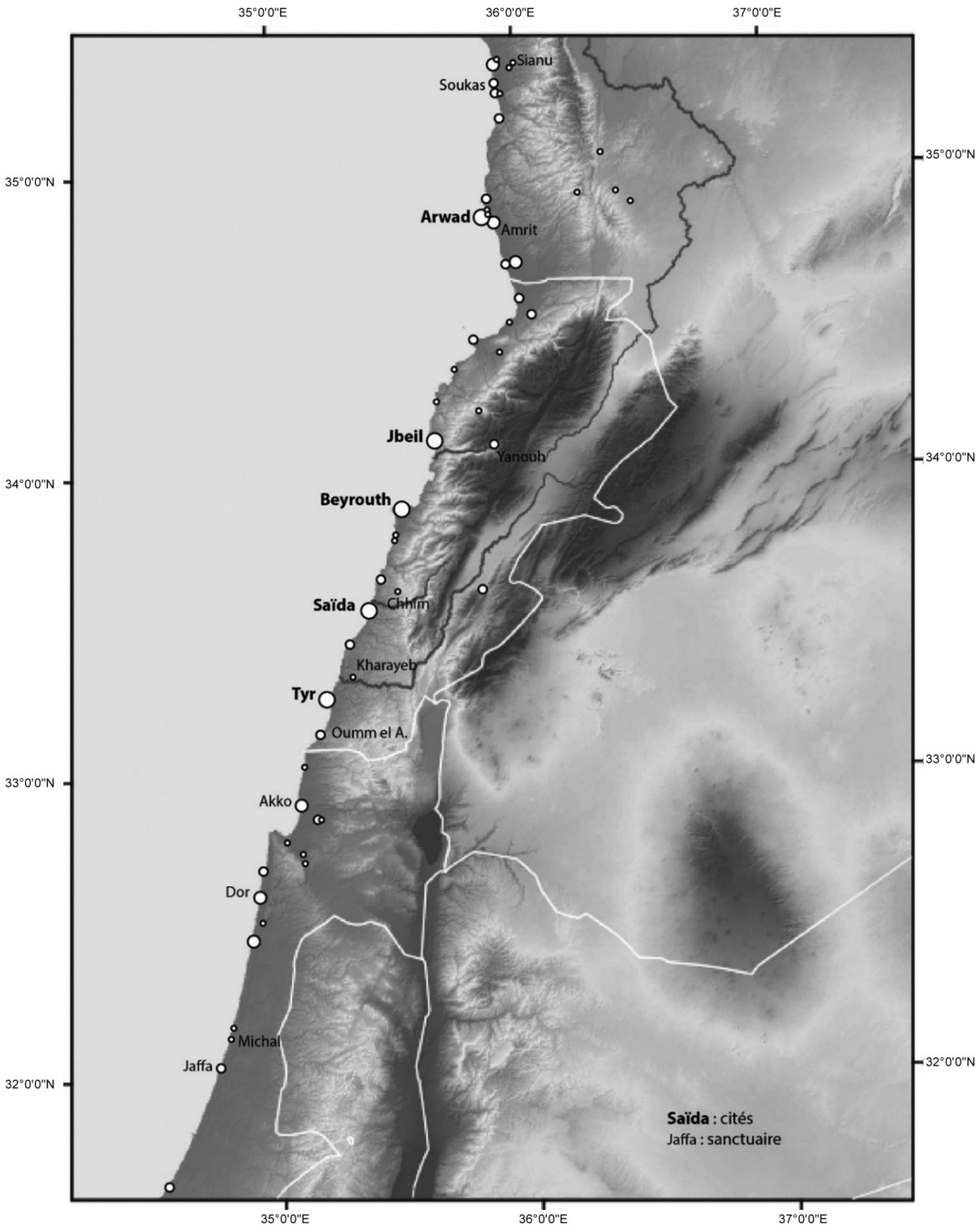


Fig. 75. Carte de la répartition des sanctuaires au IIe siècle av. n. è.

Ensuite, l'analyse de la place des sanctuaires dans les réseaux d'interactions et sur la carte des chemins pâtit du manque de données. En effet, mis à part pour Arqa, voire pour Yanouh sur la carte des chemins, la modélisation ne reflète pas la position stratégique de plusieurs des sanctuaires comme Chhîm ou Hosn Soleiman/Baetocécé, situés à la croisée d'itinéraires antiques. Les propositions de la modélisation sont donc limitées pour ce qui concerne notre analyse des sanctuaires, alors même qu'ils représentent des entités particulières, délimitées sur le territoire et aux rôles pluriels, à la fois économique et religieux.[775] La grande inscription de Hosn Soleiman/Baetocécé permet à ce titre de comprendre plus en détail les modalités concrètes de l'implication d'un sanctuaire dans les réseaux d'échanges de la pérée arwadienne.[776] La partie C de l'inscription renvoie aux avantages accordés au sanctuaire. Il est fait mention de foires bimensuelles où se vendent du bétail et des esclaves notamment.[777] Le sanctuaire revêt alors les caractéristiques d'une zone franche, d'un grand marché générant des échanges aux conditions plus intéressantes que celles des autres sites de la pérée.[778] Comme il possède le village voisin, le sanctuaire participe concrètement à ces échanges.[779] Les foires, outre les échanges, génèrent également des déplacements, dont l'existence est implicitement évoquée dans la partie D de l'inscription, qui les libère de toute taxe et de tout prélèvement. Les déplacements concernent également les pèlerins qui se rendent au sanctuaire. Par leurs dons et l'argent qu'ils dépensent pour se loger et se nourrir, ils font vivre le sanctuaire et ses environs.

Ainsi, les lieux de culte importants interagissent-ils comme les autres établissements de la pérée, mais ils amplifient leur potentiel économique par une forte attractivité, en particulier en certaines occasions festives. Amrit/Marathos et Oumm el Amed sont probablement dans des situations comparables, puisqu'ils allient des infrastructures de production et de commerce à d'importants lieux de culte.[780] À la fin de la période hellénistique, Hosn Soleiman/Baetocécé intègre probablement le giron arwadien, ce qui n'empêche pas le sanctuaire de continuer à entretenir des liens privilégiés avec le pouvoir en place, qu'il sollicite lors d'un différend avec la cité. Dès lors, même s'il appartient au territoire arwadien et participe à son économie, il semble encore former une enclave bénéficiant d'un statut particulier et privilégié à l'intérieur des frontières arwadiennes.[781]

Outre les ports et les sanctuaires, il existe peut-être d'autres espaces, délimités, au statut spécifique, permettant d'échanger dans la cité. Comme beaucoup des sites fouillés ne présentent pas d'espace public de type agora, ou d'espace pouvant clairement être reliés à des activités d'échange, on ne peut aller plus loin pour l'instant. On change donc d'échelle, pour passer de la cité à la région, ou un autre problème lié aux limites et aux frontières se pose. En effet, les cartes des réseaux d'interactions proposent que les échanges se fassent dans des ensembles connectés et non par cité (au contraire des relations hiérarchiques). Quid, dans cette situation, du contrôle des flux dans la cité, qu'on a supposé précédemment? Plusieurs observations peuvent être faites à ce sujet. Tout d'abord, au sud de la zone

[775] Dunand – Duru 1962, p. 39 *sqq*. Les boutiques appartiennent au même complexe architectural que le sanctuaire de Milkashtart, révélant une parfaite intégration du temple dans le tissu économique de l'établissement. Qui plus est, les archéologues pensent que l'huile est peut-être produite par les temples (p. 84). Les foires bimensuelles à Hosn Soleiman/Baetocécé sont encore un exemple de la polyvalence de ces espaces sacrés (*IGLS* VII, 4028).

[776] *IGLS* VII, 4028.

[777] *IGLS* VII, 4028 D.

[778] Rey-Coquais 1987, p. 195.

[779] Bonnet 2015, p. 141. En Asie Mineure, à la même époque, les sanctuaires sont des unités de production, prélevant les fermages sur leurs terres. Chankowski 2007, pp. 96-98.

[780] Le lien entre le sacré et la production, agricole ou artisanale, est également souligné à Beyrouth. Les temples disposent d'une *working area*, rassemblant des boutiques et des ateliers. Boksmati 2009, p. 136.

[781] C'est l'avis exprimé par Rey-Coquais 1987, p. 196.

d'étude, si Dor polarise le réseau des interactions à toutes les périodes, elle échange avec des établissements qui paraissent, d'un point de vue hiérarchique, fonctionner avec Akko. La modélisation, tributaire des lacunes de la documentation, oriente ici vers l'existence d'échanges entre les marges de deux cités. Ce premier exemple suggère donc que certaines frontières, au sein des royaumes hellénistiques sont poreuses. Au contraire, dans la même zone, Tell Keisan fait face (à deux heures de marche à peine vers l'est) à Tell el-Gharbi, sans qu'aucun échange n'ait eu lieu entre eux. Les sites ont coexisté aux mêmes époques, mais alors que Tell el-Gharbi serait un des postes avancés israélites de Galilée, Tell Keisan, qui ne semble jamais avoir appartenu à la sphère israélite, serait un bastion phénicien. Les deux sites pourraient ainsi survivre et se développer de chaque côté d'une frontière.[782]

Ainsi, dans une même zone, des établissements situés de part et d'autre de frontières pourraient, selon les cas, communiquer ou ne pas être en relation. Cette situation traduirait-elle l'existence de sorte de zones d'influence, comme la zone phénicienne, galiléenne, philistinne, etc., qui auraient des frontières internes poreuses (Dor/Akko) et des frontières externes plus marquées (Keisan/el-Gharbi)? Dans l'état actuel des connaissances, on ne peut aller au-delà de l'interrogation. En outre, la situation est en réalité plus complexe, en raison de l'existence d'ensembles régionaux plus clairement définis, comme la confédération arwadienne, de territoires discontinus, comme les terres du sud de Sidon et Tyr, le tout dans les frontières des royaumes hellénistiques.

Ces dernières ont un impact sur les réseaux et les interactions dans notre zone d'étude, comme le montre le matériel de Tell Arqa. L'archéologie du tell met en effet en lumière une coupure des réseaux jusqu'à la conquête d'Antiochos III. Au début du II^{e} siècle, le site et ses alentours ressemblent à un véritable *no man's land*. C'est aussi le constat que fait J.D. Grainger à propos de la Béqaa: couloir naturel, elle est coupée en deux pendant les guerres de Syrie et empruntée surtout par les armées lagides et séleucides.[783] Pourtant, les établissements phéniciens des royaumes lagide et séleucide disposent du même mobilier. En ce cas, pendant les guerres de Syrie, si les réseaux continentaux souffrent des affrontements, les réseaux maritimes doivent continuer à fonctionner, d'où les similitudes des importations.

Ces données archéologiques et historiques entrent en contradiction avec celles de la modélisation, dans laquelle les réseaux d'interactions font fi de toutes les frontières évoquées ci-dessus. Les résultats de la modélisation représentent donc une piste de recherche intéressante, puisque l'on a vu que toutes les frontières ne sont pas infranchissables et que les échanges se font peut-être entre des sites appartenant à des cités différentes. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'il manque au modèle les réseaux maritimes et les réseaux dépassant les limites de notre zone d'étude. Dès lors, retenons qu'on ne dispose que d'une image partielle des interactions des cités phéniciennes. Avec ces quelques questions qui sortent de la confrontation des méthodes d'étude, en vient également toute une série sur la matérialisation des limites et des frontières des espaces. Les cités mettent-elles en place des "portes", des droits de passage, des taxes,[784] appliquant ainsi la double taxation connue dans d'autres zones du royaume séleucide?[785]

Et pour les territoires discontinus de Tyr et de Sidon, où les marchandises étaient-elles contrôlées et taxées? Dans les ports du sud, puis dans les ports sidoniens et tyriens (et

[782] Briend – Humbert 1980, p. 4. L'hypothèse concorde avec la carte hydrologique, mais il reste des éléments à vérifier, comme les structures défensives, les traces des relations économiques avec le voisinage, etc.

[783] Grainger 1991, p. 103. Les conflits se déroulent notamment autour des sites fortifiés de Brochoi et de Gerrha.

[784] Bresson 2008, p. 104. La volonté de contrôle des échanges passe généralement par la réduction du nombre des points de contact entre la cité et l'extérieur: le port principal est l'unique zone d'échanges possible. Les autres ports servent aux trafics locaux.

[785] Capdetrey 2007, pp. 395-396; Briant 1996, pp. 831-832 (la double fiscalité des communautés dans l'Empire achéménide).

réciproquement)? À moins que la tutelle politique des cités sur la Phénicie du Sud n'ait modifié le statut des frontières, réduisant les taxes et facilitant par là-même le passage des marchandises. Dans le cas de la pérée arwadienne, où les contrôles des flux de marchandises sont-ils effectués: aux limites de la confédération arwadienne ou au niveau de chaque unité composant la confédération? La première option semble la plus plausible, car une taxation mise en place dans chaque cité de la pérée entraverait trop fortement les échanges. En outre, les sources textuelles et archéologiques donnent l'image non pas d'une constellation de cités, mais d'un bloc arwadien. Enfin, nous avons supposé que la confédération était née d'une volonté de contrôle des itinéraires commerciaux: il est donc plus probable que la communauté arwadienne fonctionne comme un ensemble économique homogène, probablement régi par un ensemble de règles et d'accords entre ses différentes composantes. Mais les réseaux suggèrent des interactions bien au-delà des frontières traditionnellement acceptées pour la pérée: traduisent-ils une implication de la fédération dans les échanges régionaux ou bien faut-il y voir le résultat d'un biais documentaire?

La situation se complexifie encore à la fin de la période hellénistique, lorsque le royaume séleucide explose progressivement en une multitude de communautés autonomes. Dor et Jaffa sont annexées par les Hasmonéens, tandis que Byblos, Batroun/Botrys et Khane/Orthosie le sont par les Ituréens. Les frontières paraissent pourtant aussi poreuses que précédemment du point de vue des échanges: Kamid el-Loz et Yanouh, par exemple, sont deux sites contrôlés par les Ituréens. Ils reçoivent pourtant les mêmes produits que les établissements côtiers placés sous la dépendance des cités phéniciennes et Kamid el-Loz conserve sa fonction de relais de commerce à grande distance.[786] Comment se matérialisent, dès lors, le nouveau découpage politique de la région et les modalités de contrôle des flux? Si les nœuds de communication et les réseaux de distribution semblent globalement stables, qu'en est-il des droits de douanes?

En définitive, si le contrôle des échanges mis en place par les cités phéniciennes, par le biais d'une délimitation des espaces et probablement de droits de douanes, est une hypothèse très plausible, les lieux et les modalités d'application représentent un tout autre problème. Les frontières des cités et des royaumes hellénistiques dans lesquels elles s'inscrivent sont marquées politiquement, mais alors que les premières paraissent parfois poreuses, ou complexes (dans la pérée arwadienne et les territoires du sud en particulier), les secondes sont plus clairement établies. Toutes disposent de portes, de points de passages précis, tels les ports, qui servent au contrôle des échanges par les États. Dans les frontières de la cité, les sanctuaires, en dépit de leur forte implication dans la vie politique et religieuse de la cité, sont des espaces à part, servis par une aura et une renommée particulières. Le territoire des cités phéniciennes apparaît donc comme un ensemble d'unités différentes, écologiques, religieuses, économiques et sans doute culturelles (les Ituréens du Liban), qui fonctionnent en symbiose, grâce au développement d'interactions nombreuses, plurielles et structurantes. L'étude des frontières, ainsi que des contraintes de circulation et des obligations fiscales qu'elles génèrent, ouvre des pistes de recherche sur l'implication des cités dans l'administration des flux d'hommes et de biens. Les convois qui traversent les cités suivent, en effet, des itinéraires bien marqués, à la fois par les facteurs environnementaux et par l'usage. Cette organisation permet certainement aux cités de contrôler les voies de passage, qui sont comme autant de portes ouvertes sur l'extérieur, y compris avec les risques que cela peut impliquer en termes de sécurité. Dans le nord de la zone d'étude, les fondations de Massyaf, Rafniyé/Raphanée et Mariamîn/Mariammè matérialiseraient d'ailleurs ces portes régulant un commerce à moyenne et grande distance.

[786] Kulemann Ossen – Leicht – Heinz 2007-2008.

6.2.2. Circuits et marchandises

Les réseaux potentiels d'interactions dans les territoires des cités concernent en premier lieu les ressources locales qu'elles produisent. Les cités phéniciennes s'appuient pour cela sur un espace vivrier diversifié, fournisseur de denrées agricoles et de biens artisanaux, mais également consommateur des biens importés du Proche-Orient, de l'Égée et d'autres régions de la Méditerranée. Il s'agit ici de s'appuyer sur les réseaux modélisés et les données récentes de l'archéologie pour tenter de montrer que les échanges sont loin d'être simples et qu'ils ne suivent pas uniquement les deux circuits suivants: de l'arrière-pays à la cité pour les productions agricoles et de la cité vers les arrière-pays pour les produits importés. Plus haut, l'hypothèse de systèmes portuaires a déjà porté un coup à ce schéma simpliste. Voyons à présent comment les données archéologiques vont dans le sens d'une complexité des échanges.

Si les réseaux et les chemins apparaissent très résilients d'après la phase de modélisation, tout ne s'échange pas et ne circule pas de la même façon dans la cité et dans la région. Il existe probablement des parcours différents en fonction des types de produits échangés, bruts ou élaborés, utilitaires ou luxueux. En ce qui concerne les matières premières, les cités phéniciennes disposent de ressources agricoles, sylvicoles et, dans une moindre mesure, du sous-sol. Les produits agricoles sont transportés et échangés sous forme brute et sous forme élaborée. Plusieurs sites ont en effet livré des éléments de métiers à tisser et de meules dans des contextes domestiques, qui impliquent le transport de produits bruts – la laine et le grain en l'occurrence – jusqu'aux foyers où ils sont transformés. Dans ce cas, il est probable que les réseaux ont été modélisés à trop grande échelle pour qu'ils puissent représenter des distances probablement très courtes pouvant satisfaire des demandes élémentaires – peut-être du jardin à la maison dans certains cas. En revanche, qu'en est-il du transport de ces denrées lorsqu'elles sont échangées en grande quantité? Dans *Les Deipnosophistes*, Athénée fait une liste des spécialités de villes de Méditerranée et nomme à cette occasion «le fruit du palmier et la fleur de froment» de Sidon.[787] On imagine mal ces spécialités connues en Méditerranée être produites en contexte domestique,[788] comme c'est le cas pour l'huile d'olive et le vin, produits dans des ateliers de l'arrière-pays,[789] mais aussi dans des zones industrielles, où ils sont destinés à l'exportation. Ces produits passent-ils par les nœuds de communication identifiés précédemment? Vont-ils directement à la cité? La modélisation ne permet pas de pencher vers l'une ou l'autre proposition.

Pour les ressources du sous-sol, les constatations sont sans doute similaires. La pierre de construction, en effet, ne circule qu'à échelle très locale, ce qu'atteste la présence fréquente de carrières près des sites.[790] Un fonctionnement identique est probable pour l'exploitation et l'utilisation de la silice destinée à la production de verre. Dans le cas de la production de céramique, les ateliers ont besoin d'argile, de bois et d'eau en grande quantité. Le problème repose ici sur l'identification

[787] Ath. I 28. Voir aussi Dittenberg 1903-1905, p. 56, 20-21 (exportations de grain vers la Grèce et l'Égypte).

[788] Des recherches à Athènes ont montré que la transformation des céréales était à la fois liée à une économie familiale et à un marché produisant les outils nécessaires et commercialisant une partie du produit fini. Maisons et ateliers forment ainsi deux circuits interconnectés. Voir Prost 2007, p. 253.

[789] Dunand – Duru 1962, pp. 80-84 (les nombreuses huileries d'Oumm el Amed), et Stern 1993, p. 1040 (le pressoir "commun" de Michal).

[790] Duyrat 2005, p. 196; Al-Maqdissi 2014, p. 467 (Amrit/Marathos); Braidwood 1940, pp. 203-208 (Tabbat al-Hammam); Salamé-Sarkis 2009, I (Batroun); Ghanimé-Marion 2007, pp. 105-109 (Qal'at el Hosn); Dunand – Duru 1962, pp. 54-56 (Oumm el Amed).

des ateliers: hormis à Sarafand/Sarepta[791] où des structures ont été identifiées comme des ateliers, et à Jiyeh/Porphyréon, où des fosses-dépotoirs ont été trouvées,[792] on ne dispose d'aucune données en Phénicie. Deux possibilités existent: la première est que les ateliers s'implantent à proximité directe de toutes les ressources, ou bien qu'ils soient en position d'importer un ou plusieurs des matériaux premiers.[793] Sarafand/Sarepta et Jiyeh/Porphyréon sont des sites supposés importants, disposant de ports pour éventuellement réceptionner le bois des montagnes et de nombreux ouadi apportant l'eau nécessaire. L'accès à davantage de données archéologiques permettrait de mener une étude similaire à ce que l'on a proposé pour les zones nord et sud: identifier la place des deux établissements dans les réseaux pour avancer une hypothèse sur leur approvisionnement en argile, bois et eau. La vallée de la Houla dispose également d'une céramique locale. Pour les fouilleurs, elle proviendrait de Tyr, qui fournit les marchés de la vallée.[794] Or, le modèle ne relit jamais directement la vallée et la cité, et il est possible, en outre, que des ateliers locaux la produisent, car les conditions – eau en abondance et bois – sont réunies là aussi. Des analyses d'argile, comme elles ont été menées à Beyrouth,[795] pourront sans doute résoudre la question.

Pour les métaux, la question est complexe, car les mines de fer du Mont Liban ne sont probablement plus exploitées.[796] La grande majorité des métaux est donc importée. La plupart des sites ont livré des objets en bronze, en fer, en argent et en or, des objets utilitaires, comme les clous, les clés, les charnières de porte, ou luxueux, comme les bijoux. Imaginer un seul circuit du métal, acheminé sous forme brute vers les cités, transformé dans des ateliers et diffusé sous forme de produits élaborés dans l'arrière-pays se conçoit pour les bijoux, ou les petites statuettes en or, mais pas pour les objets utilitaires. Comment penser, en effet, qu'il faille traverser la cité pour réparer un outil ou refaire une clé? On peut, au contraire, envisager deux types de distribution: l'un pour les métaux bruts, des pôles vers les arrière-pays, et l'autre pour les objets en métal, plus complexe et qui n'inclut pas nécessairement les pôles.

Les ressources de la cité circulent finalement sous forme brute et sous forme élaborée, à petite et moyenne distances. La diversité des trajets correspond à la pluralité des situations de production: les marchandises qui circulent peuvent être transformées en petite et en grande quantité, dans un cadre allant de la maison à la zone industrielle. Quelques cas ont été développés ici, mais on pourrait en citer d'autres, comme celui de la production de tissu et de pourpre. N. Boksmati a travaillé à l'échelle de la ville hellénistique de Beyrouth, et a mis en évidence une imbrication des échelles de production, observable ici à l'échelle de la cité.[797] C'est donc la complexité des arrière-pays et de leurs relations avec la cité qui apparaît ici, où chaque entité écologique, voire chaque site, est susceptible d'interagir avec les autres, grands ou petits, utilisant les réseaux différemment, pour subvenir à ses besoins en matières premières, en denrées alimentaires, mais aussi en produits rares et luxueux, et pour contribuer aux activités d'import-export.

---

[791] Lipiński 1992, p. 395.

[792] Waliszewski *et al.* 2006, pp. 40-79.

[793] L'étude de Marchand 2019 sur les céramiques d'imitation levantine en Égypte hellénistique apporte encore une autre possibilité: le transport de différents types d'argile, même sur des sites de production qui en possèdent, en fonction des types de productions.

[794] Herbert 1994-1997, pp. 9-10 et 23. L'hypothèse ne repose pas sur une analyse de la composition de l'argile.

[795] Elaigne 2007, pp. 113-122.

[796] Elles le sont plus certainement à la période achéménide. Voir Briant 1996, p. 411.

[797] Boksmati 2009, p. 137. La présence de murex sur le site de Tel Mevorakh (Stern 1978, p. 25) montre en outre que la production de pourpre implique des réseaux dépassant les villes côtières.

Les réseaux d'interactions transportent des produits importés par les cités autres que le métal brut. Parmi ceux dont il nous reste une trace, citons le marbre et la céramique. Dès le V^e^ siècle, le marbre arrive dans les cités, en particulier Sidon et Arwad, et est employé pour des productions destinées au marché phénicien. Le matériau, comme les artisans sachant le sculpter, venaient alors de Grèce.[798] Les importations de marbre diminuent drastiquement au III^e^ siècle, sans doute en raison de la fin des monarchies – et donc des commandes royales comme à Bostan ech-Cheikh – et d'un contexte économique difficile, suite aux guerres des Diadoques.[799] Pourtant, à la même époque, du marbre est utilisé en territoire tyrien, notamment à Oumm el Amed. Il s'agit dune plaque inscrite commémorant la construction d'un des portiques du temple de Milkashtart.[800] Les habitants du petit établissement ont sûrement fait appel à Tyr pour leur fournir le matériau rare et précieux. La diffusion et l'utilisation du marbre diffère de la période précédente, où il était plus abondant. Néanmoins, il se travaille probablement dans les grands centres côtiers qui, comme à Sidon, ont acquis depuis le V^e^ siècle les moyens techniques et le savoir-faire pour le travailler.[801] Le rayonnement de la cité se perçoit également dans la diffusion de motifs iconographiques: à Tyr ont été découvertes des stèles de marbre représentant des orants.[802] Les mêmes objets ont été trouvés à Oumm el Amed, mais en calcaire.[803] De la cité semblent donc se diffuser des modèles, qui sont ensuite repris dans des contextes locaux.[804]

La tradition d'importation de céramiques fines, et notamment des céramiques de table,[805] est ancienne en Phénicie. Habituellement, les chercheurs décrivent des circuits de distribution de ces marchandises reliant les ports de la côte aux arrière-pays, suivant de grandes voies où sont implantés des sites-relais, tels Kamid el-Loz dans la Béqaa. Pourtant la période hellénistique présente une innovation: l'utilisation de plus en plus forte d'un réseau de dimension régionale, faisant appel à des traditions proche-orientales, à partir du III^e^ ou du II^e^ siècle, concurrençant fortement le réseau d'importation méditerranéen incluant l'Attique et l'Égée, jusqu'à le supplanter à partir du II^e^ siècle dans le commerce des céramiques fines.[806] Sur les sites phéniciens et syriens, les mêmes évolutions du mobilier céramique sont observées:[807] au III^e^ siècle, des céramiques à vernis noir attiques et des céramiques chypriotes aux vernis hétérogènes, rouge-brun à noir, sont présentes aux côtés de quelques céramiques bicolores, essentiellement rhodiennes; à la fin du III^e^ ou au début du II^e^ siècle, des productions à vernis rouge, fabriquées notamment à Antioche, apparaissent; leur

[798] Sur le cas du marbre à Bostan ech-Cheikh, Stucky 1998, pp. 5-6.

[799] Stucky 2012, pp. 1202-1203.

[800] Inscription dite de Ma'soub (Louvre, AO 1440), Gubel 2002, p. 128 (n° 125). L'inscription commémore un portique élevé à Astarté dans l'enceinte du temple de Milkashtart en 222/221. Deux fragments de sculpture en marbre ont également été découverts. Voir Dunand – Duru 1962, pl. XXXV, 5 (inventaire M426) et pl. XXXIII, 2 (inventaire M602). Les mêmes conclusions peuvent s'appliquer à ces éléments de statues.

[801] Au contraire, R. Stucky pense qu'à Sidon se produit un certain «retour aux sources», avec la réapparition de monuments de culte plus traditionnels au détriment des monuments hellénisants, des sculptures de marbre (mais il évoque aussi la décadence économique de Sidon). Stucky 2012, pp. 1202-1203.

[802] Gubel 2002, pp. 141-142.

[803] Dunand – Duru 1962, pp. 160-168; pl. LXXXVII-LXXXVIII. Ces données archéologiques contredisent les réseaux modélisés qui rattachent le site à la zone sud, en particulier à Akko.

[804] Oggiano 2015, pp. 249-250, sur l'imagerie hellénisante des figurines du sanctuaire de Kharayeb. Herbert 1994-1997, pp. 20, 29 (I): les archéologues pensent que tout le décor stuqué de la grande habitation d'Anafa est commandé par les habitants, venus de Tyr ou de Sidon.

[805] Des formes ouvertes, destinées au service et à la consommation de la nourriture: assiettes, bols, coupes, vases à vin, etc.

[806] Elaigne 2007, p. 123.

[807] Sartre 2001, pp. 225-226; Elaigne 2007, pp. 113-122 (pour Beyrouth).

distribution permet la mise en place d'un réseau qui profite ensuite aux ESA. Les répertoires de formes s'enrichissent et sont également innovants en termes de technique; ils sont progressivement uniformisés jusqu'à l'obtention du répertoire très standardisé des ESA. Ces céramiques suivent-elles le même trajet, des pôles/ports aux arrière-pays? Peut-on envisager que des sites intérieurs comme ceux du Djebel Ansarieh ou de la Béqaa soient finalement les premiers à accéder à ces productions, avant les établissements côtiers?

M. Sartre rappelle, en effet, qu'un des seuls ateliers identifiés est celui de la ville nabatéenne d'Oboda du Néguev, située au sud-est de l'actuel Israël.[808] La vallée du Jourdain pourrait alors servir d'axe de distribution, aussi bien que le littoral. Anafa ou Kamid el-Loz seraient ainsi des établissements de passage pour les caravanes venant de l'intérieur des terres et se rendant sur la côte.[809] Notons également que les ateliers locaux développent des reproductions ou des imitations de certaines formes importées (coupes, *laginoi*, assiettes), parfois de qualité inférieure.[810] Ce phénomène montre la connexion des réseaux de distribution de céramiques régionales, maritimes ou terrestres, et de réseaux locaux, desservant les sites mineurs avec des produits "à la mode". La vallée de la Houla, dans laquelle ont été retrouvés des répertoires identiques sur tous les sites, est un exemple de ces réseaux locaux.[811]

La distribution de certains produits liés à la cuisine est moins complexe. Les établissements de l'arrière-pays ont livré de grandes quantités d'amphores égéennes, plus particulièrement rhodiennes, ainsi que des braséros, des casseroles et des plats à cuire, autant d'éléments importés et novateurs. Les casseroles proviennent de Grèce, comme les braséros, alors que les plats à cuire proviennent d'Italie. Ils sont particulièrement nombreux à Beyrouth, avant même la fondation de la colonie, alors qu'ils sont quasiment absents dans l'arrière-pays.[812] Les cités choisissent donc leurs partenaires commerciaux indépendamment de leurs voisines. Elles reçoivent par ce biais un mobilier novateur qui n'est diffusé, à la période hellénistique, que sur des sites implantés le long de voies fréquentées, en général des itinéraires côtiers (pour Jiyeh/Porphyréon, Dor ou Oumm el Amed par exemple) ou reliant la côte et l'intérieur de la Syrie (Tel Anafa par exemple). Seul Qal'at el Hosn fait exception, ce qui pourrait vouloir dire que l'utilisation de la casserole est déjà généralisée au II^e^ siècle. La présence de ces éléments de mobilier nous renseigne autant sur les réseaux que sur la diffusion de nouvelles pratiques culinaires. En Phénicie, la préparation traditionnelle des repas se fait dans des marmites, qui perdurent d'ailleurs jusqu'à la période romaine.[813] L'introduction de la casserole et du plat à cuire montre une diversification des pratiques culinaires et, peut-être, un changement des goûts chez certains Phéniciens. Cette évolution se traduit également par la présence de vin égéen, consommé partout sur la côte et dans les arrière-pays.

À Kamid el-Loz, une seule amphore rhodienne a été découverte, témoignant peut-être d'une importation ponctuelle, contrairement à Oumm el Amed, où la présence de ce type d'amphores,

[808] Sartre 2001, p. 227 (et la bibliographie associée).
[809] Dans ce cas, la liaison, dans les réseaux, d'Anafa à Akko en passant par Keisan, est intéressante à analyser.
[810] Dunand – Duru 1962, p. 201 (figure 80k). Le lagynos est peint à la mode proche-orientale, marquant le côté local du vase. Waliszewski *et al.* 2006, pl. 13.2 et 13.4. À Jiyeh sont fabriqués des cratères. Bartl 2007-2008, p. 13, figure 13d et e. Les assiettes à poisson de Cheikh Zenad sont des productions locales.
[811] Herbert 1994-1997, pp. 10-29. Le mobilier de la vallée est fréquemment cité pour des comparaisons avec celui qui a été retrouvé à Anafa.
[812] Pellegrino 2007, pp. 147-155.
[813] Pellegrino 2007, p. 147 (sur les différents modes de préparation des aliments).

bien plus fréquent, laisse penser que l'établissement se trouve sur un circuit de distribution.[814] Par conséquent, ces sites que les archéologues nomment des relais favorisent-ils véritablement la circulation des marchandises dans le territoire de la cité, ou bien profitent-ils du passage des caravanes pour accéder à certains produits, comme le vin et la vaisselle? Lors de l'analyse du mobilier d'Anafa, les chercheurs ont émis l'hypothèse selon laquelle des marchands itinérants venant de Tyr approvisionnaient en vaisselle les marchés de la vallée de la Houla. On peut imaginer, en plus de ces marchands, que des caravanes commerciales réservent une partie de leur chargement pour la vendre dans les sites relais avant de gagner les cités phéniciennes ou les cités de l'intérieur, comme Homs et Damas par exemple. Ce fonctionnement pourrait même concerner de petits ports comme Soukas ou Tabbat al-Hammam, qui ne sont pas indépendants, mais sont liés au port principal de la cité: avant d'envoyer les marchandises vers Jablé/Gabala ou Arwad, à destination des marchés méditerranéens, ils ont pu acquérir, eux aussi, une partie du chargement.

De l'analyse des productions, des échanges et des importations dans la cité résultent plusieurs observations utiles pour le dialogue avec les propositions de la modélisation. La première est celle d'une grande diversité des modes et des échelles de production, distribution et diffusion. La seconde observation est qu'il existe des liens pluriels entre la cité et son arrière-pays. Les marchandises importées traversent le territoire et ne suivent pas un seul axe de diffusion qui irait de la cité vers l'arrière-pays, tout comme les produits agricoles ne suivent pas uniquement le chemin inverse. Cités et arrière-pays construisent conjointement un réseau de circulation efficace et cohérent. Si les réseaux modélisés ont montré une grande capacité de résilience, en revanche, selon l'archéologie, les flux qui les empruntent se modifient: les ESA remplacent progressivement les importations précédentes, le vin rhodien y circule surtout aux III^e^ et II^e^ siècle, etc. Même si les données sont encore insuffisantes pour caractériser les réseaux, les changements les plus perceptibles concernent les importations de céramiques. Elles impliquent des connexions méditerranéennes, puis proche-orientales, surtout à partir du II^e^ siècle. Or, pour cette même période, les historiens évoquent habituellement, dans le cas d'Arwad, l'idée d'un repli et d'une régionalisation des échanges dans le cas de Sidon. Revenons à présent sur ces deux hypothèses, afin de mieux les définir et de vérifier si ces éventuels basculements dans les équilibres ont un impact sur les relations entre la cité et l'arrière-pays, car ils ne semblent pas y en avoir sur la participation des cités phéniciennes à la matrice de connectivité méditerranéenne.

6.2.3. Régionalisation et ouverture sur la Méditerranée: les logiques des échanges

Le II^e^ siècle apparaît comme un siècle de rupture des équilibres régionaux, qui fait suite à l'intégration de la partie sud de la Phénicie dans le royaume séleucide, alors confronté aux premières difficultés politiques. À partir de ce constat, deux hypothèses ont été avancées: celle d'un certain repli des cités sur elles-mêmes et celle d'une régionalisation des échanges qui irait de pair avec le premier. Ces hypothèses sont essentiellement alimentées par la tendance observée, chez Arwad, à vouloir administrer directement certaines parties de la pérée, au détriment de la structure de la confédération, par la réorientation de la production sidonienne vers sa région plutôt que vers la Méditerranée[815] – phénomène parfaitement observable à l'époque romaine –, faisant peut-être suite à la perte d'une grande partie des territoires de Phénicie du Sud.[816] Enfin, il faut ajouter à ces

[814] Dunand – Duru 1962, pp. 221-223. Le site comprendrait également un caravansérail.
[815] Apicella 2002, pp. 209-210 (époque hellénistique), 219 (époque romaine).
[816] Stern 1993, p. 655.

éléments que le IIe siècle correspond à un éclatement politique très marqué pour la Phénicie du Sud, entre des cités autonomes, la naissance de petits États, comme celui du tyran Zoilos regroupant Dor et Qaisariya/Tour de Straton, et peut-être des territoires encore sous domination phénicienne, avant la conquête d'une grande partie de la côte par les Hasmonéens. Cette reconfiguration géopolitique pourrait également contribuer à nourrir une impression de repli de cette partie du Proche-Orient sur lui-même.

Du côté de l'analyse des réseaux, qu'ils représentent les interactions ou les relations hiérarchiques, on voit que la période 2 (soit le IIe siècle) se singularise par rapport aux périodes 1 et 3: des pôles secondaires apparaissent et polarisent des parties du réseau, comme Jablé/Gabala, Tripoli et Akko. Ces parties du réseau sont également davantage hiérarchisées qu'aux périodes 1 et 3. Par ailleurs, des connexions changent, notamment pour Anafa, ou entre Arab al-Mulk/Paltos et Jablé/Gabala, et sont probablement des écarts au modèle. Une lecture possible de ces différentes modifications serait effectivement qu'elles traduisent les bouleversements géopolitiques de la période 2. Cependant, à échelle macroscopique, la grande continuité dans les interactions et le fonctionnement de l'espace étudié en grands ensembles régionaux (nord, centre et sud) nuancent l'hypothèse précédente. Les réseaux sont fortement dépendants des limites de notre zone d'étude, comme cela a été souligné auparavant, et une recherche incluant des sites localisés aux marges de l'espace phénicien, ainsi que les réseaux méditerranéens, ne produirait sans doute pas des résultats similaires. En l'état actuel des données, l'analyse des réseaux vient difficilement confirmer un phénomène de repli territorial ou de régionalisation des échanges des cités phéniciennes. Les réseaux, en outre, n'indiquent que la direction des échanges et non leur fréquence ou leur importance. Si l'on conçoit la régionalisation comme une intensification des pratiques commerciales avec des acteurs du Proche-Orient, au détriment des acteurs égéens, les réseaux, en l'état, ne peuvent la représenter.

Au final, sur quelles bases reposent la confirmation ou l'infirmation des hypothèses de repli et de régionalisation territoriaux des cités phéniciennes? Sur le fait plausible que les cités, face à la construction territoriale et politique des communautés périphériques, hasmonéenne et ituréenne en particulier, ont cherché à garder une certaine mainmise sur les circuits d'échanges qui les font vivre; sur des indices ténus, comme l'abandon d'Anafa, au Ier siècle,[817] conséquence probable d'une réorganisation géopolitique incluant la vallée d'Houla (donc d'une rupture de l'itinéraire reliant le site à la côte). Dès lors, c'est sans doute l'émergence, au IIe siècle, des grands ateliers de céramique au Proche-Orient, dont la production finit par remplacer les importations traditionnelles égéennes sur les côtes syro-phéniciennes, qui a pu largement nourrir l'idée d'un repli ou d'une régionalisation des échanges en Phénicie. En ce sens, l'époque hellénistique ne fait que préparer les nouveaux schémas d'organisation spatiale de l'époque romaine, durant laquelle les provinces, plus unifiées, entretiennent un puissant réseau de communication à l'échelle régionale. Dans le cas du Proche-Orient, se développe aussi un réseau liant la côte syro-phénicienne et la Méditerranée, les ports méditerranéens et les nomades syriens ou nabatéens, dont le rôle grandit dans la vie économique de l'Empire romain.[818]

Les cités phéniciennes sont bien des cités marchandes, non dans le sens de cités vivant uniquement du commerce, mais de cités créant, organisant et entretenant des échanges, des espaces et des réseaux qui leur sont dédiés. Dans la cité, les ports et les sanctuaires sont deux types d'espaces facilement identifiables dans lesquels les échanges prennent une dimension particulière, soit qu'ils

[817] Avi Yonah 1975-1978, p. 69; Herbert 1994-1997, p. 18 (I).
[818] Sartre 2001, p. 792.

mettent en jeu des connexions entre réseaux maritimes et terrestres, soit qu'ils soient favorisés par leur dimension religieuse. Au-delà des murs de la cité, apparaissent des réseaux régionaux, des ensembles, comme le bloc arwadien au nord. La constitution des réseaux pose le problème des frontières et des lieux de contrôle des échanges, tout comme la résilience des réseaux pose celle de l'impact des reconstructions géopolitiques à l'œuvre à partir du IIe siècle. La modélisation montre aussi des limites, en particulier à l'échelle de la cité, sur les plus petites échelles de production et d'échanges. Cela vient des données qui ont servi à construire le modèle. À échelle régionale, c'est la non caractérisation des réseaux qui pose problème: la modélisation de l'intensité des échanges contribuerait sans doute à répondre plus clairement à la question de la régionalisation des échanges. Cependant, l'utilisation d'une démarche de modélisation a permis de repositionner le questionnement sur les dynamiques d'échange, d'introduire de nouvelles catégories d'analyse comme celle de système (portuaire) ou de nœud de communication, qui semblent des pistes prometteuses. Enfin, la résilience des réseaux plaide en faveur non pas d'une continuité territoriale immémorielle qui serait propre au Proche-Orient, mais bien en faveur d'une adaptation des Phéniciens et des autres acteurs de la région à un environnement topographique complexe: si la structure des interactions change peu, leur nature semble se modifier, en témoignent l'arrivée des productions céramiques proche-orientales, remplaçant les importations égéennes, l'arrivée du vin rhodien, présent sur presque tous les sites, ou encore l'introduction de la casserole et du plat à cuire dans les ustensiles de cuisine. Le IIe siècle marque à cet égard un changement, un tournant de l'époque hellénistique dans les réseaux d'interactions, qu'il convient encore de caractériser dans le détail.

Il faudrait enrichir le corpus de données, afin de travailler sur des temps plus courts permettant de mieux voir de potentielles évolutions dans la structure des réseaux au cours de ce même siècle: par exemple, le fait que des sites comme Arqa redeviennent florissants, que Sidon semble redévelopper les partenariats commerciaux avec la Galilée, préalablement interrompus par les guerres de Syrie. Ce même travail d'enrichissement du corpus vaudrait également pour le siècle suivant: les réseaux modélisés à l'heure actuelle sont effectivement très proches de ceux des siècles précédents, alors que la carte géopolitique de notre zone d'étude se remodèle régulièrement et rapidement. En position centrale, les cités phéniciennes traversent la période, mais avec quelle configuration territoriale? Quels réseaux d'interactions? Quelles connexions avec leurs arrière-pays? C'est ce que l'on examine à présent, en portant attention aux acteurs régionaux, aux hommes qui font les réseaux et les frontières au sein de notre zone d'étude.

6.3. *Les "constructeurs" des réseaux: essai d'analyse du rôle des acteurs locaux et régionaux dans l'organisation de l'espace*

Après avoir mis l'accent sur les aspects topographiques, structurels, économiques et politiques de la question des réseaux et des échanges, on s'intéresse à son aspect humain. On favorise deux échelles de lecture, déjà privilégiées précédemment: l'échelle régionale et l'échelle locale. Pour la première, il s'agit de proposer une brève présentation des groupes en présence, et d'examiner les logiques territoriales qu'ils favorisent à l'époque hellénistique. Pour la seconde, il s'agit de présenter quelques exemples d'échanges dans la cité, d'un point de vue culturel. Comme précédemment, notre analyse et nos hypothèses sont guidées par le dialogue entre les sources et les propositions de la modélisation, et par les thématiques et les questions qui en ressortent.

6.3.1. Les principaux acteurs de la zone d'étude: Phéniciens, Grecs, Ituréens, Judéens et Romains

Plusieurs groupes sont considérés ici: les Gréco-Macédoniens, les Phéniciens, les Judéens, les Ituréens et les Romains. Autrement dit, les protagonistes sont présentés d'un point de vue politique. Les Gréco-Macédoniens sont ceux qui dirigent les royaumes englobant les cités phéniciennes. Les Phéniciens sont ceux qui vivent dans les limites de ces cités. Les Ituréens sont identifiés par Strabon et Flavius Josèphe, ainsi que par divers témoignages relatifs à l'établissement du pouvoir romain en Orient.[819] Les Judéens sont abordés ici à travers les opérations des Hasmonéens, à savoir la dynastie hiérosolymitaine à l'origine d'un État dont la genèse longue et chaotique débute dans les années 160, lors de la révolte des Maccabées. En effet, le clan hasmonéen, une famille sacerdotale de Jérusalem, probablement aisée, prend alors la tête des révoltés et affronte les Séleucides. Son fondateur n'est autre que Judas Maccabée, qui donne son nom à la révolte.[820] Quant aux Romains, ils interviennent dans la politique proche-orientale, de plus en plus régulièrement à partir de la guerre antiochique qu'Antiochos III perd en 189.

Ce point de vue global ne doit pas gommer la complexité et l'hétérogénéité de chacun des groupes. Quoi de commun, en effet, entre un courtisan de la cour séleucide et un colon de la Béqaa vivant aux côtés d'indigènes, comme à Niha?[821] Entre un Phénicien hellénophone d'Arwad et un paysan cultivant les terres pour le sanctuaire d'Hosn Soleiman/Baetocécé? En outre, la communauté ituréenne est essentiellement connue par les écrits de Strabon, qui use largement des stéréotypes de son époque: ce sont des Arabes nomades, pasteurs, montagnards et brigands.[822] Toutefois, l'idée n'est pas ici d'adopter l'échelle de l'individu ou celle des petits groupes, d'un point de vue culturel et ethnique, point de vue extrêmement complexe compte tenu d'une tendance accrue, à partir de l'époque hellénistique, au bricolage et au métissage des cultures, à la standardisation des cultures matérielles; l'idée est ici d'envisager le rôle de chacun de ces macro-groupes dans l'organisation de l'espace et des connexions entre les cœurs des cités et leurs arrière-pays. Aussi ne proposons-nous qu'un aperçu de l'évolution et de la localisation de chaque groupe à l'époque hellénistique, lorsqu'elle est possible et pertinente dans notre discussion.

Pour commencer, et sans revenir sur trois siècles de relations entre les pouvoirs lagide et séleucide, d'une part, et les cités phéniciennes, d'autre part, tentons de définir quel a pu être l'impact concret du groupe au pouvoir sur les relations entre les cités de la zone d'étude et leur arrière-pays. Si Grecs et Phéniciens se côtoient bien avant l'époque hellénistique, la grande différence réside dans le fait qu'à partir de 333, les premiers imposent leur hégémonie sur le Proche-Orient.[823] La Phénicie

[819] Aliquot 1999-2003. L'auteur dresse un bilan critique extrêmement clair de l'ensemble des sources.

[820] Baslez 2003b, pp. 62-78 (pour une présentation des Hasmonéens).

[821] Sur Niha, Rey-Coquais 1987, pp. 198-207.

[822] Strab. XVI 2, 18-20.

[823] La période des guerres des Diadoques, entre la mort d'Alexandre en 323 et la stabilisation des frontières des principaux royaumes hellénistiques en 276, n'est cependant pas abordée ici, car il n'a pas été possible, en effet, de saisir le rôle exact de chacun des protagonistes dans la mise en valeur ou, au contraire, la rupture de certains réseaux d'interaction. En outre, plutôt que d'avoir généré une nouvelle organisation spatiale, les Diadoques ont exploité différemment les ressources et les réseaux phéniciens, selon une économie de guerre temporaire. Les cités ont alors peut-être été coupées d'une partie de leur arrière-pays, en particulier Sidon et Tyr, mais la quarantaine d'années de conflit n'a pas nécessairement changé le paysage à la fin du IV^{e} siècle, comme en témoigne une inscription du territoire de Jaffa qui fait vraisemblablement allusion à la tutelle sidonienne, encore effective au II^{e} siècle (Tal 2005, p. 89, d'après Isaac 1991, pp. 132-134).

leur appartient donc,[824] bien que les Phéniciens retrouvent la propriété légale de leur territoire sous les Séleucides, à partir de 200 av. n. è. environ, dont ils n'avaient à la période précédente que l'usufruit. La domination politique des Lagides et des Séleucides s'exprime essentiellement dans les inscriptions retrouvées qui utilisent les ères des rois hellénistiques, et que remercient régulièrement ces derniers en tant que bienfaiteurs. Le tribut,[825] marque de la domination grecque sur les cités, est probablement l'instrument par lequel les Gréco-Macédoniens interviennent dans l'organisation du territoire phénicien. Par exemple, leur demande en bois, notamment pour approvisionner les chantiers navals dont les cités ont également la responsabilité, a pu intensifier les échanges entre les zones sylvicoles et les ports impliqués dans la construction navale.

D'un point de vue régional, en revanche, la présence gréco-macédonienne paraît plus discrète en Phénicie, au contraire de la Syrie par exemple, où les Séleucides ont réussi à faire basculer l'équilibre de leur jeune royaume séleucide vers la Méditerranée, grâce à la fondation de la Tétrapole.[826] Aucune fondation n'a lieu, en effet, dans la zone d'étude.[827] Seule Akko connaît une refondation, sous le nom de Ptolémaïs, avec la reconstruction de ses remparts, probablement sous le règne de Ptolémée II. Par cette refondation, les rois lagides tissent des liens privilégiés avec la cité qui devient, dans le même temps, le chef-lieu de la partie phénicienne du royaume.[828] L'implication des Lagides puis des Séleucides dans le maintien d'un équilibre territorial dans les cités est concret, et c'est bien à partir du moment où le pouvoir royal se délite, au cours du II^e^ siècle, que les rapports entre Arwad et la pérée se durcissent et que les cités de Phénicie du Sud se détachent de plus en plus de Sidon et de Tyr.

Si les Phéniciens et les Gréco-Macédoniens paraissent être des partenaires dans la construction du territoire des cités, en revanche, deux États se développent, sans le consentement des Séleucides, voire contre ces derniers. Leur rôle dans l'organisation spatiale de la zone pourrait donc être tout à fait différent. Ituréens et Hasmonéens – et plus au sud les Nabatéens – profitent en effet du relâchement de l'autorité centrale et des querelles dynastiques pour s'arroger un territoire. On connaît mal les Ituréens, les sources faisant grand usage du portrait stéréotypé brossé par Strabon.[829] Quant à l'archéologie, elle peine à définir une culture matérielle ituréenne identifiable comme telle.[830] Leur apparition dans les sources coïncide toutefois avec l'attestation de leur présence dans la région, comme en témoigne la construction du sanctuaire de Yanouh au II^e^ siècle. À cette date, les Ituréens s'implantent dans les montagnes du Liban, sans qu'il soit possible d'évaluer ni leur nombre ni les circonstances de leur implantation.[831] L'Iturée, autrement dit la zone qu'ils occupent, est en fait un territoire délimité en négatif, dessiné en creux dans les zones en marge des États

[824] Capdetrey 2007, pp. 212-213 (sur les relations des cités avec le pouvoir central, avec l'exemple arwadien).
[825] Capdetrey 2007, pp. 395-421.
[826] Capdetrey 2007, pp. 61-67. Les liens entre les Lagides et les cités phéniciennes sont moins connus. Périphérie du royaume, la région n'a pas la même administration et sert, en outre, de réserve de bois et de rempart protecteur.
[827] Sartre 2001, pp. 144-145. Les cités se trouvent sur un axe de circulation stratégique, pour le commerce et la guerre. Elles sont assez nombreuses et bien structurées, ce qui explique l'absence de fondation dans la région.
[828] Van Compernolle 2003, p. 40. Le roi est honoré dans ces cités comme un héros fondateur. En contrepartie, elles se voient souvent octroyer certains bénéfices. Les souverains et leurs fondations ont des liens privilégiés qui se retrouvent d'ailleurs dans la composition du personnel politique des Lagides, très souvent originaire de ces cités. Capdetrey 2007, pp. 191-224 (pour le rapport des Séleucides aux cités).
[829] Strab. XVI 2, 18-20.
[830] Aliquot 1999-2003, pp. 204 et 211.
[831] Aliquot 1999-2003, p. 178.

mieux connus.[832] La difficulté des sources à situer l'Iturée est sans doute liée aux circonstances dans lesquelles les Ituréens s'implantent dans cette zone, alors occupée par d'autres populations, dans un contexte d'émergence de pouvoirs rivaux, hasmonéen et nabatéen.[833] L'image est celle d'une implantation progressive, suivie d'une structuration sociale: le fait qu'ils érigent un sanctuaire à Yanouh semble montrer qu'à ce moment ils forment effectivement une société suffisamment structurée politiquement pour commencer à construire des repères sur un territoire en formation.

C'est sûrement sous l'impulsion d'un certain Mennaios, dynaste d'un des centres ituréens du sud de la Béqaa, Chalcis du Liban, que la principauté prend forme.[834] Installés dans le Liban et dans la Béqaa, les Ituréens contribuent au développement du réseau urbain de la Syrie intérieure,[835] en développant les sites d'Arqa, qui est refondé, de Baalbek, un sanctuaire dont les princes ituréens sont les grands prêtres, et de Chalcis du Liban, peut-être situé à Majdel Aanjar.[836] Ils se séparent alors en deux branches, l'une au sud de la Béqaa et l'autre au nord, basée à Arqa, qui conquiert une partie du littoral phénicien: Khane/Orthosie, Beyrouth/Bérytos, Tripoli et Batroun/Botrys sont soumises aux Ituréens, par le biais de tyrans.[837] Les États ituréens sont démembrés dans les années 20 av. n. è. Seules Arwad, Tyr et Sidon semblent ne pas avoir été touchées par l'expansion des princes ituréens.

Au sud de la Béqaa, les Ituréens entrent en conflit avec les Hasmonéens, qui mènent la reconstruction d'un "État juif". Contrairement aux Ituréens, nous possédons sur cette dynastie une grande quantité de sources, dont les livres des Maccabées. Au terme d'une quinzaine d'années de conflits avec les Séleucides, le pouvoir hasmonéen est reconnu par les Séleucides Démétrios Ier (161-150) et Alexandre Balas (150-145) qui, pris dans des querelles dynastiques, cherchent à apaiser le conflit en Judée. À partir de 152, les Judéens sont ainsi exemptés de tribut, d'impôt sur le sel, et le Temple a le droit d'asile.[838] Les Séleucides garantissent en outre le respect de la Torah.[839] Malgré la concession de ces avantages, qui font de la Judée une province plus qu'autonome, les Séleucides ne renoncent pas à leur souveraineté sur la zone et entrent en conflit avec les Hasmonéens aussitôt les querelles dynastiques réglées. Par exemple, en 147, alors même que leur indépendance n'est pas assurée, les Hasmonéens affichent leur volonté expansionniste et annexent plusieurs districts samaritains, s'ouvrant ainsi un débouché côtier vers la Méditerranée. Ces territoires sont repris par Démétrios II (145-139) en 143.[840] Dans les années 140, les Hasmonéens inaugurent une nouvelle ère, proclamant ainsi l'indépendance de la Judée, avant l'intervention énergique d'Antiochos VII qui réaffirme la souveraineté séleucide sur la Judée. Malgré cette mise au pas, une nouvelle phase expansionniste débute en 130-129 et se solde par l'occupation hasmonéenne de toute la côte de la Phénicie du Sud, hormis Gaza, débouché des Nabatéens sur la Méditerranée, Hirbet Asqalan/Ascalon et Ptolémaïs-Akko, qui a déjà plusieurs fois repoussé les assauts judéens.[841]

---

[832] Aliquot 1999-2003, p. 191.
[833] Aliquot 1999-2003, pp. 191-197, 202.
[834] Aliquot 1999-2003, pp. 191-216 (monnayage, caractéristiques du royaume, succession de Mennaios).
[835] Aliquot 1999-2003, p. 224.
[836] Khalil 2013, pp. 47-49. L'auteur fait un point utile sur les propositions de localisation et propose quant à lui Sar'in et Chadoura.
[837] Sawaya 2009, pp. 159-160 (pour Khane/Orthosie), 162-163 (pour Bérytos), 168 (pour Tripoli et Batroun/Botrys).
[838] D'autres avantages, comme des dons d'argent, sont également offerts par Alexandre Balas.
[839] Sartre 2001, p. 367; Capdetrey 2007, p. 414. La reconnaissance des Séleucides entérine un état de fait: depuis plusieurs années, ce sont les Hasmonéens qui sont les véritables interlocuteurs du roi, et qui possèdent *de facto* le pouvoir en Judée.
[840] Sartre 2001, pp. 384-385; Aliquot 1999-2003, p. 173 (sur l'expansionnisme hasmonéen).
[841] Sartre 2001, pp. 386-387 (pour Ptolémaïs), p. 389.

Désormais, l'État hasmonéen fait figure de puissance régionale de premier plan. En 104-103, Aristobule prend le titre de roi, rompant définitivement avec les Séleucides.[842] Il est connu en outre pour ses conflits avec les Ituréens. Son successeur, Alexandre Jannée (103-76), agrandit encore le royaume en prenant Dor et la Tour de Straton, jusque-là dirigées par le tyran Zoilos. À sa mort en 76, l'État hasmonéen couvre tout le Levant Sud (hormis Hirbet Asqalan/Ascalon) et surtout la zone la plus fertile de la Judée, à savoir la vallée du Jourdain jusqu'à sa rive transjordanienne. Aux portes de Tyr et de la Béqaa, dans les cités de Phénicie du Sud, les Hasmonéens semblent avoir repris à leur compte une partie des réseaux méridionaux auparavant entretenus par les Phéniciens. Des querelles pour la succession d'Alexandre Jannée font éclater le royaume entre les partisans d'Hyrcan, son fils aîné, et ceux d'Aristobule II, son second fils. C'est Pompée, en 66, qui assume le rôle de médiateur entre les différents partis.[843] Ce n'est pas la première intervention romaine dans les affaires de Judée. Déjà en 165 ou 164, des légats romains de passage avaient proposé leur arbitrage entre le pouvoir séleucide et les Hasmonéens. Prenant le parti des révoltés, les Romains reconnaissent aux Hasmonéens la propriété de leurs terres lors d'une ambassade à Rome en 140, entérinant leur prise d'indépendance. Sans être présents massivement, les Romains prennent part, dès le II^e^ siècle, aux jeux géopolitiques de la région.

L'intervention romaine au Proche-Orient commence plus tôt encore, sous le règne d'Antiochos III (223-187). Alors qu'il paraît à l'apogée de sa puissance, le roi est défait au cours de la guerre antiochique par les Romains qui s'opposent à sa politique de restauration du pouvoir séleucide en Asie Mineure. Antiochos perd la bataille décisive de Magnésie du Sipyle en 189 et signe la paix d'Apamée en 188. Elle le prive de ses possessions micrasiatiques, réduit son armée et l'oblige à verser une lourde indemnité de guerre. Vingt ans plus tard, Rome met fin au royaume de Macédoine, confirmant son pouvoir dans le bassin méditerranéen oriental. Dès lors, Rome devient un «partenaire inévitable de la diplomatie séleucide».[844] Rome reste tout de même prudente et son rôle se limite le plus souvent à celui d'observatrice. Toutefois, l'indemnité de guerre et les otages séleucides qu'elle détient sont des moyens de pression dans les négociations politiques. Elle les utilise notamment lors des querelles dynastiques, favorisant l'un ou l'autre prétendant au trône. Ces derniers recherchent d'ailleurs l'appui du Sénat romain. Les Romains n'ont donc pas de rôle direct dans la structuration des arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique, sinon à travers leur appui politique, par exemple lorsqu'ils soutiennent l'expansionnisme hasmonéen. Mais avec l'arrivée de Pompée en 66, les Romains interviennent plus directement sur l'organisation spatiale phénicienne. Pompée devient l'instigateur d'un nouvel ordre romain, renforçant l'emprise territoriale des uns et combattant les autres. En Phénicie, il reprend les cités côtières de Tripoli, de Khane/Orthosie, de Byblos et de Batroun/Botrys qui inaugurent une ère à son nom. Il modifie également l'organisation du territoire arwadien, en garantissant la mainmise de la cité sur Hosn Soleiman/Baetocécé et sur le sud de la pérée.

Cette brève présentation des principales composantes politiques à l'œuvre dans la zone d'étude montre que les cités phéniciennes n'ont pas, seules, le monopole de l'organisation de leur territoire. Ce sont bien l'ensemble des groupes en présence, et plus encore les interactions qu'ils entretiennent, qui ont contribué à modeler les réseaux qui relient les cités phéniciennes à leur arrière-pays. En revenant sur l'émergence des royaumes périphériques et sur les prémices de

[842] Aliquot 1999-2003, pp. 176-177; Lewin 2005, p. 12.
[843] Sartre 2001, p. 394; Lewin 2005, p. 12.
[844] Sartre 2001, p. 429.

l'intervention romaine au Proche-Orient, les objectifs qui sous-tendent la politique territoriale des différents protagonistes sont apparus plus clairement. Quel impact ont eu les intérêts de chacun des groupes dans le fonctionnement territorial et l'organisation spatiale des cités? Et qu'advient-il des arrière-pays, connectés au cœur urbain des cités, mais premier théâtre des recompositions géopolitiques des IIe et Ier siècles?

6.3.2. De nouvelles logiques territoriales dans les arrière-pays des cités phéniciennes

Au regard de la présentation des acteurs qui précède, une première question porte sur l'expansion ituréenne, longtemps décrite comme un fléau pour les cités phéniciennes, comme une succession de raids; au vu de la modélisation et de la documentation archéologique, comment qualifier cette extension? Quels peuvent être les rapports entre Ituréens et Phéniciens au cours des IIe et Ier siècles? Au IIe siècle, ou du moins dans ses premières années, la présence des Ituréens est marginale. Les cités, comme Sidon ou Tyr dont les frontières se situent probablement dans la Béqaa, tolèrent-elles cette présence? La mettent-elles à profit pour la mise en valeur des espaces montagneux ou encore peu développés? Les établissements que les Ituréens occupent sont en effet difficiles d'accès dans le Mont Liban, et la Béqaa est alors peut-être peu mise en valeur.[845] Pourtant, l'image d'ensemble de leur occupation montre qu'ils sont déjà implantés sur toute la ligne nord-sud décrite par la Béqaa – Baalbek, Chalcis du Liban, puis Arqa –, sans nécessairement en avoir encore le contrôle.

Sur cette ligne, le site de Kamid el-Loz est habituellement rattaché au monde phénicien, en tant que relais commercial au carrefour des routes vers la Syrie, la vallée du Jourdain et la vallée de l'Oronte.[846] Le site ne paraît pas souffrir des nouvelles implantations ituréennes et prospère. En d'autres termes, la présence des Ituréens aux marges des cités phéniciennes dynamiserait ces dernières, dans un premier temps, avec deux conséquences essentielles. La première est la permanence, et peut-être l'intensification des échanges en provenance de la côte, comme le confirme le mobilier découvert à Kamid el-Loz, ou encore à Yanouh. La seconde conséquence est la création d'une zone autonome ituréenne, qui échappe au contrôle direct des cités et entraîne la montée de l'insécurité sur la côte. Les cités les plus vulnérables, en effet, comme Tripoli, Batroun/Botrys ou Khane/Orthosie en Phénicie du Nord, sont la cible régulière d'incursions ituréennes sur leur territoire, avant de passer sous le contrôle ituréen.[847]

Du côté de la modélisation, la carte des chemins (Fig. 64) montre que la zone d'implantation des Ituréens, d'Arqa à Chalcis du Liban et jusqu'à Yanouh, est quadrillée par tout une partie des chemins, reliant la côte à l'intérieur de la Phénicie, et le nord avec le sud, le long de la Béqaa. La prise de contrôle de ces derniers permet d'avoir un territoire bien connecté aux différents réseaux phéniciens, et d'avoir une ouverture méditerranéenne reliant les territoires de l'intérieur à la mer et ses différents réseaux. Pour les réseaux, il faut distinguer les réseaux d'interactions de ceux modélisant les hiérarchies. Les premiers sont stables entre le IIe et Ier siècle, et vont donc dans le sens d'une présence ituréenne bénéfique pour les échanges. Pour les réseaux de hiérarchie, en revanche, il est peu probable qu'ils ne bougent pas dans la même période. Si les Ituréens reprennent à leur

[845] Grainger 1991, pp. 114-115; Aliquot 1999-2003, p. 179. Pour l'époque hellénistique, la vallée est longtemps une zone frontière entre les Séleucides et les Lagides.
[846] Kulemann Ossen – Leicht – Heinz 2007-2008, pp. 177-179.
[847] Sartre 2001, p. 438.

compte toute la partie sud du réseau arwadien la connexion avec Arwad a en effet peu de chance de perdurer.

En résumé, après le Liban et la Béqaa, les Ituréens occupent la côte phénicienne et dirigent les petites cités du nord et du centre de la Phénicie. Cette expansion apparaît comme stratégique: la principauté occupe un segment de la côte en lien avec la Trouée de Homs et le Liban, ainsi que la Béqaa, qui communique avec les deux premiers, mais également avec la vallée de l'Oronte. Au final, l'État ituréen possède la maîtrise de plusieurs réseaux lucratifs: celui qui relie le Mont Liban à Enfeh, dans les frontières de Tripoli et celui qui rattache Kamid el-Loz aux sites orientaux de la pérée arwadienne. Enfin, la possession de Jbeil/Byblos ouvre la voie vers la plaine du sud. Plus qu'un repère de brigands, la principauté ressemble davantage à un espace structuré, pris sur les territoires de petites cités qui entretiennent des liens avec les circuits côtiers. Les Ituréens auraient peut-être visé, à la manière des Arwadiens avant eux, une maîtrise des itinéraires commerciaux qui font le lien entre la Syrie et la Méditerranée. C'est d'ailleurs une partie de ce territoire, entre Beyrouth/Bérytos et Baalbek, dans la Béqaa, qui est attribuée à la colonie de Berytus, fondée par Auguste en 15-14 av. n. è.[848] La modélisation valide en partie cette hypothèse, car les réseaux, pérennes, peuvent tout à fait avoir été maintenus sous un contrôle politique différent.

Dans ce tableau, les Ituréens sont des concurrents sérieux des Phéniciens, en particulier des habitants d'Arwad, puisqu'ils occupent les marges de leur cité et sont probablement ses rivaux dans le Akkar notamment. Pourtant, Arwad, mais aussi Sidon et Tyr – peut-être privées également d'une partie de leur arrière-pays[849] – émettent un monnayage durant toute cette période mouvementée,[850] preuve qu'elles trouvent les moyens d'entretenir leur vie économique et leurs échanges. Les Ituréens auraient-ils, dans le même temps, profité des cités les plus faibles tout en contribuant à renforcer les cités les plus puissantes dans leur rôle de pôle économique? Leur rôle précis reste ainsi à définir précisément, entre concurrents, voire adversaires, et partenaires économiques.

Quant aux Hasmonéens, ils prennent la Tour de Straton, port prospère, et surtout Dor, pôle économique et commercial essentiel dans la région à la fin du II^e^ siècle. Ils parviennent même à prendre Akko/Ptolémaïs, et sont donc aux portes de Tyr. Ils disputent d'ailleurs à la cité la Galilée, afin d'obtenir le contrôle de tous les accès à la vallée du Jourdain, qu'ils ont également annexée jusqu'à la rive transjordanienne. Les Hasmonéens rompent en fait avec les stratégies traditionnelles des anciens royaumes de Judée, qui contrôlaient l'intérieur du pays, laissant aux Phéniciens et aux Samaritains le soin d'administrer la côte, en poursuivant trois objectifs. Le premier est d'inclure tous les villages juifs dans les frontières du nouvel État. Depuis longtemps, des Judéens avaient en effet quitté Jérusalem et ses abords trop exigus pour s'installer ailleurs, en Galilée notamment.[851] Le deuxième objectif est de lotir des Judéens qui n'avaient jusqu'alors pas de terre.[852] La dernière raison de l'expansion de l'État hasmonéen est probablement la reconstruction d'un royaume coïncidant

[848] Hošek 2011, § 1-7 et 16. L'attribution de ces territoires à Berytus, avec le sanctuaire de Baalbek, serait également motivée par la volonté d'administrer directement cet espace et de doter la colonie d'une envergure régionale et stratégique.

[849] Aliquot 1999-2003, p. 235. Chalcis du Liban est intégrée au territoire de Sidon à la fin du I^er^ siècle de n. è. Est-ce un retour de l'ancienne capitale ituréenne dans les limites de son territoire traditionnel? Ou bien Sidon a-t-elle simplement agrandi son territoire par rapport à l'époque hellénistique durant laquelle il ne comprenait pas la Béqaa?

[850] Sawaya 2009, pp. 162-163.

[851] Strab. XVI 2, 34. La Galilée est peuplée d'Égyptiens (des Juifs d'Alexandrie), de Phéniciens et d'Arabes.

[852] Paradoxalement, au regard de cet objectif, les Hasmonéens mènent une politique assimilatrice, au moyen de conversions et de circoncisions forcées. Baslez 2003b, pp. 99-101.

avec les limites de la Terre promise. Plus qu'un objectif ethnique affiché, cette reconstruction pourrait viser des objectifs économiques, car elle comprend une façade maritime et le contrôle des itinéraires est-ouest de la zone. Il s'agit d'une stratégie décrite par R. Osborne: l'ethnicité mise en avant dans ce type de projet permet en fait d'atteindre des fins politiques et économiques autrement plus désirées.[853]

Sur la question des réseaux et des échanges, les sources archéologiques montrent que, contrairement aux Ituréens, les Hasmonéens ne semblent pas entretenir les réseaux auparavant utilisés par les cités: Anafa est abandonné, et l'accès à la route de Damas est sans doute problématique, car il se situe dans la zone frontalière des États ituréen et hasmonéen, qui s'affrontent au tournant du I^er^ siècle av. n. è. En outre, les amphores rhodiennes, si présentes dans notre zone d'étude, deviennent rares, voire disparaissent des contextes archéologiques des sites conquis par les Hasmonéens.[854] La résilience des réseaux d'interaction ne rentre pas forcément en contradiction avec ce constat: encore une fois, les Hasmonéens ont pu reprendre à leur compte la structure préexistante, mais en favorisant d'autres échanges, d'autres types de mobilier, d'autres partenaires commerciaux. Pour les réseaux hiérarchiques, on avait déjà souligné que la Phénicie du sud semblait s'organiser indépendamment de Sidon et Tyr, et qu'elle n'était reliée à ces cités de tutelle qu'en dernier lieu. Au sein de l'ensemble hasmonéen, les réseaux ont pu perdurer en l'état, moins la connexion aux cités phéniciennes. Une réorientation des réseaux vers Jérusalem est également envisageable. Le réseau des chemins, qui s'étendait déjà vers l'est de la zone, est complètement valide, et se connecte sans doute simplement au réseau développé autour de Jérusalem.

Le dialogue entre les sources archéologiques, historiques et les résultats de la modélisation aboutissent à deux conclusions. La première est que les groupes les plus directement actifs dans la construction des réseaux de notre zone d'étude sont les Phéniciens et les Gréco-Macédoniens en début de période, alors qu'à partir du II^e^ siècle, ce sont les Phéniciens et leurs voisins directs, les Ituréens et les Hasmonéens (soutenus par les Romains). La permanence des réseaux, en particulier les réseaux d'interactions, n'est pas un non-sens, *a fortiori* dans une zone à la topographie si marquée. En revanche, comme dans l'analyse des échanges dans les cités, c'est certainement l'intensité et la nature des échanges portés par ces réseaux qui se modifient. C'est particulièrement clair dans les zones sous domination hasmonéenne où certains éléments emblématiques comme les amphores rhodiennes disparaissent des importations. La confrontation des chemins de coût avec les limites supposées des nouveaux États, en outre, met en lumière une grande cohérence des espaces annexés par les Ituréens et les Hasmonéens. On est donc face à de nouvelles dynamiques territoriales, qui ne font pas forcément table rase des structures déjà présentes, mais qui les reprennent plus probablement à leur compte. Enfin, soulignons que tous les protagonistes de la zone d'étude s'affrontent pour obtenir une ouverture sur la Méditerranée. Que faire alors des hypothèses de repli et de régionalisation avancées précédemment? Comme on l'a souligné à propos des ports phéniciens, il est probable que les échanges se régionalisent, mais cela ne se fait apparemment pas au détriment de la Méditerranée, qui devient une dimension incontournable de chacun des États, traditionnel ou naissant, phénicien, ituréen, hasmonéen, et plus au sud nabatéen (avec Gaza).

Au milieu de cette recomposition territoriale, souvent violente, les dirigeants séleucides subissent un recul politique progressif jusqu'à l'arrivée de Pompée, qui instaure un nouvel ordre romain. Au contraire, la culture grecque, en particulier la langue et certaines habitudes comme

[853] Osborne 2012, p. 30.
[854] Finkielsztejn 1998b, pp. 38-41.

la fréquentation du gymnase, les concours, ou la pratique de la philosophie, semble s'enraciner en Phénicie – comme dans l'ensemble du Proche-Orient – et interagir avec l'éventail des cultures présentes dans la région (phénicienne, araméenne, juive, etc.). Dès lors, comment dynamiques spatiales et dynamiques culturelles s'articulent-elles?

6.3.3. Dynamiques spatiales et échanges culturels: quelques exemples

Après cette première analyse à échelle régionale, passons désormais à l'échelle de la cité, et dans les murs de celle-ci, plus précisément le cœur urbain, puis aux relations de ce dernier avec le reste du territoire, en portant attention aux phénomènes culturels. En effet, les réseaux ont un véritable rôle dans la diffusion du symbolique, autrement dit du non-matériel, comme les idées, les savoir-faire, les goûts, etc., comme dans les échanges matériels.[855] Il ne s'agit pas ici de reprendre tout le dossier des études sur les interactions culturelles au Proche-Orient à l'époque hellénistique, qui a par ailleurs été largement traité,[856] l'objectif est plutôt de voir comment les échanges culturels s'inscrivent dans le territoire des cités phéniciennes, dans ses différents réseaux.

Pour traiter de cette question, un des matériaux privilégiés pourrait être les inscriptions, qui témoignent des aspects concrets de la vie des cités et de ses citoyens. Leur répartition pourrait également être le support d'une étude sur les langues employées (la progression du grec et de l'araméen au détriment du phénicien par exemple),[857] sur les motivations des dédicants… Malheureusement, dans notre corpus, des 399 inscriptions recensées, 260 sont des timbres amphoriques, majoritairement égéens, qui nous renseignent essentiellement sur les circuits commerciaux du vin. Les autres inscriptions sont celles des monnaies (91) et de divers supports, comme les jarres et les *ostraca* (23); elles sont souvent réduites à de simples monogrammes. Les 25 dernières inscriptions sont des dédicaces gravées dans la pierre. Cinq d'entre elles sont en grec et ont été découvertes à Amrit/Marathos, à Jablé/Gabala, à Akko/Ptolémaïs et à Jaffa. Ces établissements sont tous des cités côtières, en lien avec les populations hellénophones par le commerce et par l'administration lagide puis séleucide. Les quatre premières sont des inscriptions funéraires. Celle qui a été découverte à Jaffa, en marbre, ornait probablement une partie de la façade d'un temple. Elle cite le souverain Ptolémée IV (222-205) et son épouse.[858] Enfin, les dernières inscriptions proviennent d'un seul site, Oumm el Amed, sur lequel on reviendra.

On partira donc d'indices plus variés pour mener notre enquête, et pour commencer les plans des espaces urbains. Alors que sur les petits sites qui ont bénéficié de fouilles, comme Oumm el Amed et Chhîm, le pragmatisme domine, et que les établissements se développent en fonction de la topographie,[859] des plans de développement urbain se remarquent surtout dans les centres côtiers (du moins ceux qui ont pu être fouillés), révélant une politique de gestion de l'espace. Une caractéristique majeure est la division de l'espace en quartiers d'activités: les zones de production, de

[855] Nous rejoignons ici l'opinion de H. Sader, exprimée dans un article traitant de la réception et de l'adaptation des symboles égyptiens en Phénicie, sur la facilité que nous avons à envisager les échanges matériels, mais non leur dimension symbolique. Sader 2010, p. 36.

[856] La littérature sur le sujet est abondante. Par exemple Grainger 1991, Le Dinahet 2003, Prost 2003 ou Baslez 2004. Plus récemment, impliquant aussi la notion d'identité, Mairs 2010.

[857] Briquel-Chatonnet 1991, pp. 3-21.

[858] Kaplan 1972, p. 39.

[859] Waliszewski – Ortali Tazari 2002, p. 30 (Chhîm); Dunand – Duru 1962, pp. 39 *sqq* et p. 89 (Oumm el Amed).

divertissement, de commerce et de culte semblent relativement délimitées.[860] À Jablé, l'expansion de la ville à partir de la période hellénistique se fait même selon un plan hippodamien, qui tranche avec la trame urbaine de l'époque achéménide. Serait-ce la marque d'une "hellénisation" de l'espace? Et dans ce cas, les centres côtiers qui se rapprochent typologiquement de Jablé/Gabala, identifiés au chapitre 4, montrent-ils les mêmes transformations de l'espace urbain? Amrit/Marathos, Dor et Hirbet Asqalan/Ascalon, par exemple, pourraient peut-être présenter un urbanisme semblable, d'autant plus qu'ils ont livré des édifices grecs: un stade à Amrit, un théâtre à Hirbet Asqalan/Ascalon, un «édifice de divertissement» à Dor.[861] Plus qu'une diffusion d'un modèle urbain hellénique, les cas précédents représentent davantage, à notre avis, le témoin d'un effort de rationalisation de la gestion de la cité, alors en croissance.[862] À Beyrouth, en effet, bien que le plan de la ville hellénistique soit approximativement orthogonal, en particulier dans les quartiers alliant des habitations et des boutiques,[863] le développement urbain suit également des exigences topographiques et pratiques.[864] Par ailleurs, dans les habitations de la ville, le pragmatisme domine également: alors que les façades et les murs extérieurs restent les mêmes, les aménagements intérieurs se modifient avec le temps, suivant les besoins des habitants.[865] Toutefois, à partir du II^e^ siècle, alors qu'auparavant seule la taille des habitations variait, le module de base restant le même, de grandes maisons, à plan ouvert sur une cour intérieure, se construisent.[866] Un seul autre exemple est connu, à Tel Anafa: la grande résidence de la phase 2, le *Late Hellenistic Stuccoed Building* (LHSB) est fait de pièces en enfilade, ouvertes sur une cour intérieure.[867] Mais c'est là non l'échelle de la ville, mais bien celle des choix d'individus ou de familles, d'adopter des modèles helléniques. L'adoption de maisons ouvrant sur une cour intérieure n'est pas le seul élément qui change. À l'intérieur des habitations bérytaines, des décors ont été trouvés, en particulier des enduits peints. La technique et les styles de ces enduits présentent de nombreux parallèles avec Tel Anafa, Délos, et au-delà avec tout le bassin méditerranéen oriental.[868] On est donc face à une certaine «banalité décorative»[869] qui touche cette région entre la fin du II^e^ siècle et le I^er^ siècle.

En termes de logique spatiale, la documentation n'oriente pas vers la diffusion d'un plan urbanistique idéal, mais plus certainement vers une problématique commune aux grands pôles côtiers qui connaissent un développement urbain important et qui se dotent d'outils de planification en conséquence. Quant aux habitations étudiées, occupées très probablement par des Phéniciens,[870] elles témoignent d'un phénomène dépassant de loin les limites de notre zone d'étude et impliquant des réseaux plus développés. Pour le cas de Tel Anafa, les occupants, les matériaux choisis, comme le stuc, et les modèles de décoration proviendraient d'un centre côtier, comme Sidon ou Tyr, sans

[860] Stern 1993, p. 655 (pour Jaffa); Stern 1994, pp. 215-219 (pour Dor); Boksmati 2009, pp. 132-136 (pour Beyrouth; les zones résidentielles sont toutefois mixtes et comportent des boutiques et des ateliers). Les zones industrielles d'Amrit/Marathos et de Sarafand/Sarepta semblent confirmer une telle organisation.

[861] Aucune précision n'est donnée. Le bâtiment se trouve au nord de la ville.

[862] Badawi 2009, pp. 25-26. Pour un parallèle, Prost 2007, p. 255. La reconstruction de Milet selon un plan hippodamien est vue comme une modernisation de l'espace urbain.

[863] Les *insulae* sont alors desservies par une grande voie et par un réseau secondaire de petites rues.

[864] Boksmati 2009, pp. 134-135 (sur l'implantation des ateliers de teinture).

[865] Sharon 1987, p. 23; Stern 1993, pp. 361-362; Stern 1994, 203, 213 et 215.

[866] Boksmati 2009, p. 138.

[867] Weinberg 1971, p. 415; Avi Yonah 1975-1978, p. 66; Herbert 1994-1997, pp. 31-105 (I).

[868] Eristov 2015, pp. 296-306.

[869] Eristov 2015, p. 306 (reprenant F. Alabe).

[870] Pour Anafa, Herbert 1994-1997, pp. 20 et 29 (I).

que l'on puisse en dire plus. Cela prouve que l'adoption de nouveautés (ici stylistiques) ne concerne pas simplement la côte, mais aussi l'arrière-pays, confortant l'idée d'une connexion forte entre les deux.[871] Ce serait donc les cités entières (capitale et territoire) qui participeraient à la globalisation étudiée par M.J. Versluys,[872] autrement dit à un phénomène hellénistique de création d'une *koinè* stylistique, à partir d'une mise en commun d'éléments pris dans chacune des aires de la Méditerranée orientale. Un socle commun se formerait ainsi, un répertoire dans lequel chaque communauté pourrait ensuite puiser, sélectionner et réinterpréter des éléments. Toutes les réalisations de cette époque paraîtraient proches, mais se distingueraient selon l'origine et le projet de l'auteur ou du commanditaire.

Sur ce dernier point, il faudrait une modélisation incluant une zone bien plus vaste que la nôtre, pour tenter de saisir les dynamiques spatiales impliquées dans cette globalisation. Pour l'instant, seules les analyses du chapitre 4, avec leurs regroupements typologiques, invitent à comparer certains établissements entre eux, à relire les données qu'ils présentent, à faire des hypothèses sur les similarités qu'ils développent. Beyrouth, pôle émergent, verrait-il s'exprimer la globalisation comme Tripoli, qui semble dans la même situation? Dor, Amrit/Marathos ou encore Hirbet Asqalan/Ascalon, partageant à plusieurs reprises le même groupe typologique, présenteraient-ils des parallèles, en termes d'aménagement de la ville et de ses habitations, avec les deux premiers? Et les établissements orientaux, comme Mariamîn/Mariammè, utilisent-ils les mêmes modèles stylistiques, comme à Anafa? La modélisation spatiale proposée ici ne peut en effet appuyer la réflexion à cette échelle. Il faudrait davantage d'études comme celle menée par N. Boksmati sur Beyrouth pour nourrir une modélisation différente, sur les cœurs urbains, les phénomènes stylistiques. En revanche, comme la modélisation effectuée ici implique les interactions avec les arrière-pays, on peut mettre en évidence des phénomènes à l'échelle du territoire d'une cité. Un cas en particulier va servir d'appui à cette réflexion sur les liens entre les interactions spatiales et culturelles: le village d'Oumm el Amed, dans la périphérie de Tyr.

Ce petit établissement a, en effet, livré plus d'une quinzaine d'inscriptions en phénicien, parmi lesquelles des dédicaces, une inscription commémorative et des inscriptions funéraires. Il a également livré une documentation iconographique assez riche, en lien avec les temples ou les espaces funéraires. Alors que le support le plus répandu, tant pour les inscriptions que pour les reliefs, est la pierre locale, extraite d'une carrière jouxtant le site, la commémoration de l'élévation d'un portique dédié à Astarté en 222/221, est gravée sur du marbre, tout comme l'inscription retrouvée à Jaffa, mentionnée plus haut. Ces deux cas posent la question de la diffusion des matériaux rares, comme le marbre, évoquée précédemment. Dans le cas d'Oumm el Amed, l'archéologie relie le site à Tyr, qui aurait tout à fait pu fournir le marbre et le graver, mais les réseaux tendent à systématiquement rattacher le site à la Phénicie du Sud. Or, des pôles comme Dor, Akko/Ptolémaïs ou encore Atlit sont également susceptibles de fournir ce genre de service. Oumm el Amed a également livré des stèles et des statues. Leur étude pourrait mettre en évidence la circulation de modèles stylistiques, déjà soulignée pour le V^e^ siècle, dans le cas des sarcophages anthropoïdes de Sidon copiés ailleurs, dans d'autres matériaux moins nobles.[873] Plusieurs des personnages représentés, en effet, ressemblent fortement à ceux de stèles de marbre découvertes à Tyr. Les motifs élaborés dans la cité ont pu

[871] Foxhall 2004, reprise par Roppa 2013, p. 141. Après l'analyse du mobilier céramique, ces auteurs évoquent un *continuum* ville-campagne, auquel s'apparenterait la situation phénicienne décrite ici.
[872] Versluys 2014.
[873] Elayi – Haykal 1996, pp. 39-47, 79-84, 89-101 (découvertes à Arwad), 104 (découvertes à Tyr).

inspirer le style des œuvres commandées par les notables des arrière-pays. Un type de représentation nous intéresse particulièrement ici, celui des orantes, figurées sur plusieurs des stèles du site, seules ou avec un homme. Ces stèles funéraires visent à donner, sous un jour avantageux, une dernière image de la défunte, dont elles éclairent généralement la position sociale (et la filiation lorsque la stèle est inscrite). Or, ce qui frappe, c'est que toutes les femmes représentées portent le chiton et l'himation grecs, des vêtements devenus courants sur place ou constituant des traces de l'imitation locale des élites politiques helléniques.

Les femmes portent systématiquement une tenue grecque, mais elles sont pourtant figurées dans la position traditionnelle de l'orante, main droite levée. Lors d'une précédente étude de ces représentations, nous avons tenté un parallèle avec les femmes osques de Grande Grèce, représentées dans la peinture vasculaire du IV^e^ siècle av. n. è.[874] Dans la société osque, la tenue grecque est vue comme le signe d'une forte adhésion à l'hellénisme des femmes qui l'arborent, alors que le port de l'habit traditionnel, ou au moins de quelques attributs qui le rappellent, serait une volonté d'affirmation d'un rang social fort, pour lequel la tradition est une marque d'élitisme. Dans le cas de la Phénicie, ce serait donc une situation contraire à celle des Osques, puisque l'adoption du costume grec reflète *a priori* une hellénisation et une position sociale élevée – suffisamment importante, du moins, pour permettre l'érection d'une stèle funéraire. L'assimilation du port du chiton à une forme d'hellénisation semble pourtant simpliste. D'une part, nous ignorons pour ainsi dire tout de l'habillement traditionnel phénicien avant l'époque hellénistique,[875] d'autre part, hormis le port du vêtement grec, tous les autres éléments sont phéniciens: le nom et la position de l'orante, ainsi que l'inscription, en phénicien, ne témoignent pas d'une volonté d'adhésion à l'hellénisme.

En outre, lorsque les orantes sont accompagnées d'un homme, ce dernier est représenté en tenue traditionnelle, formée par la longue et ample tunique talaire nouée à la taille par une ceinture cachée par les plis du vêtement. Le statut du personnage féminin n'est pas assuré; elle pourrait être l'épouse de l'homme ou bien une oblate si ce dernier est prêtre.[876] Le contraste des habits des deux personnages est, dans tous les cas, révélateur. Mari et femme peuvent avoir fait le choix de se représenter différemment pour exprimer la même chose: leur rang social élevé, leur prestige dans la petite société d'Oumm el Amed. L'introduction de la mode hellénique reviendrait à confirmer une étude effectuée sur des couples mixtes de l'Antiquité et montrant que les femmes initiaient généralement le bricolage culturel dans leur foyer.[877] Il se peut, au contraire, que si la femme fait partie du personnel religieux, elle ne dispose pas de tenue rituelle spécifique comme le prêtre. En fin de compte, il est surtout probable que ce type de représentation obéisse à un langage iconographique de portée symbolique. Dans le cadre de ces codes, la tenue traditionnelle masculine et le chiton et l'himation portés par les personnages féminins seraient le signe de la situation sociale élevée des défunts.[878] Cette interprétation tient en outre compte de l'existence de nombreuses stèles tyriennes obéissant aux mêmes schémas de représentation.[879] De

[874] Guillon 2008, p. 117, à partir de Dewailly 1983, pp. 273-278.
[875] Maes 1991, p. 209. Les stèles d'Oumm el Amed sont une des principales sources de notre connaissance de l'habillement phénicien.
[876] Maes 1991, p. 224. L'auteur revient sur l'interprétation de ce costume comme un costume rituel. Selon lui, les arguments ne sont pas assez solides pour assurer l'identification des hommes des stèles comme des prêtres. Une seule d'entre elles mentionne effectivement, dans une inscription, un prêtre. Il s'agirait donc plutôt d'un costume identifiant les dignitaires.
[877] Van Compernolle 1983, pp. 1033-1049.
[878] Maes 1991, p. 224.
[879] Gubel 2002, pp. 141-142.

Tyr, les codes de représentation paraissent gagner les arrière-pays, sans savoir si le moteur réside dans des commandes faites par les élites venues dans la capitale tyrienne ou si des ateliers locaux, à partir de cartons, produisent, avec des matériaux locaux, des stèles inspirées par des modèles issus des grands centres côtiers.

Il s'agit, finalement, d'un phénomène classique de rayonnement des élites. Tout comme Straton II et sa cour vivaient à la mode perse,[880] les élites phéniciennes tyriennes se font représenter au moyen d'éléments helléniques qui viennent rappeler leur rang social. Il ne s'agit pas d'une transformation radicale des modes vestimentaires, comme le costume des personnages masculins en témoigne. Ce sont eux, dans le cas présent, qui associent probablement tradition et élitisme, comme les femmes le font dans la société osque. Pourtant, dans toutes les phases de modélisation des réseaux d'interaction, Oumm el Amed se rattache à la Phénicie du Sud. Il faut regarder du côté des réseaux hiérarchiques pour voir Oumm el Amed interagir avec Tyr. C'est également le cas pour Anafa, dont la construction du LHSB a nécessité des matériaux rares et des modèles pour la décoration des pièces. C'est encore le cas pour Kharayeb, dont les statuettes, sans doute associées à un culte lié à la fertilité et à la guérison des maladies infantiles, possèdent des caractéristiques helléniques.[881] Il faut donc prendre en compte, pour l'analyse des interactions culturelles, non seulement les réseaux d'interactions potentielles, mais encore la notion de hiérarchie entre les sites, qui semble ici avoir un rôle dans la diffusion de modèles. Se pose ainsi la question de savoir dans quelle mesure les Phéniciens ont côtoyé la culture hellénique en tant que culture des conquérants, des élites, et non plus simplement, en tant que culture dans l'air du temps.[882]

Le cas d'Oumm el Amed donne une idée des phénomènes culturels liés aux réseaux, en revanche tout phénomène de diffusion depuis la côte n'est pas forcément culturel. Prenons le cas du vin égéen. Son importation est restituée grâce aux anses des amphores qui le contenaient, et qui portent la plupart du temps un timbre permettant d'identifier les lieux de fabrication, en général Cos, Chios, Cnide et surtout Rhodes. Le vin est ainsi importé dans tout le Proche-Orient, et en Phénicie entre la fin du IV^{e} siècle et le I^{er} siècle. Sur le site de Keisan, J. Briend et J.-B. Humbert voient dans la présence de ces amphores la marque «de la présence et de la pénétration d'une population grecque qui ne se satisfaisait pas de la production viticole locale de moindre qualité».[883] Cette analyse est contredite par plusieurs éléments. Le premier est qu'aucune allusion à une mauvaise qualité du vin n'est faire dans les textes qui mentionnent la viticulture phénicienne.[884] L'élément suivant est l'absence de communauté grecque vivant dans les sites du corpus, qui sont plus probablement occupés par des populations locales, phéniciennes ou cosmopolites. L'ouverture aux produits égéens pourrait venir du fait que les Rhodiens ont exporté leur vin en utilisant les circuits commerciaux déjà en place pour exporter leurs céramiques.[885] Ces importations de vin seraient ainsi le résultat d'une dynamique commerciale initiée au début de l'époque hellénistique et qui s'achève à l'issue de celle-ci.[886]

---

[880] Briant 1996, pp. 215, 306 (à partir d'Athénée XII 531a-532c).
[881] Lancellotti 2003, pp. 341-370.
[882] Waelkens – Poblome – Vyncke 2010, p. 22.
[883] Briend – Humbert 1980, p. 243.
[884] Lipiński 1992, p. 492 (sur la viticulture) et Sartre 2001, p. 219 (sur l'exportation du vin samaritain).
[885] Elaigne 2007, pp. 109-113 (pour l'identification des céramiques rhodiennes et leur quantité dans le profil beyrouthin) et 118-120 (pour les caractéristiques et les apports de l'atelier rhodien dans la production et la diffusion des céramiques fines au Proche-Orient). Le fait d'exporter le vin en grande quantité a également pu faire du vin rhodien un produit moins cher et plus accessible.
[886] Rhodes ne survit pas à la concurrence de Délos, nouveau port franc fondé par les Romains en Méditerranée orientale

Ces quelques exemples montrent que les habitants des cités phéniciennes n'échangent pas simplement des objets, des matériaux. Avec ces derniers, ou avec les hommes empruntant les chemins, circulent des cartons, des modèles, des goûts esthétiques, des codes iconographiques nouveaux. Les réseaux sont donc également le support d'interactions culturelles complexes, dépassant la simple question d'une hellénisation, d'une diffusion de l'hellénisme des centres aux arrière-pays. Même si, en l'état, le corpus ne permet de n'en analyser que quelques exemples, la dimension culturelle doit absolument être prise en compte dans l'analyse des réseaux modélisés. La modélisation spatiale montre ainsi comment elle peut participer à la lecture des dynamiques complexes qui animent les cités. Elle pousse, en effet, à envisager autrement l'espace et à laisser de côté la distinction binaire entre cités et campagnes, ou mieux, entre cités hellénisées et campagnes traditionnelles; entre l'urbain et le rural, ou plutôt l'urbain actif, évolué, en un mot "civilisé", et le rural traditionnel, stagnant.[887] L'ensemble de ces schémas est trop étroitement lié à l'univers colonialiste des XIX^{e} et XX^{e} siècles,[888] qui a appliqué à l'époque hellénistique une grille de lecture anachronique et biaisée.[889]

L'image des cités phéniciennes, finalement, intègre le processus qui touche non seulement ces cités, mais également toutes celles qui peuplent le bassin méditerranéen oriental, et qui tend à uniformiser leur configuration extérieure. Les cités phéniciennes ne deviennent pas des *poleis* grecques, mais entrent dans le grand ensemble des cités hellénistiques, qui partagent un certain nombre d'éléments – infrastructures comme le théâtre, styles décoratifs, vaisselle, etc. –, tout en restant originales.[890] La grande continuité des interactions, qui ressort de l'expérience de modélisation, n'est pas un argument en faveur d'une pétrification territoriale. En effet, cette continuité structurelle va de paire avec une évolution certaine du contenu des échanges: le mobilier grec, les vins égéens et la vaisselle régionale empruntent des voies de passage anciennes qui ont fait la preuve de leur efficacité aux périodes précédentes. En revanche, l'affirmation des Hasmonéens au I^{er} siècle marque un changement que l'état de notre corpus ne peut, à ce stade, mettre en évidence dans le cadre de la modélisation. C'est l'annonce d'un nouvel ordre romain, que certains phénomènes, comme la régionalisation des échanges, préparent déjà depuis un siècle.

En conclusion, les cités phéniciennes développent, en lien avec leur arrière-pays, une organisation spatiale complexe et cohérente, qui est loin d'obéir à la dichotomie simpliste de l'urbain et du rural, du littoral et de l'arrière-pays, du local et du global qu'est l'hellénisme. La dimension sociale des réseaux, qui transcende cette dichotomie, est importante: le rayonnement des élites urbaines semble "contaminer" en premier lieu celles des arrière-pays. Les réseaux, en permettant la circulation des objets, des modèles et des hommes, renforcent certainement les liens entre ces élites, par lesquelles passent les innovations. Même si l'on parvient à entrevoir certains aspects des échanges dans les cités, la difficulté majeure reste de saisir l'articulation entre les flux et la circulation de ce qui n'est pas matériel ou de ce qui a disparu (les denrées périssables, le tissu, les cartons des artisans, etc.), surtout dans l'état actuel des connaissances. Si on n'en sait encore que trop peu sur les liens qui unissent les cités et leur territoire, une chose est sûre: la mise en œuvre

---

en 166. Prost 2007, p. 257.

[887] Pour aller plus loin sur l'association des dimensions rurales et urbaines à des classses sociales ou ethniques, Roppa 2013, pp. 14-16.

[888] Waelkens – Poblome – Vyncke 2010, p. 19 et 21.

[889] Bonnet 2006, p. 366.

[890] Par exemple dans leur fonctionnement politique. Apicella – Briquel-Chatonnet 2015, pp. 9-29.

des questionnements et l'interprétation des résultats invitent à abandonner ou à réviser le concept d'hellénisation, qui ne rend pas compte de la pluralité des logiques et des stratégies, pour explorer toute la richesse et la complexité d'un espace à dimensions multiples.[891]

[891] Bonnet 2015, pp. 521-535, en particulier les pp. 534-535. On partage les conclusions de l'auteure, qu'elle tire de l'analyse d'autres types de paysages, religieux et culturels en particulier.

Conclusion

L'enjeu de notre parcours phénicien était donc triple: rendre leur dimension spatiale aux cités phéniciennes, à contrepied d'un certain déterminisme géographique qui les limitait à la plaine côtière; apprécier les modes de structuration de territoires dont les structures politiques mutent de façon originale et dont les frontières sont mouvantes; faire dialoguer les échelles d'analyse locale (la cité) et régionale (les cités) pour avoir un tableau le plus complet possible d'un espace dans une période de changements, de rencontres, d'adaptations des modèles sociaux, politiques, économiques, religieux entre les Phéniciens et les Grecs.

Les produits des analyses, c'est-à-dire les groupes typologiques et les réseaux, ont été interprétés, puis définis plus en détail grâce au contexte historique et, enfin, confrontés à d'autres lectures des territoires des cités phéniciennes. Contrairement aux travaux menés sur la Phénicie auparavant, on a constamment veillé à partir de l'espace, à l'appréhender comme un objet d'étude à part entière, pour progresser vers une meilleure connaissance des sociétés phéniciennes, de leur fonctionnement économique, politique et culturel. En d'autres termes, on a proposé une interprétation géo-archéologique des données de notre corpus, pour obtenir ce que R. White nomme des *visualizations*,[892] des images complexes et dynamiques des arrière-pays des cités, traduisant l'organisation et les pratiques spatiales des Phéniciens, dans une confrontation permanente de la réalité des données et de la représentation visuelle d'un modèle.

Sans reprendre le développement complet des résultats, on souhaite ici revenir sur les principaux apports de notre travail, que l'on peut regrouper en quatre grands ensembles. Le premier concerne les groupes obtenus par le traitement typologique. L'ACP et la CAH ont respectivement mis en avant trois groupes de sites au profil proche et cinq groupes de sites analogues. Quelle que soit l'analyse considérée, l'un de ces groupes rassemble systématiquement les sites mineurs avec les sites sur lesquels on dispose de peu d'informations. C'est le groupe dit résiduel: reflétant strictement l'état lacunaire de la documentation, il ne doit pas être analysé en l'état. Les autres groupes ne présentent souvent pas de cohérence forte sur le plan historique: ils ne se regroupent pas selon leur statut politique supposé ou leur distance par rapport à la mer, par exemple. Toutefois, un groupe, qui se retrouve à la fois dans l'ACP et dans la CAH, partage un certain nombre de caractéristiques communes. Il est constitué d'Akko, d'Amrit/Marathos, d'Atlit, de Baniyas, de Hirbet Asqalan/Ascalon, de Jablé/Gabala, de Jaffa, de Kazel/Simyra, de Khane/Orthosie, de Qaisariya/Tour de Straton, de Tartous/Antarados et de Tripoli. Ces sites, après interprétation des composantes principales, ont été qualifiés de sites majeurs, au rôle politique spécifique, aux activités multiples et aux infrastructures importantes et prestigieuses. On ne peut qu'esquisser les contours, mais on pressent que ce groupe joue un rôle fort dans la structuration des arrière-pays des cités phéniciennes. ACP et CAH ont par conséquent montré un potentiel d'analyse. Si le corpus archéologique s'enrichit dans les prochaines années, elles s'avèreront certainement être un outil d'interprétation efficace et pertinent.

La seule disposition des sites dans l'espace a permis par ailleurs de dégager quelques logiques générales d'implantation, complétées par des logiques de circulation mises en évidence grâce au calcul des chemins de coût, qui constituent notre deuxième ensemble de résultats. La plus grande partie des établissements se trouvent sur le littoral ou dans la plaine côtière, limitée par les montagnes d'Ansarieh, du Liban et du Carmel. Ce couloir côtier constitue une voie de passage très fréquentée

[892] White 2010, p. 1.

dans l'Antiquité et dessert les cœurs urbains de cités comme Tripoli, Jbeil/Byblos, Beyrouth et Saida/Sidon, ainsi que les accès aux îles d'Arwad et de Tyr. Les cités, implantées depuis l'âge du Bronze au moins, se sont développées grâce à des conditions favorables à l'installation et à la pérennisation d'un ou plusieurs ports.[893] Elles représentent un héritage anthropique dans l'organisation de l'espace phénicien, un déterminant humain dans la formation des réseaux. Quelques agglomérations occupent ensuite les reliefs et les zones vallonnées plus éloignées de la côte: Massyaf, Mariamîn/Mariammè, Rafniyé/Raphanée, Hosn Soleiman/Baetocécé et Kharayeb (et peut-être Sigôn), en effet, existent au moins depuis la période achéménide. Les premières surveillent d'importantes voies de passage, les secondes sont des sanctuaires. Yanouh et Chhîm s'installent pendant la période hellénistique sur le versant occidental du Liban, témoignant sans aucun doute d'une mise en valeur des arrière-pays. Les derniers sites occupent les plaines intérieures et se trouvent au carrefour de grandes voies de passage: Kamid el-Loz dans la Béqaa et Anafa dans la vallée de la Houla.

Hormis les sanctuaires, dont la logique d'implantation est aussi liée à des considérations religieuses, les sites du corpus présentent tous une grande accessibilité[894] ou une proximité avec un itinéraire fréquenté. L'espace phénicien s'organise, en effet, selon de grandes logiques de circulation; en plus de la route côtière, qui lie toute la zone d'étude, les plaines du Akkar, de la Trouée de Homs et de la Béqaa forment un premier ensemble de voies de circulation. Il est complété par les grandes vallées de l'Oronte au nord, et par la dépression de Ghor au sud. D'autres vallées, qui ont creusé les montagnes, comme celles du Nahr Ibrahim ou du Litani, ou encore le vallon du Barada, permettent de circuler entre l'est et l'ouest des arrière-pays. Ces circuits sont complétés par des chemins plus petits, les cols, les lignes de crêtes ou les failles, comme celle de Yammouneh, qui font des montagnes un espace de circulation jusqu'au-delà de l'Anti-Liban. Cette étude a mis en lumière des axes de circulation situés bien plus à l'est que ne le laissait présager l'image traditionnelle de la bande côtière tournée vers la mer. Elle a aussi montré la possibilité pour les arrière-pays de s'organiser selon des logiques nord-sud, sans passer par les grandes agglomérations du littoral. En résumé, bien que les sites soient principalement implantés près du littoral, notre étude a donné l'image d'une zone cohérente, dotée de réseaux de communication développés, qui relient tous les secteurs du territoire civique, montagnes comprises.

L'étude de ces réseaux d'interactions, ajoutée à celle des réseaux hiérarchiques, a permis d'obtenir un troisième ensemble de conclusions, concernant la constitution et l'évolution des réseaux dans le temps. On a initialement examiné le lien entre la période hellénistique et les changements géopolitiques qui affectent la région. Les Grecs ont-ils apporté ce changement, comme certains spécialistes l'affirment encore? Ou bien les changements sont-ils le fait d'évolutions locales, déjà en germe à l'époque achéménide? Sont-ce les changements ou les continuités qui priment? Le comportement des réseaux permet de répondre, au moins partiellement, à ces questions.

Trois grands ensembles régionaux, stables tout au long de la période hellénistique, se sont distingués: la Phénicie du Nord, la Phénicie du centre et la Phénicie du Sud. Disjoints, les réseaux des trois ensembles montrent une grande continuité, qui se prolonge peut-être pendant la période romaine, en raison de la force des déterminants environnementaux. Les réseaux évoluent pourtant dans le détail, très certainement au gré des fluctuations d'ordre économique et politique. Par exemple, les deux grands itinéraires remarqués par J.-P. Rey-Coquais dans la pérée d'Arwad,[895] qui partent de

[893] Carayon 2008, pp. 677-678.
[894] Brunet – Ferras – Théry 2005, p. 15.
[895] Rey-Coquais 1974, pp. 72-73 et 76. Le premier itinéraire contourne le Djebel Ansariyé par le nord: depuis Thapsaque

l'arrière-pays et débouchent à Soukas et Tabbat al-Hammam à l'époque achéménide, parviennent plus certainement à Jablé/Gabala et à Qarnum/Carné à l'époque hellénistique. La direction générale de l'itinéraire est identique, mais son débouché est capté par d'autres établissements, alors plus dynamiques.[896]

L'étude des réseaux d'interactions et de hiérarchie a également mis en valeur un certain nombre de pôles qui tiennent certainement un rôle dans l'organisation politique de la cité. Le groupe des pôles recoupe celui des sites majeurs, tiré des analyses typologiques. À la période 1, de la fin du IVe jusqu'à la fin du IIIe siècle, Kazel/Simyra, Amrit/Marathos et Tripoli font partie de ces pôles, en Phénicie du Nord. Au sud, Dor constitue le pôle majeur dans le réseau d'interactions; Akko et Jaffa occupent la même position dans les réseaux d'interactions et de hiérarchie. À la période 2, qui couvre le IIe siècle, Amrit/Marathos s'est effacée au profit de Kazel/Simyra. Au sud, Jaffa semble aussi ne plus assumer de rôle important. Enfin, à la période 3, de la fin du IIe au milieu du Ier siècle, nous retrouvons une situation similaire à la période 1.

Trois éléments ont été mis en lumière à la suite de l'étude des réseaux et des pôles. Le premier est le fait que, contrairement aux analyses typologiques, l'analyse spatiale souffre moins des lacunes du corpus et peut être reliée à des événements hellénistiques: la période 2, par exemple, présente des réseaux différents de ceux des périodes 1 et 3. Or, elle correspond au temps de l'intégration du sud de la Phénicie au royaume séleucide à partir de 198, puis aux premières difficultés du pouvoir séleucide, à la mort d'Antiochos III en 187. Arwad, alors plus agressive envers les cités de la pérée, attaque Amrit/Marathos, ce qui pourrait justifier la place prédominante de Kazel/Simyra. En revanche, comme Kazel/Simyra finit également sous le joug d'Arwad, la période 3 représente un retour, en quelque sorte, à l'équilibre initial. Au sud, le fait que Dor n'intervienne pas dans le réseau hiérarchique, alors qu'elle a une place prédominante dans le réseau des interactions, s'explique peut-être par l'emprise politique qu'Akko-Ptolémaïs, refondée par les Lagides au IIIe siècle, exerce alors sur cette zone.

Le deuxième élément provient de la lecture des réseaux à la lumière du contexte historique du Ier siècle. Les deux lectures ne sont que partiellement incompatibles. En effet, au Ier siècle, les cités du sud sont presque toutes autonomes avant que les Hasmonéens ne les occupent.[897] Nous savons que des transformations profondes, en termes économiques, affectent la zone, grâce au changement de mobilier dans les établissements placés sous leur contrôle.[898] Le réseau des interactions de Phénicie du Sud, englobé entièrement dans ce royaume, a pu perdurer, si ce sont les types des biens distribués qui se sont modifiés après la conquête hasmonéenne. En revanche, le réseau hiérarchique, qui ne correspond pas à ce que nous savons de la situation politique de la zone, ne fait sans doute que refléter l'état lacunaire de nos données.

---

sur l'Oronte, en passant par Alep, il gagne ensuite la mer par la dépression de Laodicée, passage naturel déjà utilisé au temps du royaume d'Ougarit. L'autre itinéraire emprunte la Trouée de Homs, qui sépare les vallées de l'Oronte et de l'Éleuthère.

[896] Riis 1979, pp. 61, 63; Duyrat 2005, p. 199 (Soukas: le site est même abandonné au passage de Pompée, Riis 1991, p. 514); Braidwood 1940, pp. 187-188; Rey-Coquais 1974, p. 77 (Tabbat al-Hammam).

[897] Au IIIe siècle, Akko devient Ptolémaïs; Arsaf est refondée en Apollonia, au IIe siècle; Dor et la Tour de Straton sont dirigées au Ier siècle par un tyran, avant d'être conquises par Alexandre Jannée. Seule Ascalon semble épargnée. Elle frappe ses monnaies au Ier siècle. Le cas de Jaffa est plus obscur, et nous ignorons la date de sa prise d'autonomie. Elle est aussi intégrée au royaume hasmonéen.

[898] Finkielsztejn 1998a, pp. 83-121.

Le troisième élément, enfin, est la grande capacité de résilience des réseaux. Bien qu'on les envisage à l'échelle de la cité, ils sont tributaires de la géopolitique régionale. Cette articulation entre le local et le régional provoque des mutations et des ruptures des réseaux, lors des guerres de Syrie notamment, entre 260 et 198.[899] Les réseaux semblent cependant se reconstruire rapidement, à l'identique ou presque, ce qui est d'ailleurs confirmée par l'archéologie. L'épanouissement d'Arqa, qui reconstruit ses réseaux rapidement après 200 et le développement des établissements ituréens dans la Béqaa, qui servait de voie de passage des armées pendant les guerres de Syrie, en sont la preuve.[900] Par conséquent, l'époque hellénistique ne marque pas, d'un point de vue spatial, un grand changement dans l'organisation du Proche-Orient et plus particulièrement des cités phéniciennes. Globalement, c'est bien une impression de continuité qui se dégage des réseaux. Cette impression ne doit cependant pas faire illusion. La permanence des grandes lignes du réseau n'implique pas, en effet, la permanence des types et des fréquences des échanges.

Cette tentative pour caractériser les réseaux, c'est-à-dire d'identifier les types de circulations, leur ampleur et leurs acteurs, a débouché sur l'élaboration de plusieurs hypothèses, constituant notre quatrième et dernier ensemble de conclusions. Dans cette étape, on a largement eu recours à la documentation archéologique, en particulier aux types de mobilier signalant des circuits commerciaux, comme les amphores égéennes, les ESA ou le marbre. On a conclu, d'une part, à la complexité des échanges au sein de la cité et même de l'espace phénicien, avec des systèmes portuaires complexes intra et inter-cités, avec des échelles de circulation différentes selon les types d'échanges (matériaux bruts, travaillés, objets manufacturés…). La cité semble pourtant garder le contrôle d'une partie des échanges au moins, grâce à l'organisation de zones particulières, dédiées à cette activité, comme les ports, les sites de frontières, tels Massyaf, Mariamîn/Mariammè et Rafniyé/Raphanée en Phénicie du Nord. Les sanctuaires, en revanche, pourraient constituer des zones économiques échappant à son contrôle.

L'implication dans des circuits régionaux suggère que les cités ne sont pas les seules protagonistes des échanges, même sur leur propre territoire. La communauté ituréenne, avant de s'émanciper politiquement et de menacer les petites cités de Phénicie septentrionale, peut avoir contribué à la mise en valeur des marges de Tyr, de Sidon ou d'Arwad. L'image qui ressort de notre analyse, en fin de compte, est celle d'un *patchwork* de zones de production et de consommation distinctes, dépassant de loin la division entre ville et campagne, reliées entre elles et organisées autour de pôles économiques et politiques. On a souligné à plusieurs reprises combien cette vision des rapports entre les cités phéniciennes et leurs arrière-pays se rapproche de l'interprétation que P. Horden et N. Purcell proposent des espaces méditerranéens: des *microecologies* interconnectées.[901] La Méditerranée est riche de ces *microecologies*, autrement dit de ces petites portions d'espace méditerranéen homogènes d'un point de vue écologique, économique, politique ou culturel. Elle parvient, en tant que matrice de connectivité, à les mettre en relation. Le parallèle est aisé à tracer avec les arrière-pays phéniciens: composés de *microecologies*, ils sont également cosmopolites. Finalement, en restituant à la Phénicie sa dimension terrestre, on a dans le même temps redessiné sa dimension méditerranéenne.

---

[899] Grainger 1991, p. 103 (la Béqaa pendant les guerres de Syrie); Sartre 2001, pp. 190-203 (les guerres de Syrie). Nous ne tenons pas compte ici de la première guerre de Syrie qui n'a apparemment pas touché la Phénicie ni la Palestine (Sartre 2001, pp. 188-190).

[900] Grainger 1991, p. 103 (Béqaa).

[901] Horden – Purcell 2000, pp. 53-54.

La dimension méditerranéenne de la Phénicie ouvre dès lors des perspectives. Si la Méditerranée orientale est marquée par la globalisation dans le domaine du style, des représentations, des domaines "artistiques", l'est-elle également du point de vue spatial? C'est-à-dire que les cités phéniciennes et leurs voisines, face à un environnement méditerranéen complexe et fractionné, se comportent-elles toutes de manière semblable, jouant sur les connexions pour exploiter et contrôler des ressources plurielles? Les royaumes hellénistiques favoriseraient-ils une forme de globalisation des rapports au territoire, en promouvant, de surcroît, le modèle de la *polis* grecque?

La perspective d'une étude des territoires et des réseaux à l'échelle méditerranéenne pose la question des interfaces entre cette mer matrice de connectivité et les réseaux d'interactions continentaux. On a suggéré que les ports phéniciens, et en particulier les ports principaux des cités, constituaient ces espaces de contact. L'étude des ports comme nœuds de communication est d'autant plus prometteuse que plusieurs chercheurs s'intéressent actuellement aux systèmes portuaires. N. Carayon, dans la conclusion de sa thèse de doctorat portant sur les ports phéniciens de Méditerranée, propose même d'étudier la relation entre l'espace portuaire et l'évolution urbaine et péri-urbaine des cités phéniciennes, notamment avec les zones d'activités qui se développent dans leur périphérie.[902] Nous rejoignons l'avis de N. Carayon, qui voit dans cette piste la possibilité de mieux comprendre le port comme catalyseur des échanges économiques, mais aussi culturels.

Un tel projet d'étude pourrait s'étendre aux autres établissements identifiés comme des nœuds de communication dans les réseaux phéniciens. Des recherches plus approfondies ou complémentaires à Chhîm, au carrefour des itinéraires côtiers et montagnards, à Kamid el-Loz ou à Anafa, également implantés au croisement de grandes routes, et dans les sites du piémont oriental du Djebel Ansarieh, comme Massyaf, Mariamîn et Rafniyé, pourraient aider à mieux comprendre ces espaces de transition, entre deux zones écologiques (côte/montagne, montagne/vallée, vallées/collines et vallée/piémont) et, du moins dans le cas des derniers établissements, entre deux zones politiques. Cette autre piste de recherche, envisagée à une échelle plus réduite que celle de la Méditerranée et de ses interfaces, suit en fait les recommandations de P. Garmy, de P. Horden et de N Purcell.[903] Plutôt que de classer les sites par fonction ou par importance, il s'agirait ici de les étudier à la lumière de la place qu'ils occupent tous dans une structure plus vaste. Faire varier les échelles, changer d'angle d'étude, comme on l'a fait dans la présente recherche, permettrait peut-être, dans le cas des nœuds du réseau, de mieux comprendre les dynamiques spatiales des cités. Nœuds, pôles, zones de contact. L'étude de la trame ne doit pas nous faire oublier celle de ses mailles. Plusieurs hypothèses ont été émises sur les productions des cités, leur mise en circulation et leur utilisation. L'impossibilité de confirmer une grande part d'entre elles, dans l'état actuel de nos connaissances, montre bien la nécessité d'une prise en compte des espaces d'exploitation du sol, agricoles, sylvicoles et miniers.

Une dernière piste de recherche que l'on souhaite évoquer, et qui concerne également le thème des circulations de biens, est celle de la céramique proche-orientale. En 2001, M. Sartre, dans un ouvrage de synthèse sur l'Orient hellénistique, soulignait la faiblesse des connaissances dans ce domaine, bien moins développées que pour la céramique grecque, par exemple.[904] Pourtant, au même titre que ces dernières, les céramiques proche-orientales sont le marqueur des échanges antiques, la matérialisation de circuits de distribution, ainsi que le témoin de la vie quotidienne des

[902] Carayon 2008, p. 689.
[903] Horden – Purcell 2000, pp. 121-122; Garmy 2012, pp. 20 et 194-195.
[904] Sartre 2001, p. 225.

habitants des cités, dans leurs activités culinaires (la vaisselle) ou cultuelle (les statuettes) par exemple. À cet égard, les avancées obtenues grâce aux découvertes faites à Beyrouth sont fondamentales. La localisation des ateliers par analyses physico-chimiques et l'étude des styles de décor et de vernis ont déjà permis d'affiner la chronologie des importations et la carte des réseaux de distribution.[905] Il s'agit là d'un domaine essentiel pour les études qui s'inscrivent dans une démarche comparable à la nôtre.

Pour revenir sur notre démarche, l'utilisation de la modélisation et des statistiques a renouvelé notre vision de la Phénicie, sans remettre en cause les principales interprétations historiques – quant au changement des équilibres au tournant du IIe siècle, par exemple –, mais en apportant une définition nouvelle des dimensions de la Phénicie et de l'implication des arrière-pays dans les grands réseaux d'échanges proche-orientaux. C'est une des vertus de la modélisation: elle ne vient pas nécessairement contredire des résultats précédents, mais bien prolonger et enrichir la réflexion. On peut citer à cet égard, l'étude de O. Tal menée pour l'époque achéménide sur un espace également intégré à cette étude: la Palestine, ou Phénicie du Sud. O. Tal a mis en œuvre des outils géographiques comme le modèle des places centrales pour interpréter la répartition des établissements anciens et déduire le rôle des acteurs régionaux, comme on l'a fait. Il insiste essentiellement, dans sa conclusion, sur le caractère très local de l'organisation spatiale, mise en place, selon lui, par les seuls autochtones, sans les Phéniciens ni les Perses, qui représentent alors le pouvoir politique.[906] Or, d'après nos recherches, qui portent certes sur la période hellénistique, on ne saurait aboutir aux mêmes conclusions. Notre étude a en effet révélé la capacité de résilience des réseaux et le rôle effectif des acteurs régionaux; la Palestine, achéménide, puis hellénistique se construit également à partir d'une dimension méditerranéenne. À l'instar du reste de la Phénicie, ses dynamiques spatiales sont le produit de facteurs variés, locaux et extérieurs. La volonté des Hasmonéens de posséder leur propre ouverture sur la Méditerranée va d'ailleurs dans le sens d'une implication de cette zone dans des réseaux extérieurs aux cités palestiniennes.

En définitive, cette étude a fourni une nouvelle représentation des arrière-pays des cités phéniciennes et des rapports qu'ils entretenaient avec celles-ci, bien plus riche et complexe que le paysage phénicien traditionnel, simple toile de fond pour des cités-ports de départ vers la Méditerranée. La représentation que l'on soumet se veut également dynamique et évolutive. On espère que de nouvelles données, dans les années à venir, pourront venir compléter certains blancs dans l'image, car la modélisation est un outil souple qui présente le grand avantage de permettre l'actualisation des données et des connaissances. Pour l'instant, ces dernières ont mis en évidence la présence conjointe d'une continuité de la structure des réseaux et d'une évolution des flux de biens, de personnes et sans doute de savoir-faire et d'idées. Les routes locales changent également, au gré des événements politiques régionaux et locaux.

C'est, en fin de compte, l'image d'une société en perpétuelle adaptation que l'on propose. Cela se lit dans les réseaux, mais également dans la culture. On a rejeté dès le départ le terme d'hellénisation, ainsi que toutes les dualités à couleur colonialiste qui n'expriment qu'un affrontement et un conflit, là où s'est produit une rencontre culturelle à paramètres multiples, entre les Phéniciens, les Grecs, mais également les Arabes, les Juifs et plus tard les Romains, qui tous se côtoient dans les cités et dans les arrière-pays. Un dialogue se met en place entre la tradition et l'innovation, dès la période hellénistique, et continue probablement ensuite: les orantes en position traditionnelle de

[905] Notamment Elaigne 2003, pp. 392-409; Elaigne 2007, pp. 107-142; Elaigne 2015.
[906] Tal 2005, pp. 76-92.

deuil portent le chiton, les statuettes offertes dans les sanctuaires ne sont plus représentées de façon hiératique, on cuisine dans des casseroles, on pose le braséro à côté du *tannour*, on diversifie, en fait, les horizons tant artistiques que quotidiens. Ces adaptations impliquent des processus culturels, religieux et commerciaux, annonçant dès le II^e^ siècle des phénomènes appelés à s'épanouir plus tard, sous l'Empire romain. De ce point de vue, une étude de l'organisation spatiale des établissements phéniciens dans le *temps long*, cher à F. Braudel,[907] serait sans doute un atout pour la compréhension de la Phénicie hellénistique et de ses agglomérations qui ont perduré, pour une large part, jusqu'à nos jours.

[907] Braudel 1990, p. 21 («l'histoire au ralenti» et l'utilité de la géographie pour l'étudier). Des initiatives comme celles de Gatier – Aliquot – Nordiguian 2011 constituent une occasion d'étudier les réseaux sur le temps long. Les résultats obtenus en Lodévois, sur des sources menant de l'Antiquité à l'époque moderne, sont également encourageants (Nuninger *et al*. 2006, pp. 2-28).

Annexes

	Nom du site	Localisation actuelle
1	Abu Hawam (Tell)	Israël
2	Akko-Ptolémaïs	Israël
3	Akshaph	Israël?
4	Akzib (ou Achziv)	Israël
5	Amrit/Marathos	Syrie
6	Anafa (Tell)	Israël
7	Arab al-Mulk/Paltos	Syrie
8	Ard Artusi/Khane/Orthosie	Liban
9	Ardé	Liban
10	Arqa (Tell)	Liban
11	Arsaf/Apollonia	Israël
12	Atlit	Israël
13	Baniyas/Balanée	Syrie
14	Batroun/Botrys	Liban
15	Cheikh Zenad	Syrie
16	Chhîm	Liban
17	Daruk (Tell)	Syrie
18	Dor	Israël
19	Enfeh	Liban
20	Ghamqé (Tell)/Énhydra	Syrie
21	Hirbet Asqalan/Ascalon	Israël
22	Hosn Soleiman/Baetocécé	Syrie
23	Iris (Tell)	Syrie
24	Jablé/Gabala	Syrie
25	Jaffa	Israël
26	Jiyeh/Porphyréon	Liban
27	Kamid el-Loz	Liban
28	Kazel (Tell)/Simyra	Syrie
29	Keisan (Tell)	Israël
30	Khaldé	Liban
31	Khan Khaldé	Liban
32	Kharayeb	Liban
33	Khirbet Kinniyeh	Israël
34	Ma'amer (Tell)	Israël
35	Mariamîn/Mariammè	Syrie
36	Massyaf	Syrie

37	Mevorakh (Tell)	Israël
38	Michal (Tell)	Israël
39	Oumm el Amed/Hammon	Liban
40	Qaisariya/ Tour de Straton/ Césarée	Israël
41	Qal'at el Hosn	Liban
42	Qarnum (Tell)/Carné	Syrie
43	Rafniyé/Raphanée	Syrie
44	Regev, Tell/Tell el-Harbaj	Israël
45	Sarafand/Sarepta	Liban
46	Sianu (Tell)	Syrie
47	Sigôn	Syrie?
48	Soukas (Tell)	Syrie
49	Tabbat al-Hammam	Syrie
50	Tartous/Antarados	Syrie
51	Tripoli	Liban
52	Tweini (Tell)	Syrie
53	Yanouh	Liban
	Arwad	Syrie
	Beyrouth/Bérytos	Liban
	Jbeil/Byblos	Liban
	Saïda/Sidon	Liban
	Sour/Tyr	Liban

1. Ensemble des sites du corpus (enregistrés dans la base de données) et des cités phéniciennes.

Sites/critères	Sources	Port	Fortif.	Ed. cult.	Bat. Public	Zone ind.	Amphores	Assiettes	Unguent.	At. monet.	CVN	Total
Dor	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	9
Amrit	1	1	1	1	1	1	0	0	1	1	0	8
Jablé	1	1	1	0	0	0	0	0	1	1	0	5
Atlit	1	1	1	0	0	0	0	0	1	0	1	5
Tripoli	1	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	3
Qaisariya	1	1	1	0	0	0	1	0	0	0	0	4
Qarnum	1	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	3
Sarafand	1	1	0	1	0	1	0	0	0	0	0	4
Asqalan	1	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	3
Jaffa	1	0	1	1	1	0	0	0	0	1	0	5
Kazel	1	0	1	0	0	0	0	0	1	1	0	4
Akko	1	0	1	0	0	0	1	1	0	1	0	5
Baniyas	1	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	3
Arab al M.	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	3
Arsaf	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Ghamqe	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Khane	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Mariamin	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Sigon	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Jiyeh	1	0	0	0	0	1	0	1	0	0	1	4
Tabbat al H.	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1	2
Cheikh Z.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
Akzib	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0	0	2
Abu H.	0	0	1	0	0	0	1	0	0	0	1	3
Michal	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	1	3
Soukas	0	0	1	1	0	0	1	1	0	0	1	5
Oumm el A.	0	0	0	1	0	0	1	1	1	0	1	5
Chhim	0	0	0	1	0	0	0	0	1	0	1	3
Kharayeb	0	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	2
Arqa	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	1	3
Keisan	0	0	0	0	0	0	1	1	1	0	1	4
Yanouh	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
Khirbet K.	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
Hosn S.	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1
Rafniye	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1
Anafa	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Arde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Batroun	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Daruk	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Enfeh	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Iris	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Kamid el L.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khalde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khan Kh.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Maamer	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Massyaf	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Mevorakh	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Qalaat el H.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Regev	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Sianu	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tartous	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tweini	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

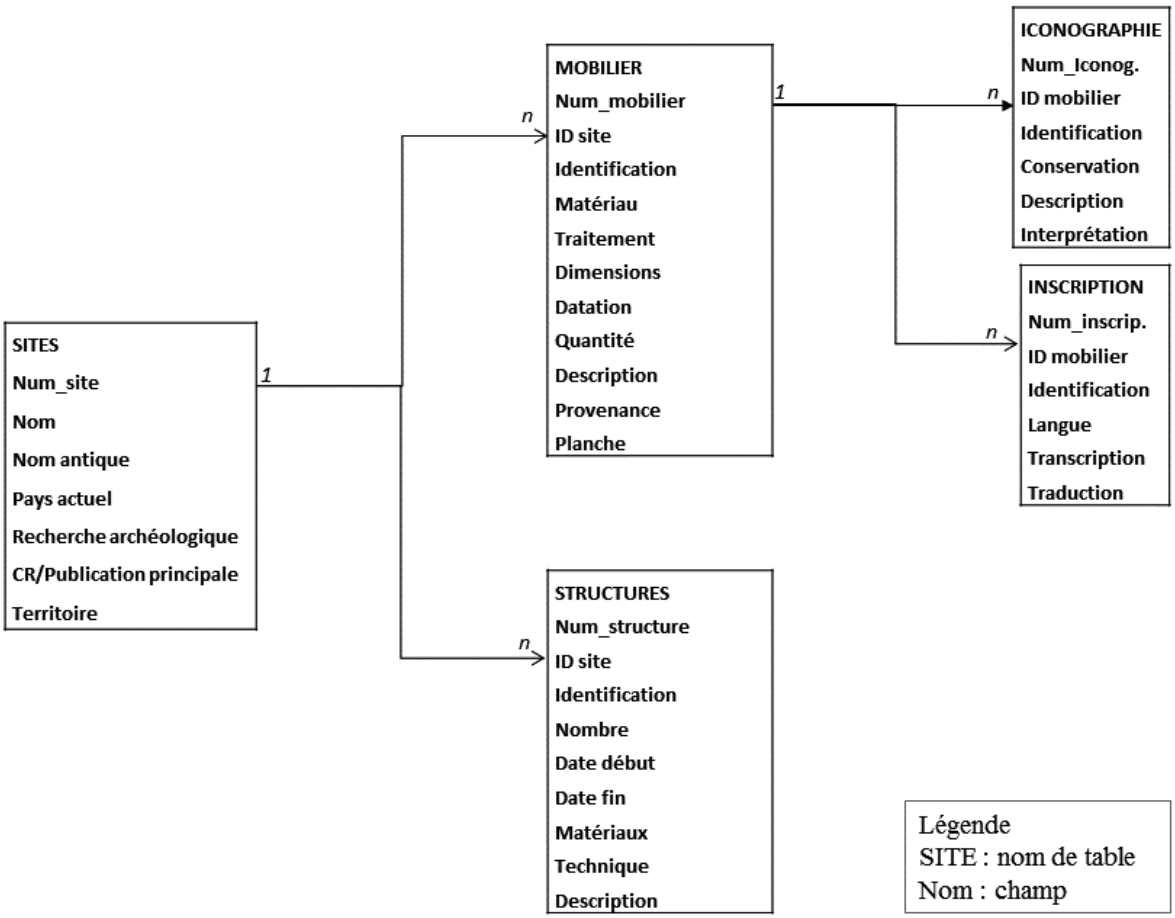
2. Tableau attributaire pour la période 1.

Sites/Critères	Sources	Fortif.	Assiettes	Amphores	ESA	Bols reliefs	Port	Unguent.	Ed. cult.	Bat. public	Zone ind.	At. monet.	Total
Dor	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	11
Qaisariya	1	1	1	1	1	1	1	0	0	0	0	0	7
Akko	1	1	1	1	1	1	1	0	0	0	0	1	8
Jable	1	1	1	1	0	0	0	1	0	0	0	1	6
Kazel	1	1	1	0	0	1	0	1	0	0	0	1	6
Amrit	1	1	0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	8
Jaffa	1	1	0	0	0	0	0	0	1	1	0	1	5
Tripoli	1	1	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	3
Baniyas	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	3
Jiyeh	1	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	3
Asqalan	1	0	0	1	1	0	1	0	0	0	0	0	5
Ghamqe	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Mariamin	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Batroun	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Sigon	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Khane	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Arab al M.	1	0	0	0	1	1	0	1	0	0	0	1	5
Qarnum	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	1	3
Atlit	0	1	0	1	1	0	1	1	0	0	0	0	5
Soukas	0	1	1	0	1	1	0	0	1	0	0	0	5
Oumm el A.	0	0	1	1	0	1	0	1	1	0	0	0	5
Keisan	0	0	1	1	0	1	0	1	0	0	0	0	4
Arqa	0	0	1	1	0	0	0	1	0	0	0	0	3
Yanouh	0	0	1	0	1	0	0	1	1	0	0	0	4
Kharayeb	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	2
Chhim	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	2
Sianu	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	2
Hosn S.	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
Michal	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	2
Akzib	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	2
Sarafand	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1	1	0	3
Tabbat al H.	0	0	1	0	1	0	1	0	0	0	0	0	3
Cheikh Z.	0	0	1	1	1	0	0	0	0	0	0	0	3
Anafa	0	0	1	1	1	1	0	1	0	0	0	0	5
Mevorakh	0	0	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	2
Kamid el L.	0	0	0	1	1	1	0	0	0	0	0	0	3
Abu H.	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	2
Daruk	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Rafniye	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
Regev	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Maamer	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Arsaf	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khirbet K.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khan K.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khalde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Arde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Enfeh	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Qalaat el H.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Massyaf	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tartous	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tweini	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Iris	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

3. Tableau attributaire pour la période 2.

Sites/Critères	Sources	Port	Fortif.	ESA	Bat. public	Zone ind.	Bols reliefs	Ed. cult.	At. monet.	Assiettes	Total
Dor	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	8
Asqalan	1	1	1	1	1	0	0	1	1	0	7
Akko	1	1	1	1	0	0	0	0	1	0	5
Jable	1	1	1	1	0	0	0	0	1	0	5
Tripoli	1	1	1	0	0	0	0	0	1	0	4
Qaisariya	1	1	1	0	0	0	1	0	0	0	4
Amrit	1	1	1	0	1	1	0	0	1	0	6
Jaffa	1	0	1	0	1	0	0	0	1	0	4
Kazel	1	0	1	0	0	0	1	0	1	0	4
Baniyas	1	0	1	0	0	0	0	0	1	0	3
Arab al M.	1	0	0	1	0	0	1	0	1	1	5
Qarnum	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	2
Jiyeh	1	0	0	1	0	1	0	0	0	1	4
Arqa	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	2
Khane	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	2
Arsaf	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Ghamqe	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Mariamin	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Sigon	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Batroun	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Atlit	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	2
Tabbat al H	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1
Sarafand	0	1	0	0	1	1	0	0	0	0	3
Oumm el A.	0	0	0	1	0	0	0	1	0	1	3
Cheikh Z.	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Abu H.	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Khan Kh.	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Mevorakh	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Yanouh	0	0	0	1	0	0	0	1	0	0	2
Anafa	0	0	0	1	0	0	1	0	0	1	3
Qalaat el H.	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
Daruk	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
Michal	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
Kharayeb	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
Hosn S.	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
Rafniye	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1
Tartous	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	2
Akzib	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1
Keisan	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khirbet K.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Regev	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Maamer	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Chhim	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Khalde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Kamid el L.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Arde	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Enfeh	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Sianu	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tweini	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Iris	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Massyaf	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

4. Tableau attributaire pour la période 3.



5. Structure simplifiée de la base de données.

Index général

Achéménide (voir aussi perse), 20, 21, 23, 51, 52, 56, 57, 58, 60, 64, 65, 69, 72, 74, 78, 80, 81, 82, 83, 91, 95, 169, 180, 182, 185, 188, 202, 210, 211, 214.
ACP, 99, 100, 105, 109, 112, 115, 123, 124, 127, 131, 132, 133, 161, 209.
Agglomération, 22.
Agriculture, 45, 47, 48, 57, 58, 77, 175.
Alexandre le Grand, 18, 19, 20, 21, 23, 31, 34, 36, 39, 50, 51, 52, 57, 58, 59, 68, 69, 72, 74, 76, 77, 78, 81.
Antiochos III, 23, 61, 79, 141, 185, 194, 197, 211.
Antisémitisme, 30, 32, 34, 36, 37, 38.
Archéologie, 85, 86, 88, 93.
ArcMap, 100, 102, 155.
Arrière-pays, 17, 18, 40, 48, 75, 135, 138, 139, 141, 142, 144, 148, 151, 155, 157, 158, 159, 162, 163, 164, 169, 174, 178, 187, 188, 190, 191, 197, 206, 209, 210, 212, 214.
Artisanat, 28, 45, 75, 76, 94, 96, 179, 184.
Astarté, 182, 189, 203.
Assiette (à poisson), 94, 98, 111, 112, 116, 118, 121, 190, 219, 220.
Azemilk/Azemilk(os), 77, 78.
Base de données, 22, 23, 25, 92, 105, 127, 222.
Bois, 28, 40, 53, 55, 56, 57, 175, 179, 181, 188, 195.
Bricolage culturel, 19, 194, 204.
Būmi, 51, 60.
CAH, 99, 100, 105, 109, 124, 127, 131, 132, 133, 209.
Campagne, 18, 89, 178, 203, 212.
Cartographie, 132, 142.
Cèdre, 53, 179.
Céramique, 57, 75, 92, 96, 133, 168, 170, 177, 181, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 203, 205, 213.
Chantiers navals, 56, 96, 168, 179, 195.
Chemin (de coût), 155, 156, 157, 158, 159, 160, 170, 175, 176, 184, 187, 198, 200, 209.
Chôra basilikè, 60, 69, 70, 71.
Cité, 17, 29, 45, 46, 51, 52, 60, 62, 72, 86, 104, 142, 178, 179, 192, 206, 209, 212, 214.
Colonisation, 36, 40, 42, 44.
Continuité, 17, 20, 43, 48, 74, 81, 83, 141, 142, 161, 192, 193, 206, 210, 212, 214.
Commerce, 28, 40, 45, 49, 62, 74, 77, 167, 184, 186, 187, 189, 192, 195, 201, 202.
Confédération, 62, 63, 65, 66, 67, 70, 169, 176, 185, 186, 191.
Corpus (constitution), 22, 23, 24, 90, 91, 92, 93, 94, 162, 168, 193, 201, 209, 218.
Cyrus, 51, 179.
Dendrogramme, 124, 125, 126, 127, 131, 132.
Descripteurs, 94, 101, 104.
Dîme, 78.
Distances, 90, 100, 101, 102, 103, 105, 107, 135.
Droysen, 18, 19, 20, 36.
Échanges, 20, 21, 24, 28, 30, 39, 42, 47, 57, 61, 71, 76, 81, 90, 97, 100, 101, 105, 106, 142, 151, 161, 162, 177, 180, 181, 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 195, 200, 201, 206, 212.
Égyptien, 37, 39, 60, 74, 77, 181, 199, 201.
Emporion/Emporia, 181.
ESA, 94, 98, 118, 121, 177, 190, 191, 212.
Espace, 15, 16, 18, 24, 44, 45, 46, 48, 49, 58, 86, 87, 100, 102, 209, 210, 212.
Établissement, 22, 24.
Ethnè, 18, 23.
Européen, 19, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 38.
Expansion, 58, 81, 182, 199.
Expansionnisme, 31, 36, 80, 196, 197.
Fiscal/Fiscalité, 53, 178, 185, 186.
Flux, 57, 90, 142, 162, 170, 173, 180, 181, 184, 186, 191, 206, 214.
Fondation, 19, 38, 64, 65, 66, 69, 70, 73, 75, 78, 81, 84, 95, 187, 190, 195.
Fortifications, 94, 95, 96, 112, 113, 116, 118, 121, 219, 220, 221.
Frontières, 18, 24, 40, 52, 59, 61, 63, 65, 66, 72, 75, 76, 79, 81, 90, 95, 127, 162, 177, 180, 181, 184, 185, 186, 193, 194, 198, 199, 209, 212.
Génie, 32, 37.
Géographie, 15, 84, 86, 87, 101, 165, 215.

Géoculturel, 18.
Géopolitique, (antique) 23, 24, 61, 135, 192, 193, 197, 210, 212; (actuelle) 21, 49, 91, 93.
Grec, Grecs, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 27, 29, 31, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 44, 46, 51, 58, 61, 72, 83, 90, 93, 99, 169, 181, 194, 195, 205, 209, 210, 214.
Guerre, (antique) 27, 53, 61, 76, 185, 189, 194, 197, 212; (moderne) 22, 34, 37, 38, 41, 43, 92, 94.
Hasmonéen, 79, 81, 151, 186, 192, 194, 195, 196, 197, 199, 200, 206, 211, 214.
Hellénisation, 19, 20, 36, 99, 202, 204, 206, 207, 214.
Hellenismus, 19, 20, 36.
Hellénistique, 18, 19, 20, 22, 23, 36, 43, 91, 92.
Hiérarchie, 24, 87, 88, 93, 101, 104, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 158, 161, 169, 175, 178, 198, 205, 211.
Huile/Huilerie, 65, 75, 79, 96, 179, 181, 184, 187.
Interactions, 86, 88, 90, 100, 101, 103, 104, 105, 108, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 150, 151, 152, 153, 154, 158, 159, 162, 164, 167, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 184, 187, 192, 197, 201, 203, 205, 206, 211.
Interface, 71, 75, 84, 163, 164, 165, 168, 169, 173, 213.
Itinéraire, 64, 70, 71, 79, 80, 95, 151, 155, 157, 158, 162, 176, 177, 184, 190, 192, 199, 200, 210, 211, 213.
Ituréens, 68, 177, 178, 182, 186, 192, 194, 195, 196, 197, 199, 200, 212.
Littoraux/Littoral, 17, 24, 56, 75, 135, 139, 141, 142, 144, 148, 150, 151, 155, 157, 158, 161, 163, 164, 165, 168, 173, 176, 177, 190, 196, 206, 209.
Lodève, Lodévois, 88, 101, 104, 105, 215.
Maccabées, 194, 196.
Masses, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 139, 143, 174.
Méthodologie, 22, 48, 85, 87, 165.
Métropole, 41, 42, 44, 67, 68, 79, 82, 167.
Microecologies, 47, 48, 57, 64, 178, 179, 212.
Miracle (grec), 34, 38.
Modélisation, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 103, 105, 135, 141, 142, 151, 157, 162, 163, 164, 165, 167.
Modèle, 44, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90.
Modèle (de déplacement), 102.
Modèle (gravitaire), 88, 89, 90, 101, 102, 105.
Montagne, 16, 44, 46, 52, 53, 55, 57, 64, 71, 73.
Moscati, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 49.
Multiculturalisme, 19.
Murex, 169, 188.
Napoléon III, 32.
Nœud (de communication), 69, 70, 74, 172, 173, 174, 176, 186, 187, 193, 213.
Numismatique, 22, 63, 63, 64, 67, 74, 78, 94, 97.
Orient/Oriental/Orientaux, 19, 30, 31, 32, 34, 35, 36.
Orientalisme, 30, 31, 35.
Panhellénisme, 58.
Paradis/Paradeisos, 52, 55.
Paysage (phénicien), 25, 33, 40, 44, 46, 57, 58, 89, 167, 214.
Pente, 102.
Pérée, 52, 56, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 114, 158, 170, 176, 180, 184, 186, 191, 195, 197, 199, 210, 211.
Perse(s), 17, 18, 29, 40, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 64, 65, 72, 73, 74, 76, 81, 82, 83, 84, 97, 173, 179, 181, 205, 214.
Phénicie, 15, 18, 27, 29, 30, 33, 39, 40, 43, 44, 46, 50, 51, 52, 57, 58, 59, 61, 68, 74, 77, 80, 141, 167, 174, 176, 178, 179, 201, 209, 211, 212, 213, 214.
Phénicien (langue), 18, 29, 32, 39, 201, 203, 204.
Phéniciens, 15, 17, 20, 22, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 52, 55, 60, 80, 82, 83, 84, 88, 89, 90, 167, 168, 179, 190, 193, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 202, 205, 209, 214.
Phénicomanie, 32, 34.
Plaine, 49, 52, 53, 56, 57, 64, 73, 74, 100, 155, 158, 175, 176, 177, 178, 209, 210.
Pôle, 48, 62, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 75, 88, 96, 115, 135, 138, 140, 141, 142, 144, 149, 150, 151, 161, 162, 164, 170, 174, 180, 188, 190,

192, 199, 202, 203, 211, 212, 213.
Polis/Poleis, 21, 62, 82, 206, 213.
Pompée, 21, 66, 180, 197, 200, 211.
Port, 15, 17, 45, 50, 61, 66, 68, 70, 71, 74, 77, 79, 80, 94, 96, 99, 110, 111, 112, 115, 116, 118, 121,155, 163, 164, 165, 168, 169, 170, 172, 173, 174, 176, 179, 181, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 193, 195, 199, 209, 210, 212, 213, 214, 219, 220, 221.
Pourpre, 81, 96, 179, 188.
Proche-Orient, 16, 21, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 39, 43, 44, 45, 61, 84, 88, 89, 90, 92, 94, 97, 98, 99, 177, 180, 187, 192, 193, 194, 197, 198, 201, 205, 212.
Proche-oriental, 84, 133, 168, 189, 190, 191, 193, 194, 213, 214.
Puniques, 28, 36, 39, 40, 42, 43, 45, 46, 48, 49, 88, 165, 169.
Renan, 16, 27, 32, 33, 34, 39, 49, 96, 168.
Représentation, 15, 16, 20, 24, 28, 29, 31, 37, 44, 59, 85, 100, 102, 142, 163, 164, 165, 166, 173, 174, 204, 205, 209, 213, 214.
Réseaux, 24, 57, 61, 66, 74, 76, 81, 84, 88, 90, 97, 101, 103, 105, 106, 127, 135.
Résilience, 90, 176, 191, 193, 200, 212, 214.
Rhodes (amphores rhodiennes), 94, 98, 99, 111, 112, 113, 115, 116, 118, 119, 177, 190, 191, 193, 200, 205, 219, 220.
Romain, 16, 21, 24, 28, 36, 45, 66, 93, 170, 192, 194, 197, 200, 205, 206, 214, 215.
Royauté, 58, 59, 62, 74, 179, 182.
Rural, 18, 25, 48, 61, 65, 79, 83, 93, 95, 178, 206.
Sanctuaire, 21, 22, 23, 52, 60, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 73, 78, 84, 97, 114, 115, 123, 124, 158, 175, 177, 178, 181, 182, 183, 184, 186, 193, 194, 196, 199, 210, 212, 215.
Satrapie, 51, 52, 181.
Sémite/Sémitique, 30, 31, 32, 34, 36, 38, 54, 79, 80.
Spatial History, 16, 24, 25.
Statistique, 22, 88, 91, 93, 99, 106, 109, 123, 127, 132, 150, 161, 162, 214.
Surface de friction, 102.
Sylviculture, 55, 179.
Système, 16, 24, 47, 89, 100, 169, 170, 173, 174, 181, 187, 193, 212, 213.
Table des corrélations, 111, 116, 118, 121.
Tableau attributaire, 104, 219, 220, 221.
Temple, 22, 28, 73, 74, 75, 78, 79, 177, 182, 184, 189, 196, 201, 203.
Tennès (révolte de), 53, 58.
Terre, 18, 43, 45, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 57, 58, 60, 62, 65, 95, 178, 184, 194, 197, 199.
Territoire, 17, 18, 21, 23, 25, 29, 40, 41, 45, 46, 49, 51, 53, 209, 213.
Thalassocratie, 35, 37, 40.
Transfert culturel, 19.
Typologie, 88, 93, 100, 109, 124, 127, 132, 209, 211.
Unguentarium, 94, 98, 111, 116, 118, 219, 220.
Urbain, 18, 45, 73, 93, 95, 178, 196, 201, 202, 206, 213.
Vallée, 52, 100, 141, 155, 157, 175, 176, 211, 213.
Variable, 99, 100, 109, 111, 112, 128, 133.
Ville, 18, 42, 44, 45, 48, 65, 73, 77, 78, 82, 86, 93, 161, 168, 178, 187, 188, 202, 203, 212.
Vitesse, 102.
Winckelmann, 31.
Zone industrielle, 94, 96, 111, 112, 116, 118, 121, 179, 187, 188, 202, 219, 220, 221.

Index des lieux

Abu Hawam, 54, 80, 81, 82, 104, 124, 125, 127, 131, 143, 151, 163, 217.
Akkar, 47, 56, 64, 137, 158, 162, 163, 170, 175, 199, 210.
Akko, 21, 54, 56, 59, 60, 61, 72, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 104, 123, 124, 125, 135, 140, 141, 142, 143, 144, 149, 150, 151, 157, 158, 161, 164, 170, 180, 185, 189, 190, 192, 1195, 196, 199, 201, 203, 209, 211, 217, 219, 220, 221.
Akko (plaine d'), 53, 82, 157.
Akshaph, 22, 135, 217.
Akzib, 43, 54, 78, 80, 81, 96, 104, 115, 124, 125, 131, 143, 170, 217, 219, 220, 221.
Amrit, 33, 54, 58, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 75, 94, 95, 96, 97, 98, 104, 114, 123, 124, 125, 127, 130, 131, 132, 135, 143, 144, 148, 149, 150, 151, 158, 161, 168, 169, 170, 179, 184, 187, 201, 202, 203, 209, 211, 217, 219, 220, 221.
Anafa, 54, 56, 76, 79, 93, 99, 104, 123, 124, 125, 135, 140, 141, 142, 143, 144, 155, 157, 162, 189, 190, 191, 192, 200, 202, 203, 205, 210, 213, 217, 219, 220, 221.
Ansarieh (Djebel), 22, 53, 54, 55, 56, 64, 67, 70, 71, 138, 139, 148, 151, 155, 157, 158, 162, 175, 176, 177, 190, 209, 213.
Antarados (voir Tartous).
Anti-Liban, 52, 55, 57, 157, 179, 210.
Apollonia (voir Arsaf).
Arab al-Mulk, 54, 67, 95, 96, 98, 104, 124, 125, 127, 135, 138, 142, 143, 149, 169, 170, 192, 217, 219, 220, 221.
Arados (voir Arwad).
Ardé, 54, 94, 104, 123, 124, 125, 143, 217, 219, 220, 221.
Arqa, 54, 61, 66, 93, 94, 95, 98, 104, 124, 125, 127, 131, 143, 155, 184, 185, 193, 196, 198, 212, 217, 219, 220, 221.
Arsaf, 53, 54, 80, 81, 104, 114, 115, 123, 124, 125, 143, 170, 211, 217, 219, 220, 221.
Arwad, 20, 23, 33, 45, 46, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 80, 81, 84, 95, 96, 97, 104, 105, 114, 135, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 148, 149, 151, 161, 163, 164, 168, 169, 170, 172, 178, 179, 181, 182, 189, 191, 194, 195, 196, 199, 203, 210, 211, 212, 218.
Ascalon (voir Hirbet Asqalan).
Athènes, 16, 31, 34, 86, 187.
Atlit, 28, 54, 80, 81, 82, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 143, 149, 171, 168, 170, 172, 203, 209, 217, 219, 220, 221.
Baalbek, 55, 182, 196, 198, 199.
Baetocécé (voir aussi Hosn Soleiman), 22, 60, 70, 175, 182.
Balanée (voir Baniyas).
Baniyas 54, 56, 65, 66, 67, 95, 96, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 143, 161, 170, 209, 217, 219, 220, 221.
Barada (vallon du), 55, 56, 157, 210.
Batroun, 54, 95, 104, 123, 124, 125, 143, 169, 182, 186, 187, 196, 197, 198, 217, 219, 220, 221.
Béqaa, 22, 43, 47, 52, 55, 56, 57, 59, 61, 76, 139, 141, 144, 155, 157, 158, 162, 175, 177, 178, 182, 185, 189, 190, 194, 196, 197, 198, 199, 210, 212.
Bérytos (voir Beyrouth).
Beyrouth, 17, 22, 33, 43, 54, 61, 62, 66, 74, 75, 76, 77, 96, 98, 104, 139, 143, 144, 155, 177, 184, 188, 189, 190, 196, 199, 202, 203, 210, 214, 218.
Bostan ech-Cheikh, 73, 74, 189.
Botrys (voir Batroun).
Byblos (voir aussi Jbeil), 33, 53, 56, 58, 62, 144, 163, 170, 179, 186.
Canaan, 27, 29.
Carmel (mont), 40, 53, 78, 80, 82, 155, 175, 209.
Carné (voir Qarnum).
Carthage, 28, 34, 41, 42, 43, 45, 46, 49, 78, 86.
Césarée (voir Qaisariya).
Chalcis du Liban (voir aussi Majdel Anjar), 196, 198, 199.
Cheikh Zenad, 21, 54, 93, 94, 96, 104, 114, 124,

125, 131, 143, 170, 190, 217, 219, 220, 221.
Chhîm, 54, 72, 75, 76, 95, 96, 98, 104, 124, 125, 131, 138, 139, 141, 143, 144, 151, 155, 158, 162, 175, 176, 177, 181, 184, 201, 210, 213, 217, 219, 220, 221.
Chouf, 55, 144, 155, 158, 176, 177.
Damas, 52, 59, 79, 191, 200.
Daruk, 54, 104, 214, 125, 143, 151, 217, 219, 220, 221.
Délos, 17, 202, 205.
Dor, 21, 28, 54, 76, 80, 81, 82, 84, 94, 95, 96, 97, 104, 105, 114, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 140, 141, 143, 144, 149, 150, 151, 155, 158, 161, 162, 163, 164, 168, 170, 179, 180, 185, 186, 190, 192, 197, 199, 202, 203, 211, 217, 219, 220, 221.
Ebir Nahi, 51.
Égypte, 15, 33, 35, 52, 57, 59, 83, 181, 187, 188.
Éleuthère (voir Nahr el-Kébir).
Enfeh, 22, 54, 104, 123, 124, 125, 138, 143, 169, 170, 199, 217, 219, 220, 221.
Énhydra (voir Ghamqé).
Érétrie, 48, 178, 179.
Gabala (voir Jablé).
Gaza, 53, 61, 80, 82, 196, 200.
Ghab (fossé du), 55.
Ghamqé, 54, 67, 68, 114, 115, 123, 124, 125, 143, 149, 169, 170, 217, 219, 220, 221.
Hirbet Asqalan, 22, 52, 53, 54, 56, 78, 80, 81, 84, 94, 96, 97, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 140, 143, 150, 151, 155, 168, 170, 196, 197, 202, 203, 209, 217, 219, 220, 221.
Homs (Trouée de), 53, 55, 56, 59, 65, 70, 155, 157, 158, 175, 191, 199, 210, 211.
Hosn Soleiman (voir aussi Baetocécé), 54, 64, 65, 66, 67, 69, 71, 97, 104, 115, 123, 124, 125, 131, 132, 135, 138, 143, 155, 158, 181, 184, 194, 197, 210, 217, 219, 220, 221.
Houla, 56, 141, 155, 157, 163, 188, 190, 191, 192, 210.
Iris, 54, 104, 124, 125, 143, 217, 219, 220, 221.
Israël, 22, 28, 38, 51, 52, 53, 56, 78, 157, 190, 217, 218.
Iturée, 178, 195, 196, 198, 211.
Jablé, 22, 52, 54, 56, 61, 62, 65, 66, 67, 71, 75, 95, 98, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 135, 138, 141, 142, 143, 144, 148, 149, 151, 155, 161, 162, 163, 164, 180, 191, 192, 201, 202, 209, 211, 217, 219, 220, 221.
Jablé (plaine de), 56, 64, 71, 91, 144, 157.
Jaffa, 53, 54, 76, 80, 81, 82, 84, 95, 96, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 135, 140, 143, 144, 149, 161, 170, 179, 180, 186, 194, 201, 202, 203, 209, 211, 217, 219, 220, 221.
Jbeil, 54, 104, 139, 143, 144, 155, 172, 199, 210, 218.
Jérusalem, 28, 30, 33, 73, 80, 95, 194, 199, 200.
Jezréel (plaine de), 53, 157.
Jiyeh, 54, 72, 75, 96, 97, 104, 114, 115, 124, 125, 131, 143, 149, 155, 176, 179, 199, 190, 217, 219, 220, 221.
Jourdain, 53, 56, 157, 190, 197, 198, 199.
Judée, 24, 73, 79, 80, 196, 197, 199.
Kamid el-Loz, 22, 43, 47, 54, 99, 104, 124, 125, 142, 143, 144, 151, 155, 157, 158, 162, 177, 186, 189, 190, 191, 198, 199, 210, 213, 217, 219, 220, 221.
Kazel, 54, 65, 66, 67, 68, 95, 97, 98, 104, 123, 124, 125, 127, 131, 135, 138, 141, 143, 144, 148, 149, 150, 151, 157, 161, 162, 209, 211, 217, 219, 220, 221.
Keisan, 54, 81, 82, 95, 98, 104, 114, 123, 124, 125, 127, 131, 135, 141, 143, 150, 151, 185, 190, 205, 217, 219, 220, 221.
Khaldé, 54, 104, 123, 124, 125, 143, 217, 219, 220, 221.
Khane, 54, 97, 104, 114, 123, 125, 143, 186, 196, 197, 198, 209, 217, 219, 220, 221.
Khan Khaldé, 54, 94, 104, 124, 125, 143, 217, 219, 220, 221.
Kharayeb, 22, 54, 72, 97, 104, 115, 125, 131, 143, 175, 181, 189, 205, 210, 217, 219, 220, 221.
Khirbet Kinniyeh, 54, 104, 124, 125, 141, 143, 217, 219, 220, 221.
Laodicée, 61, 66, 67, 72, 77, 210.
Liban, 22, 32, 33, 34, 41, 43, 47, 52, 55, 56, 92, 94, 169, 217, 218.

Liban (Mont), 40, 53, 55, 56, 75, 76, 138, 141, 155, 157, 158, 162, 170, 175, 176, 177, 179, 186, 188, 195, 196, 198, 199, 209, 210.
Litani, 55, 75, 76, 210.
Ma'amer, 54, 104, 123, 124, 125, 143, 151, 155, 217, 219, 220, 221.
Majdel Aanjar, 196.
Marathos (voir Amrit).
Mariamîn, 54, 55, 64, 66, 67, 68, 71, 95, 104, 114, 115, 123, 124, 125, 132, 135, 139, 143, 144, 157, 158, 176, 187, 203, 210, 212, 213, 217, 219, 220, 221.
Mariammè (voir Mariamîn).
Massyaf, 54, 55, 64, 66, 67, 68, 71, 95, 104, 123, 124, 125, 143, 155, 157, 176, 187, 210, 213, 217, 219, 220, 221.
Méditerranée, 15, 21, 27, 29, 30, 32, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 47, 49, 50, 55, 56, 57, 59, 71, 75, 80, 83, 84, 85, 87, 89, 98, 99, 165, 167, 168, 170, 172, 178, 187, 191, 192, 196, 199, 200, 203, 205, 212, 213, 214.
Mevorakh, 54, 56, 80, 81, 104, 123, 124, 143, 188, 218, 219, 220, 221.
Michal, 53, 54, 80, 81, 82, 84, 97, 104, 115, 124, 125, 131, 143, 181, 187, 218, 219, 220, 221.
Nahr el-Kébir, 56, 64.
Niha, 194.
Oronte, 55, 59, 64, 65, 70, 95, 141, 176, 198, 199, 210, 211.
Orthosie (voir Khane).
Oumm el Amed, 21, 22, 34, 54, 71, 72, 75, 78, 79, 93, 95, 96, 97, 98, 104, 114, 115, 123, 124, 125, 127, 131, 142, 143, 149, 170, 178, 182, 184, 187, 189, 190, 191, 201, 203, 204, 205, 218, 219, 220, 221.
Palaityros (Usu), 77.
Porphyréon (voir Jiyeh).
Ptolémaïs (voir Akko).
Qaisariya, 54, 80, 123, 124, 125, 127, 131, 135, 140, 141, 143, 149, 150, 161, 192, 209, 218, 219, 220, 221.
Qal'at el Hosn, 54, 104, 124, 125, 138, 139, 143, 155, 158, 162, 175, 177, 187, 190, 218, 219, 220, 221.
Qarnum, 54, 66, 67, 71, 77, 95, 96, 97, 104, 115, 124, 125, 131, 143, 149, 169, 170, 211, 218, 219, 220, 221.
Rafniyé, 54, 55, 64, 66, 67, 71, 104, 114, 115, 124, 125, 132, 143, 155, 157, 176, 187, 210, 212, 213, 218, 219, 220, 221.
Raphanée (voir Rafniyé).
Regev, 54, 104, 123, 124, 125, 143, 151, 155, 218, 219, 220, 221.
Sahyoun, 64, 70.
Saïda, 139, 149, 163.
Sarafand, 54, 75, 76, 78, 96, 104, 114, 123, 124, 125, 127, 131, 143, 149, 151, 155, 172, 179, 188, 202, 218, 219, 220, 221.
Sarepta (voir Sarafand).
Sharon (plaine du), 82, 157.
Sianu, 54, 69, 97, 104, 124, 125, 143, 155, 218, 219, 220, 221.
Sidon (voir aussi Saïda), 15, 17, 20, 21, 22, 28, 29, 33, 46, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 68, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 83, 84, 95, 97, 104, 123, 141, 143, 144, 149, 151, 155, 165, 168, 169, 172, 176, 178, 179, 180, 182, 185, 186, 187, 189, 191, 193, 194, 195, 196, 198, 199, 200, 203, 210, 212, 218.
Sigôn, 22, 63, 64, 67, 68, 70, 71, 95, 114, 115, 123, 124, 125, 135, 176, 210, 218.
Simyra (voir Kazel).
Soukas, 40, 54, 66, 69, 70, 95, 104, 114, 124, 125, 127, 131, 135, 138, 142, 143, 144, 191, 211, 218, 219, 220.
Syrie, 22, 47, 52, 55, 56, 59, 61, 65, 70, 76, 92, 94, 98, 163, 176, 185, 190, 193, 195, 196, 198, 199, 212, 217, 218.
Tabbat al-Hammam, 54, 70, 96, 104, 114, 124, 125, 131, 143, 170, 172, 187, 191, 211, 218, 219, 22à, 221.
Tartous, 33, 52, 54, 66, 77, 96, 104, 123, 124, 135, 143, 149, 169, 170, 209, 218, 219, 220, 221.
Tétrapole, 59, 61, 195.
Tour de Straton (voir Qaisariya).
Transeuphratène, 20, 52, 83.
Tripoli, 18, 54, 56, 62, 64, 83, 95, 104, 123, 124,

125, 127, 131, 135, 138, 141, 142, 143, 144, 149, 151, 157, 158, 161, 162, 163, 164, 170, 179, 180, 192, 196, 197, 198, 199, 203, 209, 210, 211, 218, 219, 220, 221.
Tweini, 54, 104, 123, 124, 125, 143, 144, 218, 219, 220, 221.
Tyr, 15, 22, 28, 29, 33, 45, 51, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 68, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 95, 97, 104, 123, 135, 139, 141, 143, 144, 148, 149, 150, 151, 155, 163, 165, 168, 169, 172, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 186, 188, 189, 191, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 205, 210, 212, 218.
Yammouneh (faille de), 210.
Yanouh, 54, 97, 98, 104, 115, 124, 125, 127, 131, 138, 139, 141, 142, 143, 157, 158, 162, 175, 177, 181, 182, 184, 186, 195, 196, 198, 210, 218, 219, 220, 221.

Bibliographie

La bibliographie comprend les références citées dans le texte, ainsi que celles qui ont servi à constituer le corpus et la base de données,[908] actualisées en 2019.

Abou Diwan 2016 = G. Abou Diwan, *Sarepta V – The Coin Finds of Areas I and II (X,Y) Persian, Hellenistic, Roman, Byzantine and Medieval Periods*, Beyrouth 2016 («BAAL» Hors-série, 14).

Abou Diwan – Khalil – Khreich 2006 = G. Abou Diwan – W. Khalil – M. Khreich, *Problèmes et entraves de l'historien au Proche-Orient: l'exemple du Liban*, in «Transeuphratène» 31, 2006, pp. 115-116.

ACIEFP IV = M.E. Aubet Semmler – M. Barthélemy (edd.), *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Punicos* (Cádiz, 2-6 octubre 1995), Cádiz 2000.

ACISFP II = *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici* (Roma, 9-14 novembre 1987), Roma 1991.

Ahmad 2018 = T. Ahmad, *Il complesso monumentale di Baitokaike (Hoson Sulaiman – Siria)*, Oxford 2018.

Aliquot 1999-2003 = J. Aliquot, *Les Ituréens et la présence arabe au Liban du II^e siècle a. C. au IV^e siècle p. C.*, in «MelBeyrouth» 56, 1999-2003, pp. 161-290.

Aliquot 2006 = J. Aliquot, *La vallée d'Adonis: à propos de Yanouh et le Nahr Ibrahim*, in «Chronos» 14, 2006, pp. 125-135.

Aliquot – Aleksidzé 2012 = J. Aliquot – Z. Aleksidzé, *La reconquête byzantine de la Syrie à la lumière des sources épigraphiques: autour de Balātunus (Qal'at mehelbe)*, in «REByz» 70, 2012, pp. 175-208.

Allyn 1930 = H.M. Allyn, *Excavations Near Athlit, Palestine 1929*, in «American Anthropologist» 4, 1930, pp. 643-650.

Al-Maqdissi 1993 = M. Al-Maqdissi, *Chronique des activités archéologiques en Syrie (I)*, in «Syria» 70, 1993, pp. 448-453.

Al-Maqdissi 2005 = M. Al-Maqdissi, *Notes d'archéologie levantine V. À propos de l'occupation hellénistique à Tell Sianu (plaine de Jablé)*, in P. Bieliński – F.M. Stepniowski (edd.), *Aux pays d'Allat. Mélanges offerts à Michal Gawlikowski*, Varsovie 2005, pp. 151-160.

Al-Maqdissi 2007 = M. Al-Maqdissi, *L'architecture religieuse dans la plaine de Jablé. Recherches archéologiques récentes en Phénicie du Nord*, in E. Fontan – H. Le Meaux 2007, pp. 62-63.

Al-Maqdissi 2008 = M. Al-Maqdissi, *Notes d'archéologie levantine. IX. Travaux archéologiques à Tell Ghamqa au sud de Tartous*, in «Al Rafidan» 29, 2008, pp. 95-104.

Al-Maqdissi 2010 = M. Al-Maqdissi, *Notes d'archéologie levantine XXV. Fouilles du chantier A bis à Tell Sianu en 2009 (Plaine de Jablé)*, in «Syria» 87, 2010, pp. 319-337.

Al-Maqdissi 2012 = M. Al-Maqdissi, *Notes d'archéologie levantine XXVII. Vingt ans de fouilles archéologiques à Tell Sianu dans la plaine de Jablé (1990-2009)*, in V. Matoïan – M. Al-Maqdissi – Y. Calvet (edd.), *Études ougaritiques II, Ras Shamra – Ougarit XX*, Louvain 2012, pp. 297-316.

Al-Maqdissi 2014 = M. Al-Maqdissi, *Amrit dans la périée d'Arados. Nouvelles recherches sur la période phénicienne tardive*, in «CRAI» 1, 2014, pp. 457-484.

Amadasi Guzzo 1995 = M.G. Amadasi Guzzo, *Les inscriptions*, in Krings 1995, pp. 19-30.

Amadasi Guzzo 2012 = M.G. Amadasi Guzzo, *Sidon et ses sanctuaires*, in «RAssyr» 106, 2012, pp. 5-18.

Amouretti 1994 = M.-C. Amouretti, *L'agriculture de la Grèce antique. Bilan des recherches de la dernière décennie*, in «Topoi» 4, 1994, pp. 69-94.

ANET = J.B. Pritchard (ed.), *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, Princeton 1950.

[908] Ces références se trouvent également dans la base de données en ligne: https://arkeogis.org/manuel/index-bdd/.

ANET[3] = J.B. Pritchard (ed.), *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, Princeton 1969.

Annis – Van Dommelen – Van de Velde 1995 = M.B. Annis – P. van Dommelen – P. van de Velde, *Rural Settlement and Socio-political Organization. The Riu Mannu Survey Project, Sardinia*, in «BABesch» 70, 1995, pp. 133-152.

Apicella 2002 = C. Apicella, *Sidon aux époques hellénistique et romaine*, Thèse de doctorat sous la direction de M. Sartre, Tours 2002.

Apicella 2005 = C. Apicella, *Rolf A. Stucky, avec la collaboration de Antonio Loprieno, H.P. Mathys et R. Wachter (pour la partie épigraphique), Das Eschmun-Heiligtum von Sidon. Architektur und Inschriften, Antike Kunst, Beiheft 19, Bâle, 2005*, *Compte rendu*, in «Syria» 82, 2005, pp. 369-371.

Apicella 2006 = C. Apicella, *Asklépios, Dionysos et Eshmun de Sidon: la création d'une identité religieuse originale*, in J.-C. Couvenhes – B. Legras (edd.), *Transferts culturels et politiques dans le monde hellénistique. Actes de la table ronde sur les identités collectives* (Sorbonne, 7 févier 2004), Paris 2006, pp. 141-149.

Apicella – Briquel-Chatonnet 2015 = C. Apicella – F. Briquel-Chatonnet, *La transition institutionnelle dans les cités phéniciennes des Achéménides à Rome*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 9-29.

Archaeomedes 1998 = F. Durand-Dastès – F. Favory – J.-L. Fiches – H. Mathian – D. Pumain – C. Raynaud – L. Sanders – L. Van der Leeuw, *Des oppida aux métropoles: archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Paris 1998.

Archéologie au Levant 1982 = *Archéologie au Levant. Recueil à la mémoire de Roger Saidah*, Lyon 1982.

Arnaud 2005 = P. Arnaud, *Les routes de la navigation antique: itinéraires en Méditerranée*, Paris 2005.

Astour 1967 = M.C. Astour, *Hellenosemitica. An Ethnic and Cultural Study in West Semitic Impact on Mycenaean Greece*, Leyden 1967.

Auberger 2001 = J. Auberger, *Historiens d'Alexandre*, Paris 2001.

Aubert 1996 = C. Aubert, *L'apport des premières fouilles de l'IFAPO à la topographie antique de Beyrouth*, in «Archéologie et Patrimoine» 4, 1996, pp. 8-11.

Aubet 2001= M.E. Aubet, *The Phoenicians and the West. Politics, Colonies, and Trade*, Cambridge 2001 (1ère éd. 1987).

Autran 1920 = C. Autran, *"Phénicien", essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, Paris 1920.

Avi Yonah 1975-1978 = M. Avi Yonah (ed.), *Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land I-IV*, London 1975-1978.

Babelon 1888 = E. Babelon, *Manuel d'archéologie orientale, Chaldée-Assyrie-Perse-Syrie-Judée-Phénicie-Carthage*, Paris 1888.

Badawi 2009 = M. Badawi, *Jablé et son territoire à l'époque hellénistique et romaine: développement urbain et culture matérielle*, Thèse de doctorat sous la direction de J.-M. Dentzer, Paris 2009.

Badoud 2011 = N. Badoud, *Les Tyriens dans l'épigraphie de Rhodes*, in Gatier – Aliquot – Nordiguian 2011, pp. 63-72.

Badre 1991 = L. Badre, *Recent Phoenician Discoveries at Tell Kazel*, in *ACISFP* II, pp. 627-639.

Badre *at al.* 1994 = L. Badre, *Tell Kazel (Syrie). Rapport préliminaire sur les 4e-8e campagnes de fouilles (1988-1992)*, in «Syria» 71, 1994, pp. 259-356.

Badre 2007-2008 = L. Badre, *Tell Arqa et Tell Kazel. Deux sites complémentaires dans la plaine du Akkar à l'âge du Bronze récent*, in «Archaeology and History in Lebanon» 26-27, 2007-2008, pp. 110-118.

Badre – Gubel 1999-2000 = L. Badre – E. Gubel, *Tell Kazel, Syria. Third Preliminary Report Excavations of the American University of Beirut Museum, 1993-1998*, in «Berytus» 44, 1999-2000, pp. 123-136.

Badre – Sader – Al-Maqdissi 1990 = L. Badre – H. Sader – M. Al-Maqdissi, *Tell Kazel, Syria. AUB Museum Excavations, 1985-1987. Preliminary Reports*, in «Berytus» 38, 1990, pp. 10-124.

Bailly 2001 = A. Bailly (ed.), *Les concepts de la géographie humaine*, Paris 2001 (1ère éd. 1984).

Baker 2003 = P. Baker, *La guerre à l'époque hellénistique*, in Prost 2003, pp. 381-401.
Balensi 1985 = J. Balensi, *Revising Tel Abu Hawam*, in «BASO» 257, 1985, pp. 65-74.
Baramki 1961 = D. Baramki, *Phoenicia and the Phoenicians*, Beirut 1961.
Bargès 1878 = J. Bargès, *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie*, Paris 1878.
Barthes 1985 = R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris 1985.
Bartl 1998-1999 = K. Bartl, *Akkar Survey 1997. Archaeological Surface Investigations in the Plan of Akkar/ Northern Lebanon. Preliminary Results*, in «BAAL» 3, 1998-1999, pp. 169-179.
Bartl 2007-2008 = K. Bartl, *Sheikh Zenad reconsidered*, in «Archaeology and History in Lebanon» 26-27, 2007-2008, pp. 130-140.
Baslez 2003a = M.-F. Baslez, *L'Orient méditerranéen à l'époque des Diadoques*, in Le Dinahet 2003, pp. 9-28.
Baslez 2003b = M.-F. Baslez, *Bible et Histoire. Judaïsme, hellénisme, christianisme*, Paris 2003 (1ère éd. 1998).
Baslez 2004 = M.-F. Baslez (ed.), *L'Orient hellénistique, 323-55 av. J.-C.*, Neuilly 2004.
Baslez – Briquel-Chatonnet 1991 = M.-F. Baslez – F. Briquel-Chatonnet, *Un exemple d'intégration phénicienne au monde grec: les Sidoniens du Pirée à la fin du IVe siècle*, in *ACISFP II*, pp. 229-240.
Bastide 1998 = R. Bastide, *Anthropologie appliquée*, Paris 1998 (1ère éd. 1971).
Battistini – Charvet 2004 = O. Battistini – P. Charvet (edd.), *Alexandre le Grand. Histoire et Dictionnaire*, Paris 2004.
Baurain 1986 = C. Baurain, *Portées chronologique et géographique du terme "Phénicien"*, in C. Bonnet – E. Lipiński – P. Marchetti (edd.), *Studia Phoenicia IV. Religio Phoenicia*, Namur 1986, pp. 7-28.
Baurain – Bonnet 1992 = C. Baurain – C. Bonnet, *Les Phéniciens, marins des trois continents*, Paris 1992.
Beeri 2008 = R. Beeri, *Hellenistic Akko*, in S. Bar – R. Beeri – D. Ben-Yosef – O. Cohen – M. Helzer (edd.), *In the Hill-Country, and in the Shephelah, and in the Arabah (Joshua 12, 8). Studies and Researches dedicated to the Thirtieth Anniversary of the Manasseh Hill-Country Survey Presented to Adam Zertal*, Jerusalem 2008.
Bérard 1902-1903 = V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris 1902-1903.
Berlin 2001 = A.M. Berlin, *Apollonia-Arsuf. Final Report of the Excavations. Volume 1: the Persian and Hellenistic Periods by Israel Roll, Oren Tall*, *Compte rendu*, in «BASO» 322, 2001, pp. 89-91.
Bernal 1996 = M. Bernal, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique, I. L'invention de la Grèce antique. 1785-1985*, Paris 1996 (1ère éd. 1987).
Berry 1964 = B. Berry, *Cities as Systems within Systems of Cities*, in J. Friedman – W. Alonso (edd.), *Regional Development and Planning: A Reader*, Cambridge 1964, pp. 116-137.
Besançon *et al.* 1994 = J. Besançon – L. Copeland – S. Muhesen – P. Sanlaville, *Prospection géomorphologique et préhistorique de la région de Tartous (Syrie)*, in «Paléorient» 20, 1994, pp. 5-19.
Bevan – Wilson 2013 = A. Bevan – A. Wilson, *Models of Settlement Hierarchy Based on Partial Evidence*, in «JASc» 40, 2013, pp. 2415-2427.
Binford 1962 = L.R. Binford, *Archaeology as Anthropology*, in «American Antiquity» 28, 1962, pp. 217-225.
Birney 2017 = K. Birney, *Phoenician Bathing in the Hellenistic East: Ashkelon and Beyond*, in «BASO» 378, 2017, pp. 203-222.
Blakely 1989 = J.A. Blakely, *The City Walls of Straton's Tower: A Stratigraphic Rejoinder*, in «BASO» 273, 1989, pp. 79-82.
Blum *et al.* 1992 = I. Blum – L. Darmezin – J.-C. Decourt – B. Helly – G. Lucas, *Topographie antique et géographie historique en pays grec: Béotie, Thessalie*, Paris 1992 («Monographie du CRA», 7).
Boksmati 2009 = N. Boksmati, *Space and Identity in Hellenistic Beirut*, in S. Owen – L. Preston (edd.), *Inside the City in the Greek World. Studies of Urbanism from the Bronze Age to the Hellenistic Period*, Cambridge 2009, pp. 131-140.

Bondì 1995 = S.F. Bondì, *Le commerce, les échanges, l'économie*, in Krings 1995, pp. 268-281.
Bondì 1997 = S.F. Bondì, *La marche de l'histoire*, in Moscati 1997a, pp. 30-46.
Bonnet 2006 = C. Bonnet, *Identité et altérité religieuses. À propos de l'hellénisation de Carthage*, in P. François – P. Moret – S. Péré-Noguès (edd.), *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.). Actes du Colloque international* (Toulouse 2005), Toulouse 2006 («Pallas» 70), pp. 365-379.
Bonnet 2012 = C. Bonnet, *"Cette mission qui m'a mis durant une année dans le contact le plus intime avec l'Antiquité": Ernest Renan et les paradoxes de la Mission de Phénicie*, in *Hommage à Ernest Renan. Colloque 2012-2013 du Collège de France*, Paris 2012 (http://www.college-de-france.fr/site/colloque-2012/symposium-2012-2013.htm).
Bonnet 2015 = C. Bonnet, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, Paris 2015 («De l'Archéologie à l'Histoire», 63).
Bonnet – Aliquot 2015 = C. Bonnet – J. Aliquot (edd.), *La Phénicie hellénistique. Nouvelles configurations politiques, territoriales, économiques et culturelles. Actes du colloque international*, (Toulouse 2013), Lyon 2015 («Topoi», Suppl. 13).
Bonnet – Grand-Clément 2010 = C. Bonnet – A. Grand-Clément, *La "barbarisation de l'ennemi": la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l'historiographie grecque*, in D. Bonnano – C. Bonnet – N. Cusumano (edd.), *Alleanze e parentele: le "affinità elettive" nella storiografia sulla Sicilia antica. Convegno internazionale* (Palermo 2010), Roma 2010, pp. 161-177.
Bonnet – Krings 2006 = C. Bonnet – V. Krings, *Les Phéniciens, Carthage et nous: histoire et représentation*, in Vita – Zamora 2006, pp. 37-47.
Borgi 1997 = G. Borgi, *Avant Tripoli: Tell Arqa et la plaine du Akkar aux âges du Bronze et du Fer*, in «Archéologie et Patrimoine» 7, 1997, pp. 11-18.
Bosworth 2005 = A.B. Bosworth, *The Legacy of Alexander. Politics, Warfare and Propaganda under the Successors*, Oxford 2005 (1ère éd. 2002).
Bosworth – Baynham 2002 = A.B. Bosworth – E.J. Baynham (edd.), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford 2002.
Botto – Dessena – Finocchi 2013 = M. Botto – F. Dessena – S. Finocchi, *Indigeni e Fenici nel Sulcis: le forme dell'incontro, i processi di integrazione*, in «RStFen» 40, 2013, pp. 97-110.
Botto – Melis – Rendeli 2000 = M. Botto – S. Melis – M. Rendeli, *Nora e il suo territorio*, in C. Tronchetti (ed.), *Ricerche su Nora I (anni 1990-1998)*, Cagliari 2000, pp. 255-284.
Botto *et al.* 2003 = M. Botto – S. Finocchi – S. Melis – M. Rendeli, *Nora: sfruttamento del territorio e organizzazione del paesaggio in età fenicia e punica*, in C. Gómez Bellard (ed.), *Ecohistoria del paisaje agrario. La agricultura fenicio-púnica en el Mediterráneo*, Valencia 2003, pp. 151-186.
Bounni – Al-Maqdissi 1993 = A. Bounni – M. Al-Maqdissi, *Chronique archéologique. 1.1.1. Tell Sianû*, in «Syria» 70, 1993, pp. 444-447.
Bounni – Al-Maqdissi 1995 = A. Bounni – M. Al-Maqdissi, *Chronique archéologique. 1.1.1. Tell Sianû*, in «Syria» 72, 1995, pp. 159-163.
Bourgey 1985 = A. Bourgey, *La guerre et ses conséquences au Liban*, in «Annales de Géographie» 94, 1985, pp. 1-37.
Braidwood 1940 = R.J. Braidwood, *Report on Two Sondages on the Coast of Syria, South of Tartous*, in «Syria» 21, 1940, pp. 183-226.
Braudel 1990 = F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1990 (1ère éd. 1949).
Bresson 1991 = A. Bresson, *Recueil des inscriptions de la pérée rhodienne (pérée intégrée)*, Paris 1991.

Bresson 2000 = A. Bresson, *La cité marchande*, Bordeaux 2000.
Bresson 2008 = A. Bresson, *L'économie de la Grèce des cités (fin IV^e^-I^er^ siècle av. J.-C.). II. Les espaces de l'échange*, Paris 2008.
Bresson – Rouillard 1993 = A. Bresson – P. Rouillard (edd.), *L'emporion*, Bordeaux 1993.
Bretschneider – Van Lerberghe 2008 = J. Bretschneider – K. Van Lerberghe, *Tell Tweini, Ancient Gibala, between 2600 B.C.E. and 333 B.C.E*, in J. Bretschneider – K. Van Lerberghe (edd.), *In Search of Gibala. An Archaeological and Historical Study Based on Eight Seasons of Excavations at Tell Tweini (Syria) in the A and C Fields (1999-2007)*, Barcelona 2008, pp. 11-68.
Bretschneider – Van Vyve – Jan 2011 = J. Bretschneider – A.-S. Van Vyve – G. Jan, *Tell Tweini: A Multi-Period Harbour Town at the Syrian Coast*, in J. Mynárová (ed.), *Egypt and the Near East – the Crossroads Proceedings of the International Workshop on the Relations between Egypt and the Near East in the Bronze Age* (Prague 2010), Prague 2011, pp. 73-87.
Briant 1982 = P. Briant, *Rois, tributs et paysans. Études sur les formations tributaires du Moyen-Orient ancien*, Paris 1982.
Briant 1996 = P. Briant, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris 1996.
Briant 2001 = P. Briant, *Bulletin d'histoire achéménide II*, Paris 2001.
Briant 2003 = P. Briant, *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris 2003.
Briant 2012 = P. Briant, *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris 2012.
Briant – Boucharlat 2005 = P. Briant – R. Boucharlat (edd.), *L'Archéologie de l'Empire achéménide: nouvelles recherches. Actes du colloque organisé au Collège de France par le Réseau international d'études et de recherches achéménides* (Paris 2003), Paris 2005.
Briant – Descat 1998 = P. Briant – R. Descat, *Un registre douanier de la satrapie d'Égypte à l'époque achéménide*, in P. Grimal – B. Menu (edd.), *Le commerce en Égypte ancienne*, Le Caire 1998 («BiEtud», 121), pp. 59-104.
Briant – Joannès 2006 = P. Briant – F. Joannès (edd.), *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques, Actes du colloque organisé au Collège de France par la Chaire d'Histoire et Civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre et le Réseau international d'études et de recherches achéménides* (Paris 2004), Paris 2006.
Briend 1972 = J. Briend, *Akshaph et sa localisation à Tell Keisan*, in «Rbi» 79, 1972, pp. 239-246.
Briend – Humbert 1980 = J. Briend – J.-B. Humbert (edd.), *Tell Keisan (1971-1976). Une cité phénicienne en Galilée*, Fribourg-Göttingen-Paris 1980.
Briquel-Chatonnet 1985 = F. Briquel-Chatonnet, *J.B. Pritchard. Recovering Sarepta, a Phoenician City*, *Compte rendu*, in «RHR» 202, 1985, pp. 185-187.
Briquel-Chatonnet 1991 = F. Briquel-Chatonnet, *Les derniers témoignages sur la langue phénicienne en Orient*, in «RStFen» 19, 1991, pp. 3-21.
Briquel-Chatonnet 1992 = F. Briquel-Chatonnet, *Les relations entre les cités de la côte phénicienne et les royaumes d'Israël et de Juda*, Louvain 1992.
Briquel-Chatonnet 2005 = F. Briquel-Chatonnet, *Les cités de la côte phénicienne et leurs sanctuaires de montagne*, in «ARG» 7, 2005, pp. 20-33.
Briquel-Chatonnet 2007 = F. Briquel-Chatonnet, *Présentation*, in S. Moscati – A. Parrot – M. Chéhab, *Les Phéniciens. L'expansion phénicienne. Carthage*, Paris 2007, pp. 7-16.
Briquel-Chatonnet – Fauveaud-Brassaud 2008 = F. Briquel-Chatonnet – C. Fauveaud-Brassaud, Ad majorem scientiae fructum. *Le Corpus inscriptionum semiticarum dans les correspondances conservées à l'Institut de France*, in C. Bonnet – V. Krings (edd.), *S'écrire et écrire dans l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble 2008, pp. 215-228.
Brizzi 1997 = G. Brizzi, *S. Moscati e l'epilogo della storia punica*, in «RSA» 27, 1997, pp. 215-221.

Brossé – Pottier – de la Bassetière 1926 = C.-L. Brossé – E. Pottier – C. de la Bassetière, *La nécropole de Cheikh Zenad*, in «Syria» 7, 1926, pp. 193-208.

Brulé 2003 = P. Brulé, *Avant-propos*, in Prost 2003, pp. 7-11.

Brunet 1980 = R. Brunet, *La composition des modèles dans l'analyse spatiale*, in «Espace géographique» 4, 1980, pp. 253-265.

Brunet 1997 = R. Brunet, *Champs & contrechamps. Raisons de géographe*, Paris 1997.

Brunet 2000 = R. Brunet, *Des modèles en Géographie? Sens d'une recherche*, in «Bulletin de la Société géographique de Liège» 39, 2000, pp. 21-30.

Brunet 2007a = M. Brunet, *Économie et société en Grèce aux époques classique et hellénistique: le monde rural*, in «Pallas» 74, 2007, pp. 31-42.

Brunet 2007b = M. Brunet, *L'économie d'une cité à l'époque classique: Thasos*, in M. Debidour (ed.), *Économies et sociétés dans la Grèce égéenne (478-88 avant J.-C.)*, Paris 2007, pp.311-331.

Brunet – Ferras – Théry 2005 = R. Brunet – R. Ferras – H. Théry, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Montpellier 2005 (1ère éd. 1992).

Buhl 1983 = M.-L. Buhl, *Sukas VII. The Near Eastern Pottery and Objects of Other Materials from the Upper Strata*, Copenhagen 1983.

Butcher 2001-2002 = K. Butcher, *Small Change in Ancient Beirut. The Coin Finds from BEY006 and BEY045: Persian, Hellenistic, Roman and Byzantine Periods*, in «Berytus» 45-46, 2001-2002, pp. 44-118.

Butzer 1984 = K.W. Butzer, *Archaeology as Human Ecology: Method and Theory for a Contextual Approach*, Cambridge 1984 (1ère éd. 1982).

Cabanes 1995 = P. Cabanes, *Le monde hellénistique de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée, 323-188*, Paris 1995.

Cabanes 2003 = P. Cabanes, *Introduction*, in É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique, 323-30 av. J.-C.*, Paris 2003, pp. I-IV.

Callot 1982 = O. Callot, *Remarques sur les huileries de Khan Khaldé (Liban)*, in *Archéologie au Levant 1982*, pp. 419-428.

Capdetrey 2007 = L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129 avant J.-C.)*, Rennes 2007.

Carayon 2008 = N. Carayon, *Les ports phéniciens et puniques: géomorphologie et infrastructures*, Thèse de doctorat sous la direction de T. Petit, Université Marc Bloch, Strasbourg 2008.

Carayon, sous presse = N. Carayon, *Îles, îlots et ports. L'utilisation des îles et des îlots dans le cadre des systèmes portuaires phéniciens et puniques*, in B. Costa – É. Guillon (edd.), *Insularidad, îléité y insularización en el Mediterráneo fenicio y púnico. Actas del coloquio internacional* (Ibiza, marzo 2017), Ibiza, sous presse («Treballs del Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera»).

Carozza – Carozza – Burens-Carozza 2008 = L. Carozza – J.-M. Carozza – A. Burens-Carozza, *De l'hypothèse à la représentation: territoires néolithiques dans la moyenne vallée de l'Hérault au moment où apparaît la métallurgie*, in O. Buscenchutz (ed.), *Images et relevés archéologiques, de la preuve à la démonstration*, Paris 2008, pp. 203-230.

Cazemajou – Martin 1983 = J. Cazemajou – J.-P. Martin, *La crise du melting-pot: ethnicité et identité aux États-Unis de Kennedy à Reagan*, Paris 1983.

Chankowski 2007 = V. Chankowski, *Les places financières dans le monde grec classique et hellénistique des cités*, in *Pallas 74*, pp. 93-112.

Chapoutier 1954 = F. Chapoutier, *Les peintures murales d'un hypogée funéraire près de Massyaf*, in «Syria» 31, 1954, pp. 172-211.

Chéhab 1951-1954 = M. Chéhab, *Les terres cuites de Kharayeb*, Paris 1951-1954.

Chouquer 2000 = G. Chouquer, *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*, Paris 2000.
Christaller 1996 = W. Christaller, *Central Places in Southern Germany*, Englewood Cliffs 1996 (1ère éd. 1933).
Ciasca 1997 = A. Ciasca, *Phénicie*, in Moscati 1997a, pp. 168-184.
Clarke 1979 = J.R. Clarke, *Measuring the Flow of Goods with Archaeological Data*, in «Economic Geography» 55, 1999, pp. 1-17.
CIG = *Corpus Inscriptionum Graecarum*, Berlin 1825--.
CIS = *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Paris 1884--.
Cohen 1995 = G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, Berkeley-Los Angeles-Oxford 1995.
Cohen 2006 = G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, the Red Sea Basin and North Africa*, Berkeley 2006.
Col. 1996 = *Les chantiers archéologiques du centre-ville de Beyrouth*, in «Archéologie et Patrimoine» 4, 1996, pp. 16-19.
Col. 2012 = *L'histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie. Actes du séminaire international* (Tyr 2011), Beyrouth 2012 («BAAL» Hors-série, 8).
Costa – Fernández 1998 = B. Costa – J.H. Fernández (edd.), *Rutas, navíos y puertos fenicio-púnicos: XI Jornadas de arqueología fenicio-púnica* (Eivissa 1996), Ibiza 1998.
Couvenhes – Legras 2006 = J.-C. Couvenhes – B. Legras (edd.), *Transferts culturels et politiques dans le monde hellénistique. Actes de la table ronde sur les identités collectives* (Paris 2004), Paris 2006.
Culican 1967 = W. Culican, *Le Levant et la mer, histoire et commerce*, Paris-Bruxelles 1967 (1ère éd. 1966).
Cumont 1926 = F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris 1926.
Dabbour – Tholbecq 2009 = Y. Dabbour – L. Tholbecq, *Le sanctuaire de Baetocaecé (Hosn Suleiman, Jabal al-Saheliyé, Syrie): un état des lieux*, in «Topoi» 16, 2009, pp. 207-223.
Dalix – Chaaya 2007 = A.-S. Dalix – A. Chaaya, *L'activité forestière au Liban dans l'Antiquité pré-classique. De l'exploitation à l'exportation*, in «Archaeology and History in Lebanon» 26, 2007, pp. 234-257.
Dalla Riva 2010 = M. Dalla Riva (ed.), *Meetings between Cultures in the Ancient Mediterranean. Proceedings of the 17th International Congress of Classical Archaeology* (Rome 2008), Rome 2010 («Bolletino di Archeologia on-line»).
Davies 2001 = J.K. Davies, *Rebuilding a Temple: The Economic Effects of Piety*, in D.J. Mattingly – J. Salmon (edd.), *Economies beyond Agriculture in the Classical World*, London-New York 2001, pp. 209-229.
Debarbieux 2001 = B. Debarbieux, *La montagne: un objet géographique*, in Y. Veyret (ed.), *Les montagnes, discours et enjeux géographiques*, Paris 2001.
De Contenson 1982 = H. De Contenson, *Ze'ev Herzog, Excavations at Tell Michal, 1978-1979*, in «Syria» 59, 1982, pp. 347-348.
Décultot 2000 = É. Décultot, *Johann Joachim Winckelmann. Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris 2000.
Delcor 1991 = M. Delcor, *L'alphabet phénicien: son origine et sa diffusion de Samuel Bochart à Emmanuel de Rougé. Trois siècles de recherches: XVIIIe-XIXe siècles*, in C. Baurain – C. Bonnet – V. Krings (edd.), Phoinikeia Grammata. *Lire et écrire en Méditerranée. Actes du colloque* (Liège 1989), Namur 1991, pp. 21-32.
Descat 2003 = R. Descat, *Qu'est-ce que l'économie royale?*, in Prost 2003, pp. 149-168.
Detienne 2009 = M. Detienne, *Les Grecs et nous. Une anthropologie comparée de la Grèce ancienne*, Paris 2009 (1ère éd. 2005).
De Vaumas 1960 = É. De Vaumas, *Le Djebel Ansarieh. Études de Géographie humaine*, in «RGA» 48, 1960, pp. 267-311.
De Vaux 1968 = R. De Vaux, *Le pays de Canaan*, in «JAOS» 88, 1968, pp. 23-30.

De Vogüé 1855 = M. De Vogüé, *Fragments d'un journal de voyages en Orient*, Paris 1855 («l'Athenaeum français»).
Dewailly 1983 = M. Dewailly, *Acculturation et habillement en Grande Grèce*, in Nenci 1983, pp. 273-278.
Dittenberg 1903-1905 = G. Dittenberg, *Orientis Graeci Inscriptiones selectae*, Leipzig 1903-1905.
Domżalski 2013 = K. D Domżalski, *Terra Sigillata, Red Slip and Glazed Wares from Jiyeh (Porphyreon) and Chhim in Lebanon. Similarities and differences in Supplying Coastal and Moutain Customers*, in «Archeologia» 64, 2013, pp. 23-51.
Dothan 1976 = M. Dothan, *Akko: Interim Excavation Report First Season*, 1973/4, in «BASO» 224, 1976, pp. 1-48.
Droysen 2005 = J.G. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, Grenoble 2005 (1ère éd. 1833-1843).
Dunand – Duru 1962 = M. Dunand – R. Duru, *Oumm el 'Amed, une ville de l'époque hellénistique aux échelles de Tyr*, Paris 1962.
Dunand – Saliby 1985 = M. Dunand – N. Saliby, *Le temple d'Amrith dans la pérée d'Aradus*, Paris 1985.
Dupont-Sommer 1973 = A. Dupont-Sommer, *Ernest Renan et ses voyages*, in «CRAI» 117, 1973, pp. 601-618.
Durand-Dastès 2001 = F. Durand-Dastès, *Les concepts de la modélisation en analyse spatiale*, in L. Sanders (ed.), *Modèles en analyse spatiale*, Paris 2001, pp. 31-59.
Dussaud 1927 = R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927.
Duval – Caillet 1982 = N. Duval – J.-P. Caillet, *Khan Khaldé (ou Khaldé III). Les fouilles de Roger Saidah dans les églises, mises en œuvre d'après les documents de l'auteur*, in *Archéologie au Levant 1982*, pp. 311-394.
Duyrat 2002 = F. Duyrat, *Les ateliers monétaires de Phénicie du Nord à l'époque hellénistique*, in C. Augé – F. Duyrat (edd.), *Les monnayages syriens. Quel apport pour l'histoire du Proche-Orient hellénistique et romain? Actes de la table ronde* (Damas 1999), Beyrouth 2002, pp. 21-70.
Duyrat 2005 = F. Duyrat, *Arados hellénistique. Étude historique et monétaire*, Beyrouth 2005.
Elaigne 2003 = S. Elaigne, *Les indices des échanges dans l'Orient hellénistique d'après les données de la céramique*, in Le Dinahet 2003, pp. 392-409.
Elaigne 2007 = S. Elaigne, *Les importations de céramiques fines hellénistiques à Beyrouth (site Bey 002): aperçu du faciès nord-levantin*, in «Syria» 84, 2007, pp. 107-142.
Elaigne 2015 = S. Elaigne, *La vaisselle à vocation régionale de Phénicie hellénistique: aperçu à partir des assemblages de Beyrouth*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 267-294.
Elayi 1982 = J. Elayi, *Studies in Phoenician Geography during the Persian Period*, in «JNES» 41, 1982, pp. 83-110.
Elayi 1988 = J. Elayi, *Pénétration grecque en Phénicie sous l'Empire perse*, Nancy 1988.
Elayi 1989 = J. Elayi, *Sidon, cité autonome de l'Empire Perse*, Paris 1989.
Elayi 1990a = J. Elayi, *Économie des cités phéniciennes sous l'Empire perse*, Naples 1990.
Elayi 1990b = J. Elayi, *Les cités phéniciennes entre liberté et sujétion*, in «DHA» 16, 1990, pp. 93-113.
Elayi 2001 = J. Elayi, *L'antique Beyrouth à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, 2001 (http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/l_antique_beyrouth_a_la_lumiere_des_dernieres_fouilles_archeologiques.asp).
Elayi 2005 = J. Elayi, *'Abd 'Aštart Ier, Straton de Sidon: un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005.
Elayi – Elayi 2004 = J. Elayi – A.G. Elayi, *Le monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse*, Paris 2004.
Elayi – Haykal 1996 = J. Elayi – M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996 («Transeuphratène», Suppl. 4).
Elayi – Sayegh 2000 = J. Elayi – H. Sayegh, *Un quartier du port phénicien de Beyrouth au Fer III/perse. Archéologie et Histoire*, («Transeuphratène», Suppl. 7). Paris 2000.
Ennabli 1987 = A. Ennabli, *La campagne internationale de sauvetage de Carthage. Fouilles et recherches archéologiques 1973-1987. Premiers bilans*, in «CRAI» 131, 1987, pp. 407-438.

Eristov 2015 = H. Eristov, *Le décor des maisons hellénistiques de Beyrouth*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 295-314.

Evans – Rivers – Knappett 2011 = T.S. Evans – R.J. Rivers – C. Knappett, *Interactions In Space For Archaeological Models*, in Conference 'Cultural Evolution in Spatially Structured Populations', 2010, arXiv:1102.0251v2 [physics.soc-ph].

Fachard 2012 = S. Fachard, *La défense du territoire. Étude de la chôra érétrienne et de ses fortifications*, Athènes 2012.

Fantar 1995 = M.H. Fantar, *Carthage, la cité punique*, Tunis 1995.

Fedi 2000 = L. Fedi, *La contestation du miracle grec chez Auguste Comte*, in C. Avlami (ed.), *L'Antiquité grecque au XIX^e siècle. Un* exemplum *contesté?*, Paris-Montréal-Budapest 2000, pp. 157-192.

Feissel 1993 = D. Feissel, *Les privilèges de Baitokaiké: remarques sur le rescrit de Valérien et le colophon du dossier*, in «Syria» 70, 1993, pp. 13-26.

Fentress – Docter 2008 = E. Fentress – R.F. Docter, *North Africa: Rural Settlement and Agricultural Production*, in van Dommelen – Gómez Bellard 2008, pp. 101-128.

Finkielsztejn 1998a = G. Finkielsztejn, *Timbres amphoriques du Levant d'époque hellénistique*, in «Transeuphratène» 15, 1998, pp. 83-121.

Finkielsztejn 1998b = G. Finkielsztejn, *More Evidence on John Hyrcanus I's Conquests: Lead Weights and Rhodian Amphora Stamps*, in «Bulletin of the Anglo-Israelian Archaeological Society» 16, 1998, pp. 38-41.

Finkielsztejn 2001 = G. Finkielsztejn, *Chronologie détaillée et révisée des éponymes amphoriques rhodiens, de 270 à 108 av. J.-C. environ*, Oxford 1991.

Flower 2002 = M. Flower, *Alexander the Great and Panhellenism*, in Bosworth – Baynham 2002, pp. 96-135.

Foerster 1975 = G. Foerster, *The Early History of Caesarea*, in «BASO» Suppl. 19, 1975, pp. 9-22.

Fontan – Le Meaux 2007 = E. Fontan – H. Le Meaux (edd.), *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage.* Catalogue d'exposition (Paris 2008), Paris 2007.

Foxhall 2004 = L. Foxhall, *Small Rural Farmstead Sites in Ancient Greece: a Material Culture Analysis*, in F. Kolb (ed.), *Chora und Polis*, München 2004, pp. 249-270.

Foxhall 2007 = L. Foxhall, *Olive Cultivation in Ancient Greece. Seeking the Ancient Economy*, Oxford 2007.

Fredricksmeyer 2002 = E. Fredricksmeyer, *Alexander the Great and the Kingship of Asia*, in Bosworth – Baynham 2002, pp. 136-166.

Frézouls 1987 = E. Frézouls (ed.), *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines. Actes du colloque organisé à Strasbourg par l'Institut et le Groupe de Recherche d'histoire romaine et le Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques*, Strasbourg 1987.

Galili *et al.* 2010 = E. Galili – V. Sussman – G. Stiebel – B. Rosen, *A Hellenistic/Early Roman Shipwreck Assemblage off Ashkelon, Israel*, in «IntJNauA» 39, 2010, pp. 125-145.

Garmy 2012 = P. Garmy, *Villes, réseaux et systèmes de villes*, Paris 2012 (1ère éd. 2009).

Garmy *et al.* 2005a = P. Garmy – L. Kaddouri – C. Rozenblat – L. Schneider, *Structures spatiales du peuplement antique dans la cité de Luteva*, in A. Bouet – F. Verdin (edd.), *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge: mélanges offerts à Philippe Leveau*, Bordeaux 2005, pp. 83-100.

Garmy *et al.* 2005b = P. Garmy – L. Kaddouri – C. Rozenblat – L. Schneider, *Logiques spatiales et "systèmes de villes" en Lodévois de l'Antiquité à la période moderne*, in J.-F. Berger – F. Bertoncello – F. Braemer – G. Davtian – M. Gazenbbek (edd.), *Temps et espaces de l'Homme en société. Analyses et modèles spatiaux en archéologie, XXV^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Antibes 2005, pp. 1-12.

Gatier 2003 = P.-L. Gatier, *Évolutions culturelles dans les sociétés du Proche-Orient syrien à l'époque hellénistique*, in Prost 2003, pp. 106-109.

Gatier – Aliquot – Nordiguian 2011 = P.-L. Gatier – J. Aliquot – L. Nordiguian (edd.), *Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Beyrouth 2011.

Gatier *et al.* 2001 = P.-L. Gatier – G. Charpentier – M. Haïdar-Boustani – R. Harfouche – F. Mercier – D. Pieri – P. Poupet – T. Zaeven, *Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 1999-2001*, in «BAAL» 5, 2001, pp. 93-152.

Gatier *et al.* 2002 = P.-L. Gatier – G. Charpentier – M. Haïdar-Boustani – R. Harfouche – F. Mercier – D. Pieri – P. Poupet – T. Zaeven, *Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 2002*, in «BAAL» 6, 2002, pp. 211-258.

Gatier – Nordiguian 2005 = P.-L. Gatier – L. Nordiguian (edd.), *Yanouh et le Nahr Ibrahim. Nouvelles découvertes archéologiques dans la vallée d'Adonis*, Beyrouth 2005.

Gebara 1982 = C. Gebara, *Remarques sur la sigillée orientale d'après les fouilles de Khan Khaldé (Heldua)*, in *Archéologie au Levant 1982*, pp. 409-417.

Gelin 2002 = M. Gelin, *L'archéologie en Syrie et au Liban à l'époque du Mandat (1919-1946). Histoire et organisation*, Paris 2002.

Gerard 2010 = C. Gerard, *L'épopée phénicienne. De ses origines à la chute de Carthage*, Paris 2010.

Gernet 1983 = L. Gernet, *Les Grecs sans miracle* (Textes 1903-1960 réunis par R. di Donato), Paris 1983.

Geyer 1999 = B. Geyer, *Aridité et sociétés au Proche-Orient: une problématique géo-archéologique*, Habilitation à Diriger des Recherches, Lyon 1999.

Ghadban 1987 = C. Ghadban, *Observations sur le statut des terres et l'organisation des villages dans la Beqa' hellénistique et romaine*, in Frézouls 1987, pp. 217-239.

Ghadban 1981 = C. Ghadban, *Les frontières du territoire d'Héliopolis-Baalbek à la lumière de nouveaux documents*, in CRPOGA, *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet. Actes du colloque* (Strasbourg 1979), Leyde 1981, pp. 143-175.

Ghanimé-Marion 2007 = P. Ghanimé-Marion, *Qal'at el Hosn. Un site antique dans la montagne libanaise*, in «BAAL» 11, 2007, pp. 103-141.

Giraud 2007 = J. Giraud, *Restitution d'un espace géographique ancien: la province du Ja'alan à l'âge du Bronze (Sultanat d'Oman)*, Thèse de Doctorat sous la direction de S. Cleuziou, Université de Paris 1 Pantéon-Sorbonne, Paris 2007.

Gnoli 1997 = G. Gnoli, *S. Moscati, 1922-1997*, in «E&W» 46, 1997, pp. 428-433.

Gómez Bellard 2008 = C. Gómez Bellard, *Ibiza: The Making of New Landscapes*, in van Dommelen – Gómez Bellard 2008, pp. 44-75.

Gottwales 2006 = É. Gottwales, *La recherche archéologique européenne dans l'espace sud de la Méditerranée*, Beyrouth 2006 (observatoire, 30 novembre; www.ciel.usj.edu.lb/observatoire/164.htm).

Grainger 1991 = J.G. Grainger, *Hellenistic Phoenicia*, Oxford 1991.

Gran-Aymerich 1998 = È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie moderne, 1798-1945*, Paris 1988.

Gran-Aymerich 2001 = È. Gran-Aymerich, *Dictionnaire biographique d'archéologie*, Paris 2001.

Gran-Aymerich 2007 = È. Gran-Aymerich, *Les chercheurs de passé, 1798-1945. Aux sources de l'archéologie*, Paris 2007 (1ère éd. 1998).

Gras – Rouillard – Teixidor 1995 = M. Gras – P. Rouillard – J. Teixidor, *L'univers phénicien*, Paris 1995 (1ère éd. 1989).

Grossmann 2001 = E. Grossmann, *Maritime Tel Michal and Apollonia: Results of the Underwater Survey 1989-1996*, Oxford 2001.

Gruel – Bernolin – Brouquié-Reddé 2008 = K. Gruel – V. Bernolin – V. Brouquier-Reddé, *Les sanctuaires, éléments structurels du territoire antique*, in R. Compatangelo-Soussignan – J.-R. Bertrand – J. Chapman – P.-Y. Laffont (edd.), *Marqueurs des paysages et systèmes socio-économiques: de la construction des paysages*

pré-industriels à leur perception par les sociétés contemporaines. Actes du colloque COST (Le Mans 2006), Rennes 2008, pp. 35-44.

Gubel 2002 = É. Gubel (ed.), *Art phénicien: la sculpture de tradition phénicienne*, Paris-Gand 2002.

Guermond 2005 = Y. Guermond, *Modélisations en géographie*, Paris 2005.

Guillon 2008 = É. Guillon, *Oumm el Amed: un village phénicien à l'époque hellénistique, entre hellénisation et tradition*, Mémoire de Master sous la direction de C. Bonnet, Université de Toulouse II, Toulouse 2008.

Hachmann 1969 = R. Hachmann, *Rapport préliminaire sur les fouilles au tell de Kamid el-Loz de 1966 à 1968*, in «BMusBeyrouth» 22, 1969, pp. 49-65.

Hachmann 1973a = R. Hachmann, *Rapport préliminaire sur les fouilles au tell de Kamid el-Loz de 1969 à 1972*, in «BMusBeyrouth» 30, 1973, pp. 7-23.

Hachmann 1973b = R. Hachmann, *Rapport préliminaire sur les fouilles au tell de Kamid el-Loz en 1973*, in «BMusBeyrouth» 30, 1973, pp. 24-41.

Hachmann 1989 = R. Hachmann, *Kamid el-Loz 1963-1981. German Excavations in Lebanon I* («Berytus» 37, 1989).

Hachmann – Kuschke 1966 = R. Hachmann – A. Kuschke, *Rapport préliminaire sur les travaux au tell Kamid el-Loz durant les années 1963 et 1964*, in «BMusBeyrouth» 19, 1966, pp. 107-136.

Haggett 1965 = P. Haggett, *Locational Analysis in Human Geography*, London 1965.

Hakimian 2000 = S. Hakimian, *Le Musée National de Beyrouth au lendemain de la guerre ou le Plan Delta du Musée National*, in *ACIEFP IV*, pp. 1035-1038.

Hallam – Warren – Renfrew 1976 = B.R. Hallam – S.E. Warren – C. Renfrew, *Obsidian in Western Mediterranean: Characteristics by Neutron Activation Analysis and Optical Emission Spectroscopy*, in «ProcPrehistSoc» 42, 1976, pp. 85-110.

Hamilton 1934 = R.W. Hamilton, *Tall Abu Hawam. Interim Report*, in «QDAP» 3, 1934, pp. 74-80.

Hamilton 1935 = R.W. Hamilton, *Excavations at Tell Abu Hawam*, in «QDAP» 4, 1935, pp. 1-69.

Harden 1962 = D. Harden, *The Phoenicians*, London 1962.

Haynes – Fotheringham 1988 = K.E. Haynes – S.A. Fotheringham, *Gravity and Spatial Interaction Models*, Beverly Hills-London-New Delhi 1988 (1ère éd. 1984).

Heinz *et al.* 2001 = M. Heinz – D. Bonatz – A. Gilibert – H. Heckmann – I. Holzer – C. Jauß – J. Kirchhofer – P. Knötzele – L Petersen – M. Sommer – T. Zaven, *Kamid el-Loz in the Beqa'a Plain/ Lebanon. Continuity and Change in the Settlement of the Region*, in «BAAL» 5, 2001, pp. 5-91.

Heinz *et al.* 2004 = M. Heinz – A. Gross – E. John – L. Kirsch – S. Kulemann-Ossen – N. Van Lengerich – C. Leschke – J. Nieling – C. Von Rüden – E. Wagner, *Kamid el-Loz in the Beqa'a plain/Lebanon. Excavations in 2001, 2002 and 2004*, in «BAAL» 8, 2004, pp. 83-117.

Heinz *et al.* 2006 = M. Heinz – S. Kulemann-Ossen – J. Linke – E. Wagner, *Notes on the 2005 Season at Kamid el-Loz. From the Romans to the Late Bronze Age*, in «BAAL» 10, 2006, pp. 85-96.

Heinz *et al.* 2007 = M. Heinz – S. Kulemann-Ossen – J. Linke – E. Wagner, *Kamid el-Loz: Intermediary between Cultures. More than Ten Years of Archaeological Research in Kamid el-Loz (1997-2007)*, Beyrouth 2007 («BAAL» Hors-série, 7).

Helas – Marzoli 2009 = S. Helas – D. Marzoli (edd.), *Phönizisches und punisches Städtewesen: Akten der internationalen Tagung* (Rom 2007), Mainz 2009.

Helbig 1896 = W. Helbig, *Sur la question mycénienne*, Paris 1896.

Herbert 1994-1997 = S.C. Herbert (ed.), *Tel Anafa*, Ann Harbor 1994-1997.

Herbich 2004 = T. Herbich, *Jiyeh. Geophysical Survey* 2003, in «PolAMed» 16, 2004, pp. 423-428.

Herm 1996 = G. Herm, *Les Phéniciens: l'antique royaume de la pourpre*, Paris 1996 (1ère éd. 1976).

Hohlfelder 1988 = R.L. Hohlfelder, *The 1984 Explorations of the Ancient Harbor of Caesarea Maritima, Israel*, in «BASO» Hors-série 25, 1988, pp. 1-12.
Hohlfelder 2003 = R.L. Hohlfelder, *Maritime Tel Michal and Apollonia: Results of the Underwater Survey 1989-1996 by Eva Grosmann*, in «BASO» 332, 2003, pp. 105-106.
Hole 1959 = F. Hole, *A Reanalysis of Basal Tabbat al-Hammam, Syria*, in «Syria» 36, 1959, pp. 149-183.
Horden – Purcell 2000 = P. Horden – N. Purcell, *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History*, Oxford-Malden-Victoria 2000.
Hošeck 2011 = A.R. *Hošeck, Contrôler un territoire, contrôler un sanctuaire: aspects religieux de la fondation de Berytus*, in «Cahiers "Mondes anciens"» 2, 2011, pp. 1-17 (http://mondesanciens.revues.org/501).
ID = *Inscriptions de Délos*, Paris 1926-1937.
IGLS = *Inscriptions grecques et latines de Syrie*, Beyrouth, 1929--.
IJG = R. Dareste – B. Haussoullier – T. Reinach (edd.), *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, Rome 1965 (1ère éd. 1891-1904).
Isaac 1991 = B. Isaac, *A Seleucid Inscription from Jamnia-on-the-Sea. Antiochos V Eupator and the Sidonians*, in «IEJ» 41, 1991, pp. 132-134.
Johns 1934 = C.N. Johns, *Excavations at Pilgrims' Castle, ʿAtlit, (1932); The Ancient Tell and the Outer Defenses of the Castle*, in «QDAP» 3, 1934, pp. 145-164.
Jonhson 1999 = M. Jonhson, *Archaeological Theory. An Introduction*, Malden 1999.
Jourdain-Annequin 1992 = C. Jourdain-Annequin, *Héraclès-Melqart à Amrith. Recherches iconographiques. Contribution à l'étude d'un syncrétisme*, Paris 1992.
Kaddouri 2004 = L. Kaddouri, *Structures spatiales et mises en réseaux de villes pour la régionalisation des territoires*, Thèse de doctorat de géographie sous la direction de J.-P. Cheylan, Université de Montpellier 3, Montpellier 2004.
KAI = H. Donner – W. Röllig, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, Wiesbaden 2002 (1ère éd. 1962-1964).
Kaoukabani 1973 = B. Kaoukabani, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Kharayeb. 1969-1970*, in «BMusBeyrouth» 26, 1973, pp. 41-58.
Kaplan 1963 = J. Kaplan, *The Fifth Season of Excavations at Jaffa*, in «Jewish Quarterly Review» 54, 1963, pp. 110-114.
Kaplan 1972 = J. Kaplan, *The Archaeology and History of Tel Aviv – Jaffa*, in «BibAr» 35, 1972, pp. 65-95.
Kaplan 1973 = J. Kaplan, *Chronique archéologique. Jaffa*, in «Rbi» 80, 1973, pp. 415-417.
Katzenstein 1973 = H.J. Katzenstein, *The History of Tyre*, Jerusalem 1973.
Keay – Terrenato 2001 = S.J. Keay – N. Terrenato, *Italy and the West: Comparative Issues in Romanization*, Oxford 2001.
Khalil 2013 = W. Khalil, *Les défenses lagides dans la Béqa' et en Phénicie à la fin du IIIe siècle av. J.-C.*, in G. Gorre – P. Kossmann (edd.), *Espaces et territoires de l'Égypte gréco-romaine. Actes des journées d'étude* (23 juin 2007 et 21 juin 2008), Genève 2013.
Khalil 2015 = W. Khalil, *L'occupation et le réseau routier dans le Mont Liban entre l'époque hellénistique et la fin de l'époque mamelouke. L'exemple du haut Chouf*, in R. Harfouche – P. Poupet (edd.), *Du Mont Liban aux Sierras d'Espagne. Sols, eaux et sociétés en montagne. Autour du projet franco-libanais CEDRE "Nahr Ibrahim"*, Oxford 2015, pp. 27-37.
Kindler 1978 = A. Kindler, *Akko, A City of Many Names*, in «BASO» 231, 1978, pp. 51-55.
Kontorini 1979 = V. Kontorini, *L'autonomie de Ptolémaïs-Akko de Phénicie*, in «RN» 6, 1979, pp. 30-42.
Krings 1995 = V. Krings (ed.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de Recherche*, Leyden-New York-Köln 1995.

Krings 2008 = V. Krings, *Rereading Punic Agriculture: Representation, Analogy and Ideology in the Classical Sources*, in van Dommelen – Gómez Bellard 2008, pp. 22-43.

Kulemann Ossen – Leicht – Heinz 2007-2008 = S. Kulemann Ossen – M. Leicht – S. Heinz, *Kamid el-Loz. A Reloading Point in the Long Distance Trade During Hellenistic Period?*, in «Archaeology and History in Lebanon» 26-27, 2007-2008, pp. 168-181.

Lacorne 1997 = D. Lacorne, *La crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*, Paris 1997.

Lancel 1995 = S. Lancel, *Les prospections et "surveys" partim Occident*, in Krings 1995, pp. 106-118.

Lancellotti 2003 = M.G. Lancellotti, *I bambini di Kharayeb. Per uno studio storico-religioso del santuario*, in «Studi ellenistici» 15, 2003, pp. 341-370.

Lane Fox 2004 = R. Lane Fox, *Alexander the Great*, London 2004 (1ère éd. 1973).

Laqueur 2010 = W. Laqueur, *L'antisémitisme dans tous ses états. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Genève 2010 (1ère éd. 2006).

Laurens 2012 = H. Laurens, *Présentation générale de l'œuvre de Renan*, in *Hommage à Ernest Renan. Colloque du Collège de France 2012-2013*, Paris 2012 (http://www.college-de-france.fr/site/colloque-2012/symposium-2012-2013.htm).

Le Dinahet 2003 = M.-T. Le Dinahet (ed.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au Ier siècle avant notre ère. Anatolie, Chypre, Égypte, Syrie*, Nantes 2003.

Lemaire 1972 = A. Lemaire, *Porphyréon, Halzon, Tell Keisan?*, in «Rbi» 79, 1972, pp. 247-250.

Lemaire 1976 = A. Lemaire, *Le monnayage de Tyr et celui d'Akko dans la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C.*, in «RN» 18, 1976, pp. 13-24.

Lemaire 1991 = A. Lemaire, *Le royaume de Tyr dans la seconde moitié du IVe siècle av. J-C.*, in *ACISFP II*, pp. 131-149.

Lemerle 1976 = P. Lemerle, *Rapport sur l'état et l'activité de l'École Française d'Athènes pendant l'année 1975*, in «CRAI» 120, 1976, pp. 371-378.

Levine 1973 = L. Levine, *À propos de la fondation de la Tour de Straton*, in «Rbi» 80, 1973, pp. 75-81.

Lévy – Lussault 2013 = J. Lévy – M. Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris 2013.

Lewin 2005 = A. Lewin, *The Archaeology of Ancient Judea and Palestine*, Los Angeles 2005.

Linder 1967 = E. Linder, *La ville phénicienne d'Athlit, sur la côte d'Israël, a-t-elle eu le premier port artificiel de Méditerranée?*, in «Archeologia» 17, 1967, pp. 25-29.

Lipiński 1992 = E. Lipiński (ed.), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992.

López Castro 2008 = J.L. López Castro, *The Iberian Peninsula: Landscapes of Tradition*, in van Dommelen – Gómez Bellard 2008, pp. 476-100.

Maes 1991 = A. Maes, *Le costume phénicien des stèles d'Umm el-'Amed*, in E. Lipiński (ed.), *Phoenicia and the Bible. Proceedings of the Conference Held at the University of Leuven* (Leuven 1990), Louvain 1991, pp. 209-230.

Mairs 2010 = R. Mairs, *An "Identity Crisis"? Identity and Its Discontents in Hellenistic Studies*, in Dalla Riva 2010, pp. 55-62.

Malay 1983 = H. Malay, *A Royal Document from Aigai in Aiolis*, in «GRBS» 24, 1983, pp. 349-353.

Maraval 2002 = P. Maraval, *Récit des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IVe-VIIe siècle)*, Paris 2002 (1ère éd. 1996).

Marchand 2019 = S. Marchand, *Conteneurs de transport égyptiens dans l'Égypte ancienne. Imitations, assimilations et transposition de modèles étrangers*, in L. Bonadies – I. Chirpanlieva – É. Guillon (edd.), *Les Phéniciens, les Puniques et les Autres. Échanges et identités en Méditerranée ancienne*, Paris 2019 («Orient et Méditerranée», 31), pp. 73-100.

Marquis 1995 = P. Marquis, *Résultats récents des fouilles du centre-ville de Beyrouth*, in «Archéologie et Patrimoine» 2, 1995, pp. 8-11.

Marriner 2009 = N. Marriner, *Géoarchéologie des ports antiques du Liban*, Paris 2009.
Mazza 1997 = F. Mazza, *L'image des Phéniciens dans le monde antique*, in Moscati 1997a, pp. 628-653.
Mazzarino 1947 = S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, Firenze 1947.
Merchak 1997 = J.T. Merchak, *Batroun, histoire d'une ville oubliée*, in «Archéologie et Patrimoine» 7, 1997, pp. 34-39.
Michaudel 2002 = B. Michaudel, *Étude historique de Qal'at Salāḥ al-Dīn (Sahyūn-Château de Saône)*, in J. Mesqui – P. Dangles – N. Faucherre – P. Lebel – B. Michaudel – Cyril Yovitchich, *Le Château de Qal'at Salāḥ al-Dīn en Syrie*, 2002 (http://www.castellorient.fr/0-Accueil/indexfran.htm).
Młynarczyk 2000 = J. Młynarczyk, *Fine Wares at Tell Keisan During the Persian and Hellenistic Period: The Patterns of Importations*, in «BASO» 50, 2000, pp. 17-18.
Młynarczyk 2001 = J. Młynarczyk, *Local and Regional Wares at Tell Keisan in the Hellenistic Period*, in «EtTrav» 19, 2001, pp. 238-262.
Młynarczyk 2002 = J. Młynarczyk, *Hellenistic Fine Wares at Tell Keisan. A Pattern of Importations*, in F. Blondé – P. Ballet – J.-F. Salles (edd.), *Céramiques hellénistiques et romaines, productions et diffusion en Méditerranée orientale (Chypre, Égypte et côte syro-palestinienne). Actes du colloque tenu à la Maison de l'Orient méditerranéen Jean Pouilloux* (Lyon, mars 2000), Lyon 2002 («Travaux de la Maison de l'Orient Méditerranéen», 35), pp. 117-132.
Monchambert – Dalix 2019 = J.-Y. Monchambert – A.-S. Dalix, *Port commercial et arrière-pays à Byblos*, in A. Ferjaoui – T. Redissi (edd.), *La vie, la mort et la religion dans l'univers phénicien et punique. Actes du VII[ème] Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques* (Hammamet 2009), vol. 2, Tunis 2019, pp. 1011-1018.
Moran 1987 = W.L. Moran (ed.), *Les lettres d'El Amarna: correspondance diplomatique du pharaon Aménophis IV*, Paris 1987.
Morel 2000 = J.-P. Morel, *Quelques remarques sur l'économie phénico-punique dans ses aspects agraires*, in *ACIEFP IV*, pp. 411-423.
Moscati 1971 = S. Moscati, *L'épopée des Phéniciens*, Paris 1971.
Moscati 1983 = S. Moscati, *Dall'Oriente a noi: l'altra faccia della storia (discorso inaugurale)*, in *Fenici e Arabi nel Mediterraneo: convegno sul tema* (Roma 1982), Roma 1983, pp. 5-22.
Moscati 1988 = S. Moscati (ed.), *I Fenici*, Milano 1988.
Moscati 1995 = S. Moscati, *Introduction*, in Krings 1995, pp. 1-15.
Moscati 1997a = S. Moscati (ed.), *Les Phéniciens*, Paris 1997 (1[ère] éd. 1988).
Moscati 1997b = S. Moscati, *Le territoire et les implantations*, in Moscati 1997a, pp. 20-22.
Moscati 1997c = S. Moscati, *La colonisation de la Méditerranée*, in Moscati 1997a, pp. 47-56.
Moscati 1997d = S. Moscati, *Les sarcophages*, in Moscati 1997a, pp. 355-359.
Moscati – Parrot – Chéhab 2007 = S. Moscati – A. Parrot – M. Chéhab, *Les Phéniciens. L'expansion phénicienne. Carthage*, Paris 2007 (1[ère] éd. 1975).
Mossé 2001 = C. Mossé, *Alexandre. La destinée d'un mythe*, Paris 2001.
Nasr 1990 = S. Nasr, *Anatomie d'un système de guerre interne: le cas du Liban*, in «Culture et Conflit» 1, 1990, pp. 1-11 (https://journals.openedition.org/conflits/80).
Nenci 1983 = G. Nenci (ed.), *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche. Actes du colloque organisé par la Scuola normale superiore [di Pisa] et l'École française de Rome, avec la collaboration du Centre de recherches d'histoire ancienne de l'Université de Besançon* (Cortona 1981), Pisa-Roma-Paris 1983.
Newbold 1856 = C. Newbold, *On the Site of Caranus and the Island of Ar-Ruád, the Ariad or Arpad of Scripture*, in «JAS» 16, 1856, pp. 32-36.

Nicolet 1997 = C. Nicolet, *Allocution à l'occasion du décès de M. Sabatino Moscati, associé étranger de l'Académie*, in «CRAI» 141, 1997, pp. 788-790.

Niemeyer 1995 = H.G. Niemeyer, *Expansion et colonisation*, in Krings 1995, pp. 247-267.

Nitschke – Martin – Shalev 2011 = J.L. Nitschke – S. R. Martin – Y. Shalev, *Between Carmel and the Sea. Tel Dor: The Late Periods*, in «Near Eastern Archaeology» 74, 2011, pp. 132-154.

Nordiguian 1999 = L. Nordiguian, *Le sanctuaire de Mar Girios al-Azraq à Yanouh: notes préliminaires*, in «Topoi» 9, 1999, pp. 579-594.

Nougayrol – Schaeffer 1956 = J. Nougayrol – C. Schaeffer (edd.), *Le Palais royal d'Ougarit. IV. Textes accadiens des archives Sud (archives internationales)*, Paris 1956.

Nuninger – Bertoncello 2011 = L. Nuninger – F. Bertoncello, *Modéliser et analyser*, in X. Rodier (ed.), *Information Spatiale et Archéologie*, Paris 2011, pp. 127-161.

Nuninger *et al.* 2006 = L. Nuninger – F. Favory – L. Sanders – H. Mathian – P. Garmy – C. Raynaud – L. Kaddouri – C. Rozenblat – L. Schneider, *La modélisation des réseaux d'habitation en archéologie: trois expériences*, in «M@ppemonde» 83, 2006, pp. 2-28.

Oggiano 2009 = I. Oggiano, *La "città" di Nora. Spazio urbano e territorio*, in Helas – Marzoli 2009, pp. 417-432.

Oggiano 2015 = I. Oggiano, *Le sanctuaire de Kharayeb et l'évolution de l'imagerie phénicienne dans l'arrière-pays de Tyr*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 239-266.

Oggiano 2016 = I. Oggiano, *The Cult Place of Kharayeb: Report of 2013-2014 Missions*, in «BAAL» 16, 2016, pp. 193-214.

Oggiano 2018 = I. Oggiano, *Collecting* disiecta membra*: What Did the Cult Place of Kharayeb Look Like?*, in G. Garbati (ed.), *Cercando con zelo di conoscere la storia fenicia. Atti della giornata di studi dedicata a Sergio Ribichini* (Roma, marzo 2015), Roma 2018 («Collezione di Studi Fenici», 47), pp. 17-36.

Oggiano – Botto 2012 = I. Oggiano – M. Botto, *Le site phénico-punique de Pani Loriga (Sardaigne). Interprétation et contextualisation des résultats d'analyses organiques de contenus*, in D. Frère – L. Hugot (edd.), *Les huiles parfumées en Méditerranée occidentale et en Gaule. VIII^e siècle av.-VIII^e siècle apr. J.-C. Actes du colloque organisé par l'Université de Bretagne Sud et l'Université de la Rochelle* (Rome 2009), Naples-Rennes 2012, pp. 151-166.

Oggiano – Xella 2009 = I. Oggiano – P. Xella, *Sidone e il suo territorio in età persiana. Epigrafia e archeologia*, in Helas – Marzoli 2009, pp. 69-81.

Oldenburg – Rohwender 1981 = E. Oldenburg – J. Rohwender, *The Excavations at Tall Darūk (Usnu?) and Arab al-Mulk (Paltos)*, Copenhagen 1981.

Ortali Tazari – Waliszewski 2000 = R. Ortali Tazari – T. Waliszewski, *La mosaïque du Nil découverte à Jiyé*, in «BAAL» 4, 2000, pp. 165-177.

Osborne 2012 = R. Osborne, *Landscape, Ethnicity and the Polis*, in G. Cifani – S. Stoddart (edd.), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*, Oxford 2012, pp. 24-30.

Pallas 74 = P. Brun (ed.), *Économies et sociétés en Grèce classique et hellénistique*, Toulouse 2007 («Pallas», 74).

Paiva Renesto 2010 = F. Paiva Renesto, *Unions géoculturelles et projet politique*, 2010 (http://www.oragora.com/cgi/forum1354.cgi?numforum=13546&codep=&th=10&nbpage=1&sortmg=30&thread=369&trimv=1&rec=&rech_op=&champ=&read=357-0&session=47be58f662dd08bc).

Panayot-Haroun 2016 = N. Panayot-Haroun, *Mission archéologique d'Enfeh. Résultats préliminaires de 2011 à 2015*, in «BAAL» 16, 2016, pp. 255-294.

Parrot 1961 = A. Parrot, *N. Avigad.- Excavations at Makmish, 1958. Preliminary Report. Tirage à part de IEJ, vol x n°2, 1960, p. 90-96, pl. IX-XII*, in «Syria» 38, 1961, p. 344-345.

Parrot 1976a = A. Parrot, *Joseph Ringel, Césarée de Palestine. Étude historique et archéologique*, *Compte rendu*, in «Syria» 53, 1976, pp. 349.

Parrot 1976b = A. Parrot, *James B. Pritchard. Sarepta. A Preliminary Report on the Iron Age. Excavations of*

the University Museum of the University of Pennsylvania 1970-72, *Compte rendu*, in «Syria» 53, 1976, pp. 346-347.
Payen 2005 = P. Payen, *Préface*, in Droysen 2005, pp. 5-82.
PCZ= C.C. Edgar, *Catalogue des antiquités égyptiennes du Musée du Caire: Zenon Papyri*, Le Caire 1971 (1ère éd. 1925-1926).
Peilstöcker – Burke 2011 = M. Peilstöcker – A.A. Burke (edd.), *The History and Archaeology of Jaffa. 1*, Los Angeles 2011.
Pellegrino 2007 = E. Pellegrino, *Les céramiques communes de Beyrouth (BEY002) au début de l'époque romaine*, in «Syria» 84, 2007, pp. 143-168.
Perkins 1951 = A. Perkins, *Archaeological News*, in «AJA» 55, 1951, pp. 86-88.
Perreault 1986 = J. Perreault, *Céramique et échanges: les importations attiques au Proche-Orient du VIe au milieu du Ve siècle avant J.-C. Les données archéologiques*, in «BCH» 110, 1986, pp. 147-175.
Perreault 1993 = J. Perreault, *Les* emporia *grec du Levant: mythe ou réalité*, in Bresson – Rouillard 1993, pp. 59-83.
Perrot – Chipiez 1885 = G. Perrot – C. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'Antiquité, III. Phénicie, Chypre*, Paris 1885.
Phillips – Willey 1953 = P. Phillips – G.R. Willey, *Method and Theory in American Archaeology: An Operational Basis for Culture-Historical Integration*, in «American Anthropologist» 55, 1953, pp. 615-633.
Pimouguet-Pedarros 1997 = I. Pimouguet-Pedarros, *Pour une analyse des pratiques territoriales et des politiques de défense en Asie Mineure: l'exemple de la Carie antique*, in «DHA» 23, 1997, pp. 119-143.
Pimouguet-Pedarros 2003 = I. Pimouguet-Pedarros, *Le paysage rural et ses contraintes: le territoire continental de Rhodes à l'époque hellénistique (pérée intégrée)*, in M. Mazoyer – J. Pérez Rey (edd.), *La campagne antique: espace sauvage, terre domestiquée*, Paris 2003, pp. 217-246.
Pommier 2003 = É. Pommier, *Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art*, Paris 2003.
Prausnitz 1965 = W. Prausnitz, *Akhziv*, in «Rbi» 72, 1965, pp. 544-547.
Préaux 2003 = C. Préaux, *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient de la mort d'Alexandre à la conquête romaine de la Grèce 323-146 av. J.-C.*, Paris 2003 (1ère éd. 1978).
Pritchard 1971 = J.B. Pritchard, *The Roman Port at Sarafand (Sarepta). Preliminary Report on the Seasons of 1969 and 1970*, in «BMusBeyrouth» 24, 1971, pp. 39-56.
Pritchard 1978 = J.B. Pritchard, *Recovering Sarepta, a Phoenician City: Excavations at Sarafand, Lebanon*, Princeton 1978.
Prost 2003 = F. Prost (ed.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique, Actes du colloque de la SOPHAU (avril 2003)*, Toulouse 2003 («Pallas», 62).
Prost 2007 = F. Prost, *Les villes de la Grèce égéenne: mutations économiques et sociales entre le IVe et le IIe siècle av. J.-C.*, in *Pallas 74*, pp. 237-261.
Pumain – Paquot – Kleinschmager 2006 = D. Pumain – T. Paquot – R. Kleinschmager, *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Paris 2006.
Pumain – Saint-Julien 2010a = D. Pumain – T. Saint-Julien, *Analyses spatiales. Les localisations*, Paris 2010 (1ère éd. 1997).
Pumain – Saint-Julien 2010b = D. Pumain – T. Saint-Julien, *Analyses spatiales. Les interactions*, Paris 2010.
Raban 1980 = A. Raban, *The Sea Gate of Ancient Akko*, in «BibAr» 43, 1980, pp. 35-39.
Raban 1987 = A. Raban, *The City Walls of Straton's Tower: Some New Archaeological Data*, in «BASO» 268, 1987, pp. 71-88.
Raban 1989 = A. Raban, *[The City Walls of Straton's Tower]: Response*, in «BASO» 273, 1989, p. 83.
Rakotomalala 2005 = R. Rakotomalala, *TANAGRA*: *une plate-forme d'expérimentation pour la fouille de donnée*, in «MODULAD» 32, 2005, pp. 70-85.

Regev 2009-2010 = D. Regev, *Akko Ptolemais. The Phoenician Hellenistic Pottery*, in «MedA» 22/23, 2009-2010, pp. 115-191.
Reinach 1893 = S. Reinach, *Le mirage oriental*, in «L'Anthropologie» 5 et 6, 1893, pp. 539-578, pp. 699-732.
Renan 1855 = E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, Paris 1855.
Renan 1864 = E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris 1864.
RES = *Répertoire d'épigraphie sémitique*, Paris 1900-1968.
Rey-Coquais 1974 = J.-P. Rey-Coquais, *Arados et sa pérée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris 1974.
Rey-Coquais 1987 = J.-P. Rey-Coquais, *Des montagnes au désert: Baetocécé, le pagus Augustus de Niha, la Ghouta à l'est de Damas*, in Frézouls 1987, pp. 191-216.
Ribichini 1995 = S. Ribichini, *Les sources gréco-latines*, in Krings 1995, pp. 73-83.
Rice 1999 = E.E. Rice, *Relations between Rhodes and the Rhodian Peraia*, in V. Gabrielsen – P. Bilde – T. Engberg-Pedersen – L. Hannestad – J. Zahle (edd.), *Hellenistic Rhodes: Politics, Culture and Society*, Aarhus 1999, pp. 45-54.
Rigsby 1996 = K.J. Rigsby, *Asylia: Territorial Inviolability in the Hellenistic World*, Berkeley 1996.
Riis 1970 = P.J. Riis, *Sūkās I. The North-East Sanctuary and the First Settling of Greeks in Syria and Palestine*, Copenhagen 1970.
Riis 1979 = P.J. Riis, *Sūkās VI. The Graeco-Phoenician Cemetery and Sanctuary at the Southern Harbour*, Copenhagen 1979.
Riis 1991 = P.J. Riis, *La ville phénicienne de Soukas de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine*, in *ACISFP II*, pp. 509-515.
Roller 1980 = D.W. Roller, *Hellenistic Pottery from Caesarea Maritima: a Preliminary Study*, in «BASO» 238, 1980, pp. 35-41.
Roller – Hohlfelder 1983 = D.W. Roller – R. Hohlfelder, *The Problem of the Location of Straton's Tower*, in «BASO» 252, 1983, pp. 61-68.
Rollinger – Gufler – Lang 2010 = R.H. Rollinger – B. Gufler – M. Lang (edd.), *Interkulturalitätin der Alten Welt Vorderasien, Hellas, Ägyptenund die vielfältigen Ebenen des Kontakts*, Wiesbaden 2010.
Romero Recio 1998 = M. Romero Recio, *Los puertos fenicios y punicos*, in Costa – Fernández 1998, pp. 105-135.
Roppa 2013 = A. Roppa, *Comunità urbane e rurali nella Sardegna punica di età ellenistica* («Saguntum», 14), Valencia 2013.
Sader 2006 = H. Sader, *L'archéologie phénicienne en Orient: quel avenir?*, in Vita – Zamora 2006, pp. 27-33.
Sader 2010 = H Sader, *Phoenician "Popular Art": Transmission, Transformation, and Adaptation of Foreign Motifs in the Light of Recent Archaeological Evidence from Lebanon*, in Rollinger – Gufler – Lang 2010, pp. 23-39.
Sader 2015 = H. Sader, *Les territoires des cités phéniciennes entre continuité et changement*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 107-121.
Said 2005 = E. Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris 2005 (1ère éd. 1978).
Saidah 1965 = R. Saidah, *Chroniques. F. Fouilles de Khaldé*, in «BMusBeyrouth» 18, 1965, pp. 116-117.
Saidah 1966 = R. Saidah, *Fouilles de Khaldé. Rapport préliminaire sur la première et deuxième campagnes (1961-1962)*, in «BMusBeyrouth» 19, 1966, pp. 51-90.
Saidah 1967 = R. Saidah, *Chroniques. G. Fouilles de Khaldé*, in «BMusBeyrouth» 20, 1967, p. 165-169.
Saidah 1975 = R. Saidah, *Khan Khaldé. Une ville paléochrétienne sort de terre*, in «Les Dossiers de l'Archéologie (Liban)» 12, 1975, pp. 50-59.
Saidah 1977 = R. Saidah, *Porphyréon du Liban, une Pompéi byzantine enfouie sous le sable*, in «Archeologia» 104, 1977, pp. 38-43.

Salamé-Sarkis 1971 = H. Salamé-Sarkis, *Chronique archéologique du Liban-Nord. I. Fouilles d'El-Mina – Tripoli*, in «BMusBeyrouth» 24, 1971, pp. 91-102.
Salamé-Sarkis 1972 = H. Salamé-Sarkis, *Ardé-Ardata dans le Liban Nord, une nouvelle cité cananéenne identifiée*, in «MUSJ» 47, 1972, pp. 123-145.
Salamé-Sarkis 1973 = H. Salamé-Sarkis, *Chronique archéologique du Liban Nord II: 1973-1974. 6. Les fouilles de Ardé-Ardata*, in «BMusBeyrouth» 26, 1973, pp. 99-102.
Salamé-Sarkis 1987 = H. Salamé-Sarkis, *Matériaux pour une histoire de Batroun*, in «Berytus» 35, 1987, pp. 101-119.
Salamé-Sarkis 2009 = H. Salamé-Sarkis, *Histoire de Batroun*, in *The Official Website of the City of Batroun*, 2009 (www.batroun.com/history/histoire-de-batroun).
Salles 1995 = J.-F. Salles, *Phénicie*, in Krings 1995, pp. 553-582.
Sanders 2001 = L. Sanders (ed.), *Modèles en analyse spatiale*, Paris 2001.
Sapin 1980 = J. Sapin, *Peuplement et milieu de vie dans la vallée du Nahr el Abrach (principalement à l'âge du Bronze)*, in «Annales de Géographie de l'USJ» 3, 1980, pp. 39-58.
Sapin 1989 = J. Sapin, *Un domaine de la couronne dans la Trouée de Homs (Syrie). Origines et transformations de Tiglat-Phalasar III à Auguste*, in «Transeuphratène» 1, 1989, pp. 21-54.
Sarkis 1980 = S. I. Sarkis, *Les Phéniciens, panorama d'une civilisation*, Beyrouth 1980.
Sartre 1988 = M. Sartre, *La Syrie creuse n'existe pas*, in P.-L. Gatier – B. Helly – J.-P. Rey-Coquais (edd.), *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines), Actes de la Table Ronde* (Valbonne 1985), Paris 1988, pp. 15-40.
Sartre 2001 = M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.*, Paris 2001.
Sawaya 2009 = Z. Sawaya, *Histoire de Bérytos et d'Héliopolis d'après leurs monnaies. I^er siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.*, Beyrouth 2009.
Sawaya 2016 = Z. Sawaya, *Les monnaies de JEM 002, JEM 003 et JEM 004 à Jemmayzeh-Beyrouth*, Beyrouth 2016 («BAAL» Hors-Série, 13).
Seyrig 1964 = H. Seyrig, *Monnaies hellénistiques. XII. Questions aradiennes*, in «RN» 6, 1964, pp. 9-67.
Sharon 1987 = I. Sharon 1987, *Phoenician and Greek Ashlar Construction Techniques at Tel Dor*, in «BASO» 267, 1987, pp. 21-42.
Spanò Giammellaro – Spatafora – Van Dommelen 2008 = A. Spanò-Giammellaro – F. Spatafora – P. van Dommelen, *Sicily and Malta: Between Sea and Countryside*, in Gómez Bellard 2008, pp. 129-158.
Squillace 2010 = G. Squillace, *Consensus Strategies under Philip and Alexander. The Revenge Theme*, in E. Carney – D. Ogden (edd.), *Philip II and Alexander the Great. Father and Son, Lives and Afterlives*, Oxford 2010, pp. 69-80.
Stager – Schloen – Master 2008 = L. Stager – J.D. Schloen – D.M. Master, *Ashkelon 1. Introduction and Overview (1985-2006)*, Winona Lake 2008.
Starcky 1971-1972 = J. Starcky, *Arca du Liban*, in «Les cahiers de l'Oronte» 10, 1971-1972, pp. 103-117.
Steinsapir 1999 = A.I. Steinsapir, *Landscape and the Sacred: The Sanctuary Dedicated to Holy, Heavenly Zeus Baetocaece*, in «Near Eastern Archaeology» 62, 1999, pp. 182-194.
Stern 1978 = E. Stern, *Excavations at Tel Mevorakh (1973-1976). Part one: From the Iron Age to the Roman Period*, Jerusalem 1978.
Stern 1993 = E. Stern (ed.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Jerusalem 1993.
Stern 1994 = E. Stern, *Dor, Ruler of the Seas: Twelve Years of Excavations of the Israelite-Phoenician Harbour Town on the Carmel Coast*, Jerusalem 1994.
Stern 1995 = E. Stern, *Excavations at Dor, Final Report. Vol. I B. Areas A and C: The Finds*, Jerusalem 1995.

Stewart 1993 = A. Stewart, *Faces of Power: Alexander's Image and Hellenistic Politics*, Berkeley 1993.
Stewart – Martin 2003 = A. Stewart – S.R. Martin, *Hellenistic Discoveries at Tel Dor*, in «Hesperia» 72, 2003, pp. 121-145.
Stewart – Martin 2005 = A. Stewart – S.R. Martin, *Attic Imported Pottery at Tel Dor: An Overview*, in «BASO» 337, 2005, pp. 79-94.
Stiglitz 2012 = A. Stiglitz, *Interazioni territoriali tra Fenici e Nuragici nell'Oristanese***,** in P. Bernardini – M. Perra (ed.), *I Nuragici, i Fenicie gli Altri. Sardegna e Mediterraneo tra Bronzo Finale e Prima Età del Ferro* (Villanovaforru, dicembre 2007), Sassari 2012, pp. 240-253.
Stiglitz *et al*. 2012 = A. Stiglitz – B. Puliga – A. Usai – S. Carboni – L. Lecca, *Il complesso di S'Urachi e l'insedamiento di Su Padrigheddu (San Vero Milis – OR). Indagini interdisciplinari per un approccio al tema delle relazioni tra gli ultimi nuragici e i primi fenici*, in *Atti della XLIV Riunione scientifica. La Preistoria e la Protostoria della Sardegna* (Cagliari, Barumini, Sassari 23-28 novembre 2009), Firenze 2012, pp. 921-926.
Stiglitz sous presse = A. Stiglitz, *Paesaggi di potere: Monte Prama e i suoi vicini tra antiche storie e moderne ideologie*, in M. Tasca (ed.), *V Giornata internazionali di studi sul paesaggio. Paesaggio/paesaggi* (Cagliari, dicembre 2015), sous presse.
Stoddart – Neil 2012 = S. Stoddart – S. Neil, *Endnote: Situating Ethnicity*, in G. Cifani – S. Stoddart (edd.), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*, Oxford 2012, pp. 287-293.
Stucky 1998 = R. Stucky, *Le sanctuaire d'Echmoun à Sidon*, in «NMN» 7, 1998, pp. 3-13.
Stucky 2005 = R. Stucky (unter Mitarbeit von S. Stucky und mit Beiträgen von A. Loprieno, H.-P. Mathys und R. Wachter), *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon. Architektur und Inschriften*, Basel 2005 («Antike Kunst Beiheft», 19).
Stucky 2012 = R. Stucky, *Du marbre grec en Phénicie. Grandeur et décadence de Sidon aux époques perse et hellénistique*, in «CRAI» 2012, pp. 1177-1203.
Stucky 2016 = R. Stucky, *Sculptures et éléments d'architecture de Sidon en marbre*, in «BAAL» 16, 2016, pp. 311-388.
Stucky – Mathys 2000 = R. Stucky – H.-P. Mathys, *Le sanctuaire sidonien d'Echmoun. Aperçu historique du site, des fouilles et des découvertes faites à Bostan ech-Cheikh*, in «BAAL» 4, 2000, pp. 123-148.
Tal 1999 = O. Tal, *The Persian Period*, in Troll – Tal 1999, pp. 207-210.
Tal 2005 = O. Tal, *Some Remarks on the Coastal Plain of Palestine under Achaemenid Rule – an Archaeological Synopsis*, in Briant – Boucharlat 2005, pp. 71-96.
Tawile 2007-2008 = T. Tawile, *Arqa à travers certains textes anciens allant de la période romaine jusqu'à la fin des Croisades*, in «Archaeology and History in Lebanon» 26-27, 2007-2008, pp. 119-129.
Teixidor 1993 = J. Teixidor, *Un terme ouest-sémitique pour emporion*, in Bresson – Rouillard 1993, pp. 85-87.
Thalmann 1978 = J.-P. Thalmann, *Tell 'Arqa (Liban Nord). Campagnes I-III (1972-1974). Chantier I. Rapport préliminaire*, in «Syria» 55, 1978, pp. 1-153.
Thalmann 1991 = J.-P. Thalmann, *L'âge du Bronze à Tell Arqa. Bilan et perspectives (1981-1991)*, in «Berytus» 39, 1991, pp. 21-38.
Thalmann 2000 = J.-P. Thalmann, *Tell 'Arqa*, in «BAAL» 4, 2000, pp. 5-74.
Toulze 2003 = F. Toulze, *Centre et périphérie à Rome*, in «Uranie» 3, 2003, pp. 87-118.
Troll – Tal 1999 = I. Troll – O. Tal (edd.), *Apollonia-Arsuf: Final Report on the Excavations. Volume I, the Persian and Hellenistic Periods*, Tel Aviv 1999.
TSSI III = J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions III. Phoenicians Inscriptions*, Oxford 1982.
Tsuf 2018 = O. Tsuf (ed.), *Ancient Jaffa from the Persian to the Byzantine Period: Kaplan Excavations (1955–1981)*, Münster 2018.

Tuplin 1987 = C. Tuplin, *The Administration of the Achaemenid Empire*, in I. Carradice (ed.), *Coinage and Administration in the Athenian and Persian Empires*, Oxford 1987 («BAR International Series», 343), pp. 140-145.

Université d'Haïfa 1986 = R. Hachlili (ed.), *Mound and Sea: Akko and Caesarea Trading Centres*, Haïfa 1986 («Reuben and Edith Hecht Museum Catalogue», 2).

Van Compernolle 1983 = T. van Compernolle, *Femmes indigènes et colonisateurs*, in Nenci 1983, pp. 1033-1049.

Van Compernolle 2003 = T. van Compernolle, *Royaumes et cités: de la légitimité du pouvoir monarchique dans l'Orient méditerranéen à l'époque hellénistique*, in Le Dinahet 2003, pp. 29-45.

Van de Velde 2001 = P. van de Velde, *An Extensive Alternative to Intensive Survey: Point Sampling in the Riu Mannu Survey Project*, in «JMedA» 14, 2001, pp. 24-52.

Van Dommelen – Finocchi 2008 = P. van Dommelen – S. Finocchi, *Sardinia: Diverging Landscapes*, in van Dommelen – Gómez Bellard 2008, pp. 159-201.

Van Dommelen – Gómez Bellard 2008 = P. van Dommelen – C. Gómez Bellard (edd.), *Rural Landscapes of the Punic World*, London-Oakville 2008.

Versluys 2014 = M.J. Versluys, *Roman Visual Material Culture as Globalising Koine*, in M. Pitts – M.J. Versluys (edd.), *Globalisation and the Roman World: Perspectives and Opportunities*, Cambridge 2014.

Virgilio 2003 = B. Virgilio, *Lancia, diadema e porpora. Il re e la regalità ellenistica*, Pisa 2003.

Vita – Zamora 2006 = J.-P. Vita – J.Á. Zamora (edd.), *Nuevas perspectivas I. La investigación fenicia y púnica*, Barcelona 2006.

Von Dongen 2010 = E. Von Dongen, *Phoenicia: Naming and Defining a Region in Syria-Palestine*, in Rollinger – Gufler – Lang 2010, pp. 471-488.

Waelkens – Poblome – Vyncke 2010 = M. Waelkens – J. Poblome – K. Vyncke, *Indigenous versus Greek Identity in Hellenistic Pisidia: Myth or Reality?*, in Dalla Riva 2010, pp. 19-54.

Waliszewski 1998 = T. Waliszewski, *Chhîm. Excavations 1998*, in «PolAMed» 10, 1998, pp. 177-185.

Waliszewski 1999a = T. Waliszewski, *Chhîm. Excavations 1999*, in «PolAMed» 11, 1999, pp. 237-245.

Waliszewski 1999b = T. Waliszewski, *Découvertes récentes sur le sanctuaire romain de Chhîm (Liban Sud)*, in «Topoi» 9, 1999, pp. 595-606.

Waliszewski 2000 = T. Waliszewski, *Chhîm. Excavations 2000*, in «PolAMed» 12, 2000, pp. 297-306.

Waliszewski 2002 = T. Waliszewski, *Chhîm. Excavations 2002*, in «PolAMed» 14, 2002, pp. 265-276.

Waliszewski 2004 = T. Waliszewski, *Jiyeh (Porphyreon). Explorations 2003-2004*, in «PolAMed» 16, 2004, pp. 419-422.

Waliszewski – Kowalski – Witecka 1997 = T. Waliszewski – S.P. Kowalski – A. Witecka, *Chhîm and Jiyeh. Excavations 1997*, in «PolAMed» 9, 1997, pp. 139-152.

Waliszewski *et al.* 2002 = T. Waliszewski – U. Wicenciak – M. el-Tayeb – K. Domżalski – A. Witecka – M. Wagner – T. Herbich – I. Noureddine – M Woźniak – K. Kotlewski – R. Żukowski, *Village romain et byzantin à Chhîm-Marjiyat. Rapport préliminaire (1996-2002)*, in «BAAL» 6, 2002, pp. 5-105.

Waliszewski *et al.* 2006 = T. Waliszewski – R. Ortali Tazari – F. Alpi – K. Chmielewski – A.-S. Dalix – K. Domżalski – M. Kisielewicz – M. Luszczewska – L. Nordiguian – I. Perisse Valero – M. el-Tayeb – P. Tchorek – M. Wagner – U. Wicenciak, *Jiyeh (Porphyreon) – Hellenistic, Roman and Byzantine Settlement on the Southern Coast of Lebanon. Preliminary Report on the 1997 and 2003-2005 Seasons*, in «BAAL» 10, 2006, pp. 5-84.

Waliszewski *et al.* 2015 = T. Waliszewski – M. Antos – P. Jaworski – P. Makowski – M. Marcin Romaniuk – R. Solecki – A. Szymczak, *Preliminary Report on the 2012 and 2013 Excavation Seasons at Jiyeh (Porphyreon): Work in Sector D (Residential Quarter)*, in «PolAMed» 24, 2015, pp. 453-474.

Waliszewski – Gwiazda 2015 = T. Waliszewski – M. Gwiazda, *Porphyreon through the Ages. The Fading Archaeological Heritage of the Lebanese Coast*, in «JEMAHS» 3, 2015, pp. 330-348.
Waliszewski – Kowalski 1996 = T. Waliszewski – S.P. Kowalski, *Chhîm-Jiyeh. Excavations 1996*, in «PolAMed» 8, 1996, pp. 147-156.
Waliszewski – Ortali Tazari 2002 = T. Waliszewski – R. Ortali Tazari, *Chhîm, 2000 ans d'histoire au cœur d'un village antique du Liban, Exposition au Palais Beiteddine* (7 septembre 2002-7 janvier 2003), Beyrouth-Varsovie 2002.
Waliszewski – Perisse Valero 2005 = T. Waliszewski – I. Perisse Valero, *Chhîm. Explorations 2005*, in «PolAMed» 17, 2005, pp. 411-420.
Waliszewski – Wicenciak 2005 = T. Waliszewski – U. Wicenciak, *Jiyeh (Porphyreon). Explorations 2005*, in «PolAMed» 17, 2005, pp. 421-429.
Waliszewski – Wicenciak 2015 = T. Waliszewski – U. Wicenciak, *Jiyeh (Porphyreon). Nouvelles découvertes sur le territoire de Sidon à l'époque hellénistique*, in Bonnet – Aliquot 2015, pp. 155-179.
Walsh 2014 = K. Walsh, *The Archaeology of Mediterranean Landscapes. Human-Environment Interaction from the Neolithic to the Roman Period*, Cambridge 2014.
Weinberg 1971 = S. Weinberg, *Chronique archéologique. Tel Anafa*, in «Rbi» 78, 1971, pp. 412-415.
Weulersse 1940 = J. Weulersse, *Le Pays des Alaouites*, Tours 1940.
Wheatley – Gillings 2002 = D. Wheatley – M. Gillings, *Spatial Technology and Archaeology. The Archaeological Applications of GIS*, London 2002.
White 2010 = R. White, *What Is Spatial History?*, Stanford 2010 (http://www.stanford.edu/group/spatialhistory/media/images/publication/what%20is%20spatial%20history%20pub%20020110.pdf).
Wicenciak 2016 = U. Wicenciak, *Porphyreon: Hellenistic and Roman Pottery Production in the Sidon Hinterland*, Varsow 2016.
Will 1955 = Er. Will, *Maurice Chéhab. Les terres cuites de Kharayeb*, *Compte rendu*, in «Syria» 32, 1955, pp. 327-331.
Will 1975 = Er. Will, *Tell Arqa, de l'âge de Bronze au Moyen Âge*, in «Les Dossiers de l'Archéologie (Liban)» 12, 1975, pp. 44-49.
Will 2003 = É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique, 323-30 av. J.-C.*, Paris 2003 (1ère éd. 1966-1967).
Will 1987 = Er. Will, *La Tour de Straton: mythes et réalités*, in «Syria» 64, 1987, pp. 245-251.
Winckelmann 2005 = J.J. Winckelmann, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, Paris 2005 (1ère éd. 1764).
Xella 1995 = P. Xella, *La Bible*, in Krings 1995, pp. 64-72.
Xella 2007 = P. Xella, *S. Moscati e gli studi fenici, prima e dopo*, in «RStFen» 35, 2007, pp. 123-127.
Xella *et al.* 2005 = P. Xella – J.Á. Zamora – I. Oggiano – M.G. Amadasi Guzzo, *Prospection épigraphique et archéologique dans la région du Nahr al-Awali (Saïda/Sidon)*, in «BAAL» 9, 2005, pp. 269-290.
Xella – Zamora 2004 = P. Xella – J.Á. Zamora, *Une nouvelle inscription de Bodashtart, roi de Sidon, sur la rive du Nahr al-Awāli, près de Bustān ēš-Šēḫ*, in «BAAL» 8, 2004, pp. 273-300.
Yon 2011 = J.-B. Yon, *Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique*, in Gatier – Aliquot – Nordiguian 2011, pp. 33-61.
Yon 1995 = M. Yon, *Les prospections et "surveys" partim Orient*, in Krings 1995, pp. 85-105.